

"mémoire" n° 72

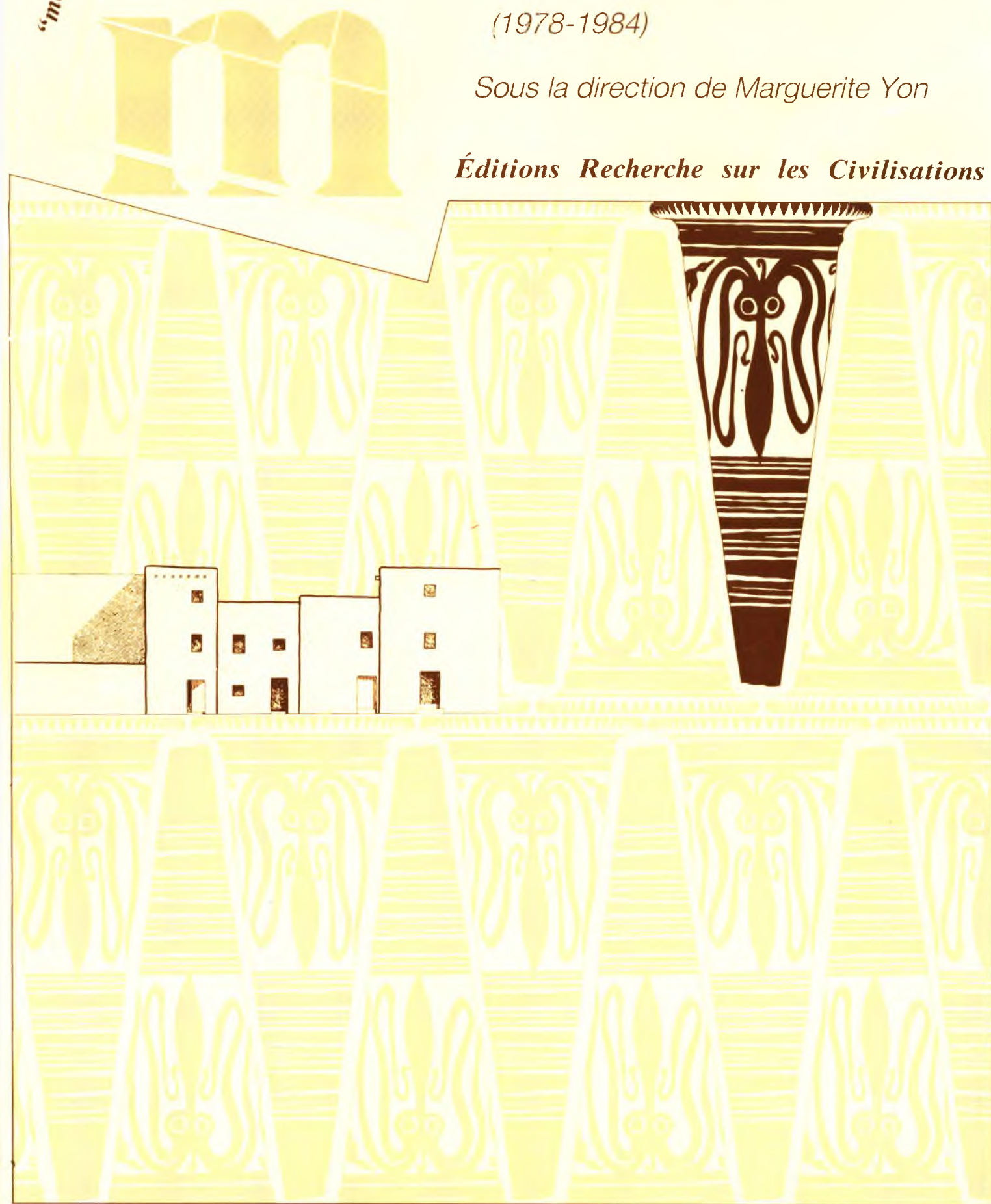
# LE CENTRE DE LA VILLE

## RAS SHAMRA-UGARIT III

38<sup>e</sup>- 44<sup>e</sup> CAMPAGNES  
(1978-1984)

*Sous la direction de Marguerite Yon*

*Éditions Recherche sur les Civilisations*



## **LE CENTRE DE LA VILLE**

Publications de la Mission Archéologique Française de Ras Shamra-Ougarit  
dirigée par Marguerite YON

*Déjà parus :*

Olivier CALLOT, *Ras Shamra-Ougarit I, Une maison à Ougarit*, 1983 (Mémoire n° 28)  
Dennis PARDEE, *Ras Shamra-Ougarit II, Les textes hippiatriques*, 1986 (Mémoire n° 53)

ISSN 0291-1655  
ISBN 2 86538-169-2

Ed. Recherche sur les civilisations  
A.D.P.F. 1987  
1, rue Anatole-de-la-Forge - 75017 PARIS

RAS SHAMRA - OUGARIT

III

# LE CENTRE DE LA VILLE

*38<sup>e</sup>-44<sup>e</sup> CAMPAGNES (1978-1984)*

sous la direction de Marguerite YON

avec Olivier CALLOT, Yves CALVET, Annie CAUBET, Marie-José CHAVANE,  
Jacqueline GACHET, Bernard GEYER, Pierre LOMBARD, Joël MALLET,  
Thérèse MONLOUP, François POPLIN, Margo RENISIO, Jean-François SALLES

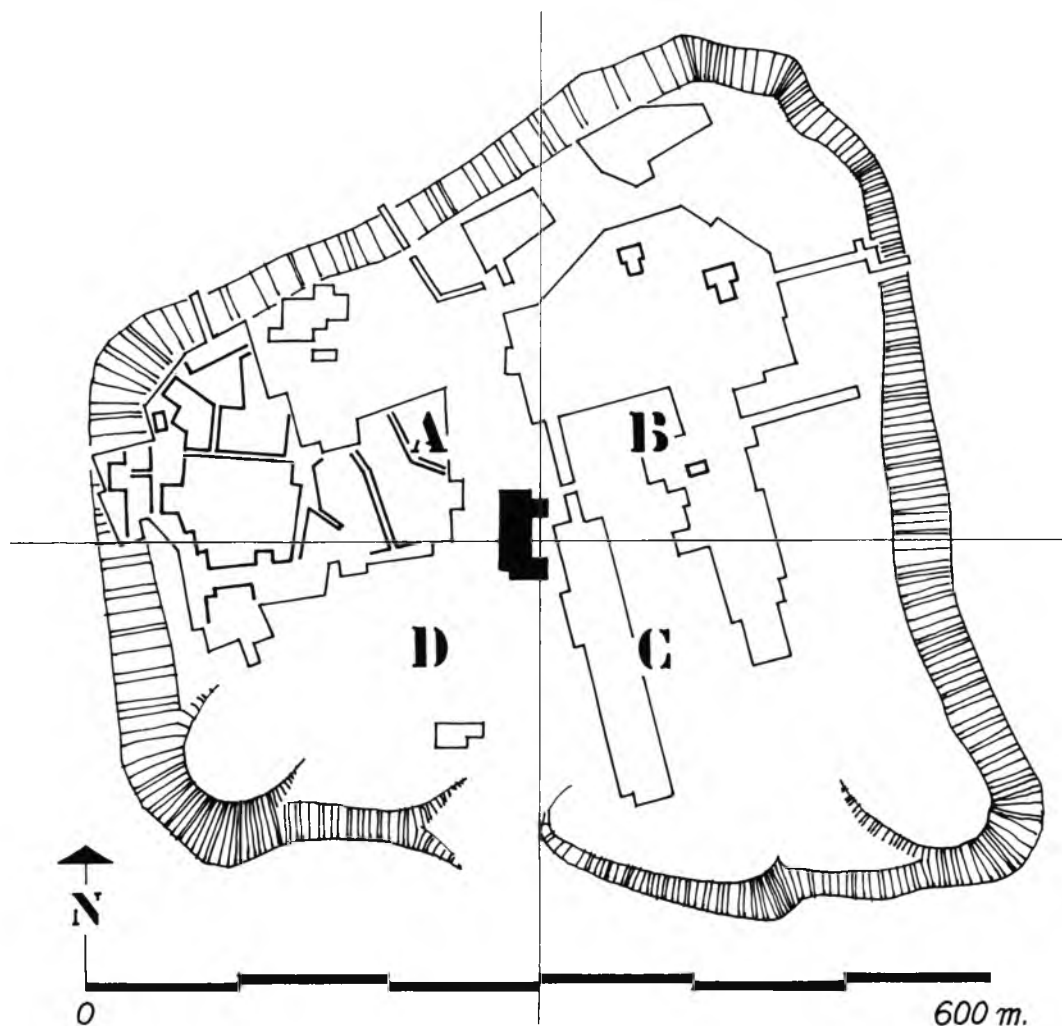


MAISON DE L'ORIENT, LYON

***Editions Recherche sur les Civilisations***  
Paris 1987

*Mémoire n° 72*





*Le tell de Ras Shamra : zones fouillées (1986)*

Outre les signataires des articles présentés ici, les membres de la Mission de Ras Shamra qui ont participé aux campagnes depuis 1978 ont contribué au progrès de ces recherches. Nous tenons à signaler en particulier la part qu'ont prise également à la fouille dans son organisation, sa conduite et son interprétation les architectes de chantier P. DESFARGES (1979-1983) et J.-P. BOULANGER (1984), ainsi que P. BORDREUIL, épigraphiste. Nous remercions également les dessinateurs, qui ont suivi le rythme de la découverte des objets au cours des fouilles, et permis ainsi leur étude en France : J. CHEVALIER (1979), J.-P. LANGE (1980-1985), M. MAQDISI (1981). En 1981, nous avons bénéficié de la collaboration d'E. JAY, qui a assuré sur place la restauration des objets de bronze et de céramique, permettant sans délai description, dessin et photo.

Enfin, dans la préparation de ce volume, Y. MONTMESSIN (Maison de l'Orient, Lyon) et C. FLORIMONT (Paris) ont apporté leur concours à la mise au point de l'illustration : nous les en remercions.

La réalisation de ce volume est l'œuvre de la Mission de Ras Shamra : la plupart des auteurs ont assuré eux-mêmes la saisie de leurs articles sur machine de traitement de texte, grâce au programme de photocomposition mis au point depuis 1981 par B. YON et par L. GUICHARD, disparu en 1983 et à qui nous tenons à rendre hommage ; notre reconnaissance va aussi à Ph. GUICHARD et à l'ensemble du personnel de l'Imprimerie-P. Guichard, avec qui nous avons travaillé en étroite collaboration. La responsabilité d'ensemble de la fabrication (composition, corrections, maquette etc.) a bénéficié de l'aide d'Y. CALVET et P. LOMBARD, que je veux remercier ici.

M.Y.

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction, par Marguerite YON .....	7
L'organisation de l'habitat : les maisons A, B et E, par Marguerite YON, Pierre LOMBARD et Margo RENISIO .....	11
L'eau dans l'habitat, par Yves CALVET et Bernard GEYER .....	129
Deux nouvelles tombes de Ras Shamra, par Jean-François SALLES .....	157
Les huileries du Bronze Récent à Ougarit, par Olivier CALLOT .....	197
Le temple aux rhytons, par Joël MALLET .....	213
Objets en os et en ivoire, par Jacqueline GACHET .....	249
Matières dures animales : Étude du matériau, par Annie CAUBET et François POPLIN .....	273
Figurines de terre cuite, par Thérèse MONLOUP .....	307
Les objets en matière vitreuse : faïence, fritte, verre, par Annie CAUBET .....	329
Les rhytons du sanctuaire, par Marguerite YON .....	343
Pneumatique d'Ougarit : Note sur une « clepsydre » du Bronze Récent, par Pierre LOMBARD .....	351
Instruments de bronze, par Marie-José CHAVANE .....	357

3  
d

32

21

11

0 1 2 3 4 5 10  
**RAS SHAMRA**  
PLAN GENERAL

c  
d

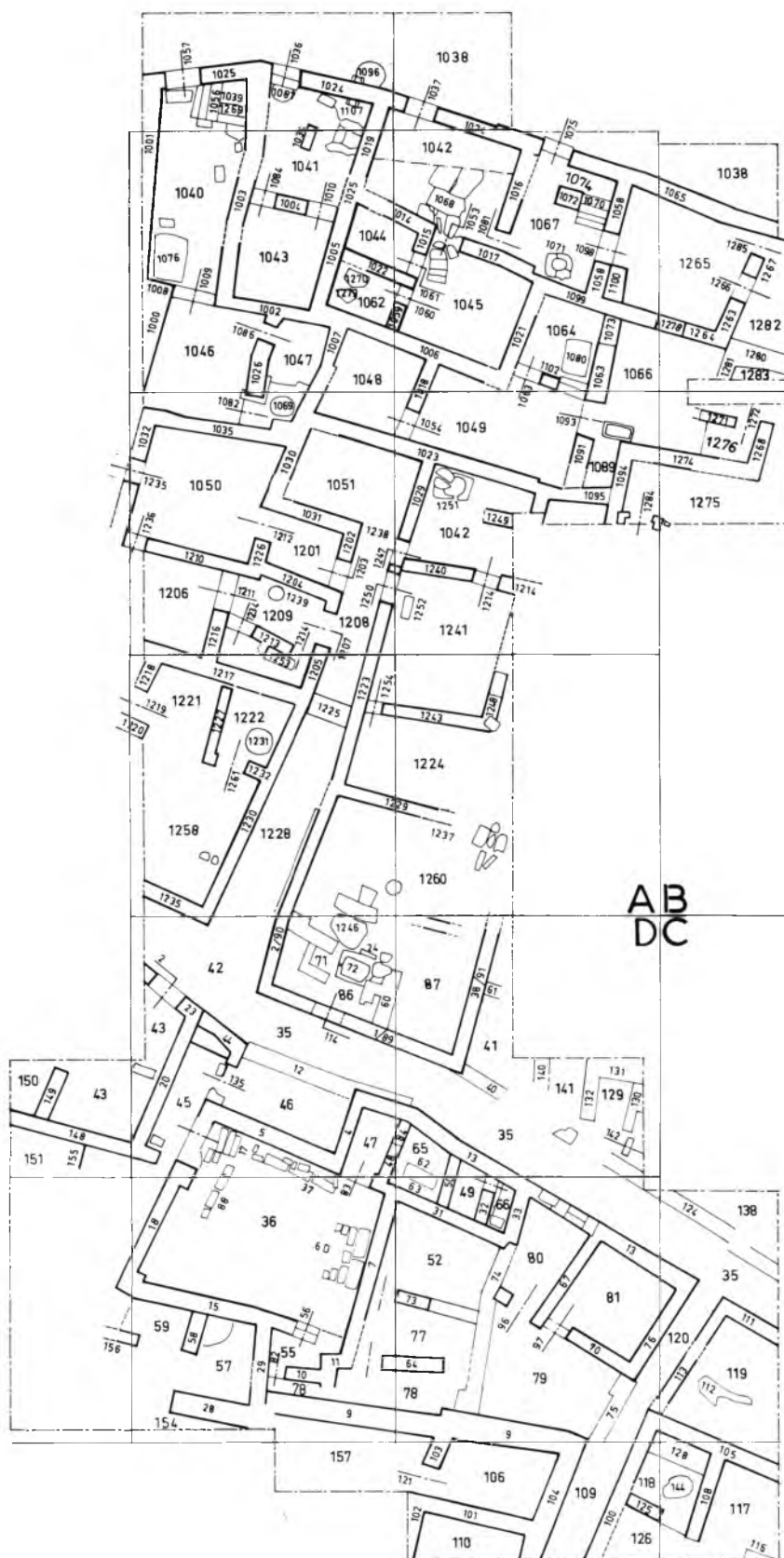
c  
b

b  
a

a  
a

b  
a

b  
c



## INTRODUCTION \*

Depuis que la responsabilité m'en a été confiée à partir de 1978, la Mission française de Ras Shamra-Ougarit s'est proposé, entre autres axes de recherche<sup>1</sup>, d'étudier la ville ougaritique telle qu'elle apparaît dans son environnement naturel, avec son organisation architecturale et les caractères de sa civilisation urbaine à l'époque du Bronze Récent. Des restes considérables en avaient déjà été mis au jour par nos prédécesseurs depuis un demi-siècle ; et je tiens ici à rendre hommage aux directeurs de la mission : C. Schaeffer de 1929 à 1971, H. de Contenson de 1972 à 1974, et J. Margueron en 1975 et 1976, ainsi qu'à J.-C. Courtois, E. et J. Lagarce qui ont activement participé à la découverte de cette ville. La superficie de l'agglomération mise au jour sur le tell (environ 6 hectares, soit moins du tiers de la surface totale) constituait déjà le terrain d'étude le plus étendu pour s'intéresser à l'urbanisme du Levant au Bronze Récent, et tenter une étude d'ensemble de la ville dans son dernier état à la fin du 13<sup>e</sup> s. avant J.-C.

---

\* Notre reconnaissance va aux autorités archéologiques de Syrie, le Dr Afif Bahnassi, Directeur Général des Antiquités et des Musées, et le Dr Adnan Bounni, Directeur des fouilles en Syrie qui nous a constamment aidés et soutenus ; Mmes M. Yabroudi et L. Chahla, MM. N. Saliby et A. Tarakji, à Damas ; le Dr. W. Khayata à Alep ; M. W. Mellah, responsable des antiquités à Lattaquié ; ainsi qu'à MM. S. Kamel, I. Abdulkak et I. Darf à Ras Shamra.

Enfin, nous ne saurions manquer de redire encore une fois tout ce que nous devons à M. G. Saadé, qui depuis 1978 n'a cessé de mettre amicalement à notre disposition aussi bien son immense savoir sur Ougarit que sa bibliothèque de Lattaquié.

Comme par le passé, les fouilles menées à Ras Shamra depuis 1978 ont été financées par le Ministère français des Affaires Étrangères, par le canal de la Commission consultative des fouilles à l'étranger : nous tenons à en remercier son responsable, M. P. Guillemain, ainsi que le Secrétaire Général de la Commission, M. J. Leclant, Membre de l'Institut, qui ont attentivement suivi nos travaux et soutenu notre effort. Les études comparatives et les analyses ont pu être faites grâce à M. P. Amiet, Conservateur des Antiquités Orientales au Musée du Louvre, que nous assurons de notre gratitude. Pour la rédaction de ce volume par les membres de la Mission de Ras Shamra, des spécialistes de diverses disciplines ont bien voulu apporter l'aide de leur compétence : nous remercions en particulier MM. D. Arnaud, J.-M. Durand et F. Poplin.

La publication a été prise en charge par les éditions « Recherche sur les civilisations » du Ministère des Affaires Étrangères, sous la responsabilité d'I. Hannebicque, à qui nous témoignons également notre reconnaissance.

---

1. Comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de l'exposer depuis 1979 (cf. M. Yon, *La Syrie au Bronze Récent*, 1982, p. 9-16).

Après un premier sondage mené en 1978, une fouille fut entreprise en 1979 au centre du tell (près du centre topographique, selon le quadrillage établi en 1975), et poursuivie au cours des campagnes de 1980 à 1986<sup>2</sup>. Située entre des quartiers d'habitation déjà dégagés – quartiers dits « résidentiels » à l'ouest, tranchées « ville sud » et « sud acropole » à l'est<sup>3</sup> –, cette zone s'étend sur la pente qui regarde vers le midi, mais encore assez haut sur le tell pour se trouver en pleine agglomération ; elle nous a paru convenir assez bien à une nouvelle fouille, qui permettrait de préciser le plan urbain déjà perceptible grâce aux explorations menées dans les quartiers voisins, en même temps qu'elle fournirait un contrôle stratigraphique et des données sur l'environnement culturel et technique, par l'observation du matériel associé aux bâtiments que l'on mettrait au jour.



Il ne nous a pas paru utile, pour faire connaître les résultats obtenus ces dernières campagnes, d'attendre un hypothétique achèvement des travaux. Par définition, l'étude de la ville ne pourrait être terminée que lorsque la totalité de l'agglomération, dans un état donné (en l'occurrence celui de la dernière période de son histoire), aurait été dégagée. Cette perspective doit être écartée pour diverses raisons impératives. Tout d'abord, il n'est pas souhaitable de décaper intégralement la surface du tell, ôtant ainsi aux générations futures d'archéologues, munies de techniques qui nous font défaut, le moyen d'appréhender à leur manière le problème qui nous occupe : l'expérience doit servir, elle ne doit pas éliminer les moyens qui permettent de la contrôler. D'autre part, au rythme actuel de la recherche de chantier et des moyens financiers dont elle dispose, il faudrait de nombreuses années de fouilles avant d'obtenir ce résultat. Enfin, la difficulté que présente la conservation d'une architecture de ce type, où les appareils de moellons sans mortier occupent une proportion importante dans les constructions, incite à ne pas condamner à une destruction inéluctable tous les restes matériels d'une civilisation que l'on a précisément tenté de ramener à la lumière pour la sauver.

Aussi, sans attendre de dégager même l'ensemble du quartier, qu'il serait au reste difficile de délimiter, la présente publication s'efforce-t-elle au moins de rendre compte d'acquis nouveaux apportés par la fouille depuis 1978 dans ce secteur, en présentant aux chercheurs intéressés le résultat, nécessairement provisoire, des recherches que nous y avons menées. L'ensemble d'études ici rassemblées s'appuie sur les travaux de terrain effectués de 1978 à 1984. Depuis la première rédaction des articles qui composent ce volume, une nouvelle campagne de fouille s'est déroulée au printemps 1986 : il n'était pas question d'en intégrer les résultats dans un volume déjà en grande partie composé, mais nous avons pourtant, dans quelques cas, pu tenir compte de modifications ou de confirmations qui nous ont été apportées par cette très récente campagne.



2. Voir nos rapports parus dans *Syria* 59, 1982, p.169-192 ; *Syria* 60, 1983, p. 111-122 ; *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* 1983 (paru 1985), p. 201-224. Précisons que l'expression employée ici - « le centre de la ville » - n'a qu'une valeur topographique, parce qu'elle est d'un emploi commode.

3. Sur la situation archéologique jusqu'à 1978 (et la bibliographie), voir J.-C. Courtois, « Ras Shamra », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1979, col. 1126-1295 ; G. Saadé, *Ougarit, métropole cananéenne*, Beyrouth, 1979. Cf. Mission de Ras Shamra, *Ras Shamra 1929-1979*, Lyon, 1979.

Ainsi, la vie des habitants d'Ougarit, dans un quartier ordinaire au centre de la ville à la fin du Bronze Récent, constitue le thème central de ce volume. Une vision d'ensemble ne peut en être donnée que par le recoupement de multiples approches, qui mettent à contribution les techniques de recherches les plus diverses, de l'étude des textes à celles des restes osseux, de l'analyse architecturale des bâtiments à l'interprétation des objets de pierre ou de céramique... Pour des raisons diverses, qui tiennent autant à la charge de travail des spécialistes des diverses disciplines, qu'aux conditions dans lesquelles se présentent parfois les éléments à analyser, certaines des études entreprises n'ont pu encore être menées à leur fin.

Nous avons donc choisi de publier sans attendre plus cet ensemble de travaux, qui déjà permet de jeter un regard assez large sur le quartier que nous présentons et sur la manière dont vivaient ses habitants. Plusieurs aspects ont été pris en compte. Il était normal de commencer par la description des données archéologiques elles-mêmes, de ce qui constitue le cadre de vie :

- Plusieurs maisons ont été reconnues, entièrement ou partiellement, dans le nord de l'îlot en cours d'exploration ; nous en étudions trois, qui présentent des aspects divers de l'habitat et de la population de ce quartier [M. YON, P. LOMBARD et M. RENISIO].
- Différents aménagements fixes permettent dans ces maisons l'organisation de la vie pratique et du confort : silos, puits, puisards, installations sanitaires..., et mettent en évidence l'importance de l'eau dans la vie citadine [Y. CALVET et B. GEYER].
- Dans certains cas, dont les conditions sont à élucider, des tombes sont intégrées à l'habitat, et la mort a sa place au milieu des vivants ; la comparaison avec d'autres tombes de la ville permettra peut-être de répondre aux questions que soulève cette tradition [J.-F. SALLES].
- Parmi les activités artisanales, les pressoirs à huile tiennent une place considérable, qu'elles soient dans des maisons, ou, comme ici, dans un établissement autonome [O. CALLOT].
- Un ensemble consacré au culte est intégré dans un îlot voisin de ces maisons ; son plan et les aménagements qui le meublent se rattachent à une tradition commune aux pays du Levant [J. MALLET].

D'autre part, le matériel qui a été découvert au cours des fouilles contribue à faire reconnaître la finalité des différents ensembles reconnus par l'analyse architecturale, et à tenter d'interpréter l'organisation des groupes sociaux qui y vivaient. Une étude plus approfondie de certaines séries, faisant appel à des documents de comparaison, provenant souvent aussi du tell ou de Minet el-Beida<sup>4</sup>, conduit à mettre en évidence des techniques artisanales, des filières commerciales et d'échanges avec les pays voisins ou lointains, de mieux connaître les goûts et les préoccupations d'une société que l'on cherche à définir plus précisément. Diverses études synthétiques sont en cours : on en présentera ici quelques aspects, à partir de pièces caractéristiques et significatives récemment mises au jour :

- Les objets d'ivoire, qui constituent un mobilier de luxe pour une société raffinée, véhiculent des procédés et des schémas décoratifs relevant d'une sphère culturelle étendue [J. GACHET]. La détermination du matériau (nature des animaux qui ont fourni l'ivoire), et les techniques de taille et d'assemblage, sont significatives également par ce qu'elles indiquent sur l'écosystème et sur les filières commerciales de la matière brute [A. CAUBET et F. POPLIN].

4. Le matériel découvert depuis 1929 est conservé dans les musées d'Alep et de Damas, ainsi qu'au Musée du Louvre. Les analyses ont été possibles en particulier grâce aux collections d'études qui

ont été déposées au Musée du Louvre en 1983 par Madame Schaeffer, que nous remercions vivement.

- Quelques figurines modelées dans la terre cuite, faites en Syrie ou importées de pays mycénien, portent une signification à la fois esthétique et symbolique [T. MONLOUP].
- Les récipients ou petits bijoux de faïence attestent de progrès techniques caractéristiques de certaines régions [A. CAUBET].
- Parmi la quantité considérable de céramique, en cours d'étude, certaines séries ou certains objets ont attiré particulièrement l'attention : ainsi les rhytons, mobilier caractéristique des lieux de culte, et dont la répartition contribue à l'interprétation d'un ensemble architectural [M. YON], ou un curieux vase-clepsydre, dont la fonction peut être simplement celle d'un réservoir à douche [P. LOMBARD].
- L'industrie du métal produit des objets très élaborés : ont été déjà pris en compte ici des outils et instruments [M.-J. CHAVANE].

En ce qui concerne les documents écrits de cette zone de la ville, la récolte de 1978-1984 est assez mince ; quelques textes *suméro-akkadiens* ont été trouvés dans une de ces maisons (maison A) en 1979 et 1980, et nous renvoyons à la publication qu'en a faite D. ARNAUD<sup>5</sup>. Mais il convient de rappeler que ces textes ne faisaient peut-être pas partie du matériel associé à l'occupation de la maison dans son dernier état. Les fragments dispersés ont été trouvés dans une fosse (ou un puisard ?), ou pris dans l'argile des sols, dans les pierres d'un mur. Faut-il penser qu'ils appartenaient à un état antérieur de ces maisons ?

Il est clair, en tout cas, que les habitants de ce quartier moyen d'Ougarit, dont le raffinement apparaît dans l'organisation domestique (par exemple la présence des installations sanitaires et des systèmes élaborés d'évacuation des eaux) et le luxe des objets personnels (ivoires ou bronzes), ne possédaient pas nécessairement des textes chez eux ; mais on peut penser que se trouvait à proximité une bibliothèque, appartenant peut-être à un état antérieur des constructions de cet îlot ou de l'îlot voisin, sans doute peu éloignée dans le temps (le cours du 13<sup>e</sup> s. ?).

Ainsi ce quartier d'habitation, qui abritait une société hiérarchisée où se mêlaient et vivaient les riches citoyens, les lettrés, la population domestique et les esclaves, les artisans, les ouvriers agricoles exploitant les propriétés à l'extérieur de la ville, les desservants d'un sanctuaire, constitue un exemple tout à fait représentatif de l'habitat urbain qu'on pourrait appeler « moyen », sans connotation péjorative : et c'est ce qu'il nous a paru intéressant de présenter dans ce volume<sup>6</sup>.

Lyon, août 1986  
M. YON

5. « Les textes cunéiformes suméro-accadiens des campagnes 1979-1980 à Ras Shamra-Ougarit », *Syria* 59, 1982, p. 199-222.

6. J'ajouterai que ce recueil, qui se veut le résultat des travaux de la Mission française, laisse pourtant à chaque signataire la responsabilité de ses interprétations ou de ses hypothèses.



## L'ORGANISATION DE L'HABITAT

### LES MAISONS A, B et E

Marguerite YON, Pierre LOMBARD et Margo RENISIO

Les « habitations » ici désignées par les lettres A-E (*Fig. 1 ; pl. V*) sont situées au nord du chantier fouillé de 1979 à 1986<sup>1</sup> – dit « chantier A » –, au centre topographique du tell. La fouille y a été menée par A. Caubet en 1979 et 1980<sup>2</sup>; par A. Caubet, C. Doumet et P. Lombard en 1981<sup>3</sup>; et par J. Gachet en 1984 et 1986<sup>4</sup>. Les relevés architecturaux ont été assurés par P. Desfarges de 1979 à 1981, et par M. Renisio à partir de 1984. Cette étude est fondée sur les notes de fouille et sur les rapports qu'ont établis les responsables du chantier, et l'interprétation en a été discutée avec les architectes auteurs des relevés, ainsi qu'avec O. Callot, qui étudiait dans le même temps des maisons antérieurement mises au jour dans la « Tranchée Ville sud » à proximité<sup>5</sup>.



Dans la partie nord du chantier A<sup>6</sup> (*Fig. 2*) ont été repérées plusieurs maisons d'habitation, dont certaines n'ont pas encore été dégagées dans leur totalité. Les maisons A, B et C (*fig. 1*) sont entièrement délimitées dans leur dernier état, la partie orientale de la maison C ayant pu être reconnue pendant la campagne de 1986. L'extension des fouilles devrait nous donner le complément de la maison D vers l'est, de la maison E vers l'ouest. C'est dire que nous n'avons pas atteint les limites de l'îlot qui les englobe. On a pourtant déjà obtenu suffisamment d'informations pour avancer quelques remarques sur cet habitat, en particulier pour ce qui concerne la place de ces demeures dans l'organisation urbaine, leur diversité malgré les traits communs, ou les modalités de la vie ordinaire dans les maisons privées. C'est pourquoi nous avons choisi le parti de présenter de façon synchrone quelques exemples caractéristiques de maisons dans leur dernier état (fin du XIII<sup>e</sup> s.), car les condi-

1. Depuis la rédaction de cet article, une nouvelle campagne de fouille a eu lieu en avril-juin 1986, apportant des précisions et des confirmations dans l'analyse de ce secteur. Nous avons donc autant que possible tenu compte des données nouvelles; mais les résultats de 1986 (en particulier l'ensemble de la maison C dans son évolution et ses liens avec la maison B) feront l'objet de rapports et d'études ultérieurs).
2. Rapport dans *Syria* 59, 1982, p. 173-182 (désigné alors comme « chantier nord »). Cf. Yon, 1982, p. 9-16.

3. Rapport dans *Syria* 60, 1983, p. 201-216; cf. Yon, *AAAS* 1983, p. 112. Voir aussi « Chronique archéologique », dans *Syria* 60, 1983, p. 286-290.
4. Partie nord-est (en B 1 b-d).
5. Voir déjà l'analyse d'une maison-type (mais sans les données de fouille ni le matériel) par O. Callot, 1983; l'étude d'ensemble de toute la zone est en préparation.
6. Il s'agit des carrés A 2 d, A 1 d, A 2 c, A 1 c, B 1 c, A 2 b, A 1 b, et B 1 b, selon le quadrillage établi en 1975 (Margueron, 1977).

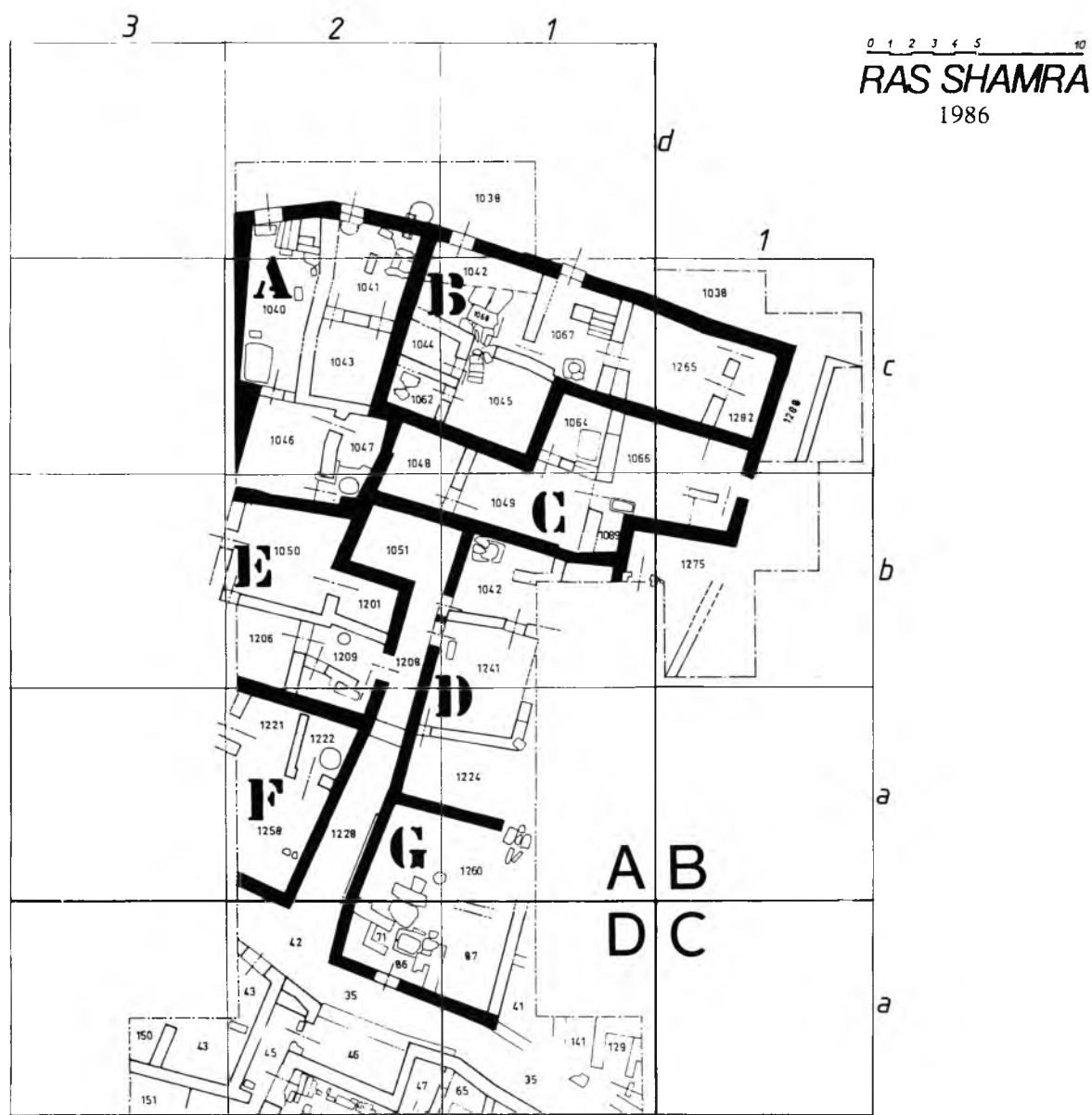


Figure 1 – Schéma de l'îlot : répartition en « maisons » (A – F).  
État à la fin du XIII<sup>e</sup> s. Voir le relevé de fouilles, planche VI

tions d'abandon et la nature du mobilier laissé sur place fournissent un ensemble précieux, témoignage du genre de vie et des activités de ses occupants<sup>7</sup>. Le recours aux données des occupations précédentes et des premiers états des constructions ne sera signalé que dans la mesure où elles expliquent l'habitat de cette dernière période ; au contraire dans une étude ultérieure, pour mettre en évidence combien un îlot de ce genre est un tissu vivant qui se modifie constamment, nous pourrions étudier les autres maisons du même îlot dans leur évolution structurelle et architecturale.



L'îlot (*Fig. 1-2*) est borné au nord par une rue (1038) ; au sud, une autre voie (35) le sépare du « sanctuaire aux rhytons »<sup>8</sup>, et lance vers le nord une étroite ruelle (1228-1208) qui se termine en impasse au milieu des maisons. Les fouilles de 1986 ont indiqué une limite au nord-est, avec une rue (1288) qui part de la rue 1038 en direction du sud ; mais si l'on en connaît maintenant le tronçon nord jusqu'à un espace 1275 (en A-B 1 b), où paraît s'ouvrir la porte (1284) de la maison D, on ne possède réellement encore ni son tracé, ni son aboutissement au sud<sup>9</sup>. Du côté ouest, l'îlot continue à s'étendre, et la maison E, en particulier, doit se prolonger dans cette direction à en juger par les portes de communication visibles actuellement dans la section occidentale du chantier (voir plus loin, pièce 1050 par exemple ; voir plan *supra*, p. 6).

De ce qui a été dégagé de 1978 à 1986, on laissera ici de côté l'ensemble artisanal F (1258-1221-1222), très endommagé à la rupture de pente, et qui devra être étudié avec la suite de l'îlot vers l'ouest ; on laissera également l'espace G qui, après avoir abrité à une époque une installation d'huilerie (86-87, étudiée dans ce volume), était probablement devenu dans la dernière phase d'occupation de la ville un jardin, une cour ou un terrain vague<sup>10</sup>. Il reste donc au nord un groupement de « pièces » mitoyennes, que nous avons proposé de répartir en « maisons », en nous fondant sur l'emplacement des accès et des communications. Il s'agit naturellement du dernier état de l'occupation ; et l'étude stratigraphique, les reprises de la construction, les portes bouchées qui transforment la structure des ensembles, témoignent dans bien des cas d'états antérieurs de la construction ou de la répartition, que nous signalerons éventuellement lorsque l'interprétation en est possible, et utile pour notre propos. Le mauvais état de conservation de bien des murs, construits essentiellement en moellons dans ce quartier, et l'appareil fragile des portes dont les montants ne sont ici que rarement faits de blocs taillés, rendent parfois l'observation difficile, d'autant plus que l'on est à proximité de la surface. De plus, outre les méfaits de l'érosion, le sol a été percé de fosses innombrables par les chercheurs de trésors de toutes périodes.

Cependant, en attendant de voir les compléments ou les modifications que la suite des fouilles vers l'est et l'ouest pourra apporter, nous avons déjà pu étudier les maisons A et B, apparemment complètes pour leur dernière phase quant à leur plan au sol, ainsi que la partie orientale de la maison E. Elles constituent en effet des ensembles significatifs grâce aux conditions de conservation de l'architecture et du mobilier. Les maisons mitoyennes A et B représentent deux types d'habitations assez différentes par leur structure et sans doute aus-

7. Diverses séries de documents trouvés dans la fouille ont été confiées pour études à des spécialistes (textes inscrits, métaux, faune, outillage lithique...), et certaines ont déjà été publiées (ainsi les textes : Arnaud, 1982), ou sont en cours d'étude. Mais la surcharge des emplois du temps retarde plusieurs de ces études, et nous avons préféré ne

pas attendre plus pour diffuser les résultats des travaux déjà disponibles.

8. Voir *infra* l'étude de J. Mallet.

9. Peut-être faut-il voir en 41 (D 1 a) l'aboutissement de cette voie, *cf.* plus loin.

10. Voir *infra* l'étude d'O. Callot.



Figure 2 – Chantier nord : ensemble des maisons A, B et E.  
1', 2', 3' et 1'' : Voir les élévations et restitutions planches I et III-V.

si par le style de vie de leurs occupants : elles sont par là même représentatives de la diversité sociologique d'un même quartier urbain. Quant à l'ensemble déjà mis au jour dans la maison E, même s'il ne constitue vraisemblablement pas la totalité d'une unité d'habitation, il présente en résumé les éléments que l'on peut trouver pour caractériser une « maison » typique de ce quartier de la ville ougaritique, même s'il n'y a ni tombe ni puits, à la différence de la maison B ; et surtout les conditions de conservation telles qu'on a pu les analyser au cours de la fouille étaient particulièrement satisfaisantes pour observer la manière dont la maison s'est écroulée sur elle-même avec son mobilier. C'est donc cette partie nord et nord-ouest de l'îlot, telle que la fouille l'a dégagée jusqu'ici, que nous nous proposons de présenter : les maisons A, B et E, avec les rues qui les commandent (Fig. 2 et 3, et pl. VI), réservant les maisons C et D pour une étude ultérieure, lorsque la fouille aura permis de connaître la limite orientale de l'îlot<sup>11</sup>.

11. Pour simplifier la description, nous parlerons des directions nord, est, sud et ouest, bien que les

constructions ne soient pas exactement orientées ici selon les points cardinaux.



*Figure 3 – Chantier vu du nord (état 1980).  
Au premier plan la rue 1038*

## I – ESPACES PUBLICS ET VOIES DE CIRCULATION

On a vu que l'îlot était borné au nord par une rue est-ouest (1038), et qu'on pouvait d'autre part accéder depuis la rue 35 jusqu'au cœur de cet îlot par une ruelle (1228-1208), boutissant à un « espace » (1051) sur lequel s'appuient les maisons C, D et E, ainsi que l'angle sud-est de la maison A. La fouille de 1986 a permis en outre de repérer la rue 1288, qui pourrait constituer la limite au nord-est.

### Rue 1038

Grossièrement orientée d'est en ouest, et formant un léger coude vers le sud-est, la rue est actuellement connue sur une longueur de près de 30 m (A 2-1 d-c, et B 1 c), mais la fouille n'en a dégagé que le côté sud, le long des façades (Fig. 2-4). Cependant en A 2 d, parmi les blocs écroulés tombés des constructions situées au nord, se trouve un reste de mur en place, à environ 2,60 m de la façade de la maison A : cela nous donne donc à cet endroit la largeur minimale de la rue. Cette largeur est relativement importante par rapport à d'autres rues du tell, comme la rue 35 qui limite l'îlot au sud, large d'environ 2 m en moyenne.

L'altitude de la rue 1038 est difficile à préciser, puisque les sols n'ont pas été conservés, emportés par l'érosion et les ruissellements des pluies, et que la destruction des bâtiments qui la bordent au nord, en remontant la pente du tell, a rempli la rue de blocs et de moellons. On en est donc réduit à essayer de repérer cette altitude par rapport à des éléments



Figure 4 – Maisons A et B, vues de la rue 1038 vers le sud (État 1980).  
Au premier plan, puisard 1096.

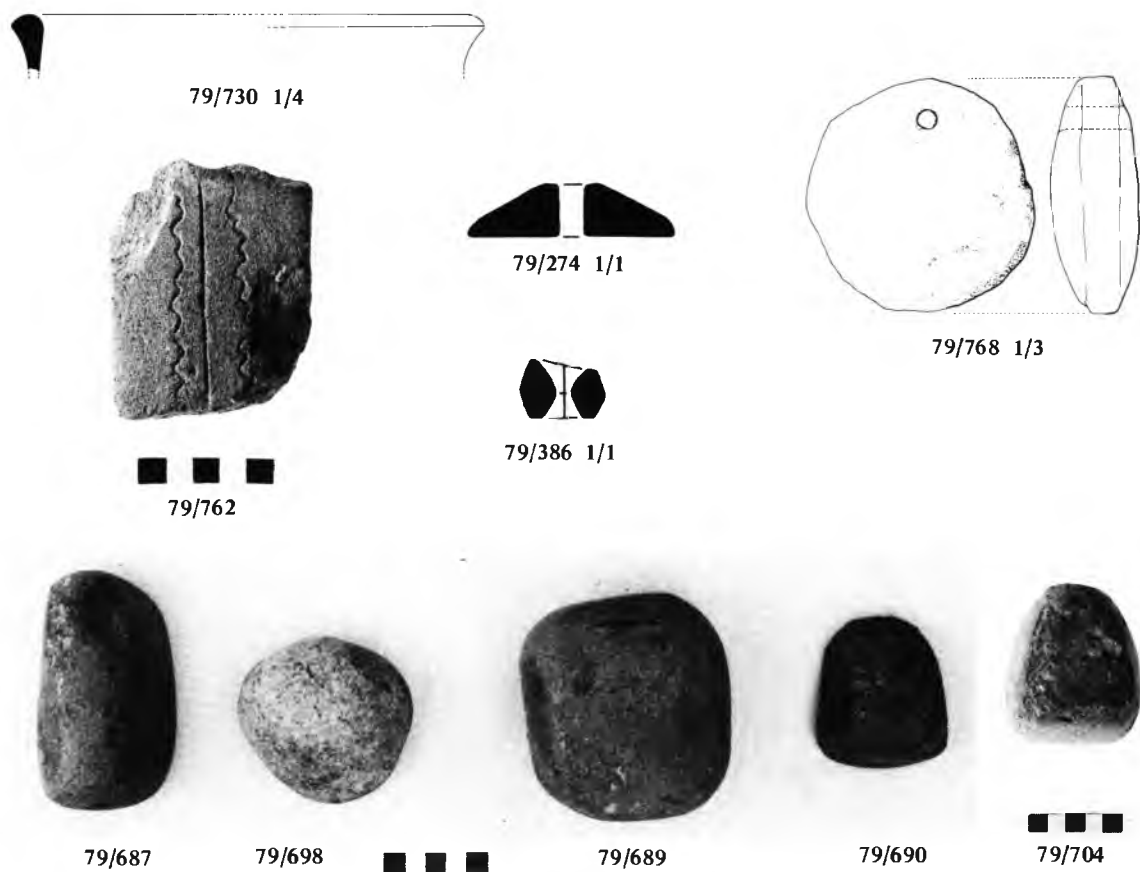


Figure 5 – Matériel de la rue 1038. Échelles diverses.

restés en place : seuils de porte<sup>1</sup>, ou dalle recouvrant un puisard (1096). Les mesures qui ont été prises la montrent à peu près horizontale sur cette section ; il semble que l'on puisse relier son tracé vers l'ouest à une rue du « quartier résidentiel », et vers l'est à une rue repérée au nord de la « Tranchée Ville sud »<sup>2</sup> ; on a donc là, sur près de 150 m de long, une des voies de circulation qui, dans ce quartier de la pente sud du tell, suivent à peu près les courbes de niveau. En fait, si la rue 35 est en légère pente vers le sud-est (de 23,39 m dans le « quartier résidentiel », à 21 m dans la « Tranchée Ville sud »), la rue 1038 suit presque rigoureusement une ligne de niveau : environ 23,40 m dans le « quartier résidentiel », 23,50 m dans la fouille en cours, 23,10 m dans la « Tranchée Ville sud ».

Comme on le verra plus loin, l'altitude des seuils conservés est plus élevée que celle de la rue (par exemple 24,28 m pour le seuil 1057) : il est vraisemblable que cette différence s'explique comme un moyen de protéger l'intérieur des maisons du ruissellement par un seuil surélevé, qui pouvait même être précédé d'une marche, et qui faisait barrage<sup>3</sup>. Jusqu'à présent, quatre seuils ont été mis au jour, donnant accès depuis la rue aux maisons A (seuils 1057 et 1036) et B (seuils 1037 et 1075) ; en revanche à l'est, le mur 1065 qui protège du monde extérieur la « cour » 1265 et la pièce 1282 n'a pas d'ouverture sur la rue.

La rue 1038 possède un aménagement particulier, le puisard 1096, qui était recouvert d'une dalle<sup>4</sup>. Lié à la maison A, il est destiné à recueillir aussi bien les eaux usées de la pièce 1041 (voir plus loin), que les eaux de ruissellement de la rue par temps de pluie (Fig. 4).

Aucun matériel n'a été retrouvé en place puisque aucun sol ne subsistait, mais les déblais qui encombraient la rue ont livré un assez grand nombre d'objets de petite dimension : tessons de céramique utilitaire (jarres, cuvettes...) ou « petits objets » (fusaïoles, broyeurs, perles, perles...), ainsi que des lames de faucilles en silex et des nucléus.

#### *Matériel représentatif de la rue 1038 (Fig. 5)*

**79/755** : Tesson de jarre avec anse ; pâte rouge, cœur gris (non figuré).

**79/730** : Bord de cuvette syrienne ; pâte rose, cœur gris. ø 24.

**79/762** : Fragment d'applique murale ; pâte rouge, décor incisé. L. cons. 9,9 ; l. 7,7 ; ép. 1,8.

**79/274** : Fusaïole conique en stéatite. H. 0,7 ; ø 2,6.

**79/736** : Fusaïole conique en stéatite, décor gravé. H. 1 ; ø 3,5.

**79/768** : Peson discoïdal, terre cuite ; pâte beige. ø 9 ; ép. 3,5.

**79/386** : Perle biconique en cornaline. ø 0,8 à 1.

**79/687** : Broyeur en basalte. H. 6,7.

**79/688** : Broyeur en galet. H. 7,5.

**79/689** : Broyeur en basalte fin. H. 9,5.

**79/690** : Broyeur en basalte. H. 7.

**79/704** : Broyeur en basalte. H. 8,8.

1. En prenant garde au fait que les seuils ne sont pas au niveau de la rue, mais plus haut (voir plus loin). L'appareil des fondations et celui de l'élévation des murs en moellons est le même (cf. Callot, 1983, p. 56), en sorte qu'on ne repère pas facilement le niveau des sols lorsqu'ils ont disparu.

2. Cf. Yon, 1985, p. 707, fig. 2 ; Yon, *Colloque Mari, Ebli, Ugarit* (Rome 1984), à paraître.

3. Sur le climat et les fortes pluies, parfois torrentielles, du printemps et de l'automne, voir Weulersse, 1940, p. 27-33 (cf. Yon, *loc. cit.*). Une nouvelle étude des données géographiques et climatiques a été entreprise par B. Geyer.

4. Voir *infra* l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer, p. 138.



### Rue 1208-1228 (Fig. 6 a-b)

C'est plutôt une ruelle, qui prend dans la rue 35 et remonte la ligne de plus grande pente vers le nord (Fig. 6 a). Fouillée sur toute sa longueur, elle s'étend selon un tracé presque régulier sur environ 17 m de long (mesure axiale jusqu'à l'entrée de 1051), large d'1,30 m à 2 m selon les endroits. Dans sa partie basse (1228), elle passe sur plus de 10 m entre les ensembles F et G, sans y donner accès. Dans sa partie haute, plus étroite (1208), s'ouvrent des accès aux maisons D et E : portes 1250 (seuil à 22,07 m) et 1247, portes 1203 (bouchée dans le dernier état) et 1207 (seuil à 22,24 m d'altitude). Elle se termine au nord dans l'espace 1051, sans que l'on voie dans le passage 1238 des montants de porte qui pourraient faire supposer une quelconque fermeture.

De ces ouvertures sur la rue, seule la porte 1207 qui donne sur un vestibule organisé selon un schéma habituel, paraît être une entrée principale de maison : munie de montants en blocs taillés et appareillés à joints vifs, elle donne accès au vestibule et à l'escalier de la maison E (voir plus loin). En revanche la porte 1250, construction de belle qualité également, donne sur la pièce 1241 qui ne présente aucun des aménagements habituels à un vestibule d'entrée ; peut-être devra-t-on considérer cette pièce comme une cour ou une pièce utilitaire avec une porte de service, puisque l'entrée principale de la maison D paraît se trouver à l'est, vraisemblablement par la porte 1284 qui prend sur l'espace 1275 (à l'est de A 1 b ; mais seule la suite de la fouille pourra permettre de le dire avec certitude : voir *pl. VI*).

Ainsi cette ruelle, qui mène sans y donner accès jusqu'à l'arrière des maisons A et C (tournées vers le nord et vers l'est), dessert essentiellement des habitations situées à mi-hauteur de l'îlot : E et D. Elle paraît n'être d'aucun usage pour les locaux F et G<sup>5</sup> ; ces deux ensembles doivent ouvrir hors de la surface actuellement fouillée : rue 35 ou une rue plus à l'ouest pour l'ensemble F, peut-être au nord de 41 dans le prolongement de la rue 1288 pour l'ensemble G.

Le sol de la ruelle est mal conservé, victime du ruissellement tout comme celui de la rue 1038 ; mais elle ne paraît pas avoir beaucoup plus souffert, car la pente qui prend en 1051 est courte même si elle est raide, ce qui ne donne pas à l'eau le temps de s'accumuler et de faire masse. Le niveau du sol est à restituer approximativement d'après la hauteur des seuils. Dans l'état actuel, les sols ayant été emportés, on note une différence d'altitude de 2 m environ entre le haut et le bas (altitudes d'arrêt de fouille, sous la terre de déblai et les pierrailles, de 22,68 à 20,57 m du nord au sud) : en réalité, si l'on s'en tient aux indications données par les seuils du dernier état (22,07 m pour le seuil 1250 au nord ; 21,27 m pour le dernier seuil 114 sur la rue 35 au sud), la pente antique devait être moins forte qu'elle ne le paraît actuellement avec le ravinement qui a creusé la partie basse.

Pour contrer les effets de cette érosion constante, qui avait tendance à détruire le sol de la rue et à affouiller le bas des murs des maisons, un muret semi-enterré barrait la pente dans le prolongement du mur 1217, à peu près à mi-pente. Que ce muret ait été construit pour cet effet, ou que ce soit le reste d'un mur antérieur, il n'en reste pas moins qu'il joue le rôle de soutènement à mi-hauteur. Son altitude au sommet est de 21,88 m, ce qui est relativement haut par rapport au tronçon 1228 au sud (pour autant qu'on en puisse juger) ; on peut supposer que son sommet formait une marche qui coupait la rue (*muret 1225*).

Le matériel trouvé dans la fouille de cette ruelle comprenait surtout des tessons roulés, et avec les pierres tombées des murs quelques instruments utilitaires tels que broyeurs ou pilons de pierre, ainsi qu'une molaire d'éléphant. On signalera quelques restes de grands vases venus des maisons voisines, dont une jarre à étrier minoenne portant une marque sur

5. En ce qui concerne l'huilerie du local G, disparue dans le dernier état, voir *infra* l'étude d'O. Callot.



b - Vers le sud (état 1981).



a - Vers le nord (état 1984).

Figure 6 – Rue 1208 – 1228.

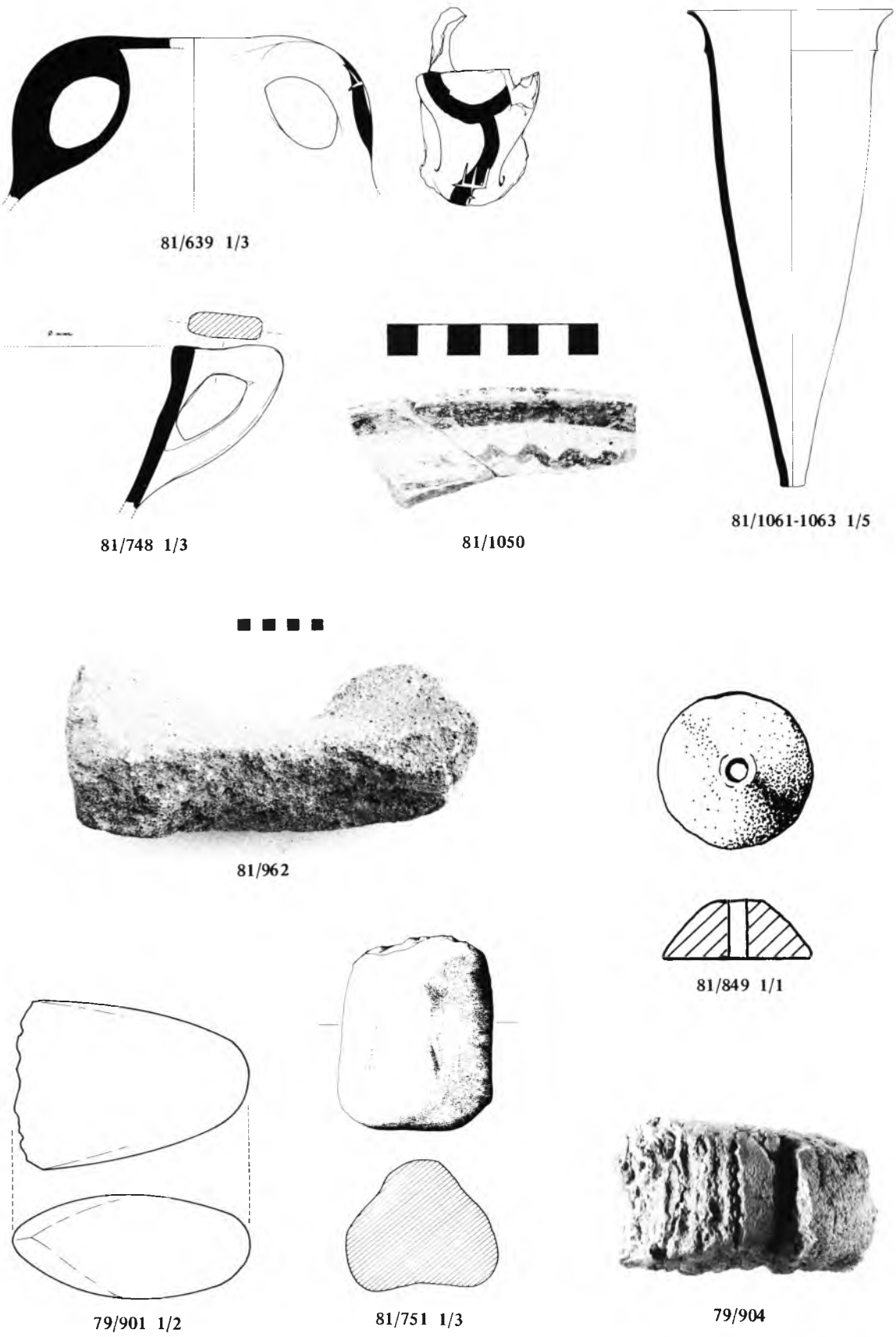


Figure 7 – Matériel de la rue 1208 – 1228. Échelles diverses.

l'anse, et surtout les débris de deux rhytons mycéniens : trouvés au bas de la rue, ils proviennent vraisemblablement du pillage du sanctuaire, comme les objets semblables trouvés dans la même aire de dispersion<sup>6</sup>.

*Matériel représentatif de la rue 1208-1228 (Fig. 7)*

– 1208 :

**79/901** : Hache en basalte fin. L. 8.

**81/751** : Broyeur en basalte. H. 10.

**81/639** : Haut de jarre à étrier minoenne ; marque sur l'anse. H. cons. 8,5 ; h. marque 2,5.

**81/748** : Anse de marmite syrienne. H. cons. 8.

**79/904** : Molaire d'éléphant asiatique (5<sup>e</sup> molaire supérieure ; individu jeune mais adulte : voir *infra* étude de A. Caubet et F. Poplin, p. 297).

– 1228 :

**81/849** : Fusaïole conique en stéatite.  $\varnothing$  2,6.

**81/962** : Meule dormante (ou crapaudine ?) en calcaire. L. 35.

**81/960** : Meule en basalte (non figurée).

**81/1050** : Fragment de cratère (?) syrien.  $\varnothing$  20.

**81/1060** : Fond de rhyton conique mycénien. H. cons. 21 (non figuré ; voir *infra* M. Yon, n° 9).

**81/1061-1063** : Rhyton semblable, même fabrique. H. restituée 40 (Voir *infra* M. Yon, n° 10).

## « Cour » 1051

C'est un espace rectangulaire, assez régulier, occupant une surface de 4,50 m sur 3 m environ (Fig. 6 a, en haut). L'absence d'une fermeture qui la séparerait de la ruelle 1228, comme on vient de le voir, inciterait à la considérer comme un « espace public », ou du moins comme un espace commun à plusieurs riverains. L'altitude du dernier sol (mal conservé) paraît avoisiner 22,70 m.

A en juger par ce qui reste au niveau du sol, on n'observe aucune communication avec les maisons A, C, D et E, dont les murs constituent ses limites : elles n'ont donc pas là, apparemment, leur accès depuis l'extérieur (on connaît au demeurant l'entrée, ou les entrées, principale(s) de ces maisons. Mais il est impossible d'exclure l'hypothèse de communications autres : fenêtres par exemple, dont il ne resterait pas de traces dans la partie conservée des murs.

La ruelle 1228-1208 aboutit donc dans la cour 1051 comme dans une impasse, dont la fonction pouvait être seulement de faire stationner les animaux, ânes par exemple, et de servir de cour aux maisons voisines qui y prenaient peut-être jour par des fenêtres. Aucun matériel n'a été découvert en place, qui permettrait d'y reconnaître des aménagements particuliers. On y a trouvé seulement des débris de jarres, de la vaisselle utilitaire syrienne, quelques fragments de céramique mycénienne et chypriote, quelques meules, ainsi que de petits objets en pierre, en os ou en ivoire, et des lames de faucilles en silex : c'est un échantillonnage assez représentatif de ce que l'on trouve dans le reste de l'habitat, mais il s'agit ici, comme dans les rues, de dépôt secondaire, dans les terres d'effondrement et de rebut.

6. Sur cette question voir *infra* l'étude de M. Yon, p. 336, n°9-10.

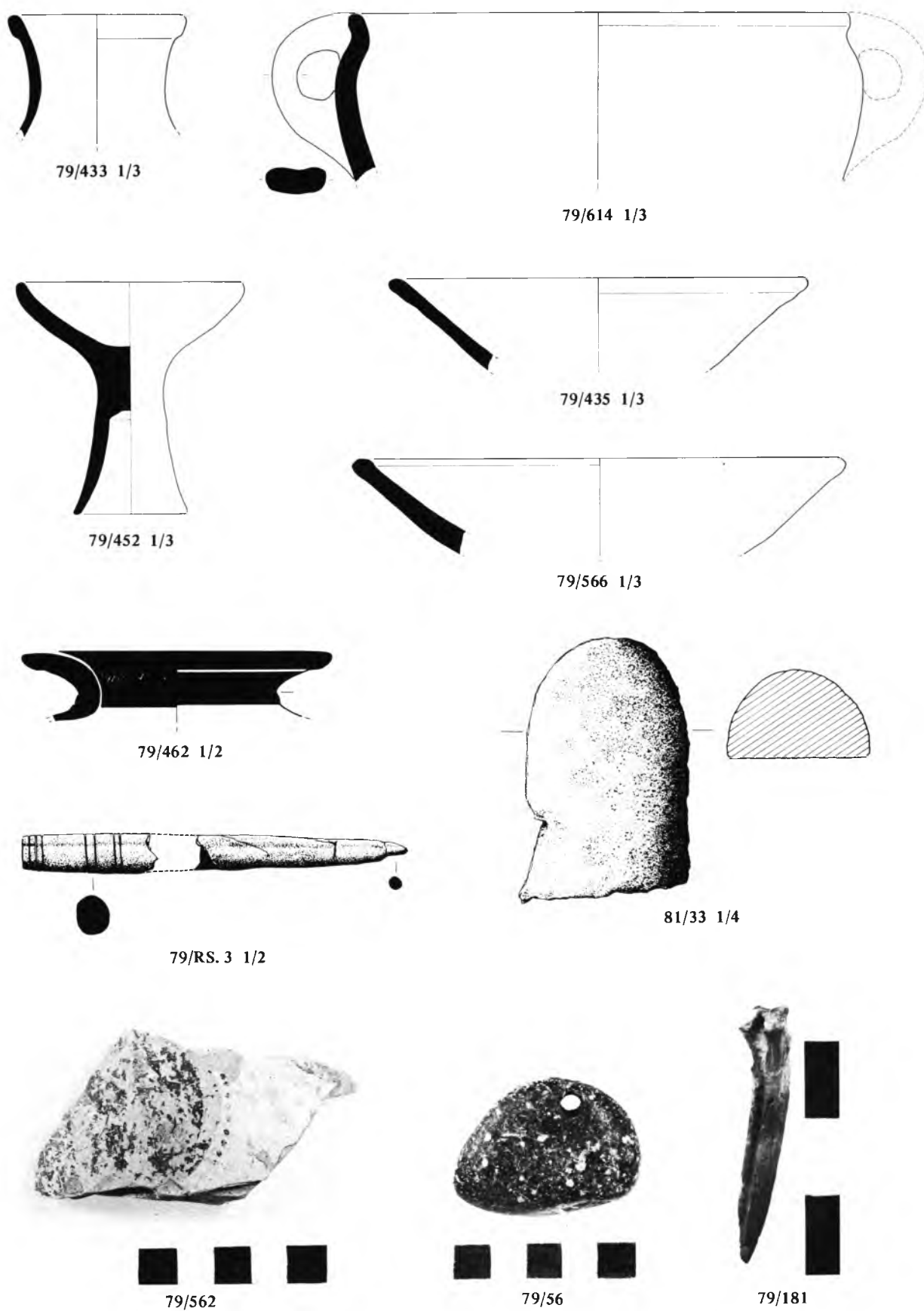


Figure 8 – Matériel de la cour 1051. Échelles diverses.

*Matériel représentatif de la cour 1051 (Fig. 8)*

- 79/433 : Col de petite jarre ; pâte rose, cœur gris. ø 9.  
 79/435 : Assiette syrienne ; pâte beige. ø 22.  
 79/566 : Assiette syrienne ; pâte beige, cœur gris, engobe rouge. ø 26.  
 79/614 : Marmite à anses ; pâte brune. H. cons. 9, ø 26.  
 79/452 : Coupe syrienne à piédestal ; pâte rose, cœur gris. H. 12, ø 12.  
 79/463 : Bord de jarre pithoïde (?) mycénienne III B. H. cons. 2,5, ø 11.  
 79/562 : Tesson de cratère mycénien III B, décor figuré.  
 79/56 : Peson en pierre noire. ø 3,9.  
 81/33 : Meule dormante (brisée), en calcaire. L. cons. 18,5.  
 79/181 : Poinçon fait d'un aiguillon de poisson. L. 3,2.  
 81/3 : Baguette en ivoire (fragm.). L. cons. 12 (voir *infra* J. Gachet, n° 5).

**Rue 1288 et espace 1275 (Fig. 9-10)**

En attendant d'avoir terminé la mise au jour de cette zone, on se contentera de signaler la présence vraisemblable d'une voie de circulation publique à l'est du chantier, limitant l'îlot de ce côté. La fouille de 1986 a confirmé au nord-est de l'îlot l'existence d'une rue (1288) prenant en B 1 c dans la rue 1038 et descendant vers le sud (Fig. 9) : la porte (1287) de la maison C qui apparaissait dès la campagne de 1984, laissait en effet supposer là un accès depuis une voie publique ; et l'espace 1275, sur lequel donne une nouvelle porte (1284 : encore à fouiller) qu'il faut rattacher vraisemblablement à la maison D, paraissait constituer une sorte de petite place, dans un renforcement de cette voie (Fig. 10). Mais seule l'exploration à l'est de la maison D permettra de dire s'il s'agit vraiment, comme nous le proposons, d'une rue limitant l'îlot, ou seulement d'une impasse pour accéder aux entrées des maisons C et D, ainsi qu'à celle(s) qui borde(nt) 1288 du côté oriental.

Ainsi la nature des éléments que l'on connaît déjà pourrait conforter l'hypothèse qu'une rue, qui relierait du nord au sud la rue 1038 à l'« espace » 41 et à la rue 35, donnerait ainsi la limite orientale de l'îlot. Si notre hypothèse se confirme, on ne pourra pourtant pas considérer comme un des axes importants de la circulation urbaine cette rue 1288, large de 1,45 m au nord, et aboutissant en face d'un bâtiment au sud sans se prolonger plus loin ; ce serait une simple rue secondaire, reliant entre elles les longues rues est-ouest qui suivent les courbes de niveau<sup>7</sup> ; son existence aurait en outre l'avantage de proposer un accès à l'huilerie du local G dans son angle nord-est, pour l'époque où elle était en fonction<sup>8</sup>. Mais il faudra attendre d'avoir terminé la fouille de cette zone pour en savoir plus sur les voies menant vers le sud du tell.



7. Cf. Yon, 1985, p. 707, fig. 2 : schéma du tell et des voies de circulation.

8. Sur la chronologie de G, voir *infra* l'étude d'O. Calot. On pense que dans le dernier état de la ville, il n'y avait plus d'installation artisanale dans cet espace, et l'on accédait là par une ouverture au sud depuis la rue 35 (porte 114). En ce qui concerne l'entrée de l'huilerie par le nord-est, on n'aura peut-être jamais de réponse sûre : cet angle nord-

est a été endommagé par une énorme fosse de pillage, partiellement fouillée (elle se prolonge dans la berme à l'est), qui a bouleversé toute cette zone. On a trouvé tout au fond, avec des objets provenant aussi bien du sanctuaire aux rhytons que des maisons situées au nord, une monnaie de Valentinien II, du IV<sup>e</sup> s. après J.-C. (voir notre rapport, dans *Syria* 59, 1982, p. 172).



*Figure 9 – Angle des rues 1038 et 1288, et nord-est de la maison B.  
Vue vers le sud (état 1986)*



*Figure 10 – Maisons B et C depuis le sud-est (état 1986).  
Au premier plan à gauche, l'espace 1275.*



## II – RÉPARTITION EN MAISONS

Comme on l'a dit plus haut, les répartitions proposées ont été déterminées en se fondant sur les moyens d'accès et de communication entre les espaces, c'est-à-dire sur les portes et les passages qui interrompent les murs dans le dernier état d'occupation (*Fig. 1-2*).

Avant la reprise de la fouille en avril 1986, seules les **maisons A** et **B**, qui ouvrent au nord, avaient été délimitées (même s'il manquait encore une petite partie de **B** à l'est), alors que **C**, **D** et **E** étaient encore partiellement recouvertes<sup>1</sup> : c'est pourquoi il a été possible d'analyser **A** et **B** comme des unités d'habitation complètes et autonomes. Voisines et mitoyennes, elles ne paraissent pas communiquer entre elles autrement que par la rue, du moins dans leur dernière phase ; mais il semble que dans un état antérieur une communication (1110) existait entre **A** et **B**, reliant les pièces 1041 et 1042 : le mur 1019-1005 était interrompu par un passage dont les montants sont encore visibles dans l'appareil (malgré une fosse qui a perturbé cet endroit). Mais le mur a été refait et la porte bouchée lorsque, dans la dernière phase d'utilisation de ces maisons, a été construit le mur 1014 (en **B**), qui s'appuie sur l'emplacement du passage 1110, préalablement obstrué.

La maison **B** (voir schéma *fig. 41*) ouvre sur la rue au nord par deux portes, mais elle possède également une porte intérieure qui se présente comme une porte d'entrée ; la porte 1098, d'une belle qualité technique avec ses montants de pierre taillée marqués de traces de scellements (*cf. fig. 45-47*), ouvre sur le vestibule et l'escalier ; mais elle ne donne accès depuis ce vestibule qu'à l'ensemble 1265-1282, dont la fouille de 1986 a montré qu'il est dans son dernier état commandé exclusivement par la porte 1098, et donc tout à fait isolé de l'extérieur. La question était donc de savoir ce que représentait exactement la « pièce » 1265, apparemment réservée à la maison **B** dans la phase finale ; situé le long de la rue 1038, cet espace ne communique avec elle par aucun passage, et il commande exclusivement la pièce (utilitaire ?) 1282. On est tenté, pour des raisons diverses que l'on verra plus loin, d'y voir une cour ou un jardin. Mais l'observation du mur 1264 qui la limite au sud laisse voir que dans un état plus ancien, une porte (1278), bouchée par la suite (*cf. fig. 43*), faisait communiquer la cour 1265 avec ce qui est devenu la **maison C** ; mais seule l'analyse (en cours) de cette maison **C** pourra permettre de dire comment se présentait alors l'espace 1066 : espace public d'où l'on serait alors entré dans la cour 1265, ou déjà espace fermé et habité ? Dans le premier cas, on pourrait interpréter la cour 1265, dans laquelle on aurait pénétré depuis l'extérieur par le sud, comme ayant d'abord été une sorte de jardin précédant l'entrée de la maison bâtie, et l'on comprendrait alors pourquoi cette entrée 1098 présente ainsi l'apparence d'une porte principale.

Tout se passe comme si, dans un premier projet, une vaste demeure avait occupé tout le nord-est de l'îlot, avec ses pièces utilitaires et ses zones de réserve à l'arrière (1048, 1049...), avec une entrée noble à l'est et des entrées de service depuis la rue au nord, et qui aurait compris la maison **B**, au moins une partie de la maison **A** (on ne sait s'il faut y inclure l'ensemble oriental commandé par la porte 1037), et au moins la partie orientale

1. Comme on l'a dit en commençant, cet article était partiellement rédigé lorsque la fouille de 1986 a permis de compléter la partie nord-est de l'îlot, et confirmé certaines de nos hypothèses.

Nous avons donc intégré les quelques données complémentaires sur la maison **B**, mais laissé les découvertes plus importantes concernant la maison **C** pour une étude ultérieure.

de la maison C. Par la suite, elle aurait été divisée et répartie en plusieurs maisons isolées les unes des autres : la partie orientale devenant (en partie ou entièrement ?) la maison A ; la partie sud, peut-être agrandie vers l'est avec la construction du vestibule et de l'escalier 1271, constituant la maison C. Le reste, totalement isolé par la fermeture des accès 1110 à l'ouest et 1278 à l'est, et organisé autour de l'ancien vestibule 1067 avec son puits, serait devenue la maison B, nettement réduite dans son extension et ses aménagements. C'est peut-être alors que, ne disposant plus des pièces de stockage restées en C, les habitants de B auraient aménagé de nouvelles réserves à l'ouest de 1045 en y construisant de petites salles : il s'agit en particulier du mur 1014 qui s'appuie sur l'ancienne porte de communication 1110, et délimite de petites pièces, et des silos (1270 et 1279 dans la pièce 1062) qui prenaient moins de place que des pithos posés sur le sol<sup>2</sup>. Il s'agit naturellement d'une hypothèse, telle qu'on peut l'avancer dans l'état actuel de l'analyse, et il faudra attendre la fin de l'étude de la maison C pour une certitude plus grande ; mais il apparaît en tout cas que l'évolution de cette zone construite a tendu à subdiviser l'espace habité en unités plus nombreuses et plus petites, correspondant sans doute à une augmentation de la population urbaine.

Dans le dernier état, la maison A ouvre seulement au nord, ce qui est la moins bonne exposition ; la maison B, munie elle aussi de deux portes au nord, jouit en plus de l'avantage d'une ouverture large sur un jardin à l'est. Quant à la maison C, dont le vestibule ouvre à l'est, il est difficile d'apprécier l'agrément de son exposition tant que l'on n'a pas plus d'information sur la rue 1288, et en particulier sur les constructions qui la limitent à l'est. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la nouvelle répartition en maisons plus petites a donné à cette maison C une forme bizarre, qui s'explique par l'évolution de l'habitat et non par un choix architectural délibéré.

En ce qui concerne les maisons D et E, auxquelles on peut accéder depuis la ruelle 1208 (dans l'état actuel de la fouille), on n'a encore repéré aucune communication qui les reliait aux maisons déjà connues. De la **maison D**, on possède la partie occidentale, trop dépourvue actuellement d'éléments caractéristiques (sauf une dalle de pressoir en 1052) pour qu'on puisse en donner une interprétation ; il semble que son entrée principale soit la porte 1284 à l'est, mais on ne peut en dire plus. On connaît en revanche de la **maison E** un ensemble qui comporte des éléments spécifiques assez complets pour permettre une étude de cette partie de la maison : même si la partie occidentale est encore recouverte, les conditions de conservation de l'architecture, des éléments qui constituent l'entrée, du mobilier abandonné sur le sol ou tombé de l'étage, justifient que l'on s'attache ici à présenter cet ensemble, particulièrement à cause des interprétations que l'on peut tirer d'une étude précise des modalités de sa destruction, et de la répartition du mobilier.

Une dernière remarque dans l'analyse de ce pâté de maison concerne la difficulté que l'on éprouve à se représenter la succession des toits et des terrasses dans un habitat resserré, sur une pente relativement marquée comme celle du tell, faute de bien connaître les hauteurs de murs et les étages, voire de repérer avec certitude les espaces découverts (cours). La comparaison avec des villages syriens modernes, de construction traditionnelle assez semblable, incite à penser que les terrasses et les fenêtres permettaient des circulations par le haut, derrière l'abri que constituaient les murs séparant de la rue les habitations privées<sup>3</sup>.

2. Voir *infra* l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer.

3. Voir par exemple les restitutions proposées par O. Callot, 1983, p. 25, ou 1985, p. 27 et fig. 6.

### III – MAISON A : MAISON MOYENNE AUX FONCTIONS UTILITAIRES

La maison A (*Fig. 11*), située en A 2 b-d, couvre une superficie de 80 m<sup>2</sup> environ. Elle est délimitée par la rue 1038 au nord, la maison B et le fond de la maison C à l'est, la pièce 1050 de la maison E au sud, et un mur continu (avec un fort décrochement) du côté occidental.

#### Limites

Les murs qui délimitent cette habitation ne constituent pas un ensemble architectural homogène. Ceux qui séparent la maison A des maisons voisines sont de simples murs mitoyens. Ils ne sont pas non plus nécessairement liés à ceux qui différencient les espaces intérieurs de la maison dans son dernier état.

Ces murs sont construits en moellons sans mortier, parfois appareillés avec soin, faits de deux parements entre lesquels on place des moellons plus petits (*Fig. 12*). C'est du moins le cas pour la partie basse conservée (on a dans certains cas plus d'1 m au-dessus des fondations) ; on hésite à l'affirmer pour les parties hautes, disparues, mais on notera la quantité considérable de moellons écroulés dans la fouille, qui pourraient provenir de la superstructure. L'observation des angles de murs et des montants de portes, en pierres de dimensions variables assemblées avec soin (*cf. fig. 13*), montre qu'il ne faut pas chercher à imaginer, comme dans la maison voisine B (*cf. fig. 45*), des éléments faits de grands blocs taillés. Pour autant qu'on puisse restituer l'altitude des sols (très mal conservés), par rapport aux seuils, ou grâce aux objets qui y avaient été laissés, on n'observe guère de différence dans l'appareil entre les fondations et l'élévation, comme il est habituel dans cette architecture. Les murs extérieurs sur la rue, d'une largeur moyenne de 0,65 m, sont d'une construction régulière et d'un tracé plus rectiligne que les cloisons intérieures, ou que celles qui séparent la maison A de B ou E ; en revanche les deux murs qui se font suite et constituent la limite ouest (1000 et 1001), paraissent réguliers et bien construits.

– *Mur 1025 (E-O)* : Il sépare de la rue 1038 les aménagements situés au nord de la pièce 1040. De construction soignée, il est lié au mur 1003 qui fait retour vers le sud, et leur angle constitue le montant de la porte 1036 qui donne accès à la pièce voisine 1041. Il faisait probablement partie du même projet architectural que le mur 1001 qui limite la maison à l'ouest, et que le seuil 1057 qui les sépare ; la tête du mur 1025 en constitue le montant est. Long de 2,75 m (du seuil 1057 au seuil 1036) et large de 0,65 m, il est conservé jusqu'à une altitude de 24,59 m, soit 1 m environ au-dessus de la rue. L'escalier 1056 est appuyé contre sa face sud, mais sans lui être lié (voir plus loin).

– *Mur 1024 A (E-O)* : Le long de la rue 1038, il limite la pièce 1041 au nord ; coupé par la porte 1036 à l'ouest, il est lié au mur 1019 qui fait retour vers le sud, et se prolonge au nord-ouest de la maison B en formant le montant ouest de la porte 1037. Large de 0,65 m, il s'étend sur une longueur totale de 4,10 m, dont 2,90 au nord de la pièce 1041. Cette continuité de façade entre A et B laisse penser que les deux maisons ont fait partie d'un même projet d'ensemble.

La face nord des fondations sert de paroi au puisard 1096 qui a été creusé dans la rue au pied du mur<sup>4</sup>. Comme on le verra (voir plus loin pièce 1041), il s'agit probablement

4. Voir dans ce volume l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer.

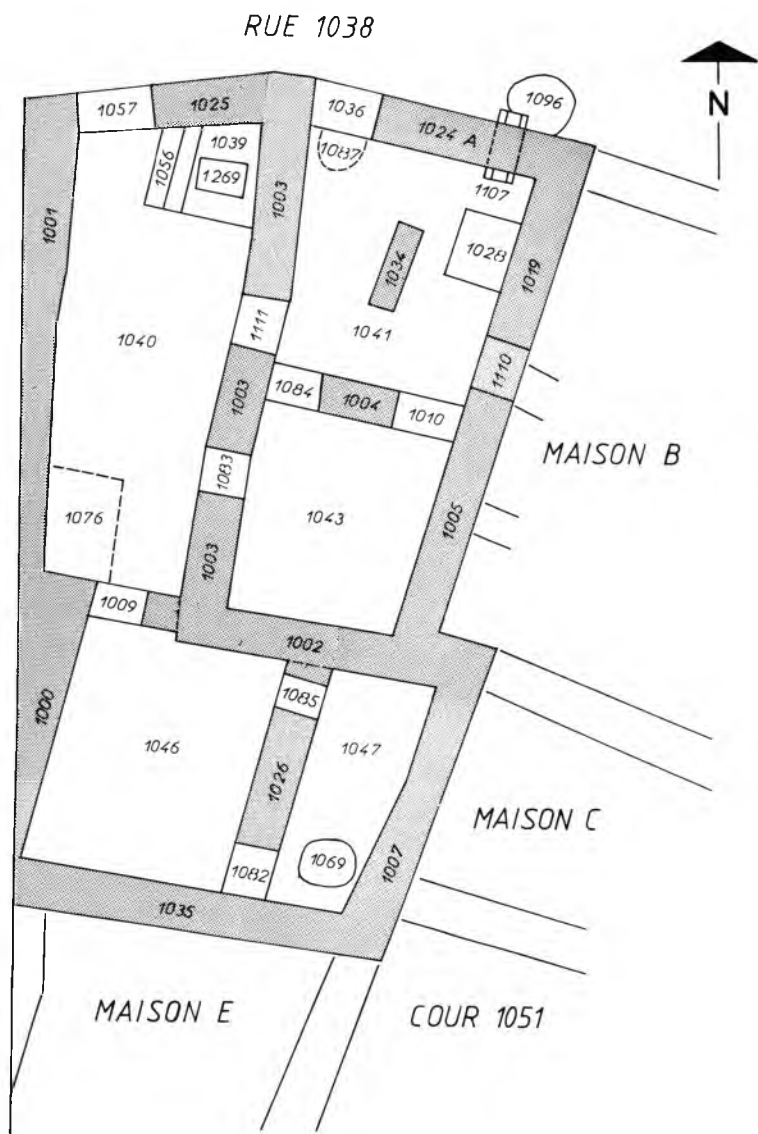


Figure 11 – Schéma de la maison A (dernier état de l'occupation).



*Figure 12 – Mur 1004, entre les deux passages 1010 et 1084.  
Appareil vu d'en haut (état 1979).*



*Figure 13 – Rue 1038 (à gauche), et nord de la maison A :  
pièces 1040 et 1041-1043, vers l'est (état 1980).*

d'une amélioration du système sanitaire, et la présence d'une canalisation (1107) qui se déverse à travers le mur laisse penser que cet aménagement est lié à une réfection ou une reconstruction du mur ; on retrouve peut-être là encore le signe des travaux importants qui à une certaine période ont modifié l'organisation et la répartition des habitations de cette zone<sup>5</sup>.

– *Mur 1019 (N-S)* : Il limite à l'est la pièce 1041 ; mitoyen avec la pièce 1042 de la maison voisine, il paraît lié au mur nord 1025. Interrompu comme on le verra par une fosse (où apparaît le reste d'un montant de porte, 1110, passage ancien entre les maisons A et B, bouché ensuite), il se prolonge vers le sud par le mur 1005.

– *Mur 1005 (N-S)* : Limite est de la pièce 1043, et prolongement du mur précédent, il est mitoyen avec les pièces 1044-1062 de la maison B. Sa tête au nord, qui était peut-être le montant sud de la porte 1110 (bouchée), est à peu près dans l'alignement du mur-pilier 1004, comme celle du mur symétrique 1003, montant de la porte 1111 (?) : on peut penser qu'ils soutenaient la poutre de l'étage au-dessus de 1041. La longueur totale de la suite 1019-1110-1005 est d'environ 8 m, mais son épaisseur est irrégulière (de 0,60 à 0,75 m). Mieux construit dans sa partie nord (en 1019), il a subi de nombreuses dégradations et réfections au sud (en 1005). L'extrémité sud paraît s'appuyer sur les murs 1002-1006, édifiés avant lui.

– *Mur 1007 (N-S)* : Limite orientale de la pièce 1047, il marque un fort décrochement par rapport aux murs 1005-1019 qui limitent à l'est la partie nord de la maison. En fait, il s'appuie au nord sur le mur 1006, auquel il ne paraît pas lié. Assez mal conservé, de largeur difficile à déterminer à cause des fosses qui l'ont endommagé, il paraît se prolonger au sud par le mur 1030 qui appartient à la maison E (voir plus loin). Dans l'angle sud-est de la pièce 1047, près du silo de stockage 1069, des éboulements de moellons rendent difficile l'analyse du détail de la construction, des limites et des liaisons architecturales. Ce mur s'étend sur une longueur de 4,90 m, de son appui sur 1006 jusqu'à l'angle extérieur qu'il forme avec la limite sud de la maison (mur 1035).

– *Mur 1035 (E-O)* : Il constitue la limite sud de la maison, bornant la pièce 1046 et l'annexe 1047 qui comprend le silo 1069. On a vu que les éboulements à l'angle sud-est de la maison ne permettent pas d'analyser les relations entre les différents murs (avec 1007 en particulier) : on notera toutefois que les murs paraissent ici plus épais, et forment une sorte de pile de renfort à l'angle de la maison, précisément à une forte rupture de niveau entre la maison A et la maison E. Long de 5,50 m environ, il est conservé sur plus de 1 m au-dessus du sol de la pièce 1046, auquel il sert de mur de terrasse ; il est de largeur irrégulière – 0,60 m en moyenne – et son tracé n'est pas rectiligne. Sa face sud constitue la paroi de la pièce 1050 de la maison E, dont le sol est à 1,25 m au moins en contrebas de 1046. L'appareil de moellons est homogène depuis la base de la paroi de 1050 (sa face nord est enterrée), jusqu'au sommet de l'élévation conservée.

– *Mur 1000 (N-S)* : On n'a dégagé que la face orientale de ce mur qui délimite à l'ouest la pièce 1046. Sa largeur n'est donc pas connue, mais il paraît n'être coupé par aucune porte. La tête du mur au nord, appareillée avec soin en moellons, constitue l'angle sud-ouest de la pièce 1040 (autour de la fosse 1076), et sert de montant ouest à la porte 1009. La limite

5. Dans une phase plus ancienne, la pièce était drainée par un petit puisard (1087, situé dans la pièce devant le seuil) : sur son remplacement par l'amé-

nagement donnant dans le nouveau puisard de la rue, voir plus loin p. 49.

1000-1001 à l'ouest de la maison A marque donc à cet endroit un fort décrochement d'environ 1 m, parallèle à celui que l'on a constaté de l'autre côté, à la jonction 1005-1007 : peut-être sert-il là aussi de renfort à une rupture de niveau. Il borne la pièce 1046 sur plus de 4 m de long ; l'élévation est conservée sur une hauteur de 0,70 m au-dessus du dernier sol (environ 23,30 m d'altitude en 1046).

– *Mur 1001 (N-S)* : Comme le précédent qu'il prolonge avec un fort décrochement d'1 m vers l'ouest, ce mur n'a encore été dégagé que sur sa face orientale ; sa largeur apparaît pourtant au nord – 0,65 m – , conforme à un module habituel dans la ville (par exemple entre 0,60 et 0,70 dans la « Tranchée Ville sud ». Il est conservé par endroits jusqu'à une altitude de 24,36 m, c'est-à-dire qu'il affleurerait presque au niveau du sol moderne. C'est un mur continu, sans ouverture visible, et fait de moellons appareillés avec soin. Il est lié au mur qui fait retour vers l'ouest (non fouillé) le long de la rue, selon un angle un peu aigu qui sert de montant à la porte 1057. Comme dans le cas du mur 1000 (tête au nord), ses fondations sont doublées par la paroi de la fosse 1076 (actuellement visible sur une profondeur de 0,80 m environ, mais comblée dans le dernier état).

### Accès

On accède depuis la rue à la maison A par deux portes (*cf. fig. 1 et 2*) qui donnent dans deux pièces contiguës : porte 1057 dans la pièce 1040, près de l'escalier qui monte au niveau supérieur, et porte 1036, dans la pièce 1041 caractérisée comme on va le voir par des aménagements utilitaires. L'observation des murs 1005-1019 à l'est, et de la fosse de destruction qui les sépare et rend les choses difficiles à interpréter, pose le problème d'une communication (en 1110) avec la maison B, dans une phase qui précède la dernière occupation.

– *Porte et seuil 1057* : Le passage (*Fig. 14*), large d'1,25 m, est encadré de montants en moellons bien appareillés, comportant quelques blocs plus gros, taillés avec soin ; d'un côté, le montant est constitué par la tête du mur 1025, de l'autre par l'extrémité du mur qui se prolonge sous la berme à l'ouest (non fouillé) et fait un angle avec le mur occidental de la maison (1001). L'entrée est ainsi placée dans l'angle nord-ouest de la pièce au ras du mur, comme on le constate pour d'autres portes d'entrée (par exemple 1036 ou 1075 sur la même rue)<sup>6</sup>, mais également au ras de la première marche de l'escalier (comme c'est le cas pour la porte 1098 dans le vestibule de la maison B).

Le seuil lui-même, de 0,75 sur 1,25 m, est fait dans son dernier état de petites pierres, jusqu'à une altitude maximale de 24,28 m ; il supportait peut-être un seuil de bois, plus régulier, mais sans doute assez mince (une simple planche ?), puisque la crapaudine trouvée encore en place du côté ouest devait être au niveau du passage. Le seuil était en tout cas suffisamment solide pour protéger la maison du ruissellement des eaux en cas de grosse pluie. La dénivellation assez forte du tell dans cette zone est rattrapée par des marches dont l'une était encore en place devant le seuil ; on descendait ainsi dans la pièce 1040, d'abord sur un palier devant l'escalier (à 24,10 m d'altitude), puis par deux autres marches dans la pièce elle-même, dont l'altitude moyenne était de 23,60 m environ<sup>7</sup> (voir *pl. III, coupe 3*).

6. Voir d'autres exemples dans la ville : Courtois, 1979, *UF* 11, p. 125, fig. 4, etc...

7. Niveau du mobilier abandonné sur le sol et du seuil de l'installation de latrine 1039.





*Figure 14 – Porte 1057, avec seuil de pierres et crapaudine ;  
vers le sud (état 1979).*



*Figure 15 – Porte 1036, avec seuil de pierre.  
Au deuxième plan, puisard 1087 ; vers le sud (état 1979).*



*Figure 16 – Puisard 1087 (hors d'usage dans le dernier état) ;  
vers le sud (état 1979).*

– *Porte et seuil 1036* : La technique de construction est la même que celle du précédent passage, ainsi que la disposition dans un angle de pièce, l'angle extérieur des murs 1003-1025 constituant le montant ouest de la porte. Le passage est un peu plus étroit : 1,10 m seulement (*Fig. 15*). Le seuil conserve encore un petit bloc taillé posé sur les moellons (reste du seuil proprement dit ?) : son altitude au sommet est de 23,85 m, c'est-à-dire au-dessus du niveau de la rue aussi bien que de la pièce 1041. Cet accès présente un caractère particulier, c'est la présence d'un puisard (1087) du côté intérieur, partiellement engagé sous les pierres du seuil (*Fig. 16*) : il était recouvert par le dernier sol, et appartenait donc à un état plus ancien de la maison ; au temps de son utilisation il était probablement protégé par une dalle. On peut penser qu'il était en fonction dans une précédente phase de la maison, remplacé ensuite par le conduit d'évacuation 1107 qui traverse le mur, lorsque l'on a aménagé le grand puisard (1096) dans la rue<sup>8</sup>. On a là, semble-t-il, la preuve d'au moins deux phases de la maison B, la deuxième étant marquée par la réfection du mur 1024 A dans lequel est engagée la canalisation. On constate ainsi de quelle manière les riverains prenaient en charge les aménagements de l'espace public qui les intéressait directement, puisqu'ils ont creusés un puisard aussi bien pour leur usage que pour drainer un espace public<sup>9</sup>.

On n'a retrouvé là ni crapaudine, ni trace de fermeture sur les montants en moellons. Dans le nettoyage du seuil, on a découvert un fragment de tablette (*Fig. 17*), inscrite en cunéiformes syllabiques<sup>10</sup> : on doit l'expliquer comme un débris provenant d'une bibliothèque située à proximité, mais sans doute détruite avant la dernière phase de la maison.

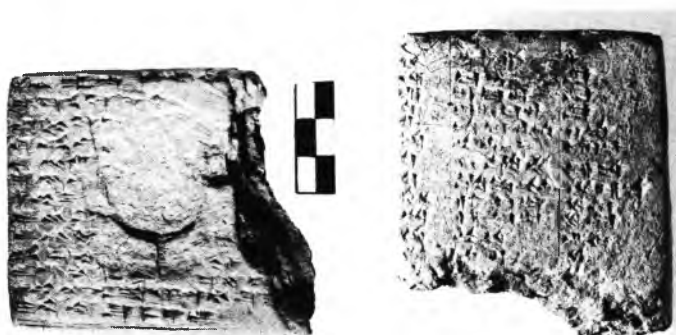


Figure 17 – Tablette 79/RS.22 (recto et verso).

– *Passage 1110 ?* : Le mur 1019-1005 qui sépare les maisons A et B dans leur dernier état pose comme on l'a vu un problème délicat, car il a été fortement endommagé par une fosse, dans le prolongement du mur 1014 qui devait butter dessus dans la dernière phase. Malgré son mauvais état de conservation, il semble pourtant que, au bord de cette fosse, l'extrémité sud du mur 1019 présente un assemblage vertical de moellons appareillé comme un montant ; et l'extrémité nord du mur 1005 ressemble également à un arrêt de mur, qui

8. Voir *infra* Y. Calvet et B. Geyer.

9. Cf. Yon, *Colloque Rome 1984* (sous presse).

10. 79/RS-22, portant un extrait de *Harra-hubullu*

(«manuel destiné à apprendre leur métier aux notaires mésopotamiens») : publié Arnaud, 1982, p. 199-203.

pourrait avoir servi de montant sud à une porte. La présence du mur 1014 (maison B) qui aboutit précisément sur cet éventuel passage (*Fig. 41*), interdit de penser qu'une porte reliait A et B dans la dernière période ; mais on peut avancer l'hypothèse d'une communication dans une phase antérieure, avant la construction du mur 1014 <sup>11</sup> (à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une réfection du mur pour y appuyer le mur 1014 ?). Cet (éventuel) passage 1110 présente au reste une largeur d'1,10 m, tout à fait comparable à celle de portes ménagées dans les cloisons intérieures des îlots (par exemple la porte 1010), voire de certaines portes donnant sur l'extérieur (comme la porte d'entrée 1036). Quoi qu'il en soit, on doit voir au moins deux phases, dont la deuxième correspond peut-être au temps des nouveaux aménagements d'évacuation des eaux dans la pièce 1041. De grands travaux auraient alors été entrepris, peut-être à la suite d'une destruction partielle, peut-être simplement par souci d'améliorer le confort ou d'adapter l'habitat à de nouvelles nécessités ; mais la suppression d'une porte entre la maison A et la maison B rend compte aussi probablement d'un resserrement de l'habitat, et de nouvelles répartitions des espaces en demeures plus petites permettant de loger plus de monde.

### Séparations intérieures

Dans l'espace intérieur ainsi délimité, des séparations divisent à leur tour la maisons en « pièces », et structurent ainsi l'espace habité. Ces cloisons intérieures sont construites en moellons, au moins en ce qui concerne la partie basse, conservée souvent sur près d'1 m de haut ; l'énorme quantité de pierres écroulées qu'il faut retirer de la fouille laisse penser que la superstructure devait également utiliser les moellons (comme on l'a constaté déjà pour les murs extérieurs) ; leur épaisseur moyenne de 0,60 à 0,75 m permet de les voir éventuellement comme des murs porteurs (pour une terrasse ou même un étage).

– *Mur 1003* (N-S) : Séparant de l'ensemble 1041-1043 la longue pièce 1040, il semble avoir été percé au moins d'une porte, probablement de deux (voir plus loin). Le tracé en est un peu sinueux, perturbé au reste par des fosses, sur une longueur totale de 9 m ; son épaisseur n'est pas régulière, variant autour de 0,70 m. Il est lié au nord avec le mur extérieur 1025 sur la rue, et leur angle externe sert de montant ouest à la porte 1036. Au sud, il forme un angle droit avec le mur 1002 qui fait retour vers l'est.

– *Mur 1002* : Lié au mur 1003, comme on vient de le voir, il forme la limite sud de la pièce 1043 et paraît rattraper, au moyen d'un léger coude, la ligne du mur sud (1006) de la maison B ; on ne voit pas très bien, au reste, s'il est lié au mur 1005 qui fait à cet endroit retour vers le nord, et délimite la maison A vers l'est. Il est prolongé à l'ouest par le montant de la porte 1009, simplement appuyé contre son angle externe.

– *Mur 1026* (N-S) : Ce mur sépare en deux l'ensemble 1046-1047 (*cf. fig. 24*), isolant l'espace où se trouve le silo 1069. Il paraît interrompu par des passages aux deux extrémités ; un étroit passage au nord, au ras du sol avec un seuil de pierre (23,27 m d'altitude), doit être une porte d'accès (1085) ; un autre au sud (1082) paraît n'ouvrir le mur qu'à environ 0,50 m au-dessus du sol : peut-être constituait-il un accès direct au silo depuis la pièce utilitaire 1046, par une sorte de fenêtre permettant de poser les récipients (voir plus loin). La longueur du mur entre ces deux passages est de 2,25 m, et sa largeur de 0,70 m lui permet de supporter le poids d'une couverture, voire d'un étage, au-dessus de 1046 à tout le moins, et sans doute aussi au-dessus du silo 1069.

11. Voir plus loin pour la réorganisation de la maison B en espaces plus petits, avec les pièces 1044 et 1062.

– *Mur 1004 (E-O)* : Placé entre les pièces 1041 et 1043, il forme une sorte de long pilier, d'une longueur d'1,60 m sur 0,60 de large, bien construit en moellons (*cf. fig. 12*) ; il est séparé des murs 1003 et 1005 par des passages symétriques (1084 et 1010), munis de seuils. Sa fonction porteuse est confirmée par la présence de montants à l'alignement (approximatif) dans les murs 1003 et 1005 ; comme on l'a vu, ces montants pouvaient servir à la fois de montants de portes, et de renforts pour supporter les extrémités d'une poutre (ou de morceaux de poutres, pour une construction plus économique ?), appuyée sur la longueur du mur 1004.

– *Mur 1034 (N-S)* : Un petit mur assez mal conservé, long d'1 m sur une largeur de 0,45 m, sépare en deux la partie nord de la pièce 1041 (*cf. fig. 30*). Sa fonction est probablement aussi celle d'un pilier, intermédiaire pour supporter la couverture de la pièce et le plancher de l'étage. On peut proposer de restituer une poutre centrale nord-sud (peut-être en plusieurs morceaux, grâce au relais du mur 1034) – prenant appui sur 1024, 1034, et 1004 –, et des solives perpendiculaires courtes posées transversalement sur cette poutre centrale et les murs est et ouest : on pouvait placer ainsi une charpente relativement économique, tout à fait compatible avec la qualité d'ensemble de ce qui était une maison moyenne (*cf. Fig. 89*)<sup>12</sup>.

– *Mur-pilier de l'escalier 1056* : Une séparation intérieure au nord-est de la pièce 1040 détermine sous l'escalier un espace aménagé en latrine<sup>13</sup>.

### Communications intérieures

Les séparations internes (cloisons) sont percées de passages permettant accès, circulation, aération, éclairage.

– *Porte 1111 (?)* : Ouverte dans le mur 1003, elle ferait communiquer les pièces 1040 et 1041. Comme on l'a vu, l'état de conservation du mur en cet endroit rend l'observation difficile ; on voit pourtant, dans la partie qui subsiste, un montant appareillé qui serait le montant sud, situé à peu près dans le prolongement du mur-pilier 1004, et symétrique du montant sud de la porte (?) 1110 vers l'est. L'existence de ce montant présente à la fois l'intérêt de faire supposer là une porte qui relie 1041 à la pièce 1040, et celui de supporter l'extrémité d'une poutre appuyée sur le mur 1004 pour couvrir la pièce 1041. La distance entre les deux montants est de 0,80 m, largeur tout à fait possible pour une porte intérieure de ce quartier (comparer avec les portes intérieures de la maison B, qui vont de 0,65 à 1,20 m selon les cas) ; il faut peut-être placer au-dessus de cette porte le passage qui réunit à l'étage la pièce au-dessus de 1040 à la terrasse qui couvre 1041 (voir *fig. 90*). La dénivellation entre les deux pièces au sol, de 0,25/0,30 m environ, devait être rattrapée par une marche descendant vers 1041, le seuil lui-même servant de marche.

– *Porte 1083 (?)* : Ce passage, à vrai dire très endommagé lui aussi par une fosse, ferait communiquer la pièce 1040 avec la cour 1043. En fait, certains blocs trouvés dans la fosse pourraient provenir de montants de portes. Mais surtout, l'existence de ce passage paraît justifiée par des raisons morphologiques : nécessité de circulation, d'une part, mais encore plus nécessité d'éclairer sur la cour la très longue pièce 1040, probablement destinée à des travaux domestiques, et insuffisamment éclairée comme on le verra par sa porte d'accès au nord.

12. Techniquement, de beaucoup plus longues portées sont possibles, et la région des collines et de la montagne à l'est d'Ougarit fournissait du bois de charpente, permettant des poutres de grande longueur. Mais tous les habitants n'en avaient

peut-être pas les moyens, et il fallait tirer parti au mieux de toute les pièces de bois, même courtes.

13. Voir plus loin l'analyse de cet escalier, avec une proposition d'élévation : p. 57-60, et *pl. I*.

– *Porte 1009* : Elle permet de passer de 1040 à 1046, par une ouverture d'1 m de large. Le seuil bien appareillé en moellons, était recouvert sans doute par des pierres plates plus larges, dont l'une est restée en place ; elle servait de marche pour rattraper la différence de niveau d'une pièce à l'autre : l'altitude de la pierre de seuil est de 23,61 m (soit l'altitude de la pièce 1040), alors que l'altitude moyenne de la pièce du bas est de 23,30 m environ ; peut-être y avait-il une petite marche intermédiaire, faite d'un bloc de pierre, comme au nord de la pièce 1040 (*Pl. III, coupe*).

L'angle du mur 1000 sert de montant ouest ; de l'autre côté, l'espace entre 1000 et 1003, large d'1,50 m, peut-être entièrement ouvert dans un premier état, a été rétréci à 1 m par la construction d'un montant en moellons appuyé à l'angle du mur 1002-1003. Le passage ainsi resserré contre le mur 1000 à l'ouest nécessite que la fosse 1076 (puisard ? *cf. fig. 18*) soit bouchée et recouverte par le sol dans cette dernière phase, puisque elle se trouve en partie dans l'axe de la porte ; on verra du reste que des jarres ont été trouvées dans l'angle sud-ouest de la pièce, posées sur le sol fermant la fosse.

– *Porte 1085* : C'est apparemment un étroit passage (0,60 m de large) qui donne depuis 1046 dans la petite pièce 1047, occupée au sud par un silo de stockage (1069). A vrai dire, de la tête du mur 1026 qui sert de montant sud, jusqu'au mur 1002 situé au nord, on mesure 1 m, c'est-à-dire une largeur tout à fait convenable pour une porte intérieure ; mais une sorte de petit montant de moellons s'appuie au nord sur le mur 1002, selon le même procédé que pour l'entrée 1009 (*cf. fig. 24*). Tout se passe comme si l'on avait cherché dans la dernière phase de la maison à refermer la pièce 1046 pour la rendre plus obscure, peut-être pour une meilleure conservation des produits que l'on y rangeait.

– « *Ouverture* » 1082 : L'angle sud-est de la maison a été très bouleversé. On observe pourtant dans les éboulis de pierre une ouverture (*cf. fig. 24*) qui interrompt le mur 1026, et de 1046 donne directement accès au silo 1069. Bien que le mauvais état de conservation rende l'interprétation délicate, il semble que l'on ait une partie appareillée jusqu'à une hauteur de 0,50 m au-dessus du sol (du moins pour ce qui en reste), ménageant une sorte de fenêtre à hauteur d'appui (voir plus loin, pièce 1047). Cette « ouverture » est large d'environ 1 m.

– *Passages 1084 et 1010* : Aux deux extrémités du mur 1004, deux passages symétriques, larges d'1 m et 1,10 m, et munis de seuils construits en petites pierres, permettent d'accéder depuis la pièce 1041 à la cour 1043 au sud. L'altitude de ce qui est conservé (23,36 m, et 23,31 m) confirme pour l'ensemble 1041-1043 une altitude moyenne de 23,30/23,40 m (en contrebas de la pièce voisine 1040) ; peut-être même doit-on penser à une légère pente vers le nord-est, permettant de drainer éventuellement la cour vers la canalisation au nord-est de 1041.

### Les « pièces » et leur destination

Les cloisons intérieures ont donc déterminé dans la maison A (*Fig. 11*) plusieurs espaces, désignés ici par commodité de façon générique comme « pièces », quelle que soit leur destination et leur fonction, et qu'ils soient à ciel ouvert ou protégés par un toit<sup>14</sup>. Outre leur place dans l'organisation de la maison, par rapport aux pièces voisines et aux éléments qui permettent la circulation et l'éclairage, c'est la nature du mobilier que l'on y a découvert qui aidera à interpréter la fonction de ces espaces dans l'ensemble habité.

14. *Cf.* notre définition de « pièce » : Yon, 1982, p. 12.

Si l'on entre dans la maison A depuis la rue au nord par l'entrée qui donne immédiatement sur l'escalier, on pénètre d'abord sur un petit palier puis dans la pièce 1040 ; là se trouvent sous l'escalier les installations sanitaires. On accède ensuite à la pièce 1046 un peu en contrebas, qui commande exclusivement la pièce 1047 avec son silo. Mais on peut d'autre part pénétrer de l'extérieur dans l'autre partie de la maison par la porte 1036, dans la pièce 1041 qui commande au fond la pièce 1043 par deux passages symétriques. Ces deux ensembles de pièces sont reliés par la porte de communication 1111 (entre 1040 et 1041), et sans doute aussi par une porte 1083 (entre 1040 et 1046).

On pourrait être tenté de considérer ces deux parties comme deux ensembles différents, dont chacune aurait son entrée indépendante depuis la rue, puisque l'existence des deux portes de communication, très endommagées par des fosses, reste discutable (même s'il en reste des traces les rendant vraisemblables). Mais lorsque l'on étudie la structure d'ensemble, il apparaît comme nécessaire de relier en une seule unité d'habitation ces deux groupes de pièces, dont on verra qu'ils exercent des fonctions complémentaires (par exemple le rôle de la cour 1043), en tout cas dans la dernière phase de l'occupation.

#### – Pièce 1040

On y accède donc directement depuis la rue, sans vestibule intermédiaire autre que le petit palier devant l'escalier. C'est une longue pièce étroite, légèrement trapézoïdale, de 7 à 8 m de long (Fig. 18). L'angle nord-est est occupé par l'escalier 1056, qui dessert le niveau supérieur (voir plus loin), et par une installation de latrine<sup>15</sup> située sous l'escalier, comme on en a d'autres exemples à Ougarit<sup>16</sup>. Si l'on ôte la partie nord réservée aux passages (palier d'entrée et escalier) et à l'installation sanitaire, il reste un espace utile de 6 m de profondeur du nord au sud, sur 2,50 m de large (au sud) à 3 m (devant l'escalier au nord), soit une pièce de 16 ou 17 m<sup>2</sup>. Le sol lui-même, qui devait être en terre battue, est très mal conservé comme dans l'ensemble de cette zone, mais la présence de matériel abandonné sur le sol (Fig. 19) laisse restituer une altitude moyenne de 23,60 m, ce qui est conforme au seuil intérieur 1009 menant à la pièce 1046 au sud. On est donc nettement en contrebas de la rue, et du seuil surélevé de la porte d'entrée ; c'est ce qui a nécessité la présence de marches pour descendre du seuil 1057 au petit palier devant l'escalier (à 24,10 m), puis du palier au niveau de la pièce (à 23,60 m : voir pl. III, coupe).

Limitée à l'ouest par le mur 1001, qui ne présente pas d'ouverture visible, elle communique à l'est avec la pièce 1041, ainsi qu'avec la cour 1043 qui lui permet de s'éclairer. En effet la pièce 1040 abritait toutes sortes d'activités domestiques, attestées par un abondant mobilier utilitaire abandonné sur le sol, et dont la nature montre qu'il n'est pas destiné au stockage mais bien à un usage quotidien. On imagine donc mal que cet espace de travail ait pu ne prendre jour que depuis la rue : la porte 1057 est étroite, et la présence d'une crapaudine montre bien qu'elle était fermée par un battant. D'autre part l'escalier qui abrite une latrine empêche de proposer un éclairage de la pièce 1040 par une fenêtre qui s'ouvrirait à côté de la porte sur la rue. Tous les autres murs étant des murs intérieurs à l'îlot (même à l'ouest semble-t-il), la seule possibilité d'un éclairage suffisant se trouve du côté oriental. On a vu plus haut les raisons architecturales (restes de montants appareillés) qui faisaient, malgré le mauvais état de conservation dû à une fosse, proposer de restituer une porte 1111 donnant sur la pièce 1041, couverte comme on va le voir ; mais la commodité de circulation et la nécessité de l'éclairage incitent à voir également une porte (1083) entre 1040 et la cour 1046, porte dont on voit sans doute un montant au bord de la fosse qui a perturbé cette zone.

15. Voir *infra* l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer, p. 135-138 : il semble que dans la dernière phase le puisard ait été comblé, et la latrine désaffectée.

16. Cf. Callot, 1983, p. 65.



Figure 18 – Pièce 1040 [après la fouille de la fosse 1076, recouverte dans le dernier état de la maison] ; vers le sud-est (état 1980).



Figure 19 – Pièce 1040 et mobilier abandonné sur le sol ; vers le sud (état 1979).

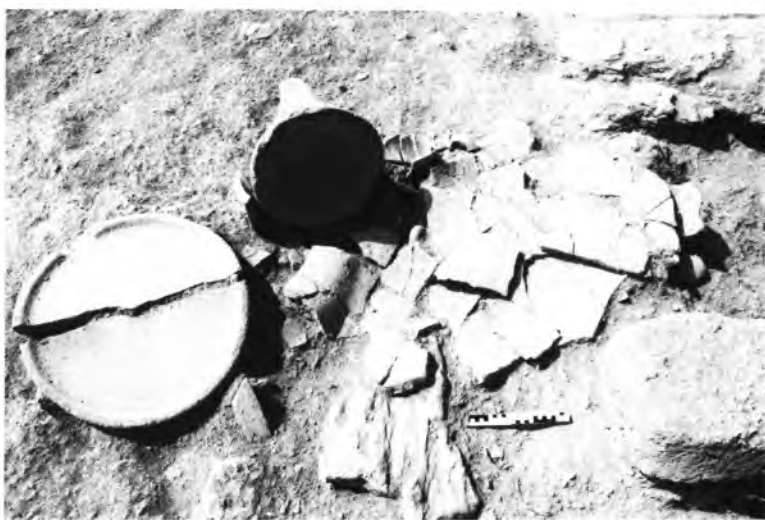


Figure 20 – Pièce 1040 : détail (état 1979).

*Fosse 1076*

La pièce 1040 donne au sud accès à la pièce 1046, par la porte 1009 à côté de laquelle a été repéré une sorte de puisard rectangulaire, partiellement dans l'axe du passage 1009 (fosse 1076 : cf. fig. 18) ; aménagé avec soin dans l'angle sud-est, il est muni sur deux faces d'un mur de moellons appareillé en courbe au sud-ouest, et qui semble doubler les fondations des murs 1001 et 1000 ; il ne reste pas beaucoup de traces des deux autres murs qui le bornaient au nord et à l'est, sinon un petit retour au nord-ouest. Sa fonction n'a pas encore pu être déterminée : il a été retrouvé rempli de terre, contenant une jarre fragmentaire, quelques tessons de céramique, et un fragment de tablette cunéiforme<sup>17</sup>. Plusieurs vases, dont une grande jarre (écrasée : 79/954), étaient disposés au-dessus, montrant qu'il n'était plus en usage dans le dernier état de l'occupation.

Selon toute apparence, cette pièce 1040 était couverte, à en juger par le pisé tombé sur le sol, provenant du plafond et de la terrasse ou de l'étage. L'épaisseur des murs supporte aisément un second niveau de construction, et la présence d'un escalier véritable (et non d'une simple échelle que l'on peut déplacer et retirer) se justifie mieux s'il sert d'accès fixe à un second niveau d'occupation au-dessus du premier ; une échelle permet à son tour d'accéder à la terrasse qui couvre le deuxième niveau (voir plus loin fig. 89-91, et pl. III).

La destination de la pièce peut être déterminée d'abord par sa disposition architecturale dans la structure de la maison, mais également par la nature du mobilier retrouvé sur le sol : c'est une pièce de passage, et un espace utilitaire destiné à des activités quotidiennes, plutôt qu'un lieu de résidence ou de stockage.

Tout y porte d'autre part la trace d'un départ brusque, comme à la suite d'un événement imprévu qui oblige à une fuite immédiate. L'abandon de la maison par ses habitants a dû être suivi d'un pillage, car les objets sont renversés, brisés, dispersés. Il n'y est resté que du matériel encombrant et sans valeur, ou de menus instruments de l'outillage domestique ; comme on peut s'y attendre, le métal a été récupéré, et les seuls objets de bronze sont deux petites aiguilles qui ont échappé au regard, ainsi qu'une pointe de flèche trouvée dans les terres de surface (témoignage des combats qui se sont déroulés à la prise de la ville ?). On a repéré les restes de nombreuses jarres (peu de grands pithos, mais plutôt des jarres moyennes, transportables), d'amphores commerciales dites « cananéennes », de la vaisselle en céramique syrienne commune ou décorée, quelques objets d'importation de type banal (chypriotes ou mycéniens), et tout un matériel de broyage et de pierre à aiguiser et à polir, des fusaïoles et aiguilles, un grand nombre de lames de faucilles en silex. Dans l'angle sud-est, prises dans des recharges du sol, ont été découvertes des tablettes fragmentaires, portant des textes suméro-akkadiens<sup>18</sup>. Plutôt qu'un ensemble provenant de la bibliothèque d'un lettré qui aurait habité près de là dans la dernière période, il vaut mieux y voir les restes d'une bibliothèque, située à proximité certes, mais détruite avant la réfection de la pièce dans son dernier état ; c'est pourquoi on en trouve des fragments dans les sols, dans un seuil (1036), ou dans le remplissage d'une fosse sortie de l'usage (1076). En tout cas, ces textes ne correspondent pas au caractère d'une telle pièce consacrée aux industries domestiques les plus quotidiennes.

*Matériel représentatif de la pièce 1040 (Fig. 21-22 ; cf. fig. 19-20)*

**80/333-334** : Restes d'un pithos (près de l'entrée au nord) (non figuré).

**79/928** : Col de jarre à lèvre moulurée ; pâte chamois. ø 36.

17. Publiée Arnaud, 1982, p. 220.

18. Publiés Arnaud, 1982, p. 199-222.



- 79/929** : Fond de jarre pointu ; pâte brune, cœur sombre.  $\varnothing$  5.
- 79/954** : Grande jarre (incomplète), fond plat, rebord mouluré ; pâte chamois. H. restituée env. 100,  $\varnothing$  ouv. 28.
- 79/960** : Fragm. jarre à fond plat ; pâte brun-clair.  $\varnothing$  fond 23 (non figuré).
- 79/973** : Fragm. grande jarre à fond plat ; pâte brun clair.  $\varnothing$  ouv. 40,  $\varnothing$  fond 26 (non figuré).
- 79/975** : Haut de jarre semblable ; pâte ocre rose, 2 anses.  $\varnothing$  ouv. 42 (non figuré).
- 79/117** : Fragm. jarre cananéenne ; pâte orange, cœur gris. H. cons. 14 (non figuré).
- 79/118** : Id. ; anse avec marque incisée en croix. H. marque 2,5.
- 79/136** : Marmite ; pâte brune, fin dégraissant brun.  $\varnothing$  ouv. 37, h. cons. 10.
- 79/475** : Cruche syrienne, fond plat ; pâte beige, cœur gris. H. 25,5.
- 79/477** : Cruche syrienne (incomplète) ; pâte rose, cœur gris. H. cons. 12,  $\varnothing$  max. 11,5.
- 79/575** : Fond de cruche syrienne percé d'un trou.  $\varnothing$  fond 12 (non figuré).
- 79/148** : Assiette syrienne, lèvre bourrelet intér. ; pâte rose, cœur gris.  $\varnothing$  25 (non figuré).
- 79/149** : Assiette syrienne, lèvre évasée ; pâte rose, cœur gris.  $\varnothing$  23.
- 79/157** : Id., lèvre étalée, fond plat saillant.  $\varnothing$  23 ; h. 5,8.
- 79/873** : Fragm. lampe-coupelle syrienne (non figuré).
- 79/574** : Coupelle syrienne ; pâte chamois.  $\varnothing$  8, h. 3,4.
- 79/365** : Coupelle syrienne (fragm.). H. 3,7,  $\varnothing$  13.
- 79/106** : Cratère syrien, décor géométrique ; pâte rouge, peinture brune.  $\varnothing$  ouv. 29,  $\varnothing$  max. 36,  $\varnothing$  h. cons. 15.
- 79/474** : Flacon globulaire ; pâte rouge. H. 8,8.
- 79/RS-27** : Cruchon syrien (?), céramique « raclée » ; pâte rose, dégraissant brun. H. 16,5.
- 79/98** : Fragm. « bol à lait » chypriote *White Slip II*.  $\varnothing$  restitué 14 (non figuré).
- 79/99** : Id.  $\varnothing$  restitué 13 (non figuré).
- 79/101** : Base annulaire de cruche chypriote *Base-Ring II*.  $\varnothing$  fond 7 (non figuré).
- 79/153** : Fragm. vase fermé Mycénien III B. Dim. 6,5 x 4,5 (non figuré).
- 79/102** : Épaule de vase à étrier Myc. III B (non figuré).
- 79/272** : Élément d'attelage (ornement de char ?) en albâtre. H. 5,2  $\varnothing$  5,5.
- 79/403** : Plateau en basalte (mortier), base annulaire. H. 10,  $\varnothing$  52.
- 79/404** : Mortier tripode en basalte. H. 20,  $\varnothing$  34.
- 79/406** : Id. H. 16,  $\varnothing$  34.
- 79/405** : Broyeur en basalte (avec 79/406). H. 6,5.
- 79/880** : Pilon tronconique en grès. H. 6,7 (non figuré).
- 79/881** : Pilon tronconique en basalte, dépression. H. 8,6.
- 79/938** : Broyeur presque sphérique en silex.  $\varnothing$  de 9 à 9,8 (non figuré).
- 79/937** : Polissoir en forme de disque, basalte fin. 9 x 8 x 4,5 (non figuré).
- 79/939** : Polissoir allongé, basalte. 9,4 x 8 x 4,8 (non figuré).
- 79/883** : Aiguiseur (incomplet) avec rainures d'utilisation ; calcaire rose. L. cons. 19, sect. 13 x 8.
- 80/94** : Meule plate rectangulaire en calcaire, trouvée avec des débris de petits os. L.60.
- 79/940** : Poids hémisphérique, en hématite et plomb.  $\varnothing$  6,1, h. 4,2, poids 460 gr (Publ. *Syria* 59, 1982, p. 181, fig. 7).
- 79/941** : Poids en forme d'olive, hématite. L. 2,4, sect. 1 x 0,9, poids 6 à 7 gr. (non figuré).
- 79/4** : Fusaïole conique, stéatite. H. 1,1,  $\varnothing$  4.
- 79/389** : Fusaïole en calotte, os. H. 0,6,  $\varnothing$  4.
- 79/396** : Aiguille en bronze, chas replié. L. 5,3 (non figuré).
- 80/268-(RS-52)** : Alène en bronze, section carrée. L. 14,1, sect. 0,5.
- 79/142-146, 578-581, 886-888** : Lames de faucilles en silex (non figuré).
- 79/RS-24 + 80/388** : Fragm. tablette akkadienne (Liste de noms divins : publ. Arnaud, 1982, p. 203-208) (non figuré).

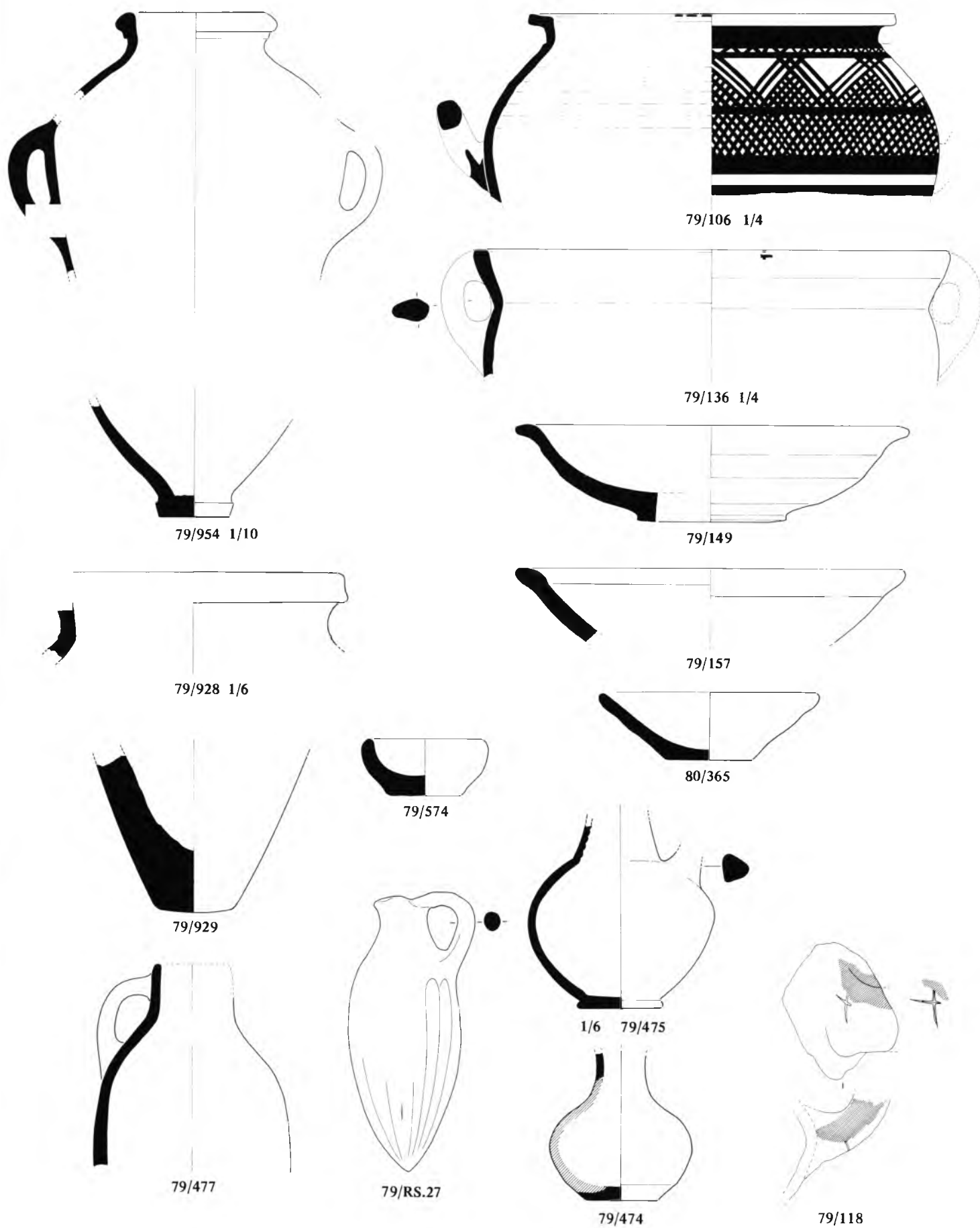


Figure 21 – Matériel de la pièce 1040 : céramique. Éch. 1/3 (sauf mention autre).

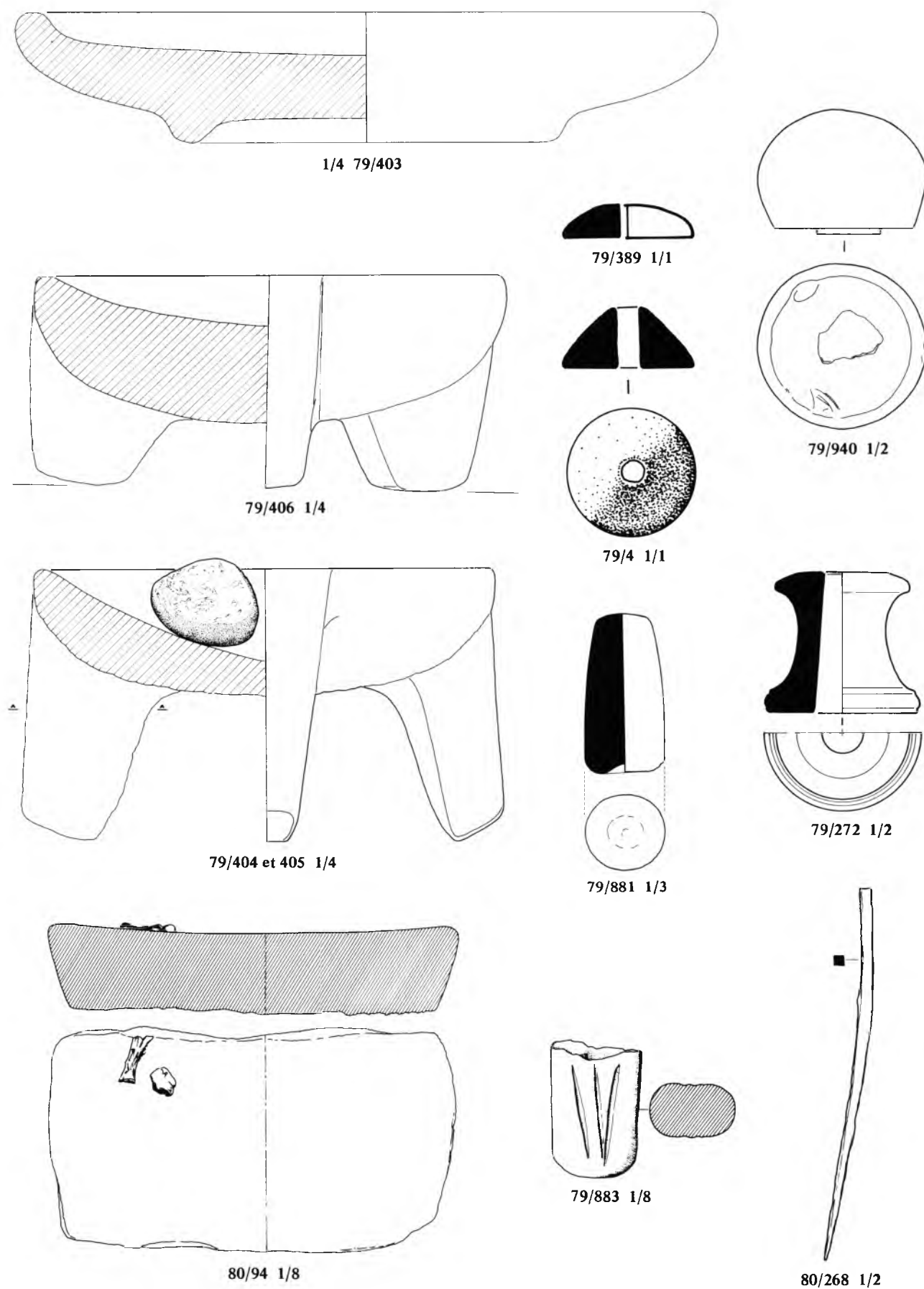


Figure 22 – Matériel de la pièce 1040 : petits objets en pierre, os et métal. Échelles diverses.

- 79/RS-25** : Fragm. tablette akkad. (Bénédictio sur le roi : publ. Arnaud, 1982, p. 209-216) (non figuré).  
**79/RS-26** : Fragm. tablette akkad. (Texte divinatoire : publ. Arnaud, 1982, p. 217-218) (non figuré).  
**80/384** : Fragm. tablette akkad. (Texte lexicographique : publ. Arnaud, 1982, p. 208) (non figuré).  
**80/385** : Fragm. tablette akkad. (*Harra-hubullu* : publ. Arnaud, 1982, p. 208) (non figuré).  
**80/386** : Fragm. tablette akkad. (id. : publ. Arnaud, 1982, p. 208) (non figuré).  
**80/387** : Fragm. tablette akkad. (Lettre du roi de Qadech au roi d'Ougarit : publ. Arnaud, 1982, p. 221) (non figuré).  
**80/388** : Complément du fragment 79/RS-24 (non figuré).  
**80/389** : Fragm. tablette akkad. (Texte littéraire : publ. Arnaud, 1982, p. 218-219) (non figuré).

*Matériel représentatif de la fosse 1076 (Fig.23)*

- 80/312** : Moule fragmentaire en schiste. 6,1 x 5,4 x 2,7 (non figuré).  
**80/313** : Jarre fragmentaire (au fond de la fosse), panse ovoïde étirée ; pâte rouge, engobe brun-jaune. H. cons. 39,5.  
**80/383** : Fragm. tablette akkad. (Texte littéraire : publ. Arnaud, 1982, p. 220 ; non figuré).

– *Ensemble 1046-1047 avec silo 1069*

Du fond de la pièce 1040, on accède à un ensemble (Fig. 24-25) à peu près rectangulaire (4 m de profondeur sur 6,50 à 7 m de large), par une porte située dans l'angle nord-ouest, comme le sont les portes 1057 et 1036 sur la rue. La pente assez forte du tell à cet endroit explique la différence de niveau entre 1040 et 1046, puisque l'on passe de 23,60 à 23,30 m d'altitude absolue (moyenne) : le seuil 1009, fait de petites pierres, a donc aussi pour fonction de retenir le sol de la maison située au nord. Par rapport à la partie nord de la maison, l'ensemble 1046-1047 est décalé vers l'est d'à peu près une largeur de mur ; ce pourrait être le signe que les deux parties n'appartiennent pas originellement au même projet de construction, et que leur unité résulte d'une évolution de l'îlot, mais on constate également la fonction de renfort de terrassement qu'avait le décalage des murs nord-sud pour répartir la poussée des terres le long d'une ligne de niveau est-ouest (voir plus loin p. 114-116). Le mur ouest (1000) ne présente apparemment pas d'ouverture, dans sa partie basse, conservée jusqu'à environ 1 m de haut, non plus que le mur 1035 au sud, mitoyen avec la maison E et qui limite l'ensemble 1046-1047. Il semble que l'unité de construction ait été cet ensemble, divisé ensuite (mais peut-être dans le même projet : il peut s'agir simplement de deux phases successives dans le travail des maçons) par le petit mur 1206. Mais le mauvais état de conservation de cette zone empêche de voir clairement dans quel ordre les différents éléments ont été édifiés, en particulier dans tout l'angle sud-est. Quant au mur 1035 au sud, conservé jusqu'à une altitude de 23,81 m, il fait fonction de mur de terrasse pour soutenir le sud de la maison A : sa face sud domine en effet la pièce 1050 de la maison E, dont le sol est à plus de 1,20 m en contrebas (voir plus loin étude de la maison E et *pl. III*). Le centre et la partie sud de l'ensemble (en particulier l'emplacement du silo) ont été recouverts d'une épaisse couche de pisé, évidemment tombé du niveau supérieur, avec un rouleau de toit : la présence dans le pisé de tout un matériel plus recherché et d'objets personnels incite même à restituer un étage d'habitation, au moins au-dessus de la pièce 1046 et du silo 1069 où se trouvait la plus grande quantité de pisé tombé, mais probablement même sur l'ensemble des deux pièces ; peut-être une fenêtre s'ouvrait-elle au nord sur la cour pour éclairer la pièce 1046 (voir *fig. 89*), mais ce n'est qu'une proposition.

La pièce 1046 dans son dernier état affecte une forme à peu près rectangulaire, de 4 m sur 3,50 m environ. Comme la pièce 1040, elle a été retrouvée parsemée d'un mobilier domestique abandonné et écrasé : avec un rouleau de toit qui, par son poids, a dû être le premier à



Figure 24 – Ensemble des pièces 1046–1047, vers l'ouest (état 1981).

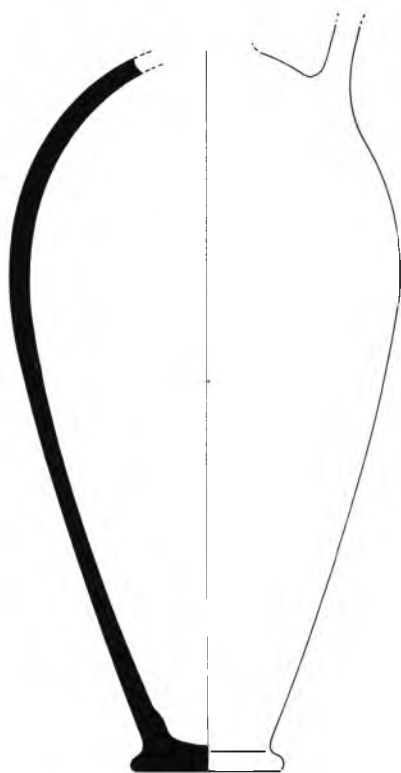


Figure 23 – Jarre trouvée au fond de la fosse 1076. Éch. 1/5.



Figure 25 – Silo 1069 (état 1986).



Figure 26 – Pithos 79/955 pièce 1046 (état 1979).

tomber sur le sol, se trouvaient des fragments de vases utilitaires, en particulier de grandes jarres (pithos *fig. 26*) ; mais on voit peu de mobilier d'usage quotidien (comme l'étaient les mortiers et les broyeurs de la pièce voisine), comme si les opérations de la cuisine ne se pratiquaient pas là. En revanche les objets tels que petites pinces, cylindres-sceaux, perles..., que l'on a retrouvés pris dans le pisé, ou au sommet de la couche de pisé posée sur le sol, proviennent plutôt d'appartements d'habitation situés au premier étage. On interprétera donc volontiers cette pièce 1046 comme une pièce de stockage, couverte, destinée à ranger des biens de consommation dans de grandes jarres (grains, huile, vin, fruits etc.), aussi bien que des instruments et de l'outillage domestique (vases, broyeurs, faucilles en silex, poinçons...). Cette fonction s'accorde tout à fait avec les modifications qui, dans le dernier état, ont encore obscurci la pièce en rétrécissant les accès dans les portes 1009 et 1085 (voir plus haut). Le rétrécissement des portes, pour isoler ou pour assombrir, facilitait aussi la pose de portes en bois, qu'on ne pouvait pas faire trop larges.

La pièce 1047 occupe la partie orientale de l'ensemble, et l'on y accède seulement par une porte assez étroite (1085), dont le seuil est à 23,27 m d'altitude. C'est un espace allongé, légèrement trapézoïdal (4 m du nord au sud, sur 1,50 à 1,75 m de large, dont la partie sud est occupée par un aménagement que l'on a en définitive pu interpréter comme un silo<sup>19</sup>.

Le silo 1069 (*Fig. 25*) a été retrouvé comblé, sous un amoncellement de moellons effondrés et de pisé. De forme elliptique, il est construit selon la technique que l'on retrouve dans les puisards et les silos, de moellons de petite taille bien appareillés<sup>20</sup>. Son diamètre intérieur est de 0,75 à 1 m. La disposition du rebord du côté nord, avec une sorte de petite marche (comme une feuillure) faite d'une rangée de pierres, permet d'y poser un couvercle (en bois ?). Sa profondeur est de 1,10 m. Comme on l'a vu à propos des communications intérieures, l'accès au silo se faisait normalement par la pièce 1047, mais la présence d'une sorte de fenêtre (1082) au fond de la pièce 1046, permettait peut-être de verser directement les produits dans le silo depuis la pièce 1046, en admettant que le silo ait été destiné à contenir du grain par exemple.

La pièce 1047, et tout particulièrement la partie sud occupée par le silo, était cachée sous un effondrement de pierres et de pisé, nécessairement tombé du plafond (ou du toit) ; la pièce était donc couverte. On peut alors se demander quel éclairage permettait de voir clair pour circuler dans ces pièces : la solution la plus vraisemblable consiste à supposer une fenêtre dans le mur nord 1002, donnant sur la cour 1043 : mais on n'en a aucune trace, le mur n'étant pas conservé très haut. La pièce elle-même n'a pas livré beaucoup de mobilier sinon, à côté de quelques fragments de jarres ou de céramique utilitaire, des pièces exceptionnelles pour cette maison : une hache de bronze<sup>21</sup> ; une étonnante plaque de calcaire représentant un visage humain réaliste et torturé (*fig. 29*) ; quelques objets raffinés en ivoire... ; ces objets ont été trouvés au sud de la pièce, en haut de la couche de pisé écroulé. Il est clair que tout ceci se trouvait à l'étage, et faisait partie du mobilier des appartements. Dans le silo lui-même, et dans les pierres écroulées au-dessus, on n'a trouvé que quelques tessons des séries habituelles (syrien sans décor, chypriote « Monochrome », mycénien...), et aussi

19. L'état de destruction, et l'amoncellement de moellons qui caractérisaient cet angle au moment de la fouille, avaient empêché de déterminer la nature de cet aménagement (non fouillé alors pour des raisons de sécurité). L'interprétation comme puits avait été proposée (*Syria* 59, 1982, p. 177), mais il a été possible en 1986 de reprendre son étude : il se révèle comme une fosse construite en moellons, et la texture du fond ne permet pas de l'interpréter comme un puis-

sard ; la solution du silo de stockage (comme dans la maison voisine) paraît la plus vraisemblable, et conforme à l'utilisation que l'on attribue à cette partie de la maison. Nous remercions B. Geyer qui a bien voulu faire cette vérification en 1986.

20. Voir sur ces techniques l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer.

21. Voir *infra* l'étude de M.J. Chavane.

deux pointes de flèches en bronze : le fait qu'elles se soient trouvées juste sous la couche de pisé tombé montre qu'elles étaient là avant l'écroulement de cette partie de la maison (restes d'une bataille ?). En tout cas, la présence d'un silo de grande taille en 1047, à côté de la pièce 1046 munie de jarres, confirme la fonction de stockage de la zone 1046-1047, la moins éclairée.

*Matériel représentatif de la pièce 1046 (Fig. 27)*

- 79/955** : Pithos fragmentaire ; pâte brun-rouge, cœur gris.  $\varnothing$  ouv. 30, H. 95.  
**80/332** : Bord de pithos, signe gravé sur la lèvre ; pâte rouge.  $\varnothing$  60, h. cons. 16.  
**79/83** : Bord de pithos ; pâte chamois.  $\varnothing$  ouv. 40, h. cons. 10.  
**80/492** : Panse de pithos ; pâte rose sableuse, décor peigné ondulé (non figuré).  
**80/470+471** : Fragm. jarre cananéenne, fond percé, anse marquée d'une croix incisée ; pâte chamois, cœur gris. H. cons. 4,5.  
**80/477** : Fond de vase fermé (cruche ?) ; pâte chamois.  $\varnothing$  base 10, h. cons. 3,5.  
**79/82** : Col de petite jarre (ou cruche ?) ; pâte chamois.  $\varnothing$  9 ; h. cons. 8.  
**79/RS-29** : Gourde lenticulaire syrienne ; pâte orange, cœur gris sombre. H. 19,5,  $\varnothing$  9 x 12.  
**79/18** : Bouchon de jarre en calcaire taillé.  $\varnothing$  10,6.  
**81/238** : Rouleau cylindrique pour le toit, calcaire. L. 63,  $\varnothing$  22.  
**79/948** : Polissoir en basalte fin (traces d'utilisation). 9,5 x 10,5 x 6,5 (non figuré).  
**79/949** : Broyeur en galet (traces d'utilisation). 9,8 x 10,5 x 5,7 (non figuré).  
**80/269** : Fusaïole en calotte, stéatite. H. 1,1,  $\varnothing$  4.  
**80/270-RS-53** : Pointe de flèche en bronze. L. 8,7.  
**80/306-RS-56** : Aiguille en bronze avec chas. L. 8,8.  
**80/309-RS-57** : Petites pinces en bronze. L. 4,3.  
**80/307** : Perle ronde en verre jaune.  $\varnothing$  0,8 à 1,2 (voir *infra* A. Caubet, n° 3).  
**80/308** : Moule à bijoux (incomplet), stéatite. 3,7 x 5,6.  
**80/303-RS-55** : Cylindre en pierre grise : personnages. H. 2,4,  $\varnothing$  1,1 (non figuré).  
**80/305** : Poinçon fait d'un aiguillon de poisson (traces d'usage). L. 3,7 (*Cf. infra* A. Caubet et F. Poplin, à propos des aiguillons de labridés).  
**79/95 à 97** : Lames de faucilles en silex (non figurées).

*Matériel représentatif de la pièce 1047 (Fig. 28-29)*

- 79/RS-1** : Hache à collet, en bronze. L. 16 (Publ. *Syria* 59, 1982, p. 183, fig. 8 a ; AAAS 1983, p. 110, fig. 7 ; voir *infra* l'étude de M.J. Chavane).  
**79/RS-2** : Plaque de calcaire représentant un visage d'homme. H. 24, l. 22 (Publ. AAAS 1983, p. 110, fig. 8).  
**79/395** : Couvercle en ivoire, orné de rosette.  $\varnothing$  4 (voir *infra* l'étude de J. Gachet, n° 10).  
**80/379** : Col d'amphore ; pâte rouge.  $\varnothing$  14, h. cons. 10.  
**80/382** : Base annulaire de cruche ; pâte chamois.  
**79/RS-3** : Cruchon-puisette syrien ; pâte rose. H. 15,3.  
**79/889** : Bord de cratère mycénien III B.  $\varnothing$  bord 27 (non figuré).  
**79/890** : Tesson de cruche syrienne, décor géométrique peint en brun (non figuré).

*Matériel du silo 1069 (Fig. 28)*

- 80/99-RS-42** : Flèche en bronze. L. 7.  
**80/70-RS-45** : Flèche en bronze. L. 8,5.  
**80/222 à 229** : Tessons Myc. III B, Monochrome chypriote, céram. syrienne commune, marmite (non figurés).

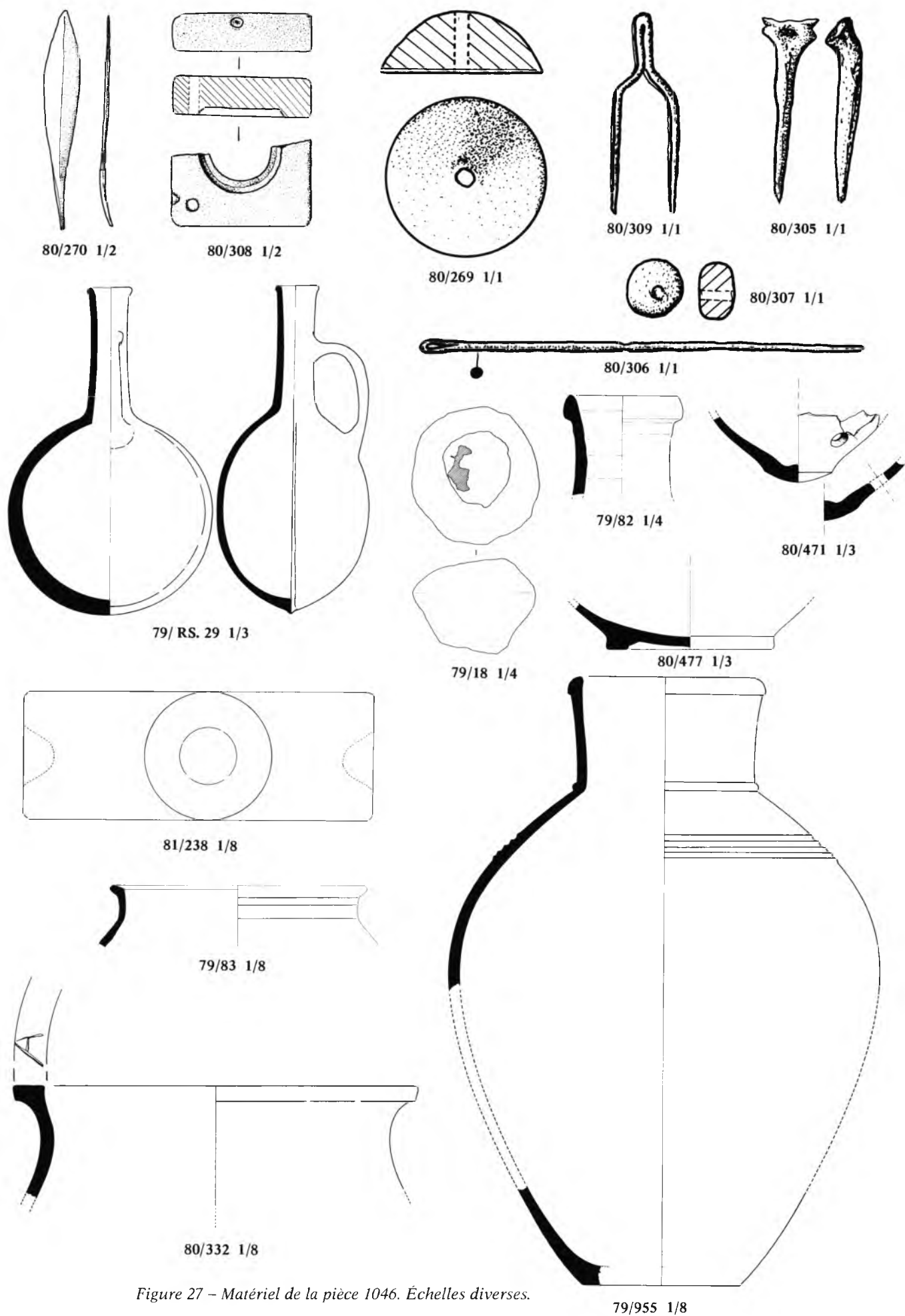


Figure 27 – Matériel de la pièce 1046. Échelles diverses.



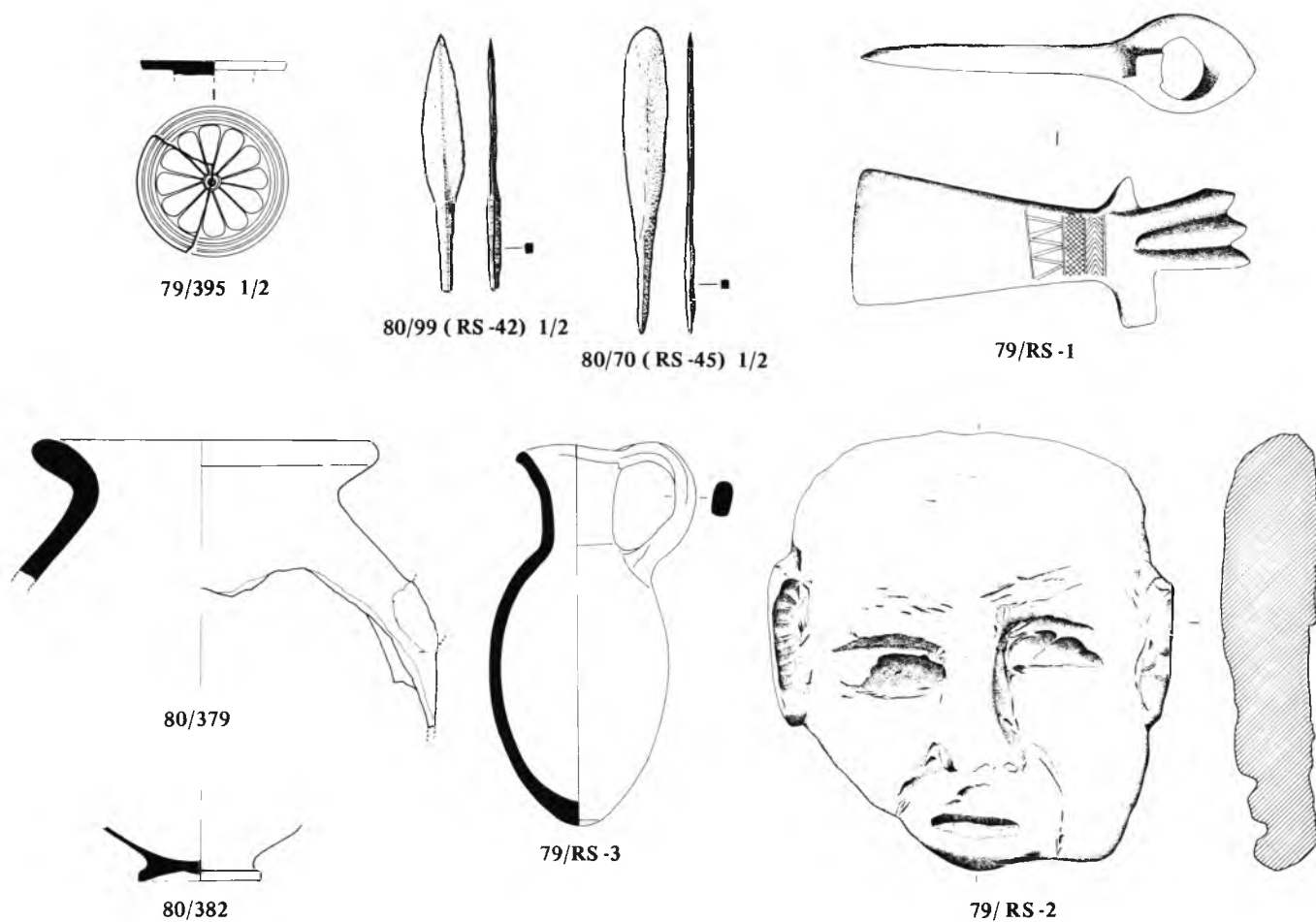


Figure 28 – Matériel de la pièce 1047 et du silo 1069. Éch. 1/3 (sauf mention autre).



Figure 29 – Plaque de pierre représentant un visage humain (70/RS.2).

– *Ensemble 1041-1043*

Depuis la rue, on pénètre dans la partie orientale de la maison A par une porte (1036, seuil à 23,80 m d'altitude). L'ensemble 1041-1043 occupe un espace allongé, à peu près rectangulaire, de 8 m sur 3 environ, séparé en deux parties par un mur transversal 1004 ; aux deux extrémités de ce mur, deux passages symétriques assurent la circulation d'une pièce à l'autre, et le renfort que constituent les montants de portes situés dans son alignement (1110 à l'est, et 1111 à l'ouest), permettent d'appuyer là une poutre supportant la couverture ou l'étage surmontant la pièce 1041.

Comme dans la pièce 1040, et pour les mêmes raisons, le seuil d'entrée est plus élevé que le niveau de la rue, et on descend dans la pièce 1041 qui est elle-même en contrebas de la pièce 1040 : les seuils intérieurs sont à 23,31 m (pour 1010) et 23,36 (pour 1084), ce qui donne une altitude moyenne de 23,30 m pour l'ensemble oriental de la maison. On devait donc avoir au moins deux marches à descendre pour entrer, ce petit escalier recouvrant alors entièrement le puisard 1087, inutilisable dans le dernier état (voir plus haut et *fig. 15*).

La *pièce 1041* (*Fig. 30-33*) est elle-même répartie en plusieurs zones par divers aménagements. On signalera d'abord au nord-est une petite construction (1028) dont il reste deux murets appuyés au mur 1019, et qui supportait vraisemblablement un aménagement domestique. À côté se trouvait un bac cylindrique en pierre (80/93, *fig. 33*, trouvé retourné contre le mur) ; dans l'angle, un sol de terre battue soigneusement lissée formait une petite pente vers une canalisation en pierre (1107, *fig. 30*), qui traversait le mur 1024 A pour se déverser dans le puisard 1096 situé dans la rue<sup>22</sup>. On a vu que, probablement lors d'une réparation (réfection ? réaménagement ? reconstruction ?) de la maison, l'ancien puisard (1087) qui drainait la pièce, placé devant la porte comme on en a d'autres exemples dans la ville<sup>23</sup>, a été mis hors d'usage par le surhaussement général du niveau, et remplacé par un aménagement plus élaboré, avec une canalisation dans le mur et le creusement d'un grand puisard à l'extérieur. À côté de la canalisation et du bassin de pierre, on a trouvé des fragments de « jarres tubulaires », qui sont en fait des sortes de canalisations en terre cuite (79/970, *fig. 33*) emboîtables ; on n'en a pourtant pas assez de fragments pour savoir s'il pouvait s'agir d'une canalisation verticale desservant aussi l'étage<sup>24</sup>, dont elle aurait drainé les eaux usées vers le puisard de la rue, mais ce n'est pas exclu. Quoi qu'il en soit, à en juger par le mobilier, les activités de cette partie de la maison au rez-de-chaussée sont domestiques et utilitaires, et elles faisaient grand usage de l'eau, comme cela se passerait dans une cuisine par exemple.

Cette pièce est elle-même encore séparée en deux par un petit mur étroit sans fondation (1034, dont on a vu qu'il faisait office de pilier pour soutenir la couverture de la pièce 1041. Il semble que la pièce soit en très légère pente vers le nord-est (voir l'altitude relative des deux seuils entre 1041 et 1043), ce qui pouvait permettre aussi de faire écouler l'eau de la cour 1043 vers la canalisation 1107. La couverture de la pièce 1041 peut ainsi être faite de façon économique : le mur 1034 réduit en effet la portée, permettant de placer à la suite deux poutres nord-sud sur 1024 et 1034, et d'y appuyer ensuite de courtes solives transversales. Les effondrements de pisé que l'on a constatés au cours de la fouille au nord du mur 1004 laissent penser que toute la pièce était couverte ; une poutre est-ouest était appuyée

22. Voir *infra* l'étude d'Y. Calvet et B. Geyer.

23. Il y a par exemple un grand puisard dans la pièce d'entrée de la maison de Rasapabou : Calvet, 1981, p. 39-40, *fig. 1*.

24. Exemple de canalisation verticale en terre cuite dans la « Tranchée sud » : Callot, 1983, p. 51 ; *cf.* ici Maison B, pièce 1045, p. 78. Des objets de ce genre ont été également trouvés en d'autres points du tell : par exemple Schaeffer, 1949, p. 259-260, n° 41.



*a) vers le nord.*



*b) vers l'ouest.*



*c) mobilier brisé sur le sol.*

*Figure 30 – Pièce 1041 (état 1979).*



Figure 31 – Pièce 1041 : aménagement de l'angle nord-est (état 1986).

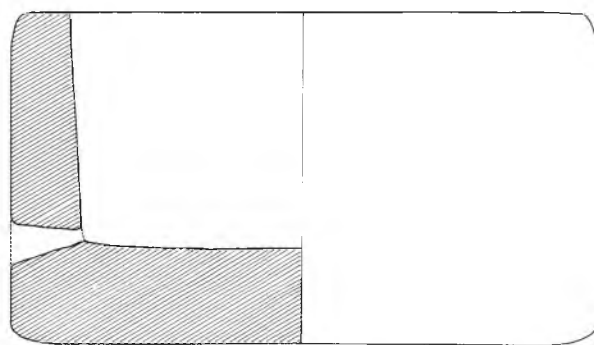


a – 79/970, pièce 1041, maison A.



b – 79/969, pièce 1045, maison B.

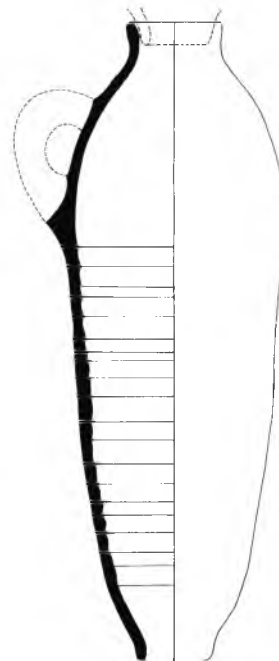
Fig. 32 – Éléments de canalisation en terre cuite.



80/93 1/8



81/234 (loc. 1017) 1/8



79/970

Figure 33 – Conduits et bac de la pièce 1041.

sur le mur 1004 et sur les montants qui le prolongent, une autre perpendiculaire sur 1034 (ou deux tronçons comme on l'a vu). La hauteur sous plafond devait être de 2,90 m (voir plus loin à propos de la restitution de l'escalier 1056).

Le pisé écroulé recouvrait de nombreux fragments de jarres et d'amphores écrasées, mais également de plus petits vases (cruches, vase à étrier...), et quelques objets plus rares comme une tablette qui porte, au lieu d'une inscription, le déroulement d'un cylindre. Dans la partie nord de la pièce (Fig. 34), avec les restes de quelques grandes jarres, le mobilier comportait en particulier des petits instruments domestiques : fusaïole, aiguille..., ou personnels (perle en pierre décorée de figures humaines), et une grande quantité de lames de faucilles en silex : un lot, taillé dans un même bloc<sup>25</sup>, a été trouvé dans la petite construction 1028 ainsi qu'une cruche, un fragment de figurine, et un scaraboïde en pierre.

On est tenté d'interpréter cette pièce 1041 comme la cuisine de la maison bien que l'on n'ait trouvé nulle part de reste de foyer ou de four. Les nécessités de l'éclairage et de l'aération engagent à voir dans la pièce voisine 1043 un espace découvert, qui pouvait accueillir les activités annexes et en particulier le foyer, même s'il n'en reste pas de trace conservée.

La pièce 1043 (Fig. 38) occupe un espace régulier, couvrant 3 m sur 3,30 m environ ; on y accède depuis la pièce 1041 par les deux passages symétriques 1084 et 1010. Elle donne aussi vraisemblablement sur la salle 1040 par la porte 1083 à l'ouest. Sa place dans la structure de la maison incite à y voir un espace découvert – une cour ou un patio – et cette hypothèse n'est pas contraire à ce qu'indiquent les restes qu'on y a trouvés ; on n'y signale pas de ces écroulements de pisé caractéristiques des toitures écroulées, et les objets, relativement rares par rapport aux pièces voisines, s'intègrent bien dans le matériel que l'on peut trouver dans une cour attenante à des pièces vouées aux travaux aux travaux domestiques : quelques vases, mais aucun outillage ni petit objet personnel. Outre les portes déjà signalées venant des pièces 1040 et 1041, on peut supposer que des fenêtres prenaient jour sur cette cour, en particulier au premier étage des pièces 1040, 1046 et 1047 (cf. fig. 90).

#### *Matériel représentatif de la pièce 1041 :*

##### *– Partie nord (Fig. 33-34)*

**80/93** : Bassin cylindrique en calcaire ; trou d'évacuation à la base. H. 36,  $\varnothing$  61,  $\varnothing$  trou 4.

**79/970** : Élément de canalisation (?) en terre cuite, en forme de jarre sans fond, munie d'une anse (au moins) ; pâte chamois, cœur gris. H. restituée 45.

**81/234** : Canalisation de pierre en forme de gouttière (= *locus 1107*), traversant le mur 1024 A.

**79/922** : Fond de jarre ; pâte brune.  $\varnothing$  fond 20.

**79/923** : Col de jarre ; pâte brun clair. H. cons. 11,  $\varnothing$  18.

**79/971** : Jarre (incomplète) ; pâte brune. Décor de lignes ondulées.  $\varnothing$  ouv. 20.

**79/961** : Fond de jarre, base annulaire ; pâte rouge.  $\varnothing$  base 11 (non figuré).

**79/750** : Fond de bouteille (?) syrienne ; pâte chamois. H. cons. 6,  $\varnothing$  3.

**79/911** : Col de cruche chypriote *Base-Ring II* ; pâte brune, peinture blanche. H. 11.

**79/912** : Partie inférieure de rhyton chypriote *Base-Ring I-II* ; pâte brune. H. cons. 12 (Publ. Yon, 1980, p. 80, n° 4, pl. XIII ; voir *infra* article de M. Yon, n° 13).

**79/402** : Fusaïole conique, stéatite. H. 1,3,  $\varnothing$  2,4.

**79/RS-34** : Perle parallélépipédique en pierre noire. Décor gravé représentant des personnages et un élément végétal. H. 1,8.

**79/481** : Aiguille (fragm.) en bronze (non figurée).

25. L'étude systématique des outils de silex de ce quartier a été entreprise par E. Coqueugniot, qui a déjà donné quelques remarques préliminaires

d'après le matériel trouvé en 1981 : *Syria* 59, 1982, p. 193-195.

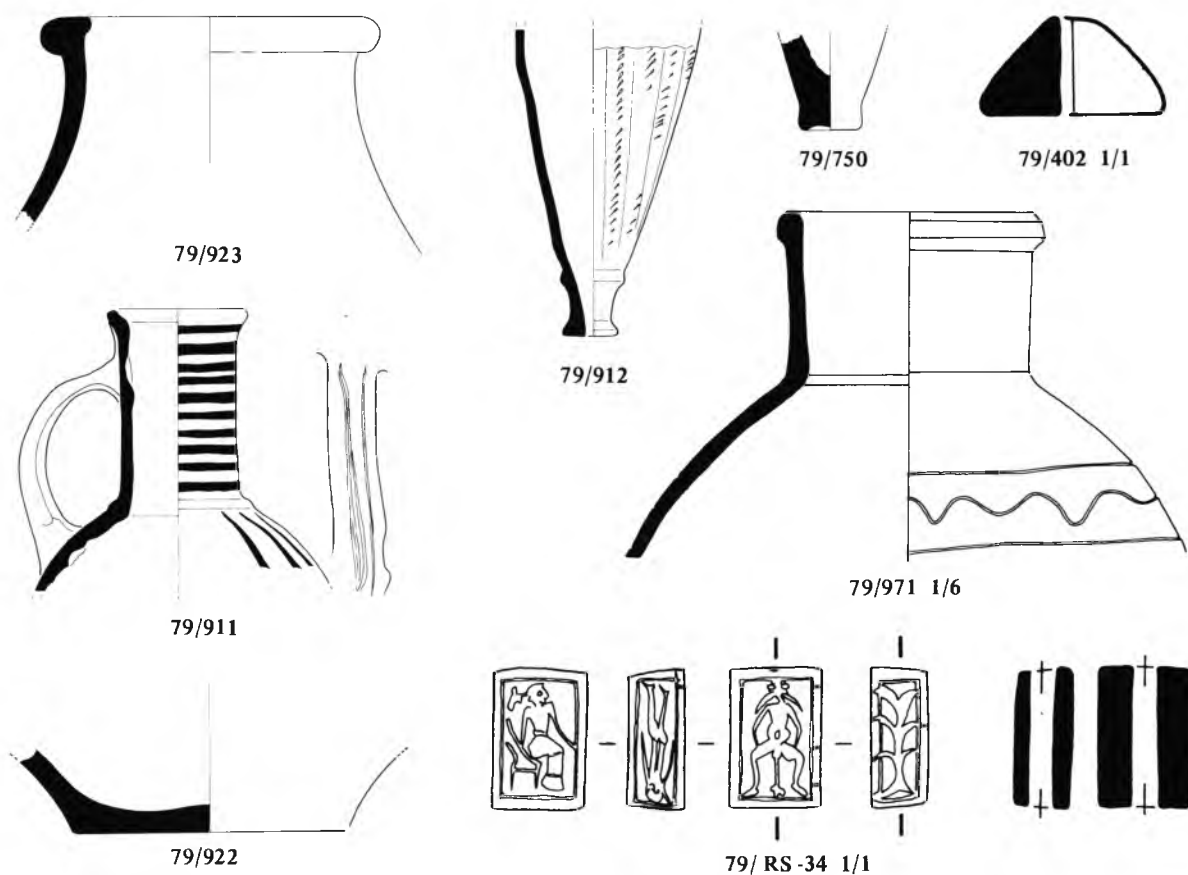


Figure 34 – Matériel de la pièce 1041 : partie nord. Éch. 1/3 (sauf mention autre).

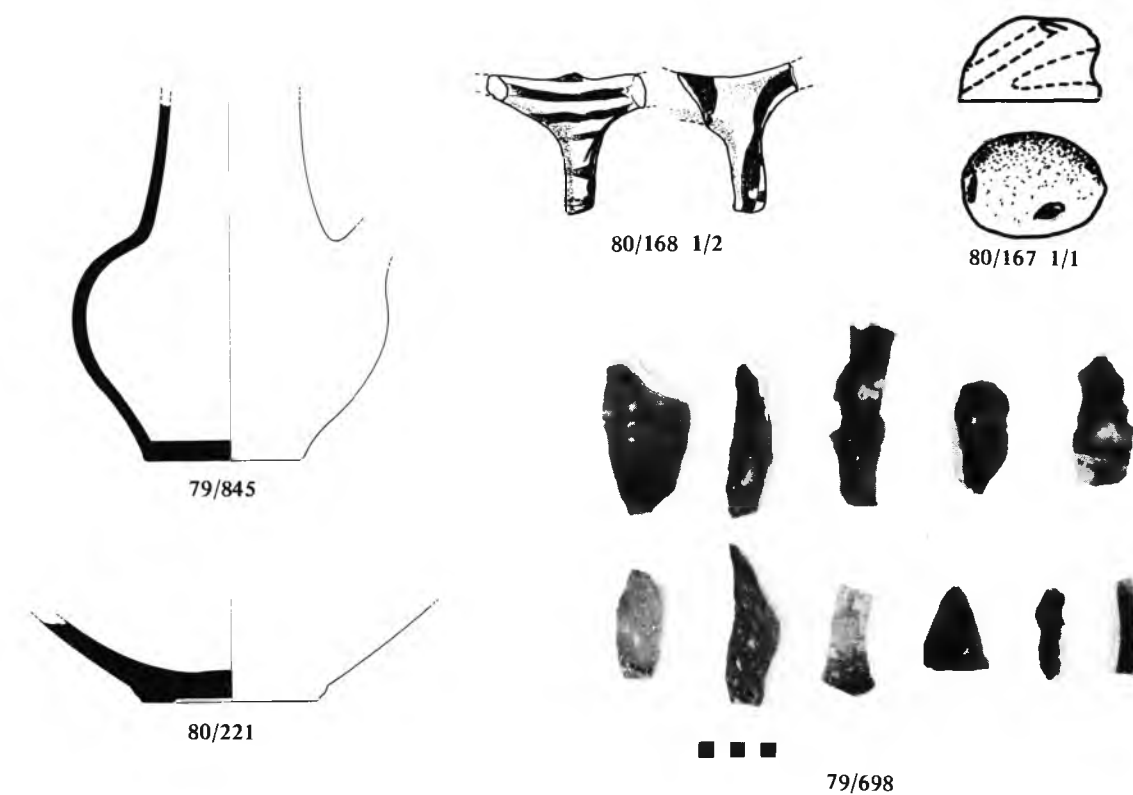


Figure 35 – Matériel de l'installation 1028. Dessins éch. 1/3 (sauf mention autre).

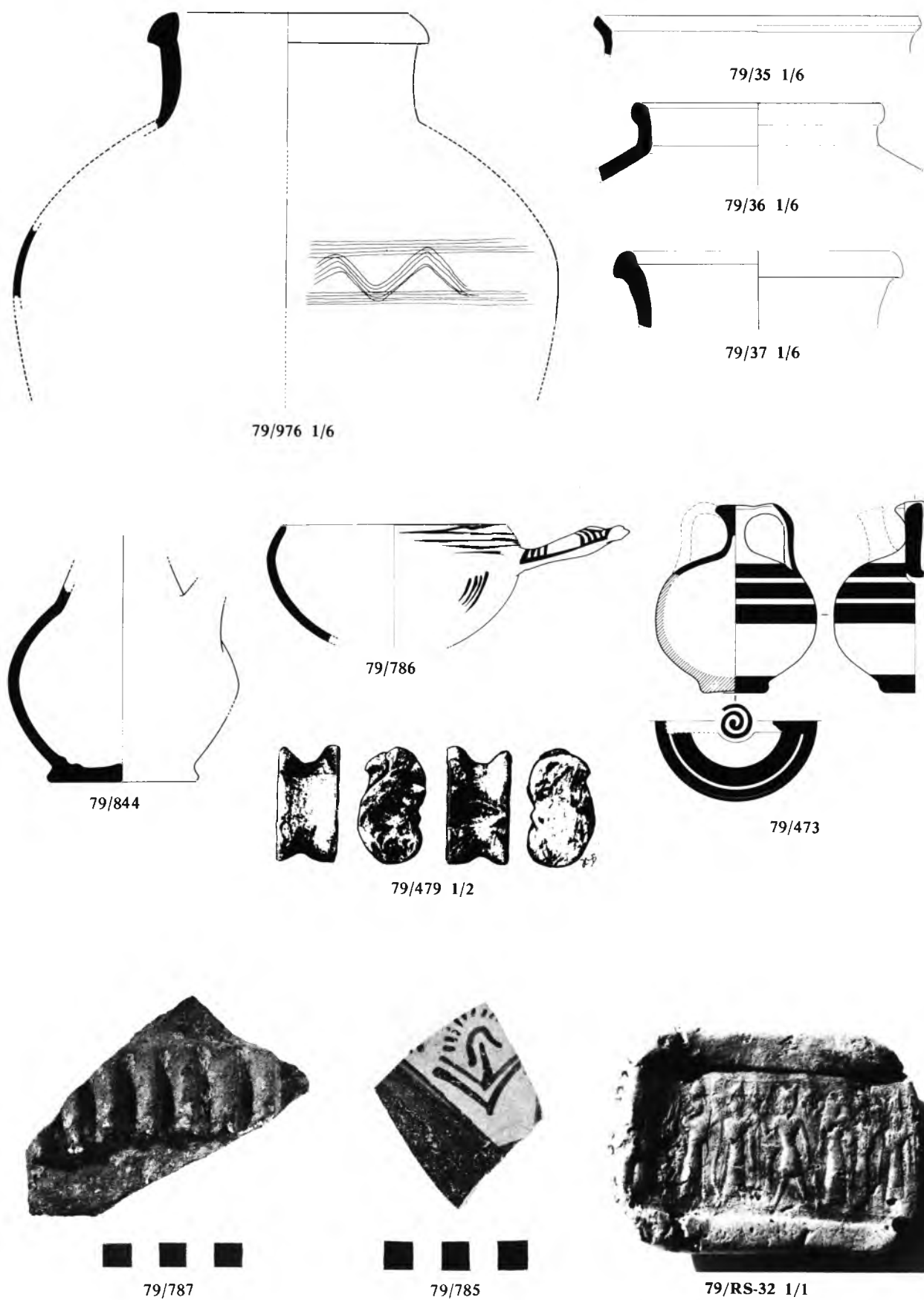


Figure 36 – Matériel de la pièce 1041 ; partie sud. Dessins éch. 1/3 (sauf mention autre).

– *Partie nord : aménagement 1028 (Fig. 35)*

**79/845** : Cruche syrienne ; pâte chamois.  $\varnothing$  panse 12,5.

**80/221** : Fond de cruche syrienne ; pâte chamois. H. cons. 4,  $\varnothing$  7,3.

**80/167** : Scaraboïde en stéatite ; trou longitudinal. L. 1,9, h. 1,2.

**80/168** : Tête de figurine mycénienne (taureau ?). L. 3,7 (voir *infra* T. Monloup, n° 19).

**79/698** : Lot de lames de faucilles en silex.

– *Partie sud (Fig. 36)*

**79/976** : Pithos ; pâte rouge. Décor de lignes ondulées.  $\varnothing$  ouv. 24,  $\varnothing$  max 58.

**79/35** : Col de pithos ; pâte rose, cœur gris.  $\varnothing$  ouv. 34, h. cons. 4.

**79/36** : Col de pithos ; pâte brune, gros dégraissant.  $\varnothing$  28, h. cons. 9.

**79/37** : Col de pithos ; pâte rose, gros dégraissant.  $\varnothing$  30.

**79/787** : Tesson de pithos ; pâte brune. Décor de cordon en relief.

**79/844** : Cruche syrienne ; pâte chamois. H. cons. 11,  $\varnothing$  max 12.

**79/473/RS-36** : Vase à étrier mycénien (III B). H. 10,  $\varnothing$  9.

**79/785** : Tesson de cratère mycénien (III B). Décor floral (papyrus).

**79/786** : « Bol à lait » chypriote *White Slip II*.  $\varnothing$  max. 13,5.

**79/479** : Osselet (astragale de daim) ayant servi de molette. Dim. 4,1 x 2,2 x 2,3 (Publ. Desse, *Syria* 59, 1982, p. 197, fig. 1).

**79/387/RS-32** : Tablette en terre crue (anépigraphe), portant l'empreinte d'un cylindre. Dim. 5,5 x 3,8 x 1,2.

*Matériel représentatif de la cour 1043 (Fig. 37)*

**79/979** : Fragments de cratère syrien ; pâte rose, peinture brun-rouge. Décor géométrique.  $\varnothing$  restitué 130.

**79/660** : Cratère syrien ; pâte brun rose, peinture brun rouge. Décor quadrillé. H. cons. 11.

**79/661+662** : Cratère en cloche mycénien (III B). Décor figuré (oiseau ?).  $\varnothing$  ouv. 32, h. restituée env. 28.

**79/207** : Tesson de cratère (?) mycénien de « Style Rude » (non figuré)

**79/777** : Cruche syrienne à bouche trilobée ; pâte beige. H. cons. 4,  $\varnothing$  10.

**80/206** : Pelle (fragm.) ; pâte chamois, surface orange.  $\varnothing$  restitué 20.

**79/186** : Cuilleron d'applique murale ; pâte brune, engobe orange. L. 18.



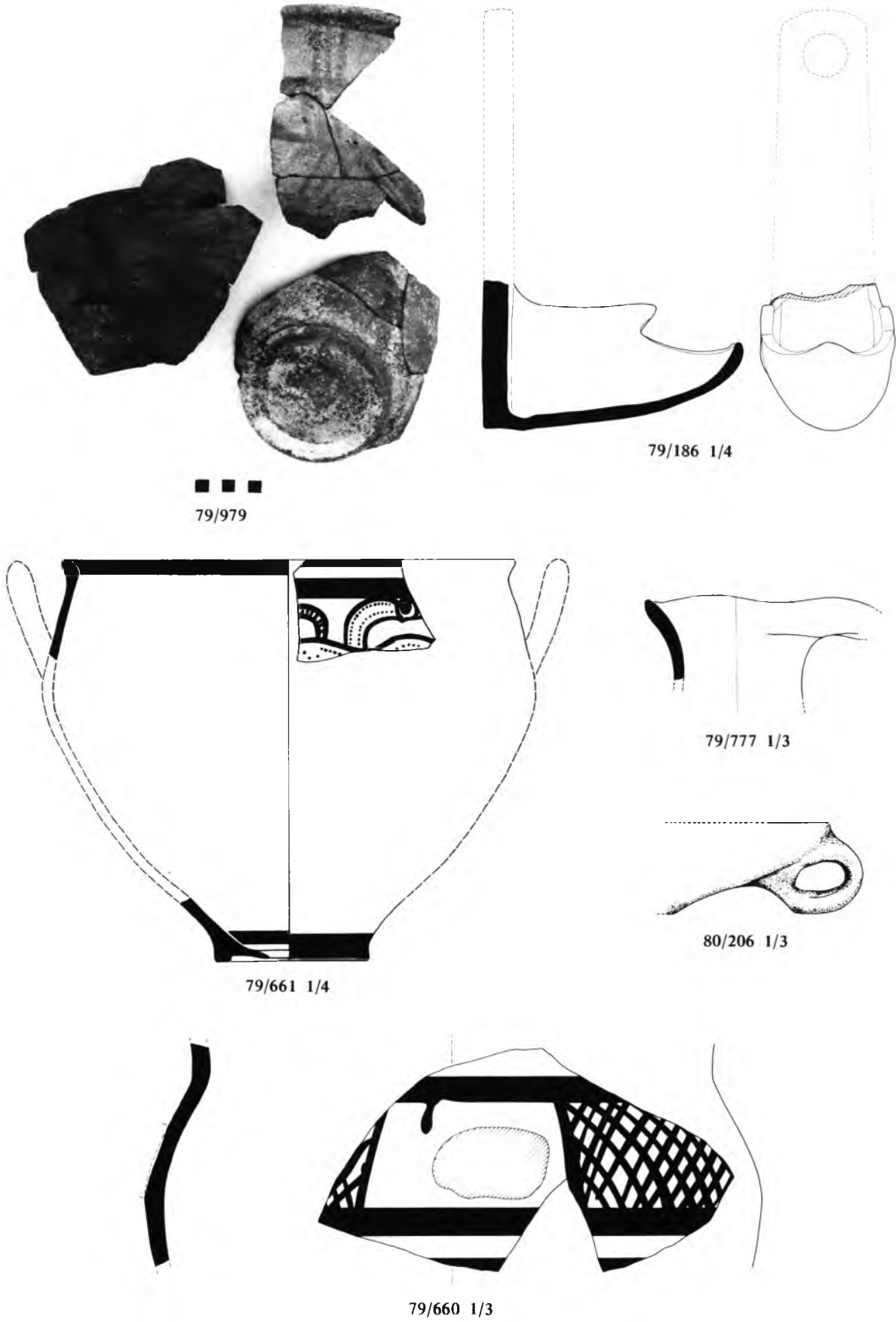


Figure 37 – Matériel de la pièce 1043. Échelles diverses.



*Figure 38 – Enfilade des pièces 1041 et 1043  
en direction du sud-ouest (état 1979).*

#### **Escalier 1056 et proposition d'élévation (cf. fig. 89-91 et pl. I)**

Comme de nombreuses habitations de la ville d'Ougarit, la maison A est munie d'un escalier (Fig. 39, cf. fig. 18), dont la place dans la maison est assez banale et fonctionnelle, c'est-à-dire près de l'une des deux portes d'entrée. Mais à la différence d'autres maisons au plan plus élaboré, celle-ci ne possède pas de véritable vestibule, dans la mesure où celui-ci se définit comme un espace structuré autour duquel se distribuent les diverses parties de la maison ; on pourra comparer, par exemple, avec les vestibules organisés des maisons B et E, étudiées plus loin. L'escalier lui-même, fait ici de marches irrégulières assez grossièrement assemblées dans un espace mal délimité (Fig. 39), est d'une construction moins élaborée que ceux des deux autres maisons (Fig. 40 a-b) dont les marches, régulièrement taillées, devaient être agencées avec soin : on le voit bien pour la maison B, et on peut le restituer pour la maison E malgré le mauvais état de conservation de cette partie (voir *infra* p. 95).



*Figure 39 – Escalier 1056 et mur 1025 le séparant de la rue ; vers l'est (état 1979).  
Au premier plan à gauche seuil de la porte 1057.  
Derrière les marches latrine 1039*



a



b

*Figure 40 – a) Escalier 1070 de la maison B ; vers le nord (état 1980).  
b) Escalier 1215 de la maison E (les marches monolithiques  
n'étaient plus en place) ; vers l'ouest (état 1981).*

L'escalier 1056 prend simplement sur un petit palier d'entrée, à 24,10 m d'altitude, contre la porte 1057 ; ce palier est à peu près carré, d'1 m de côté environ, ce qui ne laisse pas beaucoup de recul devant la première marche. L'escalier monte vers l'est, contre le mur nord de la maison (mur 1025) auquel il ne s'appuie pas vraiment (*Fig. 40*), formant une sorte de massif de trois marches derrière lequel s'ouvre l'accès à un réduit aménagé en latrine : cet emplacement n'est pas exceptionnel à Ougarit pour utiliser l'espace et abriter le puisard sanitaire<sup>26</sup>, et la maison E du même îlot en présente comme on le verra un autre exemple. Au sud, un muret ferme partiellement l'entrée du réduit.

Il reste de l'escalier deux blocs parallélépipédiques qui constituaient les premières marches (sommet à 24,39 et 24,69 m d'altitude), d'environ 1 m de large, sur 0,30 de haut ; le deuxième bloc mord sur le premier, réservant un giron de 0,18 à 0,20 m seulement ; la pente est donc raide. La distance qui sépare ce massif de marches du mur 1003 à l'est – moins de 2 m – ne permet pas de placer là une volée droite d'autres marches en pierre, que l'on ne pourrait appuyer sur rien à cause de la présence du réduit à usage de latrine. En revanche, il est possible de placer dans l'angle un palier de bois, à 24,99 m (soit une hauteur de marche au-dessus de la dernière marche de pierre) ; de là, le long du mur 1003 à l'est une volée d'escalier en bois atteignait le niveau du sol de l'étage : si l'on admet une hauteur de marche de 0,30 m (comme dans la partie en pierres conservée), on peut placer après le palier 4 marches en bois (à 25,29 m – 25,59 m – 25,89 m – et 26,19 m), et une dernière hauteur de marche correspondant à l'épaisseur du plafond (= solives, roseaux, pisé) et donnant à 26,49 m sur le sol de l'étage ; la hauteur sous plafond, à 25,89 m, est ainsi de 2,60 m (exactement 2,59), ce qui paraît très admissible<sup>27</sup>. Certes, une telle restitution laisse une assez faible hauteur pour l'utilisation du réduit-latrine 1039 ; le sol en est à 23,60 m, puisque on y entre de plain-pied depuis la pièce 1040, et que le palier qui le couvre est à 24,99 m : il reste donc moins de 1,40 m de haut. C'est insuffisant selon les normes modernes, mais cet inconfort ne suffit pas à rendre impossible la restitution que les réalités architecturales paraissent imposer (voir *pl.I*).

Au plancher du premier étage, une poutre est-ouest supporte l'arrivée de l'escalier de bois au nu du seuil qui mène vers la terrasse au-dessus de la pièce 1041 ; la trémie ouverte dans le plancher au-dessus du palier et des marches de bois est d'environ 1 x 2 m. À côté, s'appuie le bas d'une échelle qui mène de l'étage à la terrasse qui le couvre : il faut donc imaginer, pour protéger des intempéries cette ouverture dans la terrasse, une petite chambre haute au-dessus de l'escalier.

Ainsi on doit considérer la pièce 1041 comme une pièce couverte, et restituer à l'étage une vraie pièce (couverte d'un toit en terrasse), car les données de la fouille confirment les arguments architecturaux. En effet, tout d'abord on a retrouvé, pris dans le pisé écroulé sur le sol, des objets personnels qui ont dû tomber de pièces d'habitation situées à l'étage ; et d'autre part, la présence d'un véritable escalier, qui fait partie de la structure de la maison même s'il n'est pas d'une grande qualité technique, ne se justifierait pas autrement : s'il ne s'agissait que d'accéder à un toit en terrasse, une simple échelle mobile aurait suffi.

L'étage devait abriter les locaux d'habitation, dont aucun espace du rez-de-chaussée ne peut tenir lieu, à en juger par la disposition des pièces et le mobilier ; l'appareil des murs est dans tous les cas assez solide pour supporter le poids d'un deuxième niveau construit. Mais il est impossible de restituer exactement la surface de cet étage. On sait déjà qu'il existait une pièce au-dessus de 1040, et l'on est tenté de placer un niveau d'habitation également au-dessus des pièces 1046+1047 (voir plus haut l'analyse de ces pièces) : il serait acces-

26. Voir *infra* l'étude de Y. Calvet et B. Geyer : puisard 1269 dans la latrine 1039.

27. Cf. Callot, 1983, p. 30 : 2,80 m sous plafond pour

la « Maison A » de la « Tranchée sud », qui est une « belle maison » ; mais certaines maisons plus modestes de la même zone sont plus basses.

sible par une porte de communication au-dessus de la porte 1009, et éclairé par des fenêtres donnant sur la cour 1043. Nous proposerions en revanche de ne couvrir 1041 que d'une terrasse, à laquelle on accèderait depuis le haut de l'escalier au-dessus de 1111. L'exemple des maquettes de maisons contemporaines dont on a trouvé plusieurs exemplaires dans la région de l'Euphrate<sup>28</sup>, montre bien le jeu des variations de hauteur dans l'architecture, avec le schéma dominant selon lequel une pièce haute donne sur une terrasse : dans le cas de la maison A, si l'on doit la restituer selon ce schéma qui correspond à un genre de vie utilisant les terrasses comme espace habité, on peut donc proposer au deuxième niveau un ensemble 1046+1047 et 1040 donnant sur une terrasse en 1041, le tout encadrant sur trois côtés la cour 1043 (*Fig. 90-91*).



La maison A contient donc tous les éléments d'une maison ordinaire : un rez-de-chaussée abritant d'importantes zones d'activités domestiques et utilitaires éclairées par une cour ; une installation sanitaire ; un escalier (et non une simple échelle), ce qui suppose l'existence de pièces à l'étage, au moins sur une partie de la maison... Mais la structure n'en est pas aussi évoluée et différenciée que dans la maison voisine B, en particulier à cause de l'absence d'un vrai vestibule, le nord de la pièce 1040 en faisant fonction. On remarquera aussi que, si la maison A est munie de divers aménagements utilitaires (silos, puisards, canalisations etc.) qui permettent de reconnaître les fonctions de divers espaces, elle est dépourvue de ressources privées en eau, aucun puits n'ayant été localisé ; il fallait donc apporter de l'eau soit d'un puits public proche qui pourrait se trouver dans la zone non fouillée, soit de la maison voisine B, qui en possède un dans son vestibule.

La surface au sol de la maison A est relativement modeste : environ 80 m<sup>2</sup>, ce qui est une dimension moyenne dans l'habitat ougaritique<sup>29</sup>. L'analyse de l'appareil et de la construction des murs, ainsi que la forme irrégulière du plan avec un décalage vers l'est de la partie sud, disent assez qu'il ne s'agit pas d'une construction autonome<sup>30</sup>. La maison A, prise au milieu d'habitations mitoyennes, ne constitue pas un ensemble architectural isolé, mais ses éléments sont étroitement imbriqués avec ceux des maisons voisines. L'aménagement de la dernière phase exploite au mieux les éléments déjà existants, et ferme la communication avec la maison voisine (en 1110), souvenir d'une période où la distribution des espaces construits de cette zone était différente.

La construction de ces murs est relativement soignée, mais sans être d'une aussi belle qualité que dans la maison B ; et la nature du mobilier que l'on y a retrouvé confirme l'interprétation qui voit là un établissement privé, de qualité moyenne, où les activités utilitaires domestiques avaient une grande place. Leur importance par rapport à la superficie de la maison et à l'espace habitable paraît pourtant dépasser les besoins d'une simple famille ; on pourrait y voir le lieu d'un artisanat alimentaire commercial (même si aucune trace de foyer ou de four n'a été conservée en raison de la proximité du sol moderne), qui aurait occupé à tout le moins les espaces du rez-de-chaussée, l'étage pouvant être réservé à l'habitation.

28. Voir Margueron, 1985 ; cf. Sei-Ishi Masuda, « Terracotta houses-models found at Rumeilah » *AAAS* 33, 1983, p. 153-160.

29. Par exemple les maisons rassemblées dans Courtois, *UF* 11, 1979, p. 106, 108 etc...

30. Sur l'organisation architecturale de l'ensemble, voir plus loin p. 114.

#### IV – MAISON B : STRUCTURE D'UN ENSEMBLE RÉSIDENTIEL

La maison B (*Fig. 41-43*), qui s'étend sur près de 20 m le long de la rue 1038, pour une profondeur maximale de 10 m du nord au sud, couvre environ 120 m<sup>2</sup>, dans les carrés A 1-2 c-d, et B c 1. Elle occupe le nord-est de l'îlot, limitée au nord par la rue 1038, et à l'est par la ruelle 1288 (mise au jour en 1986). Du côté occidental, elle est mitoyenne avec la partie nord de la maison A ; et sa limite sud, avec un fort décrochement, est imbriquée dans la maison C.

Son emprise au sol est plus importante que celle de la maison A ; et aussi bien par l'organisation des espaces mieux différenciés, que par la présence d'une tombe et d'une pièce à silos, ou par la qualité de la construction de certains éléments, la maison B représente un type plus évolué, et un niveau de l'habitat probablement un peu plus élevé dans la hiérarchie sociale.

#### Limites

Pas plus que la précédente, cette maison ne constitue un ensemble architectural vraiment homogène ; au hasard des réparations et des réorganisations de l'îlot, ses rapports avec les maisons voisines ont varié. Ainsi, on a vu qu'à une phase antérieure à l'état qui nous occupe une porte faisait communiquer à l'ouest la maison B avec la partie orientale de A, et on constate que dans un premier état, le mur sud de la cour 1265 s'ouvrait par un large passage reliant la cour à la maison C au sud.

A vrai dire, pour établir réellement la situation relative des deux demeures B et C dans leur dernier état, il aurait fallu pouvoir clairement étudier les murs mitoyens. Or c'est une zone qui a été extrêmement perturbée par des fosses. Certaines, comme celle de l'angle sud-est de la pièce 1045, laissent tout de même observer des restes d'architecture, et l'on peut sans trop de risque d'erreur y restituer l'angle qui ferme la pièce. En revanche, dans le pierrier qui occupe tout le nord-est le long de la rue 1288, une fosse particulièrement profonde a détruit le mur 1280 jusqu'aux fondations ; faute d'élévation conservée, on ne peut apporter la preuve absolue que cette fondation n'a pas supporté quelque part un seuil – donc un passage entre B et C –, mais la restitution d'un mur continu nous a paru ici plus vraisemblable, et plus conforme à l'utilisation de la pièce 1282 (qui autrement serait réduite à l'état de couloir). C'est pourquoi nous proposons de rattacher à la maison B, dans sa dernière phase en tout cas, les deux « pièces » orientales 1265 et 1282<sup>1</sup>, en les dissociant de la maison C. La maison B affecte ainsi la forme d'un L.

– *Mur 1024 B (E-O)* : Séparant au nord la pièce 1042 de la rue, il est interrompu par la porte d'entrée 1037. L'appareil est en moellons, renforcé à l'endroit des montants et à l'angle qui sert de montant à la porte 1075, par des blocs taillés. Le mur 1024 B prolonge le mur 1024 A, et paraît lié de l'autre côté avec le mur intérieur 1016 qui fait retour vers le sud. Long de 4,25 m, large de 0,70 en moyenne, il est conservé jusqu'à une altitude de 24,14 m.

1. Cette partie a été mise au jour en 1986, ce qui a permis de proposer une répartition plus précise que celle qui figure dans Yon, 1985, p. 714 fig. 8,

faite après la fouille de 1984 lorsque l'existence de la rue 1288 n'était qu'une hypothèse, vraisemblable.

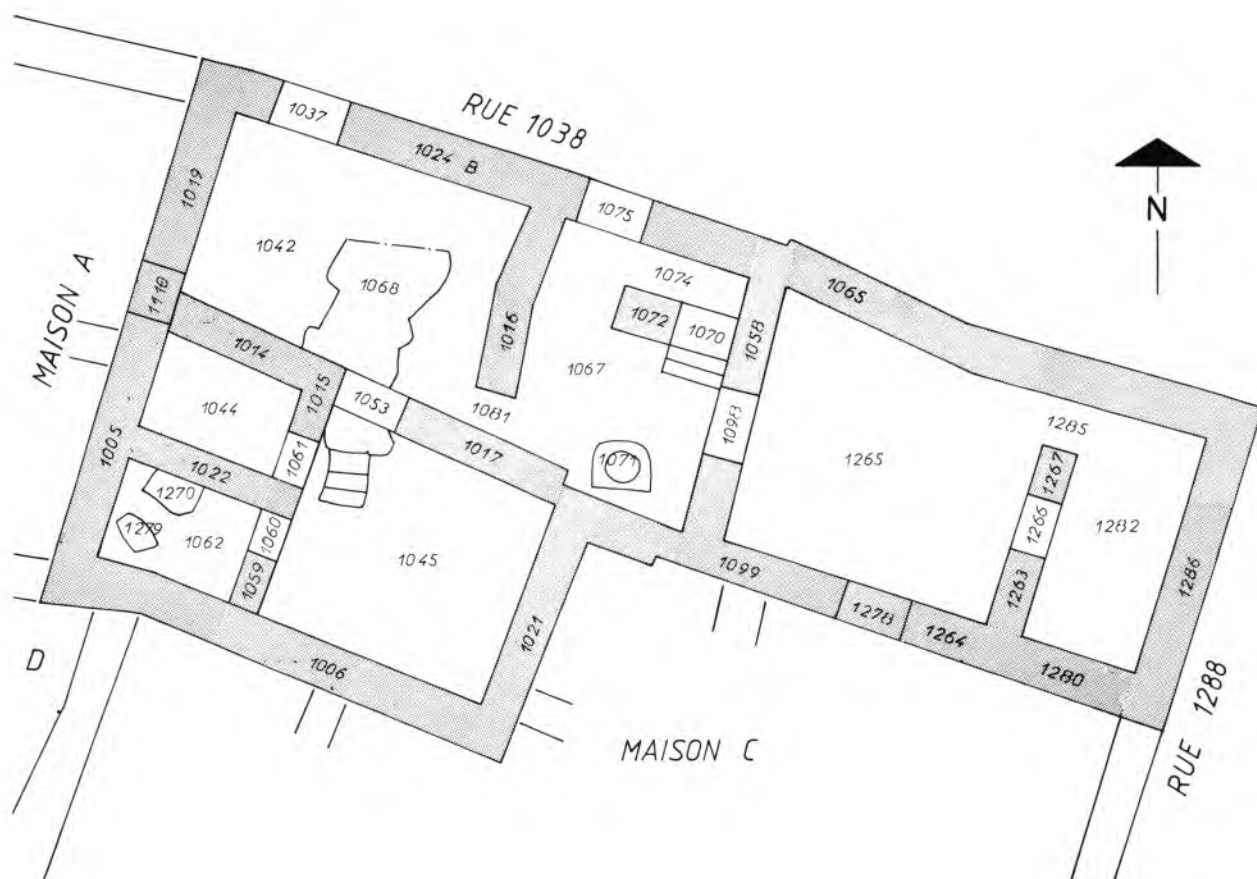


Figure 41 – Schéma de la maison B (dernier état de l'occupation).

– *Mur 1065 (E-O)* : Un long mur continu sert de limite nord au vestibule 1067, la cour 1265, et à la pièce récemment fouillée 1282, sur une longueur totale de 10,60 m. A l'ouest, il sert d'appui à l'escalier 1070, placé dans l'angle que forme ce mur avec le mur 1058 nord, qui fait retour vers le sud et lui est lié. Il est également lié du côté est avec le mur 1286 qui limite la maison sur la rue (fig. 42b).

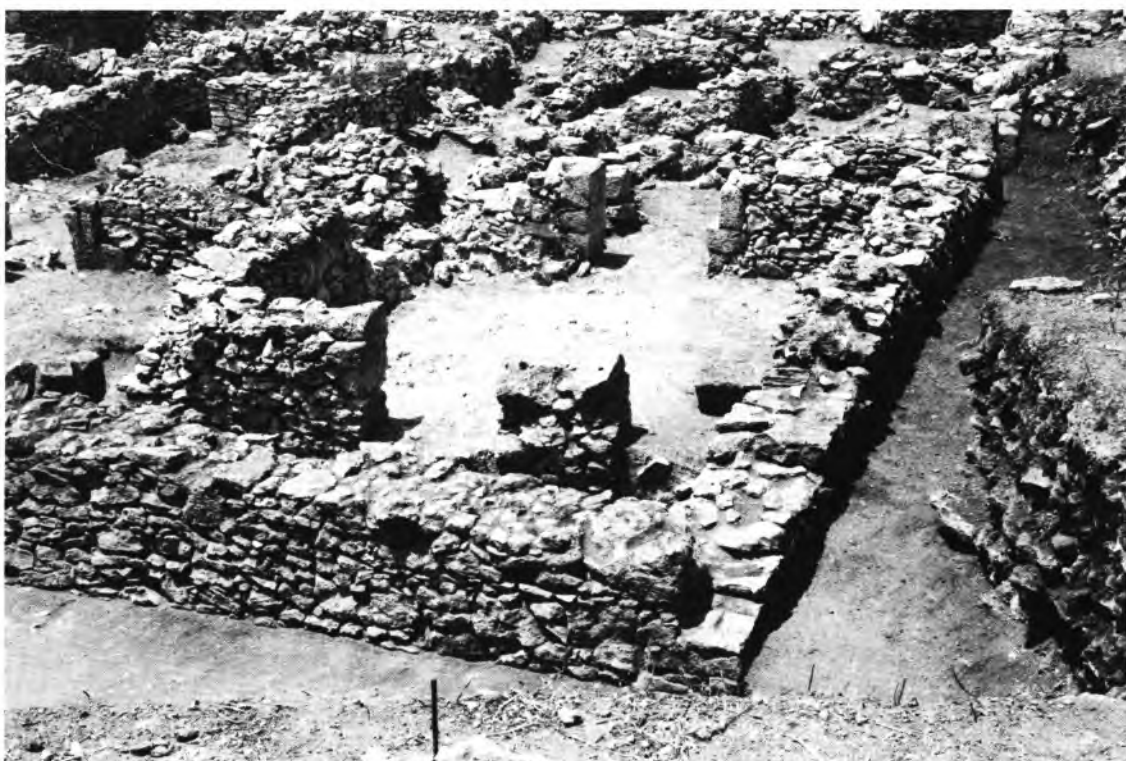
– *Mur 1286 (N-S)* : Il ferme la pièce 1282 le long de la rue 1288 qui limite l'îlot. Long de 5 m, il est d'une largeur assez régulière de 0,70 m, construit en appareil de moellons très soigné. Aucune porte ne permet d'accéder dans la maison depuis la rue 1288, et la profonde fosse qui a détruit sa partie sud et l'élévation du mur 1280 empêche de voir si les deux murs étaient liés.

– *Mur 1280 (E-O)* : Comme on l'a dit, ce mur est réduit aux fondations, sur une longueur de 2,30 m. Il sépare la pièce 1282 du vestibule de la maison C.





a



b

Figure 42 – Maison B :  
a) vestibule et partie occidentale, vers le nord (état 1979) ;  
b) partie orientale, vers le sud-ouest (état 1986).



- *Mur 1264 (E-O)* : Dans le prolongement des fondations du mur précédent, ce mur sépare de la maison C l'« espace » 1265. Il est chaîné à l'est avec le mur 1263 qui fait retour vers le nord, mais on ne peut pas savoir s'il était lié au mur détruit 1280 qu'il prolonge. Vers l'ouest, il se prolonge par le mur 1099 jusqu'au sud du vestibule. Dans un premier état de construction, un passage (*Fig. 43*) était ménagé dans les moellons (1278), faisant communiquer 1265 avec 1066 au sud : ce passage, bien visible dans l'appareil par deux lignes verticales le long des montants en petites pierres, et large de 0,75 m, a été ensuite soigneusement bouché, modifiant ainsi totalement la répartition de l'habitat dans l'ensemble de l'îlot (voir *supra* : répartition).
- *Mur 1099 (E-O)* : Il paraît être construit à la suite du précédent, et les deux sont chaînés avec le mur 1058 qui fait retour vers le nord. Il limite au sud le vestibule d'entrée de la maison, et semble faire partie du même projet de construction que le mur 1021 qui retourné vers le sud. Des fosses ont détruit une partie de son élévation.
- *Mur 1021 (N-S)* : Il sépare la pièce 1045 de la maison C. Endommagé par des fosses aux deux extrémités, il est par endroits conservé sur 0,70 m de haut. L'appareil de moellons est irrégulier (de 0,50 à 0,70 m de large), mais le mur apparaît, malgré les fosses, comme chaîné aux murs 1009 au nord, et 1006 au sud.
- *Mur 1006 (E-O)* : il constitue la limite méridionale de la partie sud (ensemble 1045-1044-1062) de la maison, la séparant du fond de la maison C. Lié au mur 1021, semble-t-il, il s'étend sur une longueur de 6,50 m environ, large en moyenne de 0,75 m. L'appareil en est assez régulier, et deux petites cavités sont ménagées dans sa face nord du côté de la pièce 1045, à 0,40 m environ au-dessus du dernier sol : plutôt que des niches, on pourrait y voir des emplacements pour des supports de meuble ou d'étagère (voir plus loin, p. 77).
- *Murs 1005+1110+1019 (N-S)* : Sur cette limite ouest de la maison B, mitoyenne avec la maison A, voir *supra* p. 30. Il semble que le mur soit lié au sud avec le mur 1006, mais la jonction avec le mur intérieur 1002 de la maison A, qui prolonge avec un léger décalage le mur 1006, n'est pas très claire.

## Accès

On entre depuis la rue 1038 dans la maison B par deux portes situées au nord, qui donnent dans deux pièces voisines : porte 1037 dans la pièce 1042, porte 1075 dans la pièce 1067. Comme on le verra, il s'agit de deux locaux aux fonctions bien déterminées, et leur juxtaposition correspond à un mode d'occupation de l'espace habité tout à fait caractéristique de l'habitat urbain d'Ougarit.

– *Porte 1037* : Le passage (*cf. fig. 3*), qui mesure 1,20 m de large, est encadré de deux montants bien appareillés faits de moellons et de gros blocs taillés ; l'un est constitué par la tête du mur 1024 B, l'autre par le prolongement du mur 1024 A qui limite le nord de la maison A. De cette manière l'entrée de la pièce 1042, bien qu'elle soit située au nord-ouest comme dans le cas des portes d'entrée de la maison A et de la pièce 1067, ne se trouve pas placée au ras du mur à la différence de ces portes (qui font ainsi l'économie de la construction d'un montant).

Le seuil, fait de blocs et de petites pierres, est à 23,52 m d'altitude dans son état actuel. Peut-être était-il recouvert d'un seuil de bois, dont il ne reste rien, et qui égalisait le passage. En tout cas, on ne voit pas de trace de crapaudine, non plus que de scellement ou de trou de barres dans les montants. Du seuil, qui se trouvait probablement un peu plus haut

que le niveau de la rue (comme on l'a vu pour la maison A), on descendait par deux marches jusqu'au niveau du sol de la pièce 1042 (23,10 m d'altitude), sous lequel se trouve la tombe de la maison.

– *Porte 1075* : Deux montants faits de blocs taillés et assemblés avec soin encadrent un passage de 1,20 m de large, placé dans l'angle nord-ouest de la pièce 1067 : le montant ouest est partie intégrante de l'angle du mur 1024 B-1016, le montant est étant la tête du mur 1065. Le seuil, fait d'un grand bloc taillé, est à 23,50 m d'altitude.

La pièce 1067 a été reconnue comme un vestibule, et la porte 1075 apparaît donc comme l'entrée principale dans la maison B depuis l'extérieur : de là, on accède ensuite aux différentes parties du rez-de-chaussée, ainsi qu'aux pièces de l'étage par l'escalier situé près de la porte.

### Séparations intérieures

On peut en gros diviser la maison (au niveau du sol) en trois parties. La partie centrale est celle où l'on accède directement en venant de l'extérieur, et qui comprend le vestibule de répartition des circulations (vestibule 1067). A l'ouest une zone, munie également d'un accès direct depuis la rue, regroupe les deux pièces 1042 et 1045 qui recouvrent la tombe (chambre et dromos), la deuxième donnant elle-même accès aux petites pièces 1044 et 1062. La dernière partie, commandée du côté est par le vestibule central, comprend l'espace ouvert 1265 sur lequel s'ouvre la pièce 1282.

– *Mur 1016 (N-S)* : Il sépare du vestibule la zone ouest de la maison. Lié au mur 1024 B qui limite sur la rue la pièce 1042, il est renforcé à son angle extérieur nord-est par de gros blocs qui constituent le montant de la porte 1075. Long de 3,25 m (depuis l'angle), il est coupé au sud par un passage étroit (1081) qui réunit les deux zones, la tête du mur constituant le montant de la porte. Large de 0,75 m, il est fait de moellons, renforcé de quelques blocs plus gros à l'endroit des montants.

– *Mur 1017 (E-O)* : Ce mur sert à la fois à séparer au sud la pièce 1045 du vestibule d'entrée, et à séparer l'une de l'autre les deux pièces 1042 et 1045 ; il est en effet construit pour limiter au sud le passage 1081 qui fait communiquer les deux zones. En réalité, dans le dernier état, ce mur ne paraît lié à rien : son tracé est décalé par rapport au mur 1099 qui limite le sud-est du vestibule, formant une sorte de recoin dans lequel se place le puits. Il apparaît même avoir été dévié par rapport au mur plus ancien qui lui sert de fondation et a disparu sous le dernier sol (23,30 m d'altitude environ dans le vestibule). Long de 2,90 m et large de 0,65 m environ, et de tracé un peu irrégulier, il se termine à l'ouest en servant de montant à la porte 1053 qui fait communiquer les pièces 1042 et 1045 (il est donc interrompu avant que son poids ne pèse sur le vide constitué par la porte du dromos : voir *infra*, p. 68).

– *Mur 1014 (E-O)* : Situé dans le prolongement du mur 1017, il ferme au sud la pièce 1042. Du côté ouest, il est appuyé sur le remplissage de moellons qui condamne la porte 1110, passage en usage dans un état antérieur (voir *supra*). A son extrémité orientale, il fait retour vers le sud (mur 1015), délimitant ainsi la petite pièce 1044. Long de 3 m, et large de 0,70 m environ, il apparaît comme une construction de la dernière phase. Mais la présence de fondations visibles laisse penser qu'il ne s'agit que d'une reconstruction de l'élévation, à un endroit où se trouvait déjà un mur, peut-être percé d'une porte, avant que l'on réorganise la répartition des habitations. L'existence de fondations, cachées dans l'angle 1014-1015 par la paroi de moellons de la tombe, explique peut-être le tracé dévié du dromos



Figure 43 – Porte bouchée 1278 au sud de la cour 1265 ; face sud (état 1984).



Figure 44 – Cloison 1022 séparant 1044 et 1062 (avant la fouille des silos) : appui sur mur 1005 ; vers l'ouest (état 1979).



Figure 45 – Cour 1265 : au premier plan, porte 1098, au fond portes 1266 et 1285 ; vers l'est (état 1984).



Figure 46 – Vestibule 1067, avec escalier 1070 et puits 1069 ; vers l'ouest (état 1980).

par rapport à l'axe de la chambre funéraire. Seul un démontage pourra permettre d'analyser exactement le rapport qui existe entre les différentes phases de construction, et donc de dater la construction de la tombe elle-même par rapport à la maison<sup>2</sup>.

– *Mur 1022 (E-O)* : Il s'agit plutôt d'une cloison, longue de 3 m, qui sépare les deux petites pièces 1044 et 1062 (*Fig. 44*). La largeur en est irrégulière (de 0,50 à 0,65 m), et il repose sans fondations sur le sol. Il s'appuie à l'ouest (où il est assez mal conservé) sur le mur 1005, et sa tête du côté oriental est renforcée de gros blocs servant de montants aux deux passages : 1061 vers la pièce 1044, et 1060 vers la pièce 1062.

– *Murs 1059 et 1015 (N-S)* : Cette ligne de murs sépare la pièce 1045 des deux petites pièces qu'elle commande à l'ouest. En réalité la ligne se compose, en partant du nord, du mur 1014, du seuil 1061, de la tête du mur 1022, du seuil 1060, et du mur 1059 : il semble que le tout repose sur une fondation continue, comme si dans un premier temps se trouvait là un mur continu entre la pièce 1045, et une autre pièce comprenant 1044 et 1062 sans séparation interne : on pourrait avoir eu là, pour la zone ouest de la maison, le schéma assez fréquent à Ougarit d'une grande pièce (1042), sur laquelle auraient donné deux pièces plus petites (1045, et 1044+1062 munie dans cette hypothèse d'une porte au nord : voir plus haut ce qui est dit du mur 1014). Puis dans une réorganisation des propriétés, qui aurait abouti à réduire les surfaces de chaque habitation<sup>3</sup>, le même schéma aurait été repris en réduction : la pièce 1045 jouerait alors le rôle de pièce maîtresse, et un mur de séparation (1014) serait alors construit pour créer deux nouvelles pièces plus petites donnant sur 1045. Il est vraisemblable que, dans cette hypothèse, la tombe pouvait exister déjà lors de la première phase<sup>4</sup>.

Le mur 1015 fait retour vers le sud sur une longueur de 0,70 m, le mur 1059 vers le nord sur 0,80 m, leur largeur moyenne étant de 0,60 m.

– *Mur 1058 (N-S)* : Ce mur sépare du vestibule d'entrée la partie orientale de la maison (tel le qu'on a cru pouvoir la définir en 1986 : voir plus haut). Il paraît s'appuyer sur le mur 1065 qui le sépare de la rue ; et au sud, il est peut-être lié au mur 1099 (mais les destructions et l'éboulement sur 1100 empêchent de le voir très clairement). Il est construit en moellons, sur une épaisseur régulière de 0,60 m, et s'interrompt à l'endroit du passage qui donne dans la cour 1265 par une porte encadrée de beaux montants en blocs taillés et appareillés, avec des trous de goujons au lit d'attente (*Fig. 45 à 47*).

– *Murs 1263 et 1267 (N-S)* : Cette ligne de murs sépare de la cour 1265 la pièce utilitaire 1282 qui borne la maison à l'est. Bien qu'une fosse ait fortement endommagé l'angle (et tout le mur 1280), il semble que cet ensemble de murs soit solidaire : 1267, 1263, et peut-être aussi 1280. Deux passages coupent cette ligne, permettant d'éclairer mieux la pièce 1282 (sans ouverture visible du côté des rues qui la bordent au nord et à l'est) ; la section 1267, longue de 0,70 m, se présente donc comme une sorte de pilier entre les deux portes, pour soutenir la couverture de la pièce (*cf. fig. 9 et 42 b*).

– *Muret 1100 (N-S)* : Contre les murs écroulés dans l'angle sud-ouest de la cour 1265 paraît se trouver un muret (voir *pl. VI* ; *cf. fig. 42 b*), de 1,40 m de long sur 0,80 m de large, conservé sur 0,30 m de haut (altitude supérieure à 23,75 m) ; peut-être supportait-il un aménagement utilitaire dans la dernière phase de la maison, mais son état le rend difficile à interpréter.

2. Voir *infra* l'étude de J.-F. Salles.

3. *Cf.* Yon, Colloque Rome 1984 (à paraître), sur l'évolution qui mène à l'augmentation de la population urbaine aux dépens des zones rurales au cours du XIII<sup>e</sup> s. Voir en particulier Liverani, 1979, pour les implications politiques et économiques de ce phénomène.

4. On n'oubliera pas que cette « première phase » n'est pas celle de la construction primitive, mais une phase déjà assez tardive ; la tombe est postérieure à cette construction primitive à laquelle elle a dû s'adapter, comme le montre le dromos dévié (voir *infra* l'article de J.-F. Salles).

## Communications intérieures

Les différentes zones de la maison sont réunies par des passages qui prennent dans le vestibule d'entrée 1067 : 1081 vers l'ouest, et 1098 vers la cour à l'est. D'autres portes font communiquer entre elles les subdivisions de ces trois zones.

– *Porte 1081* : Il s'agit d'un passage très étroit, puisque il ne mesure que 0,65 m de large, situé entre la tête sud du mur 1016 et la face nord du mur 1017. Il reste quelques unes des pierres qui constituaient le seuil lui-même ; si l'on restitue, comme il semble probable, une différence d'altitude d'environ 0,25 à 0,30 m entre les derniers niveaux d'occupation des deux pièces voisines (voir plus loin, pièces 1067 et 1042), il faut restituer le seuil à 23,30 m environ, puis une marche (au moins) permettant de descendre au niveau de la pièce 1042 (à environ 23,10 m d'altitude).

– *Porte 1053* : Dans la partie ouest de la maison, cette porte fait communiquer la pièce d'entrée 1042 (située au-dessus de la chambre funéraire) et la pièce 1045 dans laquelle s'ouvre le dromos d'accès. La tête du mur 1017 lui sert de montant est, l'angle des murs 1014-1015 de montant ouest. Ce passage, large de 1,20 m, se trouve exactement au-dessus de la porte qui fait communiquer en sous-sol le dromos et la chambre funéraire, selon une tradition architecturale courante à Ougarit<sup>5</sup>. L'altitude minimale du seuil est donc déterminée par la dalle de couverture du dromos, qui à cet endroit atteint 23,05 m : cette mesure correspond bien à l'altitude moyenne (de 23,10 m environ) que l'on a pu observer dans les deux pièces que réunit cette porte. On peut penser qu'une couche de pisé régularisait le sol sur ces dalles à la surface irrégulière.

– *Porte 1061* : Une porte de 0,90 de large permet de pénétrer depuis la pièce 1045 dans une resserre 1044. Les pierres du seuil (peut-être sur les fondations d'un mur antérieur : voir plus haut), sont à 23,15 m d'altitude. Le passage est coupé par la tranchée du dromos, qu'il faut imaginer couvert, même si l'on n'a pas retrouvé de dalles au-dessus de l'escalier. L'accès à la tombe n'était donc pas très facile, puisque il fallait soulever une ou deux dalles pour descendre ; et dans ce cas, il n'était plus possible d'entrer dans la pièce 1044 (ce qui peut s'admettre le temps d'une cérémonie de courte durée), et surtout on devait avoir de la peine à passer par la porte 1053, qui était précisément l'unique accès au dromos depuis l'extérieur<sup>6</sup>.

– *Porte 1060* : Symétriquement à la porte précédente, par rapport à la cloison qui les sépare, la porte 1060 donne accès à la deuxième resserre 1062 où étaient creusés deux silos. Le passage est un peu plus étroit – 0,70 m – et se trouve à la même altitude que le seuil voisin.

– *Porte 1098* : Une belle porte de 1,20 m de large mène du vestibule à la cour 1265, au ras de la première marche de l'escalier d'accès à l'étage de la maison (*Fig. 47*). Les montants sont faits de grands blocs taillés et assemblés soigneusement, et l'on voit des trous de scellements pour les poteaux de bois qui assuraient la cohésion du mur<sup>7</sup>. La qualité de la construction de cette porte est supérieure à celle de la véritable porte d'entrée sur la rue au nord, en 1075. Il est possible que, lors de la construction initiale, la zone occupée en dernier lieu par une partie de la maison C<sup>8</sup> (espace 1066) ait été un espace public, renforcement de

5. Les raisons en sont essentiellement techniques : il s'agit de ne pas affaiblir le sous-sol là où pèse un mur.

6. Voir sur ces questions difficiles l'article de J.-F. Salles dans ce volume.

7. Sur cette technique voir Callot, 1983.

8. Voir plus haut (« Répartitions en maisons ») sur cette évolution de la répartition. La campagne de 1986 a montré que la construction de l'escalier 1276 et du vestibule de la maison C semble relativement récente, datant du temps où le nouveau découpage de l'habitat a obligé à donner un accès et un escalier à la maison C, en mordant peut-être sur l'espace public.

la rue 1288 ; dans ce cas on pouvait avoir une entrée (1278) au sud, donnant d'abord dans la cour 1265, menant ensuite à une porte de belle apparence (1298) qui servait de vraie porte d'entrée dans le bâtiment. Une fois le passage 1278 bouché, la porte 1098 n'est plus qu'une porte d'accès au jardin !

– *Porte 1285* : Le long du mur 1065 qui borde la maison du côté nord, un passage large de 0,80 m permet d'entrer dans la pièce (utilitaire ?) 1282, tout en l'éclairant.

– *Porte 1266* : Une autre porte placée dans l'axe de la cour, en face de la porte 1098 donnant dans le vestibule, donne accès à la même pièce. Large de près de 1 m, elle a comme montants la tête du mur 1263 et le pilier 1267, tous deux faits de moellons, appareillés avec quelques blocs taillés un peu plus gros (*Fig. 45*).

### Les « pièces » et leur destination

La maison B est organisée, comme on l'a vu, autour du vestibule d'entrée sur lequel donnent les zones est et ouest de l'habitation, ainsi que l'accès aux pièces de l'étage.

– *Vestibule 1067 et escalier 1070 (Fig. 47)* : La pièce occupe un espace à peu près rectangulaire, de 3,20 m de large sur 4,20 m de profondeur, avec une sorte de renfoncement au sud causé par le décalage du mur 1017. On y accède depuis la rue 1038 par la porte 1075 ; du seuil (à 23,50 m d'altitude), on descend par une marche au niveau du dernier sol (environ 23,30 m), qui donne de plain-pied dans la cour 1265 par la porte 1098. Dans l'angle nord-est, entre les deux portes, se trouve un escalier, conservé jusqu'à une altitude de 23,93, soit une hauteur de trois marches (23,51 m et 23,71 m pour les marches intermédiaires ; en réalité une première marche en bas (à 23,27 m d'altitude) est recouverte par le dernier sol, ce qui montre que dans l'état correspondant à la construction de l'escalier, le niveau du sol était plus bas d'une hauteur de marche au moins.

L'escalier lui-même (*Fig. 48*) se compose d'un massif de plan presque carré (0,95 de large sur 1,10 m), construit le long du mur 1058, et à 0,80 m du mur 1065 au nord ; du côté ouest se trouve une sorte de pilier rectangulaire en moellons (muret 1072), long de 1 m et large de 0,60. Les marches sont constituées de longues dalles monolithes (brisées, sauf la première cachée par le dernier sol), posées sur des assises de petites pierres plates, avec un léger recouvrement ; la hauteur des marches conservées est de 0,22 m, et la profondeur du giron de 0,20 à 0,22 m ; l'altitude supérieure des blocs est de 23,37 m (au ras du dernier sol), de 23,51 m, de 23,71 m, et de 23,93 pour la plus haute (*cf. aussi fig. 39a*).

La dernière marche en haut se trouve dans l'alignement du muret 1072, et il est donc vraisemblable que ce massif de quatre marches est complet. Il faut probablement restituer un petit palier de bois dans l'angle du mur, à une hauteur de marche plus haut pour gagner en élévation ; là devait commencer un escalier de bois le long du mur nord. Si l'on compte une moyenne de 0,25 m pour le palier et les marches de bois, on peut restituer 8 marches, plus une neuvième constituée par l'épaisseur du plafond : on atteint ainsi le sol de l'étage à l'emplacement de la poutre nord-sud qui s'appuie sur le muret 1072 et la tête du mur 1065, déterminant la trémie dans le plancher de l'étage. La hauteur sous plafond est donc de 2,60 m, comme dans la pièce 1040 de la maison A.

Le muret 1072 est dans l'alignement du montant est de la porte d'entrée (tête du mur 1065), ainsi qu'avec la tête du mur 1017 au sud-ouest du vestibule. On peut imaginer que la couverture de la pièce s'appuyait sur une poutre nord-sud (ou deux tronçons de poutres grâce au support intermédiaire que constitue le muret), supportant des traverses est-ouest plus courtes et donc moins chères<sup>9</sup>. Il faut imaginer ces deux pièces 1067 et 1042 non seule-

9. Nous remercions O. Callot de ses suggestions à ce propos.



Figure 47 – Vestibule 1067 : Escalier entre le muret 1072 et le montant nord de la porte 1098 et puits 1071 ; vers l'est (état 1980).



a



b

Figure 48 – a : Escalier 1070 entre le mur 1058 et le muret 1072 ; vers le nord (état 1980). b : Réduit 1074 sous l'escalier 1070 ; vers l'ouest (état 1986).

ment couvertes (au moins partiellement), mais surmontées d'un deuxième niveau de pièces ; comme dans la maison A, on peut supposer qu'une échelle menait à la terrasse qui couvrait ce deuxième niveau, et sans doute une petite construction au-dessus abritait l'escalier (voir *fig. 89-91* et *pl. I*).

Dans la partie sud du vestibule se trouve le puits 1071, qui est jusqu'ici l'unique point d'eau repéré dans cette zone. Dans le dernier état de l'occupation, il est surmonté d'une margelle monolithe (brisée mais complète), presque carrée avec deux angles arrondis du côté du vestibule ; du côté sud, deux mortaises rectangulaires servaient sans doute à fixer des montants pour faciliter son utilisation. Le puits n'ayant pu être fouillé, on ne sait de sa technique de construction que ce qui est visible de l'extérieur : en effet le dernier sol (à 23,30 m) ayant disparu (restitué grâce aux données de l'architecture), l'extérieur en moellons est visible, plus haut que le niveau du sol précédent (voir *fig. 45*). Il est difficile de croire que le puits a été creusé et construit seulement dans la dernière phase d'occupation, car aucune trace n'en apparaît, et il s'intègre parfaitement dans l'économie d'ensemble du plan initial. Il est vraisemblable que le puits est ancien, et qu'à mesure de l'élévation des niveaux de sol, on a également haussé la construction en ajoutant des assises ; puis on a remis (ou remplacé ?) la margelle. C'est pourquoi le dernier sol, qui recouvre la première marche de l'escalier, cache également les dernières assises du puits dont la margelle seule apparaît dans la dernière phase.

La probabilité d'une couverture sur ce vestibule est attestée comme on l'a vu par l'organisation architecturale (escalier et pilier 1072) : elle est confirmée par les débris de pisé tombés sur le sol. Comme on pouvait s'y attendre, le vestibule a livré peu de mobilier, et rien n'était conservé en place. On y a trouvé quelques fragments de jarres, de bols syriens ou importés de Chypre, une fusaïole, un poids de pierre et un anneau en argent, ainsi que quelques fragments de lames en obsidienne.

Derrière l'escalier, l'espace qui reste libre entre le massif de marches et le mur nord, a pu servir de placard ou d'espace de rangement (*Fig. 48 b*) ; on sait que cet emplacement abrite parfois une installation de latrine (comme dans la maison voisine A). Mais ici, aucune trace de puisard n'a été retrouvée derrière le bloc qui sert de seuil et de limite au placard 1074. L'utilisation de ce recoin comme latrine se heurterait du reste à deux difficultés : d'une part la faible hauteur disponible dans l'angle sous le palier – moins de 0,90 m – interdit une utilisation « humaine » ; d'autre part la distance entre cet endroit et le puits d'alimentation en eau dans la même pièce est inférieure à 3 m, ce qui est insuffisant pour un filtrage efficace des eaux usées<sup>10</sup>.

#### *Matériel représentatif du vestibule 1067 (Fig. 49)*

**80/254** : Fragments d'une jarre ; pâte beige (non figurés).

**80/182** : Fragments de marmite ; pâte grossière brune (non figurés).

**80/345** : Bord de « bol à lait » chypriote (*White Slip II*) (non figuré).

**80/252** : Fragment de bol syrien ; pâte beige (non figuré).

10. La hauteur libre sous le palier ne pouvait pas dépasser une hauteur de 4 marches, c'est-à-dire de 0,88 m. Une vérification faite sur le terrain par B. Geyer en 1986 a confirmé qu'aucun puisard ne se trouvait dans cet espace : on est rassuré à l'idée que la présence d'un puits d'approvisionnement

à moins de 3 m ait empêché les constructeurs de prévoir là l'évacuation d'une installation sanitaire. On notera pourtant que le puisard 1080 de la pièce 1064 dans la maison C au sud n'est éloigné que de quelques mètres (voir *fig. 1* et 2).



**80/100** : Fusaïole tronconique ; stéatite brûlée. H. 1,6 ;  $\varnothing$  2,6.

**80/164** : Anneau en argent.  $\varnothing$  2.

**80/161** : Poids tronconique en hématite. H. 2,2 ;  $\varnothing$  1,1 à 1,6.

**80/235** : Rouleau de toit cylindrique, calcaire (non figuré).

**80/163** : Lame de faucille en silex (non figurée).

**80/101, 162, 169** : Fragments de lames en obsidienne (non figurés).

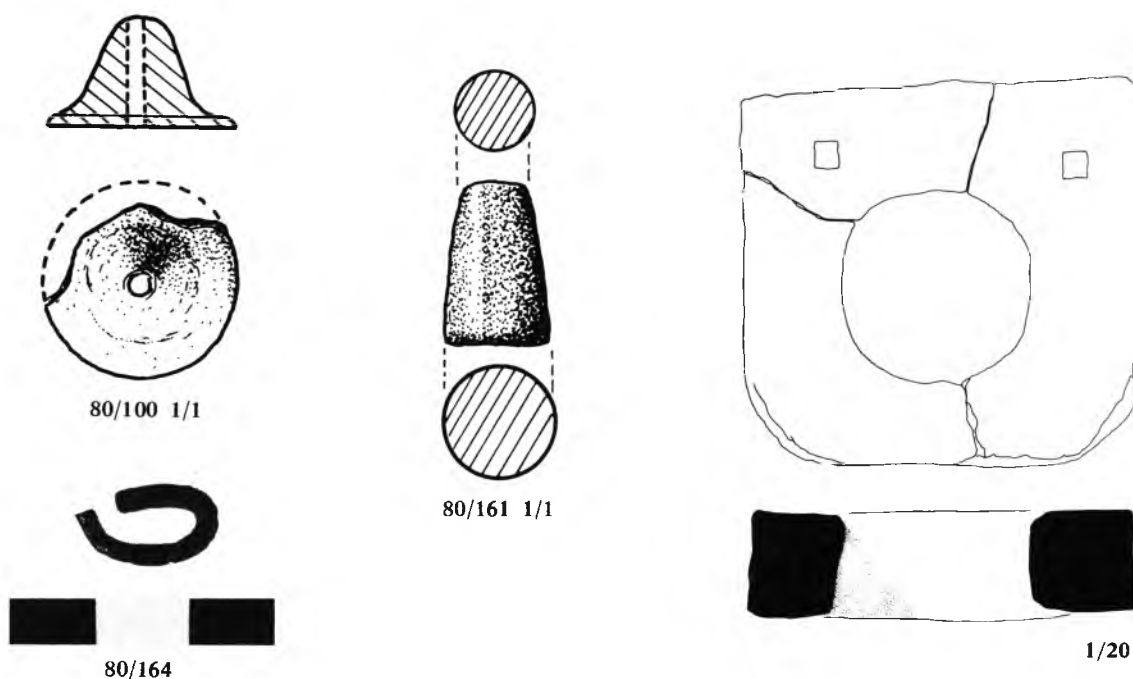


Figure 49 – Matériel du vestibule 1067 et margelle du puits 1071.

#### – Pièce 1042

La pièce 1042 (Fig. 50) possède un accès direct depuis la rue au nord, par la porte 1037, et elle donne au sud dans une autre pièce (1045), dont elle est l'accès unique ; cette pièce 1045 est celle où s'ouvre le dromos de la tombe 1068 (dont la chambre est située sous 1042), et qui dans le dernier état commande les deux petites chambres 1044 et 1062 : c'est dire l'importance de la pièce 1042 comme lieu d'accès et de passage. Elle communique d'autre part avec le vestibule et la partie orientale de la maison B par une porte assez étroite (1081), située au ras du mur 1017. Dans un premier temps (avant la construction du mur 1014), elle devait être reliée du côté ouest par la porte 1110 à la pièce 1041 de la maison voisine A.

C'est une pièce approximativement rectangulaire (légèrement trapézoïdale), de 5 m sur 3,20 à 3,70 m environ. Le niveau du dernier sol est à 23,30/23,40 m d'altitude, comparable à ce que l'on a dans la pièce 1041 de la maison voisine. Par endroits, une épaisse couche de morceaux de pisé tombé affleurerait presque, sous la terre végétale de la surface moderne. Sous le sol se trouve la chambre funéraire de la tombe 1068<sup>11</sup>, dont le sommet des dalles apparaît à environ 23 m d'altitude (22,96 pour la dalle située sous le seuil 1053). Les sols

11. Voir *infra* l'étude de cette tombe par J.-F. Salles.



Figure 50 – Pièce 1042 et dalles couvrant la tombe 1068 ; vers l'ouest (état 1980).



Figure 52 – Pièce 1062 et affleurement des silos au niveau du sol ; vers le nord (état 1980).



Figure 51 – Maison B, vers l'ouest : Tombe 1068 (dans les pièces 1042 et 1045) ; au deuxième plan réserves 1044 et 1062 (état 1980).

d'occupation de la maison ont été bouleversés par une fosse de chercheurs de trésors qui ont pillé la tombe dès l'antiquité, en cassant une dalle ; il est donc difficile de relier stratigraphiquement la tombe avec le niveau à partir duquel elle a été creusée, et par là même de dater sa construction. Il semble que la tombe était en usage dans le dernier état, mais on ne sait pas depuis quand. Le fait que le sommet des dalles atteigne presque le niveau du dernier sol laisserait penser que la construction n'en est pas très ancienne ; c'est ce que suggère également le tracé du *dromos*, qui a dû s'insérer entre les fondations de murs déjà existants (voir plus haut, pour la répartition des pièces 1045 et 1044-1062).

Sous le pisé, ou pris dedans, a été trouvé un matériel assez brisé et bouleversé, de nature essentiellement utilitaire (*Fig. 53*) : quelques jarres ou amphores de diverses tailles (très fragmentaires, de rares bols syriens ou importés, des meules, mortiers, pilons, des débris de restes osseux (bovidés, poisson...), ainsi que plusieurs petits objets personnels ou destinés à des travaux plus fins (aiguille et fusaïole, poids, hameçon, un cylindre, une figurine...). Il est ici difficile de différencier ce qui a été abandonné sur place de ce qui a pu tomber de plus haut, voire de ce qui provenait peut-être du pillage de la tombe, à cause du bouleversement qu'a subi cet espace. Quoi qu'il en soit, dans tout cet ensemble, rien ne paraît pouvoir être mis particulièrement en relation avec un quelconque rite funéraire qui se serait déroulé ici. La quantité de pisé tombé (et peut-être aussi la présence d'un fragment de rouleau de toit retrouvé tombé dans la chambre funéraire ?), semble indiquer qu'il s'agit d'une pièce couverte, et l'analyse de l'escalier confirme qu'il y avait même une pièce d'habitation à l'étage (elle-même couverte d'une terrasse : voir plus loin *fig. 90*, et restitution *pl. IV*). Mais on ne constate ni dans l'architecture, ni dans le mobilier, aucun lien direct avec la chambre funéraire située sous cette pièce.

#### *Matériel représentatif de la pièce 1042 (Fig. 53)*

- 79/334** : Jarre ; pâte brune, cœur gris. H. cons. 13.
- 79/335** : Jarre à tenon tubulaire ; pâte beige, cœur gris.
- 79/977** : Jarre cananéenne ; pâte chamois. H. cons. 45 (non figuré).
- 80/122** : Épaule de jarre à tenon tubulaire ; pâte rose, cœur gris.
- 79/328-329** : Tessons de jarres à cordon en relief : pâte beige, cœur gris (non figuré).
- 79/299+305** : Bol à lèvres évasées ; pâte beige. H. 5,5,  $\varnothing$  17.
- 80/189** : Pied de coupe ; pâte chamois, cœur gris. H. cons. 5,5,  $\varnothing$  pied 13.
- 80/23** : Haut de jarre, ressaut intérieur (pour couvercle) ; pâte beige, cœur gris. H. cons. 8,  $\varnothing$  ouv. 16.
- 80/80** : Cratère syrien décoré ; pâte beige, peinture brun-rouge. Décor géométrique. H. cons. 13.
- 79/332** : Coupe chypriote *Monochrome*, fragm. (non figuré).
- 79/RS-7** : Aiguille en bronze. L. 15,5.
- 79/11** : Hameçon en bronze. H. 2,7.
- 80/96** : Fusaïole conique en stéatite. H. 0,9,  $\varnothing$  4.
- 79/8** : Poids elliptique en hématite ; une face aplatie avec deux trous. L. 4, poids 45 gr.
- 79/10** : Perle en cornaline, tranche de cylindre. H. 0,3,  $\varnothing$  0,9.
- 79/14** : Cylindre-sceau en faïence. H. 1,3,  $\varnothing$  0,7 (voir *infra* article de A. Caubet, n° 18).
- 80/125** : Fragment de mortier avec tenon plat, en basalte.  $\varnothing$  36.
- 79/16** : Meule dormante plate, en basalte. L. 26, l. 14.
- 80/47** : Pilon-broyeur tronconique, en basalte. H. 5,2,  $\varnothing$  5,5.
- 79/12** : Figurine de taureau (?) en terre cuite. L. cons. 5,5 (voir *infra* article de T. Monloup, n° 5).
- 80/46** : Vertèbres de poisson.

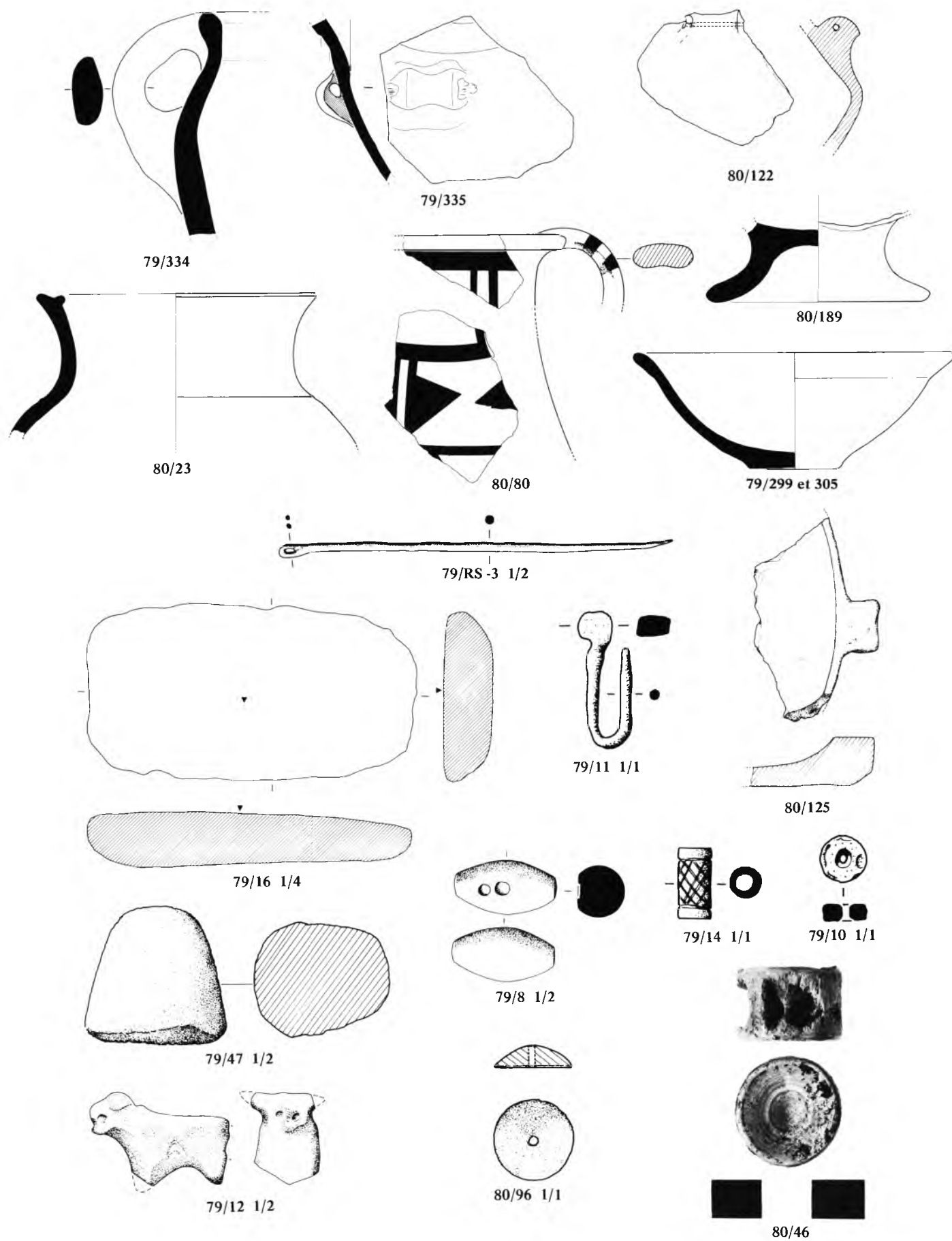


Figure 53 – Matériel de la pièce 1042. Éch. 1/3 (sauf mention autre).



Figure 54 – Pièce 1045 et entrée du dromos ; à droite réserves 1044 et 1062 ; vers le sud (état 1980).



Figure 55 – Pièce 1045 : mur sud 1006 avec niches, et restes de dallage sur le sol (état 1979).



Figure 56 – Fouille de la pièce 1045 : jarres sur le sol ; en bas à droite, canalisation (79/969) sur le pisé tombé de la terrasse ; vers le nord (état 1979).

**80/83** : Os de bovidé (non figuré).

**80/205** : Os de mouton ou chèvre (non figuré).

**79/317-321, 79/341, 80/128-132, 80/202-204...** : Lames de faucilles en silex (en cours d'étude, non figurées).

– *Pièce 1045* (Fig. 54-56)

Elle est commandée exclusivement par la porte 1053 qui vient de la pièce 1042, et elle donne elle-même accès à deux petites pièces symétriques 1044 et 1062. Elle couvre un espace presque carré, de 3.50 m de profondeur sur 4 m de large environ. Le dernier sol d'occupation, à un peu plus de 23 m d'altitude, c'est-à-dire de plain-pied avec la pièce 1042 et les deux resserres qui ouvrent à l'ouest, était recouverte d'une abondante couche de pisé tombé du niveau supérieur (étage ou simplement terrasse du toit ?) ; l'angle sud-est a été fortement perturbé par une profonde fosse, qui a partiellement détruit l'angle des murs 1021 et 1006.

La partie nord-ouest de la pièce est occupée par la tranchée qui constitue le *dromos* d'accès à la tombe 1068, située sous la pièce voisine. On notera la position exceptionnelle de ce *dromos* : il est, selon un usage fréquent, placé sous une autre pièce que la chambre funéraire ; mais bien des cas, le *dromos* se trouve dans la première pièce que l'on rencontre depuis la rue, ou du moins dans une pièce accessible : ici au contraire, il est placé dans une pièce secondaire, totalement dépourvue d'autre porte d'accès que celle qui se trouve au dessus du *dromos* (sur ces difficultés d'accès, voir plus haut : *porte 1053*).

A une faible hauteur au-dessus du dernier sol (environ 0,25 m), deux petits trous irréguliers sont ménagés dans les moellons du mur 1006 (Fig. 55), mais sans le traverser complètement : on ne peut donc y voir des fenêtres (ce serait du reste trop bas), ni des écoulements d'eau (qui eux seraient trop hauts !). Leur forme même interdit également de les interpréter comme des niches utilisables, puisque la partie inférieure en est faite de moellons irréguliers, et que l'on ne pourrait y poser aucun objet (ni lampe, ni autre chose). Il faut probablement y voir des trous pour fixer des madriers courts horizontaux en bois, servant de consoles pour supporter un meuble tel qu'un banc, une étagère ou un placard : c'est tout près de là que furent trouvés un poids de bronze en forme de veau et un cylindre de faïence (tombés du placard où on les conservait ?).

Dans la partie sud-ouest se trouvaient encore quelques pierres plates, à peu près au niveau du sol, et qui sont peut-être le reste d'un dallage irrégulier (Fig. 55).

Le mobilier découvert dans la fouille de cette pièce est assez divers. Il comprenait d'assez nombreuses jarres (Fig. 56), en place sur le sol (mais bouleversés par les pillages et incomplètes), des céramiques syriennes sans décor (bols, puisettes, marmites, cruches, assiettes...) ou bichromes (cruches...), quelques fragments de céramique mycénienne et chypriote, divers outils et instruments de bronze ou de pierre (poids, fusaïoles, mortiers et broyeurs...). On notera en particulier que deux lampes-coupelles ont été trouvées dans l'angle nord-ouest (au-dessus du *dromos*), et que sur le pisé écroulé le long du mur 1021 à l'est était tombé un élément de canalisation en terre-cuite, malheureusement incomplet (Fig. 32b, 56, 58a).

Ainsi, non seulement les restes de pisé tombé sur le sol démontrent que la pièce était couverte, mais les restes d'un élément de canalisation tombé de haut laisse supposer qu'il y avait un deuxième niveau où se pratiquaient des activités utilisant de l'eau qu'il fallait évacuer : la question est alors de savoir si ces occupations se déroulaient sur une terrasse, ou dans une pièce elle-même couverte d'une terrasse. A vrai dire, les conditions de trouvaille des objets ne paraissent pas indiquer comme dans d'autres cas (voir par exemple la pièce 1046 dans la maison A, ou la pièce 1201 dans la maison E), que des objets sont tombés du

premier étage sur le pisé (à l'exception d'une canalisation). Certes, leur absence n'est pas un argument suffisant pour conclure qu'il n'y avait pas de pièce couverte à l'étage ; mais cet indice, ainsi que la position de cette pièce dans l'économie générale de la maison, nous ont incités à proposer de restituer ici seulement une terrasse, sur laquelle pouvaient ouvrir les parties hautes construites au-dessus du vestibule, de la pièce 1042 et des resserres 1044 et 1062 (voir *fig. 89-90* et *Pl. IV*).

Quoi qu'il en soit cette pièce 1045, qui au rez-de-chaussée servait d'accès unique à la tombe, était une pièce sombre, puisque elle n'était éclairée qu'en deuxième jour par la pièce 1042, elle-même couverte. Tout au plus pourrait-on proposer en complément un éclairage par une fenêtre ; mais ce ne pouvait être au nord ni à l'ouest (où se trouvent les autres pièces couvertes de la maison) ; au sud ce sont des pièces de réserve, couvertes, de la maison C. Il reste le côté est, avec la possibilité de s'éclairer par une ouverture (qu'on supposera petite et haut placée, pour maintenir l'autonomie des espaces clos habités), donnant dans la « pièce » 1064 de la maison C que l'on interpréterait comme une cour découverte ; la présence d'un très grand puisard (1080) dans cette cour peut permettre également d'y voir le déversoir des eaux usées et des ruissellements de la terrasse 1045, dont les fragments de canalisation donnent le témoignage. Une telle organisation (si elle peut être confirmée) pourrait faire entrevoir quel était le statut réciproque de ces habitations mitoyennes ; aucune communication ne constitue un passage pour les gens (du moins dans le plan au sol), mais les aménagements privés paraissent dans certains cas pouvoir être mis à la disposition des voisins immédiats, aucune maison ne possédant *tous* les aménagements utiles à la vie quotidienne (puits et puisards par exemple). Et en l'occurrence, les transformations de la maison B la font hériter ici d'un état ancien dans lequel la maison C n'existait pas (du moins sous cette forme).

Mais même si on la munit d'une petite ouverture à l'est, la pièce 1045 devait rester assez obscure, et il n'est pas étonnant que l'on y ait trouvé des fragments de lampes. Le mobilier est pour le reste plutôt celui d'un magasin ou d'une réserve que celui d'une salle de travail : l'accès à la tombe n'en est pas moins surprenant dans une pièce de ce caractère.

La présence d'un fragment de bol chypriote de fabrique *Red-on-Black*, datant au plus tard du début du Bronze Récent, doit être en relation avec la tombe. Mais plutôt que d'y voir un objet du mobilier funéraire, il paraît plus vraisemblable de penser que les travaux de creusement de la tombe ont bouleversé les niveaux antérieurs sous la maison. En effet la tombe a été trouvée pillée depuis l'antiquité, mais les débris que l'on y a reconnus n'indiquent pas une date antérieure au Bronze récent II <sup>12</sup>.

#### *Matériel représentatif de la pièce 1045 (Fig. 57-58)*

**79/509 à 520** : Fragments de diverses jarres (non figurés).

**79/637** : Col de jarre ; pâte chamois, cœur gris. ø 12.

**79/980** : Jarre cananéenne fragmentaire (au nord de la pièce). H. cons. 58.

**79/981** : Jarre cananéenne fragmentaire (dans l'angle sud-est) (non figurée).

**79/982** : *Id.*

**79/969** : Élément de canalisation (incomplet ; contre le mur est 1021) ; pâte rouge. L. cons. 24 (voir *fig. 32*).

12. Voir les restes de matériel présentés dans notre rapport de *Syria* 59, 1982, p. 179 (essentiellement XIV-XIII<sup>e</sup> s.).



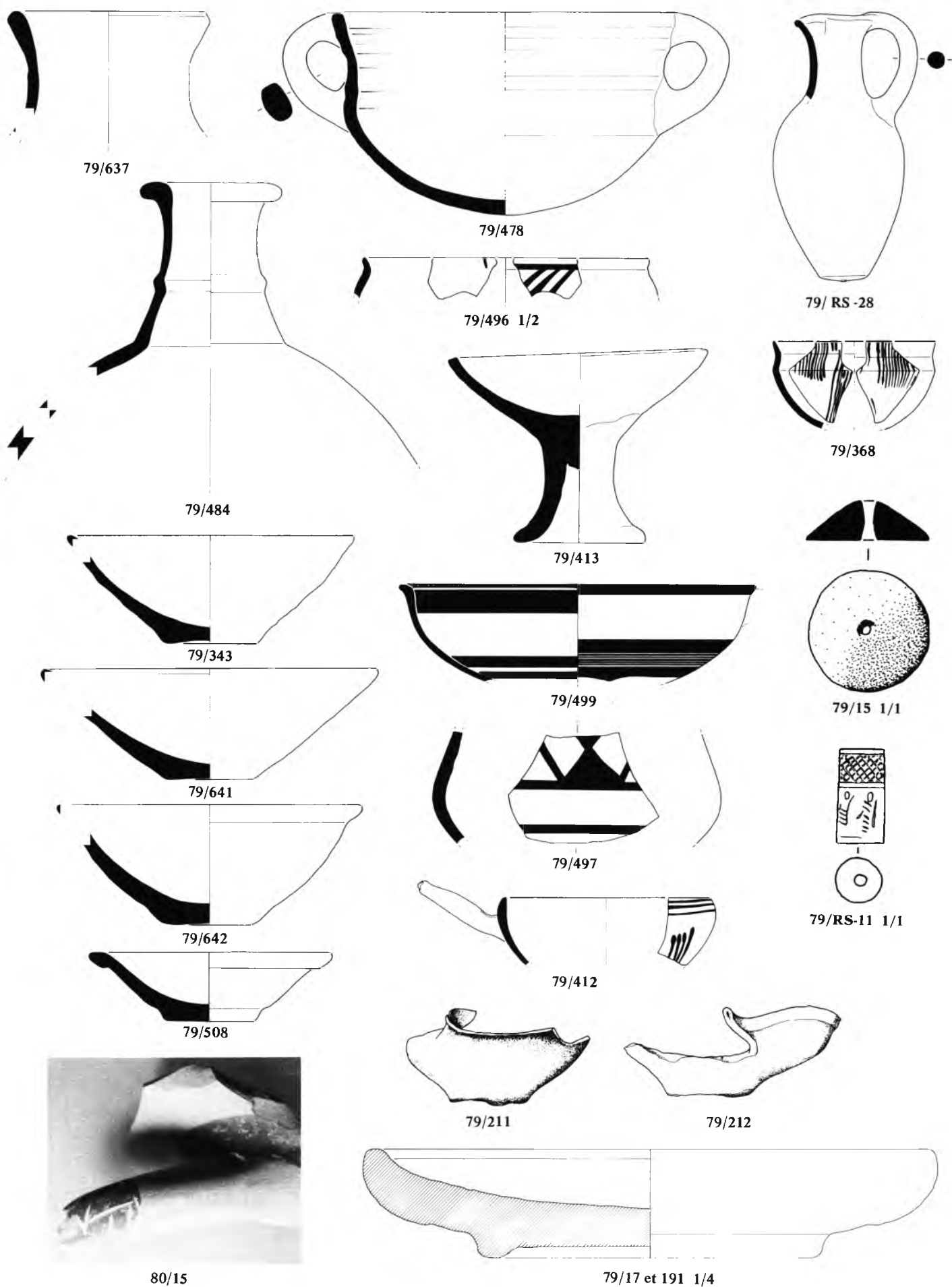


Figure 57 – Matériel de la pièce 1045. Éch. 1/3 (sauf mention autre).



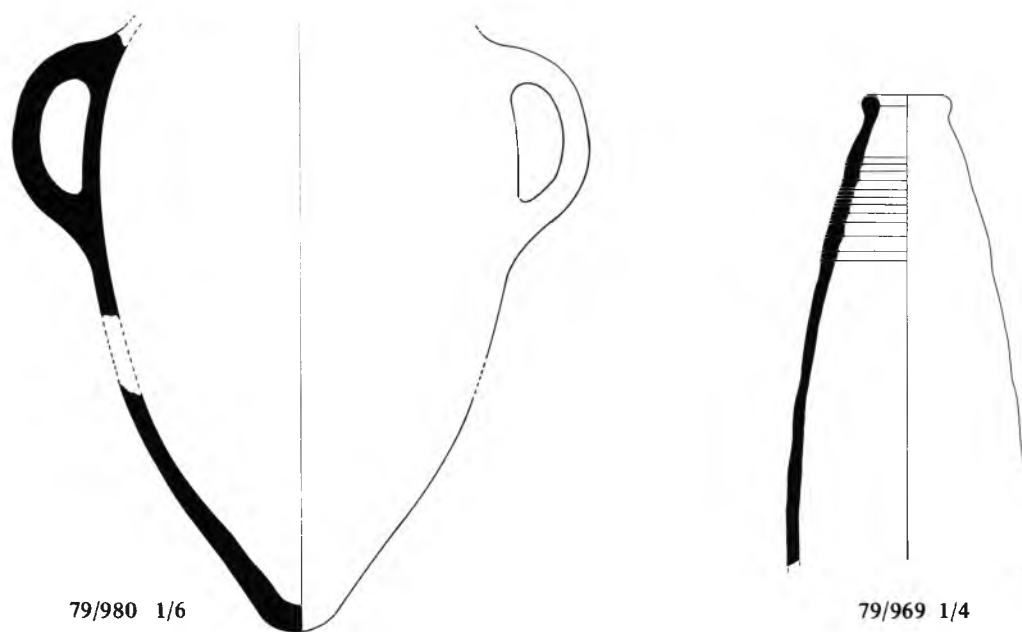


Figure 58 a – Jarre et élément de canalisation de la pièce 1045.



1/1

Figure 58 b – Poids en bronze et cylindre (empreinte) tombés de l'étagère de la pièce 1045.



Figure 59 – Ensemble des pièces de réserves 1044 et 1062.

- 79/484 : Bouteille syrienne ; pâte rose. H. cons. 18,  $\varnothing$  ouv. 8,5.  
 79/638 : Cruche peinte ; pâte rose, peinture noire.  $\varnothing$  28 (non figuré).  
 79/497 : Cratère ou chope bichrome ; pâte beige, peintures noire et rouge. H. cons. 6.  
 79/RS-28 : Puisse syrienne (trouvée dans les fragments de la jarre 79/982) ; pâte beige. H. 16.  
 79/641 : Bol syrien ; pâte rose, cœur gris. H. 5,5,  $\varnothing$  23.  
 79/642 : Bol syrien ; pâte beige. H. 6,  $\varnothing$  20.  
 79/343 : Bol syrien ; pâte beige. H. 6,  $\varnothing$  19.  
 79/508 : Fragment de coupelle (ou de lampe ?) ; pâte beige.  $\varnothing$  14.  
 79/413 : Coupe à pied syrienne ; pâte rose, cœur gris. H. 11,  $\varnothing$  13.  
 79/211 : Lampe-coupelle ; pâte beige (au-dessus du *dromos*). L. cons. 10,5.  
 79/212 : Lampe-coupelle (*id.*). L. cons. 13.  
 79/496 : Bol ou cratère syrien décoré ; pâte beige, peinture noire.  $\varnothing$  13.  
 79/478 : Marmite ; pâte gris-brun, surface lissée. H. 12,  $\varnothing$  26.  
 79/412 : Fragment de bol-à-lait chypriote (*White Slip II*).  $\varnothing$  13.  
 79/499 : Bol mycénien III B.  $\varnothing$  20.  
 80/15 : Cratère mycénien III B ; sur l'anse, marque (en forme d'animal stylisé ?).  
 79/368 : Bol *Red-on-Black*. H. cons. 5,  $\varnothing$  9,5.  
 79/187 : Bouchon de jarre en terre cuite. H. 3,4,  $\varnothing$  5,5 (non figuré).  
 79/191 : Plateau en basalte (fragm., contre le mur sud). H. 8,  $\varnothing$  42.  
 79/189 : Broyeur en calcaire, presque sphérique.  $\varnothing$  5,7 à 7 (non figuré).  
 79/190 : *Id.*  $\varnothing$  11 environ.  
 79/RS-16 : Flèche en bronze (dans la jarre 79/981). L. 10,5 (non figuré).  
 79/RS-12 : Poids de bronze, en forme de bovidé couché. L. 4,6, h. 2,2, poids 45 gr. (**Publ.** Yon, 1982, p. 16, fig. 6 ; voir *infra* l'étude de M.-J. Chavane).  
 79/15 : Fusaïole tronconique en stéatite. H. 0,8,  $\varnothing$  2,3.  
 79/RS-11 : Cylindre en faïence blanche ; décor : tête humaine de profil et quadrillage oblique. H. 1,9,  $\varnothing$  0,9 (voir *infra* étude d'A. Caubet, n° 17).  
 79/414, 529-530, 654-655 : Lames de faucilles en silex.  
 79/531-533 : Débris d'ossements animaux.  
 79/188 : Poinçon en os (?).

#### – Pièce 1044

On a vu plus haut que la pièce 1045 commande deux pièces plus petites (*Fig. 59*), selon un schéma assez traditionnel, et que cette organisation date ici de la dernière phase d'occupation de la maison. Le mur 1014 qui limite au nord la pièce 1044 paraît bien, malgré une fosse qui a détruit partiellement son élévation, avoir été dans son dernier état un mur continu, sans porte (appuyé sur la porte bouchée 1110). La pièce 1044 est donc une petite resserre rectangulaire, large de 1,50 m sur 2,40 m de profondeur, dont l'accès unique se trouve à l'est depuis la pièce 1045 ; le fait que son entrée donne juste sur le *dromos* (*cf. fig. 51*), et qu'elle ne soit éclairée qu'en troisième jour, justifie assez son interprétation comme pièce de stockage, ou réserve de matériel. Comme dans l'angle de la pièce 1045, quelques pierres plates sont peut-être les restes d'un dallage ; le niveau moyen concorde avec celui du seuil 1061 (environ 23,10 m d'altitude), la pièce étant de plain-pied avec la pièce voisine.

Le mobilier conservé était relativement rare : des fragments de pithos et de jarres cananéennes (dont l'une portait sur l'anse une inscription en signes cunéiformes), et quelques objets en pierres.

*Matériel représentatif de la pièce 1044 (Fig. 60)*

**80/49** : Bord de pithos ; pâte rouge.  $\varnothing$  58 (non figuré).

**80/323** : Fragments de jarre cananéenne (non figuré).

**80/325** : *Id.*

**80/42** : Anse de jarre cananéenne avec inscription. L. cons. 10, section 2 x 2,8.

**80/51** : Bord de bol ; pâte gris beige.  $\varnothing$  14 (non figuré).

**80/1** : Objet (?) en pierre, avec une profonde mortaise. H. 3,8, larg. 2 à 3,3.

**80/63** : Peson (?) discoïde, en calcaire.  $\varnothing$  5, ép. 2,2.

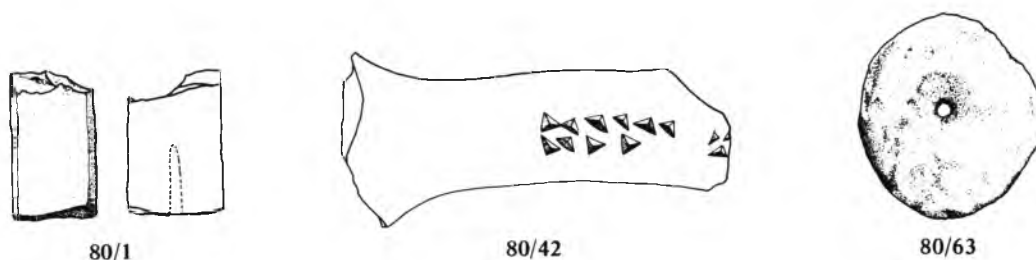


Figure 60 – Matériel de la pièce 1044. Éch. 1/2.

– Pièce 1062

Donnant également sur la pièce 1045, cette resserre est séparée de la pièce 1044 par une cloison (1022, voir *fig. 44*), dont on a vu qu'elle avait été édifée dans le dernier état pour couper en deux une pièce symétrique à 1045. C'est aussi une resserre rectangulaire de petites dimensions, profonde de 2,40 m et large de 1,65 m ; le sol est au même niveau que celui des pièces voisines. La moitié ouest est occupée par deux silos (1270 et 1279), communiquant entre eux. Ils sont soigneusement construits en moellons, selon la même technique que les puits et puisards, et leurs parois devaient être recouvertes d'un enduit épais : des fragments ont été retrouvés au fond, et le mortier et les petits galets et graviers dont le sol de la pièce était couvert en proviennent probablement (voir étude dans ce volume par Y. Calvet et B. Geyer).

Il est évident que ces deux pièces de stockage 1044 et 1062 étaient couvertes, et nous avons proposé (voir *fig. 89*) de restituer également une pièce à l'étage, couvrant les deux resserres et donnant sur la terrasse située au-dessus de la pièce 1045. Comme la pièce voisine, la resserre 1062 devait être très obscure (on y a d'ailleurs trouvé des fragments de lampes-coupelles), car il paraît peu probable que le mur qui les sépare de la cour 1043 – appartenant à la maison A – ait été percé de vraies fenêtres : on peut pourtant suggérer une petite lucarne, très haut placée (?).

Le mobilier se composait essentiellement de fragments de pithos, de jarres cananéennes, et de quelques petits vases utilitaires. On y a trouvé également un beau couteau de bronze et les débris d'un cylindre en faïence.

*Matériel représentatif de la pièce 1062 (Fig. 61)*

- 79/629** : Col de jarre ; pâte beige, cœur gris. H. cons. 10;  $\varnothing$  max. cons. 25,  $\varnothing$  ouv. 10.  
**79/624** : Anse de jarre cananéenne marquée ; pâte chamois, cœur gris. H. cons. 12, section 3 x 3,2.  
**79/625** : *Id.* Section 3,4 x 2,5.  
**79/962** : Bord de pithos à lèvre en bourrelet ; pâte rouge.  $\varnothing$  ouv. 45 (non figuré).  
**79/963** : Bord de pithos à col court ; pâte brun gris.  $\varnothing$  38 (non figuré).  
**79/964** : Bord de pithos à lèvre en bourrelet ; pâte brun-rouge.  $\varnothing$  42 (non figuré).  
**79/965** : Bord de pithos à lèvre évasée en bourrelet ; pâte brun-rouge.  $\varnothing$  30 (non figuré).  
**79/966** : Bord de grand pithos à col court ; pâte chamois ; décor de nervures sur l'épaule.  $\varnothing$  ouv. 42 (non figuré).  
**79/967** : Bord de jarre, lèvre à moulure intérieure ; pâte jaune sableuse.  $\varnothing$  38 (non figuré).  
**79/631** : Bol syrien ; pâte beige. H. 8,  $\varnothing$  12.  
**79/177** : Lampe-coupelle ; pâte beige. L. 13.  
**79/178** : Bol-à-lait chypriote (*White Slip II*).  $\varnothing$  17.  
**79/RS-19** : Couteau en bronze. L. 31 (voir *infra* étude de M.-J. Chavane).  
**79/316** : Fragments de cylindre en faïence (non figuré) (voir *infra* étude d'A. Caubet, n° 19).  
**79/314** : Corne de caprin (non figuré).

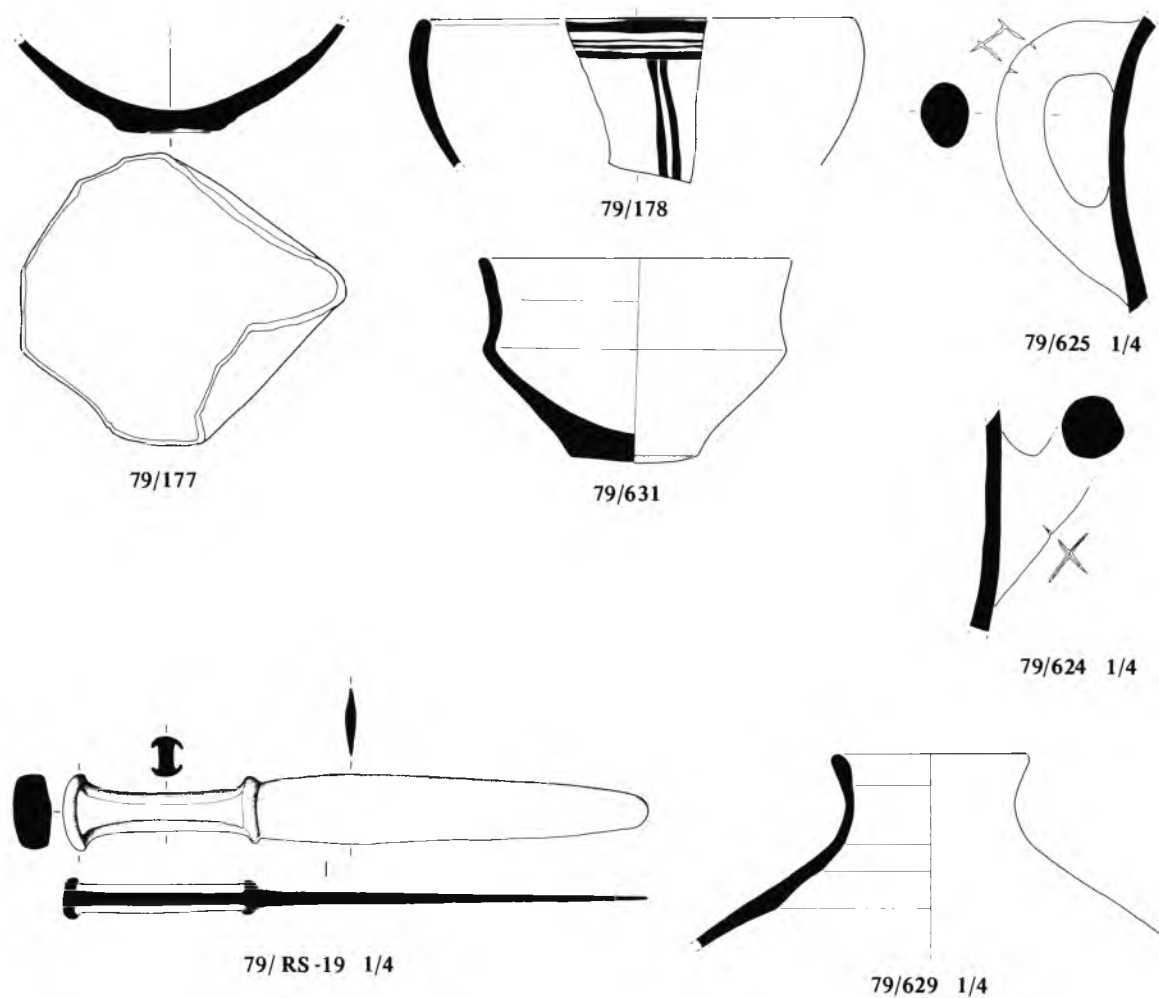


Figure 61 – Matériel de la pièce 1062. Éch. 1/3 (sauf mention autre).



*Figure 62 – Cour 1265, vers le nord-ouest; à droite, mur 1065 le long de la rue (état 1984, en cours de fouille).*



*Figure 63 – Vue vers le sud depuis la cour 1265 (état 1984).*

– Cour 1265 (Fig. 62-64)

L'analyse de la partie orientale de la maison ne pose pas de problème majeur, sinon celui de la transformation d'une cour-jardin servant d'accès depuis le sud, en un espace clos qui ne commande qu'une pièce tout à fait protégée (1282). Nous avons déjà évoqué ces modifications fondamentales (voir plus haut), qui ont eu lieu antérieurement au dernier état d'occupation dont la description est en cause ici.

L'espace 1265<sup>13</sup> occupe une surface légèrement trapézoïdale (4,60 à 4,90 m dans le sens est-ouest, sur 4 à 4,20 m), de près de 20 m<sup>2</sup>, soigneusement protégée de la rue par un long mur continu (voir fig. 62). L'altitude est difficile à déterminer avec précision, faute de sol bien conservé, mais il semble pourtant que la cour devait être au niveau du vestibule voisin, si l'on en juge par les altitudes notées près des quelques objets qui pouvaient être posés sur le sol : 23,38 m là où se trouvait le mortier-tripode (Fig. 64), 23,14 m dans la partie nord de la cour. Dans l'angle sud-ouest sont les restes du muret 1100.

Le mobilier assez fragmentaire comprend les éléments ordinaires : jarres et vaisselle domestique, ainsi que quelques instruments de pierre (mortiers, broyeurs), et un cylindre.

*Fosse 1277* : Une petite fosse à peu près circulaire (environ 0,90 à 1,00 m de diamètre) a traversé le sol près de l'angle sud-est de la cour. Le fond en est à environ 23 m d'altitude (soit à 40 cm sous le sol), mais elle a en réalité pu être creusée de plus haut, sans que le bouleversement des terres de surface permette de le déceler. On y a trouvé quelques tessons de jarres, de bols syriens ou chypriotes très ordinaires, quelques lames de silex, et des débris d'ossements animaux peu reconnaissables. L'objet le plus intéressant était un rouleau de calcaire, semblable à ceux qui servent pour les toits, mais beaucoup plus petit (84/373 : voir fig. 65) : peut-être s'agissait-il d'un instrument domestique servant par exemple à écraser les olives avant le pressage<sup>14</sup>. En tout cas, sa présence dans ce trou paraît accidentelle et consécutive au bouleversement des pillages.

*Matériel représentatif de la cour 1265 (Fig. 66)*

**84/308** : Jarre à fond légèrement bombé ; pâte beige.  $\varnothing$  fond 18 (non figurée).

**84/321** : Fragment de jarre à décor d'incisions obliques ; pâte grise. Larg. 7.

**84/333** : Jarre ; pâte gris beige.  $\varnothing$  fond 8.

**84/327** : Bol syrien ; pâte beige, cœur gris.  $\varnothing$  fond 6.

**84/350** : Bol syrien, fond plat ; pâte chamois, cœur gris.  $\varnothing$  fond 8.

**84/331** : Cratère en cloche, Mycénien III B ; pâte beige (décor effacé). H. cons. 13,  $\varnothing$  ouv. 26.

**84/312** : Fragment de bol-à-lait chypriote (*White Slip II*) (non figuré).

**84/313** : Partie supérieure (anneau) d'applique murale ; pâte gris beige. Dim. 7 x 3 (non figurée).

**84/307** : Peson lenticulaire, terre cuite.  $\varnothing$  11, ép. 2,5.

**84/357** : Mortier-tripode, basalte. H. 9,  $\varnothing$  25 (voir fig. 64).

**84/324** : Meule en calcaire coquillier. L. 12, l. 12, ép. 6 (non figurée).

**84/479** : Fusaïole en stéatite. H. 0,8,  $\varnothing$  2.

**84/325** : Cylindre-sceau en stéatite ; frise de trois personnages et un caprin. H. cons. 2,3,  $\varnothing$  1.

**81/142** : Col de bouteille en faïence.  $\varnothing$  bord 4,6 (voir *infra* étude d'A. Caubet, n° 15) (non figuré).

13. Désigné comme *locus* 1088 pour sa partie nord-ouest (A 1 c/2-3) au début de sa fouille pendant la campagne de 1980, il a été réuni lors de la reprise des travaux en 1984 au *locus* 1265 (B 1

c/1-4) : par commodité, l'ensemble est désigné ici sous ce dernier numéro seulement.

14. Pour ces procédures et ces techniques, voir *infra* l'étude d'O. Callot sur les huileries.

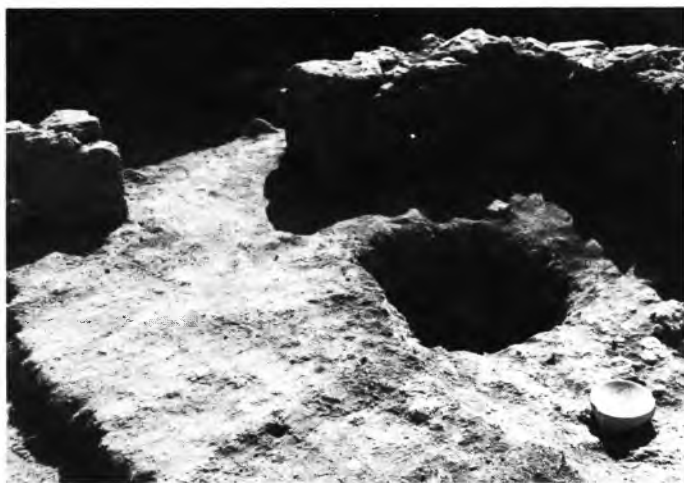


Figure 64 – Cour 1265 et fosse 1277, vers le sud-est (état 1984) ; à droite, le mortier 84/357.



Figure 65 – Rouleaux en calcaire. Éch. 1/13 env. :  
à gauche, 84/133 [Fosse 1237, A 1 a/4]  
à droite, 84/373 [Fosse 1277 dans la cour 1265].

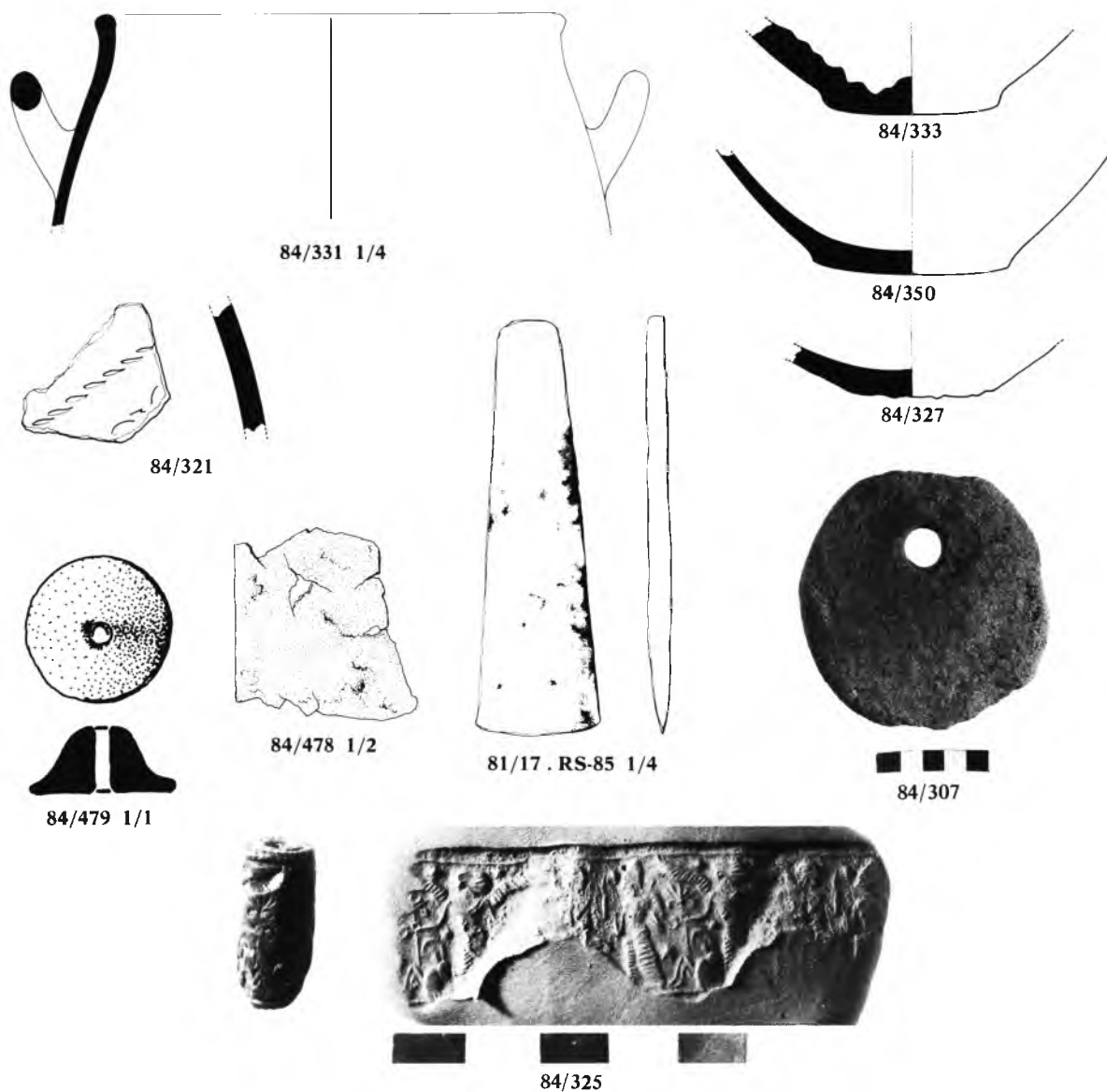


Figure 66 – Matériel de la pièce 1265 (fouilles 1981-1984). Éch. 1/3 sauf mention autre.

**81/17/RS-85** : Hache plate en bronze. L. 23,8 (voir *infra* étude de M.-J. Chavane).

**84/478** : Plaque de bronze, percée d'un trou. H 5,5.

**84/625** : Coquille de murex (non figurée).

**81/212-216** : Fragments osseux animaux (non figurés).

**81/123-132** : Lames de silex (non figurées).

– Dans la fosse 1277 :

**84/373** : Rouleau cylindrique, percé de deux mortaises aux extrémités ; calcaire. L. 40, ø 16 (voir *fig. 65*).

– Pièce 1282

Cette pièce, qui occupe l'extrémité orientale de la maison B, est appuyée au nord et à l'est sur les rues 1038 et 1288 dont la protègent des murs en moellons de belle qualité (voir *fig. 67*) : aucune communication ne permet d'y accéder directement depuis l'extérieur. On a vu plus haut les incertitudes qui subsistent pour le mur qui la limite au sud (1280) ; mais les arrachements des fondations laissent pourtant supposer que ce mur était continu, et isolait la pièce des constructions de la maison C. Le seul moyen d'accès reste donc le côté ouest, depuis la cour 1265 : une porte (1266) ouvre dans l'axe de la porte qui mène en face au vestibule d'entrée du bâtiment principal, et un passage plus étroit (1285) suit le mur de la rue au nord.

C'est une pièce de 4,50 m de large sur 2,10 m de profondeur, où l'on entrait de plain pied depuis la cour (altitude d'environ 23,30 m). Le sol (ou ce qu'il en reste) a été trouvé couvert de débris de pisé, parfois brûlé – en particulier dans la partie sud – (restes d'incendie lors du pillage ?), avec des traces de paille encore visibles. Dans le pisé, se trouvaient pris les restes d'un mobilier domestique (jarres et support, cruches, fusaïoles...) ; contre le mur est, restaient quelques fragments de dalles, effondrées au centre (à 23,13 m d'altitude) : elles servaient sans doute à caler la jarre 86/101 retrouvée juste dessus<sup>15</sup>.

Il faut donc l'imaginer couverte, probablement d'un simple toit en terrasse, puisque aucun escalier ne suggère l'existence d'une pièce à l'étage (voir notre proposition de restitution *pl. I*). Tout paraît montrer qu'il s'agissait d'une pièce utilitaire, et où l'on pouvait exercer des activités, puisque les deux ouvertures à l'ouest permettaient d'y voir clair. Si cette pièce appartient bien à l'ensemble sociologique de la maison B, elle en constitue architecturalement une annexe. La suite de l'analyse de la maison C, qui la borne au sud, montrera peut-être (mais la région du mur mitoyen est gravement endommagée) si les deux constructions sont liées.

*Matériel représentatif de la pièce 1282 (Fig. 68)*

**84/101, 598** etc : Fragments de jarres.

**84/482** : Support de jarre ; pâte beige jaune, cœur gris. H. 6, ø 12 à 14,5.

**84/601** : Cruche syrienne décorée. H. 24, ø 16.

**84/602** : Vase à étrier mycénien fragmentaire. ø restitué 13.

**84/603** : Marmite ; pâte brune. H. cons. 4.

**84/480** : Bouton en stéatite. H. 0,9; ø 2.

**84/668** : Échantillon de pisé et paille hachée, brûlée (non figuré).

15. Les exemples de matériel présentés ici ne concernent que la campagne de 1984.





Figure 67 – Pièce 1282 ; vers le sud (état 1986).

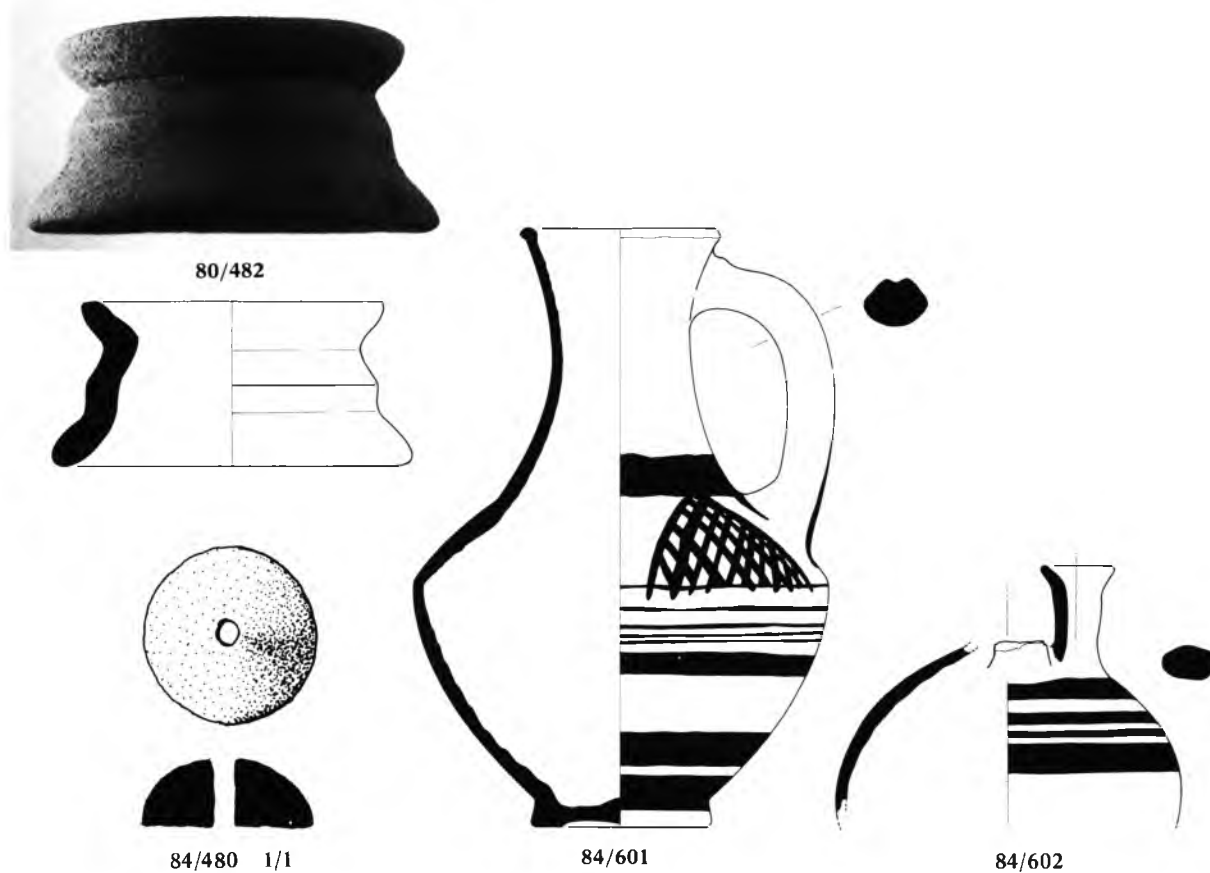


Figure 68 – Matériel de la pièce 1282. Éch. 1/3 (sauf mention autre).

## V – MAISON E : VESTIGES D'UNE DEMEURE A ÉTAGE

On rappellera que la Maison E n'est pas entièrement dégagée. La berme ouest du carré A2a recouvre encore une portion de la pièce 1206 ; par ailleurs, la présence de la porte 1235 dans cette même berme témoigne de l'extension de cette habitation vers l'ouest. Dans son état actuel l'ensemble dégagé couvre environ 65 mètres carrés (*Fig. 69 et 70*). Il est limité au nord par la Maison A, à l'est par la rue 1208 (qui lui donne accès) et au sud par l'ensemble artisanal F. L'implantation de la Maison E dans son îlot architectural ne diffère guère de celle de ses voisines. Les divers murs qui la structurent sont plus ou moins construits sur le même modèle, qu'il s'agisse des murs extérieurs sur la rue 1208, des murs mitoyens séparant cette habitation de la Maison A, ou des simples cloisons internes ; d'une largeur moyenne de 0,65 m, ils sont tous construits en moellons relativement bien appareillés. Il convient enfin de souligner la conservation exceptionnelle des vestiges dans cette partie du site (*Fig. 92*) : de nombreux murs sont préservés en élévation sur près de 2 m. La Maison E a sans aucun doute bénéficié à cet égard de sa situation en rupture de pente, en contrebas de la Maison A.

### Limites

Le schéma d'organisation général de la construction paraît assez clair. Les limites telles qu'on les connaît aujourd'hui n'ont apparemment pas subi de modifications postérieures à l'édification de l'îlot. Seul le cas de l'ensemble artisanal F demeure en suspens ; en l'état actuel de la fouille, il constitue une entité indépendante de la Maison E, mais il conviendrait de dégager les structures enfouies en A3a-b pour le prouver définitivement.

– *Mur 1035* : Ce mur, qui assure la limite nord de la Maison E, est mitoyen avec les pièces 1046 et 1047 de la Maison A, à laquelle il sert de mur de terrasse. On se reportera pour sa description au commentaire général sur la Maison A, *supra*.

– *Mur 1030* : Long de 2,10 m, ce mur est endommagé par une fosse dans sa partie supérieure et n'est bien conservé qu'à l'angle nord-est de la Maison E (sur une hauteur de 1 m environ). Il n'est pas lié au mur perpendiculaire 1035 mais prolonge le mur 1007 de la Maison A.

– *Mur 1031* : Comme le précédent, il sépare la Maison E de la « cour » 1051. Sa construction est soignée et l'on note l'alternance régulière des lits de moellons et de pierres plates. Long de 3,10 m, il s'élève à moins d'un mètre au dessus du niveau de la cour extérieure ; cette faible hauteur de conservation ne permet pas de préciser s'il était percé d'une ouverture destinée à l'éclairage de la pièce 1201.

– *Mur 1202 (et blocage 1203)* : Situé le long de la rue 1208, il limite la pièce 1201 à l'est. La régularité de sa construction et de son alignement le rapproche du mur précédent, auquel il est liaisonné. L'angle formé par ces deux murs est renforcé par des blocs d'angle taillés grossièrement, mais disposés avec soin. Long de 3,50 m et large de 0,65 m, le mur 1202 était primitivement coupé par la porte 1203. Celle-ci a été murée dans un état postérieur, privant ainsi la pièce 1201 de son ouverture sur la rue 1208 ; ce blocage a été exécuté avec soin et ne rompt pas trop le bon alignement du mur 1202 (*Fig. 71*).

– *Mur 1205* : Dans le prolongement du précédent, il sépare les pièces 1209 et 1215 de la rue 1208. Long de 3,10 m, il est coupé au nord par la porte 1207. Sa construction apparaît assez irrégulière et inclut des renforts grossiers au niveau des jambages de la porte.

– *Mur 1217* : Par sa mitoyenneté avec l'ensemble artisanal F, on considère ici qu'il assure la limite sud de la Maison E. Son ordonnance très régulière est bouleversée par une fosse située dans sa moitié ouest. Long de plus de 6 m, il est conservé en élévation sur près de 2 m de haut dans sa partie est, au sud de la pièce 1206.

### Accès

Primitivement, la Maison E disposait de deux portes ouvrant sur la rue 1208 et donnant respectivement dans les pièces 1209 et 1201, voisines. On a signalé plus haut que la porte 1203 avait été murée au cours d'une réfection. La Maison E, dans son dernier état ne comportait donc qu'un accès, au moins de ce côté.

– *Porte 1207* : Large de 1,20 m, cette ouverture est ménagée dans le mur 1205. Ses jambages sont renforcés de gros moellons irréguliers. Le seuil est très médiocrement construit : il se présente comme un simple blocage entre les deux jambages de la porte. Il est actuellement préservé jusqu'à l'altitude de 22,24 m, et il convient peut-être de lui restituer également un seuil en bois ; aucune crapaudine n'a été repérée.

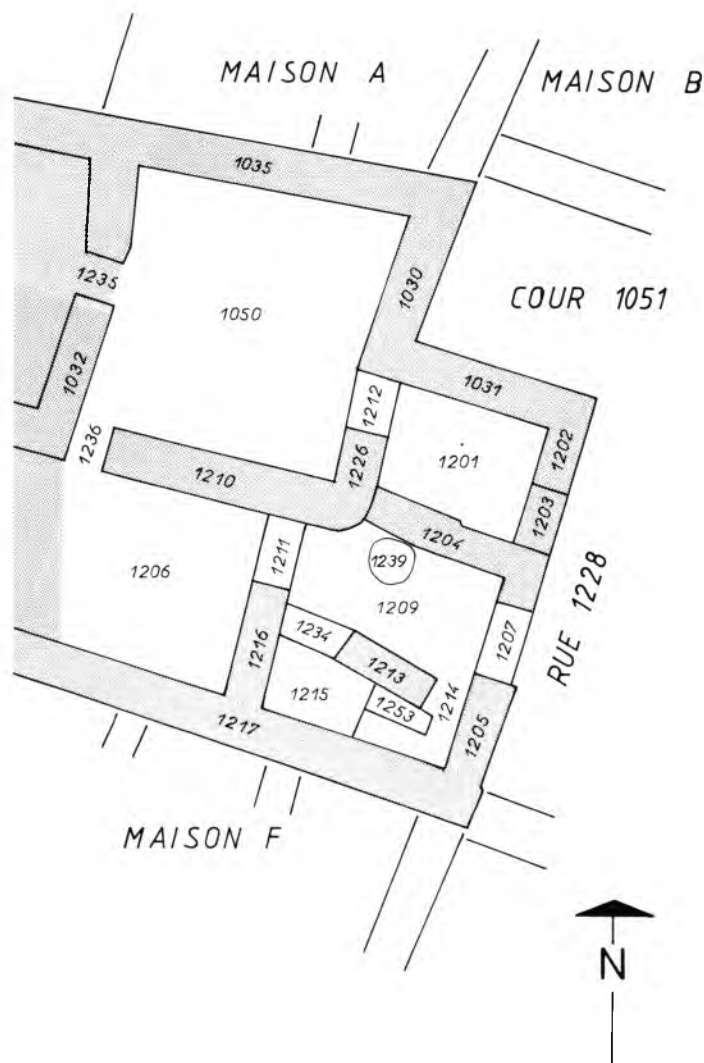


Figure 69 – Schéma de la Maison E (dernier état de l'occupation).



*Figure 70 – Vue générale de la Maison E, vers l'ouest (état 1981).*



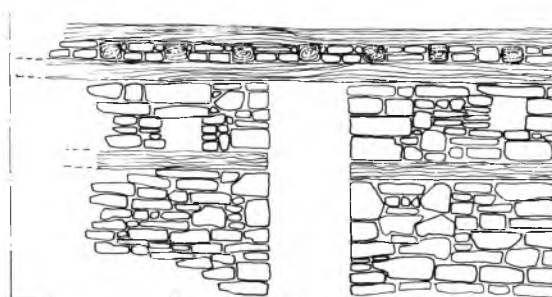
*Figure 71 – Maison E. Porte bouchée 1203 (pièce 1201).*



Figure 72 – Maison E. Mur 1210 (pièce 1050), vers le sud (état 1981).



a



b

Figure 73 – a. Maison E. Mur 1232 et porte 1235 (pièce 1050), vers l'ouest. État 1981.  
b. Élévation restituée, avec chainages horizontaux en bois.

## Séparations intérieures

L'espace intérieur est structuré par plusieurs murs, porteurs pour la plupart, et qui délimitent actuellement 4 pièces.

– *Mur 1210/1226* : C'est l'un des murs les mieux conservés de l'ensemble du chantier (Fig. 72). De construction solide et soignée, il s'élève à environ 2 m au dessus du sol des pièces 1050 et 1206, dont il assure la séparation. Son retour vers le nord (1226) présente une bien moindre conservation, mais on remarque qu'il lui est parfaitement solidaire, ce qui renforce l'hypothèse du rôle porteur de l'ensemble qu'ils constituent.

– *Mur 1216* : Long de 1,40 m et large de 0,60 m, le mur 1216 est conservé sur 1,30 m de hauteur. On note que son parement ouest, qui donne sur la cour 1206, présente un appareillage plus soigné que son équivalent à l'est servant d'appui à l'escalier 1215.

– *Mur 1204* : Ce mur qui ferme au sud la pièce 1201 ne présente aucune liaison avec ceux qui lui sont perpendiculaires (1226 et 1205). Long de 2,50 m et large de 0,60 m, il est construit très irrégulièrement et apparaît plutôt comme une simple cloison. Le décrochement très net que l'on remarque à son extrémité ouest, à la jonction du mur 1210, renforce cette hypothèse.

– *Mur 1213* : Ce mur très endommagé n'est conservé que sur 0,70 m de hauteur. Long de 1,60 m et large de 0,60 m, il constitue un élément important de la structure de la maison. Il sert d'appui à la fois aux marches de pierre de l'escalier 1215 et à l'échelle de bois qui le prolongeait ; son rôle de soutien de la couverture de la pièce 1209 est par ailleurs évident, et c'est également lui qui assure, dans cette même pièce, l'isolement des latrines aménagées sous l'escalier 1215.

– *Mur 1232* : Ce mur est aujourd'hui partiellement engagé dans la berme ouest du carré A2b1. Conservé sur plus de 1,80 m de hauteur, son élévation ouest, qui apparaît sur la coupe 2, pl. II, est particulièrement intéressante. On observe qu'en son milieu, de part et d'autre de la porte 1235 (elle-même légèrement décentrée vers le nord), deux petites niches d'environ 0,35 x 0,40 m et profondes d'une quinzaine de cm, sont disposées à 1,10 m du sol<sup>1</sup>. Cet aménagement est jusqu'ici unique dans les maisons étudiées : sa mise en évidence est peut-être liée à l'exceptionnelle préservation des structures dans cette partie du chantier. La conservation de la porte 1235 elle-même mérite d'être soulignée : la coupe 2 (Pl. II) et la photographie Fig. 73, montrent très nettement l'effondrement qui a suivi la rupture de son linteau. L'examen attentif de cette élévation permet d'ailleurs d'identifier ce linteau de bois à une véritable sablière de chaînage qui parcourait toute la longueur du mur. Une seconde sablière peut être également rétablie au niveau de la base des niches, à mi-hauteur de l'élévation actuelle (cf. croquis, fig. 73). On peut comparer ce système de double sablière (« haute » et « basse ») à celui qu'a restitué O. Callot dans l'armature des maisons de la tranchée « Ville Sud » (Callot, 1983, p. 27-28 et fig. 31). On notera cependant que dans celles-ci, les jambages des portes sont en bois et se présentent comme des poutres verticales, perpendiculaires aux sablières. Dans le cas de la porte 1235 de la Maison E, il est clair qu'un tel dispositif ne peut qu'être difficilement restitué. D'une part, l'ouverture, déjà peu large (0,67 m, cf. *infra*), deviendrait impraticable ; d'autre part, on note la présence de plusieurs blocs taillés qui constituent les véritables montants de la porte, de part et d'autre de la sablière basse. Cette observation paraît confirmer qu'on se trouve ici en présence d'une architecture moins élaborée que celle de la tranchée « Ville Sud ».

1. Lors du dégagement du parement est du mur 1232 (le seul visible), nous nous sommes interrogés sur la nature exacte de ce dispositif : niches ou fenêtres ? En l'état actuel de la fouille, l'examen confir-

me la première proposition : ces deux ouvertures sont apparemment obturées à mi-profondeur du mur par deux dalles verticales, soigneusement maçonnées.

### Communications intérieures

– *Porte 1214* : Ce passage très étroit (0,65 m) donne accès, depuis la pièce d'entrée 1209, au petit réduit situé sous l'escalier. Son seuil n'est pas conservé. L'exiguïté de cette ouverture était apparemment dictée par la fonction de l'espace restreint à laquelle elle donne accès (des latrines, *cf. infra*).

– « *Porte* » 1234 : Cette ouverture dans le mur 1213 n'est en réalité pas une porte mais un simple aménagement destiné à l'installation du massif de l'escalier 1215 desservant l'étage supérieur de la maison. Sa largeur, légèrement supérieure à 1 m, correspond exactement à la longueur des marches de pierres retrouvées effondrées dans la pièce 1209. Le « seuil » 1234 ne va pas à l'encontre de cette restitution: il représente simplement la poursuite en fondation du mur 1213.

– *Porte 1211* : Très endommagée par l'effondrement partiel du mur 1216, l'ouverture 1211, actuellement large de près de 1,20 m, ne reproduit sans doute pas les dimensions exactes de la porte primitive. Son seuil de pierre est situé à une altitude de 22,18 m. Il est difficile de préciser si cette porte, qui permet de relier l'entrée 1209 à la cour 1206, possédait un battant ou non. La belle crapaudine 81/777 (*Fig. 74*), retrouvée isolée dans la pièce voisine ne constitue pas un élément déterminant. Si l'espace 1206 est convenablement restitué comme une cour, on imagine d'ailleurs plus volontiers un simple passage qui, outre la circulation, assurait l'éclairage du vestibule 1209 ; ajoutons que l'on ne remarque aucun montant visible du côté nord de cette porte, dans la construction du mur 1210.

– *Porte 1236* : Relativement étroite (0,65 m env.), elle permet de passer de la cour 1206 à la pièce 1050. Son existence est prouvée par l'interruption nette et le renforcement de l'extrémité ouest du mur 1210. Sa description demeure cependant limitée, dans la mesure où cette ouverture est presque totalement recouverte par la berme ouest de A2b3.

– *Porte 1235* : La même remarque vaut pour la porte 1235 qui assure la liaison entre la pièce 1050 et la ou les autres pièces de la Maison E, situées plus à l'ouest et non encore fouillées. La largeur de cette ouverture est de 0,67 m (*cf. supra* pour la restitution de son élévation, *fig. 73*).

– *Porte 1212* : Cette dernière porte intérieure permet d'accéder à la pièce 1201, depuis 1050. Large de 0,90 m, elle est partiellement endommagée dans sa partie supérieure. Son seuil s'élève à l'altitude de 22,84 m.

### Les « pièces » et leur destination

#### – *Pièce 1209*

Dans le dernier état d'occupation du bâtiment, c'est elle qui par sa position assure l'accès aux autres pièces de la Maison E. De forme assez régulière, elle occupe un espace presque carré de 3,30 × 3,50 m environ. L'importance du mur 1213, qui s'élève en son centre, a déjà été soulignée ; c'est lui qui commande l'économie de la pièce, et la répartit en trois zones distinctes : au nord, un vestibule ; au sud-ouest, un escalier (*locus* 1215) ; au sud-est, une installation de latrines aménagée sous la seconde volée de cet escalier.

– Le *vestibule* occupe toute la pièce sur une largeur de 1,80 m ; son sol, à une altitude moyenne de 22,10 m est sensiblement au même niveau que la rue 1208 adjacente (22,08 m). Le seuil de la porte 1207, situé lui à 22,24 m (et peut-être surmonté d'un renfort en bois, *cf. supra*), assurait donc une protection nécessaire contre la pénétration des eaux pluviales à l'intérieur de la maison. La vocation de passage de cette portion nord de la pièce 1209, située entre les portes 1207 et 1211, paraît évidente. La présence d'un four ou *tannour* (*locus* 1239, *fig. 75*) peut donc légitimement surprendre en un tel lieu. L'état de dégradation du sol



Figure 74 – Maison E. Crapaudine 81/777 de la pièce 1209.



Figure 75 – Maison E. Tannour 1239 dans la pièce 1209 (état 1981).

de la pièce 1209 n'a pas permis de préciser, lors de la fouille, si ce *tannour* était encore utilisé lors du dernier état d'occupation, ou s'il était recouvert par les recharges les plus récentes du sol ; on constate cependant, qu'aménagé non loin du renforcement créé par le décrochement du mur 1204, il n'entrave aucunement la circulation.

– Aucun élément ne subsiste, en place, de l'*escalier* 1215. Son élévation peut cependant être reconstituée par l'examen dimensionnel des 5 marches de pierre, retrouvées effondrées dans le vestibule (cf. fig. 70), et par la configuration de la portion de la pièce qui l'abritait. On proposera donc la restitution suivante (cf. pl. II, 2 et IV ; fig. 89-90) : montant tout d'abord vers le sud, en s'appuyant sur le mur 1216, cet escalier était composé de deux premières marches donnant accès à un palier (que la hauteur des marches effondrées permet de porter à 22,95 m d'altitude) ; puis l'escalier, s'appuyant sur le mur 1217, tournait vers l'est, et trois nouvelles marches de pierre précédaient l'échelle en bois conduisant à l'étage. Cette reconstruction, qui suppose une hauteur de plafond d'environ 2,60 m (la même que celle qui a été restituée dans les Maisons A et B), ne paraît pas imprudente : les marches de pierre qu'elle nécessite sont de dimensions tout à fait similaires à celles que la fouille a mises au jour<sup>2</sup> ; par ailleurs, l'escalier ainsi disposé n'empiète pas sur le puisard 1253, à l'angle sud-est de la pièce, et son élévation ne prévient aucunement l'utilisation de ce réduit d'angle comme *latrines*, elles-mêmes accessibles par l'étroite porte 1214 cf. aussi fig. 39b.

Comme dans le *locus* 1040 de la Maison A (cf. *supra*), la présence d'un escalier partiellement maçonné, avec palier d'angle, incite à restituer ici une pièce à l'étage plutôt qu'une simple terrasse. Naturellement il convient d'être prudent, mais là encore, les observations archéologiques paraissent confirmer une telle hypothèse : l'effondrement de pierres extrêmement dense du remplissage laisse supposer davantage qu'une simple toiture au-dessus de la pièce 1209 ; par ailleurs, on note la présence de plusieurs vases en céramique *Red Lustrous* (81/3058-3061) dans le pisé de l'effondrement, nettement au-dessus du niveau de sol : ils proviennent très vraisemblablement de l'étage.

2. Dimensions des 5 marches retrouvées effondrées (et sans doute partiellement déplacées) dans le vestibule 1209 : *longueur* : 90, 95, 96, 104 et 104 cm ; *largeur* : 26, 30, 30, 37 et 37 cm ; *hauteur* : 16, 18, 18, 18 et 20 cm. La première marche de l'escalier 1215,

au niveau du sol, est aisément reconnaissable : elle possède une extrémité en biseau qui lui permet de s'adapter parfaitement en longueur au-dessus du « seuil » 1234, entre le mur 1213 et le mur 1216.



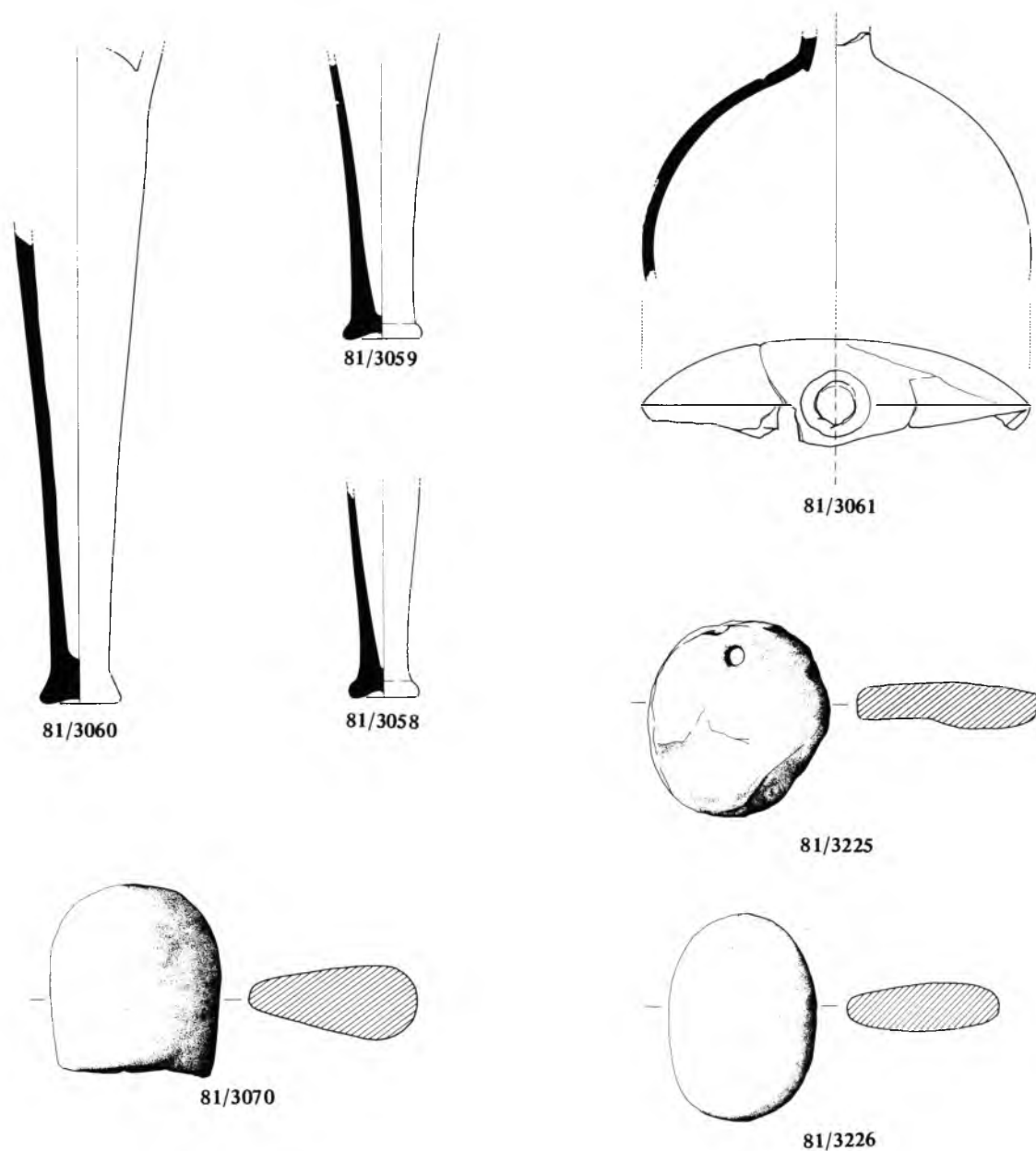


Figure 76 – Maison E. Matériel représentatif de la pièce 1209  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

Le reste du rare matériel recueilli dans la pièce 1209 provient pour l'essentiel du sol du vestibule ; on y remarque surtout des objets utilitaires (mortier, polissoirs etc...) qui semblent indiquer que ce lieu de passage abritait aussi quelques activités domestiques (autour du *tannour* 1239 ?) ; le puisard 1253, quant à lui, n'a pas livré de mobilier.

*Matériel représentatif de la pièce 1209 (Fig. 76)*

– Dans le remplissage, au-dessus du sol :

**81/3060** : Bouteille, incomplète (manque le col) ; *Red Lustrous*, intérieur noir. H. cons. 28,5.

**81/3059** : Pied de bouteille ; *Red Lustrous*, intérieur brun. H. cons. 14.

**81/3058** : Pied de bouteille ; *Red Lustrous*, intérieur gris-noir. H. cons. 10.

**81/3061** : Gourde, fragmentaire ; *Red Lustrous*. H. cons. 16.

– Sur le sol du vestibule :

**81/3225** : Peson circulaire, perforé ; terre cuite.  $\varnothing$  8,3 ; ép. 2,1.

**81/3226** : Galet-polissoir ; pierre gris-bleu.  $8,9 \times 6,4$ .

**81/3070** : Polissoir ; pierre gris-bleu.  $8,1 \times 7,5$ .

**81/3071** : Mortier hémisphérique ; calcaire coquillier.  $\varnothing$  env. 98 ; H. env. 60 (non figuré).

**81/777** : Crapaudine complète ; pierre granitique gris-clair.  $18,5 \times 15,5 \times 6$  (Fig. 74).

– Dans le remplissage du tannour (four 1239) :

**81/3040** : Objet en forme de petit vase ; ivoire. H. 3,4 (non figuré). Voir *infra* étude de J. Gachet, n° 18.

– Cour 1206

Cet espace, partiellement recouvert par la berme ouest du chantier, est actuellement dégagé sur une surface de  $3 \times 3$  m environ. On y accède depuis le vestibule 1209 par la porte 1211 ; une deuxième porte (*locus* 1236) assure au nord la communication avec la pièce 1050. Une ou deux portes supplémentaires existent peut-être sous la berme conservée : elles pourraient assurer la desserte de la portion non fouillée de la Maison E, à l'ouest<sup>3</sup>.

Dans la restitution architecturale que nous proposons, nous interprétons cet espace comme une cour, plutôt que comme une pièce couverte. C'est la seule unité architecturale de la Maison E qui possède un niveau de sol bien marqué dont les recharges, nettes et nombreuses, semblent indiquer une surface exposée à la circulation comme aux intempéries<sup>4</sup>. Les restes d'un pavement, que l'on imagine lui aussi plus volontiers situé en plein air, apparaissent dans l'angle sud-est de cette « cour » (Fig. 77).

L'ensemble du mobilier archéologique se trouvait au niveau du sol le plus récent, ou mêlé aux recharges sous-jacentes<sup>5</sup>. Ce matériel, relativement abondant, plaide aussi pour l'identification d'une cour : contre le mur 1210, une grosse jarre à fond plat (81/888), ainsi que les restes de plusieurs amphores « cananéennes » (81/889) ; divers vases, souvent fragmentaires à l'exception d'une belle hydrie mycénienne (81/890), retrouvée près de la porte 1211 (Fig. 78). On note aussi la présence d'une meule et de plusieurs polissoirs et broyeur. Aucun objet personnel ou de toilette n'a en revanche été relevé.

3. C'est le parti qui a été adopté, à titre d'hypothèse, sur l'élévation restituée, *pl. III*.

4. La cote 21,84 m mentionnée sur la *fig. 2* est l'altitude du sol le plus ancien, auquel nous associons le pavement décrit *infra*. Des niveaux de recharge apparaissent à 21,91 et 22,03 m et témoignent d'une élévation de près de 20 cm du niveau général de la

cour lors des divers états d'occupation de la Maison E.

5. Seul le ciseau en bronze 81/504 a été découvert en position « haute », à plus de 0,60 m au-dessus des sols, mêlé à l'effondrement. Mis au jour tout contre le mur 1217, il pourrait tout aussi bien provenir d'une pièce en étage de la Maison F.



*Figure 77 – Maison E. Vestiges de pavement dans la cour 1206 (vers le sud).*



*Figure 78 – Maison E, Cour 1206.  
Hydrie mycénienne 81/890.*



*Figure 79 – Maison E, pièce 1050.  
Rouleau de toit 81/236.*

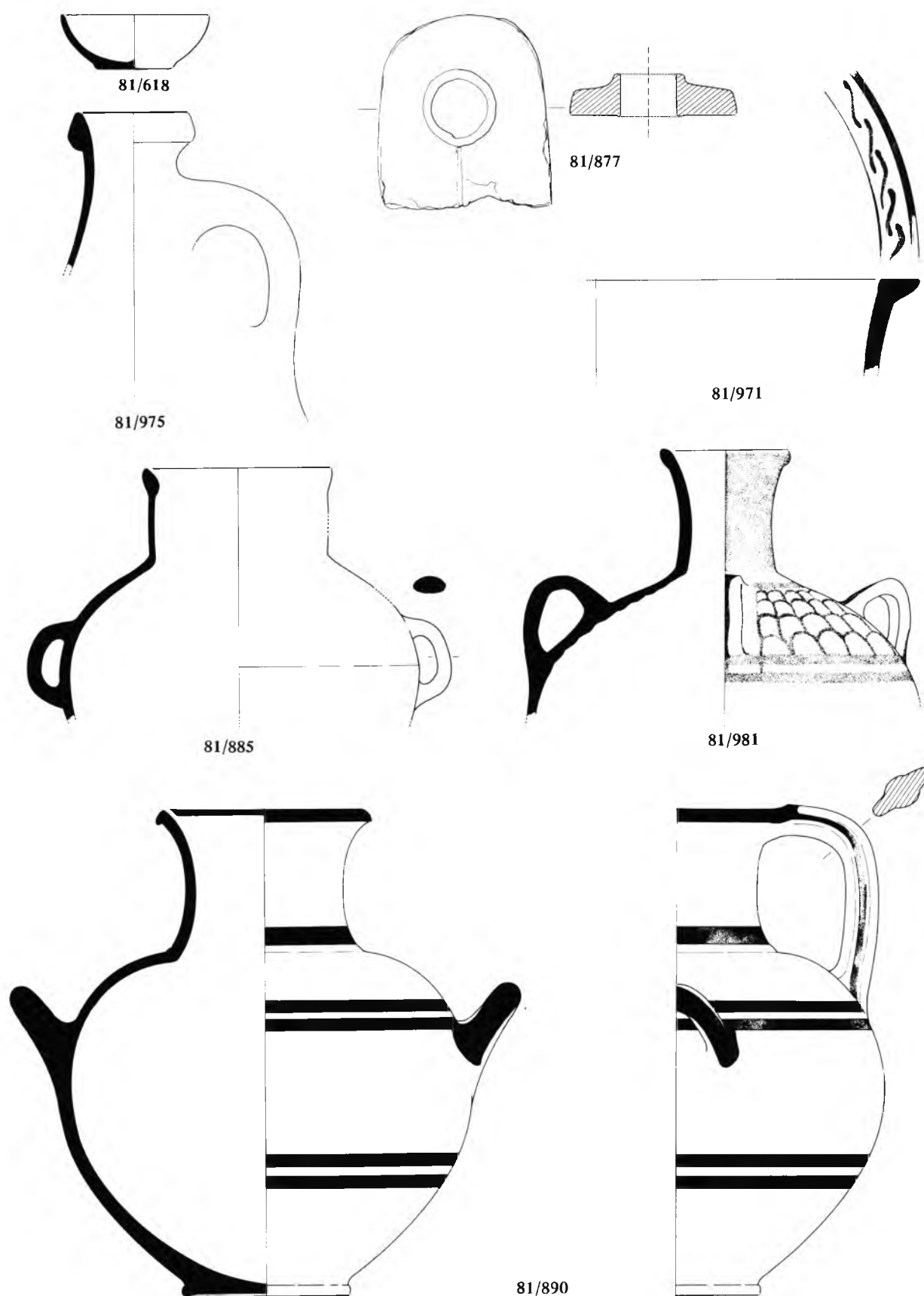


Figure 80 – Maison E. Matériel représentatif de la cour 1206 (I)  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

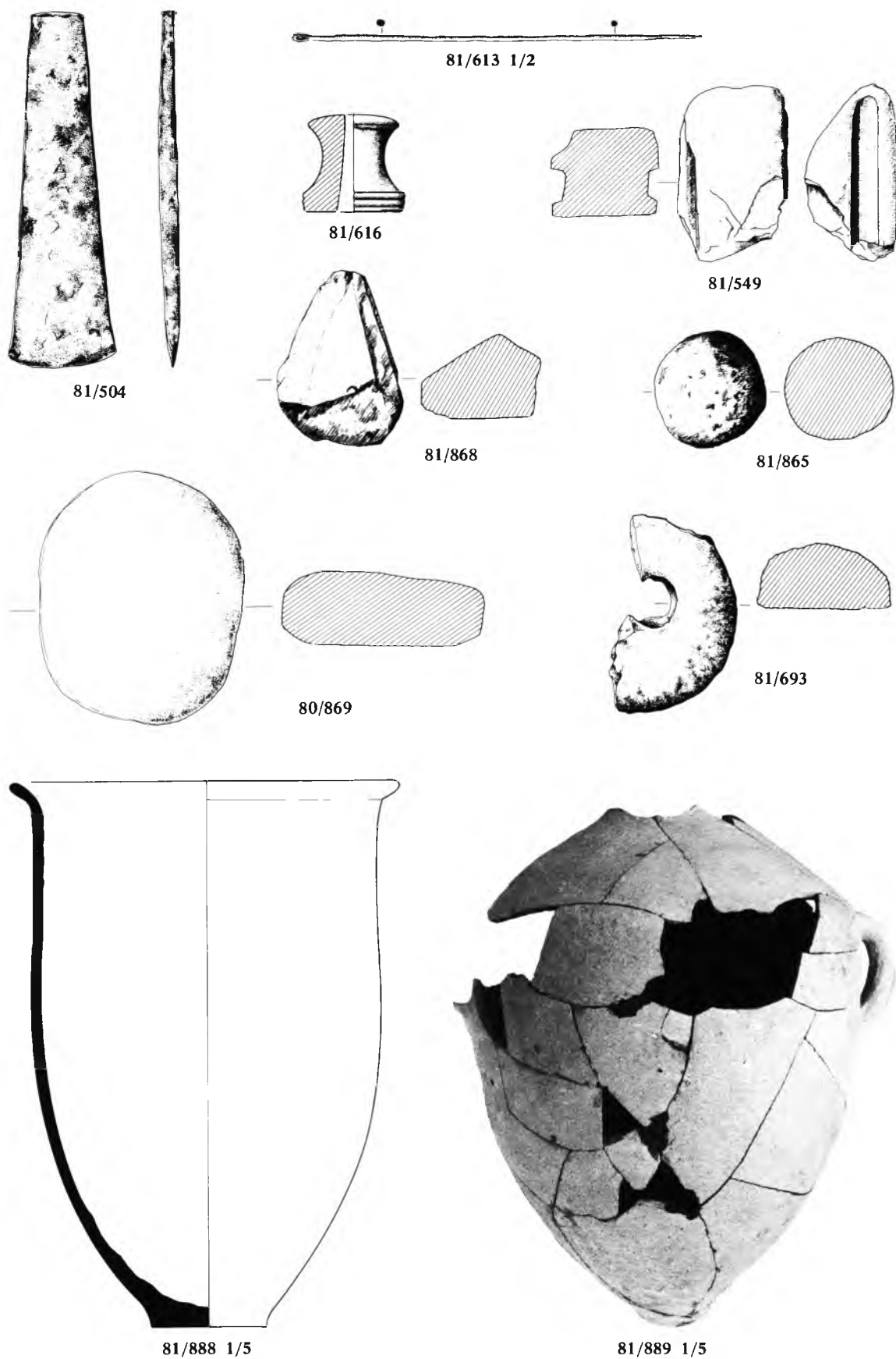


Figure 81 – Maison E. Matériel représentatif de la cour 1206 (II)  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

*Matériel représentatif de la cour 1206 (Fig. 80-81)*

- 81/888** : Jarre à fond plat ; pâte rose à gros dégraissant. H. 57 ;  $\varnothing$  ouv. 38.  
**81/889** : Amphore cananéenne ; pâte chamois. H. cons. 53 ;  $\varnothing$  panse 40.  
**81/618** : Coupelle ; pâte chamois rosée. H. 2,7 ;  $\varnothing$  ouv. 7,8.  
**81/975** : Col et anse de cruche ; pâte rouge, cœur beige. H. cons. 14,5.  
**81/877** : Haut d'applique murale ; terre cuite. L. cons. 10,5.  
**81/971** : Col de cratère Mycénien III B ; pâte orangée, peinture rouge.  $\varnothing$  34.  
**81/885** : Jarre syrienne ; pâte rouge foncé, engobe verdâtre. H. cons. 13 ;  $\varnothing$  ouv. 9,5.  
**81/981** : Jarre syrienne à trois anses, imitation de jarre pithoïde mycénienne ; pâte chamois, peinture rouge. H. cons. 13,6 ;  $\varnothing$  ouv. 6,7.  
**81/890** : Hydrie, type Mycénien III B, complète ; pâte rose, engobe chamois, peinture brune et orangée. H. cons. 26 ;  $\varnothing$  ouv. 11,2 (voir aussi fig. 78).  
**81/648** : Vase fragmentaire ; stéatite. L. cons. 4,1 (non figuré).  
**81/504** : Ciseau ou hache plate ; bronze. L. 18 (voir *infra* étude de M.-J. Chavane).  
**81/549** : Moule fragmentaire (?) ; pierre gris-noir, micacée.  $8,4 \times 4,2 \times 5,5$ .  
**81/616** : Élément d'attelage (ornement de char ?) ; albâtre. H. 5 ;  $\varnothing$  base 5,3.  
**81/968** : Grattoir ; silex. L. 4,7 (non figuré).  
**81/693** : Peson hémisphérique, incomplet ; pierre blanchâtre.  $\varnothing$  9,7.  
**81/865** : Broyeur sphérique ; silex (?).  $\varnothing$  5,6.  
**81/868** : Polissoir polyédrique ; pierre gris-vert (galet). L. cons. 9.  
**81/869** : Meule ovale, pierre gris-bleu.  $16,3 \times 12,7 \times 3,9$ .

*– Pièce 1050*

Cette pièce irrégulière, qui couvre environ 4,25 m par 4,50 m dans ses plus grandes dimensions (près de 18 mètres carrés), est l'une des plus vastes de l'ensemble de la fouille actuelle du centre de la ville <sup>6</sup>. Elle est aussi l'une des unités qui présentent une conservation tout à fait remarquable, avec des murs souvent préservés sur plus de 1,50 m de haut (*cf. supra*). On y accède par la cour 1206, au sud ; la pièce 1050 communique à son tour avec le petit *locus* 1201 à l'est et, par la porte 1235, avec la portion non dégagée de la Maison E, à l'ouest. On ne reviendra pas sur le dispositif original de niches mis en évidence dans le mur 1032 (*cf. supra*), mais on posera en revanche le problème de la couverture de cette pièce, de ses superstructures éventuelles, et de sa fonction.

Outre la logique du raisonnement qui nous conduit à éliminer l'existence de deux cours accolées dans la Maison E, c'est surtout la présence d'une épaisse couche de pisé au-dessus du sol (plus de 20 cm d'épaisseur par endroit) qui nous incite à interpréter cet espace comme une pièce couverte : nous avons vu que c'est souvent là l'indice de l'effondrement d'une toiture. La présence d'un rouleau de toit (81/236, fig. 79) dans le remplissage de la pièce, environ 45 cm au-dessus du sol, paraît confirmer cette hypothèse <sup>7</sup>. La faible densité de moel-

6. Des salles couvertes de dimensions supérieures sont cependant connues en d'autres secteurs du tell ; dans la « Ville Sud », par exemple, le *locus* 7 de la Maison A ( $6,20 \times 5,30$  m), ou encore une pièce de  $5,60 \times 5$  m dans une maison de l'îlot XIV de cette même tranchée (*cf.* Callot, 1983, p. 36).

7. On remarquera qu'à Ougarit, au moins pour ce qui concerne la fouille du centre de la ville, les rouleaux de toit n'ont jamais été découverts dans des cours. On peut logiquement supposer que ces objets sont toujours tombés depuis les toitures en terrasse où l'on devait habituellement les stocker. L'examen des habitats actuels en terre crue du Proche Orient montre que, bien souvent, le ou les

rouleaux de toit d'une maison sont plutôt stockés sur la terrasse la plus utilisée (généralement située au 1<sup>er</sup> niveau) que sur les toitures les plus élevées : par son rôle d'accueil et de passage intensif, celle-là nécessite un entretien plus régulier pour en assurer l'étanchéité (*cf.* Aurenche, 1981, p. 71). A Ougarit (où l'on ne possède généralement pas plus d'un rouleau par maison), on constate que cette observation n'est pas toujours vérifiée, si du moins l'on admet la justesse des restitutions que nous proposons. Sauf pour le rouleau provenant de la salle présentement étudiée, les autres exemplaires proviennent de pièces supposées supporter un étage (1046 dans la Maison A, 1067 dans la Maison B).

lons dans ce même effondrement nous conduit à ne pas restituer de pièce à l'étage, mais une simple terrasse.

Compte tenu de ses dimensions appréciables, il convient de s'interroger sur la manière dont était couverte la pièce 1050 ; on hésite ici à imaginer des solives traversant la pièce d'une seule volée, quelle que soit l'orientation qu'on leur attribue. Le profil «rentrant» des côtés est et ouest de la pièce apporte sans doute un élément de réponse. Il semble tout à fait possible de restituer deux sous-poutres disposées de part et d'autre de la porte 1235 et franchissant la pièce d'ouest en est, sur sa largeur la plus courte, pour reposer sur le mur 1030. Sur ces deux solives devaient en reposer d'autres plus courtes, d'orientation nord-sud, et qui assuraient l'armature de la toiture (*cf. fig. 89*). Pour assurer la parfaite stabilité de l'ensemble, il faut sans doute aussi restituer deux points d'appui vers le centre de la pièce ; On notera que la fouille du sol n'a révélé aucune fondation destinée à de tels soutiens ; la portée de ces sous-poutres n'étant pas ici exceptionnelle (4,20 m environ), il aurait pu s'agir de simples poteaux en bois reposant sur des bases grossières en pierre<sup>8</sup> ; on remarque, *fig. 82*, que plusieurs dalles de pierres étaient effectivement encastrées dans le sol de la pièce 1050, près de son centre.

La stratigraphie du remplissage de la pièce peut aider à déterminer quelle était sa fonction. On constate que l'épaisse couche de pisé effondré renfermait une quantité très importante de tessons de jarres et d'amphores (81/2051, par exemple)<sup>9</sup>, ainsi qu'une meule et des broyeurs ; ce n'est qu'au niveau du sol (environ à 22,00 m) qu'est apparue une céramique plus luxueuse, notamment composée de nombreux vases à étrier de provenance mycénienne (81/797), crétoise (81/734) ou locale (81/796), ainsi que quelques petits objets (poinçon en argent, lames en silex, nombreuses fusaïoles, figurine hathorique 81/848). Il est donc tentant de reconnaître ici une unité abritant au rez-de-chaussée une activité domestique « légère », et surmontée d'une terrasse où se déroulait une activité tournée vers la transformation des céréales, par exemple.

#### *Matériel représentatif de la pièce 1050 (Fig. 84-85)*

**81/778** : Assiette à fond plat ; pâte chamois. H. 5,3 ;  $\varnothing$  18,7.

**81/791** : Assiette à fond plat ; pâte beige, cœur gris. H. 7 ;  $\varnothing$  18,9.

**81/2028** : Support de vase ; pâte beige, cœur gris. H. 11.

**81/2051** : Fond d'amphore arrondi ; pâte chamois foncé. H. cons. 22.

**81/3007** : Cruche syrienne ; pâte beige, cœur gris. H. 18.

**81/1097** : Cruche syrienne, fragmentaire ; pâte beige. H. cons. 21.

**81/734** : Bec de vase à étrier minoen ; pâte rose, engobe crème, peinture brune. H. cons. 8 ;  $\varnothing$  ouv. 6,4.

**81/2035** : Cratère local, fragmentaire ; pâte rouge, peinture noire. H. cons. 6 ;  $\varnothing$  ouv. 18.

**81/946** : Cratère à panse carénée, fragmentaire ; pâte orangée, peinture noire. H. cons. 6.

**81/761** : Coupelle ; Mycénien III B ; pâte chamois-rose, engobe chamois, peinture orange vif. H. cons. 3,5 ;  $\varnothing$  ouv. 16.

**81/687** : Fragment de cratère à panse carénée ; pâte orangée, peinture rouge et noire. H. cons. 8,5.

**81/796** : Vase à étrier syrien ; pâte chamois, peinture rouge et noire. H. 15,2.

**81/797** : Vase à étrier mycénien ; pâte chamois, peinture rouge, effacée. H. 9,8.

**81/947** : Cratère syrien à panse carénée, fragmentaire ; pâte beige claire, peinture rouge. H. cons. 12,5.

8. A titre d'exemple, *cf.* Aurenche, 1981, p. 140, fig. 116.

9. Les notes de fouille concernées font état de plus

de 10 couffins de céramique recueillis en une seule matinée de dégagement dans cette couche d'effondrement !



Figure 82 – Maison E. Intérieur de la pièce 1050, vers l'est (état 1981).  
 Au premier plan, dalles encastrées dans le sol ; au fond, la pièce 1201.



Figure 83 – Maison E. Effondrement dans la pièce 1201 (fouilles 1981).  
 Au sommet des décombres, la coupe 81/508.



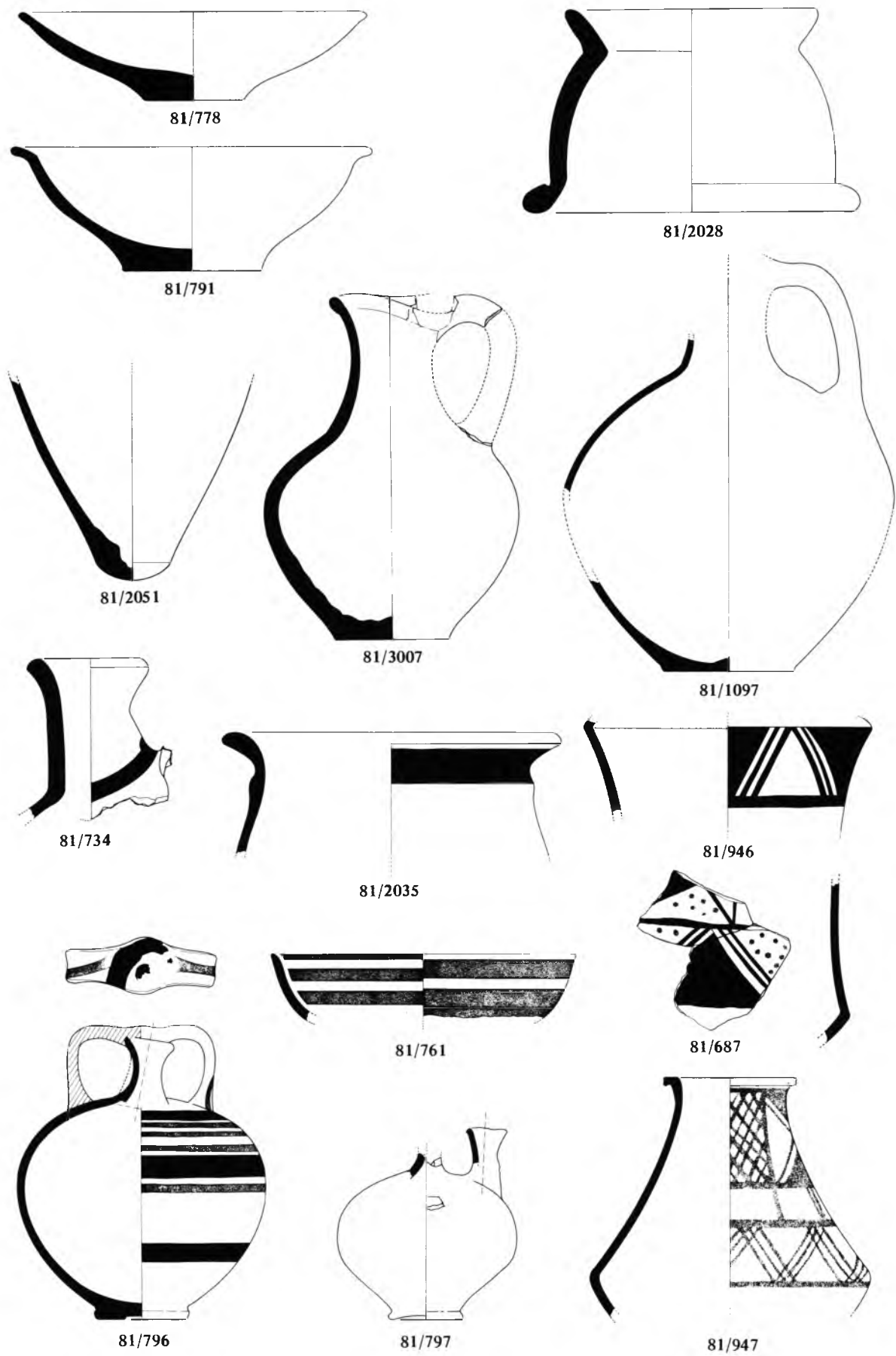


Figure 84 – Maison E. Matériel représentatif de la pièce 1050 (I)  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

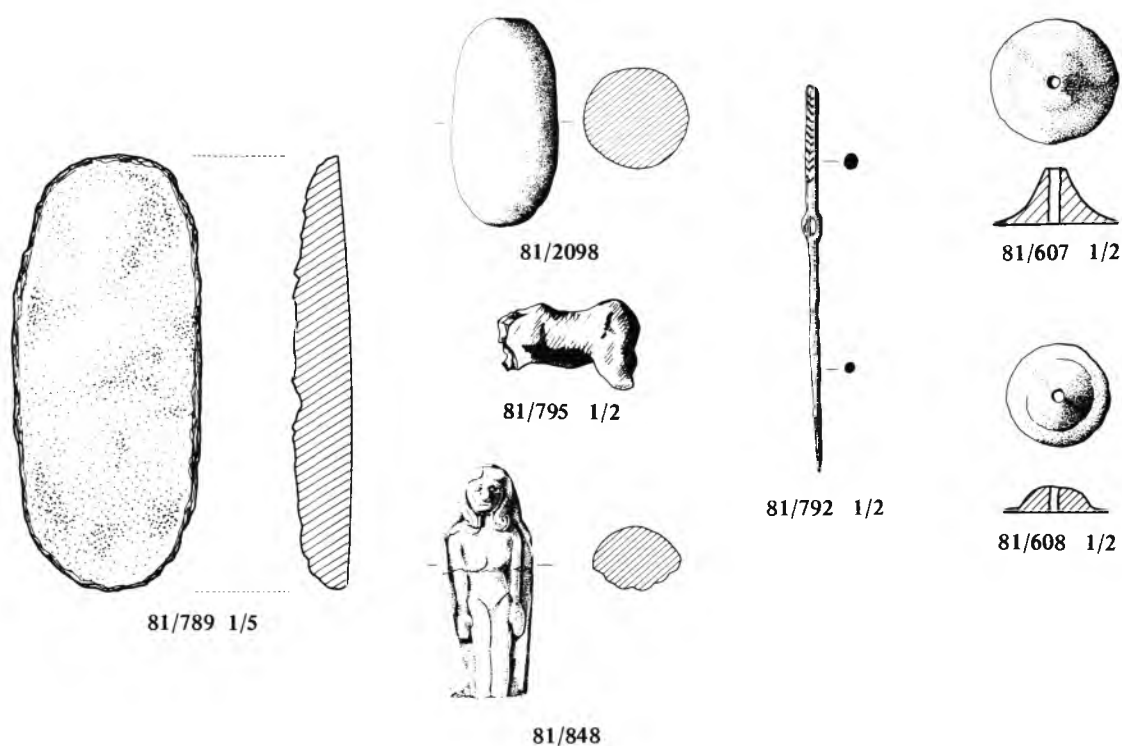


Figure 85 – Maison E. Matériel représentatif de la pièce 1050 (II)  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

**81/792** : Épingle à œillet ; bronze. L. 10,2.

**81/769** : Poinçon ; argent. L. cons. 5,1 (non figuré)

**81/608** : Fusaïole ; os.  $\varnothing$  2,7.

**81/607** : Fusaïole ; os.  $\varnothing$  3,3.

**81/848** : Figurine hathorique ; terre cuite. H. cons. 9,2 (voir *infra* T. Monloup, n° 1).

**81/795** : Figurine animale ; terre cuite. H. 2,8 ; L. cons. 3,9 (voir *infra* T. Monloup n° 9).

**81/843, 1091, 1092** : Lames ; silex (non figurées).

**81/2098** : Galet-polissoir ; pierre siliceuse.  $8,2 \times 4 \times 4,5$ .

**81/789** : Meule lenticulaire ; calcaire coquillier.  $31,5 \times 15,5 \times 4$ .

**81/236** : Rouleau de toit, incomplet ; calcaire. L. cons. 35 ;  $\varnothing$  21 (cf. fig. 79).

**81/790** : Crapaudine quadrangulaire ; calcaire tendre.  $17,5 \times 15$  (non figurée).

#### – Pièce 1201

Cette pièce est jusqu'ici la plus petite de la Maison E (environ  $2,50 \times 2$  m). Bénéficiant primitivement d'un accès sur la rue 1208, le *locus* 1201 ne constituait plus qu'un petit réduit attenant à 1050 lors du dernier état d'occupation de la maison ; son sol, à une altitude

moyenne de 22,16 m, est sensiblement plus élevé que celui de la pièce adjacente. La couche d'effondrement y était particulièrement dense, associant des moellons abondants, du pisé, et un riche mobilier archéologique (Fig. 86-88). C'est sur ces bases que nous restituons une pièce à l'étage (par ailleurs plus ou moins commandée par la configuration du rez-de-chaussée (Pl. IV). On notera que cette reconstitution attribue un rôle très différent à l'espace 1201 selon que l'on se situe au rez-de-chaussée ou à l'étage : il ne s'agit dans le premier cas que d'un simple réduit, alors que la pièce supérieure (que l'on envisage ici commune à 1209 et 1201) joue un rôle important de communication entre la cage d'escalier 1215, la terrasse 1050 et, au-delà, l'étage de la partie occidentale de la Maison E <sup>10</sup>.

L'abondant matériel recueilli dans cette pièce exiguë (cf. *infra*) présente dans l'ensemble une conservation remarquable ; de nombreux vases ont été retrouvés intacts, ce qui s'explique sans doute par les dimensions réduites du *locus* : l'effondrement des superstructures – sans doute brutal – a rapidement comblé le volume de la pièce, sans toujours atteindre le niveau du sol (Fig. 83), ce qui a préservé une partie du mobilier. La stratigraphie de l'effondrement montre aussi clairement plusieurs objets en position « haute », autrement dit très vraisemblablement tombés de l'étage : ainsi la coupe à pied 81/508 (bien visible sur la fig. 83), la cruche à décor naturaliste 79/RS.35 (Fig. 87), ou encore le curieux « vase à douche » 81/509 (Fig. 86) <sup>11</sup>. Ce matériel raffiné paraît en effet plutôt associé à la vie privée, qui se déroulait traditionnellement à l'étage dans les maisons d'Ougarit. C'est en revanche au niveau du sol de la pièce 1201, le long des murs ou dans les angles, qu'ont été découverts les restes de plusieurs amphores (81/698, 708) et d'un pithos (81/863). Plus curieusement enfin, c'est toujours sur le sol qu'ont été recueillis plusieurs petits objets de toilette en ivoire (81/545, 547, 596, peut-être des bâtons à kohl ?) que l'on imagine plus volontiers en provenance de l'étage ; leur taille réduite les a sans doute fait glisser jusqu'au sol du rez-de-chaussée à travers les interstices de l'effondrement.

#### *Matériel représentatif de la pièce 1201 (Fig. 86-88)*

**81/863** : Pithos local, fragmentaire ; pâte beige, cœur gris. H. cons. 18,5 ;  $\emptyset$  ouv. 38.

**81/698** : Amphore fragmentaire ; pâte beige rosée. H. cons. 30.

**81/708** : Amphore cananéenne, fragmentaire ; pâte chamois. H. cons. 30.

**81/864** : Cratère local, fragmentaire ; pâte orangée. H. cons. 14,5 ;  $\emptyset$  ouv. 32.

**81/864 bis** : *Id.* H. cons. 13 ;  $\emptyset$  ouv. 28.

**81/508** : Coupe à pied ; pâte chamois, engobe beige clair. H. 11 ;  $\emptyset$  ouv. 15,8.

**81/635** : Cruche locale ; pâte beige rosée. H. cons. 16.

**81/634** : *Id.* Pâte chamois, engobe crème. H. 28.

**81/780** : *Id.*, fragmentaire ; pâte chamois. H. cons. 24.

**81/779** : Pot globulaire ; pâte beige rosée. H. 14 ;  $\emptyset$  ouv. 6,4.

**81/566** : Jarre locale à trois anses ; pâte chamois, peinture rouge orangée. H. cons. 18.

**81/509** : Vase à douche ; pâte chamois foncé. H. 19,5 ;  $\emptyset$  panse 18 (cf. fig. 86). voir *infra* étude de P. Lombard.

10. On rappellera que les *choix* adoptés dans le présent chapitre le sont toujours à titre d'hypothèse, même si tous demeurent techniquement possibles. C'est le cas notamment des niveaux supérieurs de terrasses, où le postulat d'une toiture couvrant le sommet des escaliers a été posé ; dans le cas de la Maison E, et à titre d'exemple, la couverture de l'escalier 1215 a été étendue à l'ensemble de l'étage : cette restitution est parfaitement envisageable du point de vue technique,

mais il serait imprudent de l'adopter comme une certitude.

11. Cet objet fonctionne sur le principe de la pipette. Entièrement immergé, le vase se remplit d'eau ; celle-ci s'y maintient si l'on obture, à l'aide du pouce, l'orifice supérieur du récipient ; lorsque l'obturation cesse, le liquide peut s'écouler par les orifices situés sous le vase. Cf. la note de P. Lombard, *infra*, dans ce volume.

**79/RS 35** : Cruche à fond pointu ; pâte rouge, engobe beige, peinture rouge et noire ; décor naturaliste (oiseaux). H. 28,7 ;  $\varnothing$  panse 13,4 (*cf. fig. 87*).

**81/646** : Fragment de marmite ; pâte noire grossière (non figuré).

**81/596** : Baguette fragmentaire, décor incisé ; ivoire. L. cons. 8,3 (non figurée ; voir *infra* J. Gachet, n° 6).

**81/547** : *Id.*, non décorée. L. cons. 8,1 (non figurée ; voir *infra* J. Gachet, n° 7).

**81/545** : Tête de baguette en forme de grenade ; ivoire. H. 2 ;  $\varnothing$  1,6 (non figurée ; voir *infra* J. Gachet, n° 8).

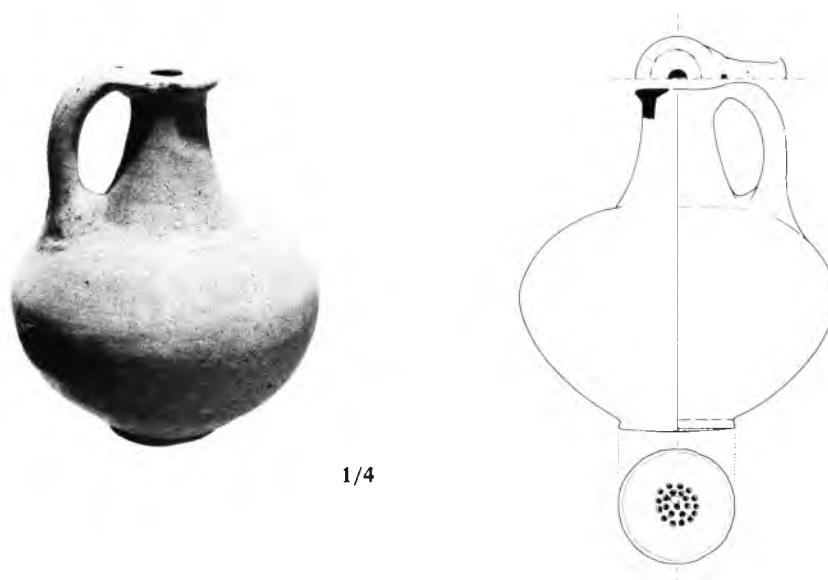


Figure 86 – Maison E, pièce 1201. « Vase à douche » 81/509.



Figure 87 – Maison E, pièce 1201. Cruche décorée 79/RS.35.

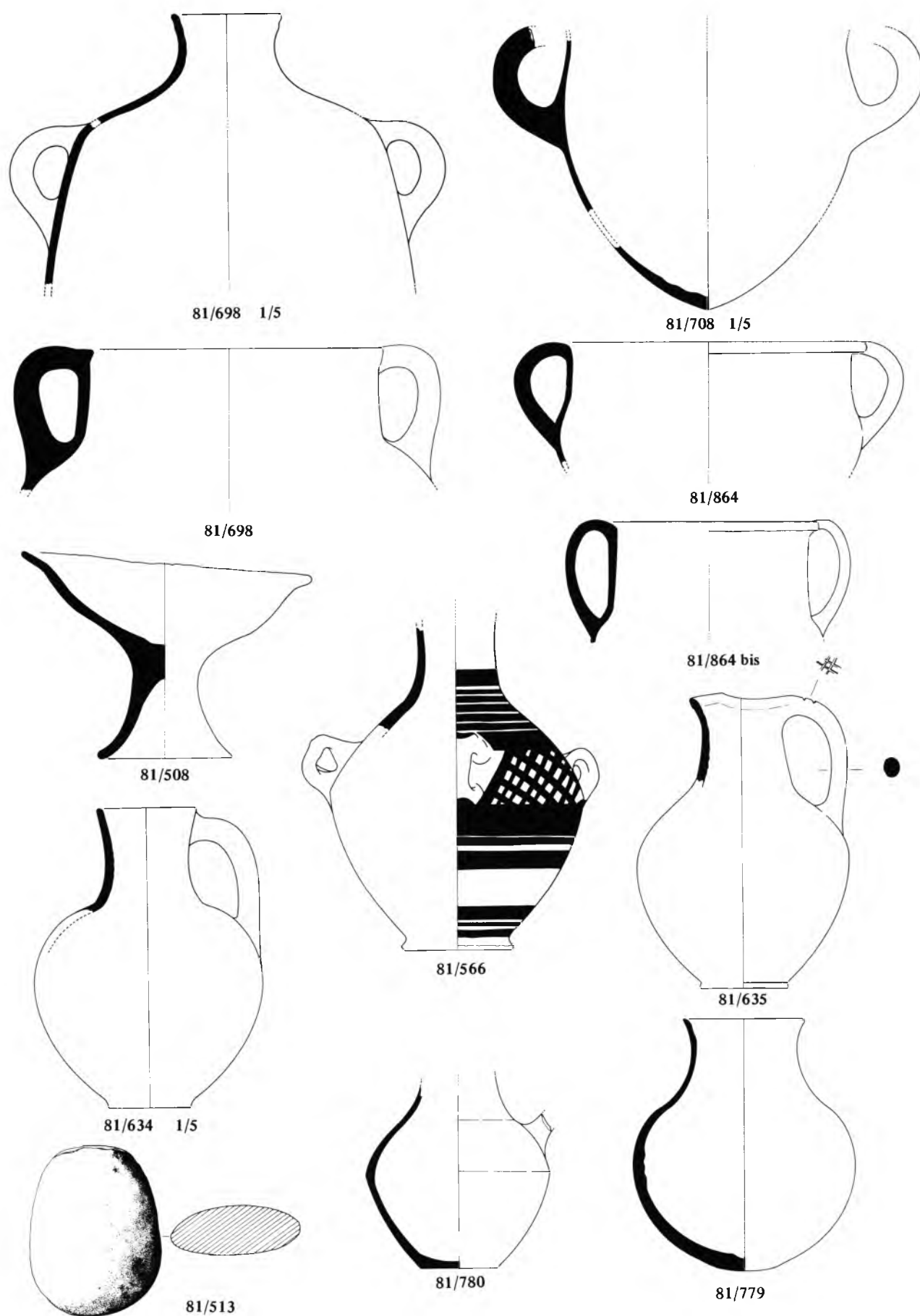


Figure 88 – Maison E. Matériel représentatif de la pièce 1201  
(éch. 1/3, sauf indication contraire).

## CONCLUSION

L'étude de cet ensemble de maisons dans un îlot d'habitation conduit à un certain nombre de remarques, dont beaucoup ont été indiquées au fur et à mesure de l'analyse. Nous nous bornerons donc ici à quelques observations, qui concernent aussi bien les techniques mises en œuvre et les restitutions proposées, que le passage de l'architecture individuelle à l'urbanisme, perceptible dans l'organisation d'ensemble de l'îlot et les modes de construction.

### *Les techniques de construction et les matériaux*

Les murs, d'une épaisseur moyenne de 0,60 à 0,70 m, sont construits le plus souvent en moellons de dimensions diverses, selon le procédé simple qui consiste à dresser deux faces rectilignes à l'extérieur, et à remplir l'intérieur au fur et à mesure que le mur monte ; les fondations sont identiques au reste du mur. En plusieurs endroits (voir surtout la pièce 1050 de la maison E : *fig. 72 et 73*), l'élévation est conservée suffisamment haut pour qu'on ait pu l'analyser. Et dans certains cas, le mur est monté avec le plus grand soin, avec une alternance de moellons irréguliers et de pierres plates servant d'assises de réglage ; mais on observe surtout cette technique dans les parties anciennes des constructions, alors qu'elle ne paraît pas avoir été utilisée dans les réfections et reconstructions de la phase finale. Généralement les montants de porte présentent un assemblage vertical de moellons extrêmement régulier (ainsi, voir *fig. 45*, le pilier entre les portes 1266 et 1285 de la maison B). En tout cas, l'énorme quantité de moellons écroulés, rendant parfois la fouille difficile, atteste de l'importance de ce matériau.

Les blocs taillés, qui caractérisent certaines « belles maisons » dans d'autres quartiers d'Ougarit, ne sont pas absents, mais relativement rares. Plusieurs montants de portes ou des angles de mur présentent des exemples de blocs assez gros, taillés sur deux ou trois faces pour obtenir des angles nets (par exemple *fig. 13*, porte 1057, ou *fig. 15*, porte 1036) ; exceptionnellement dans ces maisons, on trouve des montants de portes édifiés en blocs parallélépipédiques, taillés et agencés avec soin, comme dans le cas de la porte 1098 (*fig. 46 et 47*). Les blocs de cette porte sont conservés jusqu'à une hauteur de 0,65 m, et la superstructure devait être, comme la base du mur lui-même, en moellons renforcés de bois : en effet la face supérieure de ces pierres est pourvue de profondes mortaises, destinées à maintenir l'armature de bois, selon une technique maintenant bien connue à Ougarit<sup>1</sup>.

L'emploi du bois de colombage est en effet attesté dans plusieurs cas ici, par les traces dont nous venons de parler (maison B), mais aussi par la déformation que sa disparition a fait subir à l'élévation : un exemple très net en est donné par le mur occidental de la pièce 1050 (maison E), où l'affaissement est très visible, une fois qu'ont disparu les sablières qui supportaient la base des niches, armant le mur de chaque côté de la porte, et celle qui passe au-dessus de la porte en lui servant de linteau (voir *fig. 73*). Mais là encore, on n'en a le témoignage que dans les murs de la phase ancienne de construction. Il est certain également que le bois, utilisé comme on va le voir dans la fabrication des couvertures,

---

1. Voir Callot, 1983, p. 53-54.

constituait les linteaux des portes. Quant à la possibilité de l'emploi de briques, ou simplement de torchis, dans les superstructures, aucun témoignage ne permet d'en faire état dans ces maisons<sup>2</sup>.

En revanche, les plafonds et terrasses faisaient une grande utilisation du pisé. Le principe des couvertures est simple, toujours le même à l'époque moderne : poutres sur lesquelles reposent des solives perpendiculaires (le bois des collines n'est pas loin), roseaux (les ruisseaux en bas du tell en fournissent en quantité), et pisé. On a pu constater le souci d'économie (et non pas l'impossibilité technique) qui poussait les constructeurs à relayer l'effort des poutres par des murets servant d'appuis intermédiaires, et permettant des tronçons de poutres assez courts (la plus longue portée paraît ici de moins de 4 m : pièce 1046 par exemple). Quant aux solives, on propose ici un espacement d'environ 0,50 m ; il faut du reste probablement les voir comme de simples rondins, pas nécessairement équarris. Le pisé, dont il reste de grandes quantités effondrées sur le sol, devait être tassé (peut-être plus pour les terrasses que pour les sols intérieurs de l'étage), et fréquemment roulé et rechargé pour rester imperméable : on le constate au grand nombre de rouleaux de toits, complets ou fragmentaires, retrouvés dans la fouille<sup>3</sup>. On évalue à 0,30 m environ l'épaisseur moyenne plafond-plancher, comprenant l'ensemble poutre-solive-roseaux-pisé (c'est pourquoi les propositions de restitution des escaliers le comptent pour une hauteur de marche).

On ne peut pas dire grand chose des sols. A l'exception de quelques dalles (pièces 1045, 1062 ou 1206, peut-être pour des aménagements particuliers), les sols des maisons devaient être faits simplement de terre battue, qui n'a pas résisté à l'érosion ; on ne les repère généralement que grâce au mobilier qui a pu rester en place (pièces 1040 et 1050 par exemple), ou par rapport aux seuils des portes. Quant aux sols des rues, victimes des ruissellements, ils ont été emportés bien avant que la destruction des maisons ne les remplisse de déblais et de pierres ; c'est ce qui explique que l'on ne puisse déterminer leur niveau que grâce aux seuils des maisons ou aux dalles de puisards.

### *Ouvertures*

Les montants des portes, comme on l'a vu, sont rarement faits de blocs taillés (la porte 1098 est une exception). Dans plusieurs cas, pour faire l'économie de la construction d'un montant, on utilise un angle ou une tête de mur, comme c'est le cas pour les portes d'entrée 1036 ou 1075, ou les portes intérieures 1009 ou 1081. Les linteaux devaient être en bois (aucune trace de linteau de pierre n'a été retrouvée). Dans le cas de constructions armées de sablières horizontales, la pièce de bois servait de linteau ; ailleurs ils étaient vraisemblablement composés de solives : une sur chaque face, et peut-être une intermédiaire (puisque l'épaisseur moyenne des murs est de 0,65/0,75 m) ; sans doute y posait-on en plus une planchette longitudinale pour appuyer les moellons.

Les portes ne sont pas très larges si on les compare à celles d'autres maisons de la ville (voir Callot, 1983), et de dimensions variables : 1,10 à 1,25 m pour les portes sur la rue, et environ 0,80 à 1,00 m pour les communications intérieures (en laissant de côté les cas extrêmes : 1,20 m pour la porte 1098 qui est une ancienne porte d'entrée ; 0,65 m pour la porte 1081 qui réunit deux parties de la maison B, ou la porte 1236 de la maison E).

2. La campagne de 1986 a démontré l'utilisation à Ougarit de véritables briques dans la construction (mur écroulé, en D 2 c, au sud du sanctuaire), mais il s'agit d'un niveau nettement plus ancien que

celui du dernier habitat : voir le rapport sur cette campagne, à paraître dans *Syria*.

3. Voir plus haut les remarques à propos de la maison E, note 7, p. 101.

La présence, la place et l'importance des fenêtres posent des problèmes difficiles à résoudre. Or elles sont nécessaires pour des raisons d'aération et d'éclairage, et, à en juger par les maquettes de maisons de cette époque trouvées en Syrie<sup>4</sup>, les fenêtres existent, mais apparemment rares, petites, et haut placées. A vrai dire, dans l'îlot que nous étudions, peu de restes archéologiques permettent de s'en faire une idée ; les murs sont conservés sur une trop faible hauteur, sauf dans le cas de la pièce 1050 déjà évoquée (voir fig. 72 et 73), dont le mur sud (intérieur) ne comporte pas d'ouvertures autres que la porte, et le mur ouest seulement deux petites niches fermées au fond. Il a donc fallu, dans nos propositions de restitution, essayer d'interpréter les accidents que l'on observe dans le tracé des murs et dans les restes d'élévation.

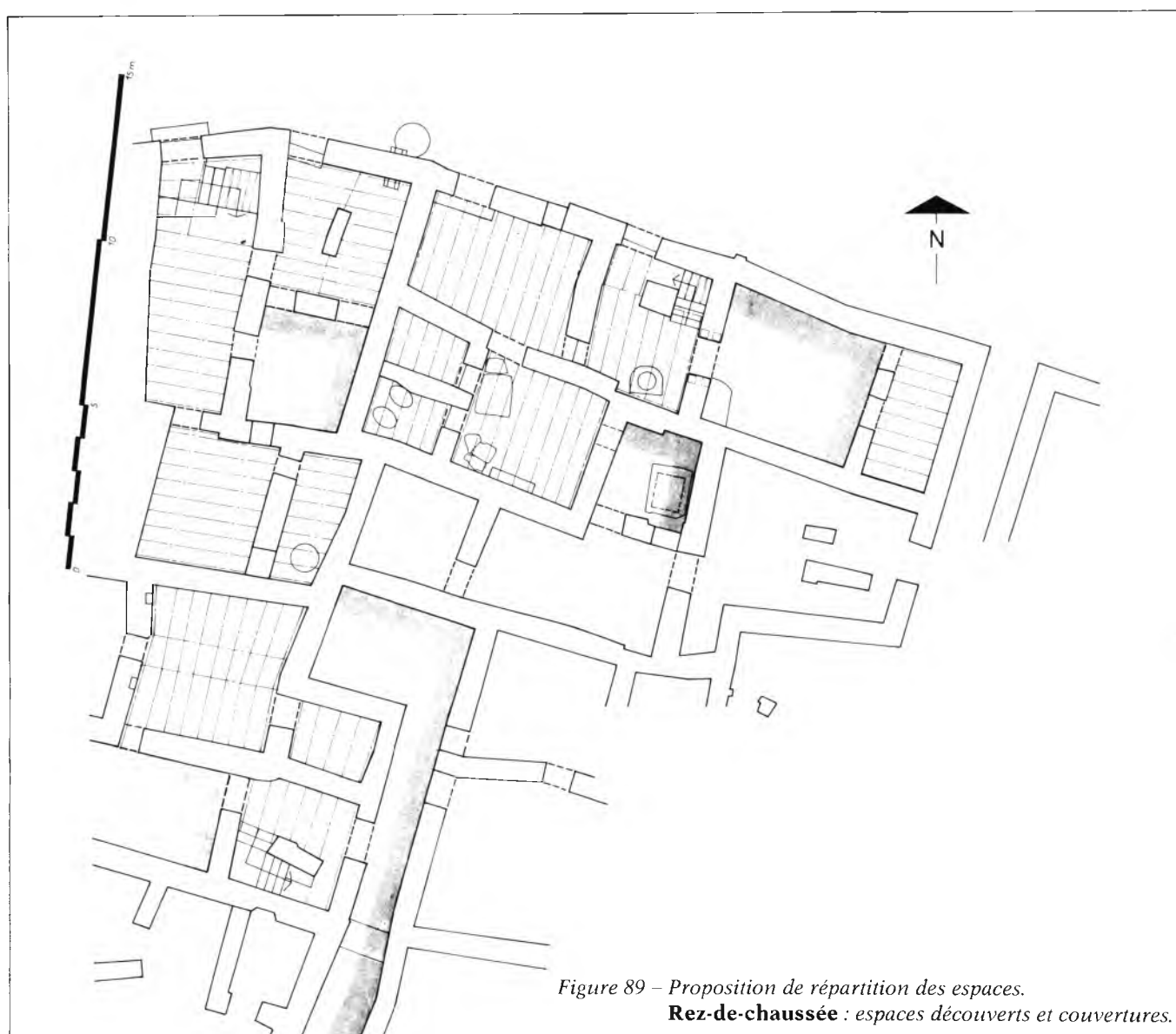


Figure 89 – Proposition de répartition des espaces.  
**Rez-de-chaussée** : espaces découverts et couvertures.

4. On en a trouvé principalement dans la région de l'Euphrate, cf. Margueron, 1985.



*Élévation et restitutions (Pl. I, III-V)*

Les remarques sur les matériaux de construction nous ont déjà conduits à quelques observations techniques sur l'élévation des murs. Grâce à la présence et l'emplacement des escaliers, grâce aussi aux conditions dans lesquelles on a trouvé les parties inférieures de ces maisons d'habitation, on peut aller jusqu'à proposer des restitutions de ces maisons, avec leurs espaces couverts ou non, leurs terrasses, l'existence ou non d'un niveau d'habitation à l'étage : comme on l'a vu, la discussion en a été menée au fur et à mesure de l'analyse des maisons. Mais nous rappelons encore une fois que ces restitutions sont tout de même hypothétiques, car il nous manque bien des informations ; et pour ce qui concerne en particulier les niveaux supérieurs, il arrive que plusieurs solutions soient envisageables sans qu'aucun élément tout à fait démonstratif permette de privilégier l'une d'entre elles. Cependant, les propositions que nous avons faites sont toutes fondées sur une observation des réalités archéologiques et le respect des nécessités architecturales, et techniquement vraisemblables. Les figures 89-91 présentent les maisons A, B et E, telles que nous proposons de les restituer, sur trois niveaux : rez-de-chaussée, étage, terrasses.

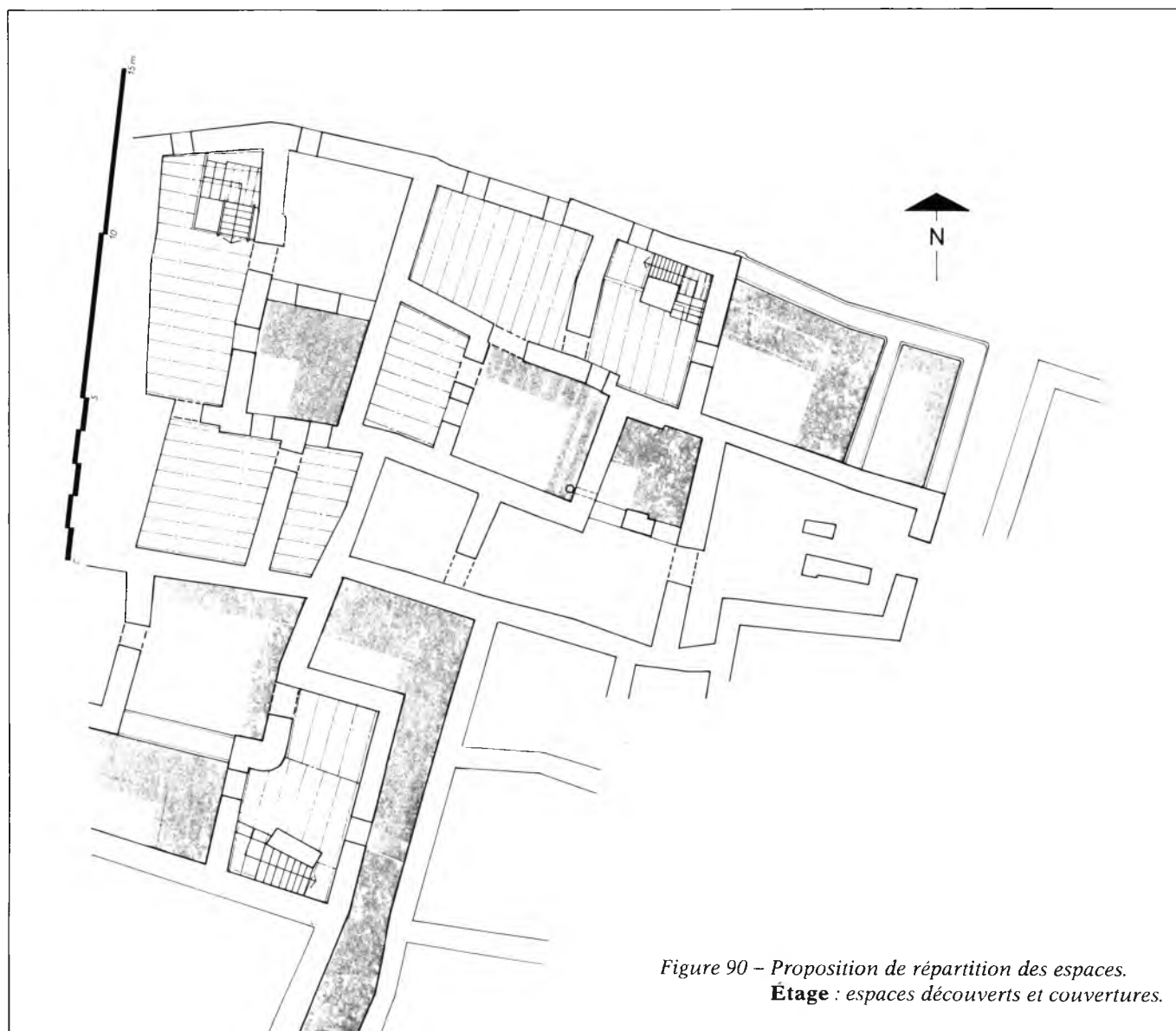


Figure 90 – Proposition de répartition des espaces.  
**Étage** : espaces découverts et couvertures.

Cet ensemble paraît avoir présenté un jeu de bâtiments de dimensions variables, puisque la fouille a montré que certains espaces au sol étaient surmontés d'un deuxième niveau d'habitation (= un étage), alors que d'autres donnent seulement la preuve qu'ils étaient couverts (= simple terrasse), et que plusieurs enfin étaient à ciel ouvert (= cour). Ceci concorde du reste avec les rares témoignages iconographiques que sont les maquettes de maisons déjà évoquées, et permet un genre de vie qui utilise les terrasses comme espaces à vivre, comme on le voit encore aujourd'hui dans des villages de Syrie. La nécessité de protéger des intempéries les cages d'escalier nous a amenés à proposer une petite construction au niveau des terrasses, comme le fait O. Callot pour la Tranchée Ville sud (1983, fig. 17), qui ajoute encore à cet effet d'étéagement (voir *pl. I, IV, V*).

La hauteur sous plafond, au rez-de-chaussée, peut être calculée d'après les escaliers : ainsi dans la maison A, le calcul des marches et des pentes par rapport aux emplacements des passages permet de supposer pour la pièce 1040 une hauteur sous plafond de 2,60 m environ, sur un niveau de sol à une altitude absolue de 23,60 m ; comme la logique, et surtout les commodités techniques, incitent à restituer une même altitude pour le sol de

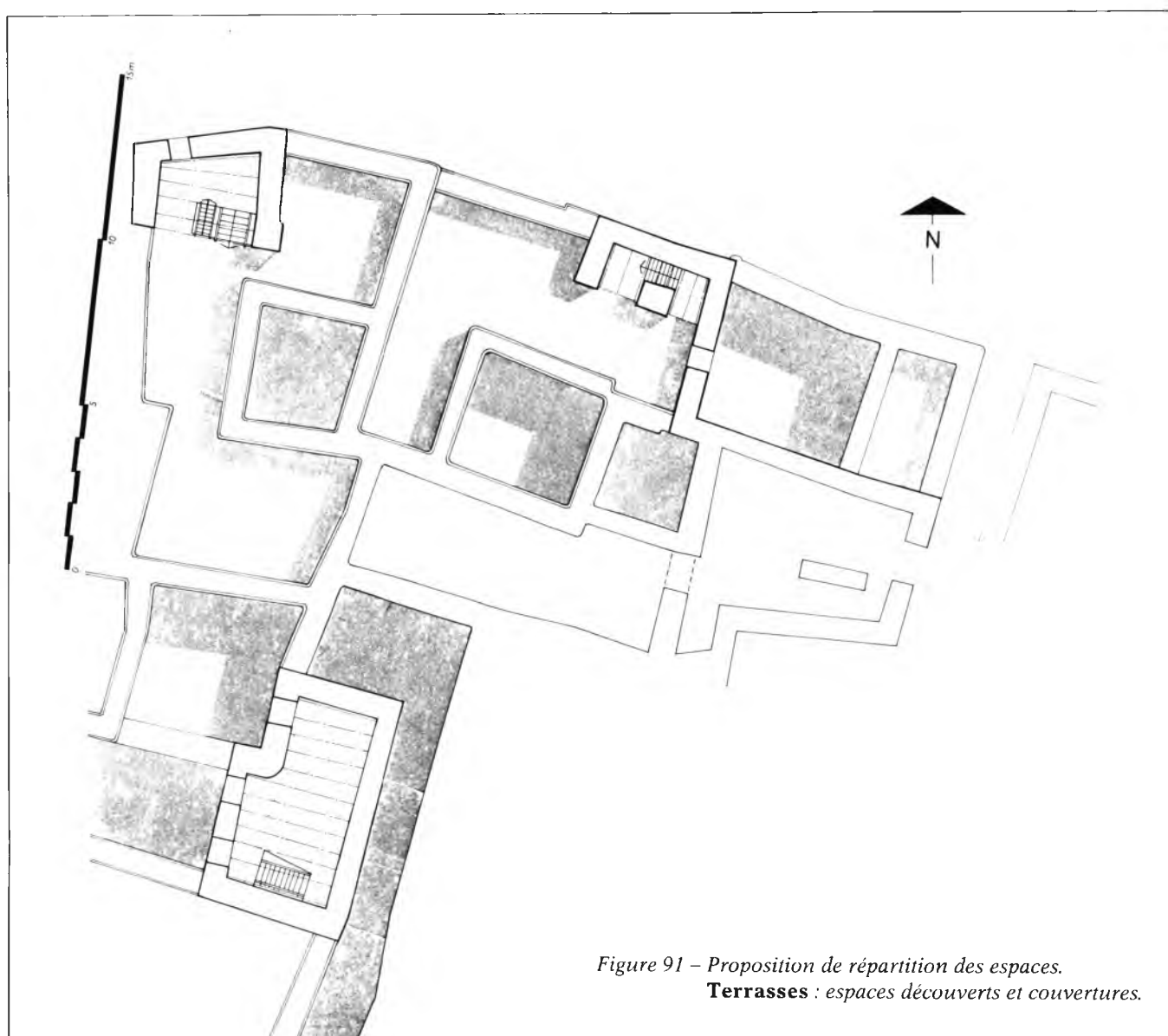


Figure 91 – Proposition de répartition des espaces.

**Terrasses** : espaces découverts et couvertures.

l'étage dans la maison, et que la pente du tell donne à l'est (pièce 1041) et au sud (1046) un sol plus bas de 0,30 m, on obtient pour ces pièces une hauteur sous plafond de 2,90 m.

En revanche, nous n'avons pas de moyen de connaître la hauteur des pièces de l'étage, et en nous fondant sur la hauteur minimale observée au rez-de-chaussée, nous avons établi nos restitutions à l'étage sur l'hypothèse d'une hauteur moyenne de 2,60 m sous plafond.

### *Organisation de la construction*

On l'a bien vu, ces demeures dans leur état final sont indissociables les unes des autres ; elles ne correspondent pas à un plan théorique individuel, mais sont le produit d'une évolution constante de l'îlot. Le savoir-faire des constructeurs, dans les différentes phases d'aménagement, semble s'être ingénié à trouver des réponses empiriques à des impératifs et des difficultés de tous ordres ; et à cet égard l'analyse des liens qui unissent les constructions montre bien que si le hasard a pu présider aux découpages successifs de l'habitat, les nécessités architecturales ont imposé dès le début de l'histoire de cet îlot des solutions pour assurer la cohésion et la solidité des maisons. On citera par exemple les difficultés qui découlent des dénivellations sur la pente du tell, puisque aucune des maisons étudiées ici n'est implantée sur un terrain plat ; et pour en avoir une image plus claire, il nous faut revenir sur quelques points déjà évoqués, à propos des murs et de leurs fondations.

Nous avons vu que les murs, qu'ils soient mitoyens ou intérieurs aux maisons, étaient sensiblement de même nature et de même épaisseur, et qu'ils pouvaient tous être porteurs ; ils reçoivent les parties hautes de la construction – plancher de l'étage et/ou couverture. Ces murs sont chaînés entre eux verticalement, liés d'une assise sur l'autre à l'endroit de la maçonnerie où ils se rencontrent. Nous avons vu également que tous ces murs étaient fondés, et que leur appareil ne se distinguait pas de celui des fondations : même matériau, même épaisseur, mise en œuvre identique. D'autre part, les fondations prolongent les murs en sous-sol sans discontinuité ; les portes sont traitées comme de simples baies, ouvertures aménagées dans le mur au niveau du sol (Fig. 92). Ainsi l'ensemble des murs et de leurs fondations forme un maillage de caissons solidaires qui constituent la structure du bâtiment (Fig. 93).

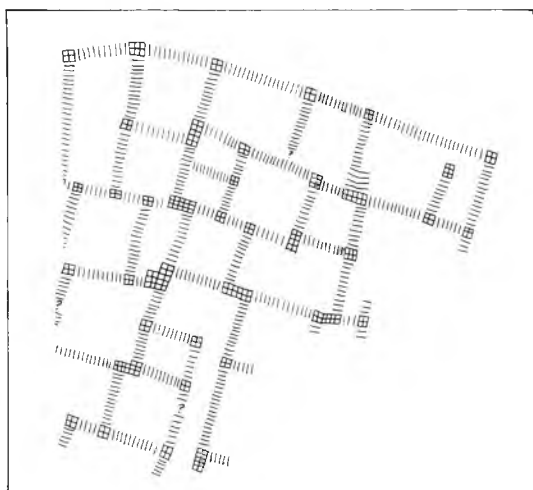


Fig. 92 – Maisons A-E : construction des murs.

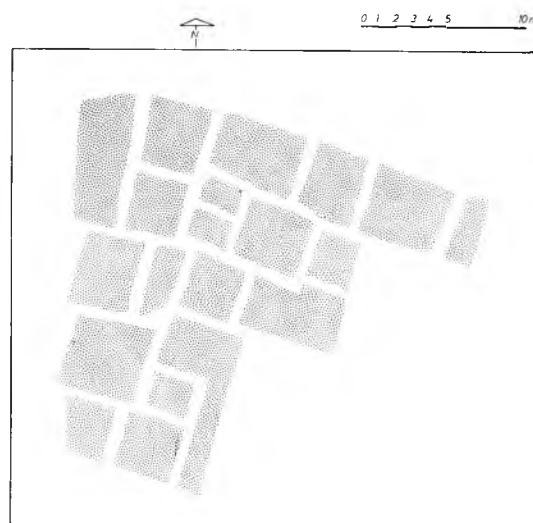


Fig. 93 – Maisons A-E : maillage de caissons.

En tant qu'éléments actifs de la structure, les murs sont soumis à plusieurs forces, verticalement et horizontalement. Une force verticale, la *charge*, est exercée par les parties hautes de la construction, et peut à elle seule engendrer des déformations (par exemple sur une partie de mur dont la cohésion serait moins forte). D'autre part, une force horizontale, la *poussée*, est exercée par le poids des terres sur un mur de soutènement (nous sommes sur un site à forte déclivité : 14 %), ou par le reste de la construction sur un mur en élévation. Les murs, sous l'effet de cette charge et de cette poussée, tendent à des déformations qui entraînent leur déversement et l'écrasement des constructions. Nous allons voir l'organisation en maillage de caissons grâce à laquelle les murs vont réagir à ces forces comme organes de stabilité, et s'opposer au déversement.

Ce maillage de caissons (Fig. 92-93) est constitué d'une chaîne de murs *est ouest*, qui barre partiellement ou d'un bout à l'autre la pente nord sud du terrain, et qui est imbriquée dans une trame de murs *nord sud* dans le sens de la pente. La chaîne des murs *est ouest* sert à contenir la poussée des terres à l'endroit du changement des niveaux de sol ; c'est le cas par exemple du mur 1035, mur mitoyen séparant les maisons A et E, et dont la situation permet d'observer le rôle de mur de soutènement : sa partie en fondation au sud de la maison A, est en élévation au nord de la maison E. Autre exemple, le mur 1225 qui barre la rue 1228/1208 : son rôle de retenue de terre a été clairement mis en évidence au cours de la fouille.

La trame des murs *nord-sud* joue un rôle de contrebuteur, en opposant à la poussée des terres et au dévers des murs *est ouest* auxquels ils sont chaînés, une poussée de sens contraire qui tend à la neutraliser. Les murs nord sud, érigés en quinconce, forment une jambe ou chaîne verticale à leur jonction avec les parties centrales des murs *est ouest*, qu'ils contribuent à raidir et à renforcer dans leur zone de fragilité.

Les murs boutants travaillent comme des contreforts à l'épaulement de la construction et à son raidissement. Les observations sur le maillage en caissons constitués de murs de soutènement et de murs boutants tendent à induire que la construction a été élevée sur un terrain creusé en une succession de gradins, lors du terrassement des plates formes. Les murs en fondation étaient construits contre les terres, le sol étant remblayé jusqu'à un certain niveau au fur et à mesure de l'élévation des murs (Fig. 94).

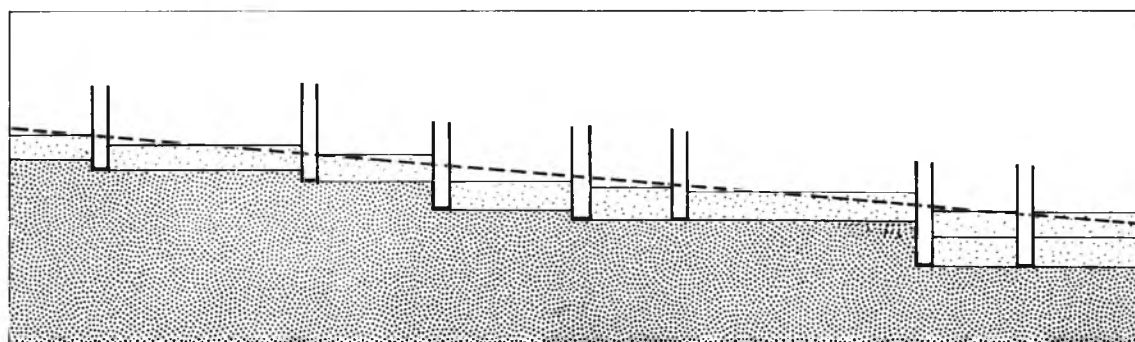


Fig. 94 – Schéma théorique de construction des murs en terrasse.

Ce mode de construction en caissons alternés, s'il est nécessaire à la stabilité de la construction, semble avoir eu aussi une incidence sur la répartition des charges. En effet, en partie courante, chaque mur reçoit en charge un quart du poids réparti dans la surface du plancher qu'il délimite ; le calcul des charges que supportent les murs s'établit en mettant en relation un linéaire de mur et des unités de surface de charge. Dans le cas d'un

maillage orthogonal simple de rectangle (Fig. 95 a), nous obtenons 8 unités de surface de charges à répartir sur 6 unités de mur. Dans le cas du maillage en quinconce (Fig. 95 b), les mêmes 8 unités de surface sont réparties sur 7 unités de mur, réalisant ainsi une meilleure répartition des charges d'environ 15 %.

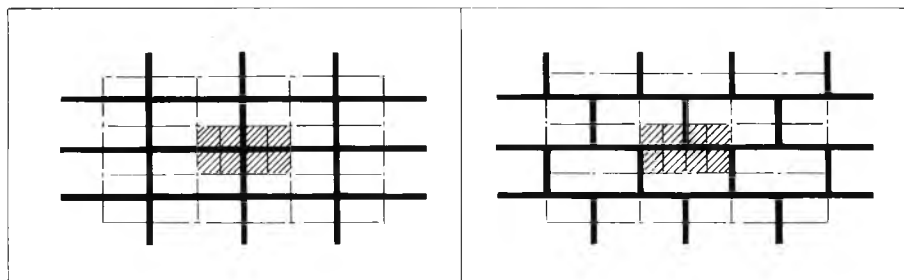


Fig. 95 a – Maillage orthogonal.

Fig. 95 b – Maillage en quinconce.

Ce type d'organisation révèle que la maison considérée comme unité d'habitation du point de vue de l'anthropologue ne peut être acceptée comme unité de construction du point de vue de l'urbaniste, puisque ce n'est pas une entité structurale. Mais il n'en exerce pas moins une influence sur le mode d'habitation. Ainsi, il est notable que l'organisation « humaine » de l'îlot correspond à son organisation physique, et que les relations sociales, telles qu'on a pu les restituer à partir des circulations au sol, s'établissent par niveau d'altitude. Ainsi, les maisons A, B et C, dont l'histoire est commune, forment un ensemble, à une altitude qui varie de 23,40 m à 23 m environ. Même si aucune porte de communication ne paraît les relier autrement qu'en passant par les rues, il nous a paru possible, devant la nécessité pratique, de proposer par exemple que la partie sud de la maison B – qui autrement serait totalement obscure – prenne jour par des lucarnes donnant sur les cours des maisons voisines : à l'ouest sur la cour 1043 de la maison A, à l'est sur la cour (?) 1064 de la maison C, où pourraient également s'écouler les eaux de la pièce 1045. En revanche, les maisons E et probablement D (qui reste à explorer, mais dont on voit la limite nord) n'ont aucun rapport avec la partie nord de l'îlot ; la maison A, ouverte au nord, et la maison E, donnant sur la ruelle 1208 au sud, paraissent séparées par la barrière presque infranchissable que constitue le mur de terrasse 1035, séparant des niveaux différant de plus de 1,20 m de haut.

#### *Aspects chronologiques*

On ne s'attardera pas sur les questions chronologiques, puisque nous avons choisi de décrire une phase précise, qui est celle du dernier état d'occupation de la ville : on sait depuis longtemps que la destruction attribuée aux « Peuples de la Mer » se situe peu après 1200 a.C.<sup>5</sup> L'ensemble du mobilier (en particulier le mobilier domestique) relève des types caractéristiques de la fin du Bronze Récent à Ougarit, qu'il s'agisse de céramique syrienne ou importée, de matériel lithique ou d'instruments de métal ; le plus souvent, du reste, il est impossible de préciser plus, tant les formes des vases<sup>6</sup> ou des objets utilitaires évoluent peu

5. Voir sur ces événements Liverani, 1979 (et tableau col. 1299-1300) ; Saadé, 1979, p. 86-89 : 1180-1175 a.C.

6. Cf. Monchambert, 1983.

au cours du XIII<sup>e</sup> s. En outre, quelques petits objets ou des tessons plus anciens ont été retrouvés mêlés aux terres par suite de bouleversements antiques (creusements de puisards ou silos par exemple), ou pris dans des réfections de sols ou de murs (c'est le cas des tablettes suméro-akkadiennes de la maison A).

L'analyse des murs et de leurs modifications laisse d'autre part apparaître plusieurs phases dans l'occupation de cette partie de l'îlot, et ceci au cours du XIII<sup>e</sup> s.

Certes, il n'est pas question de faire coïncider chronologiquement *toutes* les transformations qu'ont subies ces bâtiments, comme si une raison impérative avait brusquement provoqué un bouleversement du quartier : dans la dernière période d'occupation, il n'y a là aucune trace de destruction générale (comme ont pu le faire un incendie ou un tremblement de terre à une époque antérieure), mais celle de travaux ponctuels. On a pu cependant regrouper un certain nombre de réfections et de travaux qui ont amené une modification fondamentale de l'organisation, puisque de là date le nouveau découpage de la partie nord en maisons A, B et C. On pourrait penser que la construction de ces maisons date pour la plus grande part du début du XIII<sup>e</sup> s.<sup>7</sup> ; c'est au cours du XIII<sup>e</sup> (milieu du siècle ?) qu'aurait eu lieu ce changement, amenant l'îlot dans l'état où il se trouvait lorsque la catastrophe qui a causé la fin du royaume d'Ougarit s'est abattue, le laissant tel pour des millénaires aux pillards puis aux archéologues. C'est pourquoi l'on retrouve presque au ras du sol moderne (Fig. 96), après plus de 3000 ans, les ruines de ce qui fut une ville vivante.

\* \*  
\*



Fig. 96 – Chantier A en cours de fouille, campagne 1981 ; vers l'ouest.

7. La possibilité de la destruction d'une partie de la ville à la suite d'un tremblement de terre, qui a été soutenue par certains, n'est pas exclue ; la recons-

truction de cet îlot dans sa phase initiale pourrait y être liée.

Ces quelques maisons, sur lesquelles nous nous sommes attardés avec le souci de les observer en détail, ne constituent qu'un exemple parmi d'autres de ce qui peut donner une idée de la manière dont vivaient les Ougaritiens à la fin du XIII<sup>e</sup> s. dans un quartier « moyen ». Il ne s'agit pas d'un habitat à l'architecture régulière, qui supposerait un caractère rationnel, et donc artificiel, contraire à ce qu'était alors la ville, indéfiniment reconstruite sur elle-même et en évolution constante. Le tissu urbain, profondément vivant, se modifiait constamment, au hasard des nécessités de la population et des changements de propriété, des nouvelles activités des habitants successifs. Cependant une observation attentive des constructions a bien mis en évidence que le groupement de ces « maisons », qui existait antérieurement à l'époque où nous avons situé cette étude, et même s'il présentait sûrement alors une organisation différente des espaces impartis à chaque unité d'habitation (les pièces étant probablement destinées à d'autres fonctions), possédait déjà sa structure d'ensemble. Ensemble spontané, certes, dans lequel les liaisons se sont créées d'elles-mêmes du fait des conditions propres au milieu d'implantation : le site, les matériaux, les traditions de savoir-faire etc. Mais cela n'exclut pas une réflexion préalable quant à la mise en œuvre des techniques de constructions, qui confèrent au groupement son unité, et à l'ilot sa cohésion.

Les transformations que subit ensuite cet ensemble d'habitations reflètent l'évolution de la vie dans la ville jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> s. ; à cet égard, la modification qui a conduit à transformer en habitations plus petites la grande maison située au nord-est de l'ilot et les pièces qui l'entourent (à une période qui peut se situer dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> s. ?), peut être le signe tout à la fois d'un appauvrissement des occupants, et d'une augmentation de la population nécessitant un nombre plus grand d'unités d'habitations. C'est pourquoi les maisons sont moins étendues (maisons A et B), et empiètent probablement sur l'espace public (maison C). En contrepartie, il apparaît que les aménagements utilitaires se font plus complexes et mieux adaptés aux nécessités de réduction des espaces : creusement de silos (1062), ou dans la pièce 1040 remplacement d'un petit puisard intérieur par un grand dans la rue avec toute l'installation utilitaire domestique intérieure qui en bénéficie (en même temps que le puisard protège la maison des eaux de ruissellement dans la rue). C'est bien la preuve que les riverains sont responsables de l'espace public qui les concerne, et c'est pourquoi aussi ils s'en considèrent un peu comme les propriétaires. Mais on notera également que les réaménagements qui permettent la nouvelle distribution des espaces, ou les reconstructions de murs détruits, même lorsqu'ils sont faits avec soin, bénéficient d'une technique moins savante que les murs plus anciens.

On est frappé par le soin avec lequel l'architecture tend à maintenir l'individualité de la vie privée dans des espaces soigneusement clos : les maisons sont ouvertes sur la rue par des portes relativement étroites, avec des crapaudines montrant qu'elles étaient fermées par un battant, et les impératifs techniques ne sont pas les seuls responsables de la rareté des traces de fenêtres extérieures. En revanche, il faut supposer entre des maisons voisines des relations plus étroites, dont on a vu qu'elles s'établissaient par niveau : c'est ainsi que la présence d'un puits dans la maison B, alors qu'il n'y en a ni en A ni en C, et la nécessité d'autre part de donner du jour ou de fournir des évacuations à certaines pièces de B grâce aux cours des maisons A et C, engagent à croire à des rapports constants entre voisins. Et, même si les communications se font en passant par les rues, il n'est pas exclu que les habitants aient également circulé d'une maison à l'autre par les terrasses. Et c'est pourquoi,

malgré le soin avec lequel est protégée la vie privée, malgré la diversité des maisons, qui attestent également de la diversité sociale des occupants d'un même quartier, la cohésion de l'îlot et l'interdépendance des différents types d'habitats font que l'on peut réellement restituer là une communauté urbaine.

M. Y. : ER 309, C.N.R.S., Lyon.

P. L. : URA 30 du C.R.A., C.N.R.S., Paris,  
et GS Maison de l'Orient, Lyon.

M. R. : architecte D.P.L.G., Paris.

## INDEX

### OBJETS

Inv.	page				
79/4	40	79/207	55	79/479	55
79/8	74	79/211	81	79/481	55
79/10	74	79/212	81	79/484	81
79/11	74	79/272	40	79/496	81
79/12	74	79/274	17	79/497	81
79/14	74	79/299	74	79/499	81
79/15	81	79/305d	74	79/508	81
79/16	74	79/314	83	79/509-520	78
79/18	46	79/316	83	79/529-530	81
79/35	55	79/317-321	77	79/531-533	81
79/36	55	79/328-329	74	79/562	23
79/37	55	79/332	74	79/566	23
79/56	23	79/334	74	79/574	40
79/82	46	79/335	74	79/575	40
79/83	46	79/341	77	79/578-581	40
79/95	46	79/343	81	79/614	23
79/96	46	79/365	40	79/624	83
79/97	46	79/368	81	79/625	83
79/98	40	79/386	17	79/629	83
79/99	40	79/387-RS.32	55	79/631	83
79/101	40	79/389	40	79/637	78
79/102	40	79/395	46	79/638	81
79/106	40	79/396	40	79/641	81
79/117	40	79/402	55	79/642	81
79/118	40	79/403	40	79/654-655	81
79/136	40	79/404	40	79/660	55
79/142-146	40	79/405	40	79/661+662	55
79/148	40	79/406	40	79/687	17
79/149	40	79/412	81	79/688	17
79/153	40	79/413	81	79/689	17
79/157	40	79/414	81	79/690	17
79/177	83	79/433	23	79/698	55
79/178	83	79/435	23	79/704	17
79/181	23	79/452	23	79/730	17
79/186	55	79/463	23	79/736	17
79/187	81	79/473-RS.36	55	79/750	55
79/188	81	79/474	40	79/755	17
79/189	81	79/475	40	79/762	17
79/190	81	79/477	40	79/768	17
79/191	81	79/478	81	79/777	55



79/785	55	79/RS.26	43	80/332	46
79/786	55	79/RS.27	40	80/333-334	39
79/787	55	79/RS.28	81	80/345	71
79/844	55	79/RS.29	46	80/379	46
79/845	55	79/RS.34	55	80/382	46
79/873	40	79/RS.35	107	80/383	43
79/880	40			80/384	43
79/881	40			80/385	43
79/883	40	80/1	82	80/386	43
79/886-888	40	80/15	81	80/387	43
79/889	46	80/23	74	80/388 (+ 79/RS.24)	43
79/890	46	80/42	82	80/389	43
79/901	21	80/46	77	80/470-471	46
79/904	21	80/47	74	80/477	46
79/911	55	80/49	82	80/492	46
79/912	55	80/51	82		
79/922	52	80/63	82		
79/923	55	80/70-RS.45	49	81/3	23
79/928	39	80/80	74	81/17-RS.85	86
79/929	40	80/83	77	81/33	23
79/937	40	80/93	52	81/123-132	87
79/938	40	80/94	40	81/142	86
79/939	40	80/96	74	81/212-216	87
79/940	40	80/99-RS.42	49	81/234	52
79/941	40	80/100	72	81/236	105
79/948	46	80/101	72	81/238	46
79/949	46	80/122	74	81/504	101
79/954	40	80/125	74	81/508	106
79/955	46	80/128-132	77	81/509	107
79/960	40	80/161	72	81/545	107
79/961	55	80/162	72	81/547	107
79/962	83	80/163	72	81/549	101
79/963	83	80/164	172	81/566	107
79/964	83	80/167	55	81/596	107
79/965	83	80/168	55	81/607	105
79/966	83	80/169	72	81/608	105
79/967	83	80/182	71	81/616	101
79/969	78	80/189	74	81/618	101
79/970	52	80/202-204	77	81/634	106
79/971	55	80/205	77	81/635	106
79/973	40	80/206	55	81/639	21
79/975	40	80/221	55	81/646	107
79/976	55	80/222-229	49	81/648	101
79/977	74	80/235	72	81/687	102
79/979	55	80/252	72	81/693	101
79/980	78	80/254	71	81/698	106
79/981	78	80/268-RS.52	40	81/708	106
79/982	78	80/269	46	81/734	102
79/RS.1	46	80/270-RS.53	46	81/748	21
79/RS.2	46	80/303-RS.55	46	81/751	21
79/RS.3	46	80/305	46	81/761	102
79/RS.7	74	80/306-RS.56	46	81/769	105
79/RS.11	81	80/307	46	81/777	97
79/RS.12	81	80/308	46	81/778	102
79/RS.16	81	80/309-RS.57	46	81/779	107
79/RS.19	83	80/312	43	81/780	107
79/RS.22	33	80/313	43	81/789	105
79/RS.24 (+ 80/388)	43	80/323	82	81/790	105
79/RS.25	43	80/325	82	81/791	102

<b>81/792</b>	105	<b>81/975</b>	101	<b>84/101</b>	87
<b>81/795</b>	105	<b>81/981</b>	101	<b>84/307</b>	86
<b>81/796</b>	102	<b>81/1050</b>	21	<b>84/308</b>	86
<b>81/797</b>	102	<b>81/1060</b>	21	<b>84/312</b>	86
<b>81/843</b>	105	<b>81/1061-1063</b>	21	<b>84/313</b>	86
<b>81/848</b>	105	<b>81/1091</b>	105	<b>84/321</b>	86
<b>81/849</b>	21	<b>82/1092</b>	105	<b>84/324</b>	86
<b>81/863</b>	106	<b>81/1097</b>	102	<b>84/325</b>	86
<b>81/864</b>	106	<b>81/2028</b>	102	<b>84/327</b>	86
<b>81/864 bis</b>	106	<b>81/2035</b>	102	<b>84/331</b>	86
<b>81/865</b>	101	<b>81/2051</b>	102	<b>84/333</b>	86
<b>81/868</b>	101	<b>81/2098</b>	105	<b>84/350</b>	86
<b>81/869</b>	101	<b>81/3007</b>	102	<b>84/357</b>	86
<b>81/877</b>	101	<b>81/3040</b>	97	<b>84/373</b>	87
<b>81/885</b>	101	<b>81/3058</b>	97	<b>84/478</b>	86
<b>81/888</b>	101	<b>81/3059</b>	97	<b>84/479</b>	86
<b>81/889</b>	101	<b>81/3060</b>	97	<b>84/480</b>	87
<b>81/890</b>	101	<b>81/3061</b>	97	<b>84/482</b>	87
<b>81/946</b>	102	<b>81/3070</b>	97	<b>84/598</b>	87
<b>81/947</b>	102	<b>81/3071</b>	97	<b>84/601</b>	87
<b>81/960</b>	21	<b>81/3225</b>	97	<b>84/602</b>	87
<b>81/962</b>	21	<b>81/3226</b>	97	<b>84/603</b>	87
<b>81/968</b>	101			<b>84/625</b>	87
<b>81/971</b>	101			<b>84/668</b>	87

## ÉLÉMENTS DE L'ARCHITECTURE

<i>Locus</i>	page				
<b>1000</b>	30	<b>1030</b>	89	<b>1060</b>	68
<b>1001</b>	31	<b>1031</b>	89	<b>1061</b>	68
<b>1002</b>	34	<b>1034</b>	35	<b>1062</b>	82
<b>1003</b>	34	<b>1035</b>	30, 89	<b>1065</b>	62
<b>1004</b>	35	<b>1036</b>	33	<b>1067</b>	69
<b>1005</b>	30, 64	<b>1037</b>	64	<b>1069</b>	43
<b>1006</b>	64	<b>1038</b>	15	<b>1070</b>	69
<b>1007</b>	30	<b>1040</b>	37	<b>1071</b>	71
<b>1009</b>	36	<b>1041</b>	49	<b>1072</b>	69
<b>1010</b>	36	<b>1042</b>	72	<b>1075</b>	65
<b>1014</b>	65	<b>1043</b>	49	<b>1076</b>	39
<b>1015</b>	67	<b>1044</b>	81	<b>1081</b>	68
<b>1016</b>	65	<b>1045</b>	77	<b>1082</b>	36
<b>1017</b>	65	<b>1046</b>	43	<b>1083</b>	35
<b>1019</b>	30, 64	<b>1047</b>	43	<b>1084</b>	36
<b>1021</b>	64	<b>1050</b>	101	<b>1085</b>	36
<b>1022</b>	67	<b>1051</b>	21	<b>1087</b>	49
<b>1024 A</b>	27	<b>1053</b>	68	<b>1096</b>	49
<b>1024 B</b>	61	<b>1056</b>	35, 57	<b>1098</b>	68
<b>1025</b>	27	<b>1057</b>	31	<b>1099</b>	64
<b>1026</b>	34	<b>1058</b>	67	<b>1107</b>	49
<b>1028</b>	49	<b>1059</b>	67	<b>1100</b>	67

<b>1110</b>	33	<b>1213</b>	93	<b>1263</b>	67
<b>1111</b>	35	<b>1214</b>	94	<b>1264</b>	64
<b>1201</b>	105	<b>1215</b>	95	<b>1265</b>	86
<b>1202</b>	89	<b>1216</b>	93	<b>1266</b>	69
<b>1203</b>	89	<b>1217</b>	90	<b>1267</b>	67
<b>1204</b>	93	<b>1225</b>	18	<b>1275</b>	23
<b>1205</b>	89	<b>1226</b>	93	<b>1277</b>	86
<b>1206</b>	97	<b>1228</b>	18	<b>1280</b>	62
<b>1207</b>	90	<b>1232</b>	93	<b>1282</b>	87
<b>1208</b>	18	<b>1234</b>	94	<b>1285</b>	69
<b>1209</b>	94	<b>1235</b>	94	<b>1286</b>	62
<b>1210</b>	93	<b>1236</b>	94	<b>1288</b>	23
<b>1211</b>	94	<b>1239</b>	95		
<b>1212</b>	94	<b>1253</b>	95		

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ARNAUD (D.), 1982, « Les textes suméro-accadiens des campagnes 1979-1980 à Ras Shamra-Ougarit », *Syria* LIX, p. 199-222.
- AURENCHÉ (O.), 1981, *La maison orientale : l'architecture du Proche Orient ancien des origines au milieu du 4<sup>e</sup> millénaire*, Librairie orientaliste P. Geuthner (BAH 109), Paris.
- CALLOT (O.), 1983, *RSO I, Une maison à Ougarit*, Éditions Recherche sur les Civilisations, A.D.P.F., Paris.
- CALVET (Y.), 1981, « Installations hydrauliques d'Ougarit », in J. Métral et P. Sanlaville (éd.), *L'Homme et l'Eau en Méditerranée et au Proche Orient I*, T.M.O. 2, Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon, p. 33-48.
- COQUEUGNIOT (E.), 1982, « Note préliminaire sur les outils de silex au Bronze Récent de Ras Shamra-Ougarit », *Syria* LIX, p. 193-195.
- COURTOIS (J.-C.), 1979, « Ras Shamra : I - Archéologie », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, col. 1126-1295.
- COURTOIS, *UF 11* : COURTOIS (J.-C.), 1979, « L'architecture domestique à Ugarit au Bronze Récent », *Ugarit-Forschungen* 11, p. 105-134.
- DESSE (J.), 1982, « Analyse d'un échantillon d'ossements provenant du site de Ras Shamra (campagne de 1979) », *Syria* LIX, p. 196-197.
- LIVERANI (M.), 1979, « Ras Shamra : II - Histoire », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, col. 1295-1348.
- MARGUERON (J.), 1977, « Ras Shamra 1975 et 1976, rapport préliminaire sur les campagnes d'automne », *Syria* LIV, p. 151-188.
- MARGUERON (J.), 1985, « Une nouvelle "maquette architecturale" syrienne du Bronze Récent », in J.-L. Huot, M. Yon et Y. Calvet (éd.), *De l'Indus aux Balkans* (recueil à la mémoire de J. Deshayes), Éditions Recherche sur les Civilisations (A.D.P.F.), Paris, p. 165-175.
- MONCHAMBERT (J.-Y.), 1985, *Recherches sur la céramique locale de Ras Shamra, 1975-1976*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Lyon II.
- SAADÉ (G.), 1979, *Ougarit, métropole cananéenne*, Lattaquié.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1949, *Ugaritica* II, Paris.
- Syria* 59, 1982 : YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), « Ras Shamra-Ougarit, 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria* LIX, 1982, p. 169-197.
- Syria* 60, 1983 : YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), LOMBARD (P.), DOUMET (C.) et DESFARGES (P.), « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* LX, 1983, p. 201-224.
- YON (M.), 1980, « Rhytons chypriotes à Ougarit », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, 1980, p. 79-83.
- YON (M.), 1982, « Recherches sur la civilisation ougaritique », *La Syrie au Bronze Récent*, Éditions Recherche sur les civilisations, A.D.P.F., Paris, p. 9-16.
- YON (M.), 1983, « Mission française de Ras Shamra 1978-1983 », *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* XXXIII, p. 11-122.
- YON (M.), 1985, « La ville d'Ougarit au XIII<sup>e</sup> siècle », *Compte-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1985, p. 705-721.
- YON (M.), à paraître, « Aspects de la civilisation urbaine d'Ougarit », *Colloque "Mari, Ebla, Ugarit"* (Rome 1984).
- WEULERSSE (J.), 1940, *Le pays des Alaouites*, Tours.

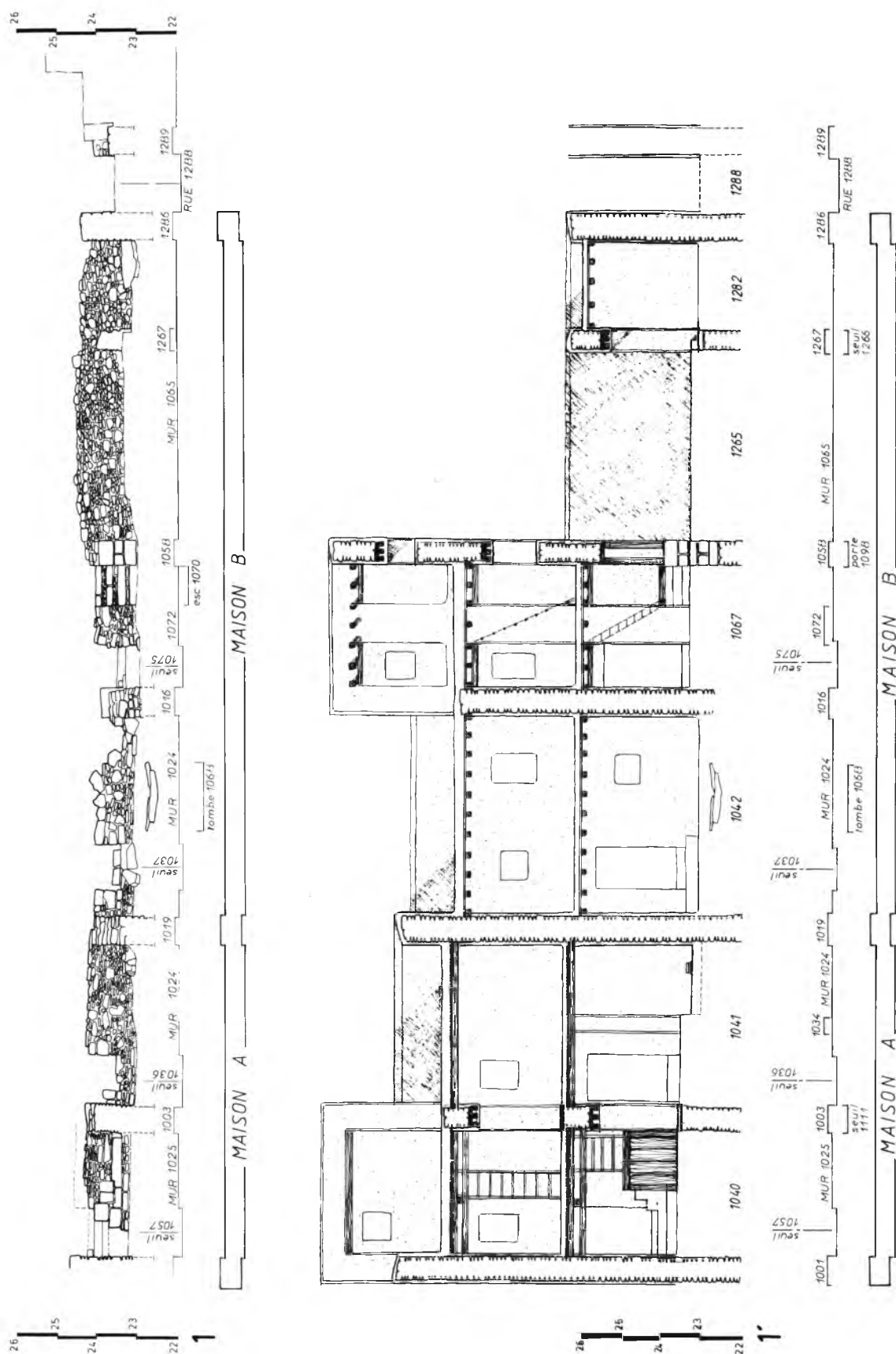


Planche I – Maisons A et B, d'ouest en est :  
Coupe 1 (voir plan planche VI) et restitution 1' (voir schéma figure 2).

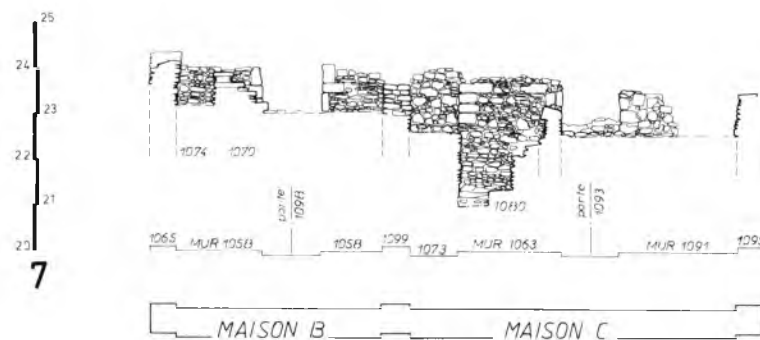
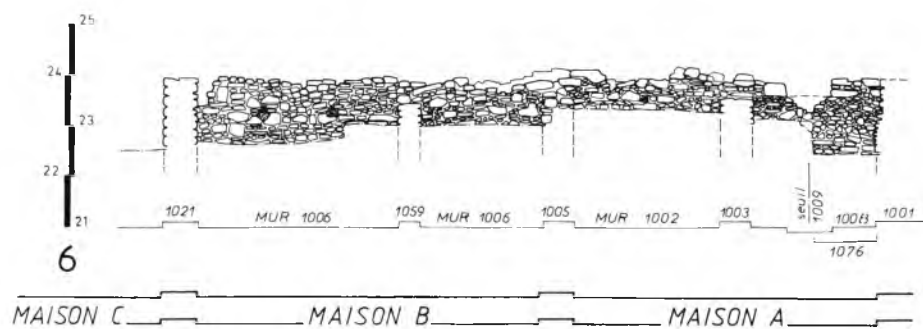
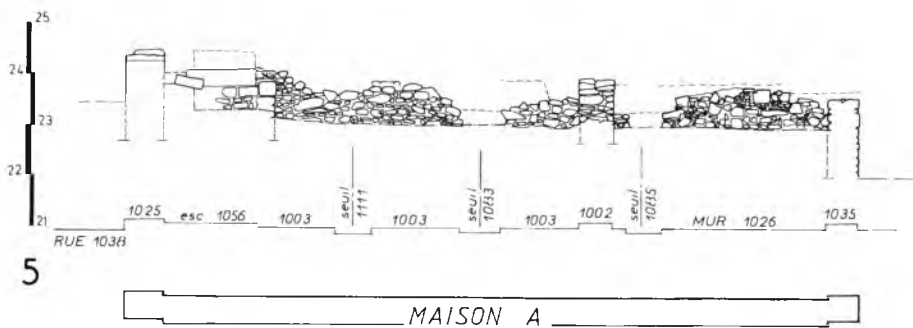
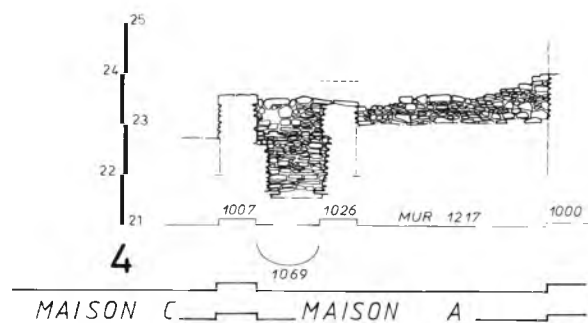
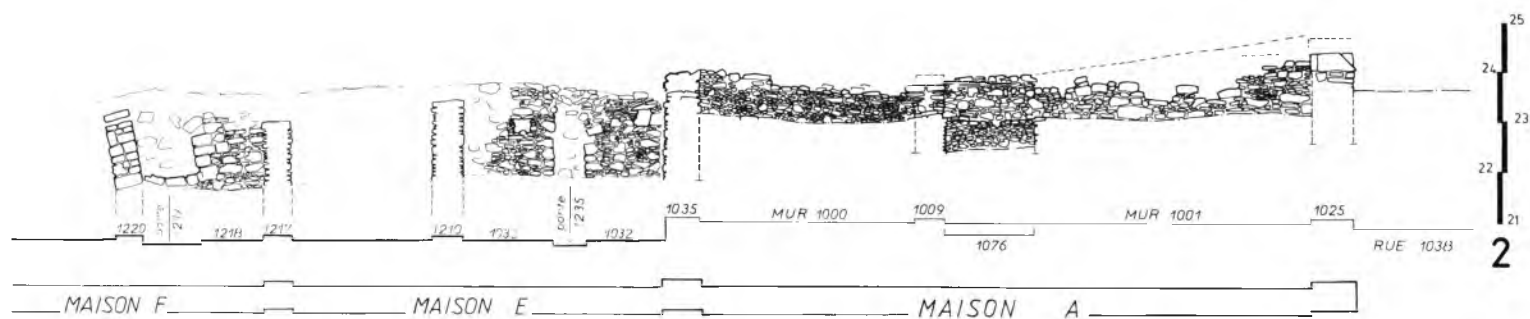


Planche II – Coupes  
(voir plan général planche VI)

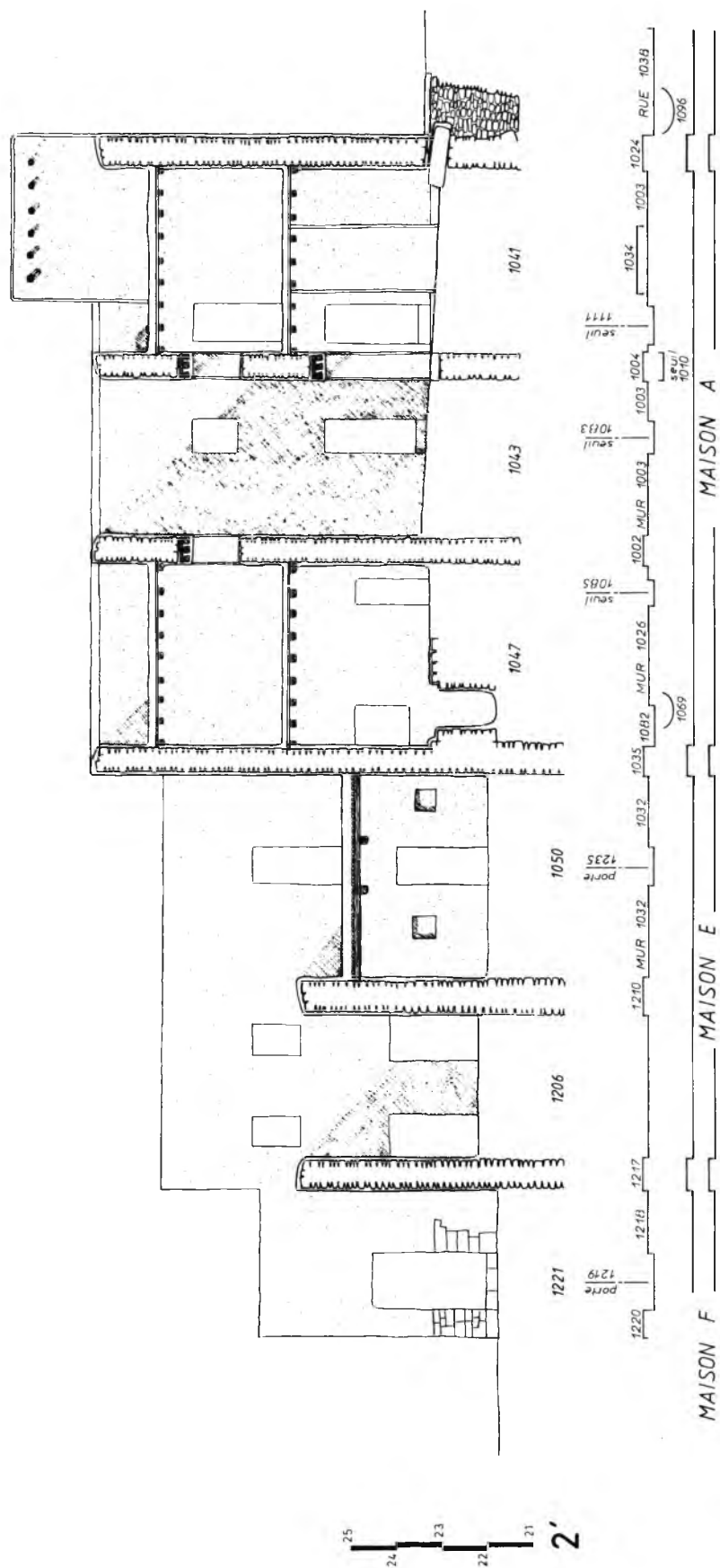


Planche III – Maisons E et A, du sud au nord :  
Restitution 2' (voir schéma figure 2).

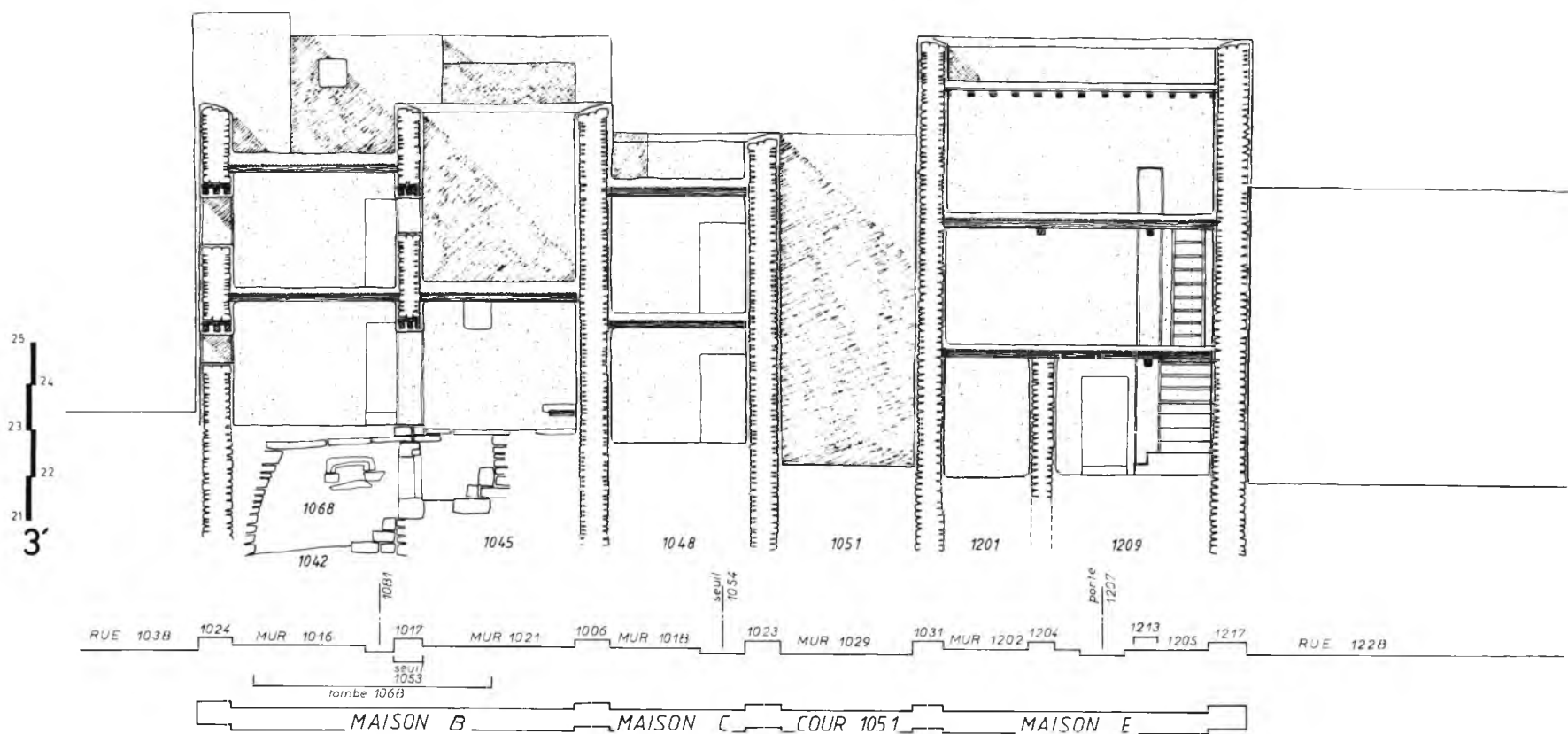


Planche IV – Maisons B et E, du nord au sud :  
Restitution 3' (voir schéma figure 2).



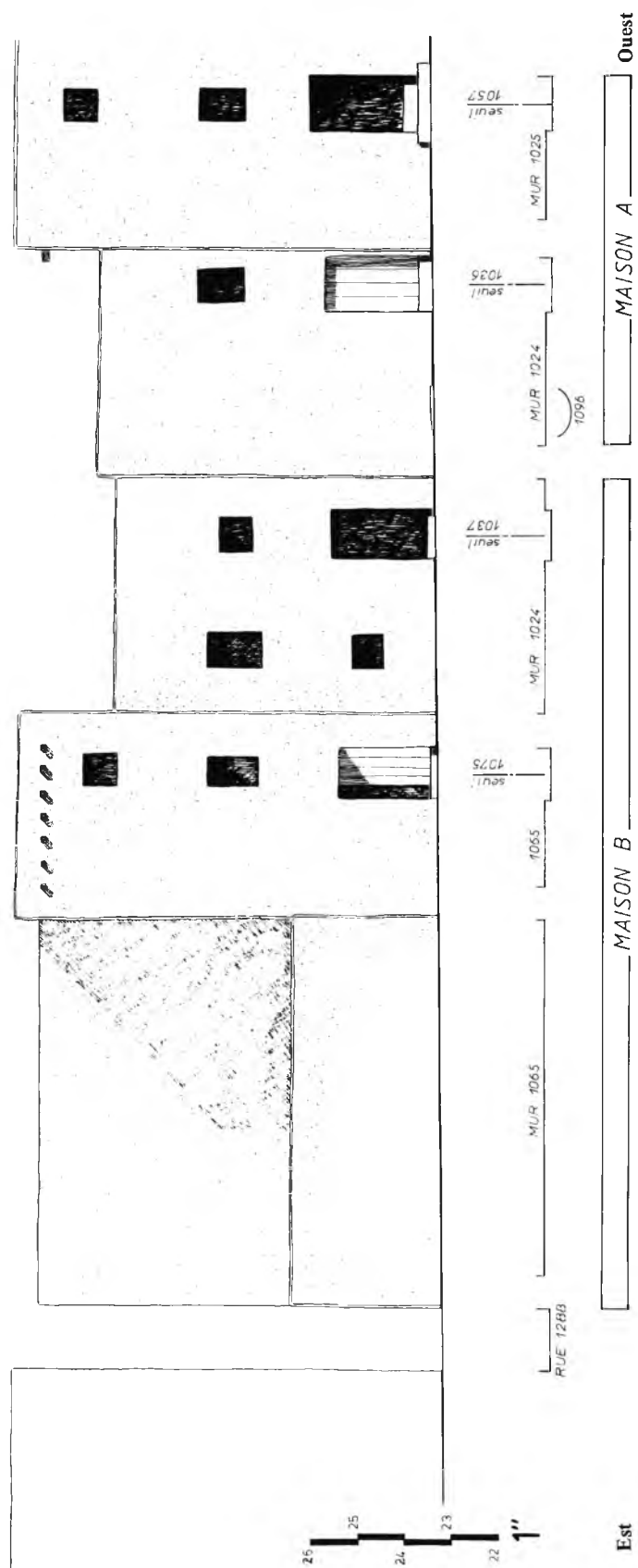


Planche V – Maison B et A d'est en ouest,  
proposition de restitution des façades sur la rue 1038 :

Restitution 1" (voir schéma figure 2).





## L'EAU DANS L'HABITAT

Yves CALVET et Bernard GEYER

La fouille d'un ensemble de maisons, menée sur le tell de Ras Shamra durant les campagnes de 1979 à 1984, a mis au jour un ensemble de structures souterraines – puits, puisards ou silos – situées dans des maisons ou à l'extérieur de bâtiments à fonction artisanale ou d'habitat (*fig. 1*). La localisation et les caractéristiques de ces structures nous ont amenés à repenser le problème de l'eau dans une ville du Bronze récent, sous ses deux aspects d'approvisionnement et d'évacuation<sup>1</sup>. Si l'évacuation des eaux usées dépend direc-

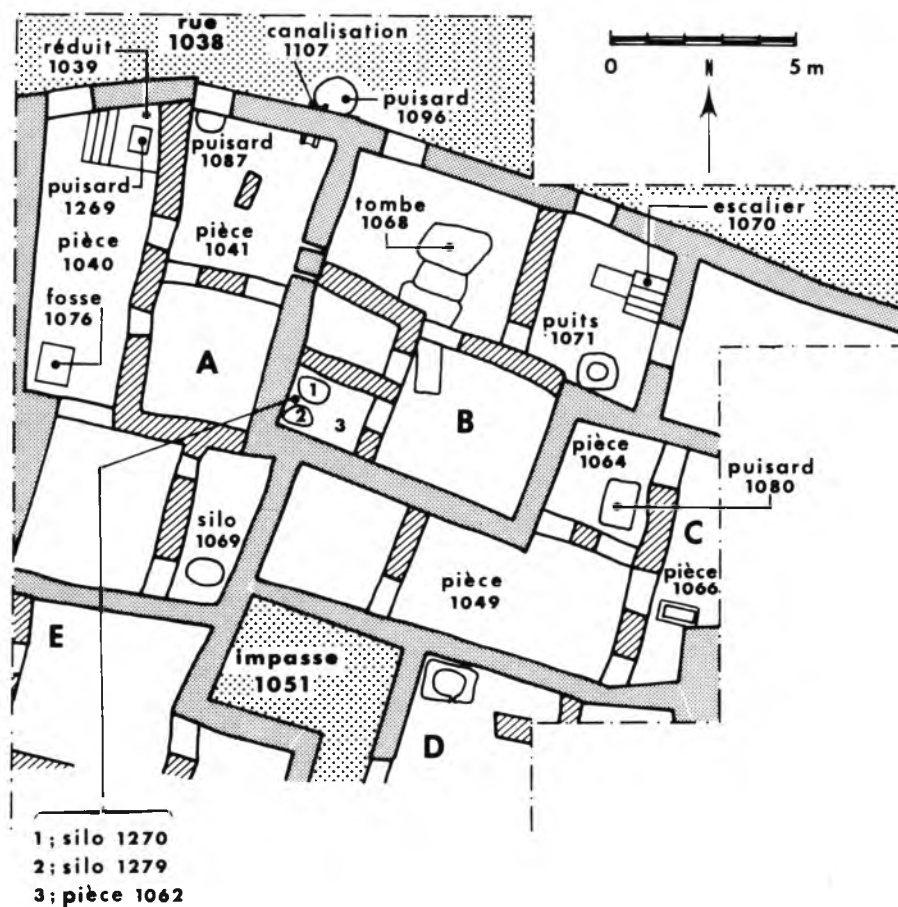


Fig. 1. Les maisons A, B et C (état 1984).

1. Voir Calvet 1981, p.34-38.

tement des aménagements réalisés par l'homme, l'approvisionnement en eau d'une cité est, avant tout, étroitement lié aux conditions climatiques, hydrologiques et hydrogéologiques de la région.

#### LE MILIEU NATUREL (*Carte, p. 149*)

##### *Les conditions climatiques.*

Le tell de Ras Shamra-Ougarit est situé sur la côte syrienne à un kilomètre environ de la baie de Minet el-Beida. La région bénéficie d'un climat méditerranéen typique, attesté par la douceur des températures, par l'existence d'une saison sèche estivale, par un nombre restreint de jours de précipitations.

Les reliefs qui barrent l'horizon à l'est de Ras Shamra et limitent la plaine côtière jouent un rôle important. Ils bloquent en grande partie les vents humides d'ouest sur le littoral, tout en empêchant l'arrivée des vents froids continentaux en hiver et des vents désertiques en été. Mais c'est bien entendu la proximité immédiate de la mer qui joue le rôle primordial. Elle entretient une humidité élevée : 67 %, en moyenne, d'humidité atmosphérique relative à Lattaquié<sup>2</sup>; par son inertie, elle adoucit les températures (moyenne annuelle, 19,4°) et en limite les amplitudes (amplitude diurne moyenne de 7,5°; amplitude annuelle moyenne de 15,8°); elle détermine durant la saison chaude estivale une brise de mer qui atténue la chaleur diurne.

Aussi les températures moyennes relevées à Lattaquié sont-elles douces en hiver (11,4° de moyenne en janvier, le mois le plus « froid »), assez élevées mais non excessives en été (27,2° en août, le mois le plus chaud), supérieures à 20° de mars à octobre. Des sautes soudaines peuvent toutefois se produire, notamment au printemps, par temps de *khamisin*, mais les effets en sont limités. La chaleur n'épargne pas toujours le littoral puisque Lattaquié compte 56,4 jours où la température maximale dépasse 30°, mais seulement 0,3 jour au delà de 35°. Ce sont en fait tous les extrêmes qui sont ainsi gommés par l'influence adoucissante de la mer. Le gel est très rare (0,2 jour par an) et la neige quasi-inconnue. L'influence de la mer se fait également sentir sur les précipitations qui sont relativement abondantes (835,8 mm en moyenne par an) et, somme toute, assez bien réparties dans l'année si l'on excepte l'été (4 mois secs, de juin à septembre, selon l'indice xéothermique :  $P < 4 T$ ). Cette saison connaît une sécheresse climatique et biologique tempérée par une humidité atmosphérique très forte (maximum moyen de 73 % en juillet) et par quelques orages. La majeure partie des précipitations a lieu en hiver. La saison humide commence dès septembre et s'affirme surtout à partir du mois de novembre pour atteindre son maximum en décembre. Les pluies diminuent dès mars et mai annonce déjà la saison sèche. Comme dans toutes les régions méditerranéennes, les précipitations se produisent pendant un nombre de jours assez restreint (84,2 jours par an), leur intensité moyenne étant proche de 10 mm par jour de pluie. Ces intensités peuvent toutefois être plus élevées : 25 mm plus de 10 jours par an, 50 mm 2,2 jours par an, jusqu'à atteindre un maximum absolu de 127 mm (8 janvier 1974).

L'évaporation, facteur déterminant de la sécheresse biologique, est relativement faible et le déficit hydrique limité grâce à l'humidité atmosphérique élevée et à une nébulosité importante (de 2,6 à 3,4 octas en été). Ce fait joue un grand rôle en été pour les végétaux en

2. Les chiffres ayant rapport au climat concernent tous la ville de Lattaquié, distante d'une dizaine de kilomètres; ils sont tirés de Traboulsi, 1981.

général et pour les cultures en particulier, puisque la dessiccation de la terre et le dessèchement des plantes sont ainsi, sinon empêchés, du moins limités. La région de Ras Shamra est fertile. A un climat favorable à la végétation viennent s'ajouter des sols aisément cultivables ainsi que les possibilités d'irrigation offertes par les nappes phréatiques et les cours d'eau.

*Les conditions hydrologiques et hydrogéologiques.*

– La situation actuelle : les cours d'eau et les nappes phréatiques sont à considérer en premier lieu, car ils permettent un apport supplémentaire d'eau aux cultures en été, mais aussi parce qu'ils fournissent l'eau douce nécessaire à toute agglomération.

Deux ruisseaux passent à proximité immédiate du tell : le nahr Chbayyeb au nord (long d'environ 11 km) et le nahr ad-Delbé au sud (long d'environ 8,7 km). Ils se rejoignent à l'ouest pour former le nahr al-Faydh (ou nahr el-Fidd, long de 0,5 km) qui se jette dans la baie de Minet el-Beida<sup>3</sup>. Ces cours d'eau, nés sur les pentes du plateau de Bahlouliyé, à quelques kilomètres à l'est de Ras Shamra, sont très courts et drainent une région d'environ 25 km<sup>2</sup> où la végétation naturelle et les sols ont beaucoup souffert de plusieurs millénaires d'occupation humaine. Ces faits, associés à des pentes marquées et au caractère méditerranéen du climat, déterminent des écoulements saisonniers et souvent violents, notamment en hiver ou lors de gros orages. Le régime des cours d'eau suit celui des précipitations. Ils coulent durant la saison des pluies et accusent une baisse de régime dès le printemps, période pendant laquelle les dernières pluies et les apports d'eau de la nappe superficielle (*cf.* ci-dessous) permettent un soutien des étiages. Ils sont à sec en été et le restent jusqu'aux premières pluies d'automne.

Ces ruisseaux ne peuvent donc, à eux seuls, suffire aux besoins de l'irrigation et à la fourniture d'eau potable. Les nappes phréatiques constituent une deuxième source d'apports, moins limitée dans le temps, mais plus difficile à exploiter. Jusqu'aux années soixante, seule l'eau de la nappe superficielle, contenue dans les formations marines ou littorales quaternaires et les calcaires de l'Éocène moyen, était utilisée. Son plancher est constitué par les couches marneuses de l'Éocène inférieur (*cf.* ci-dessous la stratigraphie relevée dans un des puits de la tranchée sud-acropole, *fig.* 2). Les nappes plus profondes nécessitant des forages et des pompes ne sont sollicitées régulièrement que depuis une vingtaine d'années ; la nappe superficielle, surexploitée et de faible débit, ne suffisait plus aux besoins toujours plus grands des cultures, qu'elles soient traditionnelles (tabac, céréales, olives) ou, surtout, maraîchères (agrumes, bananes, pêches, etc...). Cette surexploitation a eu pour effet non seulement l'assèchement de plus en plus précoce des cours d'eau, mais surtout le tarissement de sources phréatiques qui permettaient l'irrigation de vastes surfaces. Un exemple nous est fourni par la source Ain el-Borj, située au sud du tell et qui jaillissait autrefois à longueur d'année d'une fissure dans les calcaires affleurants. Elle est actuellement à sec dès la fin du printemps et traduit bien la conséquence des nombreux pompages.

– La situation passée : il est certes difficile et délicat de vouloir recréer, même sommairement, un environnement passé. Sans vouloir aller aussi loin, nous pouvons cependant avancer quelques hypothèses : les textes découverts à Ougarit et concernant les productions agricoles nous permettent d'établir quelques parallèles avec la situation actuelle. Les trois cultures qui, associées, font la spécificité et la richesse du domaine méditerranéen, l'olivier, la vigne et le blé (et plus généralement les céréales), sont dûment mentionnées

---

3. Nous reprenons ici les toponymes tels qu'ils apparaissent dans Saadé, 1979, p.36 (carte).

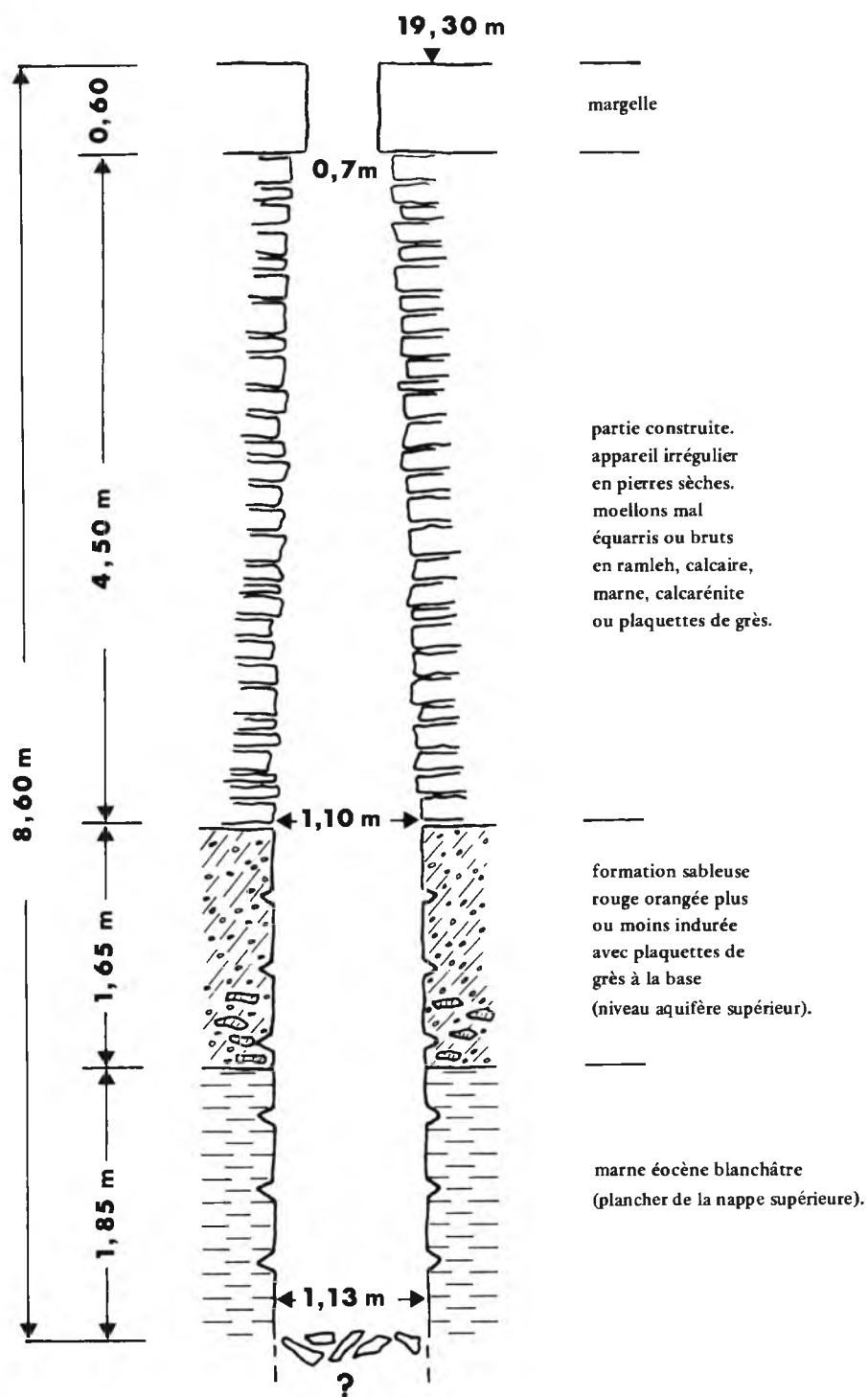


Fig. 2. Coupe schématique d'un puits de la tranchée sud-acropole.

dans les textes ougaritiques<sup>4</sup>. Le schéma qu'ils nous proposent est celui d'une campagne riche où coexistent l'olivier, la vigne, les jardins et des cultures diverses. Si les céréales ne semblent pas faire l'objet d'un commerce sauf cas exceptionnel (famine...), le vin et l'huile sont produits en quantité suffisante pour pouvoir être exportés notamment vers Chypre et l'Égypte. La région proche d'Ougarit est, comme de nos jours, surtout consacrée aux cultures irriguées, grâce aux sources pérennes et, sans doute, à des barrages et à des puits, tandis que la vallée du nahr el-Kébir est plutôt vouée aux cultures sèches. Ces quelques éléments, qu'il serait certes nécessaire d'analyser plus en détail, font inmanquablement référence à une ambiance dominée par les caractères méditerranéens du climat : un climat en définitive assez proche de l'actuel, à quelques nuances près. La distinction essentielle tient alors sans doute plus à des différences édaphiques et de végétation que climatiques. Une dégradation nettement moins avancée du couvert végétal naturel et des sols entretenait une plus grande humidité et limitait la période de tarissement des ruisseaux. La nappe superficielle, moins sollicitée par l'évaporation et surtout moins exploitée, pouvait fournir plus régulièrement de l'eau par l'intermédiaire des puits et assurait un soutien plus long aux étiages des cours d'eau. Gardons-nous de voir dans cette hypothèse très schématique des conditions hydrauliques idéales. La saison sèche était déjà une réalité et, si l'on peut lui supposer des conséquences moins contraignantes qu'actuellement, l'eau était sans aucun doute une denrée précieuse que l'on évitait soigneusement de gaspiller en été.

#### LE CYCLE DE L'EAU DOMESTIQUE A OUGARIT

Nous prendrons ici, à titre d'exemple, le cas de trois maisons ouvrant au nord sur une même rue (rue 1038) et situées dans un quartier d'habitation du centre de la ville du Bronze récent<sup>5</sup>(Fig. 1). Fouillé depuis 1978, ce quartier est typique de l'urbanisme d'Ougarit<sup>6</sup>. L'analyse de certains aménagements, qui apparaissent en relation avec l'eau, permet de préciser le rôle de ce que l'on appelle communément, et parfois mal à propos, puits, puisard, fosse, citerne...

##### *L'approvisionnement en eau.*

Des puits qui permettent de tirer l'eau directement de la nappe, des animaux de trait ou des hommes qui apportent l'eau prélevée dans les cours d'eau : tels sont, sans doute, les deux modes d'approvisionnement les plus courants dans la métropole cananéenne du Bronze récent<sup>7</sup>. Certes, des citernes pouvaient servir à recueillir les eaux de pluie, mais elles ne sont attestées, à Ougarit, que dans des palais ou dans des maisons de grande importance<sup>8</sup> et ne pouvaient avoir cette fonction collectrice que pendant la saison humide ou lors des rares orages d'été. Elles servaient sans doute plutôt de contenants pour les eaux tirées des puits ou apportées des ruisseaux. L'ingéniosité des habitants d'Ougarit au Bronze récent apparaît dans certains systèmes de récupération des eaux pluviales. Un exemple significatif est celui de l'îlot VI de la tranchée ville-sud : des conduites verticales en terre cuite, dont les traces subsistent encore par endroits, descendent des toits en terrasse de la maison et drainent l'eau vers le puits par un système de canalisations<sup>9</sup>.

4. Pour des textes ougaritiques mentionnant la vigne, la fabrication, la distribution et l'exportation du vin, voir *PRU* II, n° 84-91 ; pour la farine, *PRU* II, n° 91-93 ; pour l'huile d'olive, *PRU* II, n° 94-96, et *Ugaritica* V, p.80-83. Il semble que les pressoirs à huile aient été nombreux dans la ville même d'Ougarit, voir à ce propos la contribution d'O. Callot dans ce volume.

5. Rapports préliminaires sur cette fouille : Yon *et al.*, 1982 ; Yon *et al.*, 1983.

6. Yon, à paraître. Pour les maisons A et B, voir *supra* l'étude de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio.

7. Calvet 1981, p.34-35.

8. Calvet 1981, p.35.

9. Callot, 1983, p.31-35.



– Les puits : dans ce quartier du centre de la ville, le chemin menant à l'eau des ruisseaux est relativement long et l'approvisionnement devait être assuré avant tout par des puits. Le secteur qui nous intéresse ici en comporte un qui n'a pas encore été fouillé, pour des raisons matérielles (*fig. 13*). Ce puits (1071), circulaire, est pourvu d'une margelle monolithique et grossièrement carrée (*pl. 1 a*), munie d'un orifice arrondi (diamètre, 0,55 m). Il est situé dans une vaste demeure (maison B), qui n'est pas encore dégagée en totalité ; sa position, relativement centrale, facilitait la distribution de l'eau vers les différentes pièces (*fig. 1*). La forme, toujours circulaire, des puits du site était dictée par la nature peu cohérente des terrains traversés (couches archéologiques) et par leur profondeur. Une estimation effectuée par rapport à d'autres puits du tell nous permet d'avancer une hauteur d'au moins 8 à 10 mètres. La construction, généralement peu soignée hormis l'attention portée à cette forme circulaire nécessaire à la bonne tenue des parois, est en pierres sèches montées en appareil irrégulier.

Sur le tell, un seul de ces puits est suffisamment dégagé pour permettre une description partielle. Situé dans la tranchée sud-acropole, au sud-est du tell, il était fermé d'une dalle qui a longtemps empêché son remblaiement. Depuis son ouverture, dans les années soixante, pierres et terre en ont comblé le fond sur une hauteur impossible à préciser. Dans l'état actuel, sa profondeur est de 8,60 m, à partir du haut de la margelle (altitude absolue 19,30 m). D'un diamètre de 0,70 m sous cette margelle, il s'évase quelque peu vers le bas où, bien arrondi, il atteint 1,13 m. Du haut vers le bas, le puits se présente comme suit (*fig. 2*). Sur 4,50 m, c'est-à-dire sur ce qui correspond sans doute à la hauteur du tell à cet endroit, il est construit en pierres sèches, montées en appareil irrégulier. Le puits est ensuite foré sur 1,65 m dans une formation sableuse littorale plus ou moins indurée, contenant des blocs de sable agrégés, avant de s'enfoncer sur au moins 1,85 m dans des marnes qui constituaient le plancher d'un premier niveau phréatique. Marnes et formation littorale sont creusées, à intervalles réguliers de 0,50 m, d'encoches disposées symétriquement dans la paroi et qui permettaient de remonter aisément jusqu'à la partie construite du puits, où les pierres irrégulièrement appareillées offraient des prises suffisantes. Le puits s'enfonce dans les marnes pour atteindre un deuxième niveau phréatique encore inexploré pour l'instant.

– Les cours d'eau : bien qu'ils aient sans doute peu servi à l'alimentation en eau des maisons ordinaires, il est nécessaire de souligner quelques aspects du régime et des aménagements hydrauliques que l'on peut trouver sur les cours d'eau. Nous avons déjà mentionné le caractère saisonnier et parfois violent des écoulements. Les débits peuvent être importants, mais sont toujours limités dans le temps, restreints à la saison humide ou aux périodes de gros orages estivaux. Ce fait a amené les hommes, au cours du 20<sup>e</sup> siècle, à aménager sur les cours d'eau des barrages-ponts, qui permettent d'arrêter les eaux et de créer des retenues dans lesquelles il est alors aisé d'établir des pompes. Nous avons pu observer un tel aménagement, au nord du tell, sur le nahr Chbayyeb (*fig. 3*). Le lit du ruisseau est barré par un « pont » à deux arches, long de 7 m et large de 2 m, construit en blocs équarris et bien appareillés de *ramleh*, et appuyé, au moins sur la rive nord, contre une calcarénite très dure formant la berge. Les arches pouvaient être partiellement fermées par des planches ou des poutrelles qui retenaient les eaux. Cet ouvrage est aujourd'hui abandonné ; une vieille porte a remplacé la boiserie disparue. Ce type d'aménagement a une efficacité certaine. Il est, de plus, assez facile à mettre en œuvre dans un pays où la pierre ne manque pas. C'étaient peut-être de tels barrages qui permettaient aux habitants d'Ougarit de se procurer plus facilement l'eau dont ils avaient besoin, notamment en été après les orages. C'est en tout cas dans ce sens qu'il nous faudra orienter les recherches sur le terrain, même si le pouvoir érosif élevé de ces ruisseaux rend aléatoire la conservation de tels vestiges.



Fig. 3. Pont-barrage sur le nahr Chbayyeb.

#### *L'évacuation des eaux.*

On peut se débarrasser des eaux usées ou pluviales de diverses façons. La plus simple consiste à les déverser dans les rues, mais, outre le manque d'hygiène d'un tel système, il apporte une constante humidité, de la boue, et rend difficile la circulation dans des artères le plus souvent étroites et non pavées. En outre, la pente du terrain fait que certaines maisons (notamment les maisons A et B étudiées ici) sont en contrebas de la rue. Pour pallier ces inconvénients, il fallait évacuer l'eau soit par un système d'égouts, dont un exemplaire draine les eaux usées de la région du Palais, dans la partie occidentale de la ville<sup>10</sup>, soit en creusant des puisards. C'est cette dernière solution qui a été très généralement retenue et qui nous intéresse ici.

Avant d'étudier leur répartition et de discuter du danger de pollution qu'ils engendraient du fait de la proximité des puits, nous allons décrire les puisards dégagés lors des campagnes de 1981 et de 1984 dans les maisons nord du chantier A.

#### *Les puisards :*

– Le puisard 1269 de la maison A (fig. 4, 5 et 6) se trouve dans un petit réduit (1039) de forme trapézoïdale (longueur 1,43 m/1,20 m ; largeur 0,92 m/1,07 m), situé sous un escalier placé dans l'angle nord-est de la pièce 1040 ; il est partiellement fermé au sud par un muret de trois pierres dressées, qui ne laissait comme seuil qu'un espace étroit. De la pièce 1040, on accédait au réduit de plain-pied, du moins dans l'état final de la maison. Comblé, le puisard disparaissait alors sous des dalles de pierre et n'était plus en fonction, ainsi que l'indique un socle de jarre posé à plat, dans l'angle sud-ouest, sur une des dalles condamnant le puisard.

Dans un état antérieur, ce petit local servait de latrines et était en grande partie masqué par un muret. Le seuil est constitué d'un bloc de calcaire (1,15 x 0,50 x 0,70 m) supportant le muret et placé de façon à être en surplomb de 0,20 m au-dessus du puisard, pour réduire

10. Calvet, 1981, p.38.



*Fig. 4. Le puisard 1269 sous les latrines 1039.  
A gauche, la rue 1038. Vue prise vers l'est.*



*Fig. 5. Le puisard 1269, détail de l'ouverture.*

l'espace ouvert. Un ressaut, taillé sur la face nord de ce bloc, permettait de poser et de caler une ou plusieurs planches pour fermer le puisard. Ce mode de couverture, facile à déplacer, limitait la propagation des odeurs et facilitait d'éventuelles vidanges. De forme rectangulaire (pour les caractéristiques, voir le *tableau 1*), le puisard est construit en pierres sèches, montées en assises irrégulières. La fouille du remplissage a révélé, sur toute la hauteur (1,90 m), une terre très sableuse de teinte grisâtre, contenant de la pierraille éparsée, de nombreux tessons, des fragments d'os et de lames de silex retouchées. La seule variation

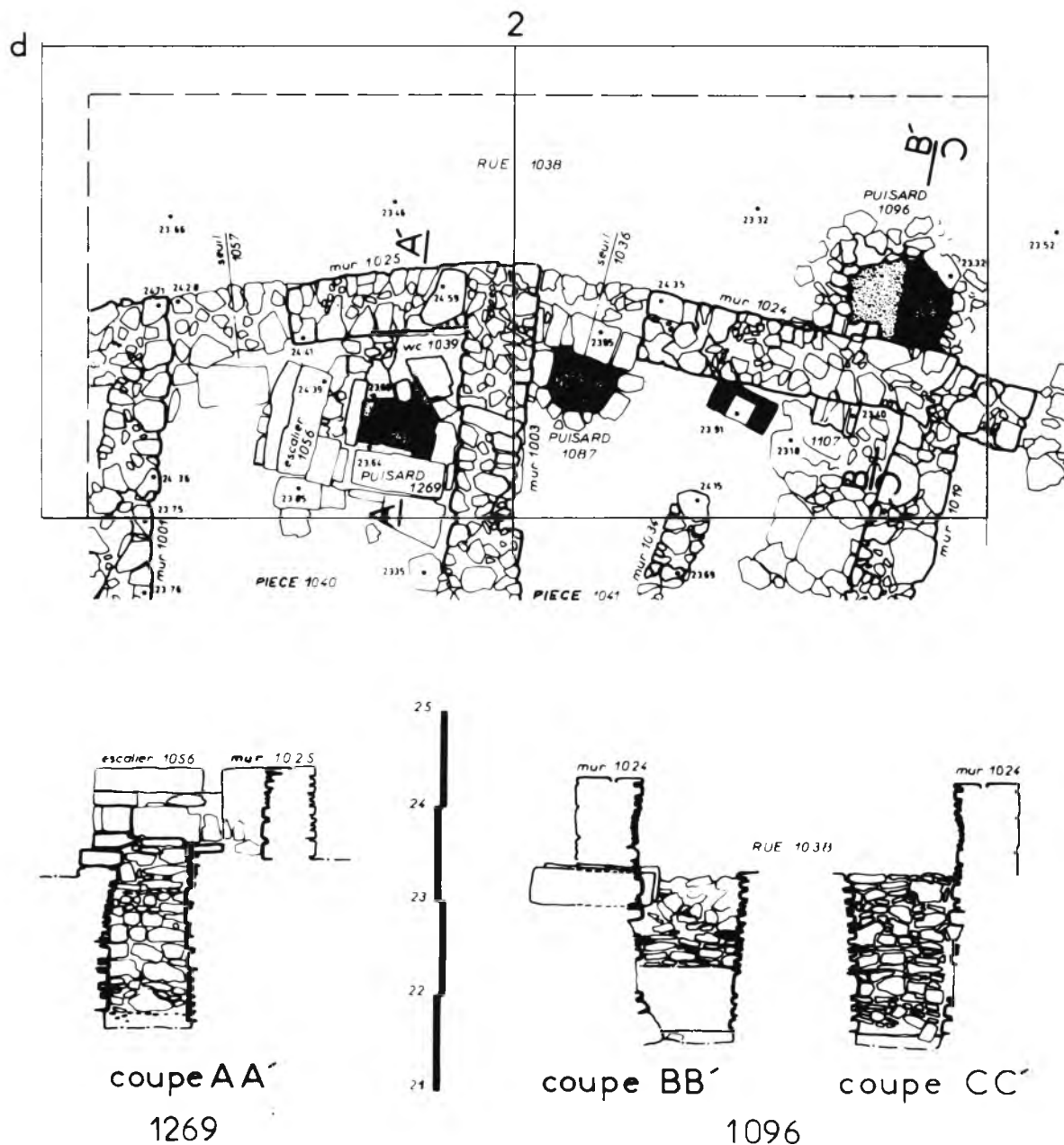


Fig. 6. Les puisards 1269, 1087 et 1096 (avec les coupes de 1269 et 1096).

notable consiste dans la présence, entre 1,50 m et 1,80 m, de fragments de céramique plus nombreux et plus gros, dont un petit vase mycénien. L'homogénéité du remplissage et sa texture très sableuse, l'abondance du matériel, notamment céramique, et la couverture ultérieure de dalles calcaires sembleraient indiquer un comblement volontaire de ce puisard.

Au fond du puisard, où aucun aménagement particulier n'est perceptible, la couleur de la terre ne varie guère ; sa cohérence est beaucoup plus grande. La texture y est plus fine, la terre est marquée de nombreuses traces d'oxydes de fer et de manganèse, très nettes également sur les seuls tessons retrouvés à cette profondeur. Sous le niveau de la dernière

assise, la terre, fouillée sur 0,20 m, s'est révélée beaucoup plus compacte, sans doute colmatée par les déchets qui s'y sont accumulés pendant la période de fonctionnement des latrines.

Le puisard 1269 était rempli d'un mélange de terre, de fragments de céramique, de déchets divers, datant pratiquement tous du moment où le puisard ne servait plus à contenir les eaux usées des latrines, c'est-à-dire après leur désaffectation. Le remplissage a pu se faire en quatre phases (*pl. II, III et IV*) :

*Phase 1* : partie inférieure de - 2,00 m à - 1,85 m, pauvre en matériel, datant d'une époque où l'on utilisait encore le puisard pour évacuer les eaux usées des latrines. On y a trouvé deux fragments de silex (une pointe R 84 1232 et un fragment de lame R 84 1233), un jeton taillé dans un tesson (R 84 1231), deux fragments de céramique locale (R 84 1228 et 1229) et un tesson de vase fermé *Mycénien III B*.

*Phase 2* : la partie située entre - 1,85 m et - 1,50 m a été la plus riche en matériel. Lorsque le puisard fut désaffecté, il fut rempli de détritiques divers, chronologiquement assez homogènes. Il s'agissait surtout de tessons, mais aussi de pièces d'outillage lithique et de restes de faune. La céramique importée consistait principalement en bols à lait chypriotes (R 84 1195, 1196, 1197 à 1202, 1215) et en fragments de vases *Mycénien III B* (R 84 1178, 1203 ; flacon R 84 1183). La céramique locale était abondamment représentée : bol caréné (R 84 1187), cruches (R 84 1204, 1216, cette dernière présentant une bouche pincée), jarres (R 84 1184, 1185, 1186). On y a trouvé également un murex (R 84 1224), un coquillage réutilisé en pendentif (R 84 1211), trois petits coquillages percés volontairement (R 84 1227 a,b,c) et une corne d'animal, sans doute de chèvre (R 84 1225). Tout ce remplissage semble avoir été effectué en une fois et volontairement, lorsque l'on a désaffecté les latrines.

*Phase 3* : de - 1,50 m à - 1,05 m, le matériel est moins abondant. Les tessons de céramique importée y sont plus rares : un fragment de bol à lait chypriote, pas de tessons mycéniens. La céramique locale est présente sous la forme de fragments de jarre (R 84 1175) et d'un jeton taillé dans un tesson (R 84 1164). L'outillage lithique se compose de quelques fragments de silex et d'un broyeur en basalte.

*Phase 4* : il s'agit, de - 1,05 m à 0 m d'une sorte de bourrage, destiné à obstruer complètement le puisard, qui fut alors recouvert de dalles de pierres. La proportion de céramique chypriote y est plus abondante : bols à lait (R 84 1018, 1037, 1061), vase *Base-Ring* (R 84 1019), *Red-on-black* chypriote (R 84 1021). La céramique mycénienne en est totalement absente. Les fragments de poterie locale sont relativement nombreux, mais atypiques ; on notera seulement un jeton taillé dans un tesson (R 84 1022). L'outillage lithique se compose principalement de fragments de silex (27 pièces). Les restes osseux, qui ne sont pas rares, portent des traces de découpe.

– Le puisard 1096 se trouve dans la rue 1038, accolé à la maison A (*fig. 6 et 7*). Ce puisard est creusé dans la rue qui longe au nord le quartier en cours de fouille<sup>11</sup>. Il était fermé par une dalle calcaire (R 81 241) qui devait, à l'origine, le couvrir dans sa totalité (*pl. I b*). Cette dalle, retrouvée brisée (1,05 m x 0,86 m x 0,19 m), reposait sur une canalisation monolithique (1107) qui, traversant le mur 1024, provient de la pièce 1041 et débouche dans le puisard. Dans la pièce, une cuve cylindrique (diamètre extérieur 0,69 m) et un sol fait de mortier étanche, aménagé à proximité de la canalisation, témoignent de l'utilisation de l'eau. Le puisard servait donc à l'évacuation des eaux usées du bâtiment, mais captait également une partie des eaux de ruissellement de la rue et contribuait ainsi à son assainissement. Il est construit en pierres sèches, appareillées irrégulièrement. Sa forme est approximativement celle d'un fer à cheval. Il est appuyé contre le mur 1024 et ses fondations qui lui servent de paroi. Son remplissage ne présente pas la même homogénéité que

11. Yon *et al.*, 1982, p.173-182 ; Yon *et al.*, 1983, p. 207 sq.

CARACTÉRISTIQUES DES PUISARDS ET SILOS							
LOCUS	FORME DE L'OUVERTURE	PROFONDEUR EN METRES	DIMENSIONS EN METRES				COUVERTURE
			Ouverture		fond		
			NS	EO	NS	EO	
puisard 1096	fer à cheval	1,75	1,05	1,1	0,85	?	dalle calcaire (n° R 81 241)
puisard 1080	± rectangulaire	1,20	1,15	0,95	1,10	0,85	dalle calcaire (n° R 81 1240)
puisard 1269	rectangulaire	1,90	0,50	0,80	1,05	0,75	bois ?
silo 1270	semi-circulaire	1,50	0,60	0,95	0,50	0,85	bois ?
silo 1279	± rectangulaire	1,00	0,55	0,70	0,55	0,70	bois ?
puisard 1087	semi-circulaire	non fouillé	0,60	0,88	?	?	?

TABLEAU 1

dans le cas précédent et s'est fait au moins en deux phases (voir ci-dessous). Jusqu'à - 1,10 m, la terre, beige clair, est sablo-limoneuse et contient de rares tessons répartis dans la masse. Les pierres, rares jusqu'à - 0,80 m, sont surtout nombreuses entre - 0,90 m et - 1,10 m, où elles forment un niveau discontinu. A - 1,10 m, les pierres disparaissent pour faire place à une terre apparemment uniforme et accusant une légère concavité vers le centre du puisard. Il y a là un premier niveau correspondant peut-être à une réfection ou à une remise en fonction du puisard. Jusqu'au fond, à - 1,75 m, la fouille, effectuée sur les deux tiers de la surface, n'a révélé qu'une terre sableuse, homogène, ne contenant que de rares pierres et tessons. Ce type de puisard, servant à recueillir à la fois les eaux usées d'une habitation et les eaux de ruissellement de l'extérieur, se trouve fréquemment dans les rues d'Ougarit : on en a un exemple caractéristique le long de la maison dite « de Rapanou »<sup>12</sup>, dans la rue qui longe ce bâtiment à l'ouest. Un vaste puisard appartient à une installation légèrement différente. Il sert à recueillir les eaux usées de la pièce 226 du Palais sud<sup>13</sup>. Là aussi, comme dans le cas du puisard 1096, il est situé à l'extérieur du bâtiment, contre le mur, et il reçoit les eaux usées par l'intermédiaire d'une canalisation passant à travers le mur ; mais cette canalisation se déverse à un mètre de hauteur et interdit donc tout système de couverture de ce puisard. Ces conditions d'évacuation des eaux rendaient vraisemblablement inutilisable tout cet espace.

Le matériel trouvé dans le puisard 1096 (*pl. IV*) témoigne de plusieurs phases, correspondant vraisemblablement à des utilisations successives de cet aménagement, peut-être entrecoupées de périodes de curage :

*Phase 0* : de - 2,00 m à - 1,75 m, donc sous la construction proprement dite, une couche de terre sans aucun matériel de quelque ordre que ce soit constitue le fond du puisard, c'est-à-dire la matière filtrante mêlée aux dépôts laissés par les eaux usées après leur infiltration dans la terre (niveau archéologique non remanié).

12. Saadé, 1979, p.121, fig.29 (maison n°1).

13. Calvet, 1981, p.40-42.



Fig. 7. Le puisard 1096, dans la rue 1038 (à gauche, brisée, la dalle de couverture R 81 241). Vue prise vers le sud.

*Phase 1* : de  $-1,75$  m à  $-1,10$  m, on trouve une phase d'utilisation relativement intense du puisard, avec un remplissage habituel à ce type d'aménagement. Les tessons n'y sont pas très nombreux : il s'agit presque uniquement de céramique locale (*Plain-white* syrien) : fragments de vases ouverts ou fermés (R 84 1143 et 1146). La seule importation était, semble-t-il, un fragment de bol monochrome chypriote. Il faut noter aussi quelques fragments de silex et des déchets osseux.

*Phase 2* : de  $-1,10$  m à  $0$  m, cette phase représente apparemment l'abandon du puisard à la suite d'un manque d'entretien ou de curage. Il est probable que des pierres sont venues l'obstruer en partie, tombées des rebords ou de ruines voisines ; à partir de ce moment, seule la partie supérieure du puisard pouvait recueillir l'eau et il est probable qu'il devait se remplir très vite, puisque sa capacité avait diminué de moitié par rapport à l'origine. Les tessons trouvés dans le remplissage de cette phase sont très rares ; à l'exception d'un fragment de bol à lait chypriote (R 84 1037), il ne s'agit que de céramique locale, de fragments de jarre et d'un jeton taillé dans un tesson (R 84 1003).

– Le puisard 1087 de la maison A (fig. 6, en haut, et 8) est situé dans l'angle nord-ouest de la pièce 1041, à  $0,45$  m en contrebas du seuil ouvrant sur la rue 1038. De forme semi-circulaire (pour les caractéristiques, voir *tableau 1*), il semble s'appuyer contre les fondations du seuil. Le dégagement des deux assises supérieures a permis de constater que plusieurs des pierres du puisard étaient imbriquées dans les assises inférieures du seuil, alors qu'elles ne sont qu'apposées contre le mur ouest 1003. De diamètre à peu près équivalent à la largeur du seuil, le puisard semble bien être en relation directe avec celui-ci. Une fouille et une étude du matériel qu'il contient seront nécessaires pour préciser sa fonction. Notons que d'autres cas semblables de puisards devant des seuils sont connus à Ougarit :





*Fig. 8. Le puisard 1087.*



*Fig. 9. Le puisard 1080 et sa dalle de couverture R 81 1240.  
Vue prise vers l'est.*



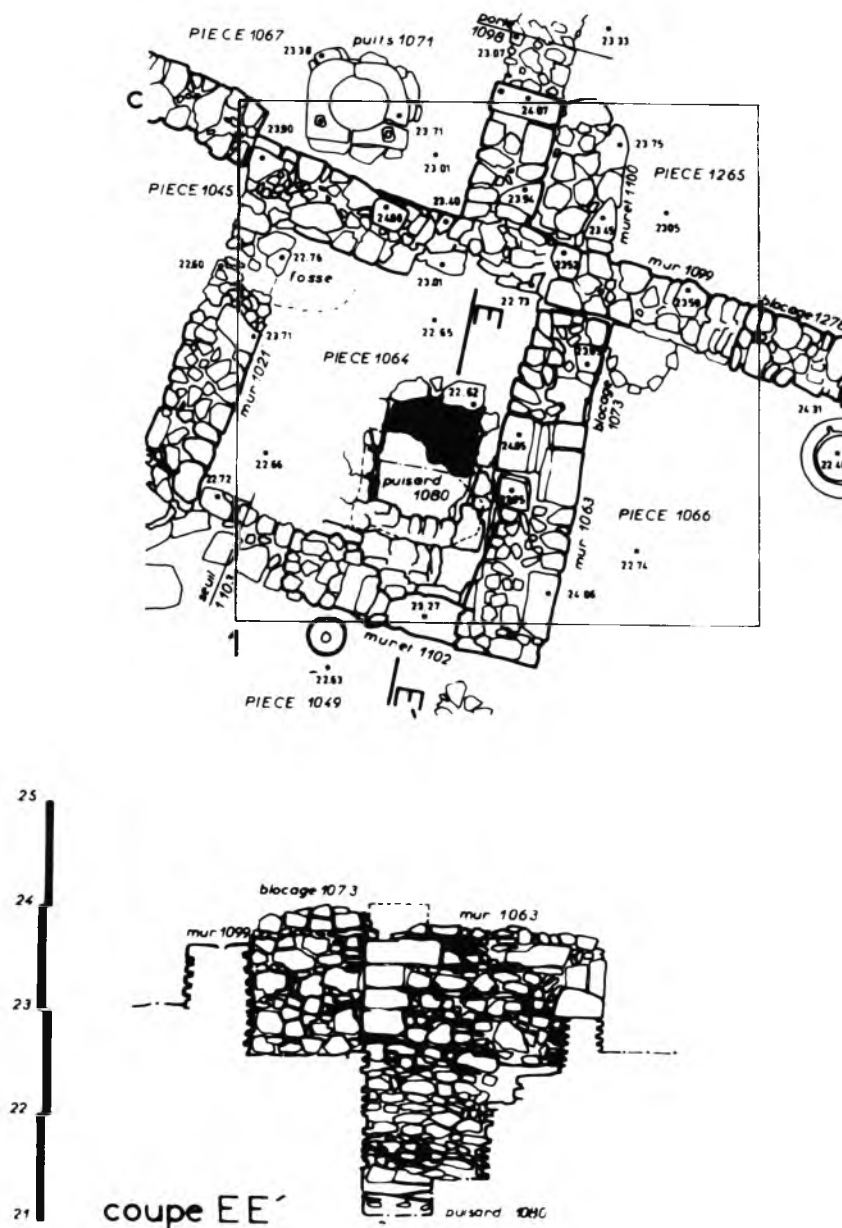


Fig. 10. Le puisard 1080.

pièce 52 du Palais Royal d'Ougarit<sup>14</sup> par exemple. Ils peuvent servir à recueillir des eaux de ruissellement venues de rues ou de cours, lorsque le seuil est en contrebas.

– Le puisard 1080 se trouve dans la pièce (ou cour ?) 1064 de la maison C (fig. 9 et 10). Situé dans l'angle sud-est de cette espace, ce puisard est placé sous une fenêtre intérieure ouvrant sur la pièce 1049, dans laquelle ont été trouvées de nombreuses jarres fichées dans le sol, mais aussi près d'une cuve de pierre située à l'entrée de la pièce 1066. Une dalle de

14. Nous reprenons pour le Palais royal d'Ougarit la numérotation des pièces selon le plan de H. Kuss, paru dans plusieurs publications, notam-

ment *Ugaritica* IV, p.26 et 28 et plan dépliant I et *Syria* 49, 1972, p.32.

couverture (R 81 240), légèrement concave (1,30 m x 1,10 m x 1,15 m) et percée en son centre d'un trou (diamètre 0,14 m), fermait le puisard (*pl. I c*). La construction, grossièrement rectangulaire (pour les caractéristiques, voir *tableau 1*) et réalisée en pierres sèches montées en assises irrégulières, est totalement indépendante des murs et de leurs fondations. En 1981, la fouille avait été arrêtée à - 1,15 m sur une terre « homogène ». La reprise du dégagement en octobre 1984 a tout d'abord révélé une épaisseur de quatre à cinq centimètres de colluvions apportées là par ruissellement depuis 1981 et qui formaient un véritable « mille-feuilles », témoin des diverses phases pluvieuses. A la profondeur de - 1,20 m, la terre est marquée par des oxydes de fer et de manganèse qui tachent les galets et les tessons. De - 1,20 m à - 1,60 m, la fouille, poursuivie sur les deux tiers de la surface, a démontré que l'assise de pierres inférieure s'appuyait sur des niveaux archéologiques plus anciens et que les traces d'oxydes étaient nombreuses sur les quinze premiers centimètres. Cette couche est par ailleurs noircie par des matières organiques et semble colmatée. La terre, nettement plus argileuse que celle des remplissages, semble jouer le rôle de filtre non intentionnel, mais néanmoins efficace. Nous reviendrons sur ce sujet à propos des essais de vitesse d'infiltration.

Le puisard 1080 a fourni très peu de matériel (R 81 226 à 232) ; il ne s'agit que de fragments céramiques peu significatifs dans l'ensemble : bords d'assiettes locales, mais aussi trois tessons chypriotes (un fragment de cruche *Base-ring II*, un bol à lait, et un tesson de vase *White-painted*). Dans le fond, sous - 1,20 m, les tessons et les fragments d'outils en pierre tachés d'oxyde (voir plus haut) sont tout aussi rares que dans la couche supérieure (R 84 1244 à 1253) ; ce n'est que de la céramique locale du Bronze récent, à l'exception d'un fragment de jarre à décor peint datant du Bronze ancien.

- Les silos 1270 et 1279 de la maison B, pièce 1062 (*fig. 11 et 12*) : l'aménagement 1270, que nous pensions être un puisard, s'est révélé, en cours de fouille, être un silo double (1270 et 1279), construit d'un seul tenant, comme l'indiquent les pierres imbriquées de la paroi commune. Aménagés dans l'angle sud-ouest d'une pièce (1062) subdivisée pour l'occasion par des murets peu fondés, ces silos (pour les caractéristiques, voir *tableau 1*) ne comportaient pas de couverture lors de leur dégagement. On peut penser qu'ils étaient simplement fermés par des planches. Comme les puisards, ils sont montés en pierres sèches appareillées ici très irrégulièrement. La construction est très peu soignée en comparaison des puisards. Les quarante centimètres inférieurs de chaque silo présentent de nombreux manques de pierres, ce qui aurait risqué de provoquer glissement ou effondrement si ces aménagements avaient été destinés à recevoir des eaux usées. L'hypothèse des silos est également confirmée par l'existence, entre les deux fosses, d'une communication sous forme d'une ouverture rectangulaire (0,40 m x 0,30 m), pratiquée dans la paroi commune ; deux dalles de chant soutiennent un linteau ; les trois éléments sont en calcaire. Enfin, plusieurs fragments d'un enduit très épais (R 84 1106, 1267, 1268, 1269 et 1277), retrouvés dans les fonds des silos pourraient confirmer apparemment cette destination, même si les parois n'en gardent pas de traces aujourd'hui. Il faut aussi signaler que les couches archéologiques composant le fond de ces silos ne présentaient pratiquement pas de traces d'oxydes, comme on en trouve souvent dans les puisards. Le silo 1270, de forme semi-circulaire, est aménagé sous le petit mur 1022 et est donc antérieur, sans doute de peu, à celui-ci. Le remplissage, homogène sur toute la hauteur (1,50 m), était constitué d'une terre très sableuse, beige à brun clair, contenant très peu de pierres et quelques graviers et tessons épars. Le silo 1279, profond seulement d'un mètre, était comblé de la même façon.

Le matériel découvert dans les silos 1270 et 1279 n'est pas extrêmement abondant (*pl. V et VI*) ; il n'est pas possible de discerner une quelconque stratigraphie dans le remplissage, homogène de haut en bas. Il est probable que les deux silos ont été comblés relativement vite, après abandon. La plupart des fragments de céramique et les objets viennent du silo 1270, le plus grand des deux. Dans ce silo, la céramique locale est représentée par des



Fig. 11. Les silos 1270 et 1279. Vue prise du mur 1022.  
(État 1984 ; voir état 1980 :  
*supra*, Yon, Lombard, Renisio, fig. 52).

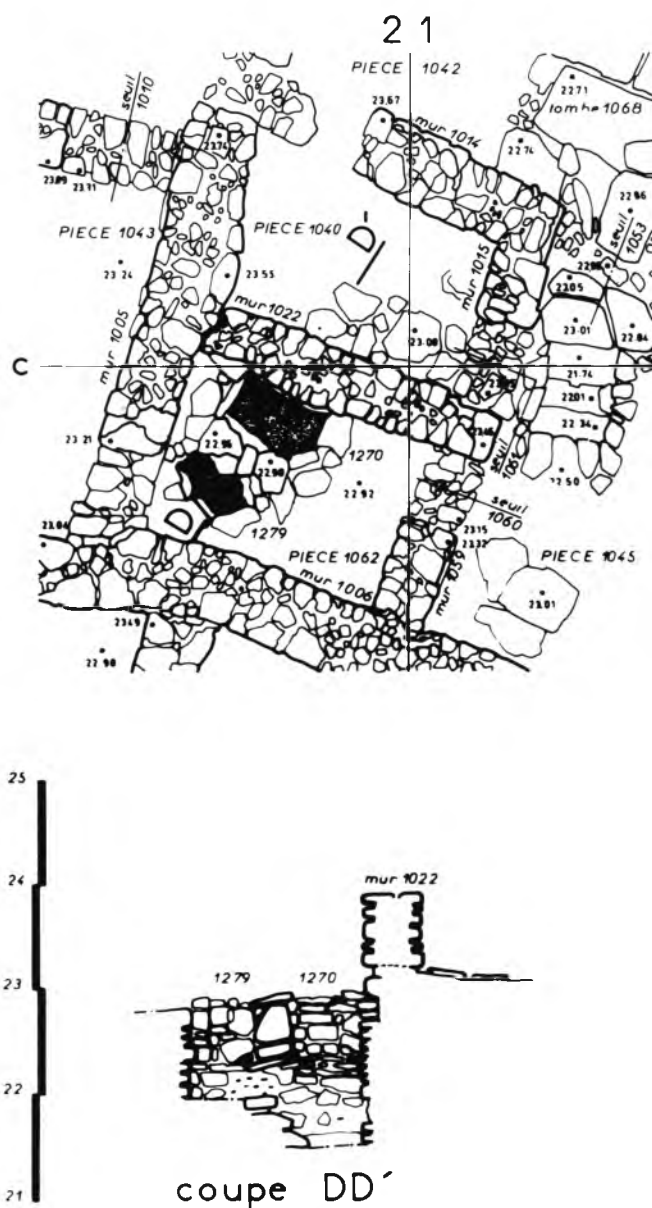


Fig. 12. Les silos 1270 et 1279

formes bien connues de *Plain-white* syrien : vases ouverts (R 84 1070, 1071, 1073 et 1074), une lampe-coupelle (R 84 1084), diverses assiettes (R 84 1111 + 1128 + 1112, 1114, 1115 et 1116), un fragment de cruche (R 84 1109) et un vase composite dit *Cup-and-saucer* (R 84 1240). On y trouve également de la céramique importée de Chypre : bol monochrome (R 84 1075), bols à lait (R 84 1087 + 1099, R 84 1120 et 1121, R 84 1132) ; la céramique mycénienne est également présente (classe III B), mais sous forme de petits fragments : coupelle (R 84 1102), petits vases fermés (R 84 1103 et 1134), goulot de vase à étrier (R 84 1123). Il faut noter aussi la présence d'une perle en faïence bleue (R 84 1094 = PO 34), de deux galets utilisés comme outils (R 84 1095 et 1107) et de quelques fragments de silex. Dans le silo

1279, le même type de matériel est attesté, avec de la céramique locale : jarre à décor peigné (R 84 1263 et 1274), jarre commerciale (R 84 1266), vase syrien (R 84 1273) et lampe-coupelle (R 84 1276) ; de la céramique chypriote : bols à lait (R 84 1264 a et b, 1275), fragment de vase *Base-ring* (R 84 1265). Il y avait là aussi quelques petits déchets osseux et lithiques (silex).

Signalons pour mémoire deux autres aménagements analogues, le silo 1069 (exploré seulement en 1986 : voir *supra* Yon, Lombard, Renisio, p. 45 et note 19), et la fosse 1076 dont le mauvais état de conservation ne permet pas de préciser la fonction de façon certaine.

### *Les risques de pollution.*

La proximité des puisards d'une part, des puits, silos ou citernes d'autre part pouvait, et a dû, dans certains cas, provoquer une pollution, que ce soit par contamination des eaux potables ou par des émanations pestilentiellles. Rappelons, en premier lieu, l'estimation d'au moins 8 à 10 mètres que nous avons proposée pour la profondeur des puits, et qui doit correspondre à peu près à la profondeur moyenne de la nappe phréatique supérieure sous le chantier A. Cela signifie, en théorie, une épaisseur sensiblement équivalente de couches archéologiques qui pouvaient filtrer les eaux usées avant qu'elles ne rejoignent la nappe, à la condition toutefois que ces couches ne soient pas trop perméables. En effet, les fouilles entreprises sur une profondeur de vingt à quarante centimètres dans le fond des puisards ont démontré qu'il n'existe aucune installation particulière de filtrage sous ces derniers et qu'ils étaient construits directement sur des niveaux archéologiques plus anciens et non perturbés. Il devenait alors indispensable de déterminer le degré de perméabilité des terres qui recevaient quotidiennement des eaux usées. Nous avons donc procédé, dans les puisards et silos fouillés en 1984, à des mesures d'infiltration des eaux (voir *tableau 2*). Ces mesures doivent être considérées comme une première tentative d'estimation des perméabilités ; les cas étudiés sont trop peu nombreux et la méthode employée trop rudimentaire pour prétendre à trop d'extrapolations. Ces résultats sont toutefois suffisamment concordants pour permettre certaines constatations.

Les premières mesures (*tableau 2*, n° 1, 5 et 7) ont été réalisées sur les terres de remplissage. Sur sol sec, elles ont donné les résultats de vitesse d'infiltration les plus élevés (0,41 à 0,51 cm par minute) ; sur sol « saturé », les valeurs, bien qu'inférieures de moitié environ, restent fortes (0,21 à 0,26 cm par minute). Ces terres, jetées dans les puisards et les ayant peu à peu comblés, ne sont pas tassées ; elles sont souvent très sableuses et relativement hétérogènes. Elles laissent « filer » l'eau et n'auraient donc eu qu'un pouvoir filtrant limité.

Il en va tout autrement pour les terres qui constituent le fond non remanié des puisards et des silos, où l'on atteint des couches archéologiques plus anciennes et non perturbées lors de la construction de ces aménagements. Les mesures de vitesse d'infiltration sur sol sec (*tableau 2*, n° 2, 3, 6 et 8) sont toujours inférieures (0,14 à 0,32 cm par minute) à celles, équivalentes, qui sont réalisées dans les remplissages. Mais ce sont surtout les mesures sur sol saturé qui, nettement plus faibles (0,06 à 0,16 cm par minute), indiquent une infiltration lente, très favorable au dépôt des matières en suspension. Il y a donc bien là un effet de filtre naturel qui peut expliquer l'absence de tout aménagement particulier au fond des puisards. Une mesure (n° 4) réalisée dans le puisard 1080 à quarante centimètres sous le niveau de la dernière assise confirme, avec une vitesse de 0,09 cm par minute, la lenteur de l'infiltration, donc le bien-fondé de notre constatation. Notons que les capacités d'infiltration, rapportées à la surface totale du fond des puisards, font apparaître des chiffres proches du litre par minute (0,81 à 0,99 l par minute) ; cela suffit à éviter tout débordement dans des puisards pouvant contenir plus d'un mètre cube. A titre de comparaison, une

VITESSE D'INFILTRATION											
N°	LOCUS	Carré	Profondeur en mètres	Vol. O en litre	SUR SOL «SEC»			SUR SOL «SATURÉ»			
					H. en cm	T. en mn	V.I. cm/mn	H. en cm	T. en mn	V.I. cm/mn	C.I.T. l/mn
1	puisard 1096	A2d	- 1,10	1,5	15,0	37	0,41	15,0	57	0,26	
2	puisard 1096	A2d	- 1,80	1,5	11,3	65	0,17	7,1	81	0,09	0,81
3	puisard 1080	A1c	- 1,20	1,5	14,0	100	0,14	15,0	150	0,10	0,95
4	puisard 1080	A1c	- 1,60	1,5	sol trop humide			12,7	140	0,09	0,86
5	puisard 1269	A2d	- 1,05	1,5	16,3	32	0,51	14,3	55	0,26	
6	puisard 1269	A2d	- 2,05	1,5	10,5	45	0,23	13,8	84	0,16	0,99
7	silo 1270	A2c	- 1,20	1,5	15,2	32	0,47	10,6	50	0,21	
8	silo 1270	A2c	- 1,45	1,5	12,2	38	0,32	8,8	140	0,06	
9	collecteur du palais		sol	1,5	10,0	70	0,14	7,8	402	0,02	

**Vol. O** : Volume d'eau dans le cylindre en début d'expérience : fixé à 1,5 litre pour avoir, au départ, une colonne d'eau et une pression au sol équivalentes dans chaque cas.

**H.** : Hauteur d'eau infiltrée durant un temps T, exprimée en centimètres.

**T.** : Temps de l'expérience, exprimé en minutes.

**V.I.** : Vitesse d'infiltration en fonction de H. et de T., exprimée en cm / mn.

**C.I.T.** : Capacité théorique d'infiltration sur la totalité du fond du puisard, exprimée en litre /mn.

Ces essais de vitesse d'infiltration (V.I.) ont été effectués en octobre 1984, à l'aide d'un cylindre métallique de 25 cm de haut et d'un diamètre interne de 10,56 cm, biseauté à la base de sa face externe sur 1 cm de haut. Le cylindre était enfoncé en terre d'environ 6 cm, avant que l'on y verse 1,5 l d'eau. Les essais 1, 5 et 7 ont été réalisés dans les terres de remplissage des puisards et des silos ; les essais 2, 3, 6 et 8 ont été réalisés sur le fond des puisards et silos. L'essai 4 donne un exemple d'infiltration dans le matériel en place, sous un puisard. L'essai 9 sert de comparaison, dans le cas d'un sol argileux rapporté. Dans chaque cas, une première mesure a été réalisée sur sol « sec », c'est-à-dire dans l'état où la fouille l'avait dégagé. La deuxième mesure, sur sol « saturé », a été faite, au même niveau après que 20 litres d'eau eurent été déversés et absorbés, créant ainsi un état de « pseudo-saturation » du sol, plus proches des conditions d'utilisation normales.

TABLEAU 2  
Expérimentation B. Geyer

mesure (n° 9) a été réalisée sur le fond du collecteur principal de la région du Palais royal<sup>15</sup>, dans une terre argileuse brunâtre, tassée et sans doute rapportée. Le chiffre de vitesse d'infiltration obtenu (0,02 cm par minute sur sol saturé) caractérise un lieu où les eaux usées devaient couler pour être évacuées le plus rapidement et le plus efficacement possible et où une étanchéité maximale du plancher du collecteur était donc nécessaire.

On peut conclure, à la suite des données dont nous disposons, à un risque très faible de pollution de la nappe phréatique par infiltration à travers les couches archéologiques. Il reste cependant que certains puisards se trouvent à proximité de puits ou de silos et que des dangers de contamination en résultent. Ce risque est déjà restreint par l'effet de filtre

15. L'étude de ce collecteur est en cours.

mentionné ci-dessus et par le fait qu'une infiltration se produit de manière préférentielle vers le bas, créant à partir du point ou de la surface d'infiltration un cône humide où l'extension verticale l'emporte très généralement sur l'extension latérale. Toutefois, l'hétérogénéité du matériel, l'existence dans les couches archéologiques de niveaux plus ou moins imperméables (par exemple des sols en terre battue) peuvent créer localement des conditions de ruissellement préférentiel sub-horizontale ou oblique. Les risques de pollution par proximité sont alors réels, mais d'autant plus restreints qu'un puits et un puisard seront plus éloignés l'un de l'autre. La localisation des différentes structures souterraines les unes par rapport aux autres prend ici toute son importance.

*Répartition des structures souterraines dans un ensemble donné.*

Dans l'îlot de maisons qui nous intéresse (*fig. 1*), outre une tombe qui pose un problème de voisinage particulier et qui n'est pas notre propos ici (tombe 1068)<sup>16</sup>, coexistent un puits (1071), quatre puisards (1080, 1096, 1087 et 1269) dont un à usage de latrines (1269), un silo double (1270 et 1279), un silo simple (1069) ainsi qu'une structure (1076) à usage non défini (puisard ou silo ?). Le premier point remarquable tient à l'éloignement existant entre le puits et les latrines (distance : 13 m), ce qui exclut pratiquement tout risque d'interférence entre eux, donc de pollution. Soulignons que les réduits sous les escaliers ont parfois été choisis pour aménager des lieux d'aisance, mais que l'espace situé sous l'escalier 1070, à moins de trois mètres du puits 1071 ne comporte pas de latrines, sans doute en raison même de cette proximité (*fig. 13*). Ce qui est vrai pour cet îlot ne l'est cependant pas pour d'autres maisons d'Ougarit, comme par exemple la maison « de Rašapabou » où le puits se trouve pratiquement contre le puisard qui sert à évacuer les eaux usées de l'espace dallé et à cinq mètres seulement du puisard situé sous les latrines<sup>17</sup>. A ce propos, l'exemple de l'îlot VI de la tranchée ville-sud<sup>18</sup> est significatif. On y trouve deux puits ; l'un est dans la pièce 6, l'autre au bord de la cour 10. Mais l'état actuel du bâtiment, fouillé il y a déjà longtemps, en 1959 et 1960, et la détérioration des ruines depuis cette époque n'ont pas permis de voir s'il existait des puisards. Pourtant, deux canalisations, qui ont pu être déplacées depuis (l'une dans la pièce 1, l'autre dans la pièce 12), laissent supposer qu'il en existait dans la maison. Quoi qu'il en soit, ces canalisations se trouvent aujourd'hui à une respectable distance de chacun des puits (8 à 9 mètres dans les deux cas). Une partie des eaux usées était évacuée dans la rue, à partir de la pièce 6. En revanche, la tombe située dans la pièce 13 de cet îlot VI se trouve près du puits de la cour 10 (moins de 3 mètres) et les risques d'infiltration polluante ne sont pas à exclure.

Si l'on en revient maintenant au secteur étudié ici, on peut ajouter la remarque suivante : à distance également des latrines, mais aussi des autres puisards, sont les silos 1270 et 1279 (7 m environ). En fait, cette distance pourrait même être moindre : les silos étant peu profonds, les risques de contamination par diffusion oblique sont très réduits et une diffusion latérale, peu courante, ne se conçoit guère sur plus de quelques mètres. Seuls des puisards se retrouvent à proximité immédiate des latrines, ce qui ne présente pas beaucoup d'inconvénients, leur fonction étant d'évacuer des eaux usées.

\* \*

\*

16. Voir dans ce même volume la contribution de J.-F. Salles.

17. Calvet, 1981, p.39, fig.1.

18. Callot, 1983, p.14, fig.4, p.34 et p.42.



*Fig. 13. L'escalier 1070 et le puits 1071 (pièce 1067 de la maison B). Vue prise vers l'est*

Les conditions géographiques et hydrologiques du littoral méditerranéen de la Syrie sont relativement contraignantes. Si l'approvisionnement en eau, grâce aux cours d'eau et aux puits, est facilement assuré durant la saison humide et au début de la saison sèche, il n'en va pas de même au courant de l'été et tout particulièrement en août et en septembre. Les ruisseaux sont alors à sec et la nappe phréatique superficielle, très basse, ne suffit plus aux besoins cumulés de l'irrigation et des habitants. La situation devait être assez comparable au Bronze récent. Des conditions édaphiques plus favorables, liées à une moindre dégradation des milieux naturels, limitaient alors la sécheresse biologique sans toutefois créer, dans une ambiance méditerranéenne bien marquée, des conditions hydrauliques idéales.

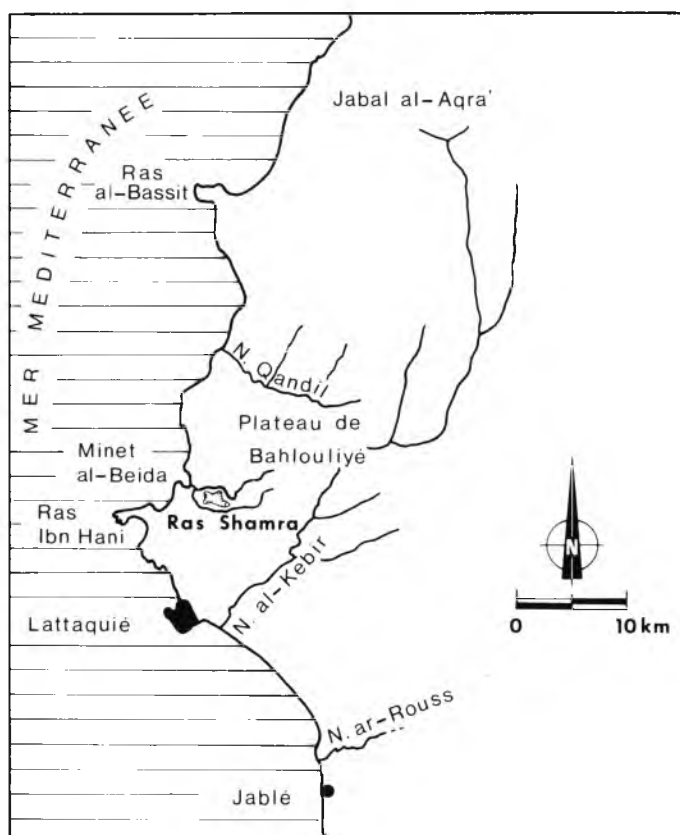
Le problème de l'évacuation des eaux usées à Ougarit a été très largement résolu par le creusement de nombreux puisards. La proximité de ces derniers avec les puits laisse toutefois supposer des risques importants de pollution. Il semblerait que ce danger ait été écarté grâce à l'infiltration lente des eaux usées, permettant aux couches archéologiques plus anciennes de jouer le rôle de filtre naturel. Ce pouvoir épurateur des terres constituant le sol n'est toutefois réellement efficace que si puits et puisards (et particulièrement ceux qui sont liés à des latrines) sont suffisamment éloignés les uns des autres. La répartition des structures souterraines dans l'îlot pris en exemple semble aller dans ce sens et permet de supposer non seulement une réflexion préalable à l'installation de toute structure de ce type au sein d'une maison, mais aussi une concertation entre les habitants de maisons contiguës pour éviter toute proximité fâcheuse. De tels risques ont pu amener à condamner certains puits ou à mettre hors service des puisards qui n'assuraient pas correctement leur fonction. Les habitants d'Ougarit devaient veiller particulièrement à la bonne marche de tous ces systèmes, sous peine de graves dangers, par un entretien régulier.

Pour être véritablement probante, notre analyse devra porter sur un espace plus vaste, par exemple la totalité d'un quartier. Les solutions peuvent en effet être différentes, dépendant de conditions spécifiques : densité de l'habitat, utilisation d'eau en plus grande quantité dans certains bâtiments (palais, ateliers, lavoirs...).

Y. C. : ER 309, C.N.R.S., Lyon,  
B. G. : I.F.A.P.O., Damas.

## OUVRAGES CITÉS

- CALLOT (O.), 1983, *Ras Shamra - Ougarit I, Une maison à Ougarit*, Éd. Recherche sur les civilisations, Mémoire n°28, Paris.
- CALVET (Y.), 1981, « Installations hydrauliques d'Ougarit », *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient I*, Travaux de la Maison de l'Orient n°2, Lyon.
- MONCHAMBERT (J.-Y.), 1983, « La céramique de fabrication locale à Ougarit à la fin du Bronze récent : quelques exemples », *Syria* 60, p.25-45.
- PRU II = C. VIROLLEAUD, *Le Palais royal d'Ougarit*, II, Textes alphabétiques des archives est, ouest et centrales, Paris, 1957.
- PRU V = C. VIROLLEAUD, *Le Palais royal d'Ougarit*, V, Textes alphabétiques des archives sud, sud-ouest et du Petit Palais, Paris, 1965.
- SAADÉ (G.), 1979, *Ougarit, métropole cananéenne*, Beyrouth.
- TRABOULSI (M.), 1981, *Le climat de la Syrie : exemple de dégradation vers l'aride du climat méditerranéen*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Lyon.
- Ugaritica IV, par C.F.A. SCHAEFFER, Paris, 1962.
- Ugaritica V, par J. NOUGAYROL, E. LAROCHE, C. VIROLLEAUD et C.F.A. SCHAEFFER, Paris, 1968.
- YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), 1982, « Ras Shamra-Ougarit : 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria* 59, p.169-197.
- YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), LOMBARD (P.), DOUMET (C.) et DESFARGES (P.), « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* 60, 1983, p.201-224.
- YON (M.), à paraître, « Aspects de la civilisation urbaine d'Ougarit », *Colloque Mari Ebla Ougarit (Rome, 1984)*.



Carte - La région de Ras Shamra



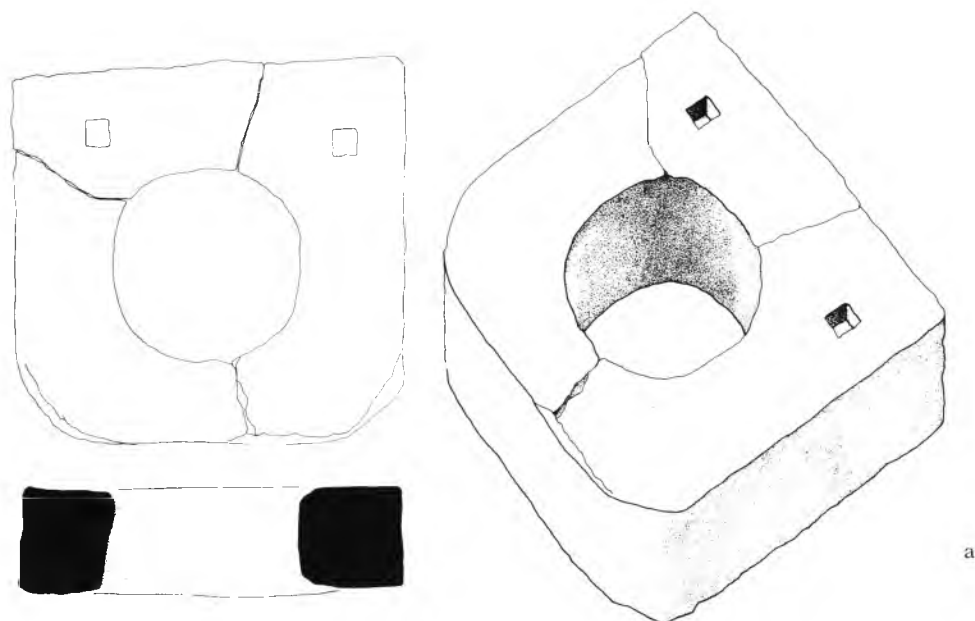
## PLANCHES

*N.B.* Les tessons et objets illustrés ici constituent un échantillonnage du matériel découvert dans les puisards ou silos étudiés plus haut et ils ne représentent pas la totalité du matériel qui y fut trouvé. La place apparemment privilégiée occupée par la céramique importée vient de ce qu'elle est, dans l'état actuel de nos connaissances, plus significative bien souvent que la céramique locale. Les tessons de céramique locale (fragments de panse de jarres, de cruches, d'assiettes...) sont en effet les plus nombreux en proportion, mais en règle générale, ils restent peu interprétables<sup>19</sup>.

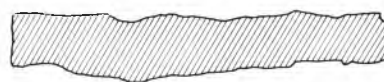
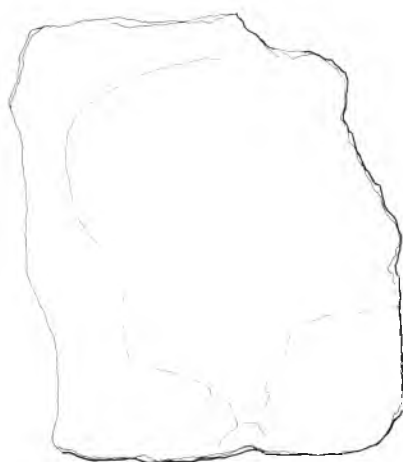
*Les figures 1 et 2 et la carte ont été mises au net par Yves Montmessin ; les figures 6, 10 et 12 ont été réalisées par Margo Renisio ; les dessins des planches I à VI sont de Jean-Pierre Lange. Nous tenons à les remercier ici pour leur collaboration.*

---

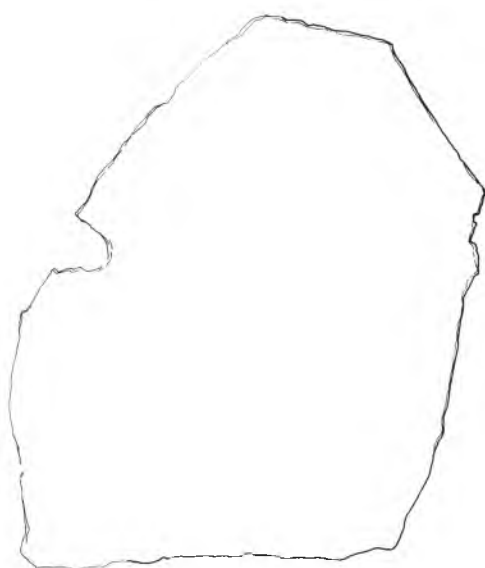
19. Voir Monchambert, 1983, p.25-26.



a

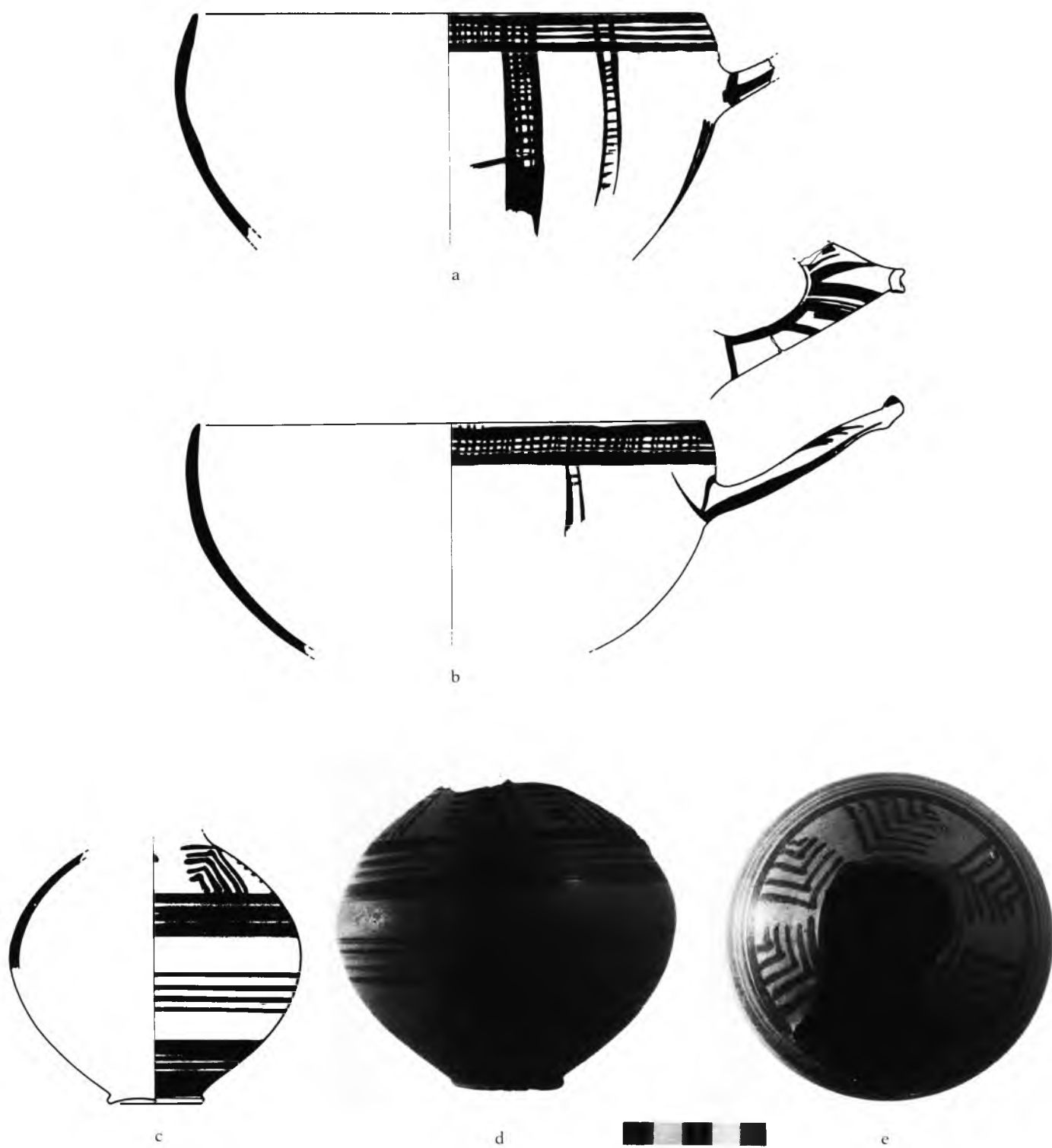


b



c

*a* : margelle du puits 1071.  
*b* : dalle du puisard 1096.  
*c* : dalle du puisard 1080.



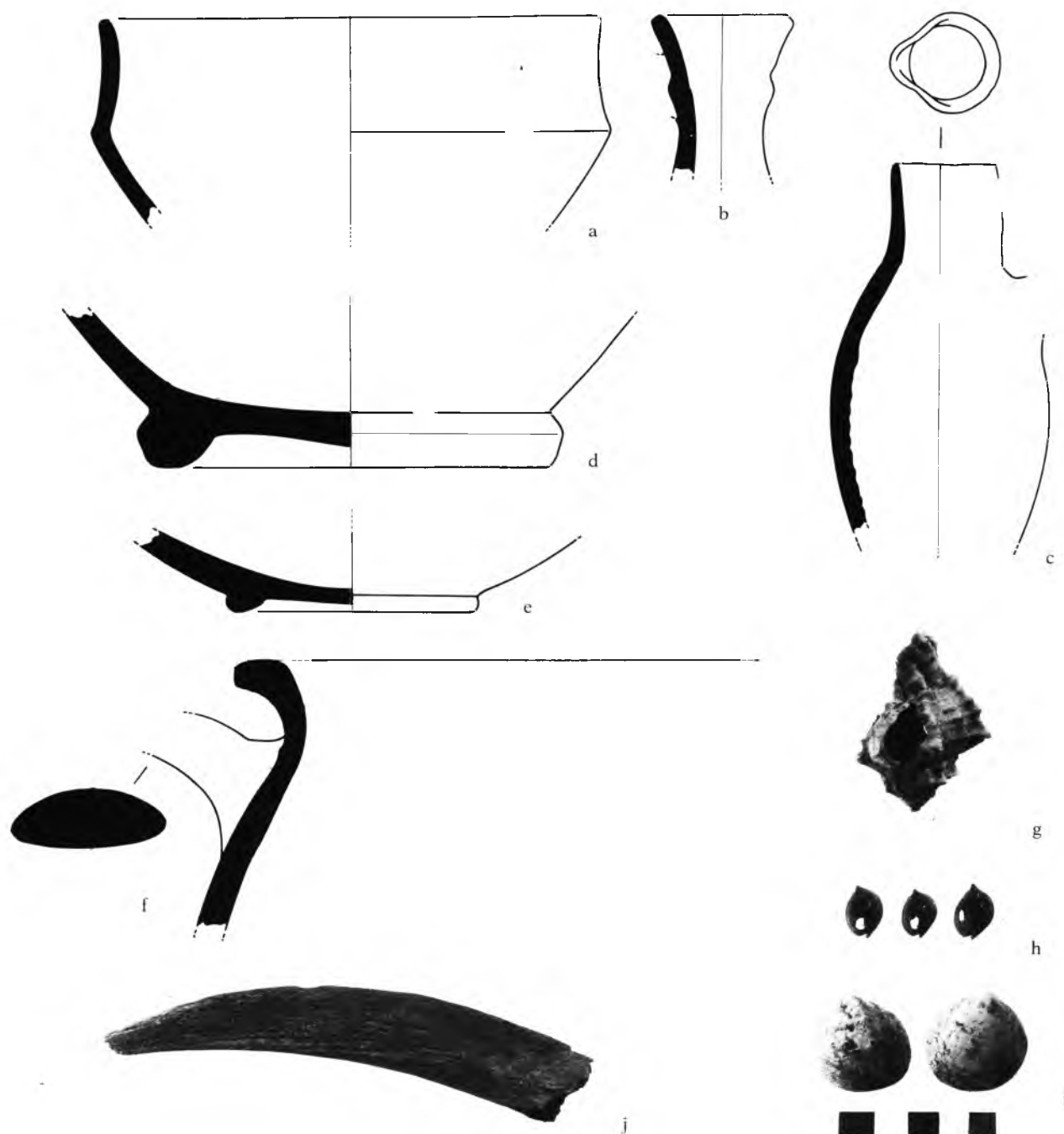
*a* : R 84 1197, bol à lait chypriote. Engobe gris ; peinture brune.

*b* : R 84 1196, bol à lait chypriote. Engobe crème ; peinture brun-rouge.

*c-e* : R 84 1183, flacon mycénien (*Myc. III B*). Panse globulaire ; petite base légèrement saillante. Décor de bandes horizontales en séries ; sur l'épaule, papyrus stylisés.

PLANCHE II  
(matériel du puisard 1269, phase 2)

Dessins : éch. 1/2



a : R 84 1187, lèvre de bol caréné. *Plain-white* syrien.

b : R 84 1204, col de cruche syrienne à une anse. Arête à hauteur de l'attache supérieure de l'anse.

c : R 84 1216, haut de cruche à bouche pincée. *Plain-white* syrien. Anse de la lèvre à l'épaule.

d : R 84 1184, fond de jarre. Base annulaire en bourrelet arrondi.

e : R 84 1185, fond de vase fermé. Base annulaire aplatie.

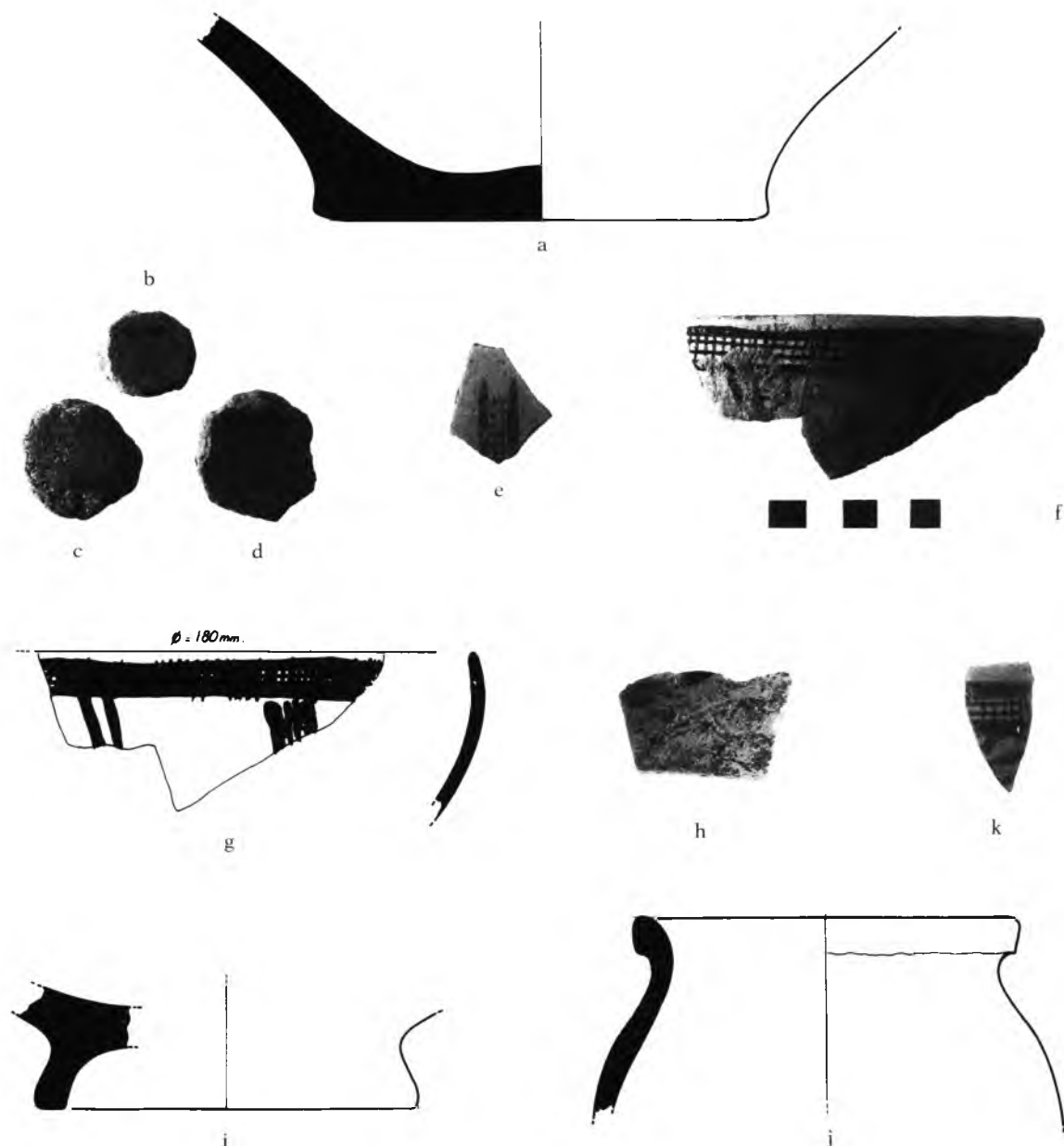
f : R 84 1186, col et épaule de jarre-cratère. Col court à lèvre étalée ; anse verticale. *Plain-white* syrien. Diamètre indéterminé.

g : R 84 1224, murex (L. 5,5 cm).

h : R 84 1227, trois coquillages percés, pour une parure (L. 1,8 cm).

i : R 84 1211 et 1223, deux coquillages, dont l'un est percé, pour une parure (L. 3 cm).

j : R 84 1225, corne (de chèvre ?), avec deux entailles à la base (L. 14 cm).



a : R 84 1175, fond de jarre, légèrement saillant. A l'intérieur, traces de feu et concrétions.

b : R 84 1003, jeton taillé dans un tesson. Pâte grise locale (diam. 3,5cm).

c : R 84 1164, jeton taillé dans un tesson. Pâte orange locale (diam. 2,5 à 3 cm).

d : R 84 1022, jeton taillé dans un tesson de jarre syrienne (diam. 3 cm).

e : R 84 1018, fragment de bol à lait chypriote. *White-slip 1*. Pâte grise, engobe blanc crème épais ; peinture marron ; cuisson dure (h. 3 cm).

f : R 84 1061, fragment de bol à lait chypriote. Pâte grise fine ; engobe blanc épais et peinture brun-noir.

g : le même.

h : R 84 1021, fragment de bol *Red-on-black* chypriote. Décor de bandes horizontales.

i : R 84 1143, pied court de vase ouvert. *Plain-white* syrien.

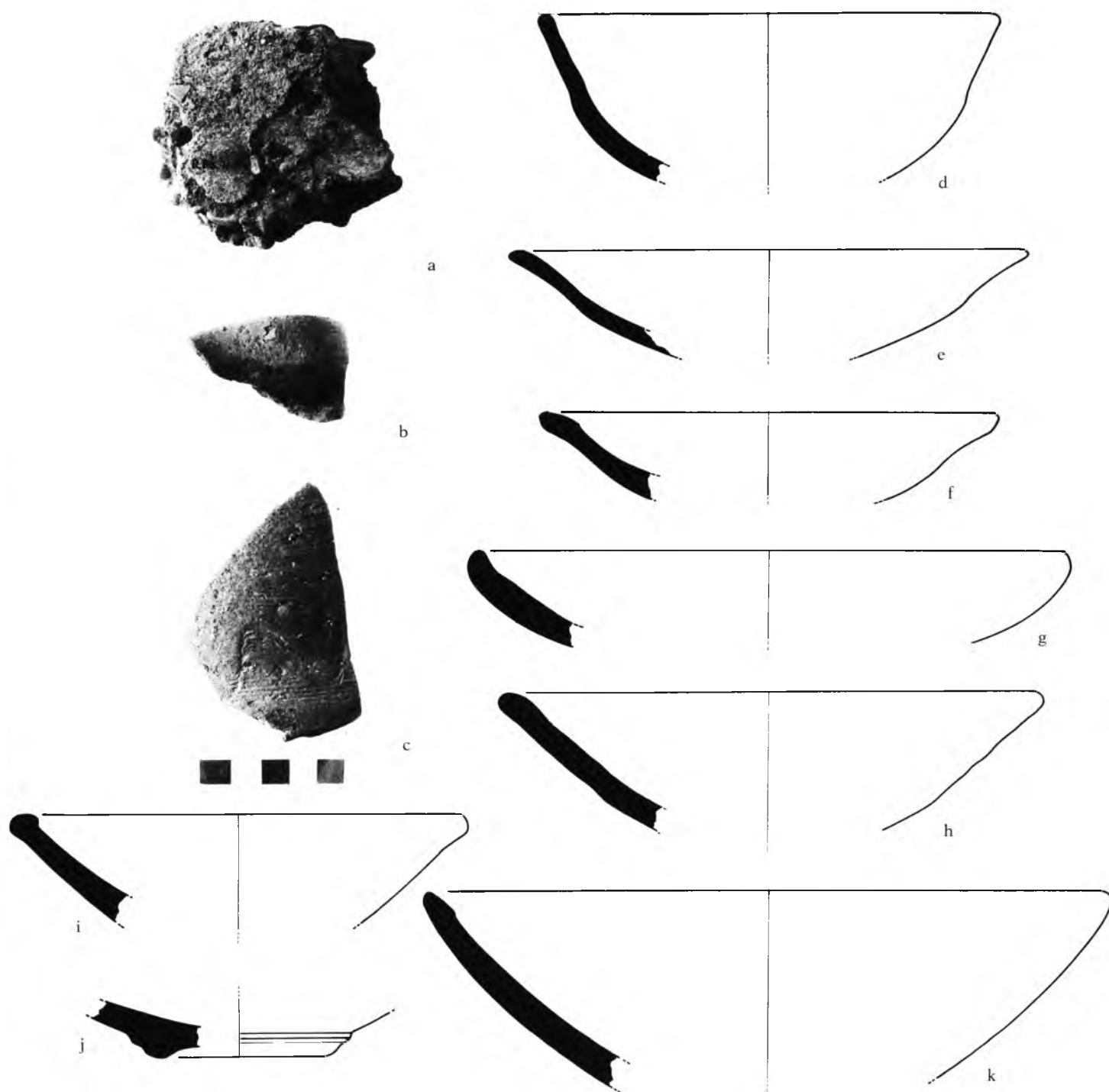
j : R 84 1146, épaule et col de jarre très fermée, à lèvre moulurée. *Plain-white* syrien.

k : R 84 1037, fragment de bol à lait chypriote. Engobe blanc crème épais ; peinture marron.

#### PLANCHE IV

(matériel du puisard 1269, phases 3 et 4 : a, b, d, e, f, g, h ; et du puisard 1096 : c, i, j, k)

Dessins : éch. 1/2



a : R 84 1106, fragment d'enduit, contenant de petits galets de module assez régulier (diam. 1 cm), pris dans un mortier (épaisseur 3 cm).

b : R 84 1084, rebord de lampe-coupelle syrienne ; traces de feu.

c : R 84 1263, fragment de jarre à décor peigné. Pâte rose, dégraissant blanc.

d : R 84 1070, bol caréné. *Plain-white* syrien.

e : R 84 1071, bol évasé. *Plain-white* syrien.

f : R 84 1073, assiette. *Plain-white* syrien. Pâte très grossière.

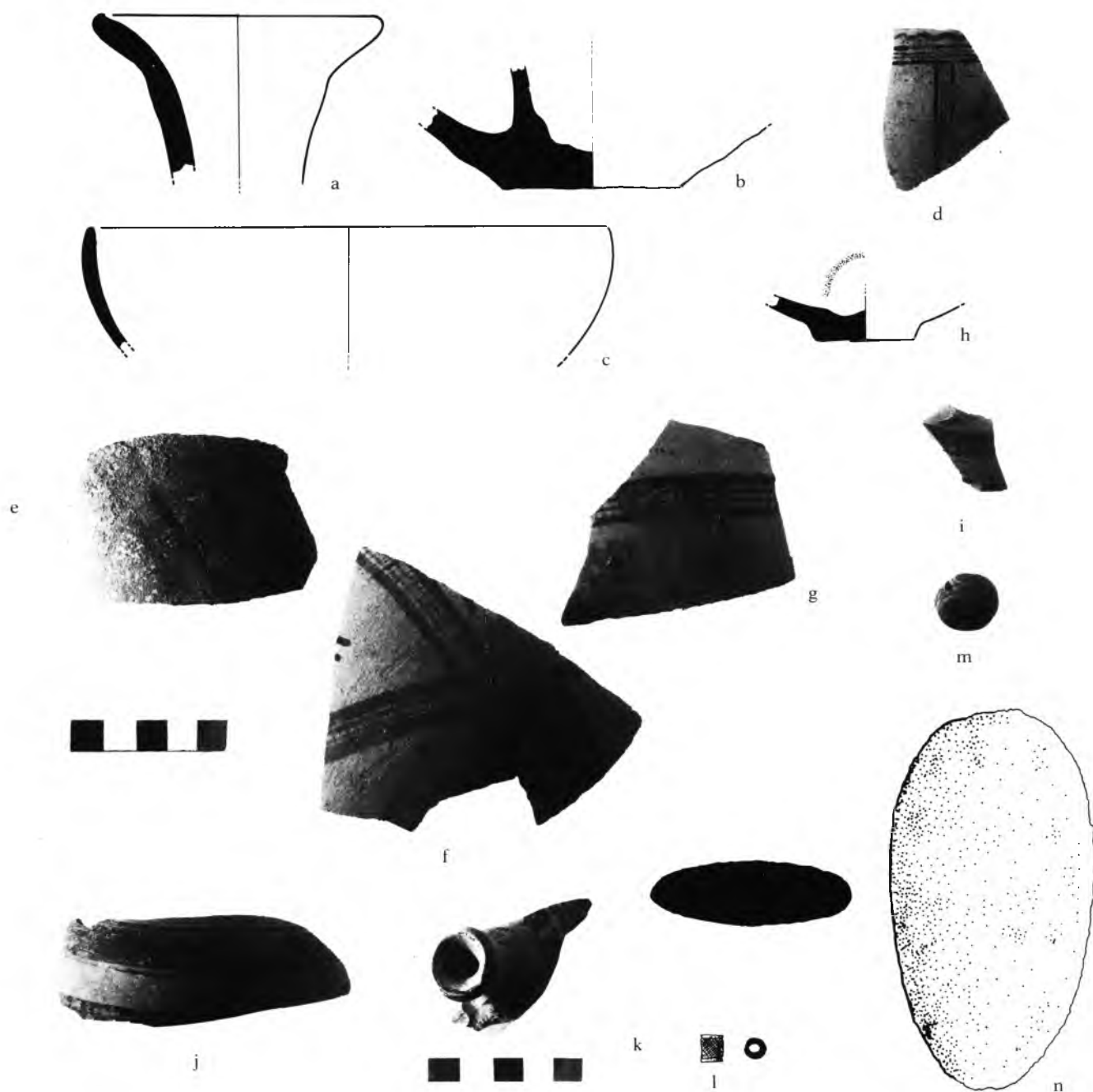
g : R 84 1074, bol à lèvre amincie. *Plain-white* syrien.

h : R 84 1114, assiette évasée. *Plain-white* syrien. Dégraissant brun. Traces de feu à l'intérieur.

i : R 84 1115, assiette à lèvre en bourrelet intérieur. *Plain-white* syrien.

j : R 84 1116, base annulaire (d'assiette ?). *Plain-white* syrien.

k : R 84 1111 + 1128 + 1112, assiette à lèvre amincie. *Plain-white* syrien.



- a : R 84 1109, col et lèvre évasée de cruche. *Plain-white* syrien. Pâte jaune à gros dégraissant.
- b : R 84 1240, vase composite de type *Cup-and-saucer*. *Plain-white* syrien. Pâte jaune à dégraissant minéral brun.
- c : R 84 1075, fragment de bol monochrome chypriote, à lèvre amincie.
- d : R 84 1132, fragment de bol à lait chypriote très fin. Engobe blanc ; peinture brune très nette.
- e : R 84 1087 + 1099, fond de bol à lait chypriote. Pâte grise, engobe blanc épais ; peinture ocre clair.
- f : R 84 1120, fragment de bol à lait chypriote. Engobe blanc très couvrant ; extérieur recouvert d'une croûte grisâtre.
- g : R 84 1121, tesson appartenant au même vase.
- h : R 84 1102, fond de coupelle mycénienne (*Myc. III B*). Dépression centrale à ombilic. Base discoïdale saillante.
- i : R 84 1103, fragment de petit vase mycénien (*Myc. III B*) : flacon ou vase à étrier. Départ d'anse. Décor horizontal. Pâte rose ; engobe beige ; peinture brun-rouge.
- j : R 84 1134, panse de petit vase fermé mycénien (*Myc. III B*). Décor de bandes horizontales.
- k : R 84 1123, vrai goulot (percé) de vase à étrier mycénien (*Myc. III B*).
- l : R 84 1094, perle cylindrique en faïence bleue, percée en long (diam. 0,7 cm ; h. 0,9 cm).
- m : R 84 1095, galet en pierre siliceuse, utilisé en parure. Forme ovoïde (2 x 1,5 x 1,8 cm).
- n : R 84 1107, galet plat en grès coquillier, utilisé comme outil.

## DEUX NOUVELLES TOMBES DE RAS SHAMRA

Jean-François SALLES

La découverte de deux caveaux funéraires dans le quartier du centre de la ville fouillé par la mission française depuis 1977 donne ici l'occasion d'esquisser quelques remarques préliminaires sur le difficile problème des tombes de Ras Shamra. Le monde des morts demeure *terra incognita* à Ougarit, et J. Margueron (1983, p. 5-6) rappelle avec raison qu'il n'existe aucune tentative sérieuse d'étude de synthèse depuis les analyses de C. F. A. Schaeffer en 1939, dans *Ugaritica I*. L'étude très complète de la grande tombe découverte en 1975 jette pourtant les bases d'une réflexion renouvelée sur le sujet (Margueron 1977 ; Margueron 1983). Il faut regretter aussi que les textes et leurs exégètes restent aussi vagues sur les croyances et rituels funéraires ; à cet égard, la récente étude de M. Pope (1981) sur le culte des morts à Ougarit s'avère très frustrante pour l'archéologue qui ne peut établir aucune relation entre ses propres recherches et celles des philologues.

Dans le cadre du programme de travail défini pour l'ensemble du site, Marguerite Yon a bien voulu me confier la responsabilité d'une recherche sur les caveaux et sur les coutumes funéraires de Ras Shamra (*Syria* 1982, p. 179 note 11) et je lui sais gré de cette confiance. On ne trouvera pas, dans les lignes qui suivent, les résultats définitifs de cette étude, qui fera l'objet de plusieurs années de documentation et de réflexion : il faut en effet rassembler toutes les informations déjà publiées, souvent éparses, fragmentaires ou incomplètes, mais aussi entreprendre l'étude de tous les caveaux non publiés, type par type, quartier par quartier, confronter toutes ces données avec les fouilles en cours, et enfin essayer de jeter des ponts entre les vestiges archéologiques et la tradition écrite. Mais, en suivant la description des tombes 1068 et 1246 présentées ci-dessous, on peut déjà poser quelques-unes des questions qui constitueront les constantes de la recherche à venir. On en retiendra seulement trois ici :

- il faut très vite se poser le problème de l'intégration des caveaux funéraires dans l'habitat ;
- on peut aborder la question de l'évolution chronologique de l'architecture des tombes ;
- il faut enfin se demander quelle est la signification de ces caveaux funéraires dans la perspective de l'anthropologie culturelle contemporaine, illustrée, sur ce sujet précis, par la réunion récente d'un groupe de travail sur *L'Idéologie funéraire* (Vernant 1982), confrontant historiens, archéologues, linguistes, anthropologues et sociologues... Il paraît en effet essentiel d'éclairer la réflexion proprement archéologique par une vision plus large, sociale et culturelle<sup>1</sup>.

---

1. Cette voie de recherche est largement inspirée par l'œuvre de Louis-Vincent Thomas : « L'anthropologie s'attache autant aux constantes qu'aux différences singulières, les écarts devenant le prétexte à mieux saisir les identités et les permanences. Le ca-

davre, de ce point de vue, constitue un objet privilégié : les fantasmes qu'il provoque se rencontrent toujours et partout, mais se traduisent différemment selon les systèmes socio-culturels et socio-économiques en place. » (1980, p. 11).



Les deux tombes du quartier centre présentées ici seront parfois comparées avec d'autres caveaux inédits dont on trouvera une description sommaire dans le catalogue annexé en fin de chapitre.

### LA TOMBE 1068 (T. 401)<sup>2</sup>

#### 1. La localisation dans la maison (fig. 1)

La tombe appartient à l'ensemble composé par les pièces 1042, 1045, 1044, 1062 et 1067 ; d'après le fouilleur, cette maison était peut-être liée au bâtiment voisin à l'ouest dans une phase ancienne, mais il est clair que la tombe ne peut être associée qu'à la période où l'habitation est indépendante de la pièce 1041. L'accès à la maison se fait par deux portes ou-

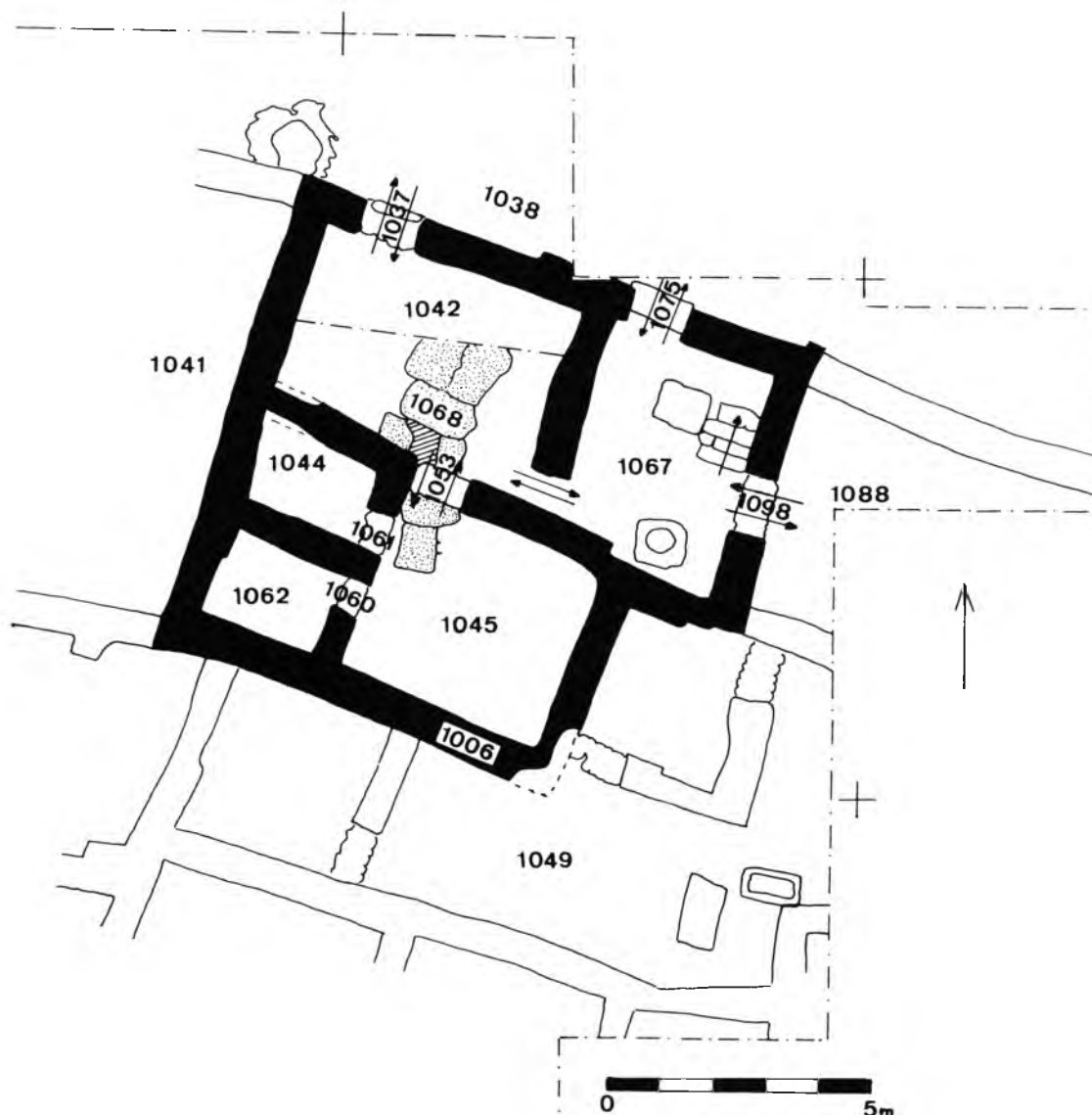


Fig. 1 – Localisation de la Tombe 1068 dans l'espace habité (d'après les relevés de P. Desfarges 1980, voir Syria 1982, p. 174).

2. M. Yon *et alii* 1982, p. 179, croquis p. 174, photos 6 a et 6 c p. 180. Désormais Syria 1982. Voir *supra* Yon,

Lombard, Renisio : analyse de la Maison B, en particulier p. 72-78.

vrant sur la rue 1038 et matérialisées par les seuils 1037 et 1075, et par une ouverture donnant accès à la pièce 1088, sans doute un espace ouvert commun à plusieurs habitations<sup>3</sup>.

La chambre funéraire de la tombe est située sous le sol de la pièce 1042 : l'altitude du sol reconnu dans cette pièce était de 23,19 m, alors que celle des dalles de couverture de la tombe est située entre 22,66 et 22,86 m. L'épaisseur du matelas de terre qui recouvre les dalles de couverture de la chambre funéraire varie donc de 0,30 à 0,50 m dans ce cas précis. Ce matelas est épais d'environ 0,40 m dans la maison A de l'îlot VI, Ville Sud (Callot 1983, p. 23, coupes FF' et II'). Autant qu'on puisse restituer les niveaux de sols dans les fouilles anciennes, secteur Acropole, secteur Ville Sud..., cette épaisseur varie toujours entre 0,10 et 0,50 m, sauf exceptions notables auxquelles il faudra essayer de trouver une signification précise, sans doute chronologique (ex. : T. XXXVI, *Syria* 1938, p. 199 : 0,75 m ; T. LIII, *ibid.*, p. 206 : 0,90 m). Si les chambres funéraires des tombes de Ras Shamra accueilleraient bien des inhumations primaires, c'est-à-dire des cadavres en décomposition, cette épaisseur de terre est suffisante pour protéger la pièce de la maison, ici 1042, des nuisances nauséabondes, malgré les irrégularités dans la construction, fissures, interstices, etc...<sup>4</sup>.

C'est dans une seconde pièce 1045, située plus à l'intérieur de la maison, qu'a été trouvée l'entrée du *dromos* de la tombe.

Le seuil en moellons 1053 qui fait communiquer les deux pièces 1045-1042 ne paraît pas avoir été surélevé par rapport aux sols environnants (23,15 m en 1042, 23,15 m en 1045), et dès lors le matelas de terre recouvrant l'entrée du *dromos* est quasi inexistant. Dans de nombreux autres cas, en particulier dans le quartier dit égéen, il est clair que le système de dalles de couverture, qu'il y en ait eu une ou plusieurs, était à fleur de sol, sans doute visible et facilement amovible. Il y a là une facilité d'usage évidente, peut-être contrariée par les pestilences consécutives à une inhumation : il n'y a aucune étanchéité dans le *dromos*, et on ne sait pas à quel point était ajustée la fermeture avec la chambre funéraire. Dans cette optique, on aurait aimé faire de 1045 une pièce ouverte, une sorte de petite cour intérieure qui aurait servi de puits de lumière pour les locaux 1044 et 1062, totalement obscurs. Mais l'absence de rehaussement des seuils de cette pièce ainsi que le matériel archéologique recueilli laissent plutôt supposer un espace couvert. S'il y a éclairage de cette partie sud du rez-de-chaussée, il faut peut-être le restituer par de petites ouvertures aménagées dans la partie orientale du mur 1006, mitoyen de la cour 1049 au sud, ou dans le mur séparant la pièce 1045 de l'entrée 1067. En tout cas, dans l'hypothèse mentionnée plus haut, celle d'inhumations primaires nauséabondes, il paraît difficile de concevoir que la pièce 1045, celle de l'entrée du *dromos*, ait été dépourvue de toute aération.

L'organisation des pièces du rez-de-chaussée de cette maison est assez comparable, quoique de dimension plus réduite, à celle qui a été définie ailleurs par O. Callot (1983, p. 67-71). L'intégration de la tombe 1068 dans l'architecture de l'habitation est tout à fait semblable à d'autres exemples en cours d'étude, et on peut d'ores et déjà dégager quelques constantes et suggérer quelques réserves.

**a. Une maison/une tombe ?** C. F. A. Schaeffer a souvent affirmé comme une règle qu'il y avait une tombe par maison. Cette systématisation semble pourtant exagérée : l'étude en cours de la tranchée Ville Sud montre que de nombreuses maisons ne possèdent pas de tombe, et que quelques tombes ne peuvent être associées à aucune maison. Dans le quartier du centre en cours de fouille, on n'a retrouvé encore qu'une seule tombe pour un ensemble

3. M. Yon *et alii* 1983, p. 209. Désormais *Syria* 1983. Les fouilles de 1986 ont confirmé que l'espace 1088-1265 est une cour propre à la maison B (voir *supra* Yon, Lombard, Renisio, n° 25 et 85).

4. Je tiens à remercier le Professeur J. Védérine, Directeur de l'Institut médico-légal de Lyon, qui a bien voulu m'orienter dans les problèmes de l'anthropologie de la mort.

d'habitations nombreuses mais incomplètement dégagées. Ce sera l'un des buts de la recherche sur les tombes de Ras Shamra que de nuancer cette « règle » : une maison/une tombe.

Un argument banal vient heurter ce modèle. L'association obligatoire, sous un même toit, d'un caveau familial et d'une habitation familiale rendrait toute mobilité foncière impossible : il deviendrait impensable de vendre la maison dans laquelle sont enterrés les ancêtres, sauf déménagement des ossements (ou aménagements spéciaux qui seront évoqués plus loin). On ne connaît pas encore assez l'image que donnent les textes de la mobilité foncière à l'intérieur de la ville elle-même : ventes et achats de maisons, transactions immobilières de toutes sortes qui permettraient de mieux comprendre les contraintes de l'intégration des tombes dans le tissu urbain<sup>5</sup>.

**b. Un accès indépendant.** Les deux pièces qui recouvrent la tombe 1068, pièces 1042 et 1045, sont accessibles directement de la rue, indépendamment des autres accès de la maison (porte 1075, seuil 1098) ; mais une circulation intérieure associe étroitement la tombe et la maison. En fait, on peut accéder à la tombe sans nécessairement passer par la maison (entrée principale avec la cage d'escalier...). Sous réserve d'inventaire, et en attendant de pouvoir expliquer les exceptions, il semble que cet accès indépendant constitue une constante dans l'organisation de l'habitat à Ras Shamra. On n'en citera que quelques exemples connus ou en cours d'étude :

– La tombe T. 301 de la maison A de l'îlot, tranchée Ville Sud (Callot 1983, p. 44-45). L'étude des autres tombes de la même tranchée confirme le fait, au moins lorsqu'il est possible de rattacher les caveaux à une architecture cohérente.

– La tombe de la maison de Rašapabu, dans le quartier dit égéen (Calvet 1981, p. 39), possède une entrée indépendante depuis la rue. A première vue, et avant une étude plus exhaustive, on constate le même phénomène dans l'ensemble du quartier.

– On voudrait illustrer ici deux exemples étudiés dans le secteur de l'Acropole. Les vestiges se sont dégradés depuis qu'ils ont été fouillés dans les années trente, mais l'analyse des plans, des photos et des ruines permet pourtant de rétablir des circulations probables. Il est clair ainsi que la tombe T. 101 (*Annexe 1, fig. 19*) est accessible vers le sud par le couloir de la maison, mais aussi vers l'est par une impasse ouverte sur une ruelle. De même, la venelle ou impasse qui mène à la tombe T. 104 (*Annexe 3, fig. 29*) donne aussi accès à la maison du grand-prêtre et à une autre maison du quartier, maison sud-est. On remarquera que la partie nord de cette impasse pouvait être fermée (montants de porte en place) : une telle privatisation d'un passage existe aussi dans la tranchée Ville Sud.

Cet accès indépendant aux caveaux funéraires permettrait de résoudre partiellement les problèmes évoqués plus haut. Dans l'hypothèse d'une cession de la maison, l'ancien propriétaire peut encore venir honorer ses ancêtres, ou même continuer à utiliser le caveau sans perturber les nouveaux occupants de la maison. Si tel est bien le cas, on se heurte alors à une difficile alternative. Il faudrait d'une part remettre en question le caractère strictement familial du caveau : dans le cas de figure présenté, le caveau pourrait être utilisé à la fois par les anciens occupants et par les nouveaux maîtres de céans, du fait du lien étroit entre la maison et la tombe, et ils ne sont pas nécessairement de la même famille ! Mais, d'autre part, l'atténuation du caractère familial du caveau contredit l'une des bases des croyances funéraires sémitiques, bien illustrée, à Ugarit, dans la légende de Danel, par le portrait du fils idéal (TO, p. 421) et dans le rituel RS.34.126 (Caquot 1981 ; Bordreuil et

5. Cette mobilité est implicite dans la description de la société ougaritique que donne M. Liverani (SDB) : famille nucléaire où les fils quittent la maison pater-

nelle au moment du mariage (col. 1320), désagrégation de la solidarité familiale dans le milieu des gens du palais, donc en ville (col. 1344)...

Pardee 1982) : les ancêtres sont les garants de la survie du lignage par les bénédictions qu'ils lui apportent. « Les ossements des morts sont les racines des vivants » affirme E. Cassin (1982, p. 365) pour la Mésopotamie. C'est sans doute dans la durée qu'il faudrait étudier cette apparente et contradictoire dissolution de la monade tombe/maison/famille : a-t-elle réellement existé, et si oui, dans quelles catégories de la population d'Ougarit ?

Il n'est pas évident que la ville ait complètement renoncé aux avantages du cimetière, *intra muros* ou extérieur ; il en existait plusieurs à l'époque du Bronze Moyen, près du temple de Baal, et un texte poétique s'inspirant de modèles mésopotamiens contemporains mentionne le fossoyeur et sa bêche (Nougayrol 1968, p. 269 : RS 25.460, l. 43) : bien que le texte soit en akkadien, il atteste que les habitants d'Ougarit comprenaient le « concept » de la bêche du fossoyeur, qui exclut, sauf interprétation abusive, les enterrements dans des caveaux construits. Même si aucune trouvaille ne vient confirmer l'existence de cimetières pendant le Bronze Récent, rien n'interdit d'en imaginer hors les murs, très simples, et sans doute définitivement perdus pour l'archéologue. Mais il serait injustifiable d'affirmer sans preuves une dualité de coutumes funéraires : des caveaux familiaux pour une certaine catégorie de la population, peut-être « les hommes du roi » (Liverani, *SDB*, col. 1333) ou peut-être d'autres, et des cimetières – inconnus – pour le reste de la population. Sans entrer plus avant dans ce difficile problème, il faut revenir à la question centrale : comment les habitants d'Ougarit ont-ils pu résoudre les inextricables problèmes d'enterrements intimement liés à l'habitat, dense, des vivants ? L'archéologie seule ne peut apporter une réponse à cette énigme.

**c. Adaptation aux contraintes foncières.** Il est clair que la construction des caveaux funéraires, tout comme celle des maisons sans doute, doit tenir compte des contraintes foncières et des régimes de propriétés. C'est du moins ainsi qu'on peut tenter d'expliquer quelques tombes au plan original, dont nous n'illustrerons qu'un seul exemple, la tombe T. 104 dans le secteur Acropole (*Annexe 3*, fig. 29).

La chambre funéraire est inscrite dans une petite pièce oblongue dont il ne subsiste qu'un fragment du mur oriental et les fondations des murs arrachés ; ce local a été construit en même temps que le caveau, puisque son mur nord s'appuie sur le mur nord de la tombe, et il faut restituer une ouverture vers l'impasse. Le *dromos* est perpendiculaire à la chambre funéraire, dans l'angle nord-ouest, et s'ouvre dans un mur long, phénomène assez rare pour être noté. Dans ce cas précis, il semble donc que la construction de la tombe a dû s'adapter à un espace réduit entre deux maisons, imposant sans doute un plan en « L » qui n'est pas habituel : l'intégration du caveau à la maison du grand-prêtre, dont il reste partiellement indépendant grâce à son accès par la ruelle et par l'intérieur de la maison, a tenu compte de l'habitat environnant. Il sera intéressant d'étudier des processus analogues dans d'autres secteurs du site ; un exemple en est visible dans la tranchée Ville Sud et sera analysé ultérieurement par O. Callot. Dans le quartier du centre en cours de fouille, il faudra analyser avec précision la répartition des tombes (à découvrir) dans un habitat dense et enchevêtré, maintes fois remanié, mais bien préservé.

**d. Une construction organisée.** Comme le souligne justement O. Callot (1983, p. 71), une autre constante de l'implantation des tombes dans les maisons semble être la séparation en deux pièces, au niveau du rez-de-chaussée, l'une au-dessus de la chambre funéraire et l'autre propre à l'entrée du *dromos* : ces deux pièces communiquent entre elles.

Dans la maison qui abrite la tombe 1068, on n'accède à l'entrée du *dromos* (pièce 1045) qu'après avoir traversé la pièce au-dessus de la chambre funéraire (pièce 1042) ; une organisation semblable existe dans la maison de Rašapabu (Calvet 1981) et dans d'autres habitations du tell. Au contraire, dans la maison étudiée par O. Callot, on entre d'abord dans la pièce du *dromos* alors que le local qui cache la chambre funéraire se situe en arrière, plus à

l'intérieur de la maison ; à première vue, ce système paraît plus répandu que le précédent. Il pourrait être plus conforme aux normes de l'hygiène : nous avons souligné plus haut que si les pièces où sont enterrées les chambres funéraires sont relativement bien isolées par un matelas de terre, il n'en va pas de même des pièces qui abritent l'entrée du *dromos*, directement en communication avec la tombe, sans matelas de terre au-dessus des dalles d'entrée. Une ouverture sur la rue de cette pièce<sup>6</sup> aurait pu alors pallier les éventuelles nuisances nauséabondes.

Cette division de l'espace au niveau du rez-de-chaussée ne peut résulter que d'une conception architecturale globale de la maison (Callot 1983, p. 55-56 pour la maison de l'îlot VI ; Callot 1985, pour une vision plus vivante de l'architecte à Ugarit) ; on verra plus loin, en étudiant la porte entre le *dromos* et la chambre, que l'architecture enterrée est complémentaire de celle du rez-de-chaussée. Les tombes qui ne répondent pas à la norme d'une partition de l'espace de plain-pied confirment d'ailleurs cette globalité de la conception. La tombe T. 101 (*Annexe 1*) est inscrite à l'intérieur d'une seule pièce, chambre + *dromos* + puits d'accès, et il n'est pas possible de restituer, dans ce cas précis, une séparation en matériau léger proposée dans d'autres occasions (Callot 1983, p. 71 note 4). Mais il est évident, d'après l'architecture environnante, que cette tombe ne correspond pas au plan original de la maison (*contra* Schaeffer, *Syria* 1935, p. 156-157) et qu'elle a été creusée dans une pièce déjà existante. Cette construction *a posteriori* exclut une partition rationnelle de l'espace du rez-de-chaussée ; un exemple semblable existe dans la tranchée Ville Sud et sera étudié plus tard. Par contre, il semble que l'insertion de la tombe T. 104 (*Annexe 3*) dans l'espace de la maison du grand-prêtre ait respecté la tradition de la division des pièces : mais s'agit-il seulement d'un réaménagement local, ou au contraire d'une totale refonte de la maison ?

**e. La fonction des pièces qui abritent la tombe.** Il convient maintenant de se demander quelle pouvait être la fonction des pièces du rez-de-chaussée sous lesquelles est enfouie la tombe : s'agit-il de pièces « comme les autres », dévolues à des activités domestiques comme il a été suggéré par O. Callot, ou répondent-elles à des besoins ou à des rites funéraires précis ?

Le matériel archéologique recueilli dans les *loci* 1042, 1045, 1044 et 1062 ne permet malheureusement pas de fournir de réponse précise ; les tessons de grandes jarres ou de pithoi, les pierres à grain et autres trouvailles confirment seulement la vocation domestique de ces pièces. Dans la pièce 1045, celle de l'entrée du *dromos*, deux niches sont creusées dans le mur 1006, vers le sud, à environ 0,25 m du sol, et supportaient peut-être une sorte d'étagère basse. Un élément de canalisation souligne l'importance de l'évacuation des eaux. D'autres exemples de drains et d'auges dans les pièces qui abritent la tombe abondent sur le site. Mais ces faibles indices ne permettent pas de définir la vocation exacte de cette partie du rez-de-chaussée domestique (voir *supra* Yon, Lombard, Renisio, p. 77-78) <sup>7</sup>.

6. Dans le cas de la maison A de l'îlot VI, tombe 301, O. Callot (1983, p. 71) suggère « un accès libre de la rue à la pièce qui abrite le *dromos* », peut-être sans porte. On ne peut pas faire de constatation semblable dans la maison de la tombe 1068 où aucun jambage de porte ne possède de feuillures et ne montre de traces d'un battant.

7. O. Callot (1983, p. 73) rappelle justement que les animaux domestiques n'étaient sans doute pas laissés en errance dans la ville. On aurait pu imaginer – ce fut en fait ma première démarche – de les loger dans les pièces qui abritent la tombe (*cf.* la présence d'au-

ges ou de drains), mais il ne s'agit là que d'une hypothèse gratuite. En fait, la familiarité des habitants d'Ugarit avec la sépulture de leurs morts devait s'inscrire entre deux pôles : d'un côté, le rejet, commun à toutes les sociétés, de la pourriture du cadavre dont il faut se préserver à tout prix (dans la Bible, le corps du défunt est source d'impureté), de l'autre, l'évidente volonté de préserver et de conserver le mort pour soi (tombe dans la maison). L'éventail des attitudes possibles est donc très vaste, et il faut envisager que plusieurs types de solutions aient été adoptés pour les pièces de la maison qui abritent la tombe.

Il ne faut pourtant pas éliminer sans preuve la possibilité que ces pièces aient eu une fonction proprement funéraire. On rappellera que l'entrée du *dromos* reste toujours accessible, pour de nouvelles inhumations certes, mais aussi, peut-être, pour un culte. On peut se demander, par exemple, quelle est la fonction exacte des deux petites pièces à l'ouest de la tombe 1068, recoins sans lumière qui ne sont accessibles qu'en passant par le *dromos* ; dans l'une d'elles fut découvert un double silo (voir l'article d'Y. Calvet et B. Geyer, *dans ce volume*), mais il n'est pas assuré qu'il soit contemporain de la tombe. Le même exemple de pièces reculées étroitement liées à celles qui abritent la tombe se retrouve dans la maison de la tombe T. 101 et dans celle de la tombe T. 104 (*Annexes 1 et 3*), mais d'autres exemples existent sur le site.

Tels sont quelques-uns des nombreux problèmes qu'il faudra essayer d'aborder dans les études à venir sur les tombes de Ras Shamra et les coutumes funéraires d'Ougarit ; il est évident que seule une approche pluraliste (archéologie, épigraphie, histoire des religions, anthropologie....) aura quelque chance d'apporter des éléments de réponse qui seront toujours incomplets.



## 2. Description générale (fig. 2 et 3)

D'orientation SSO/NNE, la tombe 1068 mesure environ 5,50 m dans sa plus grande longueur (bien que la partie nord de la couverture n'ait pas été fouillée) et 2 m en largeur. Le *dromos*, long de 2,10 m, est situé dans le même axe que la chambre funéraire qu'il permet d'atteindre par le côté court sud, dans l'angle sud-est. La chambre présente un plan rectangulaire au sol, légèrement irrégulier : large de 2,20 m au sud et de 2,35 m au nord, elle est longue de 3,30 m. Le sol de la chambre est en pente vers l'ouest, et la hauteur sous les dalles de couverture varie de 1,80 à 1,90 m. Deux gros blocs servent de marches pour descendre depuis la porte du *dromos* dans la chambre funéraire. Les murs longs de la chambre sont pourvus d'une niche, et un puits a été retrouvé dans l'angle nord-ouest.

La chambre est couverte par trois dalles en calcaire blanc assez fin (fig. 3), de dimensions très inégales et non taillées ; la dalle nord s'est brisée sous le poids des terres sans doute anciennement, et la dalle sud, au pied du seuil 1053, a été cassée et partiellement arrachée par les pillards de la tombe. On remarque un blocage de moellons et de petites pierres à l'extérieur de la couverture. Les dalles qui recouvrent le *dromos*, plus petites mais parfois plus épaisses, sont appuyées en oblique à partir du linteau de la porte entre le *dromos* et la chambre ; elles ont été déplacées lors de la fouille pour permettre l'accès à la tombe. La grosse dalle visible sur la fig. 3 n'est pas le seuil entre les deux pièces, mais l'un des éléments de la couverture du *dromos*.

Au moment de la découverte, le *dromos* et la chambre funéraire étaient remplis de terre meuble, infiltrée après le pillage dont les traces étaient repérables à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol de la chambre (effondrements de pierres, poteries brisées, etc...) : le fouilleur date ce pillage du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.

## 3. Le *dromos* (fig. 6 et 7)

Sans être exigü comme ceux des petites tombes plus anciennes (voir plus loin la tombe 1246), le *dromos* de la tombe 1068 est court et étroit. On y descend par trois marches posées sur une sorte de dalle ; la marche la plus haute est faite de petits moellons, les deux autres sont des blocs taillés posés en long, vraisemblablement des remplois. On trouve ensuite un plan à peine incliné en terre battue, long de 0,80 m, jusqu'à la porte d'accès à la chambre funéraire. La largeur du *dromos* est de 0,70 m au niveau des marches et de 0,80 m à l'avant de la porte, elle-même large de 0,62 m. Les murs sont construits en pierres sèches, sans appa-



Fig. 2 – Tombe 1068, plan (P. Desfarges).



*Fig. 3 – Tombe 1068, vue générale vers l'ouest.*



*Fig. 4 - Tombe 1068, le dromos vers le sud.*



reillage ; les lits sont irréguliers et les dimensions des moellons sont très variables. Il s'agit d'une construction assez grossière, bien que solide; on s'est contenté de plaquer des pierres, sans soin particulier, contre les parois en terre d'une excavation, et seul le sol a été aménagé avec quelque attention. La hauteur du *dromos*, sous les dalles de couverture, est de 0,95 m à l'entrée de la porte, elle-même haute de 0,80 m seulement, et de 1,10 m à l'endroit le plus haut, au pied des marches d'accès. Ces quelques remarques sur l'architecture du *dromos* impliquent des problèmes d'utilisation communs à toutes les tombes de ce type, à *dromos* étroit :

- a. **Accès au dromos.** Il fallait découvrir complètement le *dromos* pour y descendre. Dans le cas particulier de la tombe 1068, il fallait enlever au moins les deux dalles méridionales pour y entrer, tout l'escalier étant ainsi dégagé – l'enlèvement d'une seule dalle n'aurait permis aucune circulation : il faut donc concevoir une sorte de trappe d'accès, peu fonctionnelle, sans doute partiellement visible et n'assurant aucune étanchéité dans aucun sens. Avec l'étude de deux autres caveaux, on propose un schéma de « modernisation » du système d'accès au *dromos*, sans lui attribuer pourtant une signification chronologique précise :
- d'abord, accès par une trappe, le plus simple : tombe 1068 ;
- ensuite, accès par puits, illustré par la tombe T. 301 de la maison A de l'îlot VI (Callot 1983, p. 14 ; ici, fig. 5). Il est impossible d'entrer dans le *dromos* par sa partie la plus occiden-

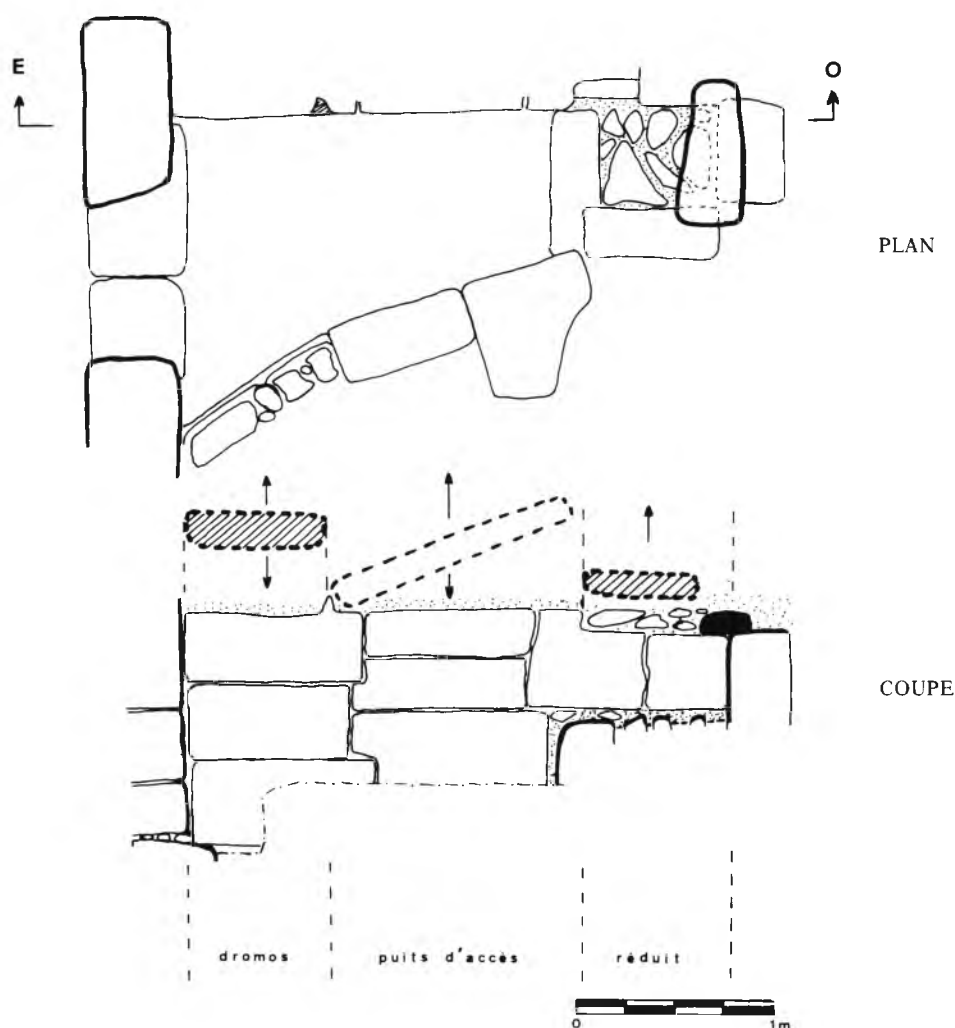


Fig. 5 – Tombe T. 301, maison A de l'îlot VI (Callot 1983) : proposition de couverture du dromos.

tales, réduit de 0,50 m de large et 0,80 m de long, mais profond seulement de 0,45 m : s'agit-il d'un placard ? ou d'un ossuaire ? la justification de cette construction n'est pas claire, mais il ne peut pas s'agir du puits d'accès. Ce réduit était couvert par deux petites dalles inamovibles, dont l'une est encore en place. Il est possible de restituer les dimensions des dalles qui couvraient le *dromos* lui-même : dans le mur sud, on peut voir un saillant taillé dans un bloc, aménagement inhabituel qui devait servir de butée de blocage. La dalle principale aurait été approximativement carrée, de 1,20 m de côté ; l'ouverture se faisait à l'aplomb de la paroi de torchis qui séparait la pièce abritant le *dromos* de celle où était enterrée la chambre funéraire (*id. ibid.* fig. 28 et p. 48) ;

– construction d'un véritable puits enfin, perfectionnement du système précédent, tel que l'illustre la tombe T. 101 (*Annexe 1, fig. 20*). Dans cette ultime étape de l'évolution architecturale, le puits est bien construit en blocs taillés à l'entrée du *dromos*, généralement profond d'environ 1 m, de dimensions variables selon la tombe. Dans le cas précis de T. 101, la paroi ouest du puits est constituée par une grande dalle posée de chant, et il y a même une pierre de seuil en surface ; la couverture de ce puits est une dalle de 1,10 × 0,85 m et épaisse seulement de 0,15 m alors que les autres dalles de couverture du *dromos* sont épaisses de 0,25 et de 0,35 m. On avait ainsi pris soin de mettre en place une trappe d'accès plus légère. Un tel aménagement se rencontre dans la plupart des tombes dites égéennes<sup>8</sup>.

Mais avant que cette évolution architecturale n'intervienne, la nécessité d'ouvrir largement l'entrée du *dromos* pour y accéder, comme dans la tombe 1068, donc de démonter et de remonter les dalles de couverture de temps à autre, pouvait avoir des incidences sur l'utilisation possible du local abritant le *dromos*.

– **b. Circulation dans le *dromos*.** Il faut souligner, avec J. Margueron (1977, p. 175), les difficultés de circulation à l'intérieur d'un *dromos* de cette taille ; elle est presque reptilienne dans le *dromos* de T. 1068, encore malaisée dans celui de T. 301, et ne devient plus confortable que dans les grands *dromoi* des tombes dites égéennes ou mycéniennes. L'exiguïté du premier exemple impose une inhumation rapide, avant que n'intervienne la raideur cadavérique, ce qui est d'ailleurs conforme aux habitudes dans les pays aux conditions climatiques semblables. Il ne faut pourtant pas exagérer cette contrainte ; s'il est vrai que la rigidité cadavérique intervient rapidement dans les pays chauds, en moins de 12 heures parfois, pour disparaître aussi vite en même temps que commence la putréfaction (Thomas 1980, p. 21), elle n'est pas pour autant un obstacle insurmontable à un transport même difficile, et le cadavre raide peut subir les torsions nécessaires à la circulation dans des *dromoi* étroits (voir plus haut, note 4).

Ces difficultés semblent rendre malaisé, sinon impossible, tout rituel funéraire à l'intérieur du caveau, au moment de l'inhumation ou en d'autres occasions : on imagine mal une cérémonie familiale à l'intérieur de la tombe 1068. Pourtant, cette notion d'un culte (?) rendu à l'intérieur même de la tombe paraît implicite dans le développement ultérieur des tombes dites égéennes. L'architecture y rend la circulation plus facile, et même normale, et ce ne peut être que la circulation des vivants ; d'autre part, l'apparat de la construction de la chambre (par exemple, dans la tombe de 1975, Margueron 1983, ou dans la Tombe I, Syria 1933) incite à penser que celle-ci devait être *vue* par des vivants<sup>9</sup>, peut-être au cours d'une cérémonie. Si tel est bien le cas, s'agit-il de l'étape ultime de l'évolution des coutumes

8. La terminologie employée ici est celle qui a été définie par C.F.A. Schaeffer, et les termes « égéen » ou « mycénien » sont utilisés pour désigner un type architectural de tombe (*Ugaritica I*), sans aucune implication culturelle ou historique de ma part.

9. ...et donc admirée, signe extérieur de richesse tout autant que les somptueuses demeures qui sont alors érigées dans le quartier égéen (Courtois, *SDB* col. 1246-1253 ; Saadé 1979, p. 120 et suiv.).

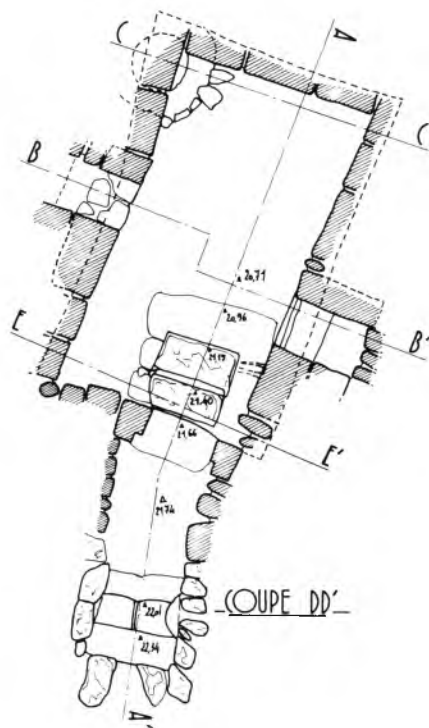


Fig. 6 – Tombe 1068, plan au sol (P. Desfarges).

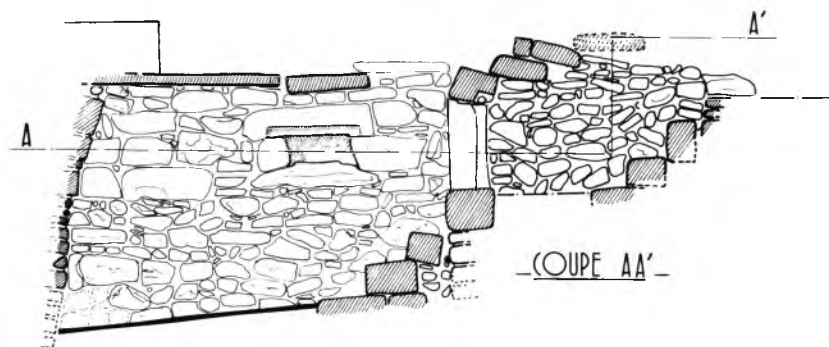


Fig. 7 – Tombe 1068, coupe longitudinale nord/sud (P. Desfarges).

funéraires proprement ougaritiques, dont il faudra alors chercher les traces dans les architectures plus anciennes ? ou s'agit-il de croyances funéraires nouvellement introduites dans la cité, qui donneraient plus d'importance au cadavre et au rituel funéraire<sup>10</sup> ?

10. S'agit-il d'une conception occidentale du cadavre, partie de l'héritage mycénien, telle qu'elle apparaîtra un peu plus tard dans les textes homériques ? (sur ce sujet, Vernant 1982). En tout cas, la toilette

du cadavre n'est jamais mentionnée comme un élément déterminant dans les sources sémitiques, Bible, textes ougaritiques ou littérature funéraire mésopotamienne (Bottéro 1982).

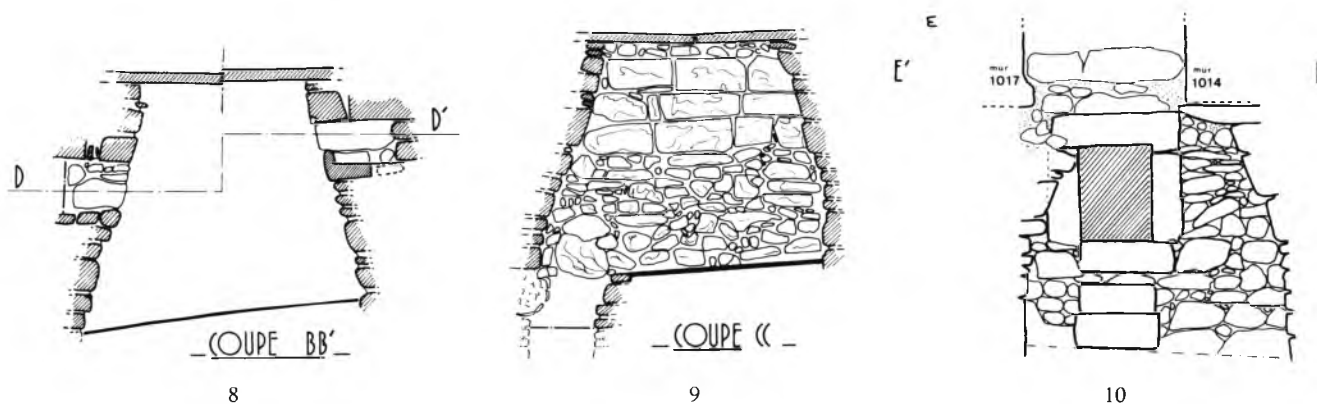


Fig. 8 – Tombe 1068, coupe transversale ouest/est (P. Desfarges).

Fig. 9 – Tombe 1068, coupe transversale est/ouest (P. Desfarges).

Fig. 10 – Tombe 1068, coupe transversale sur le mur sud de la chambre funéraire (P. Desfarges).

#### 4. La porte (fig. 7 et 10-12)

Haute de 0,80 m et large de 0,62 m, elle est constituée par quatre blocs de pierre, épais de 0,30 à 0,40 m. Le bloc servant de seuil domine la chambre funéraire de 0,50 m, mais ce dénivelé est rattrapé par trois marches rapportées. Les montants de la porte sont pourvus, du côté du *dromos*, d'une feuillure assez profonde, environ 0,10 m ; ils ne sont pas parfaitement verticaux, mais ce phénomène est sans doute dû à la poussée des terres. Comme cela arrive fréquemment sur le site, le bloc servant de linteau, pareillement pourvu d'une feuillure, est situé juste sous un seuil du rez-de-chaussée : le constructeur allège ainsi le poids des cloisons ou murs supérieurs qui auraient pu provoquer une fracture ou un affaissement des éléments de la porte d'entrée dans la chambre funéraire (nombreux exemples dans la tranchée Ville Sud ; voir aussi la maison de Rašapabu, Calvet 1981). Le bloc-linteau de la tombe 1068 présente un angle taillé au-dessus du jambage ouest de la porte (fig. 12) ; s'agit-il d'un rattrapage volontaire pour régulariser une inégalité de hauteur des blocs verticaux, ou plus probablement, d'un remploi ? On constate en effet l'utilisation de nombreux blocs remployés dans la construction de la tombe.

Les feuillures du côté du *dromos* délimitent une fermeture d'environ 0,90 × 0,80 m ; il n'y a aucune trace de crapaudine ou de contre-crapaudine. Dans plusieurs tombes, on a trouvé une dalle de fermeture en place<sup>11</sup>, ou rejetée à l'intérieur de la chambre ou du *dromos* par les pillers (ou par les fouilles ?). Le fait qu'on n'en ait pas trouvé dans la tombe 1068 n'implique pas nécessairement que la fermeture était un vantail en bois.

Comme on l'a déjà fait pour le *dromos*, il faut remarquer l'exigüité de la construction, peu favorable au transport des cadavres, et l'absence d'étanchéité réelle, malgré l'encastrement de la fermeture (il est vrai aussi qu'un joint d'étanchéité en terre n'aurait laissé aucune trace).

11. Dans le secteur Acropole, on peut voir la dalle de fermeture en place d'une tombe non fouillée, la

Tombe XVII, dans la maison au nord de la bibliothèque (Syria, 1936, pl. XXIII).

### 5. La chambre (fig. 7-10 et 12-14)

Large de 2 m au sud et de 2,15 m au nord, elle est longue de 3,20 m ; le plan au sol est approximativement rectangulaire, irrégulier dans l'angle nord-ouest. Sous les dalles de couverture, à 1,80/1,90 m du sol en pente, elle ne mesure plus que 1,40 × 2,85 m ; les murs sont construits en encorbellement, sauf le mur sud, celui de la porte d'entrée, qui est vertical. La pente des murs n'est pas continue ; elle est plus prononcée dans les assises supérieures, à cause du mode de construction, relativement original.

La partie inférieure des murs, jusque vers 1,10 m, est en effet construite en moellons grossiers, disposés en lits irréguliers et bloqués par de nombreux petits cailloux ; les joints sont souvent très larges et semblent avoir été parfois bouchés avec de la terre. L'encorbellement est faible et variable, en particulier sur le mur ouest qui présente un fruit important, sans doute dû à la poussée des terres. Au-dessus, on trouve des blocs plus soigneusement taillés et disposés en long, en panneresses. En fait, seul le mur nord est construit avec quelque régularité (fig. 9), avec des blocs rectangulaires dont la face visible est assez bien taillée ; les assises supérieures des murs ouest et est sont moins soignées, les blocs présentent des dimensions très inégales, les faces visibles ne sont pas finies et l'agencement des blocs est assez lâche (voir par exemple la coupe sur le mur est, fig. 7). Le mur sud n'est construit qu'avec des moellons, sans bloc. Les dalles de couverture ne reposent pas directement sur le rang supérieur de blocs ; elles en sont séparées par un calage continu de petites pierres plates et un remplissage de cailloux.

On n'a retrouvé qu'un sol irrégulier et mal conservé, en terre battue grisâtre. Il n'y avait ni inhumation ni matériel en place : quelques vases entiers étaient dispersés sur le sol et quelques ossements étaient regroupés dans l'angle sud-est de la chambre, résultats du pillage antique. Il est regrettable qu'une fois de plus à Ras Shamra, le matériel osseux ne soit pas conservé, dans ce cas précis du fait de sa dégradation.

Deux aménagements intérieurs méritent l'attention, sans qu'on puisse cependant apporter des explications pleinement satisfaisantes :

– **Les niches** (fig. 8). Il y en a une dans chacun des murs longs, mais elles ne sont pas situées face à face. La niche ouest est à 1 m du sol et la niche est à 1,30 m. La niche ouest présente une ouverture carrée et est profonde de 0,50 m (fig. 13) ; il s'agit d'un simple évidemment dans la construction du mur, mais on remarquera que l'intérieur de la niche est complètement revêtu de pierres, comme dans tous les cas étudiés, sans doute pour éviter les infiltrations de terre. La niche du mur est se présente sous une forme plus élaborée (fig. 7, 14) : son ouverture mesure 0,45 m en longueur et 0,25 m en hauteur, et elle est profonde de 0,60 m. Le bloc supérieur est pourvu d'une feuillure et le bloc inférieur montre un bandeau en angle ; dans les deux cas, il s'agit sans doute de remplois. Les côtés sont des blocs posés en boutisse. L'intérieur de la niche est plus grand que son ouverture.

On peut s'interroger, sans insister longuement, sur l'utilisation exacte de ces niches. Elles sont généralement interprétées comme de simples emplacements pour des lampes, ce qui ne manque pas de susciter quelques réserves. Dans de nombreux plans de tombes anciennement fouillées, ces niches n'apparaissent pas, en particulier dans les caveaux des époques plus anciennes. Par ailleurs, aucune lampe n'a jamais été trouvée dans ces niches (dans le caveau XIII, *Syria* 1936, p. 118, les lampes se trouvent à l'ouverture d'une pièce annexe de la tombe, qui est appelée plus loin ossuaire, p. 140) et aucune trace de noir de fumée n'y a été relevée, ces deux remarques ne constituant pas, bien sûr, des preuves *a contrario*. Dans le cas de la tombe 1068, l'aménagement compliqué de la niche orientale ne permet pas d'y voir un emplacement pour l'éclairage : le bandeau saillant inférieur aurait caché la lumière d'une lampe-coupelle posée à l'intérieur de la niche. Il est vrai par contre, que la multiplication de ces niches dans les grandes tombes mycéniennes aurait favorisé un éclairage har-



11



12



13



14

*Fig. 11 – Tombe 1068, porte d'accès à la chambre vue du dromos.*

*Fig. 12 – Tombe 1068, accès dans la chambre vu de l'intérieur de la chambre.*

*Fig. 13 – Tombe 1068, détails de la construction des murs de la chambre et niche orientale.*

*Fig. 14 – Tombe 1068, le puits funéraire.*

monieux de la chambre funéraire – pour une cérémonie ? une simple inhumation ne requiert pas tant de lumière ! Sans exagérer l'importance de ce détail architectural, il faut souligner que les niches sont un aménagement qui est loin d'être généralisé et qui reste encore mal expliqué.

– **Le puits.** Il est aménagé dans l'angle nord-ouest de la chambre et partiellement détruit (fig. 14). Au sol, quelques pierres disposées en arc de cercle semblent avoir délimité son ouverture. La paroi est, à l'intérieur de la chambre, est construite en pierres sur une profondeur de 0,40 m ; on n'a pas trouvé de paroi en pierres sous l'angle des murs nord et ouest de la chambre, qui constituent l'autre côté du puits. Il y avait là une jarre enterrée. Bien qu'il n'ait pas été fouillé jusqu'au fond (?) du fait de l'exiguïté de l'endroit, le puits n'a livré aucun matériel notoire.

J. Margueron a longuement discuté le problème des puits funéraires (1983, p. 8-9, p. 12-13 et p. 17-19) et on ne peut que souligner la pertinence de ses remarques, résumées ici :

- les objets votifs trouvés dans le puits funéraire de la tombe de 1975 semblent avoir été déposés avant l'utilisation du caveau, donc au moment de sa construction ;
- le puits est destiné à recevoir des libations dans les vases en albâtre placés au fond (sur les libations, voir Pope 1981, p. 161), et ceci permet d'insister une fois de plus sur l'idée d'une cérémonie à l'intérieur de la tombe, au moins pour les grands caveaux ;
- les ossements qu'on trouve dans les puits n'y sont arrivés qu'*accidentellement*.

En effet, avant même d'entreprendre les vérifications souhaitées par J. Margueron, il faut remettre en cause la notion d'ossuaire à Ougarit<sup>12</sup> au nom de ce qu'on peut entrevoir des croyances funéraires. Lorsque Danel entreprend la douloureuse quête des restes de son fils Aqhat (TO, p. 449-452), il exprime la terreur que le cadavre ne soit pas enterré, qu'il n'ait pas de sépulture ; le mort deviendrait alors une « force » errante, une « âme » qui vient perturber le monde des vivants<sup>13</sup> (sur les *etemmu* mésopotamiens, voir Cassin 1982 et Bottéro 1982). Parlant de la Mésopotamie, E. Cassin insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de l'intégrité du squelette, même à long terme ; J. Bottéro souligne la répétition des inscriptions funéraires destinées à préserver les tombes et les morts. Dans la Bible, on trouve assez fréquemment la menace d'une dispersion des ossements comme punition suprême (*id.* dans E. Cassin, pour effacer le support du nom et de la mémoire du disparu, donc pour confirmer l'élimination de sa descendance). La question est dès lors posée : cette vision eschatologique, présente aussi à Ougarit, est-elle compatible avec la négligence que serait le

12. Ossuaire dans le sens le plus banal d'endroit où l'on entresse les ossements – ici, il faudrait même dire repousser, rejeter... Le terme n'a rien à voir avec les pratiques rituelles des doubles funérailles (L.-V. Thomas), plus souvent appelées inhumations secondaires par les archéologues, c'est-à-dire la conservation des ossements après décharnement du cadavre, et on peut alors, comme F. Grenet (1984), désigner par le terme d'ostothèque le reposoir des ossements. Il ne s'agit pas non plus des charniers médiévaux ou contemporains, où on expose les ossements. Ces ossuaires de Ras Shamra seraient en fait des trop-pleins, des fosses de rebut.

13. Une notion voisine de celle des *etemmu* mésopotamiens pourrait être présente dans la légende de Danel (TO, p. 421-422, II D, 1) :

« (Un fils) qui érigea dans le sanctuaire la stèle de son clan ancestral,

le monument de son clan,  
qui délivrera la terre de son âme  
(et) de la poussière gardera ses pas. »

J'aurai l'occasion de revenir ailleurs sur ce texte difficile - mes remerciements à Denis Pardee, qui a bien voulu éclairer pour moi les problèmes philologiques. Peut-on envisager que « faire sortir la fumée (l'âme) de son père de (ou vers) la terre » évoquerait le devoir filial de donner une sépulture au père afin qu'il ne devienne pas une âme errante ? Y aurait-il un binôme métaphorique entre la terre et la poussière (*ars* et *pr*), monde des vivants et monde des morts ? D. Pardee m'incite à ne suivre aucune de ces deux voies. L'interprétation de ces quelques lignes est pourtant ouvertement funéraire dans certains commentaires (Healey 1979) : l'énigmatique « stèle » (*skn*) n'est-elle pas rapprochée de l'akkadien *paqâdu*, « term used for the proper treatment of the *etemmu* » (*ibid.* p. 355) ?

rejet des ossements dans les puits-ossuaires ? L.-V. Thomas (1980, p. 94-96) rappelle que « quelle que soit la forme sous laquelle on les conserve, les restes humains sont toujours lestés de symboles.... », et quelle symbolique pourrait-on trouver dans le rejet désordonné des ossements au fond d'un puits<sup>14</sup>. Un mort mal enterré, même après de longues années, reste un danger dans les sociétés sémitiques anciennes ; or, désagréger volontairement un squelette, au risque d'en voir disparaître des éléments, et les mélanger sans ménagement à des restes inconnus et anonymes, même familiaux, en utilisant les puits-« ossuaires » des caveaux de Ras Shamra reviendrait à libérer ces « esprits errants » tant redoutés – dont l'équivalent sémantique contemporain pourrait être les « vampires ». On préférera donc éliminer la notion d'ossuaire dans les tombes de Ras Shamra, en attendant que l'enquête archéologique vienne confirmer ou infirmer cette hypothèse.

#### 6. Les offrandes funéraires

Le propos n'est pas ici d'étudier le mobilier funéraire de la tombe 1068, au demeurant fort peu abondant à la suite du pillage et déjà brièvement mentionné dans le rapport préliminaire ; le seul objet important est un couvercle en ivoire, présenté *dans ce volume* par J. Gachet (n° 9 : 80.310-RS 58). Les tessons de céramique illustrent les catégories les plus courantes à Ougarit ; chypriotes *Base-Ring II*, *Monochrome* et *White Slip II*, bouteille et gourde *Red Lustrous*, cruchons *White Shaved*, etc. Ce matériel ne permet que de dater approximativement l'utilisation du caveau, vers les XIV<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. av. J.-C.

### LA TOMBE 1246 (T. 402)<sup>15</sup>

Moins bien conservée que la précédente, cette petite tombe est moins riche en enseignements également ; elle permet cependant d'aborder un type architectural différent.

1. Il n'est pas possible d'associer ce caveau à une quelconque architecture domestique, maison ou autre ensemble (fig. 15). Il appartient à un niveau antérieur à celui de l'huilerie 86 (voir la contribution d'O. Callot *dans ce volume*), et on ne possède aucun élément qui pourrait indiquer l'organisation de l'espace au cours de cette phase ancienne. Il y a eu certainement une maison à cet emplacement, dont la tombe faisait partie intégrante ; à une date indéterminée et pour des raisons inconnues, cette maison est tombée en abandon et l'usage de la tombe s'est perdu. Si l'on en juge par le matériel céramique recueilli dans la tombe, la période d'abandon devrait se situer vers la fin du Bronze Moyen/début du Bronze Récent.

L'espace occupé par la maison est rebâti avec une autre vocation, artisanale cette fois, puisque l'huilerie 86 ne semble pas faire partie d'une maison ; il est probable que la tombe a été repérée par les gens qui ont construit le bâtiment, si l'on en juge par des comparaisons d'altitudes absolues, mais rien n'indique que c'est à ce moment qu'elle a été pillée, ce qui serait en contradiction avec la volonté affirmée plus haut de conserver leur intégrité aux morts. L'hypothèse d'un pillage au Bronze Récent exprimée par M. Yon repose en fait sur la constatation qu'un matériel plus ancien, mobilier funéraire du Bronze Moyen, est mélangé à un matériel plus récent dans le voisinage immédiat de la tombe. Toutefois, tout ce secteur situé au nord et au nord-est de l'huilerie (secteur marqué 1237 sur le plan) correspond aux éboulis découverts dès 1978 (*Syria* 1982, p. 172-173) et explorés encore en 1981 et en 1984 : il s'agit d'une vaste zone très perturbée, où aucun niveau cohérent du Bronze Ré-

14. Dans les cimetières contemporains, la pratique des réductions de squelettes, qui ne donnent plus lieu à une cérémonie, témoigne encore du respect accordé aux restes humains.

15. *Syria* 1983, p. 218-219.



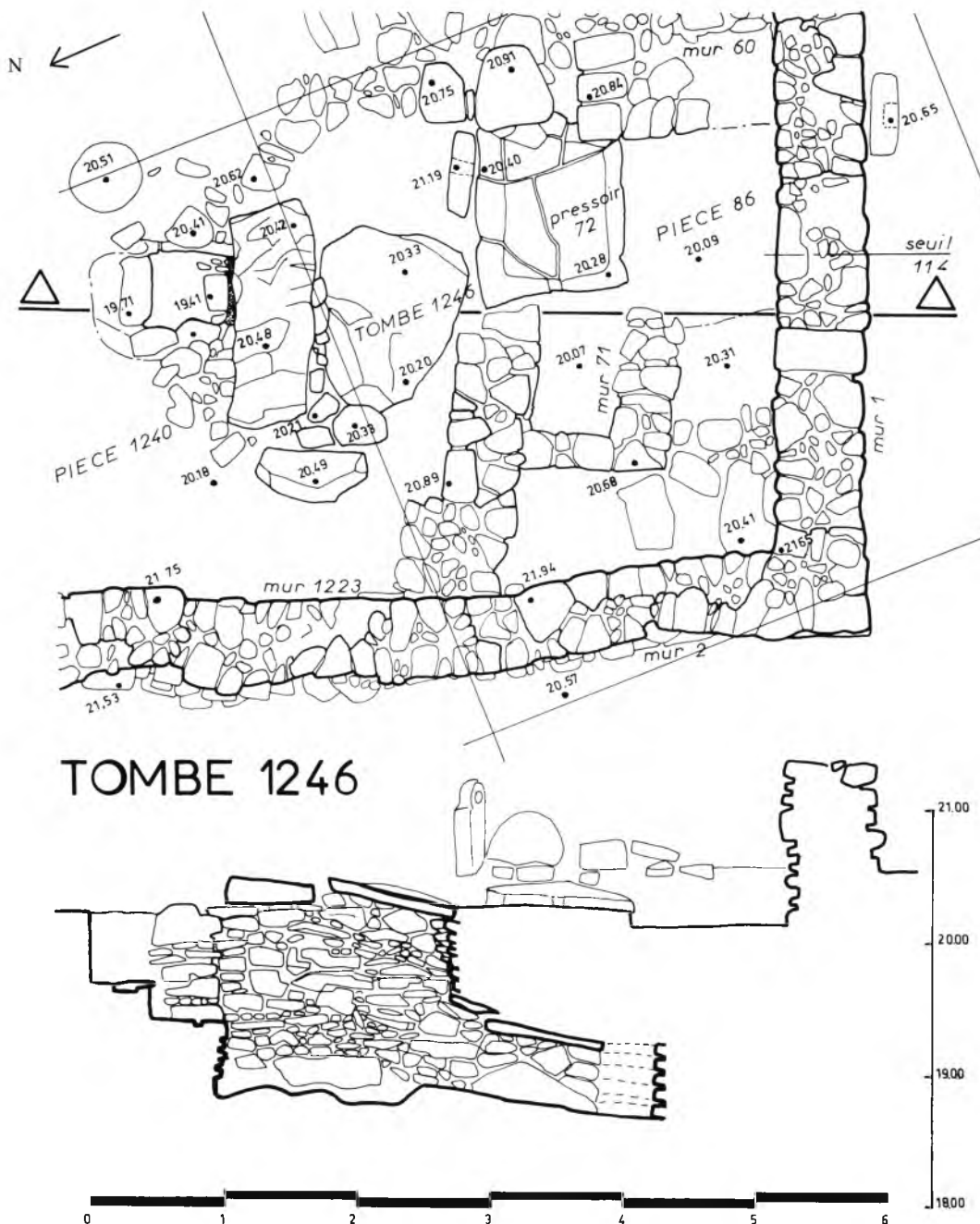


Fig. 15 – Tombe 1246, plan et coupe (Margo Renisio).

cent n'a pu être repéré, même si le matériel de cette époque est riche et abondant, et cette grande fosse s'enfonce souvent jusque vers l'altitude 20,00 m, c'est-à-dire sous le niveau supérieur de la tombe. Plutôt que d'envisager une succession de pillages, certains anciens et d'autres plus récents, il paraît plus raisonnable de penser que tout le secteur a été bouleversé en même temps, souvent profondément, tombe 1246 y compris, après l'abandon du sanctuaire aux rhytons (*Syria* 1983, p. 216).

Connue lors de l'installation de l'huilerie, la tombe disparaît ensuite, sans doute intacte, sous le terrain vague 86/87 de la fin du Bronze Récent (*Syria* 1982, p. 185). Elle ne subit pas

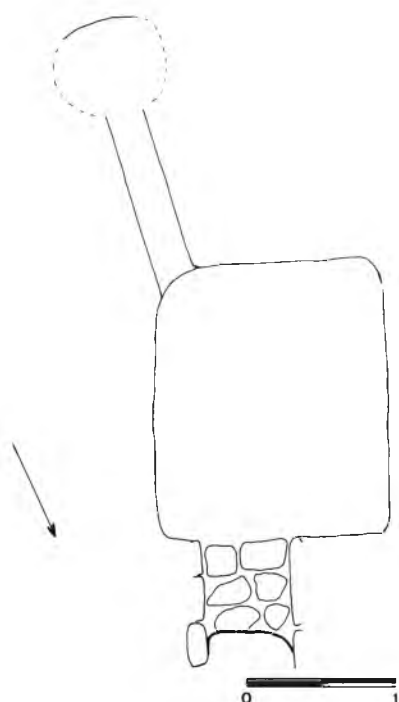


Fig. 16 – Tombe 1246, plan au sol, croquis schématique.

le sort d'une autre tombe de type semblable, détournée de ses fonctions premières au moment de l'installation d'une autre huilerie, dans le secteur Acropole (*Annexe 2*). La tombe T. 103 était certainement tombée en désuétude lorsque l'une de ses dalles de couverture est réutilisée comme table de pressage ; elle a été retrouvée en place au-dessus de la tombe (*Syria* 1931, pl. XL n° 3), et l'installation artisanale s'est donc faite après qu'on eut enlevé le matelas de terre qui recouvrait la tombe (il est difficile, dans ces conditions, d'imaginer que la tombe ait été encore en activité !). On a ainsi cherché une solution de facilité (remploi d'une dalle) qui préservait cependant l'intégralité de la tombe. Il semble impossible d'associer cette huilerie avec la grande baie désignée comme « entrée de la bibliothèque » (*ibid.*) et on peut restituer quatre phases dans l'occupation de ce secteur : maison originale et construction de la tombe (1), abandon de la maison et de la tombe (2), construction d'une huilerie sur la tombe retrouvée mais préservée (3) et recouvrement du tout par la bibliothèque (4)<sup>16</sup>.

2. Le *dromos* de la tombe est presque totalement détruit, et elle n'est identifiable, dans la fouille, que par les dalles de couverture, l'une en calcaire blanc assez fin, l'autre en calcaire coquillier plus grossier (*fig. 17*) ; l'ensemble préservé est long de 2,80 m et large de 1,65 m au maximum, selon un axe SSO/NNE. Il s'agit d'une tombe de dimensions nettement plus modestes que dans le cas précédent.

3. Du *dromos* ne subsistent qu'une marche, haute de 0,30 m et couverte par une pierre plate (*fig. 15*, altitude 19,71 m) et quelques lambeaux de murs latéraux, en avant de la porte (*fig. 17*) ; la largeur du *dromos* aurait été de 0,60 m environ, et c'est au pied de la marche qu'aurait pu se situer le système de fermeture de la chambre, vantail en bois ou dalle ?

16. On retrouve une périodisation semblable dans le cas de la tombe 1246. On pourrait se pencher avec intérêt sur la question de l'extension dans l'ensemble du site des périodes (2) et (3) et de leur signifi-

cation : abandon de l'habitat vers la fin du Bronze Moyen/début du Bronze Récent, puis, plus tard, installation artisanale – pourquoi tant de nouvelles huileries au Bronze Récent 1 ?



*Fig. 17 – Tombe 1246, ouverture et dalles de couvertures, vers le sud.*



*Fig. 18 – Tombe 1246, l'intérieur de la chambre et l'ouverture du tunnel.*

4. La porte d'accès à la chambre est large de 0,60 m, haute de 0,80 m et profonde de 0,50 m. Le linteau a disparu, les murs latéraux et le seuil sont construits en moellons grossiers. Cette ouverture est située dans l'un des côtés courts de la chambre funéraire, désaxée, près de l'angle nord-est. Le seuil de la porte domine le sol de la chambre d'environ 0,70 m.

5. La chambre est de plan rectangulaire au sol (1,80 × 1,50 m), mais très irrégulièrement construite ; les angles sont arrondis ou en biseau, bien qu'ils soient tous soigneusement chaînés, et l'appareillage de la partie supérieure des murs donne naissance à des pendentifs dans les angles. L'encorbellement des parois est faible, et seule la paroi nord, celle de l'entrée, est verticale. Les murs de la chambre sont élevés en moellons irréguliers et grossiers, sans grand soin, avec un important blocage de petits cailloux (*fig. 18*). Le sol de la chambre, complètement bosselé, est situé à environ 1,40 m sous les dalles de couverture.

6. L'originalité de cette tombe réside dans un tunnel, qui s'ouvre dans l'angle S-E de la chambre (*fig. 16, fig. 18*). Long de 1,10 m, il se dirige en oblique vers le S-E après une ouverture de 0,60 m en hauteur et de 0,35 m en largeur au niveau du sol de la chambre, le boyau mesurant environ 0,50 × 0,50 m. La couverture est constituée par deux dalles dont l'une est percée d'un trou central (dalle de puisard réutilisée ?). Il est difficile de préciser ce qui se passe à l'autre extrémité, plus devinée que réellement fouillée ; on distingue un mur semi-circulaire, en cul-de-four, qui ceint (?) une surface d'environ 0,80 m de diamètre, et ce mur semble plus soigneusement construit que ceux du boyau.

Il est clair que cet aménagement est contemporain de la construction de la tombe, même si sa signification demeure obscure. On serait tenté d'y voir un puits funéraire traditionnel (voir *supra*), mais les constructeurs auraient profité de l'existence d'un ancien puits ou puisard (?) rencontré lors des travaux pour raccorder cette structure abandonnée à la tombe, et éviter ainsi de creuser un puits propre à la chambre ; il ne s'agit là que d'une hypothèse qui ne pourrait être confirmée que par des fouilles difficiles. Rien ne permet de vérifier que les inhumations d'enfants en jarres qui ont été découvertes dans ce boyau datent vraiment du Bronze Récent (*Syria* 1983, p. 218), et il vaut mieux les rapporter à la période d'utilisation de la tombe, fin du Bronze Moyen/début du Bronze Récent.

Illustré par deux autres exemples présentés en annexe, la tombe T. 103 et la tombe T. 105 du secteur Acropole, ce type d'architecture funéraire correspond à ce que C.F.A. Schaeffer, puis J.-C. Courtois ont appelé les caveaux funéraires de l'époque Hyksos. Les principales caractéristiques en sont les suivantes :

– Chambre funéraire de taille petite ou moyenne, en tout cas moindre que dans les tombes tardives (tombe 1246 : 1,80 × 1,50 m ; T. 103 : 3 × 1,90 m ; T. XXXVI, que nous prendrons comme exemple de référence publié, *Syria* 1938, p. 199-205 : 2,50 × 2 m). Hauteur sous les dalles de couverture : environ 1,40/1,60 m.

– Porte d'accès à la chambre dans un côté court, près d'un angle. Le seuil de la porte d'accès est toujours situé très au-dessus du sol de la chambre<sup>17</sup> : 0,60 à 0,80 m. La porte est étroite et peu praticable : 0,60 × 0,80 m pour 1246, 0,50 × 0,45 m (hauteur incomplète) pour T. 103, 0,55 × 0,80 m pour T. XXXVI.

17. Même remarque dans les tombes plus tardives, et parfois dans les tombes mycéniennes. J. Margueron (1983, p. 7) s'interroge sur la raison de ce dénivelé brutal. S'agit-il d'éviter que la faune qui aurait pu fréquenter la tombe ne remonte facilement vers la maison ? – comme dans le principe des silos surélevés parfois rencontrés à Ras Shamra. Mais il n'y a pas de faune propre aux tombes, sinon des vers ou bactéries qui ne présentent pas de dangers

réels pour l'homme et ne subsistent qu'autour du cadavre (Thomas 1980, p. 25-27). S'agit-il alors de se préserver du mort, d'empêcher le retour de son cadavre parmi les vivants en le privant des moyens matériels de remonter hors de la tombe ? On a vu plus haut quelle charge de malédiction portait l'âme non enfermée dans sa sépulture ; il est probable qu'une même terreur faisait tout autant redouter un « retour du cadavre ».

– *Dromos* étroit et court, très peu fonctionnel. Pour T. XXXVI : longueur : 1,70 m, largeur : environ 0,80 m, profondeur du « puits d'accès » : 0,50 m, hauteur sous dalles à l'entrée de la porte : environ 1,10 m. Même en tenant compte d'individus de taille moyenne (voir les approximations de Vallois et Ferembach 1962, p. 596 -600 : de 1,54 à 1,78 m), on imagine les difficultés de circulation dans ces *dromoi*.

D'après le fouilleur de Ras Shamra, ces caveaux funéraires seraient construits vers les XVIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles et resteraient en usage, peut-être intermittent, jusqu'au XIV<sup>e</sup>. Il est vrai que le matériel archéologique recueilli dans ces tombes correspond bien à cette échelle de temps. Ces datations soulèvent cependant de nombreux problèmes qui ne seront pas abordés ici<sup>18</sup>, et une étude plus détaillée des caveaux dits Hyksos du secteur Ville Basse relève de nombreuses anomalies dans l'architecture, la stratigraphie et la relation avec la maison ; nous reviendrons sur ces difficultés chronologiques dans une étude ultérieure.

### PROBLÈMES CHRONOLOGIQUES

A l'issue de l'enquête menée sur quelques-unes seulement des tombes de Ras Shamra, on voudrait présenter des propositions chronologiques qui serviront de guide provisoire à nos recherches à venir. On distinguera, pour l'instant, trois catégories d'architecture funéraire :

– **Catégorie 402**<sup>19</sup> (tombe 1246, voir *supra*) :

*dromos* court et étroit,  
porte étroite, dans un angle de la chambre, bien au-dessus du sol de la chambre,  
chambre de taille moyenne, à faible inclinaison des murs, en pierres sèches, avec un sol en terre battue,  
pas de niche,  
puits funéraire, fréquemment.

– **Catégorie 101** (Tombe VI, *Annexe 1*) :

*dromos* long, avec large puits d'accès et marches de descente, en pierre de taille,  
porte de hauteur d'homme, fermée par un ou deux battants en bois, donnant accès à la chambre par un seuil surélevé ou par une seule marche,  
chambre de grande taille, à murs en encorbellement, en blocs taillés, avec un sol dallé,  
niches dans les murs,  
puits funéraire, fréquemment,  
autres aménagements.

18. Le problème du mobilier funéraire (composition, signification, datation....) sera traité dans des études ultérieures.

19. Ces numéros correspondent à une numérotation continue et nouvelle, quartier par quartier, dans nos recherches ; lorsqu'il y a une autre numérotation (fouilles Schaeffer, fouilles 1975-1976, nouvelles fouilles du quartier centre), on la trouvera mentionnée entre parenthèses. Les tombes citées dans cet article sont définies ainsi :

T. 101 : T. VI, fouilles Schaeffer, 1934, secteur Acropole ;

T. 102 : T. XVII, fouilles Schaeffer, 1934 ?, secteur Acropole ;

T. 103 : T. XI, fouilles Schaeffer, 1930 ?, secteur Acropole, maison du grand prêtre ;

T. 104 : inédite, fouilles Schaeffer, secteur Acropole, maison du grand prêtre ;

T. 105 : inédite, fouilles Schaeffer, sondage 1959 ? secteur Acropole, maison du grand prêtre ;

T. 301 : fouilles Schaeffer, 1958-1959, tranchée Ville Sud, maison A de l'îlot VI (Callot 1983) ;

T. 401 : locus 1068, fouilles M. Yon, 1980, quartier du centre ;

T. 402 : locus 1246, fouilles M. Yon, 1981, quartier du centre.

Par son *dromos* seul, la tombe 1068 pourrait appartenir à la catégorie la plus ancienne, **402** : accès haut par une porte étroite, *dromos* assez bas de plafond... Mais on y trouve aussi des éléments qui n'existent pas dans les tombes du type **402** : allongement du *dromos*, aménagement de feuillures pour le vantail de la porte, installation de marches pour descendre dans la chambre... Cette dernière présente également des caractères anciens en même temps que des innovations, en particulier les niches. Le mode de construction est original : murs en pierres sèches dans la partie inférieure, surmontés par des blocs posés en long, avec un léger encorbellement<sup>20</sup>. Avant que ne soit mise en œuvre la technique des voûtes construites avec des corbeaux (tombes mycéniennes, mais aussi la tombe T. **301** dans la maison VI d'O. Callot 1983), des blocs taillés, neufs ou de remploi, sont utilisés pour tenter d'embellir la construction. En fait, on se sert de ces blocs taillés comme de moellons, sans réelle maîtrise architecturale et sans efficacité technique. Même au stade des procédés de construction, la tombe 1068 paraît intermédiaire entre les deux types présentés plus haut et on définira ainsi une nouvelle catégorie :

– **Catégorie 401** (tombe 1068) :

allongement du *dromos* par rapport au type **402**, mais il reste étroit et peu praticable, amélioration de l'accès dans la chambre par des marches (et dans d'autres exemples de la tranchée Ville Sud, élargissement de la porte), chambre de taille moyenne, en encorbellement, parfois en blocs taillés, avec une volonté marquée d'embellir l'intérieur, niches, puits funéraire.

La tombe 1068 appartient à la dernière phase d'utilisation de la maison, que les fouilleurs ne situent « pas avant le XIV<sup>e</sup> siècle » (Syria 1982, p. 182) ; le mobilier funéraire retrouvé peut être daté des XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles sans plus de précision (céramique chypriote, céramique locale). La caveau XIII, qu'on a comparé à la tombe 1068, est utilisé pendant tout le XIV<sup>e</sup> siècle d'après le fouilleur (Syria 1936, p. 140). Ainsi, l'évolution architecturale des tombes vers la catégorie **101** – et celle des coutumes et croyances funéraires ? – ne serait qu'un événement tardif et rapide de la dernière période de l'histoire d'Ougarit. *A contrario*, les tombes de type ancien dites Hyksos ne sont pas seulement caractéristiques de la fin du Bronze Moyen, mais restent présentes pendant tout le Bronze Récent 1 et peut-être plus tard. En résumé, on proposera la succession chronologique provisoire suivante :

– **Catégorie 402** (= Hyksos : tombe 1246, tombe T. **103**, T. XXXVI) : apparaît à une date indéterminée et reste présente jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle au moins, Bronze Récent 1 ;

– **Catégorie 401** (intermédiaire : tombe 1068) : pas avant le XIV<sup>e</sup> siècle, approximativement Bronze Récent 2 ;

– **Catégorie 101** (égéen/mycénien : T. VI) à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>, Bronze Récent 3.

Il ne s'agit là que d'un schéma encore très lâche, que les recherches futures auront pour but de préciser.

20. On retrouve un processus assez voisin dans la Tombe XIII, Syria 1936, fig. 15 : murs en pierres sèches surmontés d'une à trois assises de blocs taillés en corbeau. Mais on a l'impression qu'il s'agit d'une réparation tardive de la tombe, alors que la construction de la tombe 1068 doit être vue comme un tout cohérent.

21. Voir aussi la publication de la maison de l'îlot VI par O. Callot (1983, p. 76) qui propose « une date plus rapprochée de la destruction finale de la ville, au début du XII<sup>e</sup> siècle ». La tombe T. **301** pourrait donc être datée de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Avant de conclure, et pour essayer de mieux comprendre les comportements face à la mort à Ougarit, pour « relativiser » le problème chronologique de la durée d'occupation des caveaux funéraires, pour mesurer enfin les lacunes de la documentation, on abordera brièvement l'aspect démographique ; cette approche est évidemment fragile, et elle ne peut s'appliquer qu'aux caveaux des maisons, laissant dans l'ombre d'autres modes d'inhumation possibles, et donc une vision plus générale de la démographie à Ougarit. A défaut d'informations plus précises et plus nombreuses, on prendra pour exemple le caveau XIII, apparemment inviolé, qui contenait une trentaine de squelettes plus les restes d'environ 14 individus dans « l'ossuaire », soit un total de 44 inhumations, enfants compris. La durée d'utilisation de la tombe est estimée à un siècle d'après le matériel, soit, pour cette seule tombe, 0,44 inhumation par an. Si on utilise les estimations de populations fournies par M. Liverani (*SDB* col. 1319, peut-être contestables mais ce sont les seules disponibles), soit un millier de maisons (et de tombes ?) et 8000 habitants, le taux de mortalité serait de 55 pour mille, mortalité infantile et sub-adolescente comprises, dans le cas précis de la maison du caveau XIII. Il s'agit là d'un chiffre tout à fait normal dans une société ancienne, et il n'est pas besoin de faire appel au phénomène de surmortalité que Liverani constate dans le non-renouvellement de la population d'Ougarit qui devient un pays de vieux (*ibid.* col. 1321). Pour comparaison, on n'a retrouvé que dix squelettes dans la tombe LIII (*Syria* 1938, p. 208) qui aurait été utilisée au moins pendant deux siècles : le taux de mortalité serait alors de 6,25 pour mille, résultat absurde. Il faut garder en mémoire ces quelques chiffres issus de la tombe XIII, un caveau apparemment normal. Pour une centaine d'années d'utilisation on a trouvé 44 squelettes et plus d'une centaine de vases intacts ; il n'y aurait eu, dans cette maison, qu'un enterrement tous les deux ans. A Ougarit, pas plus qu'ailleurs, la pratique funéraire n'est quotidienne.

On se gardera de conclure : les interrogations non résolues, les directions de recherche nouvelles sont trop nombreuses pour qu'on puisse dès à présent proposer une vision cohérente de la mort à Ougarit ou même esquisser un tableau des croyances et des coutumes funéraires. L'enquête se révèle pourtant fructueuse. On constate, comme dans d'autres approches de l'archéologie du site (céramique, architecture domestique, fouilles nouvelles....) que l'ouverture de la cité aux influences extérieures, mycéniennes en particulier, se produit plus tard qu'on ne l'avait d'abord suggéré, et que la tradition du Bronze Moyen se maintient sans rupture jusqu'à la fin du Bronze Récent 1 au moins. On aperçoit les contraintes diverses qu'impose la volonté évidente de cohabiter, *stricto sensu*, avec les morts. On pressent enfin que le vieux fonds des croyances funéraires proprement ougaritiques, sans doute simples et de traditions sémitiques, s'est enrichi, tout à fait à la fin de l'existence de la cité, d'apports nouveaux qui donnent apparemment plus d'importance au cérémonial. Mais toujours on perçoit à Ougarit une certaine familiarité avec les morts : la suite de l'enquête archéologique et une analyse plus orientée des textes devraient peut-être un jour montrer comment les habitants d'Ougarit ont su apprivoiser la mort.

\* \*

\*

## ANNEXES

## Annexe 1

## Tombe T. 101

(T. VI dans la nomenclature C.F.A. Schaeffer)

## 1. Références bibliographiques

Syria 1935, p. 156-157 : « L'une [des chambres] contient une grande tombe mycénienne [...] si parfaitement construite dans les limites de la chambre, avec son entrée face aux deux portes de celle-ci, qu'on est disposé à croire que l'emplacement de la tombe a été conçu dans le plan de la construction primitive [...]. La tombe elle-même montre toutes les caractéristiques des quatre grands caveaux mycéniens découverts jusqu'ici. Anciennement pillée, la tombe, dont nous réservons la description pour notre étude définitive, ne contenait que quelques fragments de poterie commune, des débris de vases chypriotes et mycéniens, un cylindre en pierre et une pendeloque en or avec étoile repoussée et gravée. Ces objets permettent cependant de l'attribuer à la fin du XIV<sup>e</sup> ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. » (C.F.A. Schaeffer).

Un crâne humain en provenance de cette tombe est étudié par R.P. Charles dans *Ugaritica* IV, p. 546-548.

La tombe est mentionnée, sans plus de détail, par G. Saadé, 1980, p. 139.

Un plan et des coupes de la tombe T. 101 illustrent la notice sur l'architecture funéraire dans le catalogue *Au pays de Baal et d'Astarté*, p. 142.

Attention : il existe une autre tombe numérotée T. VIA, surmontant un caveau plus ancien T. VI B, dans le quartier résidentiel ou quartier égéen, trouvée lors de la 21<sup>e</sup> campagne : elle est mentionnée par C.F.A. Schaeffer dans *Ugaritica* VII, « Ex Oriente ars », p. 475 note 3.

## 2. Localisation (fig. 19).

Elle est située dans le secteur Acropole, au nord de la maison du grand prêtre (initialement baptisée bibliothèque), à l'ouest de temple de Dagon.

Il est impossible d'étudier le plan précis de la maison, trop ruinée, mais les vestiges conservés témoignent clairement de deux états. Le mur sud du bâtiment, le long de la rue de Dagon,

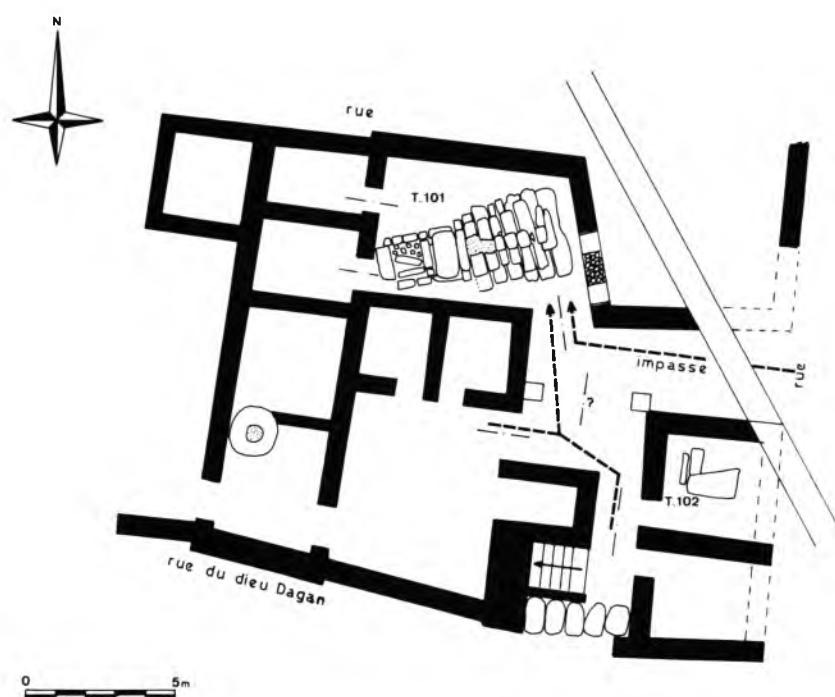


Fig. 19 - Localisation de la tombe T. 101 dans la maison au nord de la maison du grand prêtre (d'après Syria 1935, pl. XXXVI, et après étude sur le terrain).



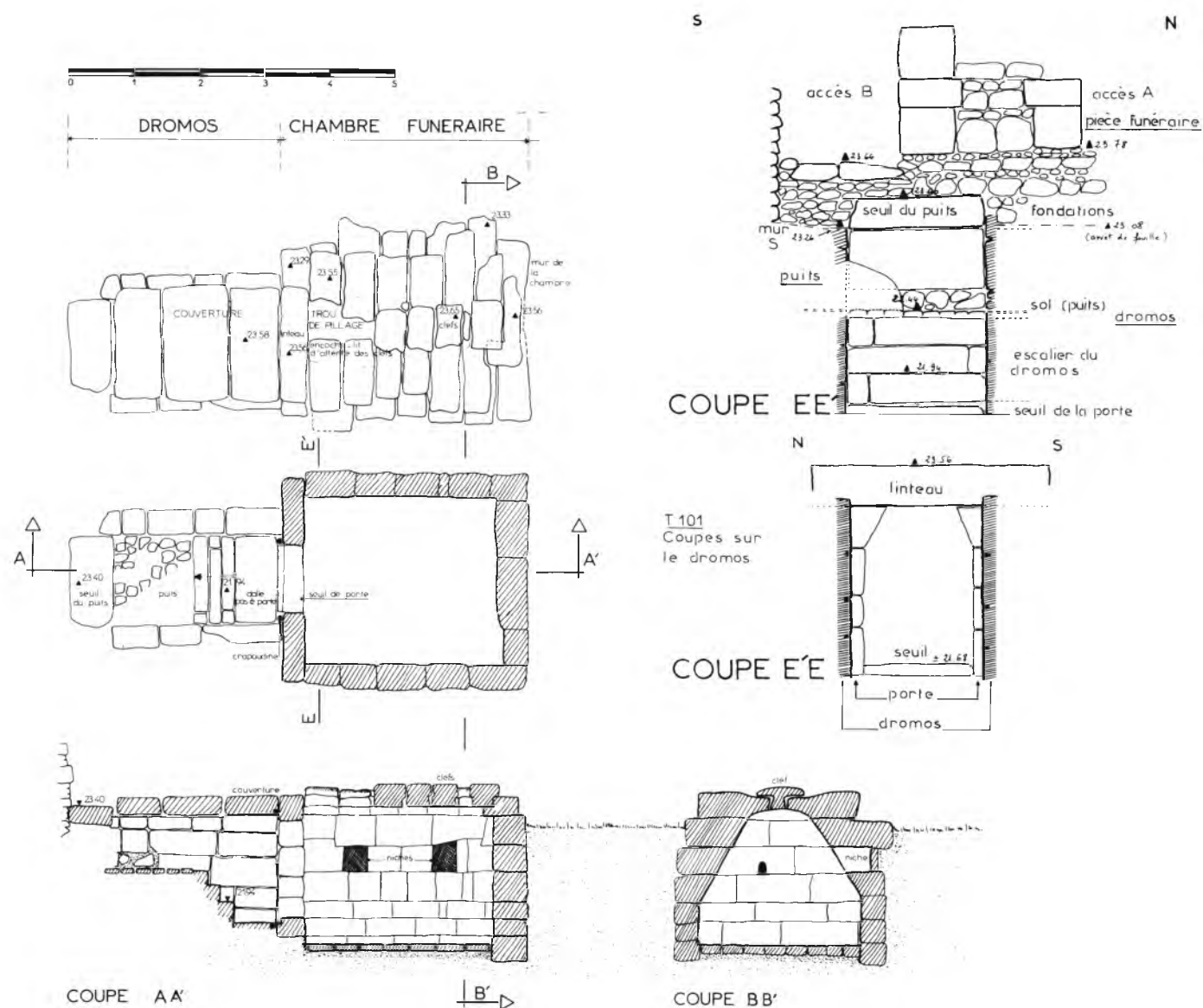


Fig. 20 - Plans et coupes de la tombe T. 101 (croquis J.-F. Salles, dessin M. Renisio).

ne subsiste qu'en fondations, sans élévation en blocs taillés: l'ouverture aménagée dans ce mur, dont un seuil dallé est encore visible (fig. 19), est située à une altitude bien inférieure à celle d'un drain d'évacuation qui sort du mur nord de la bibliothèque pour se déverser dans la rue du dieu Dagon. A cet exhaussement du niveau de la rue correspond certainement une reconstruction de la maison qui abrite la tombe T. 101; ce ré-aménagement, peut-être sur le même plan, n'est pas visible dans la partie méridionale du bâtiment, mais il est clair dans la pièce qui cache la tombe.

Cette pièce, longue de 7 m et large de 4,50 m, est située au nord de la maison, en bordure d'une rue sur laquelle elle n'ouvre pas (mur nord conservé sur 1,50 m de hauteur, large de 0,80 m, en moellons régulièrement disposés). A l'est, le retour du mur forme un angle obtus. Dans la partie sud de ce mur oblique, une grande porte, large de 1,20 m, flanquée de jambages en blocs taillés, ouvrait vers un espace non défini à l'est (sous le chemin du Decauville, non complètement fouillé); elle fut bouchée ensuite par un remplissage de pierres. Le niveau de base de la porte, qui n'a pas de seuil conservé (alt.: 22,91 m) est situé sous le niveau des pierres de couverture de la tombe (alt.: 23,56 m).



Fig. 21 - Vue générale de la tombe T. 101, vers le sud-est.

Il est donc clair que la tombe 101 a été aménagée dans un espace déjà construit, même si des réfections du bâtiment ont eu lieu au moment de sa construction : reconstruction du mur sud de la pièce, plus étroit et de moins belle facture que les autres, exhaussement des seuils des portes de l'ouest... (fig. 22). Le fait que la tombe soit légèrement désaxée par rapport aux côtés longs de la pièce, et l'absence de cloison séparant, en surface, le *dromos* de la chambre funéraire, ne font que confirmer cette hypothèse. La tombe ne fait donc pas partie du plan originel de la maison, mais elle lui est adjointe au moment de sa réfection.

Il y a trois portes dans cette pièce. A l'ouest, deux petites pièces semblent n'avoir pas d'autre ouverture que celle donnant vers la tombe ; le mur méridional de la pièce sud a disparu, mais aucun seuil n'est visible sur les plans anciens (Syria 1934, pl. XVII). Ces deux réduits sont donc étroitement associés à la tombe, au moins par la circulation intérieure. L'accès sud-est pourrait avoir été pourvu d'un seuil (Syria 1935, pl. XXXVI), qui n'est plus visible sur le terrain. Cette porte (?) ouvre vers un passage de forme irrégulière, orienté ouest-est qui débouche à l'est sur une rue approximativement nord-sud rejoignant l'angle nord-ouest du temple de Dagon. A l'extrémité nord du corridor d'entrée de la maison depuis la rue du dieu Dagon au sud, une autre porte dont les jambages en blocs taillés sont aujourd'hui effondrés ou disparus, permettait d'accéder à la pièce de la tombe après avoir traversé le passage précédemment décrit. Il y avait donc deux moyens d'arriver à la tombe, l'un par la maison – ce qui laisse supposer que la tombe T. 101 appartient bien à cette maison, au moins dans son dernier état –, et l'autre, extérieur, par une impasse en provenance de la rue.

### 3. Description générale (fig. 20 et 21).

On peut aussi consulter une photographie de l'ensemble tombe et maison au moment de la découverte, Syria 1935, pl. XXXII.

Le monument mesure 7 m en surface, et il est orienté est-ouest. Le *dromos* est moyennement long et pourvu de marches ; une porte haute le sépare de la chambre funéraire. Celle-ci est construite en blocs taillés, les murs formant encorbellement.



Fig. 22 - Position stratigraphique de la tombe T. 101 à l'intérieur de la maison :  
 a - vers l'est, porte bouchée, état 1 ;  
 b - vers l'ouest, seuil des pièces occidentales, état 2.



Fig. 23 - Tombe T. 101, intérieur de la chambre funéraire.

Fig. 24 - Tombe T. 101, détails de la construction : on remarque à gauche, et en haut à droite, des angles taillés dans un bloc.



Fig. 25 - Tombe T. 101, détails de la construction : les clefs de voûte de l'encorbellement.

#### 4. *Le dromos (fig. 20 et 22 a).*

Longueur totale intérieure : 2,55 m (porte non comprise); largeur : 1,25 m à l'ouest et 1,20 m à l'est. Il est partiellement obturé par une dalle de couverture tombée.

Le puits d'accès est carré, de 1,25 m de côté. Les murs sont construits en blocs soigneusement taillés, et quelques interstices sont bouchés par des petits cailloux, vers l'ouest (fig. 20). Le sol est fait de petites pierres plates avec un remplissage de terre tassée. Le mur ouest, constitué d'un seul bloc, est surmonté d'une pierre taillée affleurant plus haut que les murs latéraux du *dromos*; il y avait là un point fixe pour l'encastrement de la dalle de couverture amovible, et peut-être un seuil d'accès au puits.

L'escalier compte trois marches de hauteurs irrégulières. Elles sont faites avec des blocs parallélépipédiques calés sur un côté par des blocs fragmentaires, en joints alternés (fig. 20). L'escalier a été construit à l'intérieur des murs latéraux du *dromos*, sans aucun lien avec eux.

La couverture du dromos était constituée de trois dalles de ramleh, de taille inégale, encastrees entre le linteau de la porte et le seuil du puits; seule la dalle de l'ouest, plus petite et plus mince que les autres (1,10×0,85 m, ép.: 0,15 m, les autres dalles étant épaisses de 0,25 et 0,35 m), était enlevée au moment des inhumations.

#### 5. *La porte (fig. 20).*

La baie est ouverte dans le mur ouest de la chambre funéraire, et ne fait pas partie du *dromos* proprement dit. Elle est moins large que le *dromos*, 1,05 m, et haute de 1,40 m.

Le linteau est un gros bloc parallélépipédique (1,85×0,40×0,35 m); quatre assises de blocs taillés constituent les piédroits, et la plus haute montre une amorce d'arc brisé au-dessus de la baie, les blocs étant taillés en corbeau.

Le seuil est pourvu d'une feuillure vers le *dromos*; c'est un gros bloc posé entre les piédroits, sur les assises inférieures du mur ouest de la chambre. L'accès dans le caveau se fait par un dénivelé de 0,40 m (sans marche conservée). Le seuil est saillant de 0,10 m par rapport au sol du *dromos*. Dans l'angle formé par le décrochement du mur de la chambre par rapport aux murs latéraux du *dromos*, un trou est creusé dans le sol en terre, de chaque côté de la porte, servant de crapaudine; deux contre-crapaudines sont taillées dans la dalle de couverture, à l'aplomb des crapaudines. La porte était donc faite de deux vantaux (en bois?), larges d'environ 0,60 m et ouvrant vers l'intérieur du *dromos*.

#### 6. *La chambre funéraire (fig. 20, 23 - 24).*

On peut voir aussi une photographie au moment de la découverte dans *Syria* 1935, pl. XXXII.

Elle est de plan rectangulaire, 3,10×2,50 m et haute de 1,90 m.

Le sol est constitué de dalles taillées, de formes irrégulières mais jointives, épaissées d'environ 0,20 m; elles sont posées sur une surface en terre battue, à l'intérieur des murs. Les aménagements visibles sur la photographie publiée dans *Syria* 1935 (puits, cupules...) ne l'étaient plus lors de l'étude faite en 1980.

Tous les murs ont été édifiés en même temps, en assises alternées dans les angles. Les murs longs nord et sud montrent d'abord trois assises de blocs posés en long, la plus basse disparaissant sous le dallage du sol; les joints sont alternés, et les blocs mesurent en moyenne 0,90×0,35 m. Au-dessus, on trouve trois assises de blocs taillés en corbeau, formant un encorbellement en arc brisé; les faces de ces blocs mesurent en moyenne 0,40×0,50 m, et les joints sont souvent superposés.

Dans chacun des murs longs, deux niches sont aménagées dans la deuxième assise de corbeaux; elles sont approximativement carrées, de 0,40 m de côté, et profondes de 0,40 m environ: c'est en fait un bloc des murs qui n'a pas été posé. Au fond de ces niches, une petite dalle calée dans la section empêche l'infiltration des terres. Ces niches sont situées face à face deux par deux.

Les murs courts, est et ouest, sont construits en blocs posés en long, à joints alternés, de même taille que ceux des murs longs, sans encorbellement. On remarque un détail inhabituel dans le mur du fond: une petite niche à sommet arrondi, évidée dans un bloc, à la même hauteur que les autres niches, légèrement décentrée vers le nord.

Il est important de noter que plusieurs blocs ont été retaillés sur place, au moment de la construction (voir la coupe AA', fig. 20): on trouve en effet des petits blocs comblant les interstices, un bloc retaillé en angle à l'ouest de la niche ouest, et deux blocs d'angles dans le coin supérieur est (fig. 24). Plusieurs autres blocs semblent avoir été ravalés après avoir été mis en place. Le ramleh dont sont faits tous ces blocs est un matériau facile à travailler.

La couverture, posée sur la dernière assise de corbeaux, est constituée par une assise de blocs, taillés en corbeau eux aussi, et bloqués au centre par une clef de voûte en « T ». A l'intérieur de la chambre, l'ensemble des deux blocs et de la clef de voûte est retailé en arc de cercle, couronnant ainsi l'encorbellement par une ébauche de voûte. A l'extérieur, les blocs sont dégrossis en cuvette peu profonde pour donner un lit d'attente aux clefs. Certaines de ces « poutres » de couverture sont assez longues (plus de 1,10 m), et l'ensemble « poutres » et clefs de voûte recouvre donc la largeur totale de la chambre funéraire, 2,50 m ou plus (la taille exacte de l'excavation dans laquelle a été installée la tombe n'est pas connue).

#### 7. *Le mobilier funéraire.*

Il n'a pas été possible de retrouver la moindre indication du matériel trouvé lors de la fouille de cette tombe, sauf les renseignements fournis par C.F.A. Schaeffer (*supra*).

### Annexe 2

#### Tombe T. 103

(T. XI dans la nomenclature C.F.A. Schaeffer)

#### 1. *Références bibliographiques*

Elle n'est mentionnée dans aucun rapport de fouilles.

Son emplacement (dessin des dalles de couverture) apparaît pour la première fois sur le plan d'ensemble de 1934, *Syria* 1935, pl. XXXVI ; on la retrouve sur un plan plus détaillé de la maison du grand prêtre dans un article de C.F.A. Schaeffer, « Corpus des armes et outils en bronze de Ras-Shamra Ugarit », *Ugaritica* III, fig. 216 p. 252, plan repris par J.-C. Courtois *in extenso* dans *SDB*, fig. 909, col. 1175, et sous forme simplifiée dans *UF* 11, fig. 9 p. 128. Les dalles de couverture ont été découvertes dès 1930, puisqu'on les distingue sur une photographie dans *Syria* 1931, pl. XL, 3.

#### 2. *Localisation (fig. 29).*

La tombe T. 103 est située à l'intérieur de la maison du grand prêtre, mais elle ne semble pas liée au dernier état connu de cette maison. On constate en effet :

- a) que le mur nord de la pièce dans laquelle elle est « inscrite », conservé uniquement en fondations, repose en partie sur le mur nord de la tombe, lui-même construit en encorbellement. Cette « erreur » dans la conception architecturale, source de fragilité du mur supérieur, ne peut s'expliquer que si la tombe était oubliée au moment où le mur a été construit ;
- b) que la dalle de couverture transformée en dalle de pressoir a été trouvée sur la tombe au moment de la découverte (photographie citée plus haut) : la tombe était donc tombée en désuétude. La photographie déjà mentionnée et les vestiges sur le terrain semblent attester qu'il n'y a aucune relation entre la « grande baie-entrée de la bibliothèque » et la table de pressoir. Il y aurait donc trois phases successives :
  - période d'utilisation de la tombe T 103, mais nous ne savons rien de l'architecture domestique associée ;
  - abandon de la tombe et emploi de l'une de ses dalles de couverture comme table de pressoir : c'est peut-être à ce moment-là qu'est construit le mur nord de la pièce, lorsque la partie supérieure de la tombe est mise au jour ;
  - réaménagement final de la maison du grand prêtre (état révélé par la fouille), qui fait disparaître tous les vestiges antérieurs.

Il faut rappeler que C.F.A. Schaeffer commentait lui-même l'architecture de la bibliothèque (ou maison du grand prêtre) en ces termes : « Nous reconnaissons donc ici deux époques de construction, peut-être peu distantes l'une de l'autre... » (*Syria* 1932, p. 23).

Ni les ruines actuellement visibles ni les plans anciens ne permettent de comprendre la répartition des pièces et la circulation intérieure dans cette partie nord de la maison du grand prêtre. Il n'est pas sûr que les pièces situées le long de la rue du dieu Dagon (pièces 14 et 15 sur le plan de J.-C. Courtois dans *UF* 11) fassent réellement partie du bâtiment, dont la portion occidentale a presque totalement disparu (sauf la pièce où ont été trouvées les tablettes de 1929). Il paraît donc plus sage de dissocier la tombe T. 103 de la maison du grand prêtre, dans son état mis au jour par la fouille.



*Fig. 26 - Tombe T. 103, vues générales vers l'est.*

3. *Description générale (fig. 26 et 27).*

Le monument n'est conservé que sur une longueur de 3,20 m en surface ; il est orienté grossièrement ouest - est. Le *dromos* a totalement disparu, et seuls les jambages de la porte d'accès à la chambre sont préservés. Celle-ci est rectangulaire au sol ; les quatre murs sont construits en encorbellement, en pierres sèches.

4. *Le dromos. Néant.*

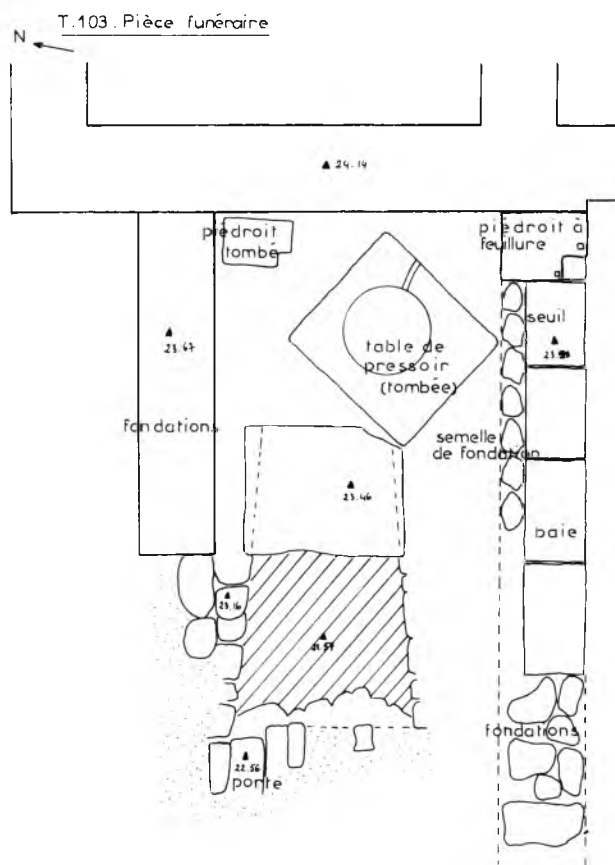


Fig. 27 - Tombe T. 103, plan schématique de la tombe et de la pièce.

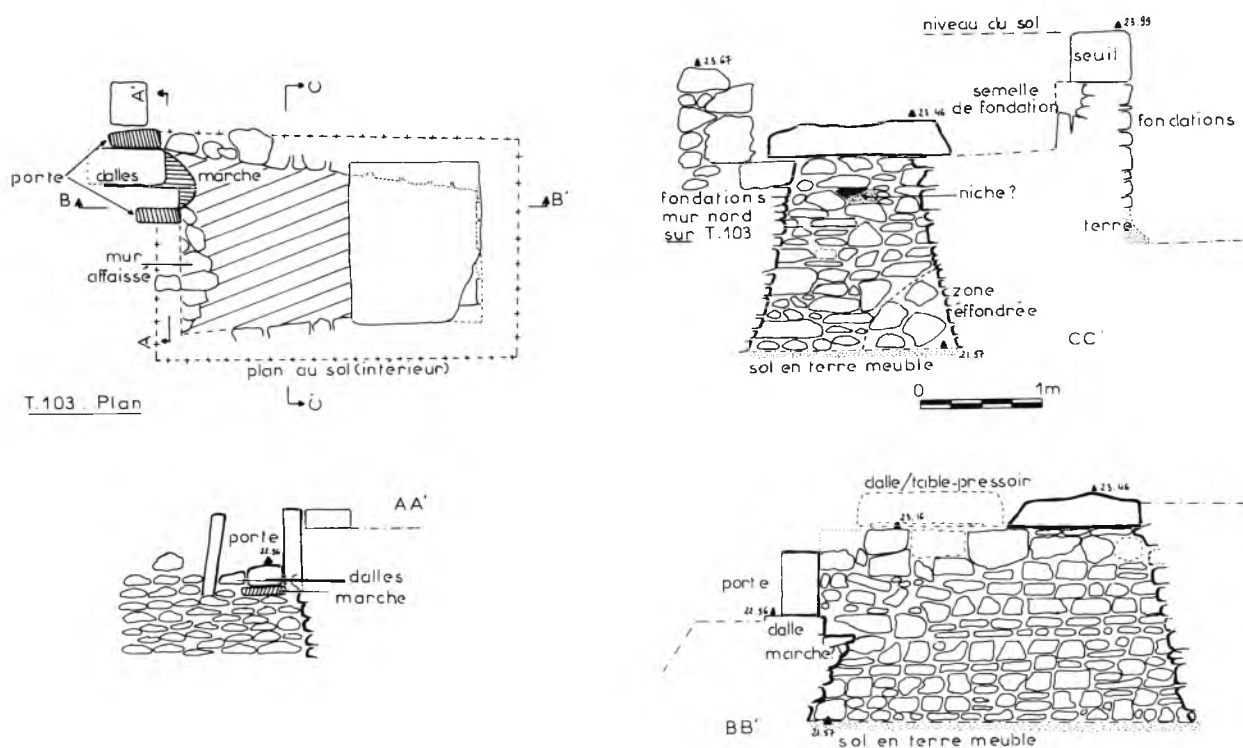


Fig. 28 - Tombe T. 103, plans et coupes.

### 5. La porte (fig. 26 et 28).

Conservée sur une hauteur de 0,45 m seulement, elle est flanquée de deux petites dalles posées de champ qui délimitent un passage dallé, de 0,50 m de large. A l'intérieur de la chambre funéraire, sous les dalles du passage, une pierre saillante aurait pu servir de marche.

L'accès dans la chambre, en surplomb par rapport au mur ouest, est situé à environ 0,80 m au-dessus du sol, c'est-à-dire à mi-hauteur sous les dalles de couverture ; il n'est donc pas possible de restituer une hauteur supérieure à 0,60/0,70 m pour la porte.

Le *dromos* et la porte sont situés sur le côté court ouest de la chambre, dans l'angle nord-ouest.

### 6. La chambre funéraire (fig. 28).

Elle est de forme rectangulaire au sol et mesure 3×1,80/1,90 m ; au niveau des dalles de couverture, 1,60 m au-dessus du sol, le plan est plus irrégulier, en forme de trapèze, large de 0,45 m et haut de 1,40 m à l'ouest et 1,15 m à l'est. Cette différence est due à l'encorbellement des murs, peut-être accentué par la poussée des terres.

Le sol, arraché à l'est et mal conservé ailleurs, était un pavage irrégulier de pierres plates mal ajustées.

Les quatre murs sont fortement inclinés, mais bien chaînés les uns aux autres. La construction en pierres sèches est rudimentaire, sans calibrage alterné des assises (mélange de gros moellons et de petits cailloux de calage). La partie supérieure du mur ouest a disparu.

Deux grosses dalles de calcaire, posées sur une assise supérieure de moellons de plus gros calibre et calés par des cailloux, constituent la couverture. L'une d'elles fut retournée dans l'antiquité et taillée en table de pressage sur sa face plane, celle qui était à l'intérieur de la tombe : c'est ce retournement qui exclut qu'il puisse s'agir d'un simple remploi d'une dalle *in situ* lorsque la tombe était encore en usage.

### 7. Le mobilier funéraire.

Aucune information n'est disponible.

## Annexe 3 Tombe T. 104 (inérite)

### 1. Références bibliographiques.

Elle n'est jamais mentionnée dans les comptes rendus. On se reportera aux rapports préliminaires de la fouille de la maison du grand prêtre (voir Saadé 1980, p. 137 note 42), mais la tombe n'est pas décrite, et son dessin n'apparaît que dans le plan publié dans *Ugaritica* III, fig. 116 p. 252 ; J.-C. Courtois l'élimine de son plan schématique de la maison du grand prêtre, *UF* 11, fig. 9 p. 128.

Il est peut-être possible de reconnaître une partie de cette tombe dans une photographie publiée dans *Syria* 1932, pl. XV, 2 : le « souterrain » présenté pourrait être en fait la porte d'accès à la chambre, vue vers le nord.

### 2. Localisation (fig. 29).

On revient au problème précédemment évoqué de l'organisation de l'espace dans la maison du grand prêtre. Je préférerais dissocier les pièces orientales de la maison, et créer au sein de l'îlot une « maison du sud-est » (fig. 29). Le passage entre la pièce 7 du plan de J.-C. Courtois (*UF* 11, p. 128) et la maison du sud-est ne possède pas de porte sur la rue de la bibliothèque, mais il est fermé quelques mètres plus loin par une porte dont les piédroits sont visibles sur les plans. Ce passage entre deux maisons est donc partiellement privatisé puisque fermé à mi-parcours, mais il permet aussi d'accéder à la tombe T. 104 sans passer par la maison du grand prêtre, directement depuis la rue. Par ailleurs, le couloir entre les pièces 7 et 9 du plan de J.-C. Courtois (*op. cit.*) ne possède pas de porte vers l'est, mais est fermé du côté de la pièce 6 ; cette « impasse » intérieure permettait donc de relier directement la maison à la tombe (sans tenir compte d'une autre ouverture vers le nord, entre les pièces 9 et 10).

La chambre funéraire de cette tombe est inscrite dans une pièce qui n'apparaît pas sur les plans, mais dont les traces sont visibles sur le terrain. Le mur oriental de la pièce 10 se poursuit vers le sud, au-delà de son retour méridional : les fondations, profondes de plus de 1 m,



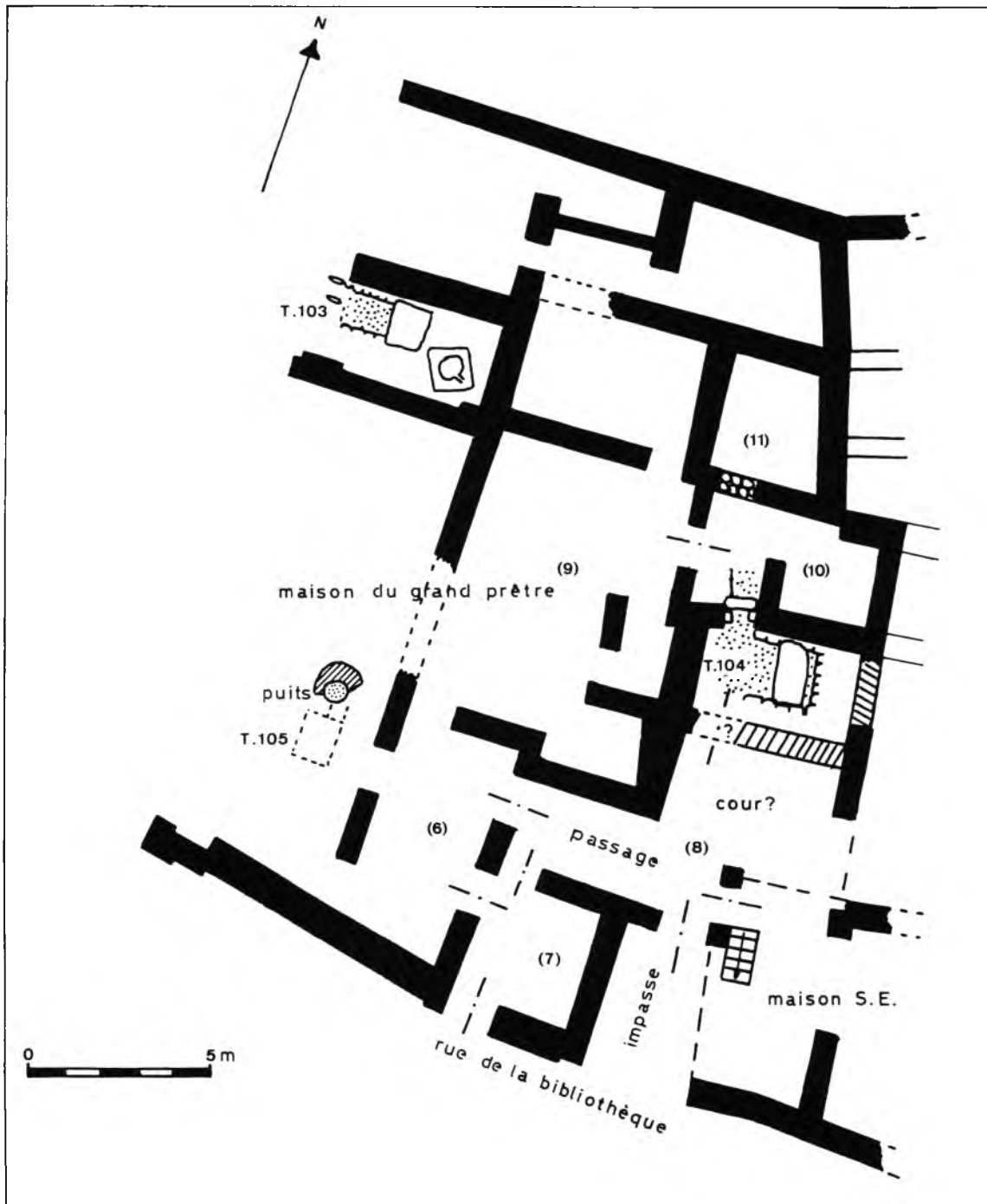


Fig. 29 - Plan de localisation des tombes T. 103, T. 104 et T. 105 dans la maison du grand prêtre (d'après Syria 1935, pl. XXXV, Ugaritica III, fig. 216, p. 252, UF 11, fig. 9, p. 128, et études sur le terrain).

sont bien présentes derrière le mur est de la chambre funéraire. D'autre part, on peut voir des traces d'arrachement d'un mur d'orientation ouest - est, dans le prolongement de la demi-cloison qui divise la pièce 9 à l'ouest, ainsi que quelques pierres des fondations de ce mur sud de la pièce de la chambre funéraire (en hachuré sur la fig. 29). Il n'est pas sûr, mais probable, qu'il y ait eu une ouverture entre le passage intérieur et la pièce de la chambre.

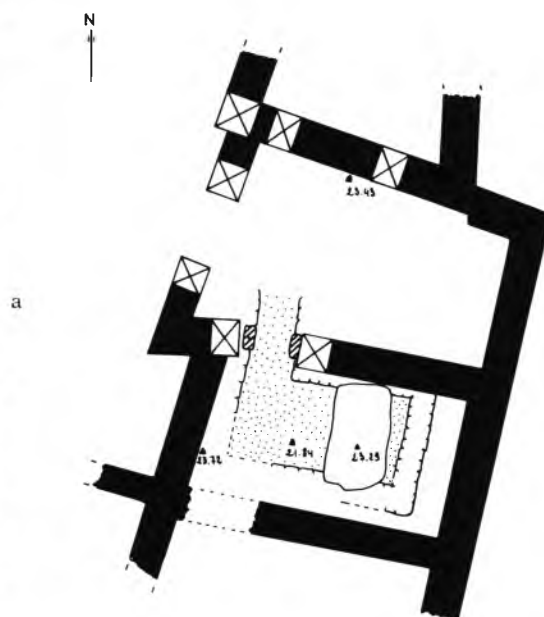


Fig. 31 - Tombe T. 104, croquis schématique.

Fig. 30 - Tombe T. 104, vues générales, en haut vers le sud (le dromos est bouché par un gros bloc tombé), en bas vers l'ouest (on remarque l'arrachement des fondations, à gauche).

Cet aménagement a été construit dans un deuxième temps de l'histoire de la maison (J.-C. Courtois rappelle que la porte entre les pièces 10 et 11 a été bouchée, *op. cit.*, p. 111). En effet, la porte entre le *dromos* et la chambre funéraire est située sous le seuil sud de la pièce 10, ce qui n'est pas le fait du hasard ; d'autre part, le mur nord de la chambre funéraire sert de soubassement enterré au mur sud de la pièce 10 (à l'est, les fondations de ce mur sud n'ont que 0,50 m de profondeur, qu'il faut comparer au mètre de fondations du mur oriental de la maison, *supra*). Le mur sud de la pièce 10 et la tombe ont donc été construits en même temps, au cours de réfections qui ont divisé un espace, auparavant unique, en deux pièces destinées à abriter une tombe souterraine. Mais il a fallu se plier aux contraintes, et il en résulte quelques originalités dans le plan de la tombe, en particulier le *dromos* perpendiculaire à la chambre ouvrant dans l'un de ses côtés longs. Enfin, la tombe n'a pas été creusée profondément, sans doute à cause des murs environnants : la hauteur sous dalles n'est que de 1,45 m.

### 3. Description générale (fig. 30 et 31).

La chambre funéraire est rectangulaire, mesurant 2,75 × 1,40 m. Les murs sont construits en moellons bruts de taille moyenne (0,20 à 0,30 m de hauteur) et ne présentent que très peu d'inclinaison

vers le haut (pas du tout pour le mur nord, vertical). L'ensemble est considérablement effondré. Il subsiste une des dalles de couverture, bloc de calcaire à peine équarri ; une autre est tombée dans la chambre.

La porte est constituée par deux dalles verticales, hautes de 0,90 m et longues de 0,30 m ; elles délimitent une ouverture de 0,60 m de large. On accède directement à la chambre, sans emmarchement (seuil disparu ?). Le linteau n'est plus en place, enfoui sous un effondrement de blocs, mais il est visible sur le plan publié dans *Ugaritica* III, fig. 216 p. 252, et c'est sans doute lui qu'on aperçoit sur la photo publiée dans *Syria* 1932, pl. XV, 2.

Il ne subsistait, en 1980, que quelques pierres d'un *dromos* large d'environ 0,60 m, formant un angle légèrement obtus avec le long côté nord de la chambre, l'accès se faisant dans l'angle nord-ouest.

#### Annexe 4 **Tombe T. 105** (inédite)

On ne mentionnera que pour mémoire cette tombe, sans doute découverte au cours d'un « sondage entrepris immédiatement à l'est de la grande nécropole du 2<sup>e</sup> niveau », XXII<sup>e</sup> campagne 1959, cité par J.-C. Courtois, *Ugaritica* IV, p. 416.

Il est exclu d'essayer de localiser ce caveau à l'intérieur d'un habitat : la fig. 33 montre clairement sa position stratigraphique, sous le niveau des fondations de la maison du grand prêtre. La tombe est donc antérieure à l'état le plus ancien de ce bâtiment, et le puits visible dans la pièce 3 (Courtois, dans *UF* 11, p. 128) a détruit le *dromos* de la tombe. Elle est du même type que la tombe T. 103, *supra*, Annexe 2 :

- plan rectangulaire au sol, 2,10 × 1,85 m ;
- hauteur sous dalles (fragment conservé sur le mur est) : 1,50 m ;
- murs inclinés vers le haut, plus fortement pour les murs longs que pour les murs courts ;
- construction soignée en pierres sèches : alternance d'assises d'assez gros moellons et d'assises de petites pierres, angles chaînés ;
- sol en terre battue ? disparu ;
- accès dans la chambre par l'angle nord-est, sur un côté court, surplombant le sol de la chambre de 0,80 m ;



Fig. 32 - Tombe T. 105, vue générale, vers le nord.

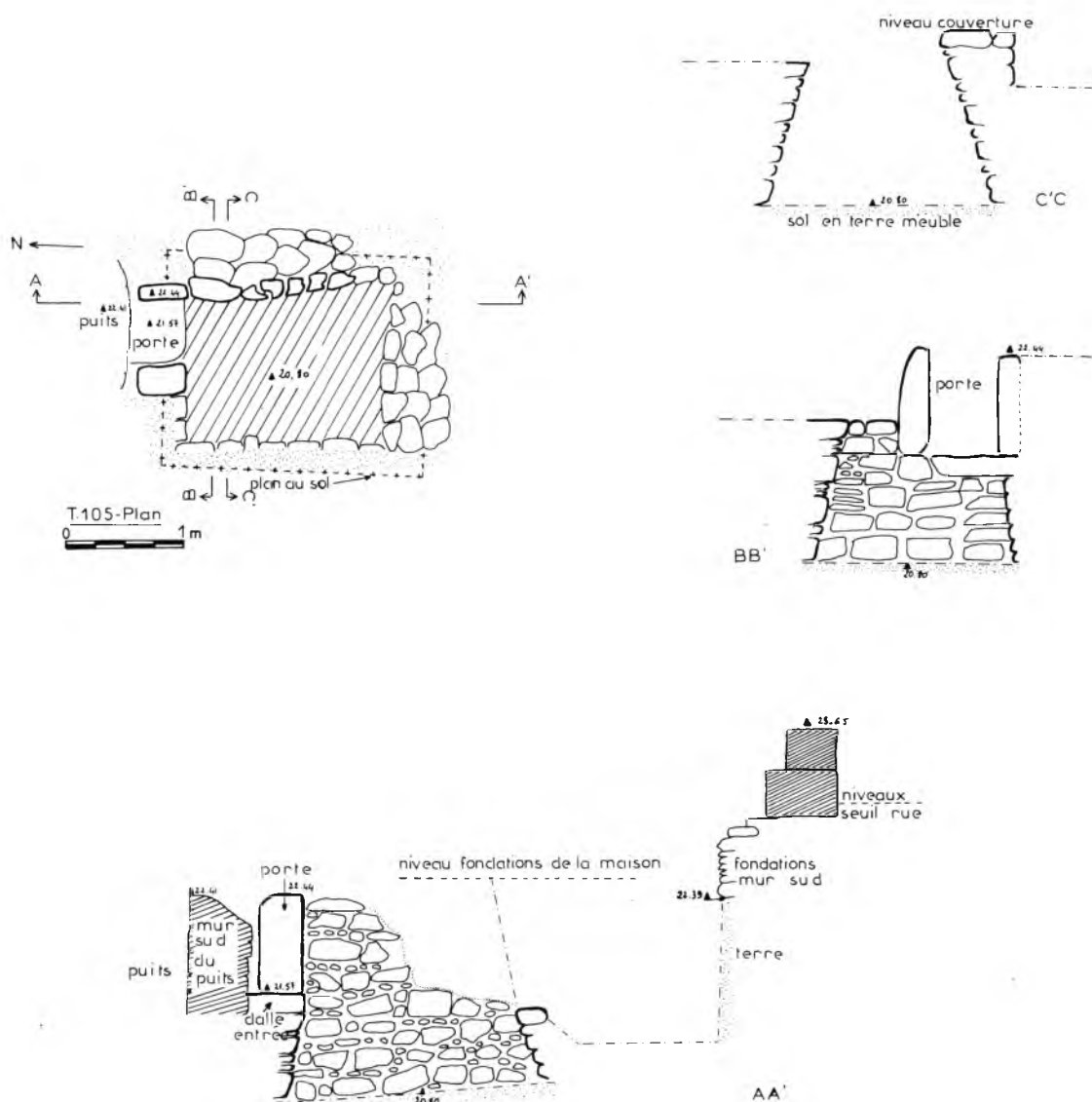


Fig. 33 - Tombe T. 105, plans et coupes.

– porte constituée par deux dalles posées verticalement, 0,85/0,90 m en hauteur et 0,40 m en longueur, délimitant une ouverture large de 0,55 m où une pierre plate sert de seuil.

Cette petite tombe très abîmée présente pourtant un intérêt : on peut y voir la section des murs de la chambre, plus épais vers le bas que vers le haut, et le remplissage de pierres et de terre entre les murs de la chambre et les parois de la fosse de fondation de la tombe.

On aurait aimé connaître le matériel de cette tombe ancienne, pour le comparer avec celui des cimetières voisins du niveau II de Ras Shamra : il aurait peut-être éclairé la phase de transition entre les ensevelissements en pleine terre et les inhumations dans des caveaux construits, au moins dans ce secteur de la ville.

### Références bibliographiques

- Au pays de Baal et d'Astarté, 10.000 ans d'art en Syrie*, Musée du Petit Palais (26 oct. 1983-8 janv. 1984), Ministère des Relations Extérieures, AFAA, Paris 1983.
- BORDREUIL (P.) et PARDEE (D.), 1982, « Le rituel funéraire ougaritique RS 34.126 », *Syria* LIX, p. 121-128.
- BOTTÉRO (J.), 1982, « Les inscriptions cunéiformes funéraires », dans VERNANT (J.-P.), 1982, p. 373-406.
- CALLOT (O.), 1983, *Une maison à Ougarit. Étude d'architecture domestique. Ras Shamra-Ougarit I*, Édition Recherche sur les civilisations, Paris.
- CALLOT (O.), 1985, « Rôle et méthodes des « constructeurs de maisons » à Ras Shamra-Ougarit », dans *Le dessin d'architecture dans les sociétés antiques*, Actes du Colloque de Strasbourg 1984, Travaux du Centre de recherches sur le Proche Orient et la Grèce antique 8, Strasbourg, p. 19-28.
- CALVET (Y.), 1981, « Installations hydrauliques d'Ugarit », dans *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient I*, sous la direction de J. Métral et P. Sanlaville, TMO 2, Maison de l'Orient p. 33-48.
- CAQUOT (A.), 1981, article *Rephaim*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Letouzey et Ané éditeurs, fasc. 55, col. 344-357.
- CASSIN (E.), 1982, « Le mort : valeur et représentation en Mésopotamie ancienne », dans VERNANT (J.-P.), 1982, p. 355-372.
- CHARLES (R.P.), 1962, « Contribution à l'étude anthropologique du site de Ras Shamra. Rapport sur quinze crânes et quelques os longs », dans *Ugaritica IV*, p. 522-558.
- COURTOIS (J.-C.), 1962, « Sondages 1959. Contribution à l'étude des civilisations du Bronze Ancien à Ras Shamra-Ugarit », dans *Ugaritica IV*, p. 415-475.
- COURTOIS (J.-C.), 1979, « L'architecture domestique à Ugarit au Bronze Récent », *UF* 11, p. 105-134.
- COURTOIS (J.-C.), *SDB*, article *Ras Shamra. Archéologie*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Letouzey et Ané éditeurs, fasc. 52-53, col. 1126-1295, 1979.
- GRENET (F.), 1984, *Les pratiques funéraires dans l'Asie centrale sédentaire de la conquête grecque à l'islamisation*, Éditions du CNRS, CRA.
- HEALEY (J.-F.), 1979, « The pietas of an ideal son in Ugarit », *UF* 11, p. 353-356.
- LIVERANI (M.), *SDB*, article *Ras Shamra. Histoire*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Letouzey et Ané éditeurs, fasc. 53, col. 1295-1348, 1979.
- MARGUERON (J.), 1977, « Ras Shamra 1975 et 1976. Rapport préliminaire sur les campagnes d'automne », *Syria* LIX, p. 151-188.
- MARGUERON (J.), 1983, « Quelques réflexions sur certaines pratiques funéraires », *Akkadika* 32, p. 5-31.
- NOUGAYROL (J.), 1969, « Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ougarit », dans *Ugaritica V*, p. 1-148.
- POPE (M.H.), 1981, « The cult of the dead at Ugarit », dans *Ugarit in retrospect. Fifty years of Ugarit of Ugarit and Ugaritic*, G.D. Young ed., Winona Lake/Eisenbrauns.
- SAADÉ (G.), 1979, *Ougarit, métropole cananéenne*, Lattaquié.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1939, « Ras Shamra-Ugarit et le monde égéen », dans *Ugaritica I*, p. 53-106.
- SCHAEFFER-FORRER (C.F.A.), 1978, « Ex Occidente ars », *Ugaritica VII*, p. 475-551.
- Syria 1931*, SCHAEFFER (F.A.), « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra. Deuxième campagne (printemps 1930) », XII, p. 2-14.
- Syria 1932*, SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra, 3<sup>e</sup> campagne », XIII, p. 93-127.
- Syria 1934*, SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra. Cinquième campagne (printemps 1933). Rapport sommaire », XV, p. 105-131.
- Syria 1935*, SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Sixième campagne (printemps 1934). Rapport sommaire », XVI, p. 141-176.
- Syria 1936*, SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Septième campagne (printemps 1935). Rapport sommaire », XVII, p. 105-148.

- Syria* 1938, SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Neuvième campagne », XIX, p. 193-255.
- TARRAGON (J.-M.), 1980, *Le culte à Ugarit*, Cahiers de la Revue Biblique 19, Paris, Gabalda.
- THOMAS (L.-V.), 1980, *Le cadavre. De la biologie à l'anthropologie*, Éditions Complexe.
- T.O. = CAQUOT (A.), SZNYCER (M) et HERDNER (A.), *Textes Ougaritiques. I. Mythes et légendes*, Les Éditions du Cerf, 1974.
- UF = *Ugarit Forschungen*, Internationales Jahrbuch für die Altertumskunde Syrien-Palästinas, K. Bergerhof, M. Dietrich, O. Loretz, Neukirchener Verlag.
- Ugaritica I*, Mission de Ras Shamra, Tome III, par Claude F.A. SCHAEFFER, BAH, Geuthner, Paris, 1939, p. 53-106.
- Ugaritica III*, Mission de Ras Shamra, Tome VIII, par Claude F.A. SCHAEFFER, Librairie orientale P. Geuthner, Paris 1956.
- Ugaritica IV*, Mission de Ras Shamra, Tome XV, par Claude F.A. SCHAEFFER, Librairie orientale P. Geuthner, Paris, 1962.
- Ugaritica V*, Mission de Ras Shamra, Tome XVI, par Jean NOUGAYROL, Emmanuel LAROCHE, Charles VIROLLEAUD, Claude F.A. SCHAEFFER, Librairie orientale P. Geuthner, Paris 1968.
- Ugaritica VII*, Mission de Ras Shamra, dirigée par Claude F.A. SCHAEFFER, Tome XVIII, Paris, Librairie orientale P. Geuthner, E.J. Brill, 1978.
- URBAIN (J.-D.), 1978, *La société de conservation. Etude sémiologique des cimetières d'Occident*, Payot, Paris.
- VALLOIS (H.V.) et FEREMBACH (D.), 1962, « Les restes humains de Ras Shamra et de Minet el-Beida : étude anthropologique », dans *Ugaritica IV*, p. 565-630.
- DE VAUX (R.), 1982, *Les Institutions de l'Ancien Testament*, Les Éditions du Cerf, Paris.
- VERNANT (J.-P.), 1982, sous la direction de G. GNOLI et J.-P. VERNANT, *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'homme.
- YON *et alii*, 1982 = YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.) et DESFARGES (P.), « Ras Shamra-Ougarit. 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979, 1980) », *Syria* LIX, 3-4, p. 169-192.
- YON *et alii* = 1983, YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), LOMBARD (P.), DOUMET (C.) et DESFARGES (P.), « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit, 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* LX, 3-4, p. 201-224.



## LES HUILLERIES DU BRONZE RÉCENT A OUGARIT

### PREMIERS ÉLÉMENTS POUR UNE ÉTUDE

Olivier CALLOT

L'huile d'olive a toujours joué un rôle majeur dans la vie quotidienne des sociétés antiques ; aussi serait-il fastidieux de vouloir citer ici tous les textes de Ras Shamra qui y font allusion : leur nombre suffit à justifier l'importance que devait avoir ce produit dans la vie et l'économie du royaume d'Ougarit. A titre d'exemple, nous ne rappellerons que quelques textes parmi d'autres, à seule fin de montrer la diversité de l'utilisation de l'huile à Ougarit.

Le texte R.S.15.75 mentionne une négociation portant sur 370 jarres lourdes d'huile. Les textes R.S.18.42 et 18.28, trouvés dans le four de la cour V du Palais, citent tous deux des jarres d'huile, montrant que l'administration royale était, bien entendu, concernée par ce produit. Le texte R.S.20.168, qui provient des archives de Rap'anou, mérite une attention particulière ; en effet, il parle d'un gros envoi d'huile au roi d'Alasia, ce qui montre à la fois l'importance de la production et la puissance du commerce d'Ougarit, puisque Chypre produisait certainement de l'huile d'olive au Bronze Récent. De nombreux textes mentionnent également des distributions d'huile à divers corps de métier ; c'est le cas de R.S.20.245 qui parle d'une jarre à huile à usage domestique et d'autres quantités d'huile données à des journaliers et à des maîtres-maçons. Enfin, il faut citer le texte R.S.17.285 qui, outre le don de six jarres d'huile, parle aussi d'une jarre d'huile pour la lampe des dieux, rappelant ainsi que l'huile servait aussi à assurer l'essentiel de l'éclairage<sup>1</sup>.

Jusqu'à présent on a considéré, semble-t-il, que la fabrication de l'huile se faisait non pas dans la ville même, mais plutôt dans les villages satellites disséminés dans la campagne environnante<sup>2</sup>. Or il se trouve qu'au cours des campagnes de 1980 et 1981 a été mise au jour, au beau milieu de la ville, une installation qui, comme on va le voir, ne peut être interprétée que comme une huilerie<sup>3</sup>. L'étude que nous allons en faire, en plus de l'analyse des

1. R.S.15.75, *PRU* II, p. 118 ; R.S.18.42, *PRU* V, n° 95 ; R.S.18.28, *PRU* V, n° 100 ; R.S.20.168, *Ugaritica* V, p. 80 s. R.S.20.245, *Ugaritica* V, p. 192-193 (archives de Rap'anou) ; R.S.17.285, *PRU* II, p. 156.

2. M. Liverani, « Ville et campagne dans le royaume d'Ougarit. Essai d'analyse économique », dans *Societies and Languages of the Ancient Near East (Studies in Honour of I.M. Diakonoff)*, Warminster, 1982, p. 250-258 ; M. Liverani, *SDB*, col.1317 s. Voir aussi d'une façon plus générale M. Liverani, « Communautés de villages et Palais Royal dans la Syrie du II<sup>e</sup> millénaire », *JESHO* 18, 1975, p. 146-164 ; et,

du même auteur, « Les communautés rurales dans la Syrie du II<sup>e</sup> millénaire », *Les communautés rurales*, Recueil de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions, XLI, Paris, 1983, p. 147-185.

3. Situation dans le carroyage du site : Aa/1-2, Da/1-2. L'ensemble de l'atelier est formé par les locus 1260, 86 et 87. Voir M. Yon, A. Caubet et J. Mallet, avec la collaboration de P. Desfarges, « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit, 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes, 1978, 1979 et 1980 », *Syria* LIX, 1982, p. 185 s.



appareils de pressage, va aussi nous amener à reconsidérer un certain nombre d'installations dans la ville même et, de là, à esquisser une image différente de l'artisanat dans la cité<sup>4</sup>.

Le terrain sur lequel cet atelier a été construit occupe une surface d'environ 77 mètres carrés (fig. 1). Il se présente sous la forme d'un enclos presque rectangulaire (6,75 m sur 5 m) bordé, sur ses quatre côtés, par des murs grossièrement édifiés en moellons, d'une épaisseur moyenne de 0,60 m. Au sud, il est limité par une large rue orientée nord-ouest/sud-est (rue 35) et, à l'ouest, par une impasse (« rue » 1228) perpendiculaire à la rue 35. Du côté oriental, la proximité de la limite de la fouille empêche de savoir avec certitude s'il était bordé par une rue ou si le locus 41 correspond à une construction<sup>5</sup>. Au nord, le

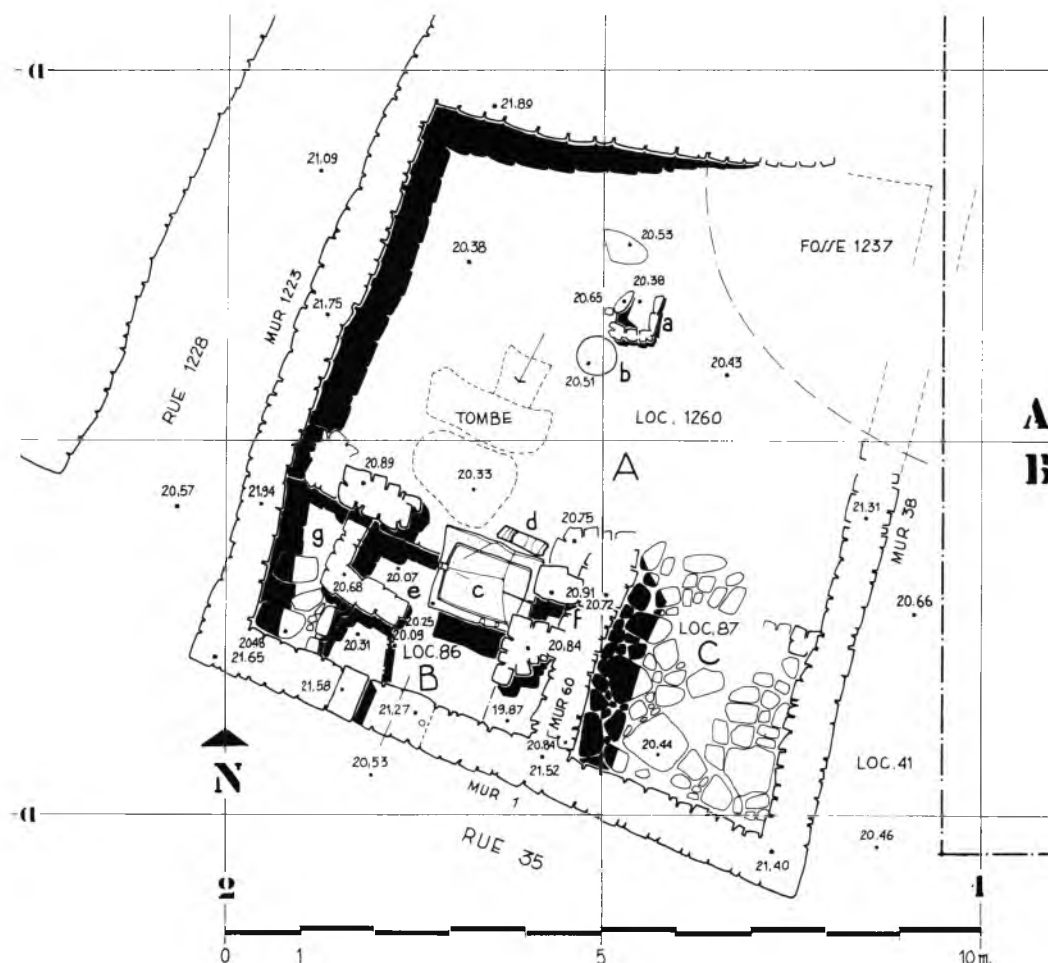


Fig. 1 - Le plan (état en 1984).

4. Certaines hypothèses ou conclusions de ce travail ont déjà été évoquées par M. Yon, « Aspects de la civilisation urbaine d'Ougarit », Colloque *Mari, Ebla, Ougarit*, Rome, 26-28 avril 1984 (actes à paraître).

5. La fouille effectuée plus au nord en 1984, puis en 1986, semble confirmer l'hypothèse qu'il s'agirait là d'une rue : voir *supra* Yon, Lombard, Renisio, p. 23.

mur est commun avec des bâtiments encore partiellement explorés, qui semblent cependant étrangers à l'installation. Enfin, il faut noter que tout l'angle nord-est du terrain a été complètement bouleversé par une très vaste fosse, probablement d'époque romaine<sup>6</sup> : elle a détruit les murs mais aussi l'accès qui, logiquement, devait se trouver de ce côté à l'époque où l'atelier était en activité (voir plus haut, schéma p. 6).

A cet endroit la fouille a révélé l'existence de trois états principaux. Le plus ancien (I), lié à la présence dans le sous-sol de l'enclos d'une petite tombe assez grossière, doit dater de la fin du Bronze moyen<sup>7</sup>. Le second (II), qui va nous intéresser ici, peut être daté, essentiellement par la céramique, du début du Bronze Récent. Il faut noter qu'à cette époque la tombe, bien qu'encore scellée, ne devait plus être utilisée ou, tout au moins, elle ne semble avoir été en relation directe avec aucun bâtiment. Enfin le troisième état (III) doit dater de l'extrême fin du Bronze Récent et correspond à la destruction de l'huilerie et au pillage de la tombe ; c'est à ce moment que, après remblayage, ce secteur est devenu un espace découvert qui pouvait être soit un jardin, soit un enclos pour des animaux (fig. 2).

Revenons à présent au début du Bronze Récent (état II) pour visiter les installations contemporaines de cette période (fig. 1 et 3). En pénétrant à l'est dans l'enclos dont le sol est en terre battue, on trouve d'abord un espace d'environ 5 m sur 7 m (fig. 1 A), au milieu duquel est établi un petit foyer formé de quelques pierres grossièrement disposées en arc de cercle (fig. 1 a). Juste à côté de celui-ci, une dalle circulaire devait être une petite aire de travail (fig. 1 b). Légèrement au sud-ouest, deux grandes dalles, affleurant à la surface, correspondent à la couverture du petit caveau funéraire dont le dromos ouvre du côté nord. Toute la partie sud de l'enclos est occupée par deux espaces de taille inégale, séparés par un mur de refend volontairement détruit lors de l'installation de l'enclos (fig. 1 C et B ; fig. 4).

L'espace oriental (C) a un plan à peu près carré d'environ 2,50 m de côté. Il est complètement ouvert au nord et son sol est encore en grande partie recouvert par un dallage irrégulier utilisant aussi bien du *ramleh*, du calcaire, que du conglomérat calcaire d'origine marine. L'espace occidental (B) mesure 4 m sur 2,50 m. L'élément le plus remarquable qu'on y voit aujourd'hui est une grande dalle rectangulaire (locus 72) de conglomérat calcaire d'origine marine (fig. 1 c ; fig. 5) posée directement sur le sol dans la partie nord-est du local. Sa face supérieure est entourée d'un rebord peu élevé (max. 0,02 à 0,03 m), large de 0,10 m à 0,20 m ; il délimite un plan légèrement incliné d'est en ouest de 1 m sur 0,76 m. A l'ouest, dans l'axe du plan, une encoche large de 0,07 m a été creusée dans le rebord pour faciliter l'écoulement d'un liquide. A l'est, entre le mur de refend et la dalle, on voit encore les vestiges de deux piliers grossièrement liés à la paroi ; ils délimitent une sorte de niche, large de 0,30 m et profonde de 0,40 m, placée exactement dans l'axe de la dalle (fig. 1 f). A l'opposé, à l'ouest, un muret de moellons grossiers entoure un espace rectangulaire (1,10 m sur 0,70 m) dont le niveau était légèrement plus bas que celui de la dalle (fig. 1 e). Il faut aussi remarquer, dans l'angle sud-ouest, quelques dalles qui appartiennent peut-être au sol d'origine du local (fig. 1 g). Enfin on a retrouvé, du côté nord, une dalle, elle aussi en conglomérat calcaire marin, posée verticalement sur sa tranche (fig. 1 d ; fig. 6). Elle est haute de 0,70 m, large de même et épaisse d'environ 0,20 m. Sa partie supérieure, grossièrement arrondie, est creusée d'une perforation circulaire dont la paroi porte encore des traces très nettes d'usure par frottement.

6. Fosse 1237, où l'on a recueilli deux monnaies, l'une de Constance II (337-361), l'autre de Valentinien II (375-392) : R.S.79.18 et R.78.1 (cf. *Syria* LIX, 1982, p. 172).

7. Tombe 1246. Voir M. Yon, A. Caubet, J. Mallet, P.

Lombard, C. Doumet et P. Desfarges, « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit, 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* LX, 1983, p. 218 s. et fig. 28. Voir aussi dans ce volume la contribution de J.-F. Salles, p. 173-177.



*Fig. 2 - État III à la fin du Bronze Récent, vers le sud-ouest.*



*Fig. 3 - État II, vue générale vers le sud-est.*



Fig. 4 - L'atelier, vu vers le sud-ouest.

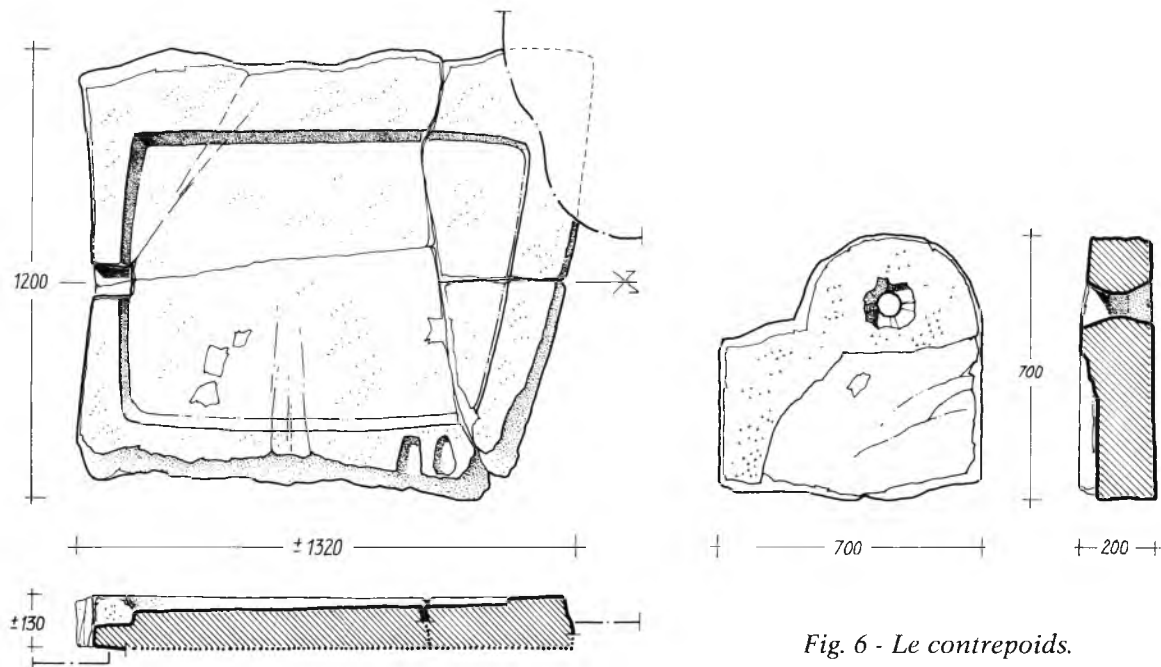


Fig. 5 - La table de pressurage.

Fig. 6 - Le contrepoids.

Enfin il reste à signaler, sur le mur qui limite le bâtiment au sud le long de la rue 35, les vestiges d'une ouverture large de 1,15 m à 1,20 m (porte 114), dont il subsiste encore l'assise inférieure d'un beau montant en pierre de taille et une petite crapaudine. Il faut aussi noter que les éléments de ce montant, ainsi que ceux du montant qui lui faisait face, ont été retrouvés à terre dans la rue et dans l'enclos ; ils étaient tous en pierres de taille. Nous reviendrons, à la fin, sur l'interprétation de cette ouverture aux différentes époques.



Si les textes ougaritiques concernant l'huile sont assez nombreux, ceux qui désignent nommément les pressoirs sont, en revanche, nettement plus rares<sup>8</sup>. Ce fait est peut-être dû au mot ougaritique lui-même : en effet, le terme désignant le pressoir, *gt*, sert aussi par extension à désigner une propriété foncière dépendant du Palais, créant ainsi une certaine ambiguïté<sup>9</sup>. Mais ce qu'il faut surtout constater, c'est que ces quelques allusions semblent toujours faire état d'établissements situés en dehors de la ville même d'Ougarit. Quant aux

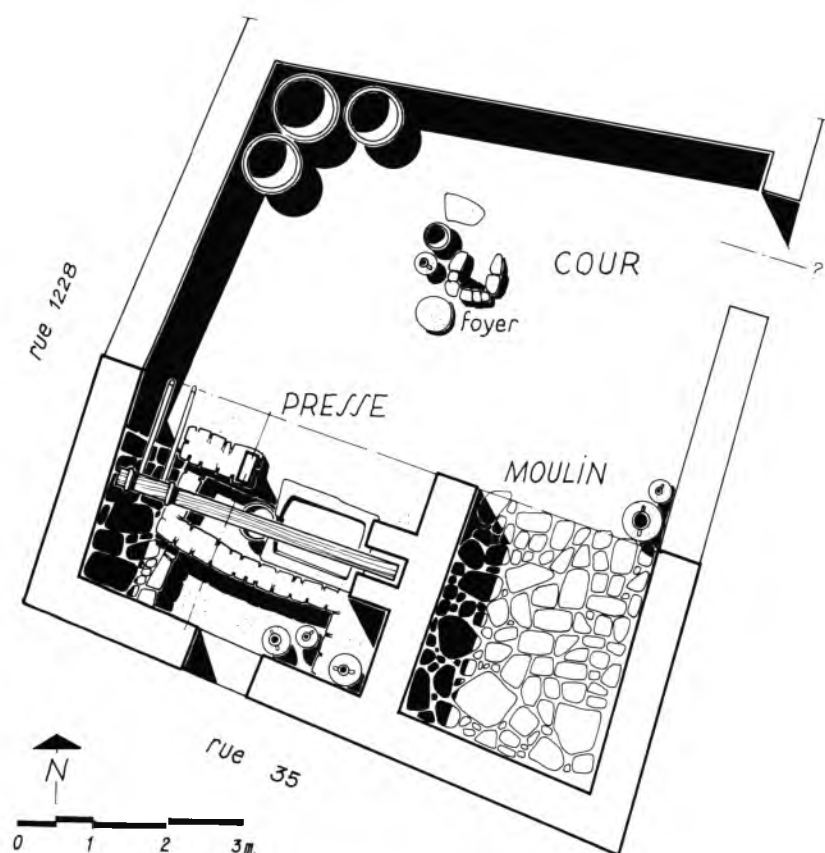


Fig. 7 - Essai de reconstitution de l'ensemble.

8. Dans un texte cité par C.F.A Schaeffer dans *PRU* II, p. XXIV, des « gens du pressoir » sont associés à des charpentiers.

9. Voir par exemple le texte R.S.15.31 (*PRU* II) : « ... dans la *gt* de la Reine, (située) dans (le territoire) *Rhbn*, (il y a) 250 oliviers ; et dans la main de *Krd*, (il y a) 154 jarres lourdes (d'huile) ». Voir aussi Liverani, *JESHO* 18, 1975, p. 153 et *SDB*, col.1341.

installations urbaines, comme celle dont nous allons parler, il n'en est jamais question. Nous essaierons, à la fin de ce travail, de reprendre cette question pour tenter de proposer un début de réponse.

Le problème technologique est, lui aussi, difficile. En effet les textes d'Ougarit sont muets à ce sujet et, de surcroît, nos connaissances des techniques de pressurage au Bronze Récent sont encore quasi inexistantes<sup>10</sup>. Toutefois, en comparant les différents aménagements que nous venons de décrire avec des installations de dates beaucoup plus récentes, en particulier romaines et byzantines<sup>11</sup>, force est de constater que nous rencontrons là une surprenante parenté qui ne laisse subsister aucun doute quant à l'identification de la présente installation. Il s'agit bien d'une huilerie et, de surcroît, d'une huilerie absolument complète, ce qui va nous permettre d'étudier le fonctionnement de ses appareils et toutes les phases de la fabrication de l'huile.



Comme on le sait, pour être transformées en huile, les olives doivent obligatoirement subir deux opérations :

- le broyage ou détritage ;
- le pressurage.

Pour effectuer ces deux opérations, on a de tout temps utilisé deux appareils distincts : les broyeurs ou moulins, et les presses<sup>12</sup>. C'est bien entendu le cas de notre installation d'Ougarit.

Probablement transportées par des ânes, les olives arrivaient à l'huilerie où elles étaient déchargées dans le premier espace au nord (*fig. 1 A*), qui devait être une cour devant l'atelier proprement dit (*fig. 7*). Ce dernier était formé par les espaces sud (*B* et *C*) où se trouvaient les appareils et, de ce fait, il paraît assuré qu'ils étaient tous deux couverts ; le mur de refend qui les sépare confirme d'ailleurs cette hypothèse.

En premier lieu, il fallait procéder au broyage. Nous ignorons de quelle façon se déroulait cette opération ; toutefois certaines installations d'Ougarit, bien que de dates différentes, nous apportent de précieuses indications. La première, qui date du Bronze Ancien, a été découverte sur l'Acropole<sup>13</sup>. On a retrouvé, dans l'une des cuves, la tête d'une sorte de gros marteau en pierre qui a très bien pu servir à briser les olives avant de les soumettre à la presse. La seconde installation, de la fin du Bronze Récent, se trouve dans une maison du secteur que l'on appelle la « Ville Sud » (*fig. 8*)<sup>14</sup>. Dans un local voisin de celui qui abrite une presse, nous avons trouvé une grande dalle creusée de plusieurs petites rigoles qui semble bien avoir servi d'espace pour broyer les olives. Enfin, dans une maison du même secteur (*fig. 9*)<sup>15</sup>, on trouve, posé sur les restes d'un dallage, un petit rouleau en pierre qui, bien que de dimensions plus réduites, présente les mêmes caractéristiques que les rouleaux destinés à l'entretien des toitures des maisons. Il s'agit certainement d'un dispositif de broyage et, à ce propos, il faut signaler qu'un rouleau du même type a été retrouvé juste au nord de

10. Voir à la fin de ce travail quelques exemples en Palestine et à Chypre.

11. O. Callot, *Huilleries antiques de Syrie du nord*, BAH, CXVIII, Paris, 1984.

12. C'est l'emploi de ces deux appareils distincts qui permet de faire la différence entre la fabrication de l'huile et celle du vin qui n'utilisait que des presses.

13. J.-C. Courtois, « Contribution à l'étude de la civilisation du Bronze Ancien à Ras Shamra-Ugarit (sondage 1959) », *Ugaritica* IV, Paris, 1962, p. 415 s. Voir p. 420 et fig. 6 à 13, « Une huilerie datant de l'Ugaritique Ancien 3 ».

14. Maison B de l'ilot X, dite maison « aux tablettes » (voir note 32).

15. Maison G de l'ilot XIV.

notre installation, à l'emplacement de la fosse d'époque romaine (locus 1237). A l'aide de ces quelques exemples, il est possible maintenant d'imaginer le déroulement du broyage dans notre installation.

De la cour (A), les olives étaient portées dans la pièce sud-est de l'atelier (C) où, étalées sur le dallage, elles étaient brisées et écrasées à l'aide d'instruments lourds tels ceux que nous venons d'évoquer. Les fruits, une fois broyés, devaient rapidement être soumis à la presse. De cette dernière nous ne possédons, bien entendu, que les éléments en pierre, mais, comme on l'a dit, ceux-ci présentent les mêmes caractéristiques que des appareils plus récents ; aussi semble-t-il possible de l'évoquer avec assez de précision. L'aménagement le plus significatif est certainement la niche (f) qui, à l'est, est établie dans l'axe de la table de pressurage (c). Un tel élément indique qu'il s'agissait d'une presse du type dit « à levier », comme le seront d'ailleurs la plupart des presses des époques postérieures.

Le principe de fonctionnement de ces presses était relativement simple. Tous les éléments s'articulaient autour d'un levier en bois qui, calé à l'une de ses extrémités, était abaissé à l'autre à l'aide d'un mécanisme. Ainsi entraîné, le levier pressurait la pâte ou les olives cassées obtenues après le broyage. Sous l'effet de la pression, l'huile s'écoulait dans un récipient où l'on pouvait la recueillir. Notons que l'opération pouvait être recommencée plusieurs fois. Dans notre installation d'Ougarit, le levier devait être fait d'une forte poutre

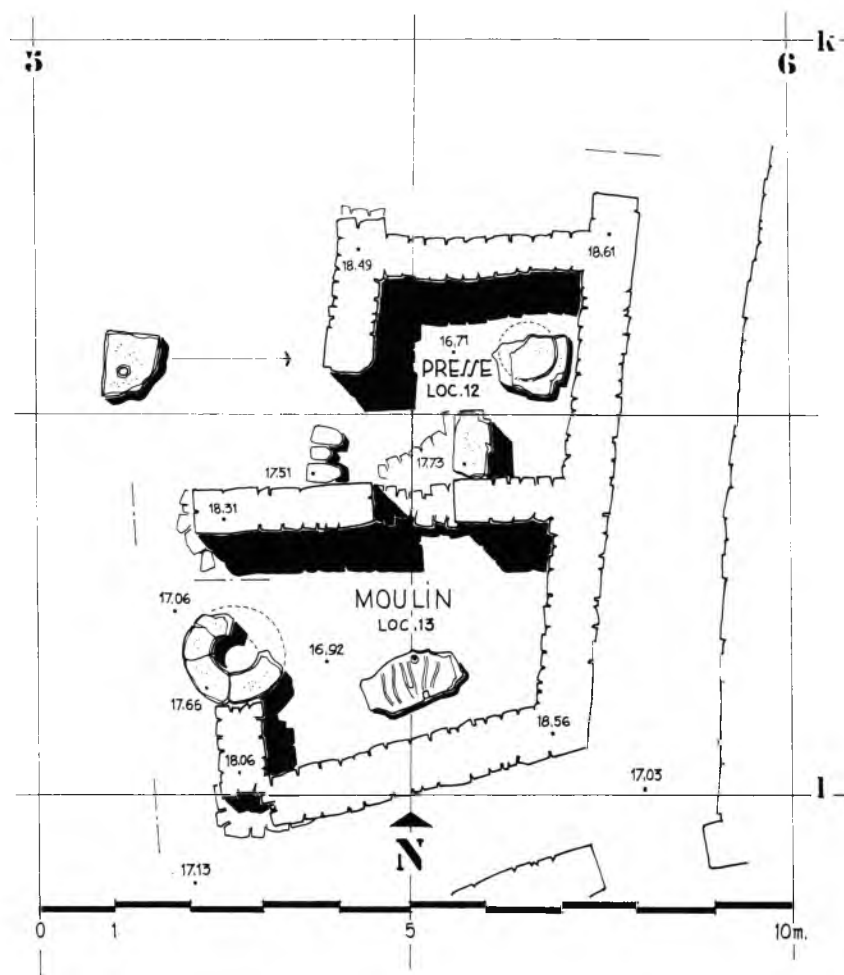


Fig. 8 - « Ville Sud », l'huilerie de la maison B de l'îlot X.

disposée selon l'axe longitudinal de l'appareil (fig. 7 ; fig. 10)<sup>16</sup>. Une de ses extrémités était calée dans la niche et, de l'autre côté, il devait être mis en mouvement à l'aide d'un contrepoids qui n'était autre que la pierre munie d'une perforation (*d*) retrouvée juste à côté de la table (fig. 6). Pour appuyer cette hypothèse, nous signalerons une autre pierre de ce type trouvée juste à côté d'une presse dans une maison de la « Ville Sud » (fig. 9 ; fig. 11). Nous n'avons aucun renseignement sur la manière dont le levier et son contrepoids étaient mis en mouvement ; il semble néanmoins possible d'avancer deux hypothèses.

La première, qui est la plus simple mais aussi la plus primitive, consistait à relier directement le levier au contrepoids par une boucle en corde. Une barre était passée dans cette boucle et, par une suite de torsions successives, on abaissait le levier jusqu'à ce que l'équilibre se fasse avec le contrepoids. Toutefois une telle façon de faire, théoriquement possible, ne paraît pas très pratique et contraste avec le soin et la qualité apportés à la réalisation du reste de l'appareil. Aussi serions-nous tenté de lui substituer le mécanisme que nous proposons à la figure 10 où un treuil rudimentaire, établi entre le levier et le contrepoids, permet de manipuler l'appareil avec beaucoup plus d'efficacité et de précision. En outre le local de notre presse paraît beaucoup mieux adapté à une presse de ce type où les bras du treuil étaient disposés perpendiculairement au levier, qu'à un mécanisme à torsion, où il fallait pouvoir tourner autour du contrepoids (fig. 7)<sup>17</sup>.

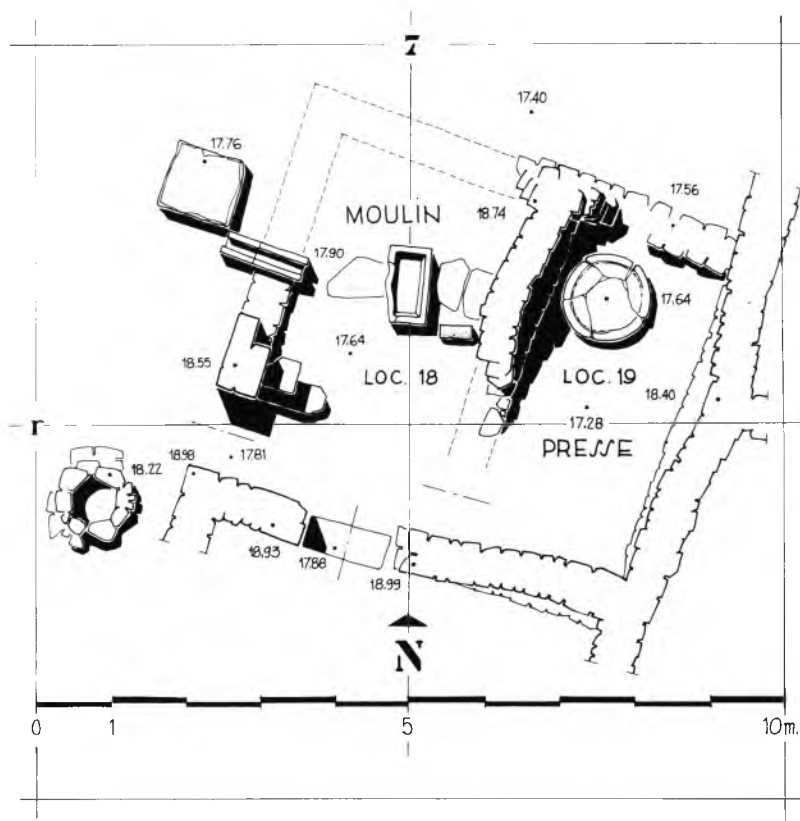


Fig. 9 - « Ville Sud », l'huilerie de la maison G de l'îlot XIV.

16. Il paraît intéressant de rappeler ici, à titre d'hypothèse, le texte cité dans *PRU* II, p. XXIV, qui mentionne ensemble les hommes du pressoir et les charpentiers.

17. O. Callot, *Huilleries antiques de Syrie du nord*, p. 36 et pl.31-32. Voir aussi un exemple de presse moderne de ce type, Cresswell, « Un pressoir à olives au Liban, essai de technologie comparée », *L'homme, Revue française d'anthropologie* V, 1965, p. 36-63.



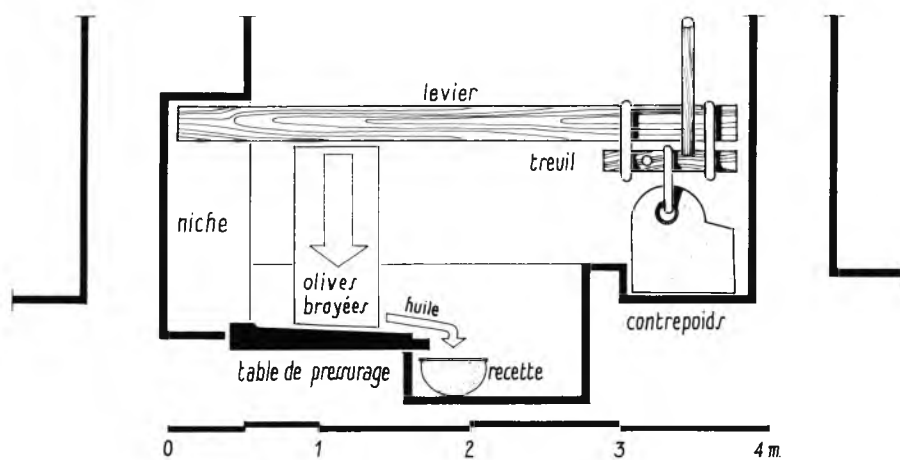
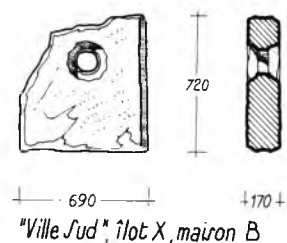


Fig. 10 - La presse, essai de reconstitution schématique.



"Ville Sud", îlot X, maison B

Fig. 11 - Contrepoids de l'huile

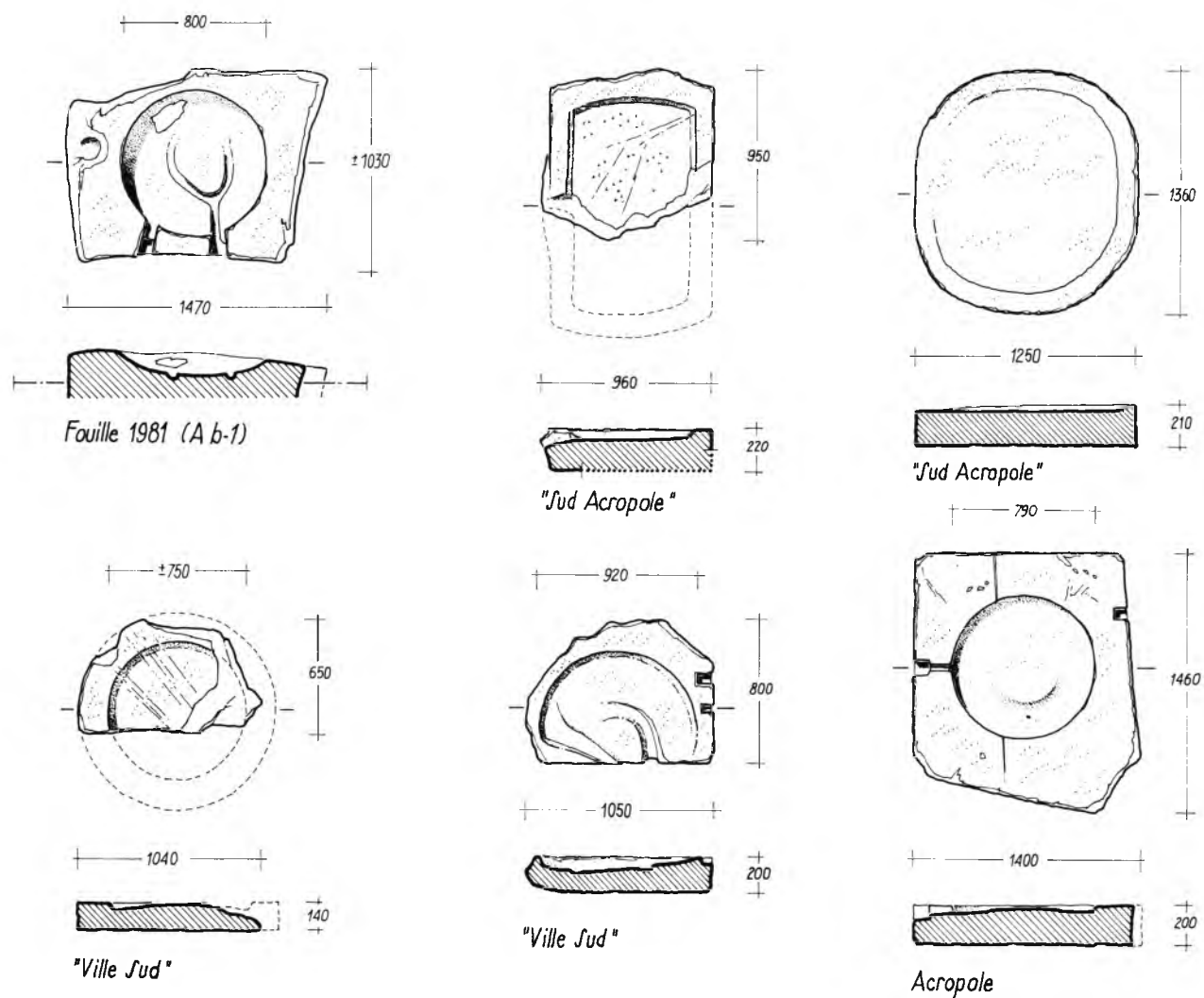


Fig. 12 - Tables de pressurage.

Voyons à présent comment a pu fonctionner l'ensemble de cette presse. En premier lieu, la pâte ou les olives cassées obtenues après la première opération étaient disposées sur la table ou aire de pressurage. Comme pour le mécanisme, aucun document, ni iconographique ni épigraphique, ne vient nous aider pour savoir dans quoi on les plaçait pour les soumettre à la presse. Étaient-ce des sacs ou, comme on l'a fait plus tard, un empilement de paniers ? Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'un contenant très certainement tressé ou tissé qui, en cours d'opération, allait servir de crible grossier, ne laissant s'écouler que l'huile, en conservant les restes de pulpe et les noyaux.

Ensuite le levier, qui avait été maintenu en position haute, était placé sur les sacs ou les paniers, puis abaissé à l'aide du mécanisme que nous venons d'évoquer. A mesure qu'il s'abaissait, la première huile dite « vierge » s'écoulait sur la table puis, de là, dans un récipient placé à terre sous le petit écoulement axial. Pour le moment, nous ne connaissons pas de bassins fixes, aussi peut-on supposer qu'il s'agissait de récipients mobiles, probablement en céramique, qui étaient vidés dans des jarres plus grandes à mesure que l'opération se déroulait<sup>18</sup>.

Au bout d'un laps de temps en général assez court, le contrepoids avait une légère tendance à se soulever, car l'équilibre se faisait entre le point d'action et le point de pression ; il était alors inutile de forcer l'appareil et l'opération était terminée. Toutefois, comme on l'a dit, on pouvait recommencer pour obtenir une seconde huile de qualité légèrement inférieure. Pour cela, dans bien des huileries, la pâte à pressurer était arrosée d'eau bouillante avant d'être à nouveau soumise à la presse. Il est probable que le petit foyer (a), établi dans la cour face à l'atelier, était destiné à chauffer l'eau du second pressurage.

Pour finir, il fallait raffiner le produit obtenu pour éviter tout risque de fermentation. Pour cela, on procédait par décantation en utilisant probablement des récipients emplis d'eau où l'huile, plus légère, pouvait facilement être récupérée en surface, après avoir déposé ses impuretés. Une telle opération a très bien pu se dérouler dans la cour. Enfin les différentes huiles devaient être stockées si possible à l'abri de l'air et surtout de la lumière. Au rez-de-chaussée d'un très grand nombre de maisons, il existe des pièces, souvent éclairées en deuxième ou même troisième jour, qui pouvaient très bien convenir à un tel genre de dépôt<sup>19</sup>.

Il faut enfin rappeler l'importance du rôle de l'eau dans la fabrication de l'huile. Dans les installations que nous présentons aux figures 8 et 9, on remarque la présence d'un puits à côté de chacun des ateliers. En revanche, nous n'avons retrouvé aucun point d'eau directement lié à notre huilerie. Ce dernier peut se trouver dans le secteur non fouillé à l'est (locus 41) ; mais, s'il n'y en a pas, peut-on supposer que l'eau était stockée sur place dans des jarres<sup>20</sup> ?

C'est ainsi qu'il nous semble possible de reconstituer la fabrication de l'huile dans cette installation d'Ougarit et d'y découvrir au début du Bronze Récent une technique déjà élaborée ; soulignons qu'elle ne fera pas de progrès majeurs jusqu'à des époques nettement plus récentes<sup>21</sup>.

\* \*  
\*

18. A ce propos, il faut rappeler qu'une demi-jarre a été trouvée sur l'Acropole juste à côté d'une « table à libations », cf. C.F.A. Schaeffer, *Syria* XVI, 1935, p. 147.

19. Voir par exemple la maison de la « Ville Sud » que nous avons publiée (O. Callot, *Une maison à Ougarit*, Paris, 1983), où les locus 1 et 3 ont très bien pu correspondre à des dépôts d'huile.

20. Sur l'eau et ses problèmes à Ougarit, voir Y. Calvet, « Installations hydrauliques d'Ougarit », *L'homme et l'eau* I, Lyon, 1981, p. 33-47, et dans ce volume la contribution d'Y. Calvet et B. Geyer.

21. Ainsi la technique de la torsion a existé en Corse jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir A. Casanova, « Formes productives et rapports de production en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle - Le cas des pressoirs à huile dans le midi méditerranéen », *Ethnologie et Histoire*, Paris, 1975.

Si l'on admet nos conclusions, deux séries de questions vont se poser. La première est d'ordre général et touche à la technologie des presses à leviers et à leur chronologie. Quant à la seconde, elle concerne surtout Ougarit, car la bonne conservation de cette installation va nous permettre d'une part de reconsidérer et surtout de réinterpréter plusieurs aménagements et objets de ce site, mais aussi, d'autre part, de dégager une image un peu nouvelle des activités de la cité. Enfin, à la lueur de ces premières conclusions nous essaierons, pour notre huilerie aussi, de définir sa place dans la cité.

Comme nous l'avons déjà dit, notre connaissance concernant les pressoirs à leviers antérieurs à la période gréco-romaine est encore bien pauvre. S'il paraît assuré que l'emploi du levier était une pratique courante à l'époque hellénistique, les documents sont nettement moins nombreux à l'époque classique<sup>22</sup>. Toutefois certaines recherches récentes ont révélé, en Palestine, l'utilisation de telles presses avec des mécanismes à contrepoids datant de l'âge du Fer<sup>23</sup>. A Chypre une petite table de pressurage avec écoulement axial a été trouvée à proximité du site de Bamboula à Kition<sup>24</sup>. Son contexte permet de la dater du Chypro-Géométrique I ; cependant rien ne nous renseigne sur le mécanisme de la presse à laquelle elle appartenait. Enfin, en ce qui concerne le Bronze Récent, il n'y a, à notre connaissance, aucun exemple assuré en Orient. Il faut tout de même signaler trois installations chypriotes qui, bien qu'incomplètes, semblent appartenir à la même série que celles d'Ougarit. A Apliki, J. Du Plat Taylor mentionne une table de pressurage d'un diamètre de 0,55 m<sup>25</sup>. A Hala Sultan Tekké, il existe une grande table ovale avec écoulement axial<sup>26</sup>. Enfin, à Maroni, se trouve une grande table d'une exécution parfaite disposée sur un socle<sup>27</sup>. Malgré l'absence d'élévation conservée des murs, rien n'empêche de penser que ces installations fonctionnaient de la même façon que celles d'Ougarit<sup>28</sup>.

Si cette connaissance est encore très incomplète, c'est en grande partie parce que la plupart des vestiges des huileries ont été, bien souvent, mal interprétés et classés dans d'autres catégories d'installations. Ceci est particulièrement clair à Ougarit où les fouilleurs signalent des « tables à offrandes » ou « tables à libations », dont de nombreux exemplaires ont été généralement trouvés dans des constructions à caractère privé ou utilitaire<sup>29</sup>. Après ce que nous venons de voir, il ne fait guère de doute qu'il faille définitivement écarter une interprétation cultuelle de ces objets et y voir tout simplement des tables de pressurage,

22. Nous citerons, comme seul exemple, un skyphos attique du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. du musée de Boston, montrant une presse à levier apparemment assez primitive, où un ouvrier semble s'accrocher au levier, pour en augmenter la pression (voir H.A. Forbes et L. Foxhall, « The Queen of all Trees, Preliminary Notes on the Archaeology of the Olive », *Expedition, The University Museum Magazine of Archaeology/Anthropology, University of Pennsylvania*, vol.21,1, 1978, p. 37-47 et p. 43, fig. 8).

23. Installations datées du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., D. Eitam, « Olive Presses of the Israelite Period », *Tel Aviv*, vol.6, 1979, p. 146-155. Installation datée des X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles av. J.-C., voir L.E. Stager et S.R. Wolf, « Production and Commerce in the Temple Courtyards : an Olive Press in the Sacred Precinct at Tell Dan », *BASOR* 243, 1981, p. 195-202.

24. M. Yon et A. Caubet, *Kition-Bamboula III, le sondage L-N 13 (Bronze Récent et Géométrique I)*, ERC, 1985, p. 30, n° 91 et fig. 22 (91) et 25 (91).

25. J. Du Plat Taylor, « A Late Bronze Age Settlement at Apliki, Cyprus », *The Antiquaries Journal* 32, 1952, p. 133-167. Voir p. 163 et pl.XXVI d.

26. P. Åström, « Hala Sultan Tekke », dans *Archaeology in Cyprus*, édité par V. Karageorghis, Nicosie, 1985, p. 173-181. Voir la photographie de la planche IX 1, qui n'est pas mentionnée dans le texte.

27. G. Cadogan, « Maroni and the Late Bronze Age of Cyprus », dans V. Karageorghis et J. Muhly, *Cyprus and the Close of the Late Bronze Age*, Nicosie, 1984, p. 1 s. et surtout pl.III.

28. A ce propos, pourquoi ne pas supposer que l'installation du Bronze Ancien publiée par J.-C. Courtois (cf. note 13) fonctionnait à l'aide d'un levier ?

29. A Ougarit, on peut citer par exemple une dalle circulaire avec rigole et écoulement, trouvée sur l'Acropole et appelée « bassin » à rôle funéraire (Schaeffer, *Syria* XII, 1931, p. 4 et pl.XI 2). A Minet el-Beida, une table rectangulaire est appelée « autel à libation avec rigole » (*Syria* XIII, 1932, p. 4 et fig. 6).

c'est-à-dire autant d'huilleries dispersées à l'intérieur même de la ville<sup>30</sup>. A la *figure 12* nous donnons les dessins de quelques-unes de ces tables, à seule fin de montrer que, malgré des formes différentes, elles présentent toutes des caractéristiques communes : une partie centrale en légère dépression et, presque toujours, un petit canal d'écoulement.

Un second groupe d'objets est formé par ce que, d'une façon peut-être un peu trop élargie, on a appelé des « ancras de bateaux ». Il est hors de question de mettre en doute l'interprétation des blocs à trois perforations dont l'identification comme ancras est parfaitement assurée<sup>31</sup>, mais il n'en est peut-être pas de même pour les blocs à une seule perforation. En effet plusieurs de ceux qui sont connus ont été trouvés en divers endroits du tell et rien, dans leurs formes et dans leurs poids, n'empêche d'en interpréter certains comme des contrepoids de pressoirs. Nous donnons d'ailleurs à la *figure 11* l'exemple d'un bloc à une perforation, trouvé immédiatement à côté d'une installation de broyage et de pressurage encore fort bien conservée dans la « Ville Sud » (*fig. 8*).

Ainsi, dès lors qu'il devient possible d'identifier sans difficulté les huilleries, va se poser le problème de leur place et de leur économie dans la maison, dans le quartier, mais aussi dans la ville. Il est peut-être un peu trop tôt pour évoquer ces questions d'une façon très précise ; tout au plus est-il possible d'esquisser à leur sujet quelques grandes lignes qui pourront former autant d'hypothèses de travail pour le futur.

Les maisons qui possèdent une huilerie sont nombreuses à Ugarit et, quelles que soient leurs dimensions et leur organisation, on constate que l'atelier occupe toujours une place privilégiée au rez-de-chaussée. Le local est en général vaste et bien construit, et se trouve la plupart du temps en communication avec la cour ou avec l'extérieur pour assurer une bonne aération. Souvent aussi l'installation de broyage est établie dans une pièce distincte, ce qui bien entendu facilitait beaucoup le fonctionnement de toute l'huilerie.

Sans vouloir anticiper sur des études qui ne sont pas encore achevées, on peut tout de même noter que les maisons abritant des huilleries paraissent former deux groupes. Il y a d'abord les demeures spacieuses qui certainement appartenaient à de riches propriétaires terriens, des dignitaires du Palais ou de gros négociants. Nous citerons ici, comme exemple, la maison dite « aux tablettes » (maison B de l'îlot X) sise dans la Tranchée dite « Ville Sud »<sup>32</sup>. Cette dernière abrite une belle huilerie dont nous donnons un plan schématique à la *figure 8*. Mais de nombreuses maisons d'apparence beaucoup plus modeste possèdent elles aussi des installations qui n'ont rien à envier à la précédente. C'est entre autres le cas de la maison G de l'îlot XIV (« Ville Sud »), qui abrite l'huilerie dont nous donnons le plan à la *figure 9*. Enfin, il faut aussi rappeler qu'il existait des huilleries apparemment isolées comme celle que nous venons d'étudier et qui ne semble pas être une installation d'une importance secondaire.

Ce début de classification va désormais conduire à poser la question des propriétaires de ces installations. S'il ne fait guère de doute que des huilleries comme celle de la maison dite « aux tablettes » appartenaient en propre au maître de cette demeure, il n'en est peut-être pas de même pour l'installation de la *figure 9*. En effet la possession d'une huilerie peut plus

30. Signalons que l'huilerie de Tel Dan (*cf.* note 23 ci-dessus) a, elle aussi, été interprétée en premier lieu comme une installation destinée à des libations.

31. H. Frost, « The Stone-Anchors of Ugarit », *Ugaritica* VI, 1969, p. 235-245 ; C.F.A. Schaeffer, « Remarques sur les ancras en pierre d'Ugarit », *Ugaritica* VII, 1978, p. 371-381.

32. Sur cette maison, voir entre autres C.F.A. Schaeffer, « Résumé de la XXII<sup>e</sup> campagne de fouilles à

Ras Shamra-Ugarit, 1959 », *AAS* X, 1960, p. 136-138 et *fig. 9* et *10*, et « Résumé de la XXIII<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (automne 1960) », *AAS* XI-XII, 1961-1962, p. 195 et *fig. 1*. Voir aussi J.-C. Courtois, *SDB*, col.1261-1263. G. Saadé, *Ougarit*, 1979, p. 128 et 185-187. J.-C. Courtois, « L'architecture domestique à Ugarit au Bronze Récent », *Ugarit Forschungen* 11, 1979, p. 110 et *fig. 8*, p. 127. Remarquons que dans aucune de ces publications il n'est fait mention de l'huilerie de cette maison.

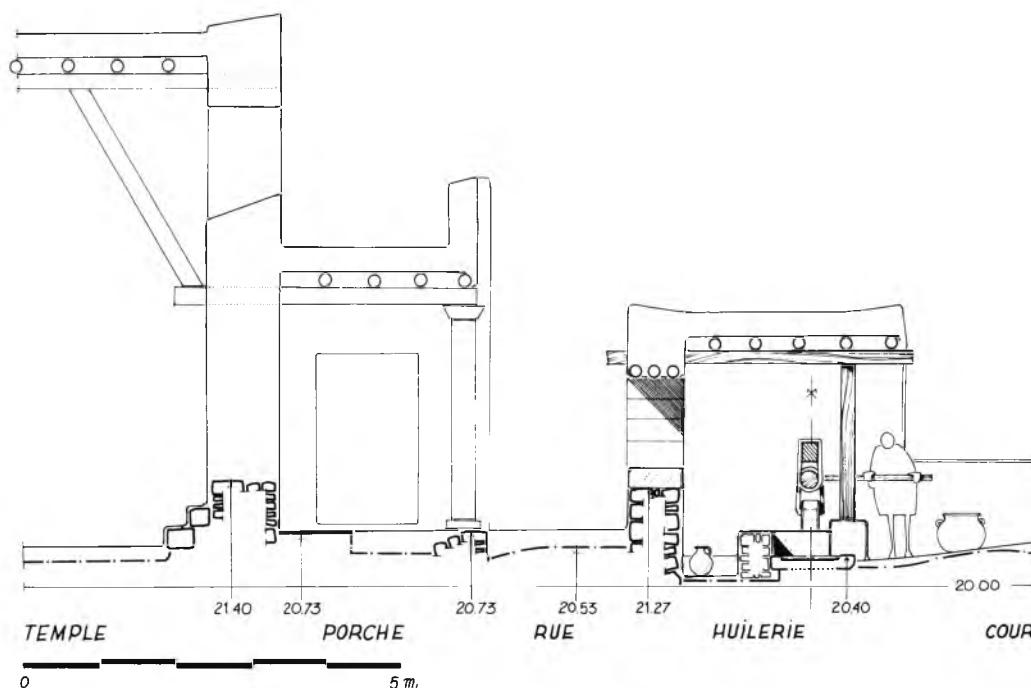


Fig. 13 - Le sanctuaire et l'huilerie, essai de reconstitution (coupe sud-nord).

difficilement être le fait de personnes modestes, car elle implique d'une part certains moyens financiers pour la réaliser, mais aussi d'autre part la propriété d'olivaies capables de l'alimenter, ou alors une clientèle suffisante de riches propriétaires fonciers. Mais, comme on vient de le voir, les riches propriétaires avaient leurs propres installations ; aussi est-ce dans une autre direction qu'il nous faut mener l'enquête.

On doit maintenant rappeler qu'à Ougarit le Palais et le Roi représentaient une puissance aussi bien politique qu'économique. Nous avons vu à propos du terme *gt* que le pouvoir royal possédait en dehors de la ville de riches propriétés avec huileries mises en fermage. Ainsi, pourquoi ne pas voir dans certaines des huileries isolées ou établies dans des maisons modestes des établissements du même type, mais dans ce cas *intra muros* ? Une telle hypothèse est d'ailleurs renforcée par les conclusions de J. Margueron, qui montre d'une façon très claire qu'il n'existait aucun artisanat d'importance à l'intérieur même des palais de l'âge du Bronze, mais que les ateliers royaux étaient plutôt disséminés dans la ville<sup>33</sup>.

Cependant, il existait aussi à Ougarit d'autres puissances dont on n'a peut-être pas assez mis en relief le rôle économique : ce sont les temples. En effet si, comme le montre le texte R.S.17.285 cité au début, les temples ont pu vivre de dons, il est démontré depuis longtemps que le clergé oriental de cette époque, loin de se contenter uniquement de nourritures spirituelles, constituait une véritable puissance économique, souvent comparable à celle du Palais.

Cela nous ramène à l'huilerie qui fait l'objet de ce travail. En effet, de l'autre côté de la rue 35 qui la limite au sud, ont été mis au jour à partir de 1979 les vestiges d'un bâtiment

33. J. Margueron, « Existait-il des ateliers dans les palais orientaux de l'Age du Bronze ? », *Ktema* 4, 1979, p. 3-25 ; voir en particulier la conclusion p. 25.

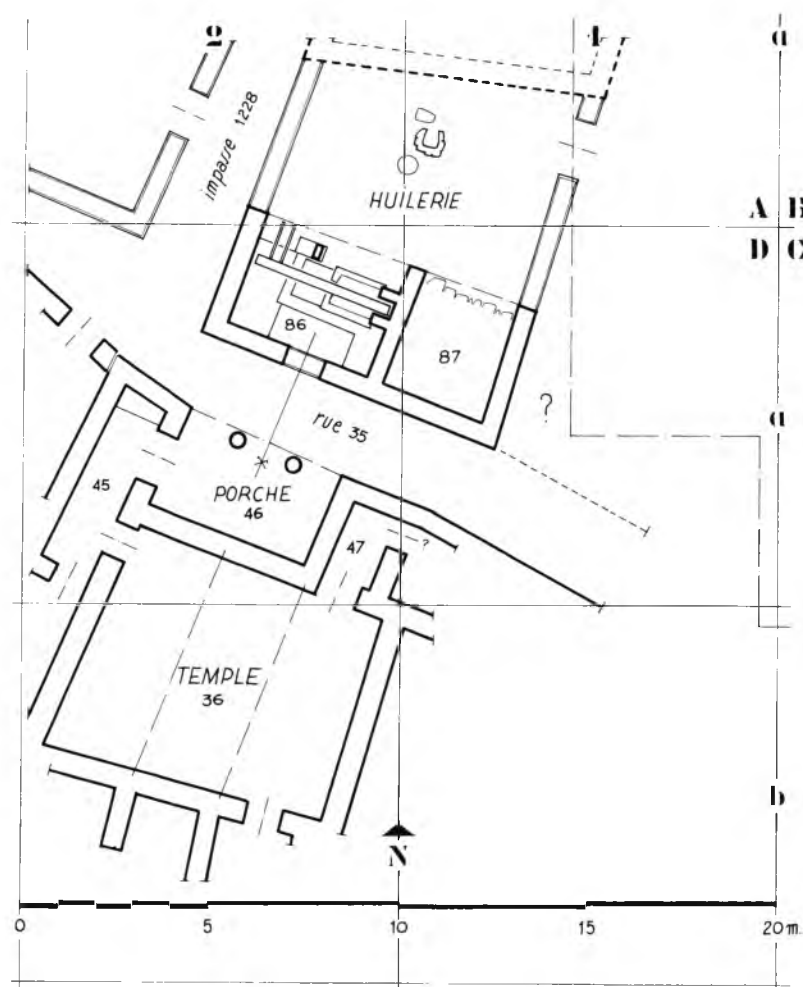


Fig. 14 - Le sanctuaire et l'huilerie, essai de reconstitution schématique du plan.

qui, dans l'état actuel de nos connaissances, paraît être un sanctuaire de quartier<sup>34</sup>. Certes, du point de vue architectural, cette construction ne peut en rien être comparée aux deux grands temples de l'Acropole ; néanmoins, sans s'attacher à l'aspect monumental, on trouve là une organisation complexe où il semble possible d'isoler deux secteurs principaux : l'un, religieux, centré sur une grande salle, l'autre, profane, fait de locaux à caractère apparemment domestique dont les possibilités économiques méritent d'être soulignées. Ainsi l'hypothèse qui fait de notre huilerie une dépendance du sanctuaire voisin semble envisageable ; il faut toutefois l'avancer avec prudence, la fouille de ce quartier n'étant pas totalement achevée.

Aussi est-ce maintenant qu'il faut reparler de l'ouverture qui au sud donne sur la rue 35, en séparant l'huilerie du sanctuaire (fig. 1). De toute évidence, elle appartient au dernier état (III) qui date de la fin du Bronze Récent, période où elle aurait servi d'accès. Toutefois un certain nombre d'arguments peuvent s'opposer à cette interprétation. Il y a d'abord la qualité même de la construction où les montants, parfaitement appareillés en beaux blocs

34. M. Yon *et alii*, *Syria* LIX, 1982, p. 182 s. et *Syria* LX, 1983, p. 221 s. M. Yon, « Sanctuaires d'Ouga-

rit », *Temples et sanctuaires*, TMO 7, Lyon, 1984, p. 47 s., et dans ce volume la contribution de J. Mallet.

de pierres de taille, semblent superflus pour une simple porte d'enclos qui, somme toute, n'aurait été qu'un aménagement secondaire. Ces montants donnent plutôt l'impression d'avoir été édifiés pour une construction organisée portant une couverture. On remarque aussi une différence dans l'appareil des murs qui semble présenter deux états. Cependant, dans ces constructions en moellons, il est toujours difficile de faire la part entre une semelle de fondation et un mur proprement dit et, de toute façon, dans le cas présent l'ouverture est située à un niveau plus élevé que celui des reprises visibles. Aussi, à titre d'hypothèse, serions-nous tenté de voir là un aménagement contemporain de l'huilerie. En effet, outre la pierre de taille qui convient peu à un simple enclos, la position des montants montre que celui de l'ouest a fort bien pu servir de point d'appui au sud pour porter la couverture de l'abri de la presse (*fig. 7*). Enfin la différence de niveau entre la rue et le sol du pressoir qui est plus bas de 0,85 m semble exclure l'hypothèse d'une porte qui, de surcroît, se serait trouvée presque contre le levier de la presse<sup>35</sup>. En revanche, si on interprète cette ouverture comme une sorte de fenêtre entre l'huilerie et la rue, nous aurions là une illustration supplémentaire de la qualité d'exécution de cet ensemble où aucun détail n'était laissé au hasard. En effet, placée comme elle l'est, cette baie permettait d'assurer la nécessaire aération du local de la presse, tout en lui conservant son indispensable couverture qui la protégeait du soleil encore très vif en automne, à l'époque du pressurage (*fig. 13*)<sup>36</sup>. Enfin il faut remarquer qu'elle était située dans l'axe du porche du sanctuaire, ce qui permettait, à partir de ce dernier ou même à partir de la terrasse que nous lui supposons, de suivre la bonne marche de la presse (*fig. 14*). Ces différentes raisons expliquent pourquoi nous nous sommes étendu un peu longuement sur ce point qui pourrait paraître un détail mais qui, si l'on y prête plus d'attention, permet d'entrevoir une relation possible avec le sanctuaire voisin<sup>37</sup>.



Pour finir avec cette première approche des huileries d'Ougarit, nous dirons qu'elle est encore quelque peu prématurée pour permettre des conclusions définitives sur une aussi vaste question. Elle a toutefois l'intérêt de montrer clairement l'existence, dans la ville même d'Ougarit, d'un artisanat florissant de l'huile. Ce constat va certainement contribuer à modifier certaines théories d'ordre économique et social sur cette cité où l'on a eu souvent tendance à ne voir que des activités à caractère purement urbain, en rejetant hors les murs tout ce qui touche à l'agriculture.

ER 309, C.N.R.S., Lyon.

35. L'idée de la porte vient surtout de la crapaudine qu'on y a trouvée. Mais cette dernière, médiocre et de petite taille, s'accorde mal avec la qualité des montants. Elle appartient plutôt au dernier état (III) où elle devait servir pour un portillon.

36. Sans oublier les pluies de l'hiver et du début du printemps qui auraient pu abîmer le bois des appareils.

37. Nous avons déjà précisé que la fouille de ce secteur n'était pas complètement achevée, ce qui rend plus fragile notre hypothèse. Néanmoins nous restons persuadé qu'il y avait à Ougarit d'autres ateliers de ce type, dépendant étroitement du Palais ou des différents sanctuaires de la ville.

## LE TEMPLE AUX RHYTONS

Joël MALLET

La Mission archéologique française de Ras Shamra a accompli depuis 1978, sous la direction de Marguerite Yon, six campagnes de fouilles effectives (38<sup>e</sup>-41<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup> et 44<sup>e</sup>)<sup>1</sup> au centre du tell, entre le « quartier résidentiel », à l'ouest, et la tranchée de la « ville sud », à l'est, explorés par Claude F.-A. Schaeffer.

En 1978, un sondage de 4 × 4 m de côté et profond de 1,15 m à 1,70 m, dans le carré A1a<sup>2</sup>, avait précédé l'ouverture, l'année suivante, de deux chantiers, l'un au nord du sondage et dans le même quadrant, l'autre au sud, dans le quadrant D<sup>3</sup>. Nous avons la responsabilité de ce dernier qui, en 1981, a commencé à déborder sur le quadrant C (voir *supra*, plan dans l'*Introduction* à ce volume, p. 6).

Dans le chantier sud, la surface du tell, inclinée vers le sud-est, passe de 22,83 m à l'extrémité nord-ouest du chantier à 21,42 m à son extrémité sud-est : elle s'abaisse de 1,40 m sur une longueur de 32 mètres mais accuse une pente de 8,15 % sur les quatorze premiers et de 1,5 % seulement au delà. La fouille a exhumé des ruines dont les murs de pierre, noyés dans leurs décombres, étaient recouverts, quand ils n'affleuraient pas, par une couche de terre noire mêlée de cailloux, à peine épaisse, le plus souvent, de 30 cm. Si elle s'est enfoncée de 2 m sous la surface dans les angles méridionaux de la pièce 36 (*Pl. 1*, carré D2b), de 2,25 m dans le nord du chantier (*Pl. p. 6*, carré D2a, rue 35 ouest et pièce 86) et de 2,60 m au sud (*Pl. p. 6*, carrés C1c, pièce 118, et D1c, pièce 126), elle a atteint ailleurs une profondeur moyenne de 1,50 m. Trois niveaux de construction, du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., ont été distingués. Le plus ancien date de la seconde partie du Bronze moyen II, les deux autres de la fin du Bronze récent II. C'est à ces derniers que nous nous intéresserons ici, et seulement pour la partie située au sud de la rue 35, où a pu être reconnu un lieu de culte dit « le temple aux rhytons »<sup>4</sup> (*Fig. 1*).

1. Voir *Introduction, supra*, dans ce volume. Les rapports préliminaires sont publiés par M. YON, A. CAUBET et J. MALLET, pour les trois premières campagnes : « Ras Shamra-Ougarit. 38, 39 et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria*, LIX, 1982, p. 169-192 (cité *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*) ; par M. YON, A. CAUBET, J. MALLET, P. LOMBARD, C. DOUMET et P. DESFARGES, pour les deux suivantes : « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1981-1983

(41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria*, LX, 1983, p. 201-224 (cité *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*).

2. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 171.

3. *Ibid.*, p. 173.

4. Pour la reconnaissance comme lieu sacré, cf. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189. Quant au rôle des rhytons comme élément d'interprétation, voir l'étude de M. Yon, *infra*, dans ce volume.





Figure 1 – Le temple aux rhytons ; vers le sud-est, en 1981.

Les vestiges du Bronze récent II s'étendent sur la totalité des chantiers sud et nord 5. Deux rues, distantes de 34 m, les traversent d'ouest-nord-ouest en est-sud-est, 1038 au nord et 35 au sud. La rue 35, large de 2 m, est connue sur une longueur de 28 m.

Contrairement aux constructions sises entre les deux rues, celle qui borde la rue 35 au sud et que limite à l'est la petite rue adjacente perpendiculaire 109/120 (large de 1 m à 1,50 m) ne possède ni les installations ni le mobilier propres aux bâtiments d'habitation. Il nous a semblé qu'elle abritait un temple, au moins dans son dernier état. La pièce 36, la plus spacieuse (en D2a-b), en était le sanctuaire auquel on accédait à partir de la rue 35 par le vestibule 46 et le couloir 45 au nord-ouest. Les annexes du sanctuaire l'enserrent du côté opposé à l'entrée : la pièce 47, qu'une porte murée isole d'installations sanitaires dans l'enfilade en cul-de-sac des pièces 65, 49 et 66 au nord-est ; la pièce 55 au sud-est ; les pièces 52, 77 et 78 immédiatement à l'est ; et enfin, plus à l'est, les trois pièces 79, 80 et 81. Ces douze pièces, sans compter le vestibule 46 et son couloir 45, constituent un bâtiment qui s'allonge d'ouest en est en se rétrécissant et mesure  $19,50 \times 12,50$  m dans ses plus grandes dimensions ; il est borné au sud par le mur 9, étranger à la conception architecturale primitive. Le bâtiment subit en effet, une fois dans son histoire, une transformation radicale dans l'agencement de ses pièces qui justifie la distinction de deux niveaux que nous proposons. Aucune pièce n'a été complètement explorée. La base d'un mur datant du premier niveau n'a été mise à nu qu'au mur nord de la pièce 47, assis sur le Bronze moyen II.

5. Voir la contribution de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio, *supra*, dans ce volume.



Figure 2 – Banquette 88 (partie sud) et mur occidental 18 du sanctuaire 36; vers le nord-ouest, en 1979.



Figure 3 – Sanctuaire 36, au même stade de fouille que Fig. 11, en 1983 : banquette 37 (accoudoir ouest tombé depuis sa découverte en 1979) et, à gauche, escalier 17 (marche supérieure renversée) contre le mur septentrional 5 (dégradé); à droite, porte 83 (jambage ouest tombé); vers le nord-nord-est.

Cependant, les fouilles ont suffisamment progressé au cours des cinq campagnes de 1979, 1980, 1981, 1983 et 1984 dans certaines pièces du temple aux rhytons pour nous éclairer sur son passé. Nous exposerons les résultats obtenus dans celles qui nous ont aidé à le reconstituer, le sanctuaire 36 d'abord, ses annexes voisines (47, 55, 52, 77 et 78) ensuite, en commençant pour chacune par les vestiges les plus récents <sup>6</sup>.

### LE SANCTUAIRE 36

Le sanctuaire 36 (en D2a-b) <sup>7</sup> fut édifié sur le plan d'un quadrilatère quelconque de 45 m<sup>2</sup>, dont les côtés opposés ont un mètre de longueur de différence, le côté sud étant le plus long (8 m) et le côté est le plus court (5,70 m) (*Pl. 1; fig. 1 et 10*).

Des deux niveaux d'occupation, le premier et le plus ancien (*Pl. 1*) se signale par une couche de terre rouge (sol 127) répandue sur un remblai de fondation en terre gris blanchâtre (*locus* 133); le second (*Pl. 2*) par la percée du mur oriental, une couche de terre blanche (sol 27) et des installations en pierre taillée (escalier 17, autel 6, banquettes 37 et 88) ensevelies sous des décombres de terre gris jaune (*locus* 8) portant par endroits des éboulis des murs et que recouvre la terre noire superficielle.

### Les murs

Les murs sont faits d'assises de moellons bruts, disposées sur deux parements qui enferment un blocage peu épais. Aux montants des portes, des pierres plus grosses et des blocs équarris renforcent la maçonnerie.

#### *Le mur occidental 18 (Fig. 2, 5, 7, 10 et 11)*

Orienté nord-nord-est / sud-sud-ouest, il mesure 6,60 m de long à l'intérieur de la pièce 36. Il se prolonge au nord, au delà du mur 5, pour former le jambage sud de la porte 135, et au sud, au delà du mur 15, semble-t-il, mais arraché jusqu'à 20,70 m d'altitude. Avant de rejoindre ce mur, son parement externe s'incurve vers le sud, tandis qu'au milieu, la poussée des décombres de la pièce 158 lui a donné un fruit de 50 cm sur une hauteur de 70 cm. Le parement interne (*Fig. 2*) fait à 2,90 m du mur 15 un petit décrochement vers l'est, déformé au-dessus de 20,40 m d'altitude par le dévers et situé à l'endroit où celui-ci est le plus accentué. Un contrefort renforce son angle avec le mur 15. Dans le carré D2b/1, le mur 18, épais de 60 cm, s'élève jusqu'à une altitude de 21,72 m et est dégagé au plus haut sur 1,62 m (dans le sondage sud-ouest). Au nord, en D2a/4, il est un peu plus épais (65 cm) et, sur un bon mètre de longueur, précisément à l'arrivée de l'escalier 17, il n'excède pas, à 21,13 m, l'altitude, même actuelle, de la dernière marche : c'est là que se trouvait l'entrée du sanctuaire, au moins dans le dernier état (*Pl. 2; fig. 5 et 7*).

6. Les documents concernant ces fouilles sont conservés en France, à la Maison de l'Orient Méditerranéen, à Lyon (notes, rapports et photographies de chantier; fichier des *loci*; inventaires des objets et des tessons; fiches descriptives, dessins et photographies des objets; plans); en Syrie, aux musées d'Alep et de Lattaquié (objets principaux et inventaires), et à la maison de la Mission à Ibn Hani (autres objets, tessons et double de la documentation).

7. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, 189, 191; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980 (dans le *locus* 36, la banquette 88 est numérotée 48 par erreur); 186, fig. 10-a et b; 188, fig. 11 a et b. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 221, « sondages complémentaires dans la salle 36 du sanctuaire »; 203, fig. 1, plan schématique des chantiers nord et sud en 1983 (même erreur pour la banquette 88); 204, fig. 2; 217, fig. 16; 220, fig. 20 et 21.

*Le mur septentrional 5, et la porte 83 (Fig. 3, 5, 8, 10 et 11)*

Orienté ouest-nord-ouest / est-sud-est, perpendiculaire et appuyé au mur occidental, le mur 5 a 5,15 m de longueur et 75 cm d'épaisseur. Deux brèches l'endommagent en laissant un tronçon central (à 21,49 m d'altitude) et ses extrémités, mieux conservées. À l'ouest, il culmine à 21,63 m sur 1,25 m de longueur, contre l'escalier 17, au pied duquel il a été mis au jour sur sa plus grande hauteur, 1,06 m. À l'autre bout, il forme avec le mur 4 à l'ouest de la pièce 47 un angle droit qui montait encore à 21,33 m.

Cet angle tient lieu de jambage ouest à la porte 83 (Fig. 4 et 6), large de 1,18 m. La solidité de son arête est assurée, au-dessus d'assises inférieures en moellons, par deux grosses pierres équarries superposées, la plus grande en bas, que sépare un lit de pierres allongées. La même technique fut appliquée au jambage est, pilastre de section carrée (63 cm de côté) à l'angle nord-est de la pièce 36, qui se détache de 15 cm du mur oriental de la pièce 47. Il est conservé aussi haut que son pendant (21,38 m), mais possède une assise supplémentaire de pierres taillées, qui sont plus volumineuses au sud qu'au nord. Le seuil de la porte 83, construit en moellons, aligne son bord sud (sommet à 20,75 m) sur le parement interne du mur 5 ; mais, comme l'autre bord (sommet à 20,84 m) n'est pas parallèle, il se rétrécit de 40 cm d'ouest en est, passant de 90 à 50 cm. Il égale en altitude la fondation en moellons des jambages, sans lui être lié, dépasse de 15 cm le dernier sol (*locus* 27) de la pièce 36, tandis que dans la pièce 47 la fouille s'est arrêtée à sa base, à 20,47 m.

*Le mur oriental 7 (Fig. 5, 7, 10 et 12)*

Orienté nord-nord-est / sud-sud-ouest, le mur 7 s'écarte de la perpendiculaire au mur nord, formant un angle légèrement obtus. Épais de 60 cm, il a été mis au jour sur toute sa longueur (5,70 m) à l'intérieur de la pièce 36, et sur 4,75 m seulement à l'extérieur. Hors du sondage à l'angle sud-est, il s'est maintenu à une altitude égale : 21,36 m à l'angle nord-ouest de la pièce 52, 21,29 m contre l'autel 6 (Fig. 9 et 12), 21,22 m dans D2b/3 (à la limite du sondage) ; il est coupé de deux brèches mal colmatées, l'une à 25 cm du mur 31 (Fig. 10), large de 75 cm et ouverte sur 65 cm de haut, l'autre derrière l'autel 6 (Fig. 10 et 15), à 1,45 m de la précédente, large de 80 cm et pleine de terre sous des pierres au sommet, qui descend au moins jusqu'au sol 146 du niveau 1, à 19,90 m de la pièce 52 (Fig. 7). Au sondage, le mur 7 est démolí complètement au-dessus de 20,22 m, obliquement du nord au sud au-dessous et jusqu'à 19,62 m, sommet de la dernière de ses assises qui rejoignent le mur 11 ; sa hauteur dégagée au nord est de 1,70 m. Cette démolition profonde n'est pas postérieure au niveau 2 puisque la terre grise de ses décombres la dissimulait.

*Le mur méridional 15, et la porte 56 (Fig. 6 et 10)*

Le mur 15, épais de 65 cm, a 6,20 m de long entre le mur 18, dont il est solidaire, et la porte 56 ; ses fondations, qui touchent le mur 7, s'étendent sur 8,05 m. Orienté ouest-nord-ouest / est-sud-est, il n'est pas rectiligne ; parallèle au mur nord en bordure de la pièce 55, il dévie vers le sud à l'ouest, restant droit le long de la pièce 57, puis s'incurvant un peu. À l'ouest de la porte, il est bien conservé, son sommet se tient entre 21,53 m et 21,29 m d'altitude, et la différence de couleur des matériaux employés dans sa construction souligne l'alternance des assises de moellons en grès brun rouge et de pierres plates en calcaire gris. Au contraire, son extrémité orientale, longue de 50 cm, qui se confondait avec le jambage est de la porte et venait se loger dans l'angle des murs 7 et 11, est détruite jusqu'à 19,53 m, dans ses fondations.

La porte 56 (Fig. 5, 8, 13-15), large de 1,35 m, comporte un seuil de deux marches qui se partagent l'épaisseur du mur : la marche inférieure au nord (sommet à 20,53 m), n'est que la partie des fondations du mur, ici en petits moellons, laissée à nu par les deux pierres taillées de la marche supérieure, posées directement dessus ; la pierre occidentale (sommet à 20,72 m) est un parallélépipède de 82 × 31 × 20 cm.



Figure 4 – Pièce 47, et seuil 83 au premier plan ; vers le nord-nord-est, en 1983.



Figure 5 – Sanctuaire 36 et, au premier plan, pièce 55 ; vers le nord-nord-ouest, en 1979.



Figure 6 – Pièce 47, et seuil 83 ; au deuxième plan, sanctuaire 36 puis pièce 55 et mur 15 ; vers le sud-sud-ouest, en 1983.



Figure 7 – Angle sud-ouest de la pièce 52 et, au second plan, sanctuaire 36 ; vers l'ouest-nord-ouest, en 1983.



*Figure 8 – Pièce 55 et seuil 56, au deuxième plan sanctuaire 36 ; vers le nord, en 1979.*



*Figure 9 – Autel 6 du sanctuaire 36 (face nord) ; vers le sud, en 1983.*



## Le niveau 2 (Pl. 2)

### Le sol 27 (Fig. 3, 10 et 11)

Épais de 20 à 30 cm, le sol 27 est formé de terre blanche non stratifiée, granuleuse et compacte, dure une fois sèche, qui inclut des poches de terre grise, des pierres en désordre – certaines à fleur de sol –, divers produits de l'activité humaine et des os d'animaux. Nous ne l'avons pas vu dans les angles sud-ouest et sud-est, remplis de terre plutôt grise. Sa surface, à 20,55 m d'altitude environ au pied des installations en pierre taillée, est horizontale et de niveau avec le sommet (20,53 m) de la fondation du mur 15 au seuil de la porte 56, tandis que le seuil 83, à 20,75 m, la dépasse d'une quinzaine de centimètres.

Il contenait nombre de petits fragments de poterie locale (nue ou engobée, lustrée ou non, avec une décoration géométrique en creux, en relief, ou peinte)<sup>8</sup> et étrangère (chypriote et mycénienne)<sup>9</sup> du Bronze récent II ; quelques tessons datent d'autres périodes : le bord usé de cruchette piriforme 83/5047, en terre orangée, retiré des 15 cm inférieurs de terre blanche, dans la moitié sud de la pièce, relève du Bronze moyen II, et le tesson côtelé 83/5031, en terre orangée, est une intrusion byzantine dans le quadrant nord-ouest de D2b/2, entre 20,41 m et 20,54 m d'altitude. Il y avait, en outre, deux rondelles découpées dans des tessons (83/5048, diamètre 3,5 cm, et 83/5151, diamètre 3,8 cm) ; des silex taillés (83/5030 ; lame à section trapézoïdale et sans retouche 83/5141 ; pointe triangulaire 83/5169) ; une pointe de javeline (83/5002) en bronze, cassée au bout (longueur 12,7 cm), trouvée droite, la soie en haut, entre 20,16 m et 20,29 m d'altitude devant l'autel 6, au sud ; deux poinçons taillés dans des os longs et brisés à la pointe (83/5053, long de 3,5 cm, et 83/5054, long de 2,6 cm) ; une scorie (83/5043) et un noyau d'olive (79/6055). Ces menus débris durent être en grande partie apportés avec la terre blanche pour asseoir le sol 27.

### Les installations en pierre taillée

La pièce 36 possède quatre installations en pierre taillée réparties latéralement dans ses deux tiers nord et qui, mis à part l'escalier 17 logé dans l'angle nord-ouest, lui sont particulières. À peine entré, le visiteur apercevait, contre le mur du fond, la plus imposante d'entre elles, l'autel à quatre degrés (*locus* 6). Les banquettes 37, le long du mur nord, et 88, dans le prolongement de la marche inférieure de l'escalier, à proximité gênante de ce dernier (40 et 25 cm respectivement), l'obligeait ensuite à gagner sans détour le centre de la pièce. Toutes reposent sur le sol 27, mais la banquette 88 y enfonce en outre les deux pierres de son compartiment sud.

8. Bols (bases annulaires 83/5063, 83/5176 ; carène avec bord 83/5150), marmites (bord 83/5066), lampes en forme de coquille (bords 83/5062 et 83/5144 brûlés, et 83/5143), anses annulaires. Bord en terre rouge brun et noire, lustrée (83/5146) ; tesson en terre chamois avec un engobe jaune beige, décoré de deux doubles lignes parallèles de points creux (83/5032) ; anse plate incomplète en terre noire lustrée, décorée de lignes incisées parallèles aux bords (83/5033) ; tesson de panse en terre grise avec deux côtes parallèles et horizontales sous engobe noir (83/5058) ; tesson verdâtre avec bande en relief décorée d'un quadrillage incisé (83/5060) ; tesson en terre chamois avec décoration peinte de lignes quadrillées brunes sur engobe

be rosé (83/5057) ; tesson gris beige décoré de bandes brunes peintes (83/5147) ; tesson beige avec quadrillages peints en rouge et en brun (83/5045).

9. **Chypriote** : types *White Slip*, bols à lait à décoration géométrique peinte en brun sur engobe blanchâtre (83/5035-5036, 83/5056, 83/5149, 83/5180) ; *Base Ring*, col de gros *bilbil* en terre ocre à surface brune (83/5046), base en terre orangée lustrée (83/5059) ; monochrome, bords de bol brun chamois (83/5145) et brun rouge avec anse fragmentaire (83/5179).

**Mycénienne** : tessons à pâte très fine orangée (83/5034) ou beige (83/5178 et 83/5181) avec une décoration peinte géométrique ou figurative.

– L'escalier 17 (Fig. 3, 5, 7, 8, 10 et 11), appuyé au mur 5 et large de 1 m, comporte trois marches de 22 cm de pas, formées par trois monolithes parallélépipédiques de taille voisine <sup>10</sup>, mordant l'un sur l'autre et assis sur un bourrage de pierres et de terre noire dont le tassement avait fait basculer quelque peu les deux derniers, brisés transversalement près du mur. Le monolithe inférieur, haut de 28 cm au sud où il pose à 20,58 m sur le sol 27, est demeuré horizontal à 20,86 m (extrémité sud) / 20,90 m (extrémité nord). Les hauteurs additionnées des marches (75 cm) donne celle de l'escalier à l'origine, avec un palier à 21,30 m d'altitude environ, à peine plus élevé que le sommet actuel (21,13 m) du mur 18, à l'ouest, seuil de l'entrée du sanctuaire.

– Adossé au mur oriental 7 dans le grand axe du sanctuaire, l'autel 6 (Fig. 1, 5, 8, 9 et 12), de base rectangulaire (2,30 × 1,38 m) à 20,50 m d'altitude, s'élève de 69 cm en quatre degrés affaîssés au centre, faits, deux partiellement, en pierres de taille, et qui recouvrent un bourrage de pierres (denses et agencées sous les trois premiers) et de terre noire (prépondérante sous le dernier) mêlée à quelques tessons ; le bourrage est visible de chaque côté où un enduit, aujourd'hui désagrégé, devait, sinon le contenir, du moins le dissimuler. Les deux parallélépipèdes droits de la marche supérieure, travaillés avec soin et d'égales dimensions <sup>11</sup>, constituent la table de l'autel ; elle est longue de 2,30 m, large de 44,5 cm (au

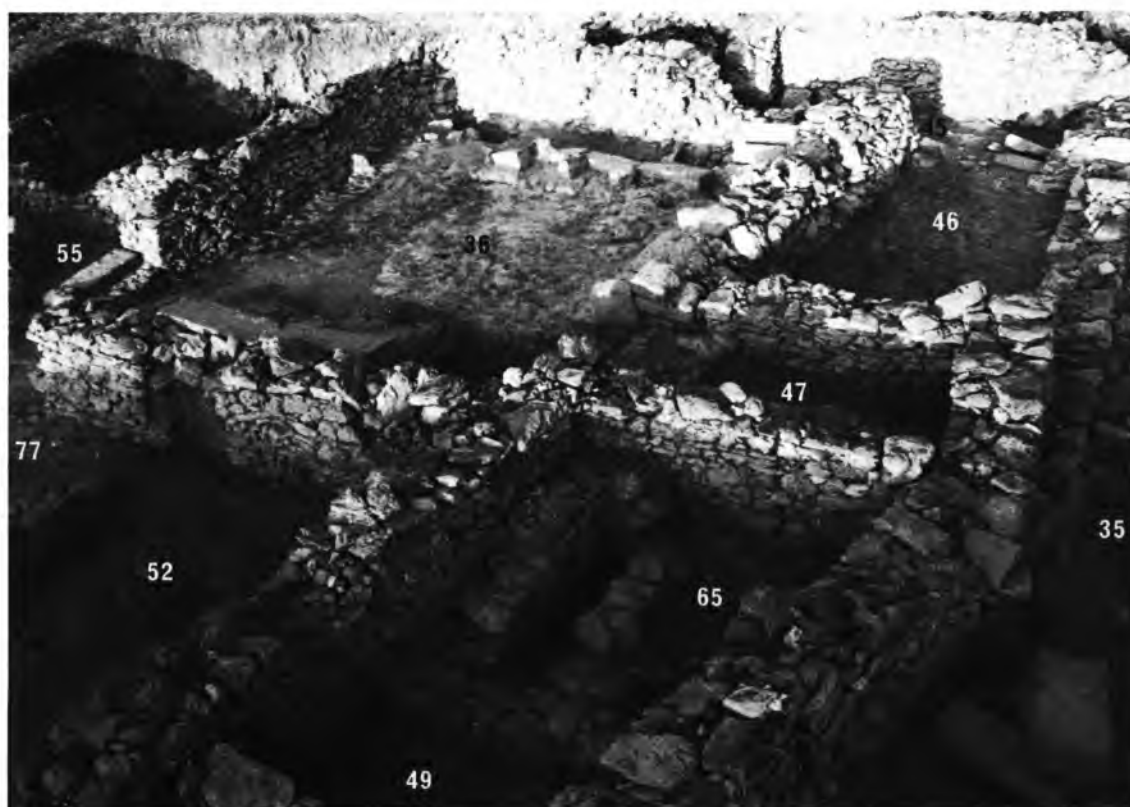


Figure 10 – Sanctuaire 36 ; vers l'ouest, en 1981.

10. Monolithe inférieur, à l'est : longueur 92 cm, largeur encore inconnue, hauteur 28 cm au sud, 23 au nord. Second monolithe : 98 × 39,5 × 23,5 (sud) / 20 (nord) cm. Monolithe supérieur : 96,5 × 27 (sud) / 31,5 (nord) × 23,5 cm.

11. Bloc nord : 112 × 43,5 × 28 cm ; bloc sud : 114 × 44,5 × 27 cm.



sud) / 43,5 cm (au nord) et haute de 26 cm, à l'altitude maximum actuelle de 21,19 m (angle sud-est) / 21,17 (angle nord-est) ; son sommet est inférieur de 10 cm à ce qui restait du mur 7 contre lequel elle s'appuie (cf. fig. 7, 10 et 15) ; le bloc nord, qui jouxte la troisième marche, devait initialement porter sur elle comme le bloc sud. Plus on descend, plus les marches se révèlent mal construites et dégradées, et leur hauteur s'accroît tandis que leur pas et les dimensions des pierres de taille diminuent. La troisième, disjointe, se compose de trois de ces pierres<sup>12</sup>, encore de bonne facture, et apparaît moins longue que la table. Contrairement aux autres marches, elle n'est pas placée sur l'inférieure, mais contre elle. Les assises du bourrage qui la supportent descendent jusqu'à 20,37 m d'altitude. Le premier et le second degrés ne possèdent de pierres taillées, ou seulement équarries, qu'aux extrémités<sup>13</sup>, un coffrage de bois ayant pu maintenir les cailloux qui remplissent l'espace intermédiaire. Une pierre taillée (40 × 22 × 15 cm) précède le premier, de niveau avec lui (sommet à 20,67 m) et désaxée de 15 cm environ.

– La *banquette basse* 37 (Fig. 3, 5 et 8) flanque le mur septentrional sur 3,43 m de longueur. Elle laisse moins d'un demi-mètre entre elle et l'escalier, et arrive au ras de la porte 83. Haute de 26 cm et profonde de 70, elle aligne au sud quatre parallélépipèdes de pierre<sup>14</sup> placés bout à bout et à plat entre 20,54 m et 20,62 m d'altitude sur le sol 27. Les trois plus grands, comparables à ceux de la table de l'autel 6, formaient un siège horizontal à 20,89 m, aujourd'hui un peu disjoint, alors que le quatrième détermine à l'extrémité ouest un degré long de 43 cm qui ne monte qu'à mi-hauteur (20,70 m). Des pierres comblent l'espace (encore non fouillé) entre eux et le mur 5. La face supérieure du bloc oriental est creusée aux deux angles sud, à 8 cm du bord sud et 16 des petits côtés, d'un trou de goujon de 4,5 cm de diamètre et profond de 9. Trois pierres taillées<sup>15</sup> appuyées au mur 5 forment, aux extrémités et au centre de la banquette, des accoudoirs hauts de 30 cm environ et larges d'une quinzaine, qui tiennent un peu plus des deux tiers de sa largeur. Les pierres des accoudoirs latéraux, qui touchent le sol 27, sont posées debout derrière les blocs précédents, l'orientale encastrée de 4 cm dans l'angle de son voisin ; celle de l'accoudoir central est placée de chant et dessus.

– Parallèle au mur occidental 18 et à 1 m de lui, éloignée de 25 cm à peine de l'escalier, la *banquette* 88 (Fig. 2, 5 et 10) est un long assemblage, bas et étroit (15 cm de haut sur 35 cm de large) ; elle se compose de trois blocs rectangulaires mis bout à bout sur le sol 27 et culminant à 20,65 / 75 m. Au centre et au sud, ces blocs constituent la paroi du fond de deux compartiments de 50 cm de côté environ, ouverts face à l'autel. Le bloc sud, anciennement déplacé et amputé, complèterait exactement le compartiment voisin avec la longueur d'un mètre du bloc nord, brisé en deux au milieu, et donnerait à la banquette une longueur originelle de 2,80 m. Les trois pierres latérales des compartiments dépassent de 15 cm le sommet des blocs ; la pierre sud (39 × 39 × 38 cm), la seule à avoir été taillée et uniquement dessus et sur ses parties visibles au nord et à l'est, ainsi que la pierre centrale (42 × 38 × 17,5 cm) s'enfoncent de 10 cm dans la terre blanche du sol 27 (Fig. 7 et 11). Le compartiment nord, situé au milieu de la banquette, abritait une marmite enterrée jusqu'au bord (fond à 20,40 m d'altitude).

12. Bloc nord : 71 × 33,5 × 26 cm ; bloc sud : 72 × 35,5 × 25 cm ; bloc central : longueur 47 cm.

13. Second degré, bloc nord (taillé) : 37 × 26 × 19 cm ; bloc sud (équarri) : 42 × 24,5 × 12 cm. Premier degré, bloc nord (équarri) : 29 × 29 × 26 cm ; bloc sud (taillé) : 33 × 26 × 20 cm.

14. D'ouest en est, premier bloc : 43 × 29 × 10 cm, écorné au nord-est. Deuxième bloc : 95 (sud) / 94

(nord) × 42 (est) / 41 (ouest) × 25 cm. Troisième bloc : 100,5 (sud) / 94 (nord) × 44 (est) / 39 (ouest) × 26 (ouest) / 24 cm (est). Quatrième bloc : 97 (sud) / 81,5 (nord) × 36,5 × 23 cm.

15. Accoudoir ouest : 48 × 32 × 15 cm. Accoudoir central : 39 × 31,5 × 15 cm. Accoudoir est : 60 × 39 / 35 × 18 cm.

### Les décombres

Deux couches de matériaux de couleur différente comblaient le sanctuaire. L'inférieure, de terre argileuse gris jaune (*locus* 8), épaisse de 30 à 40 cm au milieu de la pièce avec une surface à 20,81 m, remontait sur les côtés, en particulier à l'approche du mur occidental qu'elle chausait sur 70 cm de hauteur entre D2a/4 et D2b/1. Elle noyait complètement la banquette 88 et le siège de la banquette 37. Elle atteignait presque le sommet de la seconde marche de l'autel au sud et la recouvrait au nord. Elle n'incluait des pierres qu'au sud-ouest. De la terre noire, mêlée au nord-ouest à un amoncellement de pierres tombées à l'intérieur de la pièce sur la terre gris jaune et qui affleuraient à 21,82 / 21,95 m, avait parfait le comblement.

Pierres et terre gris jaune sont des décombres du sanctuaire. La faible quantité des pierres et la hauteur assez régulière des ruines pourraient indiquer qu'on n'avait construit en pierre que la moitié inférieure, hors fondation, des murs, et l'épaisse terre gris jaune témoignerait de l'emploi du torchis dans leur partie haute et pour le toit. Vu la largeur du sanctuaire, des poteaux devaient supporter ce toit. Dans l'angle nord-ouest de D2b/2, une dalle en forme de trapèze rectangle (bases 40 et 30 cm, hauteur 32), de 14 cm d'épaisseur et à ras du sol 27 (sommet à 20,50 m), située à 53 cm de la banquette 37 et orientée de même (Fig. 3), a pu servir d'appui à l'un d'eux. Il n'y avait pas d'étage.

C'est le toit qui s'effondra le premier, suivi du torchis des murs qui entraîna dans sa chute, à moins qu'elle ne fût provoquée par elles, les pierres trouvées au sud-ouest. Au nord-ouest, les murs ne s'effondrèrent sur la terre gris jaune qu'une fois libérés de leur superstructure.

### Le matériel

La couche superficielle de terre noire renfermait quelques tessons romain (base d'amphore 79/5306) et byzantins (pannes côtelées 79/5305, 79/5390) parmi les nombreux fragments syriens et étrangers (mycéniens<sup>16</sup> et surtout chypriotes des types *White Slip* et *Base Ring*) du Bronze récent II ; divers objets en argile cuite<sup>17</sup>, en pierre<sup>18</sup>, en bronze<sup>19</sup> et en ivoire<sup>20</sup>, ainsi que des silex taillés (79/5163, 79/5301-5302, 79/5440-5441), une scorie (79/5442), un oursin fossile (79/5035, à 21,00 m dans la porte 56) et des coquillages (dentale 79/6004).

Les décombres de terre gris jaune contenaient des tessons du Bronze récent II locaux<sup>21</sup> et chypriotes<sup>22</sup>, un tesson de jarre peignée du Bronze ancien III (80/5290) et une scorie de

16. Bord et anse d'un cratère (Fig. 17 et 18) en argile jaune, avec une décoration peinte brune de bandes et de motifs ressemblant à des écailles, et dont les fragments (79/5047, 79/5318, 79/5330 et 79/5751) étaient disséminés au-dessus de l'angle sud-est du sanctuaire et de la pièce 55.

17. Partie supérieure trouée d'une plaque d'applique murale 79/5079 (Fig. 18), à 20,90 m d'altitude près du mur 15 et à 60 cm de l'angle sud-ouest de la pièce (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189).

18. Bord de récipient 79/5081 (Fig. 17 et 18), sculpté sur le plat d'un bandeau de spirales, à 21,08 m d'altitude, à 40 cm du mur 18 et à 2,30 m du mur 15. Perle 79/5615 (Fig. 17 et 18) en quartz laiteux translucide, à 21,15 m d'altitude dans l'éboulis de pierres à la limite nord de D2b/1 (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189). Fond de flacon 79/6003 en albâtre, dans la berme entre D2a/4 et D2b/1.

19. Pointe de flèche 79/RS.9 (Fig. 18), à 21,10 m d'altitude dans l'éboulis de pierres entre l'escalier et le côté sud de D2a/4. Aiguille 79/5074, à 21,15 m d'altitude dans D2b/1 sud-est.

20. Demi-manche de fuseau cylindrique 79/5063 (2,7 × 1,4 cm), à décoration géométrique gravée, à 21,06 m d'altitude et à 75 cm du bloc central de la banquette 37, dans D2b/2. Voir *infra* l'étude de J. Gachet, n° 2.

21. Couvercle incomplet de pyxide 80/5291, en terre jaunâtre, entre le mur 18 et la banquette 88, dans la berme entre D2a/4 et D2b/1 ; bord 79/5484, en terre beige, et bec 79/5492, en terre rose, brûlé, de lampes coquilles dans D2b/1 sud-ouest ; plaque d'applique murale 80/5323 (Fig. 18) en terre rose ocre et décorée de lignes ondulées incisées (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189), rondelles 80/5324 (ø 4,2 cm) et 80/5325 (ø 3,5 cm) taillées dans des tessons et base de vase en albâtre 80/5326 dans D2b/2 nord-est.

22. Bols à lait *White Slip* : anse 80/5286 en terre brun clair avec engobe jaunâtre, dans la berme entre D2a/4 et D2b/1 ; bord avec anse cassée 80/5322, en terre brune, dans D2b/2 nord-est. *Bilbils Base Ring* : 79/5493, en terre grise, et 79/5498, anse en terre rose, dans D2b/1.

bronze (80/5292), les deux dans la berme entre D2a/4 et D2b/1, quatre fragments de pyxide en ivoire 80/5103 (*Fig. 17*)<sup>23</sup>, entre 20,65 et 20,80 m d'altitude à l'ouest et presque au-dessus de la banquette 88 à la limite nord de D2b/1, un morceau d'enduit cuit épais de 2,3 cm (79/5501) et la lame de faucille en silex 79/5502 dans D2b/1 sud-ouest. Ils avaient enseveli quelques objets abandonnés par les desservants du sanctuaire dans le secteur du bloc nord de la banquette 88 : la cruchette mycénienne 80/5101 (*Fig. 17 et 18*)<sup>24</sup>, en terre orangée très fine, décorée de bandes horizontales peintes en rouge, debout à l'extrémité sud de ce bloc ; le bol caréné 80/5100 (*Fig. 17*), au bord cassé, retourné sur le sol 27, à 20,55 m d'altitude, contre le bloc et à 10 cm du compartiment nord ; de l'autre côté de la banquette, à 15 cm du mur occidental et à 20,75 m d'altitude, le trépied en bronze 80/5102 (*Fig. 17 et 18*)<sup>25</sup>, dont la taille est proportionnée à celle de la cruchette. Malgré l'apparence, la pyxide 79/RS.21 (*Fig. 17 et 18*)<sup>26</sup>, qui n'avait plus ni fond ni couvercle, n'était pas en place à 20,34 m dans l'angle sud-ouest du sanctuaire, un morceau ayant été retrouvé à plat juste au-dessus, à 20,42 m. Elle est illustrée de deux scènes gravées : deux hommes imberbes, de profil sauf le buste, debout les jambes écartées et les bras en croix, vêtus d'un pagne très court, se tendent la main par dessus un petit arbre stylisé à six branches bouclées ; de l'autre côté d'une rosace à six branches, ils trouvent leur pendant dans le règne animal avec un taureau à bosse et un bouc, tous deux passants, face à face de chaque côté d'un arbre. Enfin, une applique murale<sup>27</sup>, dont nous n'avons retrouvé que le cuilleron (79/5616, *fig. 18*), était tombée à 20,65 m devant la porte 83, à 15 cm du jambage oriental.

### Le niveau 1 (*Pl. 1*)

Le niveau 1, reconnaissable à la couche de terre rouge du sol 127 immédiatement sous le sol 27 de terre blanche du niveau 2, n'a été mis au jour que dans la moitié sud de la pièce. Cependant, dépassant de l'escalier 17, deux blocs taillés aussi larges que ses marches<sup>28</sup> gisent côte à côte parallèlement au mur 18, l'oriental pris sous la seconde marche (*Fig. 11*). Leur face supérieure, horizontale à 20,61 m, affleurerait au sol 27 dont ils n'ont été dégagés que sur 14 cm de hauteur. Peut-être représentent-ils les vestiges d'un premier escalier, sinon les fondations de 17.

#### *Le sol 127 (fig. 11)*

La couche de terre rouge n'existait plus en avant de l'autel 6 ni, comme le sol du niveau 2, dans les angles sud de la pièce. Son épaisseur décroît de 10 à 2 cm d'est en ouest pour maintenir sa surface à peu près horizontale entre 20,18 m d'altitude près de l'autel et 20,29 m à l'est du compartiment sud de la banquette 88. Pulvérulente et homogène, elle a livré un peu de matériel<sup>29</sup>. Le seuil 56 compte alors une marche supplémentaire avec la fondation du mur 15 qui dépasse de 30 cm de la terre rouge.

23. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189. Voir *infra* l'étude de J. Gachet, n° 11.

24. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189 et 190, fig. 12 : f.

25. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, 189 et 190, fig. 12 : e.

26. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187 ; 188, fig. 11 : c, et 189. Voir *infra* l'étude de J. Gachet, n° 24.

27. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189.

28. Bloc ouest : longueur 48 cm ; largeur 28 cm. Bloc est : longueur visible, dépassant de l'escalier, 40 cm ; largeur 30 cm.

29. Tesson en terre rouge lustrée à l'extérieur et côtelée à l'intérieur, 83/5265 ; bord *Base Ring* chypriote, 83/5263 ; tesson mycénien en terre beige fine décorée de bandes brunes, 83/5264. Os, phalange et dent d'animal, 83/5260-5262.



*Figure 11 – Sanctuaire 36, pendant la fouille de 1983, vers le nord-ouest :  
premier plan, échelle (mètre) posée sur le remblai de fondation 133 ;  
deuxième plan, sol rouge 127 ;  
troisième plan, partie inférieure du sol blanc 27.*



*Figure 12 – Autel 6 du sanctuaire 36 ; vers l'est, en 1979.*

### *Le matériel*

Quatre objets qui se trouvaient sur le sol 127 ou presque, du côté ouest, ont pu être laissés par les utilisateurs de ce sol, sinon apportés avec la terre blanche du niveau 2 : la perle olivaire 83/5112 (*Fig. 17*), en terre cuite brune, cannelée et percée longitudinalement ; la lame de faucille 83/5044 en silex, à plat ; l'hameçon 83/5005 en bronze ; la cruchette (?) miniature 83/5113 (*Fig. 17 et 18*) en terre chamois, qui, debout, enrobée de terre blanche et brisée à l'ouverture, ne touchait pas le sol.

### *Le remblai de fondation (Fig. 11)*

Dans le tiers sud de la pièce 36, les fouilles se sont arrêtées juste sous la terre rouge du niveau 1, à la surface d'une terre gris blanchâtre (*locus* 133), sur laquelle sont écrasés quelques tessons ; elle est faiblement inclinée vers l'est-sud-est, de 20,25 m d'altitude près de la banquette 88 à 20,04 m à côté de l'autel 6 et 19,97 m sous le seuil 56 (56 cm plus bas que sa marche en moellons. La face ouest du sondage dans l'angle sud-est, apparemment à l'écart des dégâts causés aux murs 7 et 15, ne montre rien d'autre que cette terre, non stratifiée, jusqu'au fond à 19,51 m. Nous pensons avoir atteint avec elle la terre rapportée des fondations de la pièce 36.

## LES ANNEXES VOISINES DU SANCTUAIRE

### **La pièce 47** (*Pl. 1 et 2 ; fig. 1, 3-6, 8 et 10*)

La pièce 47 <sup>30</sup> en D2a/3, de 3 mètres carrés et à peu près rectangulaire (2,20 m sur 1,40 m), ouvre presque entièrement son petit côté sud sur le sanctuaire, au nord-est. Les anciens occupants n'y ont laissé, en fait de sol, qu'une mince couche de terre grise indifférenciée comprise entre les pierres du *locus* 134 (un mur probablement du Bronze moyen II) qui garnissent son fond, et celles, mêlées de terre noire, qui sont tombées de ses propres murs.

### *Les murs*

Avec une hauteur de 80 cm environ au-dessus de la terre grise, les murs se sont maintenus à une altitude quasi égale qui atteint 21,53 m au nord-ouest. Ils sont épais de 48 cm (mur 48), 55 cm (mur 4), et 60 cm (mur 13). Assises de moellons et lits de pierres plates plus petites alternent au parement externe des murs 4 et 13. De gros blocs équarris séparés par une assise de petites pierres renforcent tous les angles saillants (*cf. supra* sanctuaire 36, porte 83). Le mur 13, qui n'est assis qu'à moitié sur le mur 12, l'habille au sud de son parement interne. Celui-ci descend au moins jusqu'au fond de la fouille, comme les autres murs, mais avec un appareillage négligé à partir de 20,80 m d'altitude, donc contre le mur 12, que cachait la terre grise. À l'est, la porte 84, large de 0,95 à 1 m, possède un seuil constitué par les assises inférieures du mur 48, à la même altitude (20,84 m) que celui de la porte sud 83. Des pierres, disposées en assises à deux parements ou parpaignes, la condamnent ; elles sont conservées sur 50 cm de hauteur et égalent à 21,39 m le sommet des murs.

### *La couche de terre grise*

Épaisse de quelques centimètres à peine sur le mur 134 et d'une vingtaine à l'ouest, la terre grise forme, avec de nombreux petits tessons locaux usés, de la poterie chypriote <sup>31</sup> et

30. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, 189, 191 ; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980 ; 186, fig. 10-a et b ; 188, fig. 11-a et b. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 221, « sondages complémentaires (...) dans l'annexe 47 » ; 203, fig. 1, plan

schématique des chantiers nord et sud en 1983 ; 204, fig. 2 ; 217, fig. 16.

31. *White Slip* : panse de bol à lait avec décoration en échelle peinte en brun sur engobe blanchâtre (83/5072) ; *Base Ring*.

des ossements animaux <sup>32</sup>, le sol de la pièce à 20,70 m d'altitude, 15 cm plus bas que le seuil des portes. Il n'y avait aucun objet sur ce sol.

#### *Les décombres*

Mêlant moellons des murs, terre noire et tessons de poterie locale <sup>33</sup> et importée <sup>34</sup> jusqu'au haut des murs, les décombres ont livré, à 20,92 m, le cou d'un canard en ivoire (79/5067) <sup>35</sup> qui servait de boîte à fard, à 21,00 m, un hameçon en bronze (79/5069), et, à 21,30 m, un fragment de poignard du même métal (79/5068) <sup>36</sup>.

#### **La pièce 55** (*Pl. 1 et 2 ; fig. 1, 5, 8, 10, 13-15*)

La pièce 55 <sup>37</sup> fait pendant (en D2b/3) à la 47 au sud-est du sanctuaire sur lequel elle ouvre largement. Trapèze de deux mètres carrés, défigurée au nord-est par l'arrachement des murs, elle enserre avec ses deux portes à seuil de pierre distantes de 1,15 m un espace coudé de 1,92 m de largeur maximum, que meuble le bassin monolithique 16 dressé dans l'angle sud-est sur un socle de dalles. Une couche de terre grise séparait les pierres du bourrage de fondation de celles des décombres noyées dans la terre noire.

#### *Les murs*

Le mur septentrional 15 et sa porte 56 ont été décrits avec le sanctuaire qu'ils limitent au sud (*cf. supra*).



a



b

Figure 13 – Pièce 55, avec angle des murs 10 et 11, bassin 16. a : au premier plan, seuil 56 ; vers le sud, en 1979. b : vers l'est, en 1979.

32. Deux phalanges (83/5073-5074), trois dents (83/5075-5077) et un osselet de petit ruminant ; une vertèbre de poisson (83/5078).

33. En particulier un fragment d'applique murale, 79/5419 (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189).

34. **Chypriote** : *White Slip* (bords 79/5406 et 79/5418, anse 79/5411 et panse 79/5416 de bols à lait) ; *Base Ring* (anse plate 79/5425 et base annulaire 79/5429).

**Mycénienne** : 79/5417, avec une décoration peinte brune.

35. Voir *infra* l'étude de J. Gachet, n° 21.

36. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189.

37. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, "l'escalier" dont la pièce 55 aurait été la cage, et 191, "passage au sud-est (du sanctuaire 36), par l'escalier" ; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980 ; 186, fig. 10-a ; 188, fig. 11-a et b. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 203, fig. 1, plan schématique des chantiers nord et sud en 1983 ; 204, fig. 2 ; 220, fig. 20 et 21.



Figure 14 – Pièce 55, angle sud-ouest de la pièce 78 et couloir 78; vers l'ouest, en 1979.



Figure 15 – Pièce 52, 77 et 78; vers le sud-sud-ouest, en 1980.





Figure 16 – Angle sud-ouest de la pièce 78 et couloir 78; vers l'ouest-sud-ouest, en 1984.

A l'origine, le mur oriental du sanctuaire faisait, au delà de sa section démolie et avec la même épaisseur, un décrochement vers l'ouest de 60 cm (mur 11), puis repartait plein sud en donnant naissance au mur perpendiculaire 10, clôture méridionale de la pièce 55. Le mur 11, coiffé à l'angle nord-ouest par un bloc à 21,09 m d'altitude, à peine équarri, long de 40 cm et épais de 25, n'existe plus au-dessus de 20,27 m sur la moitié de sa longueur à l'est (Fig. 13 et 14). Quant au mur nord-sud, on l'amputa jusqu'au mur 10, en laissant la coupure à vif et des moellons dépasser dans le couloir 78 en particulier aux assises sous 20,66 m de son parement à l'extrémité orientale actuelle du mur 10 (Fig. 14 et 16).

Long de 1,08 m dans la pièce 55 et large de 60 cm environ (Fig. 13 et 14), le mur 10 se termine à l'ouest par le jambage, unique, de la porte 82, dont la construction a fait appel non seulement à la pierre, sous forme de moellons et de blocs bruts ou taillés, mais aussi au bois. La partie inférieure visible du jambage est une pierre de taille de section rectangulaire (56 × 46 cm), haute de 77 cm et tenant la largeur du mur, dont la base apparut à 19,90 m dans le couloir 78 ; elle porte un trou de goujon rectangulaire aux deux angles externes de sa face supérieure. Des assises en moellons du mur 10, hautes en tout de 25 cm environ, empiètent sur elle de 27 cm et la séparent avec de la terre à l'ouest d'une seconde pierre de taille ; celle-ci, de 56 × 30 × 26 cm, encochée dessous, est découpée au bord interne inférieur pour s'adapter aux moellons de la dernière assise, et penchée dans la porte avec les deux blocs bruts qu'elle supportait encore jusqu'à 21,30 m d'altitude lors de sa découverte en 1979. La terre avait remplacé une poutre de 56 cm de longueur et de 19 cm sur 15 de section, chaînage chevillé et emboîté aux pierres de taille, dont la décomposition fit basculer le jambage. Celui-ci déversa alors ses pierres du haut qui défoncèrent le mur 29, en face.

La porte 82 (Fig. 13 à droite), large de 84 cm, alignait sur la face sud du mur 10 un seuil de trois dalles rectangulaires coiffant un soubassement paré d'assises de petites pierres. Deux dalles sont encore en place, disposées l'une, au centre (sommet à 20,31 m), dans le sens de la longueur (45 cm), l'autre, à l'ouest (sommet à 20,33 m), dans le sens de la largeur (20,5 cm). Le soubassement, bien construit, et exhumé jusqu'à 19,83 m dans le couloir 78, s'appuie aux murs 10 et 29.

Le mur occidental 29 (Fig. 14) s'élève jusqu'à 21,35 m, avec une hauteur dégagée de 1,10 m dans la pièce 55 qu'il longe sur 1,89 m, et de 1,30 m à l'extérieur. Il ramène son épaisseur de 62 cm, à son départ du mur nord 15, à 55 cm à partir de la porte 82 où il s'est écroulé dans la pièce 57.



### *Le bassin 16 et la couche de terre grise*

Le bassin 16 (*Fig. 13, 15 et 19*), haut de 45 cm, est un monolithe grossièrement taillé en parallélépipède droit, de 30 cm sur 25 de section, et évidé dans sa face supérieure en cupule peu profonde, au bord rectangulaire de 17,5 cm sur 15. Placé de biais dans l'angle sud-est, un peu incliné vers le mur 11 qu'il ne touche que du haut d'une arête, et sans contact avec le mur 10, il porte sur une dalle horizontale (sommet entre 20,42 et 20,50 m), oblongue (39,5 × 31 cm maximum), épaisse de 11 cm, et éloignée de 5 cm du mur 11 et de 8,5 cm du mur 10. Deux autres dalles similaires mais disposées côte à côte à 4,5 cm d'intervalle dans l'autre sens, donc parallèlement au mur 10, engagent leur extrémité orientale sous la précédente séparée d'elles par une épaisseur de 2 à 4 cm de terre grise. Avec elles commence le bourrage de fondation.

Sol et décombres du toit se confondaient dans la couche de terre grise, épaisse de 30 cm, qui emplissait la pièce jusqu'à 20,70 m d'altitude, sous les pierres tombées des murs (surtout contre 29) et la terre noire. Les seuils et le socle du bassin nous donnent, pour le sol originel, une altitude comprise entre 20,30 m et 20,40 m, sous laquelle la terre grise contenait des tessons du Bronze récent, locaux et chypriotes, mais aussi, semble-t-il, d'époque postérieure<sup>38</sup>, un morceau d'enduit courbe, épais de 3,9 cm, en terre brune incluant de la paille (84/5124), une scorie de bronze (84/5125), des ossements animaux (deux dents et un os du tarse, 84/5126) et un murex (?) usé (84/5127).

### **La pièce 52 (*Pl. 1 et 2 ; fig. 1*)**

La pièce 52<sup>39</sup> en D1b/1, presque rectangulaire (4,10 m sur 2,80 m) et de 11 mètres carrés, jouxte sur un petit côté le sanctuaire à l'est. Elle n'a jamais eu d'issue qu'au sud, sur la pièce 77.

Deux niveaux d'occupation s'y succédèrent, reconnaissables, le premier (*Pl. 1*) à un sol de terre (*locus* 146), le second (*Pl. 2*) surtout à des modifications architecturales.

### *Les murs*

Les murs ouest et nord (7 et 31), proches de la surface du tell, tranchent par leur hauteur conservée sur les autres, plus bas de 90 cm, à l'est et au sud-est.

Des deux brèches que le mur occidental 7 (mitoyen du sanctuaire et décrit avec lui, *cf. supra*) montre dans la pièce 52, celle qui se trouve à la porte ne s'arrête pas au sol 146 (*Fig. 7*) qui, par conséquent, n'est pas le sol le plus ancien du niveau 1.

Épais de 60 cm, orienté ouest-nord-ouest / est-sud-est, le mur septentrional 31, le plus élevé, atteint 21,43 m.

Le mur oriental 74 lui est lié et ne fait qu'un avec le mur 33 qui le prolonge au nord. Épais de 68 cm, il a été retrouvé sur 6,25 m de longueur jusqu'au mur 9 dans la pièce 78 au sud. D'abord perpendiculaire au mur 31, il oblique, à 2,10 m de lui, un peu vers le sud. Sur 3,50 m de long, en bordure de la pièce 52 et jusqu'à la pierre cotée 20,38 m dans 77, il émergeait tout juste des derniers sols environnants qui, par contre, le noyaient entre cette

38. Bord de plat, épaissi et rentré, en terre orangée très fine, recouvert à l'intérieur comme à l'extérieur d'un engobe rouge, et décoré au sommet d'une bande horizontale peinte en brun (84/5119); tesson en terre rouge brique clair, jaunâtre à l'extérieur, portant deux bandes parallèles cordées en relief (84/5121).

39. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, "Au sud-est se trouve un autre ensemble", et 191, "les bâtiments situés à l'est"; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980; 186, fig. 10 a; 188, fig. 11 a. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222; 203, fig. 1, plan schématique des chantiers nord et sud en 1983; 204, fig. 2; 217, fig. 16; 220, fig. 20 et 21; 223, fig. 23.

pierre et le mur 9. Aussi élevé à l'origine que le mur 33, il avait été démoli au niveau 2 par les bâtisseurs de la pièce 80 qui durent, à court de place, rentrer son parement est, lacunaire au nord, pour loger le jambage 53 de la porte, et le pourvoir probablement d'une superstructure en torchis dans laquelle mordaient les pierres taillées du jambage en saillie au-dessus de lui.

Parallèle au mur nord, le mur méridional 73, épais de 55 cm et long de 3,20 m, s'appuie au mur 74 et laisse à l'ouest 80 cm pour une porte. Sa moitié occidentale s'élève à 20,60 m, mais l'autre avait été abattue jusqu'à 20,18 m, sauf une grosse pierre à 20,37 m au milieu du parement interne qui, seule, demeura visible au niveau 2 (*Fig. 15*) dans ce qui fut peut-être alors une deuxième porte.

#### *Le niveau 2 (Pl. 2 ; fig. 10 et 15)*

En fait de sol, une terre argileuse grise, répandue à 20,23 m dans toute la pièce et sur la partie détruite du mur sud, marque le niveau 2, qui n'y a laissé aucun objet.

Au-dessus, les pierres tombées des murs montaient jusqu'à 21,10 m, sous une couche superficielle de terre noire et de cailloux épaisse de 40 cm.

Parmi les pierres se trouvaient deux fusaïoles<sup>40</sup> coniques en stéatite, beaucoup de tessons du Bronze récent II, locaux<sup>41</sup> et étrangers<sup>42</sup>, des silex taillés (79/5812-5818) et une scorie (79/5819). Quant à la terre noire<sup>43</sup>, elle offre un échantillonnage typique de cette couche avec une poterie abondante du Bronze récent II, locale, chypriote (bols à lait *White Slip* : bord avec une moitié d'anse 79/5779, par exemple) et mycénienne (base de rhyton 79/5776, à engobe brun lustré<sup>44</sup>) ; de rares tessons bien antérieurs (panse de jarre 79/5785, en terre rouge à cœur gris et décor peigné, du Bronze ancien III) ou beaucoup plus tardifs (panse de marmite 79/5784, en terre rouge foncé et côtelée, d'époque byzantine), et de nombreux outils en silex (79/5786-5790).

#### *Le niveau 1 (Pl. 1)*

Le sol 146, un vase presque intact et des tessons mis au jour à 19,80 / 19,90 m d'altitude au palier inférieur de la fouille de 1983 (43<sup>e</sup> campagne) signalent le niveau 1 (*Fig. 7*). La couche de terre grise mêlée de tessons et de moellons, laissée en place jusqu'à 20,04 / 20,12 m au palier supérieur, qui les séparait du niveau 2, forme ses décombres.

Le sol, blanc, est très net sur une quinzaine de décimètres carrés au total dans les angles nord du palier, au delà duquel il continue, et où il ne touche pas les murs (4 cm le sépare de 7, et 6-7 cm de 74). Les traces rouges qu'il présente à l'ouest et au nord-ouest semblent dues

40. 79/5554 : hauteur 0,7 cm,  $\varnothing$  2,6 cm, à 20,68 m d'altitude. 80/5060 : hauteur 1,6 cm,  $\varnothing$  2,5 cm, entre 20,60 m et 20,95 m d'altitude, au dessus de la partie haute du mur 73 à l'est (*Fig. 20*).

41. – Entre 20,23 m et 20,60 m d'altitude, récipient de grande taille : bord avec anse annulaire verticale en terre rouge à l'extérieur et beige à l'intérieur (80/5380) ; petite marmite : bord avec anse annulaire verticale en terre rouge brun (80/5381) ; applique murale : morceau de plaque décorée de lignes ondulées incisées (80/5385) (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189).  
– Entre 20,60 m et 21,10 m d'altitude, jarre : base en gros bouton, en terre jaune rose (79/5799) ; puisette : base pointue en terre rose (79/5800, *fig. 19*) ; bouteille fusiforme *Red Lustrous* : panse, en terre rouge lustrée à l'extérieur, côtelée à

l'intérieur (79/5801) ; applique murale : haut de plaque troué (79/5810) (*Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189) ; rondelle taillée dans un tesson, de 6 cm de diamètre (79/5811).

42. – Entre 20,23 m et 20,60 m d'altitude, poterie chypriote : bol caréné monochrome, en terre ocre très fine avec engobe brun (80/5384) ; poterie mycénienne : trois fragments de cratère en terre beige très fine avec une décoration peinte brune de bandes et d'écailles (80 / 5383, identiques à 79 / 5047 du sanctuaire 36).  
– Entre 20,60 m et 21,10 m d'altitude, poterie chypriote : bols à lait *White Slip* (79/5804-5808, tous des bords sauf 79/5806, anse ogivale du premier).

43. Terre noire du carré D1b/1 moins ses bermes.

44. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189. Voir l'étude de M. Yon, *infra*, n° 5.

à de la poterie écrasée. Dans la porte, il est encore caché sous des pierres, dont une grosse au sommet plat à 19,97 m. Parmi elles se trouvait, à 19,82 m, près du mur 7, un fusaïole conique (Fig. 20) en pierre vert foncé (83/5280 ; hauteur 0,6 cm ;  $\varnothing$  2,1 cm). Une cruche (83/5244, fig. 19) en terre rouge, haute de 25 cm, était couchée, l'anse dessous, la base au sud, au pied du mur 7, en grande partie le long de la brèche, et près d'un fond de jarre en gros bouton. Une plaque d'applique murale<sup>45</sup> (83/5245 ; longueur 33 cm ; largeur 7,1-8 cm) en terre rosée et beige au cœur gris, brisée en deux au trou de suspension (Fig. 19 et 20), était posée en long et obliquement contre le même mur, à 25 cm au nord, et la face interne, incisée d'une ligne serpentine, tournée vers le bas. Au milieu de la pièce gisaient deux gros morceaux de bassine, l'extérieur vers le haut, le plus grand avec une anse verticale fixée au bord. Les tessons étaient nombreux sur le sol dans le tiers occidental de la pièce.

Entre le palier inférieur et 20,10 m, les décombres, surtout de terre grise, renfermaient : un noyau d'olive, à l'ouest (83/5242) ; une rondelle taillée dans un tesson en terre chamois (83/5387,  $\varnothing$  4,4 cm) ; une anse annulaire en terre rouge brique au cœur gris et à l'extérieur beige rosé (83/5388 ; longueur 12,5 cm ; section ovale de 3,5  $\times$  2,3 cm), incisée après cuisson d'un signe en forme de H (Fig. 20) ; de la poterie chypriote et mycénienne<sup>46</sup>. Au palier supérieur, à 20,08 m : la partie postérieure du cuilleron d'une applique murale<sup>47</sup> (83/5329, en terre beige rose avec engobe verdâtre ; plaque incisée à l'intérieur de deux lignes verticales parallèles (Fig. 19 et 20) ; hauteur 11,5 cm ; largeur de la plaque 7,8 cm), à 43 cm du mur nord, au milieu ; à 20,12 m : un morceau de paroi d'un bassin en basalte et une base de jarre en gros bouton près du mur est. A 20,16 m, à plat dans la porte près du mur ouest : la partie supérieure de la plaque d'une applique murale<sup>48</sup> (83/5308 ; en terre beige rose ; incisée à l'intérieur de trois lignes verticales parallèles, la centrale en zigzag ; longueur 9 cm ; largeur 7,2 cm, fig. 19 et 20). Entre 20,10 m et 20,23 m : un poinçon en os, pointe cassée (83/5326, long de 3,7 cm et du type de 83/5053-5054 du sanctuaire 36, niveau 2, sol 27) ; des tessons chypriotes (bord de coupe carénée monochrome 83/5328 ; *White Slip*) et mycéniens, des ossements animaux (osselet 83/5323, phalanges 83/5324-5325) et un morceau de conque (? 83/5327).

### La pièce 77 (Pl. 1 et 2 ; fig. 1)

Quadrilatère de 7,50 mètres carrés, proche du trapèze, la pièce 77<sup>49</sup>, en D1b/4-D2b/3, au sud de la précédente, s'étire d'ouest en est sur 4,25 m de long, en réduisant de moitié sa largeur, de 2,30 m à 1,15 m. Telle était du moins sa configuration au premier de ses deux niveaux (Pl. 1), alors qu'elle ne communiquait qu'avec la pièce 52, par une porte au nord-ouest, et la pièce 78, au sud, par une porte à chaque angle. Elle perdit son individualité au second niveau (Pl. 2), qui non seulement l'ouvrit à l'ouest sur le sanctuaire, mais abattit aussi le mur qui l'isolait de la pièce 79 à l'est.

45. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222, numérotée par erreur 81/5245.

46. **Chypriote** : bols à lait à décoration peinte brune sur engobe blanchâtre ou rosé, *White Slip* (anse 83/5356, bords soulignés par une bande quadrillée 83/5383-5385) ; *Base Ring* : tesson 83/5386 ; monochrome : bord de coupe carénée 83/5355. **Mycénienne** : tesson en terre beige décoré de bandes peintes brunes 83/5354.

47. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222, numérotée par erreur 81/5329.

48. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222, numérotée par erreur 81/5308.

49. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, "Au sud-est se trouve un autre ensemble", et 191, "les bâtiments situés à l'est" ; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980 ; 186, fig. 10 a ; 188, fig. 11 a. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222 ; 203, fig. 1, plan schématique des chantiers nord et sud en 1983 ; 204, fig. 2 ; 220, fig. 20 et 21.

### Les murs

Contrairement aux trois autres murs déjà décrits (7 avec le sanctuaire, 73 et 74 avec la pièce 52), le mur méridional 64 (Fig. 15) n'a pas été remanié au niveau 2. Long de 2,35 m, large de 0,60 m, il s'aligne avec une orientation presque est-ouest sur le mur 11, retour vers l'ouest du mur occidental 7 dans la pièce 55, dont le sépare une porte de 1 m à 1,10 m de largeur. Une seconde porte, large de 88 cm, l'isole aussi du mur oriental 74. Des blocs équarris de 40 × 27 × 25 cm en moyenne, séparés par de petites pierres, renforcent sa maçonnerie de moellons aux quatre angles. Le mur 64, qui n'excède pas 20,70 m en altitude, se signale, comme la moitié occidentale du mur nord 73, par sa faible hauteur (45 cm au niveau 2), et sans doute portait-il comme elle une superstructure en matériau léger.

### Le niveau 2 (Pl. 2 ; fig. 10 et 15)

Cette terre grise argileuse qui, dans la pièce 52, représente le sol du niveau 2, se retrouve à la même altitude, 20,25 m environ, dans la pièce 77, mais surtout à l'est et sur le mur 74 démolé, car ailleurs elle s'est fondue dans les décombres uniformes de moellons et de terre grise que les deux niveaux ont accumulés jusqu'à 21,10 m sous la couche superficielle de terre noire et de cailloux, épaisse de 40 cm. Elle contenait trois petits objets <sup>50</sup>.

Les décombres du niveau 2 renfermaient, outre d'abondants tessons de poterie, locale et importée, du Bronze récent II <sup>51</sup>, une monnaie mamelouke (80/5061), à 20,50 m près de l'extrémité nord-est du mur 64, des outils en silex <sup>52</sup> et une lame d'obsidienne, ainsi que des ossements animaux <sup>53</sup>.

La terre noire superficielle présente le même facies que dans la pièce 52 <sup>54</sup>.

50. – A 20,19 m d'altitude, un couteau en silex gris avec cortex (80/5034, de 11,5 × 4,3 cm) à plat dans la porte sud-ouest parallèlement au mur 64 et à 26 cm de lui.

– A 20,20 m d'altitude, dans la porte sud-est : une pierre verte taillée en cône sur une base biseautée, et dont les traces d'outil rayonnent en facettes à partir du sommet (83/5223 ; hauteur du cône 1,7 cm, de sa base 0,5 cm ; ø 3,1 cm) ; sur le mur 74, en face du mur 64 : une pointe de flèche (83/5222, bronze, intacte, longueur 7,3 cm, largeur 1,9 cm, fig. 19).

51. – Provenant du quadrant nord-ouest de D1b/4, entre 20,25 m et 20,55 m d'altitude :

**Poterie chypriote** *White Slip* (bords de bols à lait, 80/5129, épaissi et plat, recouvert d'un engobe gris bleu et décoré d'un quadrillage peint en brun ; 80/5130, aminci, avec une décoration en échelle peinte en brun sur engobe blanchâtre) et *Base Ring* (base de *bilbil* 80/5131).

**Poterie mycénienne** : col de cratère (80/5128), en terre beige très fine à décoration brune en coups de pinceau, et tesson 80/5158, en même matière, décoré de bandes parallèles et d'écailles peintes en brun (du type de 79/5047 dans le sanctuaire 36).

– Provenant de D1b/4, bermes exceptées, donc aussi bien de 77 que de 78 ou 79, entre 20,70 m et 21,10 m d'altitude :

**Poterie locale** : bec pincé de lampe coquille (79/5963), en terre rouge brique clair et noirci par le feu ; base de jarre (79/5964) en gros bouton et en terre rouge, brûlée à l'intérieur ;

anse annulaire verticale de jarre à épaule carénée (79/5973), en terre rouge brique clair ; bols à base en disque et en terre jaunâtre (79/5965), à base plate et en terre gris rose (79/5967) ; base pointue de puisette (79/5969), en terre verdâtre ; bords de marmites en terre gris noir (79/5961) ou chamois foncé et lissée (79/5962) ; rondelles taillées dans des tessons (79/5983-5984).

**Poterie chypriote** : bols à lait *White Slip* (bord à décoration quadrillée peinte en brun sur engobe blanc crème 79/5979 ; anse ogivale en terre gris brun 79/5980).

**Poterie mycénienne** : bord et anse fragmentaire de cratère (79/5977), du type de 79/5047 dans le sanctuaire 36 ; faux goulots de vases à étrier en terre beige fine avec une décoration peinte en rouge, de petite (79/5978) ou de grande taille (79/5976) ; panse de pyxide (? 79/5981) en terre beige très fine, décorée de bandes peintes rouges.

52. Lames de faucille 79/5991 et 79/5993, lame « cananéenne » 79/5997.

53. Os long 79/5998, tibia de mouton ou de chèvre 79/6001, maxillaire de petit animal 79/5999 et 23 dents de gros ruminant 79/6000.

54. Signalons dans D1b/4, bermes exceptées (pièces 77, 78 ou 79), un morceau de plaque d'applique murale (79 / 5948, cf. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189) du Bronze récent II, les lames de faucille 79/5953, 79/5955, 79/5958-5959, et un dentale (79/5949) ; dans sa berme ouest, un tesson de panse côtelée byzantin (80.5016) et les lames de faucille 80/5017-5018.

### Le niveau 1 (Pl. 1)

La fouille n'est pas encore sortie de ses décombres, aux pierres plus denses dans la moitié occidentale de la pièce, mais, comme celle-ci communique de plain-pied avec 52, elle doit être, à 19,76 m d'altitude, bien proche, si ce n'est déjà fait, d'en toucher le sol que les aménagements du niveau suivant ont certainement endommagé au sud-ouest lors du percement du mur 7 avant de le remblayer de gravats.

Elle a recueilli de la poterie du Bronze récent II, locale<sup>55</sup> et étrangère<sup>56</sup>, mais aussi, sous 20,06 m, un tesson byzantin côtelé, en terre rouge (83/5340), des outils en silex<sup>57</sup>, des ossements animaux<sup>58</sup>, deux noyaux d'olive (83/5239) à 19,97 m dans la porte sud-est, et de menus objets entre 19,76 m et 20,00 m<sup>59</sup>.

### La pièce 78 (Pl. 1 et 2 ; fig. 1)

La pièce voisine de 77 au sud et le couloir qui longe le mur méridional de la pièce 55, tous deux fermés au sud par le mur 9, portent le même numéro 78 depuis leur découverte en 1979 (39<sup>e</sup> campagne), alors que le couloir, bien que son étroitesse le condamnât, apparaissait comme le passage obligé pour se rendre du sanctuaire à ses annexes orientales<sup>60</sup>. Cette disposition apparente n'est propre, cependant, qu'au dernier des deux niveaux que connurent ces lieux. En effet, pièce et couloir 78 sont sans doute les vestiges de deux pièces indépendantes au niveau 1, qui s'étendaient plus au sud et que le niveau 2 amputa pour y implanter un bâtiment dont nous n'avons entrevu jusqu'à présent que les trois pièces 106, 110 et 157 de l'angle nord-est protégé par ce mur 9 et son retour vers le sud-sud-ouest en bordure de la rue 109 dans le carré D1c.

### Le niveau 2 (Pl. 2 et fig. 15)

Au niveau 2, la pièce 78 n'a pas de limite précise à l'est. Comprise jusqu'au décrochement du mur 9 qui la resserre exactement à la hauteur de la tête orientale de son mur nord 64,

55. Tesson 83/5373 (épaule d'un vase en terre rouge brique très clair, avec un engobe rosé tirant sur le blanc et une décoration de deux triangles grenat opposés par la pointe et surmontés d'une bande brune), 83/5307 (panse de jatte en terre rosée, décorée de deux bandes parallèles en relief avec des incisions obliques), et de bouteille fusiforme *Red Lustrous*.

56. **Poterie chypriote** : *White Slip* (83/5306, panse de bol à lait décorée d'un quadrillage peint en brun sur engobe blanchâtre), *Base Ring* (83/5335, anse verticale plate décorée d'une bande centrale d'incisions obliques) et monochrome (83/5336, bord de coupe carénée avec attache d'anse horizontale).

**Poterie mycénienne** : 7 fragments (83/5303 a-d, 83/5338 et 83/5374 a-b) d'un cratère en terre beige verdâtre très fine, décoré de bandes horizontales parallèles et d'un motif à écailles peints en brun (du type de 79/5047 dans le sanctuaire 36) ; deux tessons (83/5305 et 83/5337) d'un vase en terre beige très fine, décoré de bandes horizontales parallèles peintes en brun.

57. – Sous 20,06 m d'altitude : 83/5330 (roulé par les eaux)-5331 et 83/5363-5364 (burin).

58. 7 dents : 83 / 5300 à 5302, 83 / 5332-5333, 83 / 5365-5366. 2 phalanges : 83 / 5334 et 83 / 5367.

59. – A 19,76 m d'altitude, près du mur 7 : dans D2b/2, pastille 84/5003 (bronze, concave,  $\varnothing$  2,95 cm), et

dans D2b/3, pointe de flèche 84.5055 (bronze, ovale, à soie renflée de section carrée, intacte, 7,4  $\times$  1,6 cm).

– A 19,82 m d'altitude, au pied du mur 7, dans D2b/3 : poids de tisserand (?) 83/5281 (pierre grise, cône imparfait au trou axial inachevé, hauteur 2,5 cm,  $\varnothing$  5 à 5,5 cm).

– Dans D1b/4, à 19,85 m : perles 83/5233 (Fig. 19 ; cornaline, sphérique, incisée de stries verticales,  $\varnothing$  1 cm) et 83/5235 (fritte, annulaire, godronnée, hauteur 0,8 cm,  $\varnothing$  1,4 cm, fig. 19, et voir *infra* l'étude de A. Caubet, n° 27) ; à 19,90 m : poinçon 83/5230 (bronze, intact, 2,8  $\times$  0,3  $\times$  0,2 cm) ; à 19,95 m : tiges 83/5229 (bronze, section carrée, pointue, recourbée aux deux extrémités, 4,5  $\times$  0,3  $\times$  0,3 cm) et 83/5237 (bronze, fragment, 3,7  $\times$  0,4  $\times$  0,15 cm), bague 83/5236 (Fig. 19, bronze, intacte, anneau plat épais de 0,1 cm et de 2 à 2,1 cm de diamètre, chaton ovale de 1,5  $\times$  0,9  $\times$  0,3 cm) ; à 20,00 m : perle 83/5232 (pâte de verre bleu pâle, sphérique, hauteur 1,8 cm,  $\varnothing$  2,8 cm ; voir *infra* l'étude de A. Caubet, n° 26).

60. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, "Au sud-est se trouve un autre ensemble" ; 184, fig. 9, plan schématique du chantier sud en 1980 ; 186, fig. 10 a. *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 221, mur 9 ; 222-223 ; 203, fig. 1, plan schématique des chantiers nord et sud en 1983 ; 204, fig. 2 ; 220, fig. 20 et 21.

elle montre un plan presque rectangulaire, les deux murs précédents n'étant pas tout à fait parallèles, avec une longueur de 4 m et une largeur qui augmente de 1,20 m à 1,50 m d'ouest en est.

Elle n'hérita du niveau 1 que le mur 64, décrit avec la pièce 77, la porte ouest ayant été élargie d'un demi-mètre, et son mur occidental que forment les murs 10 et 11 étudiés avec la pièce 55. On négligea de régulariser l'arrachement du mur jadis mitoyen avec une pièce que la construction du mur 9 avait réduite aux dimensions d'un couloir impraticable (Fig. 14 et 16).

Long de 12,20 m, le mur 9 (Fig. 14-16), qui s'appuie à l'ouest au mur 29, est continu malgré son décrochement vers le nord qu'il fait à 6,60 m de ce mur au parement nord et à 7 m au parement sud, en accroissant son épaisseur de 90 cm à 1 m. Des pierres de taille renforcent sa maçonnerie de moellons au décrochement et à l'angle nord-est, mais uniquement à l'extérieur du nouveau bâtiment, et un chaînage horizontal en bois haut de 15 cm armait les parements sur toute leur longueur et à la même altitude. C'est dans la pièce et le couloir 78, où il monte encore à 21,33 m, qu'il a été exhumé sur sa plus grande hauteur (1,50 m) et qu'on peut le mieux observer sa structure. Celle-ci se présente ainsi (mesures effectuées dans le couloir en face du jambage de la porte 82) : entre 19,83 m (fond de la fouille) et 20,48 m, avec un léger fruit, des assises faites surtout de petites pierres, séparées entre 20,09 m et 20,28 m par une assise de grosses pierres ; à 20,48 m, une assise de grosses pierres en retrait et à contre-fruit ; les assises suivantes alignent leur parement sur celles du bas avec le même fruit et, entre 20,83 m et 20,98 m, le logement de l'ancien chaînage horizontal. Ces assises sont faiblement inclinées vers l'est. Le décrochement, de 25 cm, du parement nord superpose encore quatre blocs taillés. Les deux plus gros, de taille apparemment comparable, sont les derniers, le quatrième (52,5 × 35 × 40 cm) placé en boutisse et le troisième, long de 55 cm et haut de 35, disposé selon sa longueur. Ils encadrent entre 20,64 m et 20,79 m le logement, rempli de terre et de cailloux, du chaînage horizontal dont la disparition fit basculer le bloc supérieur du côté de la pièce 78. Dessous, à partir de 20,29 m, les autres blocs débordent du parement de 3 à 3,5 cm, le second sur ses deux faces, le premier seulement à l'ouest et progressivement vers le sud, et leur longueur décroît vers le bas : 40 cm pour le second, moins haut à l'arête (34 cm) qu'à l'est (41 cm), et 17 cm pour le premier qui émerge de 10 cm du fond de la fouille à 19,84 m, créant ainsi une succession de porte-à-faux équilibrés par des assises de pierres plates à l'est du second et de la terre à l'est du premier. Le changement dans l'aspect de l'appareil au ressaut à 20,29 m d'altitude commence avec les fondations : il trahit un moindre souci esthétique pour cette partie du mur toujours soustraite à la vue puisqu'enterrée. On le suit jusqu'au mur 29 grâce au ressaut, à 20,48 m d'altitude dans le couloir, qui couronne les assises inférieures à fruit. Le ressaut nous indique ainsi l'altitude du sol dans la pièce 78 lors de l'édification du mur 9, altitude maintenue jusqu'à la fin du niveau 2 puisque la brèche, large de 1,40 m, à un mètre à l'ouest du décrochement, qui a déversé ses pierres jusqu'au mur 64, a pu s'ouvrir jusqu'aux fondations. Le vide créé par la décomposition du chaînage de bois priva de son soutien la partie haute des parements qui s'affaissa et provoqua l'éclatement du mur dont les assises glissèrent de chaque côté.

Nous avons repéré le sol en terre grise du niveau 2 (*locus* 14) à 20,35 m d'altitude au pied du mur 9 dans le carré D2b/3. Deux rhytons coniques mycéniens, presque complets mais brisés et les morceaux bousculés par des pierres chues principalement de ce mur, le confirment, quoiqu'un peu plus bas, de chaque côté de la porte nord-ouest. L'un (79/RS.17, fig. 19, 20 et 22)<sup>61</sup>, au décor peint orangé (bandes parallèles horizontales sous un poulpe

61. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189 et 190, fig. 12 a ;  
*Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222. Voir *infra* l'étude de M. Yon, n° 12.

pourvu de quatre tentacules qu'accompagne un vol de cinq oiseaux au long bec), fut trouvé autour de 20,30 m d'altitude, retourné de travers, éloigné de 45 cm du mur 10 et de 1,10 m du mur 9, à côté d'un haut de plaque perforé d'applique murale (79/5059)<sup>62</sup>. Les tessons de l'autre (80/5091, *fig. 19*)<sup>63</sup>, décoré de bandes parallèles horizontales sous un motif floral peints en noir et en orangé, gisaient parmi les moellons en bas de l'éboulis de la brèche du mur 9 : ceux du bord, près du mur 9, à 20,27 m d'altitude, avec un poinçon en os (80/5056, incomplet et long de 4,3 cm) ; sa panse, 70 à 80 cm plus loin, cassée en spirale selon les lignes de torsion de la pâte à la fabrication<sup>64</sup> (*Fig. 20*), le haut, à l'est, à 20,37 m et la base, sectionnée, à 20,24 m, flanquant obliquement en la dépassant de moitié l'extrémité occidentale du mur 64. Relèverait également du niveau 2 la perle en cornaline 79/5075<sup>65</sup>, de 1 cm de diamètre, trouvée à 20,20 m dans le carré D1b/3.

Moellons et terre grise des décombres qui remplissaient la pièce 78 jusqu'à 21,10 m, sous la couche superficielle<sup>66</sup> de terre noire et de cailloux de 40 cm d'épaisseur, renfermaient, entre autres, d'abondants tessons de poterie locale et chypriote du Bronze récent II<sup>67</sup>.

### *Le niveau 1 (Pl. 1)*

La pièce 78 du niveau 1, d'extension inconnue au delà du mur 9 et bornée au nord par le mur 64, possédait sur les deux autres côtés des murs quasiment perpendiculaires à 64 et distants de 5 m. Du mur occidental il ne subsiste que l'extrémité nord, longue de 90 cm maximum aux deux assises, les plus basses dégagées (entre le fond de la fouille à 19,83 m et 20,10 m), qui avancent au milieu du couloir. Le mur oriental 74, lui, a été retrouvé, abaissé à 20,16 m par le niveau suivant, jusqu'au mur 9. Sans l'arrachement évident du mur occidental qui éclaire leur sort commun, on n'aurait pu décider s'il s'adossait au mur 9 avant d'être démoli ou si ce dernier l'avait coupé en même temps qu'on le démolissait. La pièce 78 avait ainsi deux portes au nord, de part et d'autre du mur 64.

La fouille, depuis le niveau 2 dans une terre grise et dure avec des pierres surtout aux abords du mur 74, n'a toujours pas, à 19,82 m, touché le sol. Elle y a recueilli des tessons de poterie locale, chypriote et mycénienne du Bronze récent II, ainsi que de petits objets en pierre, en os, en verre et en or, un noyau d'olive, des ossements animaux et des coquillages<sup>68</sup>.

62. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189.

63. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189, 80/RS.49, et 190, *fig. 12 b* ; *Rapport 41<sup>e</sup>-43<sup>e</sup> campagnes*, p. 222. Voir *infra* l'étude de M. Yon, n° 8.

64. M. YON (sous la direction de), *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique du Proche Orient ancien*, Lyon, 1981, p. 232, *fig. 412*, s.v. *tesson*.

65. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 189.

66. *Cf. supra* note 54.

67. – *Provenant du quadrant sud-ouest de D1b/4, entre 20,22 m et 20,45 m d'altitude* :

**Poterie locale** : bord à gouttière (80/5092, engobe grenat).

**Poterie chypriote** *White Slip* (bords de bols à lait : 80/5093, décoré de bandes horizontales et verticales peintes en brun sur engobe crème ; 80/5095, avec l'attache de l'anse, décoré de bandes brunes sur engobe beige) et *Base Ring* (80/5096, base décorée de bandes peintes blanches sur engobe brun ; 80/5097, tesson en terre orangée lustrée, décoré de bandes modelées avec des incisions obliques, à 20,31 m d'altitude près du décrochement du mur 9).

**Divers** : aiguille 80/5055 (bronze, longueur 5 cm, à 20,40 m d'altitude), lames de silex 80/5098-5099. – *Entre 20,45 m et 20,55 m d'altitude* :

**Poterie locale** : bec de lampe coquille (80/5026, en terre gris noir), rondelle taillée dans un tesson (80/5027), base de jarre (retournée à 20,55 m, à 20 cm du mur 9 et à 90 cm à l'ouest de son décrochement).

**Poterie chypriote** : *White Slip* (panse avec bord et anse ogivale de deux bols à lait trouvés sous la base de jarre précédente : 80 / 5023-5024, en terre rose beige, décorée sous la lèvre de quatre bandes horizontales peintes brunes, et 80/5025, en terre brune).

**Divers** : un demi-galet utilisé comme outil (80/5028) et un murex (80/5029).

68. – *Entre 19,82 m et 20,01 m d'altitude* :

**Poterie locale** : bord et épaule de bol caréné (83/5379, en terre rose), rondelle au bord biseauté, taillée dans un tesson rouge brique, un côté noirci au feu (83/5381, ø 3,2 cm).

**Poterie chypriote** : bols à lait *White Slip* à engobe rosâtre, blanc ou gris blanc, et décoration peinte brune (bandes parallèles horizontales et

*Le couloir 78 (Fig. 14 et 16)*

Long de 2,50 m, le couloir résulte de la construction du mur 9 au niveau 2 qui ne put l'utiliser pour se rendre de la pièce 55, au nord, à la pièce 78, à l'est, à cause de son étroitesse (34 cm au jambage de la porte 82 à l'altitude du seuil)<sup>69</sup>.

Par contre, au niveau 1, on accédait de la pièce 55 à une pièce large de 1,85 m entre le mur occidental 29 et le mur oriental, perpendiculaire et lié au mur nord 10, que coupa le mur 9. Son sol, nécessairement inférieur au seuil 82 à 20,31 m, si les travaux de fondation du mur 9 l'ont épargné, n'a pas été vu dans la terre grise non stratifiée mais non stérile<sup>70</sup> qui remplissait le couloir jusqu'à 20,70 m sous les décombres de pierres.

## CONCLUSION

**Le niveau 1 (Pl. 1)**

Les pièces qui, au niveau 1, occupaient le site du temple aux rhytons dans l'angle des rues 35 et 109/120, se répartissent en trois suites orientées dans l'ensemble du nord au sud et cloisonnées principalement par les murs 7 et 74, qui continuaient au sud dans les carrés D1-2c, et ne communiquaient, dans leur partie épargnée par le niveau 2 entre la rue 35 et le mur 9, ni entre elles, ni avec l'extérieur.

La suite orientale, composée des pièces 79, 80 et 81 (cf. Pl. p. 6), bien qu'elle soit exclue de cette étude, a connu la même histoire que les deux autres.

verticales : 83/5350 ; quadrillage : 83/5352 et 83/5380 ; échelle : 83/5377).

**Poterie mycénienne** en terre beige très fine, à décoration d'écaillés, peinte en brun (83/5351, du même cratère que 83/5303 dans la pièce 77 et au même niveau) ou de bandes parallèles (83/5378).

**Ossements** : phalange 83/5349 et dent 83/5375.

**Coquillages** : coquille spiralée 83/5348 et porcelaine 83/5376.

– A 20,00 m d'altitude : deux pilons (83/5282, galet, longueur 8,2 cm,  $\varnothing$  4,3 à 4,8 cm ; 83/5283 (Fig. 19), en pierre grise, aplani sur deux faces, base rectangulaire et sommet tronqué,  $9,9 \times 5,4 \times 4,7$  cm) à plat au sud-ouest et une feuille d'or froissée (83/5224, de  $2,5 \times 2,3$  cm) au sud-est.

– Entre 20,01 m et 20,22 m d'altitude :

**Petits objets** : silex taillés 83/5292-5293 ; poinçon en os (83/5297, pointe cassée, longueur 3,6 cm, du même type que 83/5053-5054 dans la pièce 36) ; un morceau d'os long taillé en poinçon (83/5294, longueur 5,7 cm) ; perle cylindrique en verre (83/5227, hauteur 0,5 cm,  $\varnothing$  1,2 cm ; voir *infra* l'étude d'A. Caubet, n° 25) au sud-ouest.

**Noyau d'olive** 83/5240, entre le mur 9 et l'extrémité ouest du mur 64.

**Ossements** : dent 83/5295 et osselet 83/5296.

69. *Rapport 38<sup>e</sup>-40<sup>e</sup> campagnes*, p. 187, « il ne semble pas (...) qu'il y ait de la place pour un passage sous l'escalier (dont la pièce 55, pensait-on alors, formait la cage), passage qui conduisait au reste des installations du rez-de-chaussée, en direction de l'est ».

70. – Entre 19,83 m et 20,09 m d'altitude :

**Poterie locale** : trois fragments de lampes coquilles, dont le bord 84/5132, en terre verdâtre ; bord de bol caréné (84/5133, en terre verdâtre) ; extrémité supérieure d'une plaque d'applique murale en terre brun clair chamois avec traces (?) de brûlé (84/5113) ; anses.

**Poterie chypriote** *White Slip* (84/5114, demi-anse ogivale de bol à lait décorée d'un côté d'une double série de quatre bandes parallèles transversales et de l'autre d'une bande longitudinale peintes en brun, sur engobe jaunâtre micacé), *Base Ring* et monochrome.

**Divers** : morceau d'enduit brun ; outils en pierre (84/5134, galet en quartzite utilisé comme pilon, longueur 6,4 cm ; 84/5135, silex beige de forme et de section triangulaires, de  $6,4 \times 4,9$  cm) et en os (84/5136, os long de  $4,5 \times 1,45$  cm, taillé en ovale) ; noyau d'olive ; ossements animaux (84/5115, phalange, deux os longs de mouton ou de chèvre, vertèbre de poisson ; 84/5137, grosse vertèbre lombaire, osselet, deux apophyses de gros animal, os long de mouton ou de chèvre, trois dents).

– Entre 20,09 m et 20,43 m d'altitude :

Sceau cylindrique en faïence, gravé d'un animal couché dans le sens de la hauteur et reproduit à trois exemplaires (80/5002, près du jambage de la porte 82, fig. 21 ; voir *infra* l'étude de A. Caubet, n° 29) ; fusaïole tronconique en pierre verte (80/5000, hauteur 2,6 cm,  $\varnothing$  0,9 à 6,8 cm).



Dans 36, pièce principale de la suite occidentale et aussi la plus vaste de l'ensemble, les pierres de taille qui sortent de sous l'escalier 17 du niveau 2 suggèrent l'hypothèse d'un antécédent au niveau 1, mais la différence d'altitude (90 cm au moins) entre le seuil et le niveau contemporain dans le couloir 45 la rend peu plausible. Aussi n'accédait-on à la pièce 36 que par le sud-est, en traversant la pièce 55 qui, comme la pièce 47 à l'aile opposée, se trouvait en contre-haut de son sol de terre rouge 127.

La pièce 36 était-elle déjà un sanctuaire ? Son sol 127 ne portait aucune installation, mais il n'y en eut jamais non plus par la suite dans cette partie de la pièce. La cruchette 83/5113 (Fig. 17) est le seul indice mobilier en ce sens, quand on se rappelle le goût des Cananéens pour les objets votifs miniatures dès le Bronze moyen et à Ugarit même<sup>71</sup>. C'est plutôt la petite antichambre 55 avec son bassin 16 qui, commune aux deux niveaux (cf. Pl. 2), témoignerait de l'affectation de la pièce 36 à une activité dès le début spéciale, et vraisemblablement culturelle au second niveau.

Les pièces de la suite centrale, 52, 77 et 78, sont en contrebas de la pièce 36. Un sol du niveau 1, et le plus récent, n'a été atteint que dans 52 : le *locus* 146, 30 cm plus bas que le sol 127 de 36. Trois fragments d'appliques murales, objets d'usage réservé et que possède le sanctuaire 36 au niveau 2, furent recueillis dans la pièce 52, l'un (83/5245) sur le sol, les autres (83/5308 et 83/5329) dans les décombres. Si ces pièces dépendaient déjà d'un sanctuaire établi dans la pièce 36, la séparation était alors totale entre les lieux où les desservants célébraient le culte et ceux où devaient se dérouler les activités profanes de leur vie quotidienne.

## Le niveau 2 (Pl. 2)

La construction du bâtiment entrevu au sud par les fouilles dans les carrés D1-2c et limité au nord par le mur 9 se fit aux dépens du précédent, dont les trois suites de pièces, amputées au sud, furent privées de sortie sur la rue comme probablement aussi de passage entre elles, mais elle n'entraîna pas sa désaffectation.

Avec la réduction de sa surface, le temple subit les transformations indispensables au rétablissement de ses communications externes et internes. La voie publique la plus proche étant la rue 35 au nord, on lui en ouvrit l'accès par le couloir 45 et le vestibule 46 en perçant dans le mur occidental du sanctuaire 36 une porte précédée d'un escalier (*locus* 17). A l'opposé de cette nouvelle entrée, l'angle sud-est du sanctuaire fut démoli pour qu'on pût se rendre dans les annexes à l'est du mur 7. Là, le remaniement modifia le plan même des pièces 77 et 78 : en abattant leur mur oriental 74, il les ouvrit complètement sur 79, qui fait figure de cour donnant sur la rue 109. Les gravats provenant de la démolition des murs ne furent pas évacués mais étalés dans les annexes pour rattraper, partiellement au moins, le niveau du sol 27 du sanctuaire.

Le réaménagement intérieur de la pièce 36 avec le sol 27 et les installations culturelles en pierre qu'il porte, est-il intervenu à l'occasion des bouleversements architecturaux ou avant ? Deux constatations appuient la seconde possibilité. D'une part, nous n'avons pas remarqué la terre blanche du sol 27 dans l'angle sud-est, soit qu'elle n'ait pas été répandue jusque là, soit qu'on l'ait retirée, avec le sol antérieur de terre rouge 127 d'ailleurs, lors de la démolition du mur 7. D'autre part, l'escalier 17 n'a trouvé que de justesse sa place dans l'angle nord-ouest, la seule disponible si les banquettes 37 et 88 préexistaient, mais où 37 lui coupait le dégagement. Dans cette hypothèse, le sol 27, deuxième et dernier sol de la pièce 36, l'autel 6 et les banquettes dateraient déjà du premier niveau de construction. Ils

71. Cf. C.F.-A. SCHAEFFER, *Ugaritica II*, Paris 1949, fig. 106, n°s 1-9, et 106 A.

auraient aussi précédé le sol 146, dernier sol du niveau 1 dans la pièce 52, si la brèche du mur 7, qui s'enfonce sous ce sol, résultait de la pression exercée par l'autel 6. Notre plan 2 représenterait alors l'état final du niveau 2, tandis que sur le plan 1 figureraient deux sols, 127 dans la pièce 36 et 146 dans 52, certes du premier niveau, mais qui n'auraient jamais été contemporains.

ER 309, C.N.R.S., Lyon.

#### COMMENTAIRE DES FIGURES 17 - 20

<i>N° inventaire</i>	<i>Figure</i>	<i>Locus</i>	<i>Description</i>
79/RS.9	18	36	POINTE DE FLÈCHE. Bronze. Intacte. Longueur 10,2 cm, largeur 1,7 cm.
79/RS.17	19, 20, 22	78	RHYTON. Terre rose, fine; engobe beige lustré; décoration peinte orangée (bandes parallèles horizontales, poulpe et cinq oiseaux). Des fragments de la panse, la base et l'anse verticale attachée au bord manquent. Hauteur 30 cm, diam. ouverture 14 cm.
79/RS.21	17, 18	36	PYXIDE. Ivoire; décoration incisée (hommes, taureau, bouc, arbres et rosace). Des fragments de la panse, la base et le couvercle manquent. Hauteur 7,5 cm, diam. ouverture 10,5 cm.
79/5047	17, 18	36, 55	CRATÈRE (col et panse). Terre jaune; décoration peinte brune (bandes et écailles). Diam. ouverture 31 cm.
79/5079	18	36	APPLIQUE MURALE (haut de plaque). Terre rouge à cœur gris, dégraissant grossier. Longueur 13 cm, largeur 8 cm, épaisseur 1,6 cm.
79/5081	17, 18	36	RÉCIPIENT (bord). Calcaire; décoration sculptée (spiraies). Plat du bord 14,5 x 3,5 cm.
79/5554	20	52	FUSAÏOLE. Conique. Stéatite. Intact. Hauteur 0,7 cm, diam. 2,6 cm.
79/5615	17, 18	36	PERLE. Olivaire. Quartz laiteux. Longueur 3,3 cm, diam. max. 1,6 cm.

<i>N° inventaire</i>	<i>Figure</i>	<i>Locus</i>	<i>Description</i>
79/5616	18	36	APPLIQUE MURALE (cuilleron). Terre orangée; engobe crème. Longueur 15,8 cm, largeur 10,1 cm, épaisseur 1,9 cm.
79/5800	19	52	PUISETTE (base). Terre rose. Hauteur 8 cm.
80/5054 (=locus 16)	19	55	BASSIN. Monolithe. Calcaire. 45 x 30 x 25 cm.
80/5060	20	52	FUSAÏOLE. Conique. Pierre gris vert. Intact. Hauteur 1,6 cm, diam. 2,5 cm.
80/5091	19, 20	78	RHYTON. Terre chamois, fine; engobe beige lustré; décoration peinte noire et orangée (bandes parallèles horizontales et motif floral). Des fragments de la panse et du bord manquent. Hauteur 49 cm, diam. ouverture 15 cm.
80/5100	17	36	BOL CARÉNÉ. Terre chamois, dégraissant blanc et brun. Une partie du bord manque. Hauteur 9 cm, diam. ouverture 16,7 cm, diam. base 5,8 cm.
80/5101	17, 18	36	CRUCHETTE. Terre chamois, fine; engobe beige; décoration peinte rouge (bandes parallèles horizontales). Complète. Hauteur 6,8 cm, diam. panse 6 cm, diam. base 2,4 cm, diam. ouverture 1,9 cm.
80/5102	17, 18	36	TRÉPIED. Bronze. Intact. Hauteur 6,5 cm, diam. supérieur 5,1 à 5,3 cm.
80/5103	17	36	PYXIDE (fragments de couvercle). Ivoire; décoration géométrique incisée. 3,6 x 2,6 x 0,4 cm.
80/5323	18	36	APPLIQUE MURALE (arrière de cuilleron et bas de plaque). Terre rose ocre à cœur gris, dégraissant brun. Hauteur 16 cm.
83/5112	17	36	PERLE. Olivaire. Terre cuite brune. Longueur 2,2 cm, diam. max. 1 cm.
83/5113	17, 18	36	CRUCHETTE (?) miniature. Terre chamois à cœur noir. Le col et l'anse manquent. Hauteur 4,2 cm, diam. panse 5,3 cm, diam. base 3,4 cm.
83/5222	19	77	POINTE DE FLÈCHE. Bronze. Intacte. Longueur 7,3 cm, largeur 1,9 cm.
83/5233	19	77	PERLE. Sphérique. Cornaline. Diam. 1 cm.
83/5235	19	77	PERLE. Annulaire. Faïence. Hauteur 0,8 cm, diam. 1,4 cm.
83/5236	19	77	BAGUE. Bronze. Intacte. Anneau : diam. 2 à 2,1 cm, épaisseur 0,1 cm. Chaton : 1,5 x 0,9 x 0,3 cm.
83/5244	19	52	CRUCHE. Terre rouge à cœur beige, dégraissant fin. Des fragments de la base et du bord manquent. Hauteur 25 cm, diam. de la panse 10,5 cm, diam. base 4,6 cm, diam. ouverture 4 cm.

<i>N° inventaire</i>	<i>Figure</i>	<i>Locus</i>	<i>Description</i>
83/5245	19, 20	52	APPLIQUE MURALE (plaque). Terre rose à cœur gris. Longueur 33 cm, largeur 7,1 à 8 cm, épaisseur 2,1 à 2,3 cm.
83/5280	20	52	FUSAÏOLE. Conique. Pierre vert foncé. Intact. Hauteur 0,6 cm, diam. 2,1 cm.
83/5283	19	78	PILON. Pierre grise. 9,9 x 5,4 x 4,7 cm.
83/5308	19, 20	52	APPLIQUE MURALE (haut de plaque). Terre beige rose, surface arrière grise, dégraissant sableux abondant. Longueur 9 cm, largeur 7,2 cm, épaisseur 2,3 cm.
83/5329	19, 20	52	APPLIQUE MURALE (arrière de cuilleron). Terre beige rose, engobe verdâtre. Hauteur 11,5 cm, longueur 9 cm, largeur de la plaque 7,8 cm, épaisseur max. 2,3 cm.
83/5388	20	52	ANSE. Annulaire verticale, section ovale (2,5 x 2,3 cm). Terre rouge brique à cœur gris, extérieur beige rosé. Porte un signe en forme de H, long de 4 cm, incisé après cuisson. Longueur 12,5 cm.

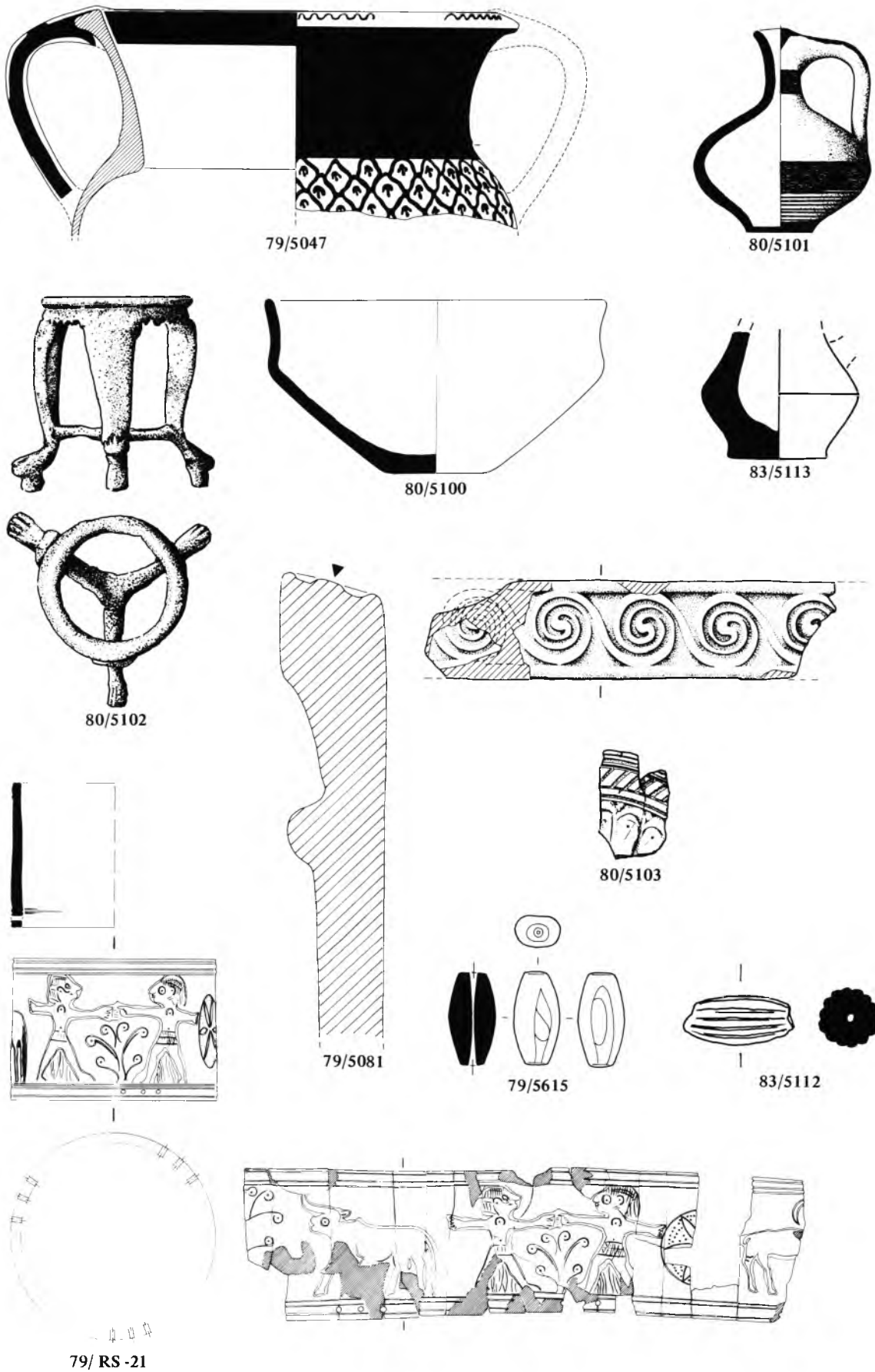


Figure 17 – Matériel du sanctuaire 36 (I).

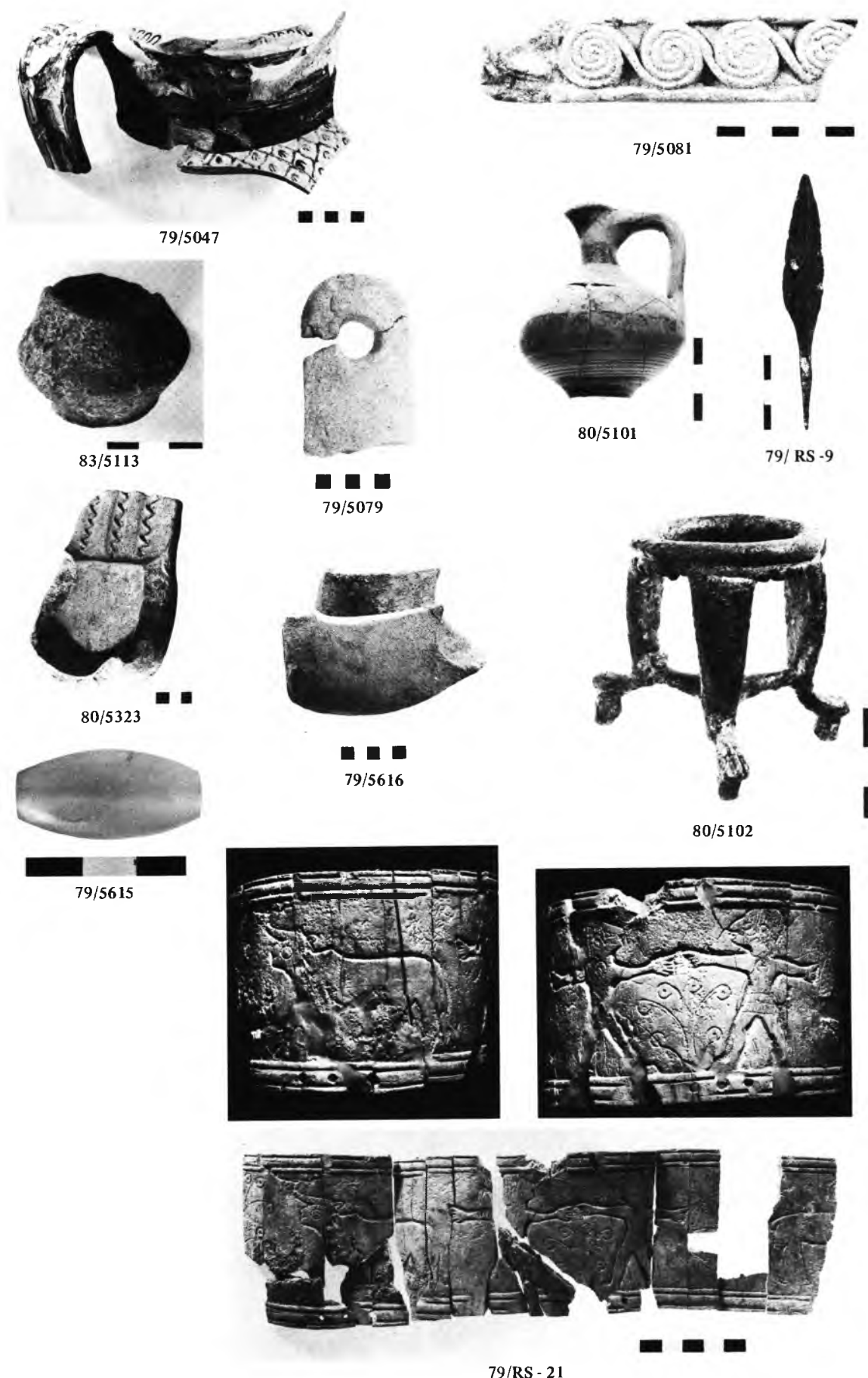


Figure 18 – Matériel du sanctuaire 36 (II).

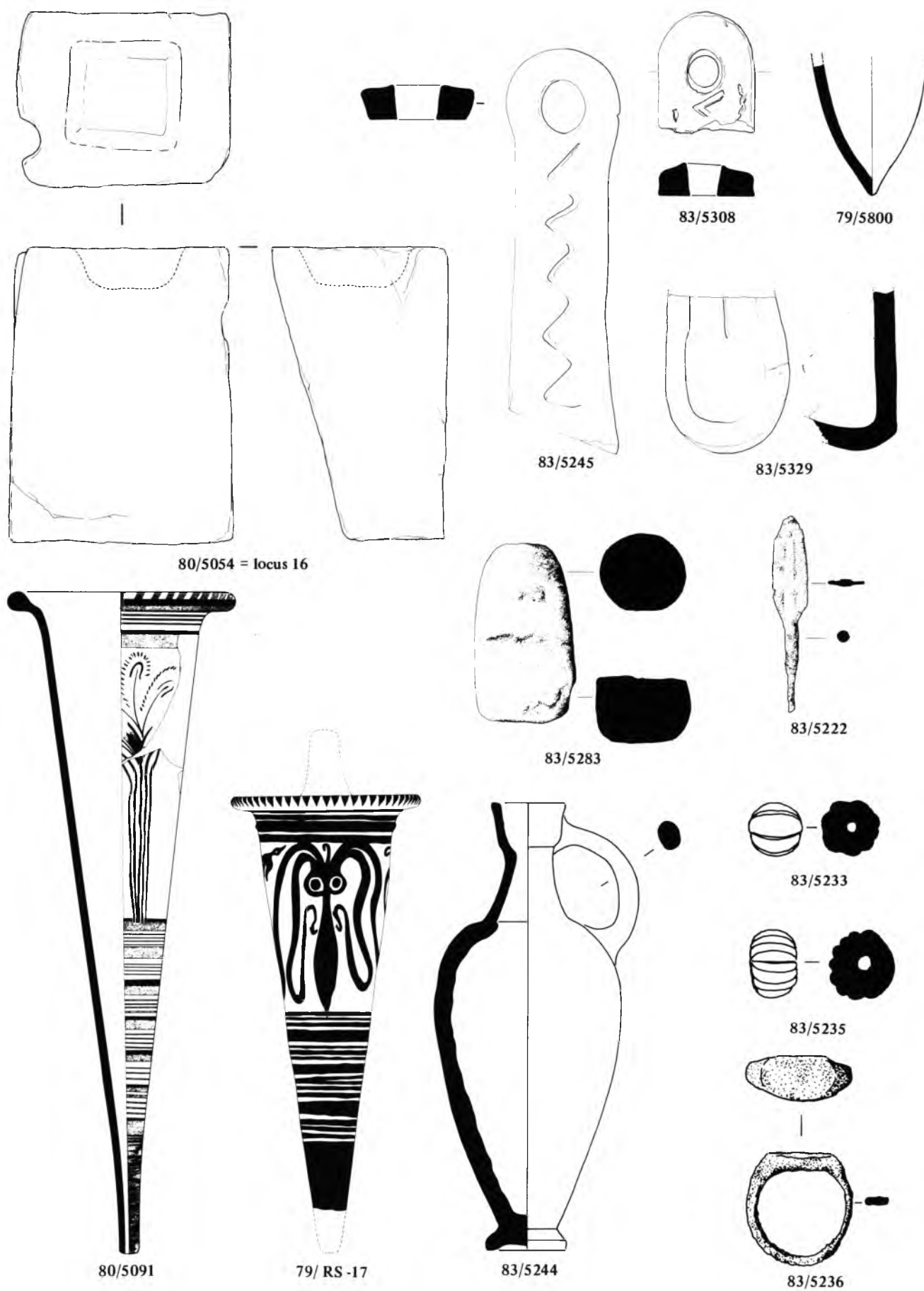


Figure 19 – Matériel des pièces 52, 55, 77, 78 (I).



79/5554



80/5060



83/5280



83/5245



83/5388



83/5329



83/5308



80/5091



79/ RS-17



Figure 20 – Matériel des pièces 52, 55, 77, 78 (II).





Figure 21 - Sceau cylindrique 80/5002 (faïence, intact, hauteur 1,8 cm,  $\varnothing$  0,9 cm) provenant du couloir 78.



Figure 22 - Rhyton 79/RS - 17 : développement du décor.

### LÉGENDE DES PLANS

*Les plans sont établis d'après les relevés de Patrick Desfarges et de Margo Renisio, architectes.*

#### QUADRILLAGE

Deux axes perpendiculaires, orientés d'après les points cardinaux et qui se coupent au centre du tell, divisent ce dernier en quadrants dénommés A, B, C et D à partir du nord-ouest et dans le sens des aiguilles d'une montre. Tous les vestiges représentés sur nos plans se trouvent dans le quadrant D.

Les quadrants sont divisés à leur tour en carrés de 10 m de côté, dont les coordonnées (chiffres arabes en abscisse et lettres minuscules en ordonnée) se lisent à partir du centre du tell ; les carrés sont eux-mêmes divisés en quatre carrés de 5 m de côté, numérotés de 1 à 4 de la même manière que les quadrants. Les bermes, larges de 1 m, sont à cheval sur les carrés.

#### INDICATIONS NUMÉRIQUES

Les cotes sont données en mètres, par rapport au niveau de la mer. Celles qui n'ont pas été mesurées au théodolite (moyennes de cotes mesurées, ou déduites) sont mises entre crochets.

. 20.50 : sommet

< 20.36 : base

1, 36, 157 : numéros de *locus*

#### SIGNES CONVENTIONNELS

— : limite de la fouille, pointes dirigées vers la partie inférieure.

..... : élément postérieur.

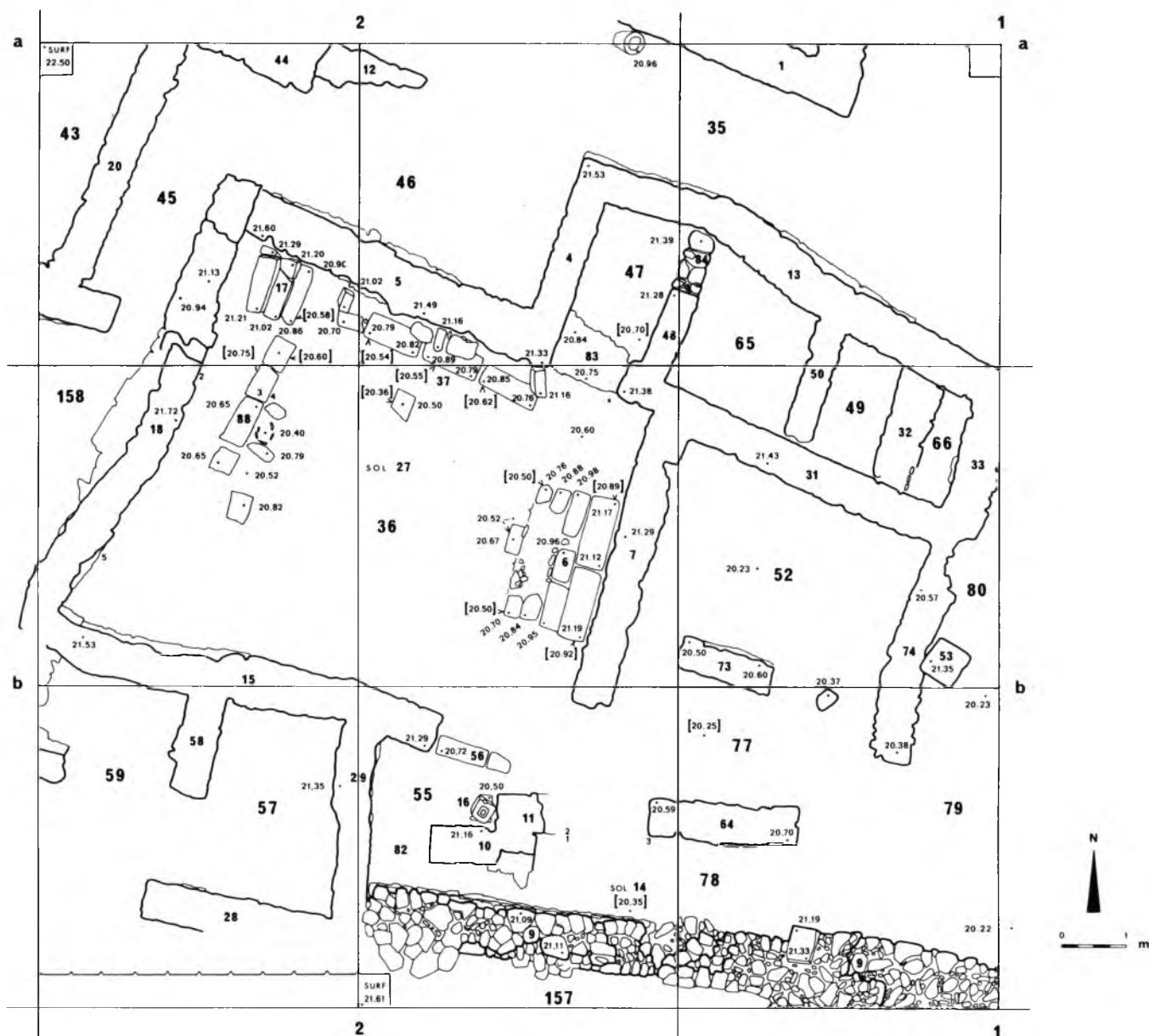
----- : élément antérieur.

#### ABRÉVIATION

SURF : surface.

Le détail de l'intérieur des pièces ne figure que pour celles étudiées.



Planche 2 – Temple aux rhytons, niveau 2. (éch. 1/100<sup>e</sup>)

Les murs dont l'appareil n'est pas détaillé ont été construits au niveau 1 (cf. plan 1) et employés au niveau 2.

#### Locus 36

- 1 : emplacement de la pyxide 80/5103.
- 2 : emplacement du trépied 80/5102.
- 3 : emplacement de la cruchette 80/5101.
- 4 : emplacement du bol 80/5100.
- 5 : emplacement de la pyxide 79/RS.21.

#### Locus 78

- 1 : emplacement du rhyton 79/RS.17.
- 2 : emplacement de l'applique murale 79/5059.
- 3 : emplacement du rhyton 80/5091.

#### Loci 79 et 80

Cotes du sol du niveau 2.

## OBJETS EN OS ET EN IVOIRE

Jacqueline GACHET

Les objets en os ou en ivoire livrés par les récentes campagnes de fouilles de la Mission française de Ras Shamra, de 1978 à 1984, proviennent des habitations du chantier nord, pour les objets les plus communs, du sanctuaire identifié dans le chantier sud, pour les pièces les plus luxueuses<sup>1</sup>. Le problème de l'identification du matériau qui a servi à leur fabrication, et celui du travail de l'ivoire, n'ont pas été abordés ici<sup>2</sup>. Ces objets, dont la majorité a été trouvée dans un contexte archéologique du 13<sup>e</sup> s. av. J.C., appartiennent au répertoire habituel de ce type de matériel sur les sites syro-palestiniens et chypriotes du II<sup>e</sup> millénaire av. J.C., et plus précisément du Bronze Récent. Dans cette étude, ils ont été rapprochés d'un certain nombre d'objets de même type, provenant des campagnes de fouilles de Cl. Schaeffer à Ras Shamra et Minet el- Beida, et déposés aux Musées du Louvre et d'Alep<sup>3</sup>.

### PETITS OBJETS

#### Baguettes et tête de grenade : 1-8 (Pl. 1 et 7)

Une série de baguettes, toutes fragmentaires, fut mise au jour dans les habitations et dans la zone du sanctuaire. La plupart sont des extrémités cylindriques ou fusiformes, les unes creuses, sur toute leur longueur ou en partie seulement, les autres pleines. Toutes, sauf 7, portent un décor incisé. Leur état fragmentaire ne peut apporter d'élément nouveau sur le type et la fonction, en général incertaine, des objets auxquels elles ont appartenu. Les fragments creux 2 et 7 peuvent avoir servi d'emmanchement à des objets usuels tels que lames, poinçons, cuillères, objets de toilette, bien qu'aucun élément de ce type n'ait été trouvé à proximité : c'est la fonction attribuée à deux fragments similaires de Megiddo<sup>4</sup>. Les fragments pleins 1, 3, 5, 6 appartenaient sans doute à des baguettes, semblables à plusieurs exemplaires trouvés sur des sites de Syrie-Palestine et de Chypre<sup>5</sup> : leur longueur varie de

1. Yon, Caubet et Mallet, 1982 ; Yon *et alii*, 1983. Voir *supra* dans ce volume, l'étude de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio sur les maisons du chantier nord, et celle de J. Mallet sur le sanctuaire du chantier sud.

2. Une étude portant sur l'identification des ivoires de Ras Shamra a été entreprise par A. Caubet, Conservateur au Département des Antiquités orientales du Musée du Louvre, et F. Poplin (Museum National d'Histoire Naturelle de Paris, Laboratoire d'Anatomie comparée) : voir *infra* leur article dans cet ouvrage. La nature du matériau, indiquée dans le cata-

logue pour un certain nombre d'objets, est celle qu'a identifiée F. Poplin.

3. Par suite de l'impossibilité, provisoire, de consulter en temps utile les inventaires de Cl. Schaeffer concernant ces objets, leur lieu de trouvaille et leur position stratigraphique n'ont pu être identifiés de façon précise. On se contentera, pour l'instant, d'indiquer leur appartenance à la ville du Bronze Récent.

4. Loud, 1939, Pl. 56, 294, 295.

5. Åström, 1972, p. 550 et 610.

vingt à trente centimètres. L'une de leurs extrémités est amincie ou terminée par un tenon : une tête s'y adaptait, dont la forme la plus fréquente est celle d'une grenade à pétales longs ou courts. A Lachish, ce type de baguette a été trouvé associé à des objets de toilette<sup>6</sup>. Leur fonction d'épingles de « tête » est largement attestée<sup>7</sup> ainsi que celle de fuseaux sur lesquels sont enfilées les fusaïoles, comme on peut le voir sur deux exemplaires complets trouvés à Ras Shamra (*Pl. 4, 40, 41*). Le fragment **4** est peut-être une variante d'un fuseau dont le type complet existe à Megiddo : le corps du fuseau est fait de deux parties dont l'une des extrémités est creusée d'un canal dans lequel est introduite une tige mince, sur laquelle est enfilée la fusaïole. A Megiddo, ce type de baguettes n'apparaît pas avant le Bronze Récent II<sup>8</sup>. Un fragment de baguette de Ras Shamra creusé d'un canal dans lequel est conservé un reste de tige a pu appartenir à ce type de fuseau (*Pl. 4, 35*).

Les extrémités de ces tiges sont presque toujours incisées d'un motif géométrique que l'on retrouve parfois sur le corps. Sur les fragments **1, 2, 3, 4**, des filets gravés, horizontaux, encadrent des zones incisées d'écailles pointées, simples ou doubles, au dessin arrondi ou étiré : ce décor, d'origine mycénienne<sup>9</sup>, orne une grande partie des baguettes de Ras Shamra (*Pl. 4, 34 à 39*) et des sites chypriotes<sup>10</sup>. Les séries de filets horizontaux répartis sur la baguette **5** (et peut-être **6** mais le fragment est trop court pour qu'on puisse l'affirmer), sont caractéristiques à Lachish des baguettes trouvées dans les niveaux du 13<sup>e</sup> s. av. J.C., alors qu'au 14<sup>e</sup>, ces filets encadraient des zones de croisillons incisés, sur le modèle des épingles égyptiennes<sup>11</sup>. A Megiddo, ces deux variantes existent pour toute la période du Bronze Récent II, associées quelquefois à des lignes brisées<sup>12</sup>. On ne trouve jamais, sur ces sites de Palestine, le motif chyro-mycénien d'écailles pointées, alors qu'à Ras Shamra et à Chypre, tous les motifs sont représentés pour les 14<sup>e</sup>/13<sup>e</sup> siècles av. J.C. (*Pl. 1 et 4*) : à Chypre, ces baguettes continuent à être présentes jusqu'au 12<sup>e</sup> s. av. J.C.<sup>13</sup> et, sur tous les sites, elles font partie du matériel funéraire ou des offrandes déposées dans les lieux de culte, associées à une famille d'objets usuels (peignes, pyxides, boîtes à fard...) dont la fabrication devait exister aussi dans des matériaux périssables (bois, matière cornée des sabots...).

Les fouilles de Ras Shamra ont livré les deux variantes de tête en forme de grenade, évoquées plus haut ; des exemplaires à pétales courts, comme la grenade **8**, ont été trouvés, à Lachish et à Kition<sup>14</sup>, enfilés sur des baguettes selon une technique identique sur tous les sites : c'est toujours la grenade qui est creusée d'une mortaise ; elle s'adapte sur la pointe amincie de la baguette ou sur un tenon taillé à l'extrémité de celle-ci.

### Disques décorés : 9-14 (*Pl. 1, 2, 7*)

De nombreux disques décorés ont été trouvés sur les sites syro-palestiniens et chypriotes. Selon leurs caractéristiques techniques, on pense qu'ils ont servi de couvercles (présence d'une feuillure ou d'un disque plus petit collé sur la face non décorée), ou bien de décor appliqué ou incrusté sur des formes en bois aujourd'hui disparues (face non décorée plane, traces de collage, faible épaisseur du disque, petites mortaises destinées à fixer la pièce, avec quelquefois tenons en ivoire en place)<sup>15</sup>. C'est à cette seconde catégorie qu'appartiennent les disques **9 à 11 et 13**. Tous sont incisés d'un décor de rosace. A Ras Shamra, dans l'état actuel de nos connaissances, c'est le seul décor existant sur ce type d'objets. C'est aus-

6. Tufnell, 1940, p. 62.

7. Petrie, 1974, *Pl. XIX* ; Starkey, 1935, p. 202, *Pl. XVI, 3* ; Benedite, 1907, p. 15-20, *Pl. VIII et IX*.

8. Guy, 1938, p. 170, fig. 175 ; *Pl. 84, 1 et p. 172*.

9. Furumark, 1941, motif 44, p. 348-350, fig. 58.

10. Dikaios, 1969/71, *Pl. 135, 47* ; 168, 38, p. 293 ; Karageorghis, 1974, *Pl. LXXXVII, 60, 62* ; *CLXX, 132, p. 69-91*.

11. Tufnell, 1958, p. 87 ; *Pl. 54, 13, 14, 15, 28. Id., 1940, Pl. XX, 23, 25, 26, 27*.

12. Guy, 1938, *Pl. 95, 5, 49* ; 100, 29, 30 ; 156, 13.

13. Chavane, à paraître.

14. Tufnell, 1940, *Pl. 26* ; Karageorghis, 1974, t. 9, *Pl. LXXXVII, 60, 62 et CLXX, 132*.

15. Pierides, 1972, p. 276 ; Åström, 1972, p. 611 ; Yon-Caubet, 1985, p. 86.

si le seul qui orne les couvercles circulaires des boîtes à fard lenticulaires<sup>16</sup> : le type de rosace le plus souvent représenté est la rosace à six pétales pointus, gravés au compas, auxquels s'ajoutent parfois six demi-pétales, s'appuyant éventuellement sur un arc de cercle. La rosace est toujours inscrite dans une série de cercles gravés sur le pourtour, à l'exclusion de tout autre décor. A ce décor d'une grande simplicité s'ajoute, sur deux exemplaires, un motif de demi-cercles pointés (*Pl. 5, 41 et 9*). Les disques **10**, **11**, et **13** sont décorés d'une rosace à pétales arrondis. Le disque **12** appartient par sa forme à un type différent.

Le disque **9** était mêlé à du matériel daté des 13-14<sup>e</sup> s. av. J.C., trouvé sur le sol d'une tombe appartenant à une belle demeure ouvrant sur la rue considérée comme la limite nord de l'îlot (voir *supra* l'article de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio, et celui de J.-F. Salles). Une rosace à six pétales et six demi-pétales en pointe, coupés par un cercle, est inscrite dans deux cercles à l'intérieur desquels s'appuient des demi-cercles pointés. Le décor est gravé au compas. Comme beaucoup de décors incisés de Ras Shamra – en particulier sur les peignes – le dessin n'est pas parfait : reprise de la courbe des pétales, pétales trop courts ou débordant sur les cercles ornant le bord du disque. Le cercle central coupe les pétales entiers, alors qu'il n'apparaît d'habitude qu'au pied des demi-pétales, ce qui est plus esthétique. Deux trous traversent l'épaisseur de la rondelle, l'un au centre de la rosace, l'autre non loin du bord. La tranche de la partie rectiligne, qui n'est pas une cassure accidentelle, est percée de deux petites mortaises. On retrouve ce détail sur un couvercle de pyxide de Menidi en Attique<sup>17</sup>, dont les deux parties inégales « se joignaient par l'intermédiaire de deux mortaises rectangulaires creusées face à face dans la tranche, deux sur chaque partie », et sur un disque de Kition-Bamboula où les tenons en ivoire sont conservés<sup>18</sup>. L'assemblage devait être renforcé par collage et dissimulé sous la couleur, actuellement disparue : on sait, en effet, que les ivoires étaient peints, ou, pour les plus luxueux, recouverts d'une feuille d'or ; certains ivoires de Ras Shamra ont conservé des traces de peinture bleue, par exemple un couvercle orné de rosace<sup>19</sup>. Dans le trou central s'insérait sans doute un rivet en ivoire ou en bronze, et un tenon traversait la petite mortaise vers le bord. L'absence de feuilure, comme sur le couvercle de Menidi, ou de traces de collage d'un disque plus petit, comme sur un disque de Kition<sup>20</sup>, laissent à penser que ce disque n'est pas un couvercle, sa stabilité n'étant pas assurée par l'une ou l'autre de ces deux techniques. Par contre, d'après la faible épaisseur de ce type de disques (moins de 5 mm), la présence des mortaises et, sur certains, d'un quadrillage destiné à assurer l'adhérence d'un collage (*Pl. 5, 42*), on doit y voir soit des éléments de décor fixés sur des formes en bois, en particulier des couvercles, soit des fonds de pyxides circulaires à paroi verticale mince (moins de 5 mm), les disques ne présentant pas alors le rivet central. Ces pyxides en ivoire ne seraient que le revêtement riche et décoré de formes en bois ou en métal<sup>21</sup> : une panse de pyxide à paroi mince, fragmentaire, trouvée à Ras Shamra (*Pl. 5, 43*), a conservé une partie du fond, gravé à l'extérieur d'une rosace à pétales pointus et à l'intérieur d'un quadrillage comme support de collage ; une mortaise traverse l'un des pétales. Le disque **41**, dont le décor de rosace est enrichi de demi-cercles, était aussi un fond de pyxide : le pourtour de la face non décorée est gravé d'un cercle délimitant une bande extérieure, comme le fond de la pyxide **43**, dans laquelle sont percées de minuscules mortaises circulaires verticales et dont l'une conserve encore un tenon. La largeur de cette bande correspondait à l'épaisseur de la paroi de la panse fixée sur ce fond. Signalons, au Musée du Louvre, l'existence d'un disque triangulaire en forme de section de dent d'hippopotame

16. Schaeffer, 1932, Pl. VIII, fig. 2, p. 6.

17. Poursat, 1977 (b), p. 146, Pl. XLIV, 422.

18. Yon et Caubet, 1985, p. 86, fig. 41-42.

19. Schaeffer, 1932, Pl. VIII, fig. 2, p. 6.

20. Karageorghis, 1974, p. 40 (1), Pls XXXVI, CXXXIII, 228.

21. Une pyxide de l'Agora d'Athènes porte la trace d'un revêtement d'étain à l'intérieur de l'ivoire : Poursat, 1977 (a), p. 26-27.

(voir, dans ce volume, l'article d'A. Caubet et F. Poplin, p. 279 fig. 7). La tranche est sculptée de trois moulures (Pl. 5, 44). Un disque identique est gravé, sur la tranche, de lignes incurvées (Pl. 6, 45). Ce type de disque fermait peut-être le fond d'une défense ayant contenu de l'huile ou des onguents.

Dans les ivoires syro-palestiniens, la rosace à pétales pointus, fréquemment représentée mais n'apparaissant pratiquement que sur les disques isolés ou sur les couvercles, a des parentés orientales. Au contraire, la rosace à pétales arrondis qui orne les fragments 10, 11, 13, participe au décor d'objets variés (coffrets, boîtes à jeux, plaques ...), et reflète l'influence des ivoires mycéniens dans lesquels elle est un élément particulièrement fréquent<sup>22</sup>. Le type général de cette rosace est caractérisé par un nombre de pétales allant de 8 à 12, rayonnant souvent autour d'un cœur qui pouvait être orné d'un rivet de métal<sup>23</sup>; la rosace est inscrite dans un ou plusieurs cercles. C'est une rosace de ce type qui orne à Ras Shamra le centre d'un guéridon du Palais décoré d'ivoire découpé, ou, en orfèvrerie, le centre d'une coupe en or<sup>24</sup>. Outre les disques 10, 11, 13, il en existe deux, fragmentaires, au Musée du Louvre (Pl. 5, 46 et 47); les 16 pétales du disque 47 sont séparés les uns des autres par des faisceaux de rayons. Ce détail est caractéristique d'une série de disques d'Enkomi et de Kourion appartenant tous à des niveaux du Chypriote Récent II<sup>25</sup>. Les cercles constituent l'ornement de bordure de la quasi-totalité de ces rosaces<sup>26</sup>. C'est la différence de traitement de ce type général qui fait du disque 11 un objet d'un intérêt particulier.

Trois motifs y sont associés : la rosace à pétales doubles pointés et arrondis, les perles taillées entre chacun d'eux, le bandeau de lignes légèrement incurvées cernées par des cercles sur le bord ; le travail est de qualité médiocre. Il y a là une réminiscence en traits gravés des rosettes sculptées mycéniennes associées à la perle, que l'on retrouve largement représentées en orfèvrerie<sup>27</sup>, ainsi qu'une imitation du motif mycénien des *curved stripes* qui, gravé avec raideur, a perdu sa signification originelle (c'est ce motif que l'on trouve sur la tranche du disque 45 ci-dessus)<sup>28</sup>. Cette influence s'est exercée à travers les disques en ivoire chypriotes qui sont les parallèles les plus proches : les *curved stripes* servent de bordure sans autre décor ou associée à un décor figuré (représentations animales) et à des motifs géométriques plus élaborés (*C-spirals*). Les exemples sont nombreux<sup>29</sup>. Ils appartiennent tous à un contexte archéologique du Chypriote Récent II C (1300 - 1225 av. J.C.) ; le décor est d'une bonne qualité d'exécution et le motif garde une certaine souplesse. On trouve les plus proches parallèles du disque 11 à Enkomi et à Kourion<sup>30</sup>. En Syrie-Palestine, ce type de bordure associé à une rosace à pétales arrondis est rare. Il décore le fond d'un grand bol de Megiddo<sup>31</sup> ; à Alalakh, où il est traité avec la même raideur qu'à Ras Shamra, il entoure une rosace à pétales pointus<sup>32</sup>. La présence supplémentaire de la perle sur le disque 11 en fait, à ma connaissance, un exemplaire isolé dans les ivoires orientaux de cette période et en particulier à Ras Shamra.

22. Dans les ivoires mycéniens comme dans la céramique, la rosace a des pétales arrondis : d'origine crétoise (voir fresques), elle est l'un des motifs courants de l'orfèvrerie. Pour l'étude et l'emploi de ce type de rosace, voir Furumark, 1941, p. 282-283 et fig. 40 ; Poursat, 1977 (a), p. 119-121.

23. Un disque d'Enkomi a conservé, au centre, un clou en or : Schaeffer, 1952, p. 189, fig. 75, n° 249.

24. Schaeffer, 1954, Pl. VII, fig. 7 et 8 ; *id.* 1949, Pl. VIII.

25. Dikaïos, 1969/71, Pl. 176, 21, p. 301 ; Pl. 128, 51 ; Pl. 156, 35, p. 255 ; Gjerstad, 1934, Pl. CLII (1), LXXXVII ; Schaeffer, 1952, n° 249, fig. 75, p. 189 ; Benson, 1972, t. 12, B 1398, p. 131, Pl. 51 ; t. 18, B 1402, p. 131, Pl. 35.

26. Voir par exemple à Megiddo des plaques gravées et un grand nombre de « médaillons » fabriqués

en série et de qualité médiocre : Loud, 1939, Pl. 5, 8, 9 et Pl. 15, 74 à 96. Un médaillon identique a été trouvé à Ras Shamra (49, Pl. 5).

27. Poursat, 1977 (b), Pl. VI, 61 ; XXV, 280-283. Pour l'évolution du motif sculpté au motif gravé, voir *id.*, 1977 (a), p. 185 et 187 ; pour l'influence de l'art du métal, *ibid.* p. 196.

28. *Ibid.* p. 118 ; Furumark, 1941, p. 144-159.

29. Par exemple, Karageorghis, 1974, Pls LXV, CL, 19 ; p. 44-61 ; XXXVI, CXXXIII, 235 ; p. 33-40 ; Pierides, 1972, p. 274-277 et Pl. XXXV.

30. Dikaïos, 1969/71, Pl. 128, 50 et 156, 34 ; Benson, 1972, Pl. 51, B 1398 ; Pl. 35, B 1393.

31. Loud, 1939, Pl. 27, 147.

32. Woolley, 1955, Pl. LXXVIII, g, AT/38/178.

Le disque **13** présente une particularité rare : il est creusé à son pourtour d'une profonde feuillure circulaire. La face circulaire de plus petit diamètre ainsi créée au centre est décorée d'une rosace et sa tranche est percée de trois groupes de trois mortaises. Il s'agissait peut-être du médaillon central d'un couvercle composite (bois, métal). Deux disques identiques furent trouvés à Kourion et à Enkomi<sup>33</sup>. L. Åström précisait alors qu'aucun objet semblable n'avait été trouvé hors de Chypre. Cependant, outre le médaillon **13**, il en existe deux provenant des fouilles de Ras Shamra (*Pl.* 5, **49**, et Damas **26179**, mentionné dans l'inventaire).

Classé dans cette liste de disques, l'objet **12** présente une particularité : l'existence d'un embryon de tige au centre de sa face inférieure. La face supérieure est décorée de demi-cercles doubles pointés s'appuyant sur des cercles gravés autour du bord, et d'un bandeau central incisé de lignes incurvées, décor relevant de l'influence mycénienne. Le trou central devait s'orner d'un rivet. Des objets identiques par la forme mais décorés de rosaces à pétales arrondis ont été trouvés à Chypre : ils ont été identifiés comme des têtes de fuseau, deux d'entre eux ayant conservé une partie du corps cylindrique sur lequel ils s'adaptent<sup>34</sup>. Il pourrait s'agir aussi de boutons de meubles (coffrets ou tiroirs ?), ou de cabochons ornementaux. Une variante de la forme existe à Ras Shamra : le disque, et la tige qui le soutient, sont taillés dans la même pièce d'ivoire ; la base de la tige, moulurée, se termine par un tenon. La face supérieure du disque est, comme à Chypre, gravée d'une rosace à pétales arrondis (*Pl.* 6, **50**). La similitude de forme et de décor pour ce type d'objet très particulier laisse à penser que les deux exemplaires de Ras Shamra, isolés par rapport aux ivoires syro-palestiniens connus à ce jour, sont soit des importations chypriotes soit des fabrications d'artisans chypriotes installés à Ras Shamra.

#### Petits objets divers : 14-18, (*Pl.* 2)

Les quelques objets suivants furent mis au jour dans des maisons (voir plus haut) : une tête d'épingle, ou de stylet à khôl (**17**), percée de douze trous incrustés autrefois de pâte de couleur ou de fritte aujourd'hui disparue, comme dans les exemples égyptiens ; un « bilbil » miniature (**18**) servant de pendeloque ; un polissoir en os (**16**). Deux éléments creux ont dû servir d'emmanchement : l'élément cylindrique **14** et la rondelle de pommeau **15**. Celle-ci est une pièce cylindrique creuse s'évasant sur l'un des bords et percée de trois petits trous opposés l'un à l'autre, à la base de la partie verticale : on trouve ces caractéristiques dans des pièces identiques de Megiddo et de Lachish<sup>35</sup>. Dans les ivoires mycéniens et à Enkomi, les mêmes détails techniques caractérisent des pièces plus évasées, moins hautes et dont le trou central a parfois une section carrée. A Enkomi, elles sont appelées pièces de montage en forme d'entonnoir (*funnel shaped mounting*), mais G. Karo et J.-Cl. Poursat les identifient plus précisément comme des rondelles de pommeau d'épée<sup>36</sup>. Les deux variantes de la forme existent à Ras Shamra : le numéro **15** représente la forme haute et étroite ; la variante très évasée et courte est représentée par la pièce **51** et l'ensemble **52** (*Pl.* 6). Le montage de celui-ci est tout à fait incertain et la baguette est vraisemblablement indépendante de cette rondelle à laquelle elle s'adapte fort mal.

33. Åström, 1972, fig. 74, 26, p. 555 et 615.

34. Schaeffer, 1952, n° 335, p. 215, fig. 82 (4) et Pl. couleur B ; Dikaios, 1969/71, p. 277, Pl. 132, 9 et 9 ; Pl. 176, 21 ; Benson, 1972, Pl. 35, B 1405. Ces disques-« fusaïoles » chypriotes ont été trouvés dans un

contexte archéologique de la fin du Bronze Récent.

35. Loud, 1939, Pl. 15, 97-99 ; Tufnell, 1940, Pl. XXI, 32.

36. Karo, 1930/33, p. 139, Pl. LXXXIII, 778, fig. 57, p. 140 ; Poursat, 1977 (a), p. 36.



## BOÎTES A FARD : 19-22, (Pl. 2, 7)

Plusieurs fragments, trouvés dans une fosse (1237) avec du matériel pillé provenant du sanctuaire aux rhytons (voir *supra* l'article de J. Mallet), appartenaient au type de boîtes dites « à fard » ou « à onguent », en forme de canard, objets de toilette dont les exemplaires en ivoire apparaissent au 14<sup>e</sup> s. av. J.C. en Syrie-Palestine. D'origine égyptienne, elles existaient aussi en bois incrusté d'ivoire, en albâtre, faïence ou cristal de roche. La forme générale est celle d'un canard mais, selon la position de la tête et la forme du couvercle, on distingue deux variantes représentées l'une et l'autre par les fragments de la fosse 1237.

A la variante 1 appartiennent les fragments **22** figurant l'un, une tête de canard, l'autre, un fragment de queue. La tête, au profil très allongé et gracieux, est incisée latéralement d'un triangle entre la base du cou et l'œil rond ; sur le bec, des nervures figurent la partie cornée et les narines, l'ensemble gardant un aspect réaliste. Par contre, le décor de plumage qui orne le fragment de queue est figuré d'une façon conventionnelle par des motifs géométriques incisés (lignes brisées, segments de cercles cernés de lignes parallèles). La cassure supérieure laisse apparaître une mortaise.

Le type de boîte auquel appartenaient ces fragments **22** est directement imité des modèles égyptiens<sup>37</sup> : la tête du canard est dirigée vers l'avant ; le couvercle s'ouvre par le milieu et chaque élément, pivotant autour d'un tenon, figure une aile ; une queue est fixée à la panse par des mortaises comme pour le fragment **22** ou glissée dans une fente pratiquée sur la panse, l'assemblage étant sans doute renforcé par collage. Le nombre de boîtes de ce type trouvées sur les sites du Levant est restreint ; aucun exemplaire n'est complet. La plupart proviennent de Megiddo (14<sup>e</sup>/13<sup>e</sup> s. av. J.C.) : deux panses et une série d'ailes portant un décor incisé de plumage qui se veut plus proche de la réalité (lignes simples ou doubles dessinant la superposition des rémiges et zone d'écailles pointées à la naissance de l'aile)<sup>38</sup>. A Alalakh, dans le niveau II du Temple (13<sup>e</sup> s. av. J.C.), fut mis au jour un ensemble complet en os (tête, ailes, queue) qui se fixait sur une panse en bois aujourd'hui disparue<sup>39</sup> : le décor de la queue est identique à celui de Ras Shamra ; elle était fixée à la panse par le même système de trois mortaises. Les ailes sont incisées d'une zone d'écailles pointées, comme à Megiddo, mais le plumage est, comme la queue, traité d'une manière tout à fait conventionnelle. A Meskéné, c'est un décor de guilloches incisées entre des lignes parallèles doubles qui orne une aile ayant appartenu à ce type de boîte<sup>40</sup> : on trouve un décor absolument identique sur des fragments d'ailes de Ras Shamra (Pl. 6, **53**) et de Kamid el-Loz<sup>41</sup>. Bien que le nombre de ces trouvailles soit encore limité, il semblerait donc qu'il y ait une préférence pour un décor géométrique conventionnel dans la région nord (Alalakh, Meskéné, Ras Shamra, Kamid el-Loz) par opposition au décor simplifié mais plus réaliste des boîtes de Megiddo, proche du décor égyptien. Par contre, sur tous les exemplaires, on trouve le motif d'origine mycénienne fait d'écailles pointées, appliqué à cette forme totalement égyptienne.

37. Voir par exemple Vandier d'Abbadie, 1972, p. 44, fig. 117, 118 et p. 11, fig. 1, 2, 3 pour les mêmes boîtes portées souvent par des « nageuses ». Ces boîtes, très en vogue sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, portent en général un simple décor de plumes incisées et, quelquefois, des pointillés à la naissance de l'aile.

38. Loud, 1939, Pl. 12, 45 à 53 ; Pl. 30, 157 et 31, 158 : la panse 158 a été identifiée par G. Loud comme étant en forme de bateau, hypothèse reprise par J. Sakellarakis, 1971, p. 218. Cependant, la présence des trois mortaises disposées en triangle, desti-

nées à fixer la tête et les ailes d'un canard, et la fente dans laquelle se glisse la queue, sont caractéristiques d'une panse de boîte du type « canard », variante 1. Pour comparaison, voir Schaeffer, 1949, fig. 56. Pour l'étude des pyxides en forme de barque dans les ivoires mycéniens, voir aussi Poursat, 1977 (a), p. 27-28.

39. Woolley, 1955, Pl. LXXV, AT/46/15 et p. 289-290.

40. Meskéné-Emar, p. 123, fig. 1, en bas.

41. Kamid el-Loz, n° 106, p. 163.

Les fragments **19**, **20**, **21** représentent chacun un élément de la variante 2 de ce type de boîte, caractérisée par la tête de canard retournée vers l'arrière, et par un couvercle oblong ; cette variante est plus répandue que la précédente en Syrie-Palestine. La panse **19**, dont seul subsiste un fragment de l'extrémité opposée à la tête, repose sur une base mince, taillée dans la masse de l'ivoire. Il est plus fréquent de trouver un socle parallélépipédique rapporté, fixé par un ensemble tenons-mortaises<sup>42</sup>. Le fragment **20** représente la partie antérieure d'une panse : de forme triangulaire, il est percé d'une mortaise dans laquelle est encore en place un fragment de tenon en ivoire, autour duquel pivotait le couvercle. L'autre mortaise recevait le col du canard, l'assemblage était consolidé par collage (zone de stries autour de la mortaise). Dans ce cas, le col du canard était une pièce rapportée, comme le col **21**, creusée d'une profonde mortaise à chaque extrémité<sup>43</sup>. Cependant, si la tête est toujours un élément indépendant, le col est parfois taillé dans le même bloc d'ivoire que la panse : c'est le cas pour trois des quatre boîtes trouvées à Minet el- Beida<sup>44</sup>. Une technique plus sophistiquée consiste à former le col en empilant des disques en ivoire, alternant parfois avec des disques faits d'un autre matériau aujourd'hui disparu (ébène ?)<sup>45</sup>. Pour compléter l'étude de cette variante 2, il faut se référer aux exemplaires complets bien représentés à Kamid el- Loz, par exemple. Un dessin en coupe de la boîte **55** (Pl. 7) trouvée à Minet el- Beida rend compte du montage de ce type de boîte. Le couvercle, de forme oblongue, pivote autour du tenon vers la tête. A l'opposé, un tenon sert de bouton de préhension : pour maintenir le couvercle fermé, un lien le reliait parfois à un bouton identique fixé sur la panse<sup>46</sup>. Ces liens (cuir, cordelette), aujourd'hui disparus, ont été conservés sur certaines pyxides égyptiennes. La grande majorité des couvercles, isolés ou appartenant à des boîtes complètes, étaient ornés d'un caneton en ivoire qui tendait le cou vers la tête retournée du canard, comme s'il appelait sa mère. Cette « scène de genre » est tout à fait explicite : c'est la raison pour laquelle il faut restituer, dans la boîte de Sidon, la position du caneton tourné vers sa mère. A Ras Shamra, aucun caneton ne fut retrouvé, mais il devait en exister au moins sur deux des boîtes de Minet el- Beida dont les couvercles ont une mortaise centrale.

L'origine de cette variante 2 des boîtes à tête de canard est encore égyptienne. Dans les objets égyptiens, le motif de la tête de canard retournée représente plus fréquemment un canard endormi, la tête tombant sur le cou, dans une attitude d'abandon<sup>47</sup>. A. Von Hermann donne une explication technique à l'utilisation du motif de la tête retournée au-dessus du couvercle<sup>48</sup> : la position de la tête respectant le centre de gravité de la boîte en assure la stabilité, tout en servant d'anse. Le profil très allongé a sans doute été influencé par l'utilisation de la canine d'hippopotame dont la courbure convient parfaitement à la fabrication de la panse en permettant une économie de taille.

42. Woolley, 1955, Pl. LXXV, AT/37/236 ; AT/38/117, dans un contexte du 15/14<sup>e</sup> s. av. J.C. ; *Kamid el-Loz*, n° 8, p. 83, milieu 14<sup>e</sup> s. av. J.C.

43. Voir l'exemple complet trouvé à Minet el-Beida, Schaeffer, 1932, Pl. VIII, fig. 2, en haut à droite, dont nous donnons le dessin (Pl. 7, **56**).

44. *Ibid.* en haut à gauche et Schaeffer, 1939, p. 31, fig. 23 ; *Cat. Baal et Astarté*, fig. 181, p. 163 ; voir ici pl. 6, Pl. 6, **55**.

45. Woolley, 1955, Pl. LXXV, AT/38/117 et AT/37/236 ; Parrot, 1975, p. 88, fig. 90 et Saidah, 1977, p. 18, n° 33 (14<sup>e</sup> s. av. J.C.) : boîte de Sidon.

46. *Ibid.* et *Kamid el-Loz*, n° 9, p. 119.

47. Voir à Ras Shamra, par exemple, un manche de cuillère en faïence : Schaeffer, 1938, p. 241, Pl. XXII, 2 ; *Cat. Baal et Astarté*, p. 172, 194 ; et deux ivoires en ronde-bosse, Schaeffer, 1932, Pl. IX, fig. 2.

48. Hermann, 1932, p. 96-97.

## PYXIDE : 23 (Pl. 3)

Parmi les trouvailles les plus remarquables de ces dernières campagnes, figure une panse de pyxide en ivoire, probablement d'éléphant, trouvée dans l'angle sud-ouest de la pièce 36 du sanctuaire, laquelle a été identifiée comme une salle de culte encore en fonction à la fin du Bronze Récent<sup>49</sup>. Malgré quelques parties manquantes, il est possible de reconstituer le décor de la pyxide dans sa quasi-totalité.

Les deux bords de la panse sont sculptés d'un bandeau de trois moulures horizontales, la moulure centrale étant plus large que les deux autres. Le bandeau inférieur est percé de deux séries de trois mortaises destinées à fixer par tenons le fond de la pyxide (une troisième série devait exister dans la partie manquante, actuellement restaurée en résine). Entre ces bandeaux, deux scènes symboliques, symétriques, se partagent le registre sur toute la hauteur : leur séquence est fermée par une grande rosace incisée, à six pétales pointus, tracée au compas et inscrite dans un cercle dont le champ est parsemé de petits points. L'exécution du décor, dont la mise en place se révèle ardue, est extrêmement sommaire. Elle associe la technique de l'incision profonde pour souligner grossièrement les silhouettes des figures, et de l'incision légère pour un dessin rapide et mal venu des éléments secondaires.

Une première scène, de composition symétrique, représente deux personnages semblables, debout face à face, un bras tendu au-dessus d'une plante stylisée, leur main ouverte s'effleurant ; leur deuxième bras est tendu vers l'arrière, main ouverte. Ils sont solidement campés sur leurs jambes écartées au mollet vigoureux ; les pieds, actuellement disparus, reposaient sur le bandeau sculpté faisant ligne de sol. Les hanches et le torse sont figurés de face, le visage de profil. Ils sont vêtus d'un pagne court fait de deux bandes horizontales incisées de hachures ; les liens de la ceinture pendent à l'arrière entre les jambes. Le torse est nu, le nombril figuré par un petit cercle ; à la base du cou est incisé un ornement en trois-quarts de cercle pointé (torque ou médaillon ?). La tête, énorme par rapport au corps, vient se cogner contre le bandeau supérieur : le nez est fort, busqué chez l'homme de droite, dans le prolongement du front chez l'homme de gauche ; la bouche et le menton ne forment qu'une masse prognathe. Démesurés et profondément gravés sont l'œil – un ovale pointé – et l'oreille. Les deux personnages sont tête nue : l'abondante chevelure est figurée par des traits verticaux incisés ; elle est retenue par un bandeau dont les extrémités flottent derrière la tête. Entre les deux hommes, sous leurs bras tendus, est incisée une plante stylisée dont les tiges symétriques s'enroulent en volutes pointées, vers le haut pour les deux branches inférieures, vers le bas pour les quatre branches supérieures. La plante est posée sur le bandeau sculpté dont elle semble émerger.

A gauche de cette scène, lui faisant suite sans élément intercalaire, une chèvre et un taureau, debout face à face, encadrent une plante stylisée, incisée sans doute à l'origine sur toute la hauteur du registre : cette partie de la panse est beaucoup plus fragmentaire. Le taureau passant se dirige vers la gauche ; d'après la ligne du dos présentant une protubérance pointue vers l'encolure, il doit appartenir à l'espèce des bœufs à bosse. La tête, de profil, est dirigée vers l'avant, le mufle est aplati et fendu. Un cercle gravé, délimitant une pastille en relief, figure l'œil, démesurément grand. Étant donné le mauvais état de l'ivoire, il est difficile de dire si l'artisan a représenté – de profil et dirigées vers l'avant – deux cornes simplement figurées par les traits gravés ou une seule, vue dans toute son épaisseur. A gauche de l'arbuste, il ne reste d'une chèvre que l'extrémité arquée d'une – ou de deux ? – corne et l'arrière-train : les pattes, raides, ne touchent pas la ligne de sol, et l'animal semble « flotter ». La reconstitution de l'arbuste stylisé qui sépare les deux animaux est incertaine :

49. Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 189-191. Voir *supra* l'article de J. Mallet sur ce sanctuaire.

seules subsistent dans la partie supérieure droite du registre trois tiges s'enroulant en volutes pointées selon le même schéma que l'arbuste précédent.

La médiocre qualité d'exécution de ce décor proche du dessin naïf et maladroit rend impossible toute comparaison avec les ivoires gravés connus à ce jour sur les sites du Proche-Orient au Bronze Récent. Les représentations animales, motif fréquent, sont toujours sculptées ou gravées avec vigueur et précision dans le rendu des détails anatomiques et dans les attitudes. Le contraste entre le traitement des bandeaux sculptés et celui du décor grossièrement gravé pourrait faire penser à un travail en cours d'exécution. Cependant, la profondeur des contours n'est qu'un moyen maladroit de donner une impression de modelé, en créant des zones d'ombre ; l'accumulation des détails plus finement incisés constitue le complément définitif du décor et non des indications pour un travail ultérieur. De ce point de vue, il est intéressant de comparer cette pyxide avec une panse de pyxide inachevée découverte sur l'Acropole d'Ougarit (*Pl.* 6, 7, 56). L'ivoire en est très détérioré ; cependant, la partie inférieure d'un décor sculpté de grande qualité subsiste, mettant en scène un personnage assis sur un trône, les pieds posés sur un tabouret, face à un second personnage debout. Derrière le trône, est ébauché le combat d'un lion et d'un taureau : la silhouette des animaux est épannelée, selon la technique du champlevé, suivant un dessin sûr et vigoureux donnant déjà une idée des volumes, et les quelques traits incisés marquant des détails anatomiques ne sont là que pour guider le ciseau du sculpteur. Ce n'est qu'après l'exécution du décor sculpté que les bandeaux moulurés délimitant le registre devaient être terminés et la section de la défense d'éléphant totalement évidée. On voit que techniquement le traitement de la mise en place du décor à sculpter est totalement différent de celui du décor gravé de la pyxide 23, qui représente un état définitif et non une base de travail.

L'étude des thèmes figurés et de l'iconographie doit amener à saisir la volonté de représentation de l'artisan et à cerner l'identité de celui-ci. On sait que le schéma des animaux ou des personnages affrontés de part et d'autre d'une représentation d'arbre sacré est largement attesté dans l'art oriental : on y voit le symbole d'une vénération de la végétation, liée à la préoccupation primordiale de la fertilité. Dans ce schéma tripartite, le taureau et la chèvre, (ou le bouquetin), ont un rôle privilégié. Les associations « arbre-bouquetin » ou « bouquetin-taureau » font partie d'un vieux répertoire iconographique oriental, particulièrement fréquent dans l'art de la glyptique nord-syrienne.

De même, le thème des personnages face à face, de part et d'autre d'un élément symbolique, associé au même décor que celui de la pyxide, apparaît fréquemment sur des cylindres d'Alalakh et d'Ougarit. A Alalakh<sup>50</sup>, des dieux, vêtus de pagnes courts, ont un bras fléchi au-dessus du signe *ankh*, l'autre, levé ou baissé derrière eux ; ils tournent le dos à un arbre sacré près duquel figure une étoile ou une rosace, et, parfois, une gazelle (*fig. 1, a et b*). A Ougarit, des personnages, vêtus d'une cape et coiffés d'une tiare ou d'une calotte, se font face de part et d'autre d'un élément végétal qu'ils soulèvent ; parfois, ils sont torse nu, vêtus d'un pagne court, et lèvent la main vers l'arbuste (*fig. 2, a*). Cette scène est très souvent liée à un décor de représentations animales parmi lesquelles figurent presque toujours une ou plusieurs chèvres, associées parfois à un fauve (et non au taureau)<sup>51</sup>.

L'artisan de la pyxide a repris, en les simplifiant, ces éléments iconographiques du répertoire nord-syrien, avec, sans doute, la volonté de représenter une invocation au principe de fertilité.

50. Collon, 1975, p. 116, n° 212 ; p. 117, n° 213 ; p. 125, n° 224. Sur le sceau 212, l'arbre sacré est très proche, par la disposition de ses branches, de celui de la pyxide : D. Collon rapproche ces enroulements de ceux d'un décor de la Porte du Sphinx à Boghazköy (*ibid.* p. 192 et *Pl.* XLVIII, 212).

51. Schaeffer, 1983, p. 85, RS 6067 ; p. 99, RS 8401 ; p. 100, RS 8448 ; p. 127, RS 22 248. Sur l'interpréta-

tion de ces scènes par Cl. Schaeffer, voir *ibid.*, p. 73 et suivantes. Il est une autre représentation, dans la glyptique d'Ougarit, d'hommes face à face, vêtus d'un pagne court et portant un double collier, c'est celle des combats d'athlètes, dont a pu s'inspirer l'artisan de la pyxide (voir *ibid.*, p. 50, RS 23016 ou p. 55, RS 30 253 : *fig. 2b* dans cet article).

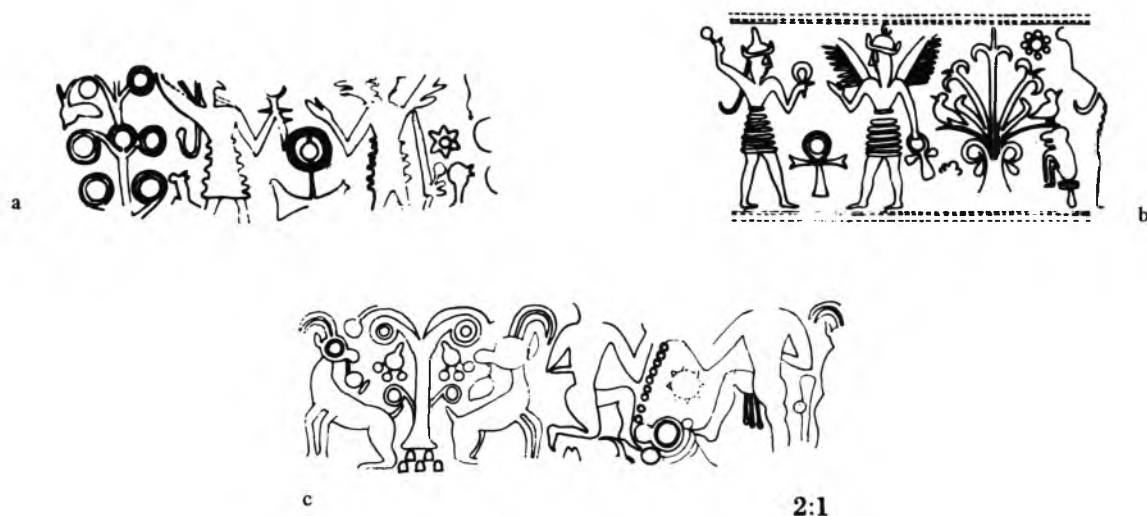


Figure 1 - Empreintes de sceaux d'Alalakh d'après Collon, 1975 :

a - 212 ; b - 213 ; c - 224.



Figure 2 - Empreintes de sceaux d'Ougarit d'après Schaeffer, 1983 :

a - RS 22 248 ; b - RS 30 253.



Figure 3 - Vases de Style Rude :

a - D'après Karageorghis, 1965, Musée de Chypre, CM 1959/II-26/I ;

b - D'après Vermeule, 1982, British Museum, C 420

Du point de vue purement iconographique, on retrouve, dans la disposition des tiges des éléments végétaux et leur enroulement en volutes pointées, l'influence de la palmette chypro-mycénienne : plutôt que dans la glyptique d'Ougarit, où l'arbre syrien se termine par des globules mais dont les branches sont disposées en arête de poisson, c'est dans la céramique dite de « Style Rude » ou « Pastoral » que l'on trouve les représentations végétales les plus proches. Le décor de la pyxide n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, certaines caractéristiques de ces vases de la fin du 13<sup>e</sup> s. av. J.C. : nombreuses sont les représentations de chèvres ou de taureaux debout, passant, face à des motifs végétaux à volutes où la scène occupe toute la hauteur du registre délimité par des bandeaux peints. La silhouette des animaux est soulignée d'un trait épais et l'œil souvent marqué par un gros point<sup>52</sup> (fig. 3). Mais là s'arrêtent les ressemblances, et la pyxide **23** ne fait pas partie des ivoires dont la facture de grande qualité aurait pu influencer le Style Rude<sup>53</sup> : les détails anatomiques du taureau ou de la chèvre (pelage, muscles des pattes, côtes), rendus d'une manière caractéristique sur ces ivoires et transposés en lignes fines sur la céramique de Style Rude, n'apparaissent pas ici. L'implantation des cornes, dirigées vers l'arrière dans le prolongement du profil, telles qu'elles figurent sur la céramique mycénienne, est de type oriental sur la pyxide : dirigées vers l'avant, elles sont implantées perpendiculairement au front. Le choix de certaines attitudes, inhabituelles dans les ivoires de cette époque, est à mettre au compte de la maladresse du graveur : position horizontale des bras en croix chez les deux personnages ; attitude figée, comme suspendue, des animaux passants. La naïveté dans l'exécution du décor, les détails iconographiques de type oriental, les thèmes et schémas adoptés sont le fait d'un artisan local : il crée un objet appartenant à un art que l'on peut qualifier de « régional » ou « populaire ».



Ces quelques objets découverts depuis 1978 sont représentatifs du type de matériel en os ou ivoire qui est en vogue à la fin du Bronze Récent à Ras Shamra et, d'une façon plus générale, en Syrie-Palestine où l'on constate une forte activité des ivoiriers à partir du milieu du 14<sup>e</sup> s. av. J.C. La grande majorité de ces objets fait partie des offrandes funéraires ou du matériel cultuel (objets ayant servi au culte ou déposés dans le sanctuaire), et a été trouvée dans des niveaux du 13<sup>e</sup> s. av. J.C. correspondant à la dernière occupation d'Ougarit. Aux caractères de la tradition syrienne (décor de la pyxide, décor de rosaces à pétales pointus) s'ajoutent deux influences, d'inégale importance : l'influence égyptienne et l'influence chypro-mycénienne. A l'Égypte est empruntée la boîte à fard en forme de canard : son succès en fait l'un des objets les plus caractéristiques de cette période en Syrie-Palestine. Cependant, c'est l'influence mycénienne, déjà largement attestée dans le matériel d'Ougarit, qui est la plus présente dans les ivoires de cet habitat. Comme cette étude a tenté de le mettre en évidence, cette influence s'est exercée à travers les productions chypriotes du 13<sup>e</sup> s. av. J.C. : on le voit aussi bien dans certaines formes caractéristiques (rondelle de pommeau **15**, disque à double diamètre **13**, disque monté sur tige **12**) que dans les motifs ornementaux (écailles pointées, rosaces à pétales arrondis associées à la perle, bandeaux de lignes incurvées). S'il est certain que la pyxide **23** est l'œuvre d'un artisan local, on ne peut pas attribuer avec certitude les autres trouvailles à des artisans chypriotes installés à Ras Shamra plutôt qu'à des artisans locaux, sauf, peut-être, dans le cas de l'objet **12**. Ce qui est beaucoup plus probable, c'est que ces petits objets étaient faits sur place, le commerce de l'ivoire se faisant de préférence sous forme de défenses ou de dents non travaillées (voir, dans ce volume, l'article d'A. Caubet et F. Poplin).

52. Vermeule, 1982, Pl. VI, 19, 43 ; Karageorghis, 1965, Pl. XXIV ; Yon, 1982 (a), p. 112-113, fig. 2.

53. Karageorghis, 1965, p. 234-239 ; Poursat, 1977 (a), p. 161.

## CATALOGUE (FOUILLES 1978-1984)\*

**Baguettes et tête de baguette****1 : 78-111** (Pl. 1)

Baguette fragmentaire, entièrement incisée d'écaillés simples pointées. Tête aplatie ornée de trois filets horizontaux. Amorce d'une fente centrale à l'extrémité cassée. Bronze Récent 3. L. cons. 4,2 ; Ø 0,9. A1a/4, fosse 1237.

Publ. : Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 173.

**2 : 79-5063** (Pl. 1)

Baguette fragmentaire (extrémité), en ivoire d'hippopotame, creuse, dont le bord est profondément gravé de quatre filets horizontaux, et le corps plus légèrement incisé d'écaillés doubles pointées. Bronze Récent 3. L. cons. 2,7 ; Ø 1,4. D2b/2, pièce 36 (sanctuaire).

**3 : 81-505** (Pl. 1)

Baguette fragmentaire (extrémité), cassée sur sa hauteur, entièrement incisée d'écaillés simples pointées entre des filets horizontaux. Bronze Récent 3. L. cons. 3,6 ; Ø 1,9. A2a/1, pièces 1221/1222.

**4 : 81-3026 a/b** (Pl. 1 et 7)

Baguette fragmentaire (deux extrémités), incisée de filets horizontaux sur le bord et d'écaillés doubles pointées sur le corps. Le fragment b est creusé d'un étroit canal sur toute sa longueur. Bronze Récent 3. L. cons. a) 3,1 ; b) 2,7 ; Ø a) 1,6 ; b) 1,5. A1a/4, fosse 1237.

Publ. Yon *et alii*, 1983, p. 218, fig. 17 c.

**5 : 81-3 a/b** (Pl. 1 et 7)

Baguette fragmentaire (deux extrémités) : la tête du fragment a est aplatie et polie ; il est incisé de trois filets horizontaux sur le bord, de deux séries de deux filets sur le corps. Le fragment b a sa pointe effilée terminée par un tenon. Bronze Récent 3. L. cons. a) 4,6 ; b) 7,5 ; Ø a) 1,5 ; b) 1,3 (max.). A2b/2, impasse 1051.

**6 : 81-596** (Pl. 1)

Baguette fragmentaire (extrémité), incisée sur le bord de quatre filets horizontaux. Amorce d'un tenon. Bronze Récent 3. L. cons. 8,3 ; Ø 1,4. A2b/3, habitat, pièce 1201.

Publ. : Yon *et alii*, 1983, p. 213.

**7 : 81-547** (Pl. 1)

Baguette fragmentaire (extrémité), dont la tête est creusée d'une mortaise circulaire. Bronze Récent 3. L. cons. 8,1 ; Ø 1,2. A2b/3, habitat, pièce 1201.

Publ. Yon *et alii*, 1983, p. 213.

**8 : 81-545** (Pl. 1)

Tête de baguette en forme de grenade, avec couronne de huit pétales courts. La base est creusée d'une mortaise. Elle a été trouvée non loin de la baguette 6. Bronze Récent 3. H. 2 ; Ø couronne 1,6. A2b/3, habitat, pièce 1201.

Publ. Yon *et alii*, 1983, p. 213, fig. 12 e.

**Disques et couvercles****9 : 80-310/RS 58** (Pl. 1)

Disque complet sur les deux tiers de son pourtour ; la tranche rectiligne est creusée de deux petites mortaises. L'une des faces est gravée au compas d'une rosace à six pétales et six demi-pétales coupés par un cercle, et inscrite dans deux cercles gravés à l'intérieur desquels s'appuient des demi-cercles pointés. Deux mortaises circulaires traversent le disque, l'une au centre, l'autre, plus petite, près du bord. Bronze Récent 2/3. Ø 4,74 ; ép. 0,4. A1c/1, tombe 1068.

**10 : 79-395** (Pl. 1)

Disque fragmentaire, en ivoire d'hippopotame, gravé d'une rosace à douze pétales arrondis, groupés autour d'un cœur et inscrits dans trois cercles ornant le pourtour. Bronze Récent 3. Ø reconst. 4. A2c/3, pièce 1047.

**11 : 80-5103** (Pl. 1)

Disque fragmentaire, en ivoire d'éléphant, gravé d'une rosace dont l'extrémité arrondie des pétales est doublée et pointée ; une petite perle est taillée entre les pétales ; le bord est gravé d'un bandeau de lignes légèrement incurvées, cerné par une série de cercles. Bronze Récent 3. H. 3,6 ; l. 2,6 ; ép. 0,4. D2b/1, sanctuaire.

Publ. Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 189.

**12 : 80-5150** (Pl. 1 et 7)

Bouton de couvercle (?), ou de coffret : la face supérieure s'incline sur le bord ; elle est incisée

\* Pour la localisation des lieux de trouvaille, on se reportera au quadrillage du plan de l'Introduction à ce volume, supra p. 6, ainsi qu'aux contributions de Yon, Lombard, Renisio, supra p. 11 à 128 et de J. Mallet, p. 213 à 248.

de demi-cercles pointés doubles s'appuyant vers l'extérieur sur trois cercles limitant le décor. Dans le registre central, un bandeau de lignes incurvées tourne autour d'un point central creux. La face inférieure s'incurve au centre verticalement, formant un embryon de tige. Bronze Récent 3. H. 1,11; Ø 3,8. D1b/3, sanctuaire.

**13 : 84-4** (Pl. 2 et 7)  
Disque en ivoire d'hippopotame, à double diamètre dont le plus petit est décoré d'une rosace à huit pétales arrondis, inscrite dans un double cercle. Sa tranche est percée de trois groupes de trois mortaises. Bronze Récent 3. Ø ext. 5; Ø int. 3,7; ép. 0,6. A1a/4, fosse 1237.

### Divers

**14 : 81-632** (Pl. 2)  
Manche d'outil (?): élément cylindrique, complet, percé sur toute sa longueur, arrondi à l'une de ses extrémités. Bronze Récent 3. H. 1,8; Ø 1,1; Ø mortaise 0,2/0,5. A2a/1, habitat, pièce 1222.

**15 : 81-783** (Pl. 2)  
Rondelle de pommeau s'évasant sur l'un des bords et percée dans sa partie verticale de trois trous minuscules. Intérieur creusé d'un canal selon le même profil. Bronze Récent 3. H. 1,9; Ø 1,6/1,3; Ø canal 0,7/1. A2a/1, habitat, pièce 1221.

**16 : 79-5061** (Pl. 2)  
Polissoir: plaque en os (côte de bovidé), en forme de losange, une face lisse et patinée, l'autre brute. Pointes usées. Bronze Récent 2/3 (?). L. 8,6; ép. 0,2. D2a/2, rue 35.  
Publ.: Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 185.

**17 : 80-97** (Pl. 2)  
Tête d'épingle, en ivoire d'hippopotame, irrégulièrement arrondie, percée de douze trous de 2 mm de diamètre. Bronze Récent 3. H. cons. 1,3; Ø 1,1. A1c/3, habitat, pièce 1064.

**18 : 81-3040** (Pl. 2)  
Vase miniature, du type « bilbil » chypriote; base et col fragmentaires. Bronze Récent 3. H. 3,4; Ø 1,9. A2b/3, tannour dans la pièce 1209.  
Publ.: Yon *et alii*, 1983, p. 209 (avec une erreur: l'objet 81-3040 n'est pas « un fragment de fuseau en ivoire » mais le vase miniature décrit ici).

### Boîtes à fard en forme de canard à tête retournée

**19 : 78-75** (Pl. 2 et 7)  
Boîte à fard: fragment de panse à fond plat, représentant l'extrémité opposée à la tête de canard retournée. Bronze Récent 3. H. 1,5; L. cons. 5. A1a/4, fosse 1237.  
Publ.: Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 173 et 189.

**20 : 84-6** (Pl. 2 et 7)  
Boîte à fard: extrémité de la panse percée de deux mortaises, l'une pour l'insertion du col avec zone de collage quadrillée, l'autre pour la fixation du couvercle (reste de cheville en place). La face inférieure est cassée. Bronze Récent 3. L. cons. 7,2; l. médiane 4,3; ép. médiane 1,7. A1a/4, fosse 1237.

**21 : 79-5067** (Pl. 7)  
Boîte à fard: col de canard à tête retournée, creusé à chaque extrémité d'une mortaise de 1,5 cm (?) de profondeur. Surface très détériorée. Bronze Récent 3. H. 5,1; Ø 0,8/2,7. D2a/3, sanctuaire, pièce 47.  
Publ.: Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 189.

### Boîte à fard en forme de canard à tête dirigée vers l'avant

**22 : 81-3113/RS 70** (Pl. 2)  
Boîte à fard en ivoire d'hippopotame: deux fragments représentant l'un, une tête de canard, l'autre, une partie de la queue. La base de la tête est creusée d'une mortaise de 0,9 cm de profondeur. Décor gravé: long triangle entre la base du cou et l'œil rond, nervures triangulaires marquant la partie cornée, les narines. Le deuxième fragment est en forme de queue de canard (ou d'outarde?): la cassure opposée à l'extrémité de la queue est creusée d'une profonde mortaise (1,3 cm?). Un décor gravé, géométrique, imite le plumage: alternance de lignes parallèles et de lignes brisées courtes et épaisses, formant au centre une pointe; de chaque côté, bandeaux gravés de lignes parallèles cernant de petites courbes. Bronze Récent 3. Tête: L. 9; queue: L. cons. 6,3; l. 2,2; ép. 2/0,2. A1a/4, fosse 1237.  
Publ.: Yon *et alii*, 1983, p. 218, fig. 17 b.

### Pyxide à paroi verticale

**23 : 79-RS 21** (Pl. 3 et fig. 4)  
Panse de pyxide en ivoire d'éléphant, incomplète, restaurée, dont les bords sont ornés de bandeaux moulurés. Trois groupes de trois mortaises traversent le bandeau inférieur. Deux scènes gravées occupent toute la hauteur du registre: deux hommes nus, face à face, tendent leurs mains au-dessus d'un élément végétal du même type. Entre le bouquetin et l'un des hommes est gravée au compas une grande rosace à six pétales pointus inscrite à l'intérieur d'un cercle parsemé de points. Bronze Récent 3. H. 7,5; Ø 12,5/10. D2b/1, sanctuaire, angle SO de la pièce 36.  
Publ.: Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 187/189, fig. 11 c.



## CATALOGUE (FOUILLES C. SCHAEFFER : OBJETS CITÉS)\*

**Baguettes**

- 24** - Louvre 81-AO 2186 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) en os, gravée vers la tête d'un quadrillage de losanges inscrits entre deux bandeaux de cinq filets horizontaux. L. 12 ; Ø 1.
- 25** - Louvre 81-AO 2207 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) gravée de trois filets horizontaux. L. 4,46 ; Ø 1,4. Fouilles Schaeffer 1934.
- 26** - Louvre 81-AO 2209 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) gravée de trois groupes de deux filets horizontaux. L. 4 ; Ø 1,27 à 1. Fouilles Schaeffer 1934.
- 27** - Louvre 81-AO 2187 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire en ivoire d'hippopotame, dont les deux extrémités, cassées, sont gravées de filets horizontaux. La tête la plus large est creusée d'une mortaise peu profonde ; la tête la plus mince avait un tenon taillé en son centre. L. 15,5 ; Ø 1,1 à 1,57.
- 28** - Louvre 81-AO 2210 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire gravée d'une alternance de filets horizontaux, de lignes brisées doubles et d'un quadrillage de petits losanges. L. 6,1 ; Ø 0,8. Fouilles Schaeffer 1934.
- 29** - Louvre 81-AO 2212 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire en ivoire d'hippopotame profondément gravée de cinq filets horizontaux. L. 6,1 ; Ø 1,3. Fouilles Schaeffer 1934.
- 30** - Louvre 84-AO 560/RS 60 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire creuse, gravée de lignes brisées et de filets horizontaux. L. 3 ; Ø 0,95. Fouilles Schaeffer 1960, Pt 3237, 1,50 m, 240 W.
- 31** - Louvre 84-AO 564/RS 59 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) gravée de trois groupes de deux filets horizontaux et de petites entailles sur la hauteur. L. 4,2 ; Ø 1,2. Fouilles Schaeffer 1959, Tranchée Sud 6, Pt 2510, -1,70 m.
- 32** - Louvre 84-AO 569/570/RS 60 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (deux extrémités) : 84 AO 569 est gravée d'un rond pointé sur la tête. 84 AO 570 est gravée de trois filets horizontaux sur les bords et creusée d'une amorce de mortaise. L. 3,3 ; Ø 1,3. Fouilles Schaeffer 1960, Pt 2804, 0,80 m, 38 E.
- 33** - Louvre 81-AO 2188 (Pl. 4)  
Baguette en ivoire d'hippopotame, dont l'une des extrémités est gravée d'écailles doubles pointées entre deux bandeaux de filets horizontaux. L. 14,3 ; Ø 1,2 à 0,8.
- 34** - Louvre 81-AO 2192 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire entièrement gravée d'écailles doubles pointées entre deux bandeaux de filets horizontaux. L'une des extrémités est creusée d'une mortaise. L. 3,58 ; Ø 1,5.
- 35** - Louvre 81-AO 2195 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire entièrement décorée d'écailles doubles pointées entre deux bandeaux de filets horizontaux. L'une des extrémités est creusée d'une mortaise dans laquelle est conservé un fragment de cheville. Fouilles Schaeffer 1959, Tranchée Sud.
- 36** - Louvre 81-AO 2208 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) entièrement gravée d'écailles doubles pointées et de cinq filets horizontaux vers la tête. L. 4,6 ; Ø 1,4. Fouilles Schaeffer 1934.
- 37** - Louvre 81-AO 2213 (Pl. 4)  
Baguette fragmentaire (extrémité) entièrement gravée d'écailles doubles pointées entre deux groupes de filets horizontaux et creusée d'une mortaise vers la tête. L. 5,6 ; Ø 1,1 ; Ø mortaise 0,7. Fouilles Schaeffer 1934.
- 38** - Louvre AO 15 755 (Pl. 4)  
Baguette pleine dont l'extrémité la plus large est gravée d'écailles doubles pointées entre deux groupes de cinq filets horizontaux ; l'extrémité la plus mince est creusée d'une petite mortaise. Traces gris-bleuté (peinture ?). L. 22 ; Ø 1/1,4. Fouilles Schaeffer 1932, Minet el-Beida, tombe 6.

**Fuseaux**

- 39** - Louvre AO 15 757 (Pl. 4)  
Fuseau : baguette pleine, cassée à l'extrémité la plus mince ; l'autre extrémité est gravée d'un quadrillage de losanges entre deux séries de

\* L'étude en a été possible grâce à l'autorisation de P. Amiet et l'aide d'A. Caubet : qu'ils soient ici vivement remerciés.

cinq cercles horizontaux. Fusaïole : profil en calotte dont la face bombée est gravée de lignes brisées doubles entre deux cercles et dont la face plane est creusée d'une petite gorge près du bord extérieur. L. 22,1 ; Ø 0,85/1,27 ; fusaïole : Ø 3,1 ; ép. 1,35. Fouilles Schaeffer 1932, Minet el-Beida, dépôt 43.

**40 - Louvre AO 15 758** (Pl. 4)

Fuseau : baguette pleine, lisse, terminée par une grenade à cinq pétales. L'extrémité opposée, gravée sur le bord d'un cercle horizontal, est creusée d'une mortaise de 1,5 cm de profondeur. La fusaïole, peu épaisse, sans décor, est plane. L. 22,1 ; Ø 1,35 ; grenade : H. 4 ; Ø 2. Fusaïole : Ø 4 ; ép. 0,4. Fouilles Schaeffer 1932, Minet el-Beida, dépôt 43.

### Disques et fonds de pyxide

**41 - Louvre AO 11 653** (Pl. 5)

Fond de pyxide à paroi mince (incomplet) : la face externe est gravée d'une rosace à six pétales pointus reliés par des courbes, inscrite dans des cercles sur lesquels s'appuient des demi-cercles. La face interne est gravée d'un cercle délimitant sur le bord une bande dans laquelle sont percées de minuscules mortaises circulaires dont l'une conserve un tenon. Ø rest. 6,5 ; ép. 0,5. Fouilles Schaeffer 1929, Minet el-Beida, tombe à voûte 3.

**42 - Louvre 81-AO 2199** (Pl. 5)

Disque fragmentaire : une face est gravée d'une rosace à pétales et demi-pétales pointus, inscrite à l'intérieur d'une série de cinq cercles ; le champ est parsemé de pointillés. Le bord est gravé de quatre cercles. Deux mortaises traversent l'épaisseur du disque. L'autre face est barrée d'un quadrillage (support de collage). H. 6,5 ; l. 7,3 ; Ø reconst. 13 ; ép. 0,37.

**43 - Louvre AO 27 599** (Pl. 5)

Fond et paroi fragmentaires d'une petite pyxide en ivoire d'éléphant (paroi mince 3 mm). Le fond est gravé sur sa face extérieure d'une rosace à huit pétales pointus reliés par des courbes et de trois cercles sur le bord. La face extérieure est gravée d'un cercle délimitant sur le bord une bande (voir ci-dessus 41) sans mortaise conservée. Une mortaise traverse la base d'un pétale et la face intérieure est quadrillée (support de collage). H. 5,4 ; Ø reconst. 7 ; ép. 0,3.

**44 - Louvre AO 27 598** (Pl. 5)

Disque en ivoire d'hippopotame. La tranche est sculptée de trois moulures. Faces très détériorées, l'une brute, l'autre polie. L. 8 ; l. 5,7 ; ép. 1.

**45 - Louvre 81-AO 2200** (Pl. 5)

Disque en ivoire d'hippopotame, taillé en forme de section transversale de canine d'hippopotame. Les deux faces sont brutes ; la tranche est gravée de lignes incurvées. L. 6,9 ; l. 3,8 ; ép. 0,8.

**46 - Louvre 81-AO 2223** (Pl. 5)

Disque fragmentaire en ivoire d'hippopotame, gravé d'une rosace dont l'arrondi des pétales (16 dans l'état complet) disposés autour d'un cœur se détache du fond. Le pourtour est gravé d'un bandeau de quatre cercles. Une mortaise traverse l'épaisseur d'un pétale. Ø reconst. 6 ; ép. 0,39.

**47 - Louvre 81-AO 2201** (Pl. 5)

Disque fragmentaire en ivoire d'hippopotame : une face est finement gravée d'une rosace à 16 pétales arrondis, séparés par des rayons doubles, disposés autour d'un cœur double pointé. L'arrondi des pétales se détache du fond. Le pourtour est gravé de deux cercles. L'autre face est barrée d'un quadrillage (support de collage). Une moulure entre deux filets orne la tranche. Ø 7,53 ; ép. 0,65.

**48 - Louvre AO 11 654** (Pl. 5)

Disque gravé d'une rosace à 8 pétales arrondis, répartis autour d'un cœur ; la rosace est inscrite dans un cercle. Ø 2,4 ; ép. 0,45. Fouilles Schaeffer 1929, Minet el-Beida, tombe à voûte 3.

**49 - Alep 5970/4660** (Pl. 5)

Disque taillé d'une profonde feuillure sur le pourtour, déterminant une face de plus petit diamètre ; cette face est gravée d'une rosace à 8 pétales arrondis, inscrite dans un cercle. Dans son épaisseur, sont percées trois séries de deux mortaises horizontales. Ø 4,3 et 3.

### Rondelles de pommeau

**50 - Louvre 81-AO 2191 (RS 8087)** (Pl. 6)

Disque en ivoire d'hippopotame gravé d'une rosace à 12 pétales arrondis, répartis autour d'un cœur pointé. Le pourtour est gravé de trois cercles. Le disque est porté par une tige taillée dans le même bloc d'ivoire, moulurée à sa base et terminée par un tenon. H. 5,18 ; Ø disque 2,7 ; Ø tige 1,36.

**51 - Louvre 81-AO 2205** (Pl. 6)

Rondelle de pommeau en ivoire d'hippopotame, complète, de forme évasée, creuse au centre, percée de trois petites mortaises sur la partie la plus étroite. H. 1,15 ; Ø 3,9 et 1,5 ; Ø mortaise 0,8. Fouilles Schaeffer 1934.

**52 - Louvre AO 11 656/657** (Pl. 6)

Rondelle de pommeau en ivoire d'hippopotame de même type que 51, actuellement présentée sur une baguette creuse, fragmentaire, ne faisant vraisemblablement pas partie du montage original. Ø 4,6 et 1,4 ; Ø mortaise 1. Fouilles Schaeffer 1929, Minet el-Beida, tombe à voûte 3.

### Boîtes

**53 - Louvre 84-AO 562** (Pl. 6)

Boîte à fard à tête de canard dirigée vers l'avant : fragments de couvercle en forme d'ailes

(brûlés), gravés de petites courbes entre des lignes parallèles. Ep. 0,45. Fouilles Schaeffer 1960, Pt 2940, 2,20 m, 35 M.

**54 - Alep 4536** (Pl. 6)

Boîte à fard à tête de canard retournée, incomplète, restaurée au plâtre : couvercle oblong, gravé sur les bords de 41 ronds pointés garnis de peinture bleue. L. 14,5 ; l. 4,4 ; H. 2,7/1,9. Fouilles Schaeffer 1931, Minet el-Beida, dépôt à l'intérieur de l'enceinte à l'ouest des grandes tombes.

Publ. Schaeffer, 1932, p. 6 ; *id.*, 1939, p. 31.

**55 - Louvre AO 14 779** (Pl. 7)

Boîte à fard à tête de canard retournée, en ivoire d'hippopotame. Traces de peinture bleue (ou

fritte) dans les traits gravés de la tête et dans les huit trous creusés sur le bord du couvercle. Le tenon à l'extrémité de la queue manque. L. 14,5 ; l. 5,4 ; H. 7,6. Fouilles Schaeffer 1931, Minet el-Beida, dépôt à l'intérieur de l'enceinte à l'ouest des grandes tombes.

Pub. Schaeffer, 1932, Pl. VIII, fig. 2 ; *id.*, 1939, p. 31.

**56 - Louvre AO 11 602** (Pl. 6-7)

Panse de pyxide taillée dans une section de défense d'éléphant, dont l'intérieur n'a pas été évidé totalement. Décor inachevé, en partie sculpté. H. 9,8 ; Ø 13. Fouilles Schaeffer 1929, Ras Shamra, Acropole.

Pub. Dussaud, Schaeffer, 1930, p. 1-9, Pl. I, fig. 11 ; Barnett, 1982, p. 29.

ER 309, C.N.R.S., Lyon.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ÅSTRÖM (L.), 1972, « The Late Cypriote Bronze Age, Other arts and crafts », *SCE IV,1 D*, Lund, The Swedish Cyprus Expedition.

BARNETT (R.D.), 1982, « Ancient Ivories in the Middle East and adjacent countries », *Qedem 14*, Jerusalem, The Hebrew University of Jerusalem.

BENSON (J.L.), 1972, *Bamboula at Kourion, the Necropolis and the finds*, Philadelphie, University of Pennsylvania.

BENEDITE (G.), 1907, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, vol. « Miroirs », Le Caire, Service des Antiquités de l'Égypte.

CHAVANE (M.J.), à paraître, in *Amathonte - Necropoles Sud-Ouest et Sud-Est* : « Les Petits Objets », Nicosie.

*Cat. Baal et Astarté : Au pays de Baal et Astarté, 10 000 ans d'art en Syrie*, Association Française d'Action Artistique, Paris 1983.

COLLON (D.), 1975, *The seal impressions from Tell Atchana/Alalakh*, Neukirchen-Veuyn, Butzon-Bercher Kevelaer.

DIKAIOS (P.), 1969-1971, *Enkomi, Excavations 1948-1958*, Mainz am Rhein, Verlag Philipp Von Zabern.

DUSSAUD (R) et SCHAEFFER (C.F.A.), 1930, « Ivoires d'époque mycénienne trouvés dans la nécropole de Ras Shamra », *Gazette des Beaux-Arts* 1930, II, p. 1-9.

*Kamid el-Loz : Frühe Phöniker im Libanon, 20 Jahre deutsche Ausgrabungen in Kamid el-Loz*, 1983, Mainz am Rhein, Catalogue d'exposition.

FURUMARK (A.), 1941, *The Mycenaean Pottery, analysis and classification*, Stockholm.

GJERSTAD (E.), LINDROS (J.), SJÖQVIST (E.), WESTHOLM (A.), 1934, *The Swedish Expedition : Finds and results of the excavations in Cyprus, 1927-1931*, vol. I, Stockholm.

GUY (P.L.O.), 1938, *Megiddo Tombs*, Chicago, University Press.

HERMANN (A.), 1932, « Das Motiv der Ente mit zurückgewendetem Kopfe im ägyptischen Kunstgewerbe », *ZÄS* 68, Berlin, p. 86-105.

- KARAGEORGHIS (V.), 1974, *Excavations at Kition I, The Tombs*, Nicosie.
- KARAGEORGHIS (V.), 1965, *Nouveaux documents pour l'étude du Bronze Récent à Chypre*, Paris, De Boccard.
- KARO (G.), 1930-1933, *Die Schachtgräber von Mykenai*, Munich.
- LOUD (G.), 1939, *The Megiddo Ivories*, Chicago, University Press.
- Meskéné - Emar, dix ans de travaux, 1972-1982, Paris, ADPF, 1982.
- PARROT (A.), CHEHAB (M.H.), MOSCATI (S.), 1975, *Les Phéniciens*, L'Univers des Formes, Paris.
- PETRIE (W.M.F.), 1974 « Objects of Daily Use », *The Petrie Egyptian Collections and Excavations*, Londres.
- PIERIDES (A.), 1973, « Observations on some Mycenaean Ivories from Cyprus », *Acts of the International Archaeological Symposium, « The Mycenaeans in the Eastern Mediterranean »*, (Nicosia 1972), Nicosie, p. 274-277, Pl. XXXV.
- POURSAT (J.Cl.), 1977 a/, *Les ivoires mycéniens*, Paris, 1977 b/, *Catalogue des ivoires mycéniens*, Paris, De Boccard.
- SAIDAH (R.), 1977, *Sidon et la Phénicie méridionale au XIV<sup>e</sup> s. av. J.C. dans le contexte proche-oriental et égéen*, Université de Paris I (Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle).
- SAKELLARAKIS (J.), 1971, [« Un bateau en ivoire de Mycènes »] (en grec), *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημέρις*, p. 188-233.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1929, « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra », *Syria* 10, p. 285-297.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1932, « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra, troisième campagne (Printemps 1931) », *Syria* 13, p. 1-27.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1938, « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit, neuvième campagne (Printemps 1937). Rapport sommaire », *Syria* 19, p. 193-255 et 313-334.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1939, *Ugaritica I*, Paris, Geuthner.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1949, *Ugaritica II*, Paris, Geuthner.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1952, *Enkomi-Alasia I, Nouvelles missions en Chypre 1946-1950*, Paris, Klincksieck.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1954, « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit », *Syria* 31, p. 14-67.
- SCHAEFFER (C.F.A.), COURTOIS (J.Cl.), CONTENSON (H. de), 1962, *Ugaritica IV*, Paris, Geuthner.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1983, *Corpus I des cylindres-sceaux de Ras Shamra-Ugarit et d'Enkomi-Alasia*, Paris, ADPF.
- STARKEY (J.L.), 1935, « Excavations at Tell el Duweir 1934-1935 », *Palestine Exploration Quarterly*, Londres, Palestine Exploration Fund, p. 198-206.
- TUFNELL (O.), INGE (C.H.), HARDING (L.), 1940, *Lachish II, (Tell ed Duweir), The Fosse Temple*, Oxford, Oxford University Press.
- TUFNELL (O.), 1958, *Lachish IV, (Tell ed-Duweir) The Bronze Age*, Oxford, Oxford University Press.
- VANDIER d'ABBADIE (J.), 1972, *Catalogue des objets de toilette égyptiens*, Paris, Musées nationaux.
- VERMEULE (E.), KARAGEORGHIS (V.), 1982, *Mycenaean pictorial vase Painting*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press.
- WOOLLEY (C.L.), 1955, *Alalakh, an account of the excavations at Tell Atchana in the Hatay, 1937-1949*, Oxford, University Press.
- YON (M.), 1982, « Note sur le style pastoral », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, p. 109-114, Pl. XIX.
- YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), 1982, « Ras Shamra-Ougarit, 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria* 59, p. 169-192.
- YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), DOUMET (C.), LOMBARD (P.), DESFARGES (P.), 1983, « Ras Shamra-Ougarit 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* 60, p. 201-224.
- YON (M.), CAUBET (A.), 1985, *Le sondage LN 13 (Bronze Récent et Géométrique), Kition-Bamboula III*, Paris, ADPF.

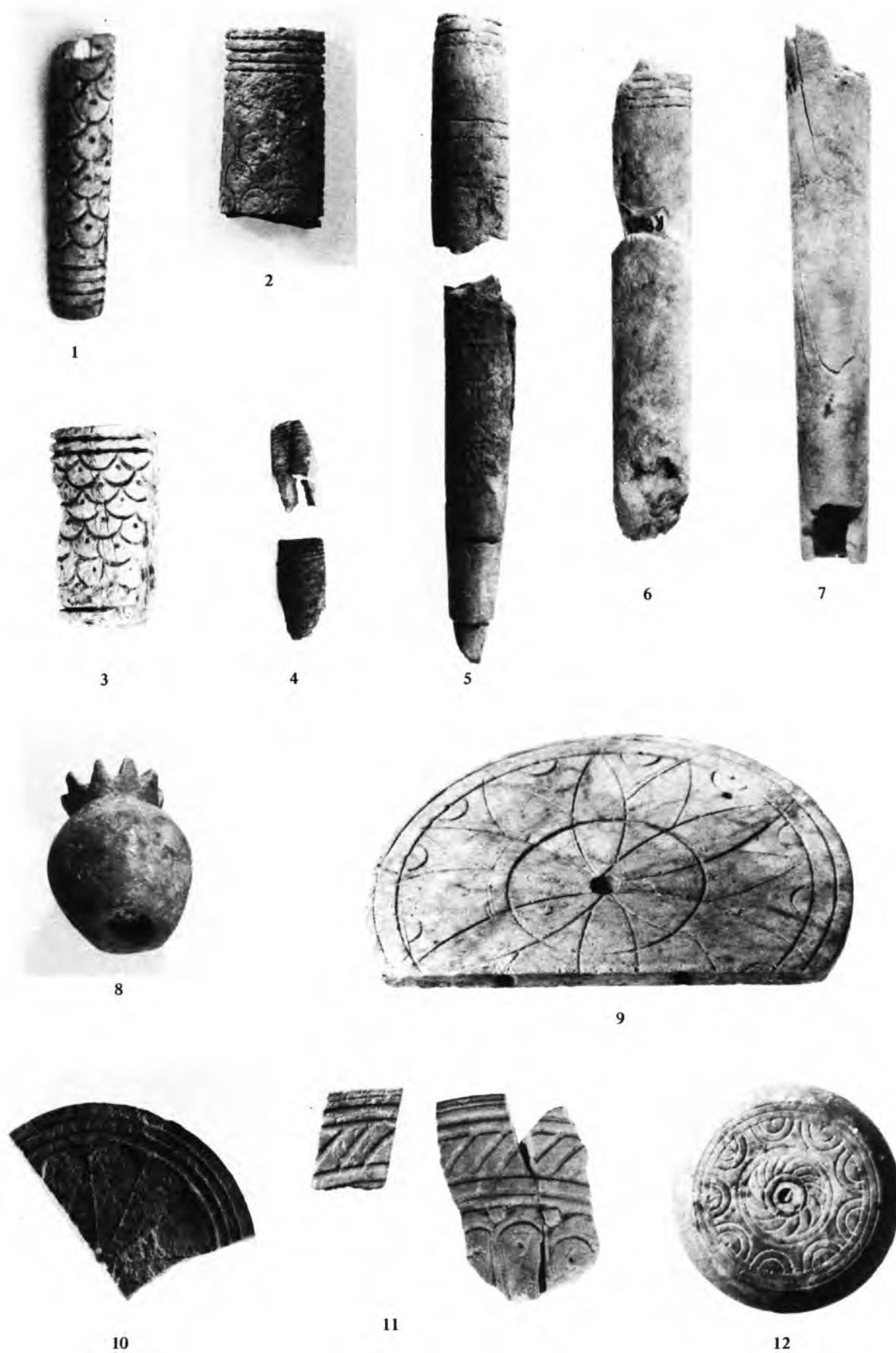


Planche 1 - Objets en os ou en ivoire : Ugarit, 1978-1984.



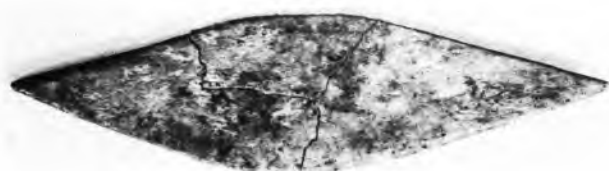
13



14



15



16



19



17



18



22



20



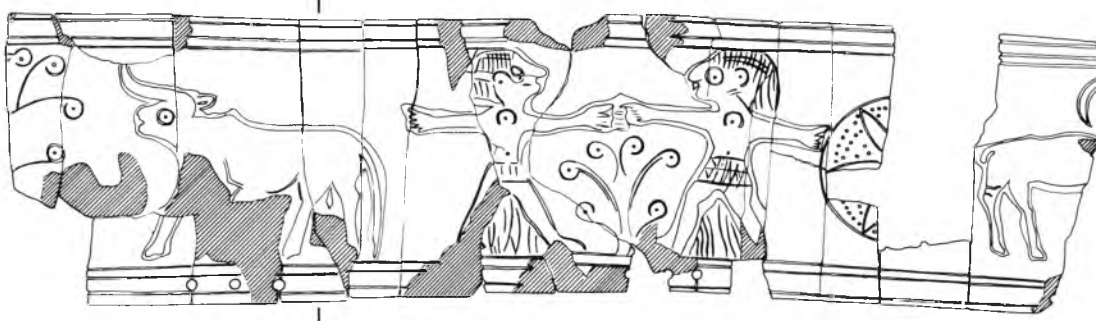


Planche 3 - Pyxide **23**, en ivoire : Ougarit, sanctuaire, pièce 36 (D 2 b/1), 1982.

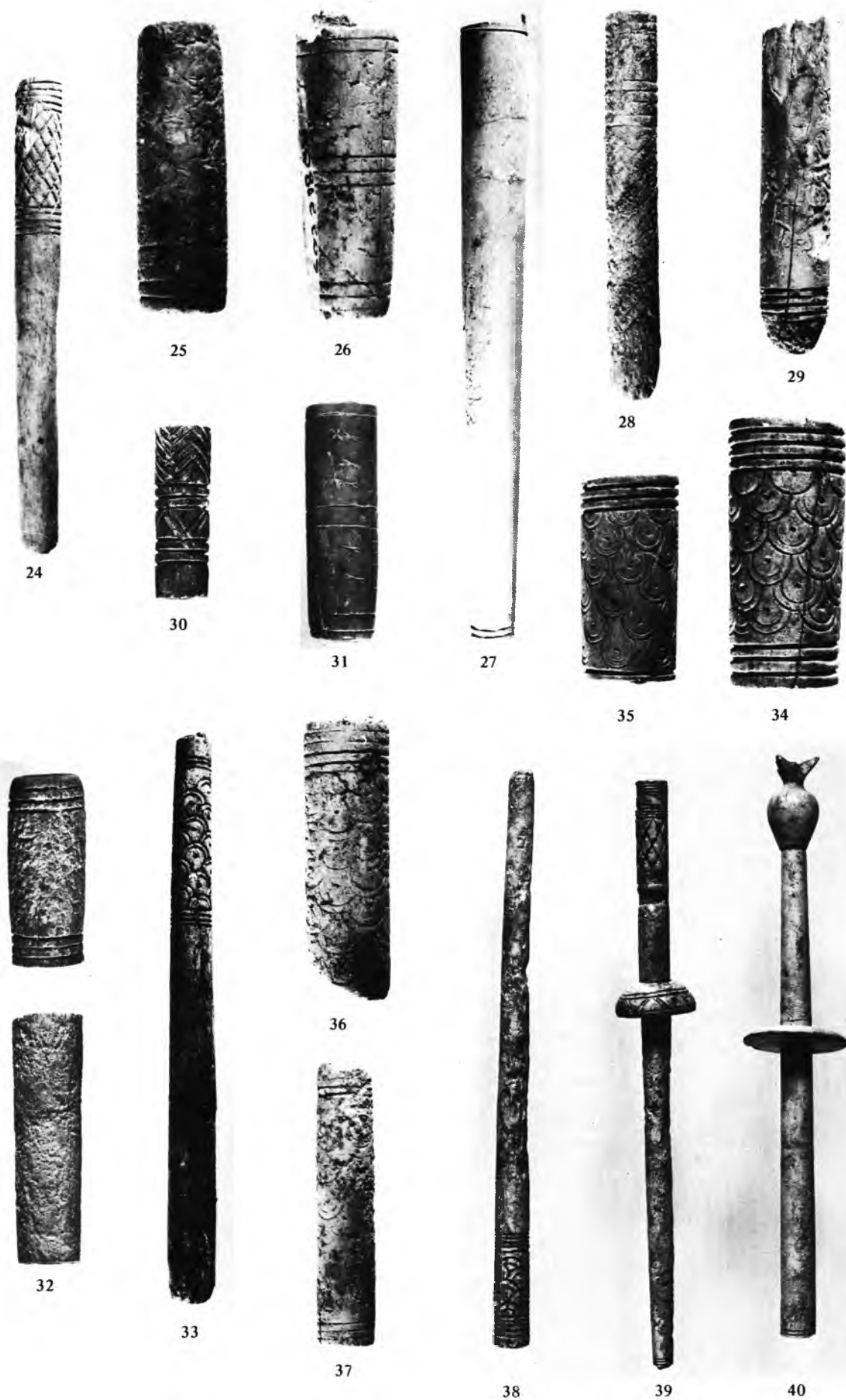


Planche 4 - Baguettes en os ou en ivoire : Musée du Louvre (Ougarit, fouilles Schaeffer)





41



43



42



46



44



47



45



48



49

Planche 5 - Objets en os ou en ivoire : Musées du Louvre et d'Alep (Ougarit, fouilles Schaeffer).



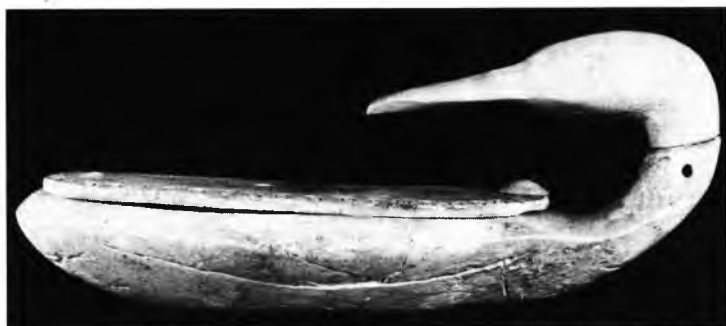
50



52



51



54



56



53

Planche 6 - Objets en os ou en ivoire : Musées du Louvre et d'Alep (Ougarit, fouilles Schaeffer)



## LES OBJETS DE MATIÈRE DURE ANIMALE

### ÉTUDE DU MATÉRIAU \*

Annie CAUBET et François POPLIN

La démarche qui consiste à étudier le matériau pour parvenir à une meilleure compréhension de l'œuvre, en saisissant de quoi l'artisan est parti, se passe de nos jours de plaidoyer. Si elle n'a été que rarement mise en pratique à propos des ivoires archéologiques, c'est peut-être que les identifications sont difficiles ; c'est plus sûrement qu'elle demande une rencontre entre un historien d'art et un naturaliste, attentifs à l'essence du matériau et aux possibilités qu'il offre. Par là nous entendons non seulement ce que la matière permettait à l'artisan de réaliser, mais aussi les indications qu'il nous donne aujourd'hui, par exemple sur les provenances lointaines.

La plupart des études qui portent sur les ivoires orientaux et/ou égéens assimilent tacitement tout ivoire à celui d'éléphant ; il arrive, comme le fait Barnett (1982), que l'on mentionne dans une introduction sur les techniques l'emploi possible de l'ivoire d'hippopotame, mais sans plus y revenir dans le catalogue. Une première série d'identifications faites en 1973 avait fait apparaître la présence d'hippopotame dans les ivoires de Ras Shamra au Musée du Louvre, qui à l'époque n'abritait qu'une sélection de « beaux objets ». Depuis ce temps, la série de Ras Shamra s'y est considérablement augmentée (voir plus loin, § « Les collections »), et nous avons eu l'occasion d'étendre nos observations à d'autres ivoires du Proche Orient ancien. L'intérêt de nos collègues étrangers a été éveillé par nos premières informations. Le moment nous a semblé venu de publier ces pages, à propos des objets récemment découverts sur le site depuis 1978. Il ne s'agit pas d'apporter un supplément d'érudition sur des objets déjà bien connus pour certains, mais de porter un nouveau regard, et sans prétendre épuiser le sujet nous placer, en quelque sorte, du point de vue de l'animal, selon le mot de Th. Monod.

#### Les moyens de l'identification

L'identification a été pratiquée seulement par examen extérieur, à l'œil nu et à la loupe, sans mettre en œuvre de techniques histologiques (section, abrasion) qui porteraient atteinte à l'intégrité des objets : dans la plupart des cas, le travail même de l'artisan livre à l'exa-

---

\* Cette étude a bénéficié des conseils, suggestions et encouragements de collègues qui nous ont fait bénéficier de leur expérience dans des disciplines très diverses. Il nous est particulièrement agréable de remercier : D. Arnaud, J.-M. Durand, D. Evely, M. Faure, J.-J. Glassner, O. Krzyszkowska, P.R.S. Moorey, D. Pardee, D. Reese, V. Tatton-Brown, H. Whitehouse.

D'autre part, notre gratitude va à M. Yon, qui nous a poussés à développer l'étude de cet aspect particulier des ivoires d'Ougarit.

Les dessins qui illustrent cette étude sont, sauf mention autre, de Caroline Florimont, les photos d'A. Caubet. Nous devons au talent de J.-P. Lange le relevé, en cours de finition, des panneaux de lit (Fig. 17).

men les vues ou aspects internes désirables, et les fissures, ébréchures et autres altérations survenues pendant la vie de l'objet et son vieillissement dans le sol apportent encore d'autres renseignements.

Il est certain que le recours aux techniques histologiques aurait permis de lever quelques indéterminations, notamment dans le cas des très petits objets, et qu'elles pourraient être mises en œuvre là où l'intérêt scientifique de la caractérisation de l'espèce animale l'emporterait sur le respect dû à l'objet. Mais nous avons fait le choix de travailler de manière extensive sur une grande série, même si quelques cas restent en suspens.

### Rappel anatomique

Il paraît utile de présenter brièvement la forme et la structure des principales dents en cause : avant tout les défenses de l'hippopotame et de l'éléphant. On trouvera plus de détail dans Penniman (1952) et dans Poplin (1974 ; 1976).

Chez l'**hippopotame** actuel – *H. amphibius* – (Fig. 1), les dents antérieures sont à croissance continue, constituant des défenses. Les incisives inférieures, au nombre de quatre, sont rectilignes, et présentent une section circulaire. Les supérieures sont arquées ; elles sont beaucoup plus rarement utilisées que les inférieures<sup>1</sup>. Celles-ci offrent à leur base une cavité effilée en entonnoir de section ronde, où se loge sur le vivant la pulpe dentaire. Le fût peut atteindre 5 à 6 cm de diamètre, et présente autour d'un cœur d'ivoire constitué de lamelles très fines à disposition concentrique une chemise de ciment peu épaisse (Fig. 11).

Les canines inférieures (Fig. 2-3) (les supérieures sont très peu utilisées) sont beaucoup plus volumineuses et leur section est triangulaire aux angles arrondis (Fig. 5 et 10). Leur base présente une cavité pulpaire en entonnoir de section analogue, sur laquelle nous reviendrons. L'extrémité libre de cette défense montre une longue facette d'usure due à l'abrasion mutuelle des canines supérieures et inférieures. La forme générale est arquée, le calibre varie peu le long du fût. Celui-ci présente trois faces, d'extension inégale ; la grande et la moyenne sont revêtues d'émail ; la troisième, vers l'arrière, ne porte qu'un peu de ciment. Les cannelures de l'émail se répercutent sur la surface de l'ivoire. La plus grande



Figure 1 – Crâne d'hippopotame (Muséum national d'Histoire Naturelle, Paris).

1. Cf. cependant le col de canard R. 79 5067 : voir *supra* l'étude de J. Gachet, n° 21.



Figure 2 – Canine inférieure d'hippopotame, fendue selon la commissure (Muséum national d'Histoire Naturelle, Paris) :

- a) de profil, les deux faces rassemblées ;
- b) ouverte.

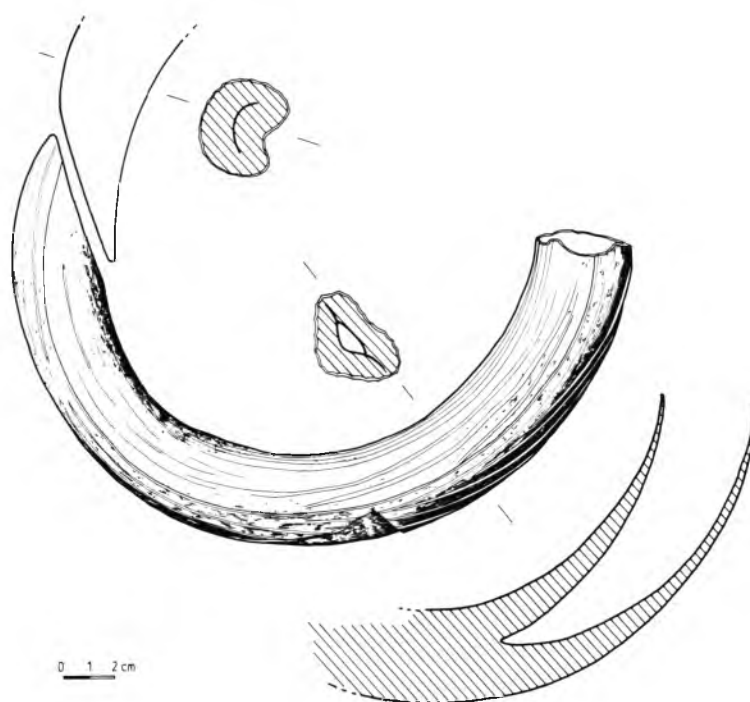


Figure 3 – Canines inférieure et supérieure d'hippopotame :  
face d'usure par abrasion mutuelle

masse de la dent est constituée, là encore, par de l'ivoire à lamelles fines (Fig. 4), qui obéit à la disposition triangulaire générale, particulièrement perceptible sur les sections transversales. Cette disposition où deux dièdres aigus dominant sur celui, très obtus, qui se



Figure 4 – Boîte-canard taillée dans une canine inférieure d'hippopotame : détail montrant les fines lamelles parallèles et la commissure, marquée par une ligne de petites vacuoles (Musée du Louvre 80 AO 28).



Figure 5 – Section transversale d'une canine inférieure d'hippopotame (Muséum national d'Histoire Naturelle Paris).

trouve à la jonction de la face moyenne et de la petite, introduit une surface de clivage qui est un défaut majeur de ces canines (Fig. 5), et que ne présentent pas les incisives en raison de leur section circulaire. Cette zone de clivage procède de la fermeture incomplète de la chambre pulpaire à mesure qu'elle se comble par dépôt d'ivoire néoformé sur ses parois. Cette surface, qui se rattache à la chambre pulpaire (dont elle prolonge les dièdres aigus), sera désignée ici comme « commissure ». Même dans des parties bien consolidées, anciennes, de la dent, c'est-à-dire à l'extrémité opposée à la base, cette faiblesse subsiste et se manifeste à la dessiccation ; on comprend ici qu'un objet de qualité devra éviter d'enjamber la commissure, et donc se limiter à la moitié du calibre de la dent, ou bien être taillé le plus près possible de la pointe.

Il n'est peut-être pas superflu d'indiquer que les autres dents (prémolaires et molaires) sont pratiquement inutilisables en ivoirerie, et de souligner que les incisives et les canines inférieures sont de meilleures sources de matière première que les supérieures. Rappelons aussi que la mâchoire constitue un appareil volumineux et pesant : le transport à longue distance de l'ivoire d'hippopotame se fait normalement sous forme de défenses isolées.

Les défenses de l'**éléphant** sont ses premières incisives supérieures, elles aussi à croissance continue. Leur section est sub-circulaire ; elles atteignent des dimensions beaucoup plus fortes que les canines d'hippopotame, et sont moins arquées. Quand elles sont jeunes et qu'elles ont le calibre des incisives supérieures d'hippopotame, la confusion au seul examen externe est parfois difficile à éviter, d'autant que leur base est légèrement cannelée comme dans le cas des incisives d'hippopotame. Mais leur calibre décroît plus progressivement à la base de la pointe que celle-ci. La base présente une chambre pulpaire en entonnoir de section ovale, qui tend à se combler dans le grand âge. La masse de la défense est consti-

tuée, là encore, d'ivoire dont les couches successives (chemises en cônes emboîtés) ne se révèlent pas, ou très peu, sur les sections d'ivoire frais, mais donnent au vieillissement une délamination dans laquelle les cônes ont tendance à se séparer. Une caractéristique majeure de l'ivoire d'éléphant est la présence sur les sections transversales d'un motif en cœur de marguerite, constitué par l'entrecroisement de spirales inversées (Penniman, 1952, pl. I). Sur l'ivoire fossilisé, il en résulte des pointes de diamant suivant cette même disposition en damier déformé.

Cet édifice d'ivoire est chemisé de ciment sur une épaisseur pouvant atteindre 1 cm, qui ne présente rien de ces caractéristiques : c'est la « croûte » des ivoiriers. On peut rencontrer des objets plats ou de petites dimensions pris dans cette matière où la provenance zoologique n'est pas discernable.

Pour terminer cet aperçu, où nous nous en sommes tenus à l'essentiel, nous voudrions souligner que la nature du matériau est perceptible à deux niveaux : celui de la forme générale et celui du détail microscopique. Le premier est doublement intéressant en ce sens qu'il aide à déterminer l'organe anatomique, et qu'il a conditionné la réalisation de l'œuvre en déterminant son inscription dans le support. Cela dit, la forme naturelle est rarement conservée dans les objets d'ivoire, et l'on se trouve amené à interroger la matière au niveau microscopique. Nous avons indiqué plus haut notre attitude à l'égard de « l'infiniment petit » ; elle tient aussi au fait que l'artisan ne réglait pas ses préoccupations à cette échelle. Nous avons plutôt cherché à nous rapprocher de lui, en prenant garde, au delà du problème de l'identification et de ce qu'il peut avoir de technique, à la manière dont l'objet s'inscrivait dans la matière.

## Les collections

### *Valeur de l'échantillon*

Les objets de matière dure animale mis au jour à Ras Shamra de 1978 à 1986 constituent déjà un échantillon très représentatif de l'ensemble du matériel en ce sens que, aux pièces exceptionnelles près, toutes les catégories typologiques y sont présentes (voir *supra* l'article de J. Gachet). Par conséquent on pourrait penser qu'il n'y a guère de raison, dans une étude archéologique classique, de puiser pour ce volume dans le matériel des campagnes précédentes : en réalité pourtant, il fallait donner la plus large base quantitative possible aux observations. Nous avons donc résolu d'agréger aux découvertes récentes certaines de celles qu'a faites C. Schaeffer depuis 1929, permettant avec un échantillonnage plus étendu d'obtenir une meilleure représentation catégorielle. Et de cette manière, à côté d'œuvres prestigieuses souvent reproduites dans les ouvrages d'histoire de l'art et constituant ces « fameux ivoires de Ras Shamra » dont parlait P. Demargne, on voit ressurgir tout un *corpus* de petits objets de série, dont J. Gachet a dressé le catalogue (1984). Le matériel de Ras Shamra, pris dans sa globalité, nous paraît ainsi représentatif de la présence de l'ivoire dans une agglomération de type urbain du Levant au Bronze Récent : malgré leur caractère lacunaire, et parfois leur médiocre état de conservation, ils reflètent mieux la place des objets d'ivoire dans cette culture matérielle que ne le font, par exemple, les grandes collections égyptologiques rassemblées sur le marché, à partir de nécropoles pillées.

### *Formation de la collection et lieux de conservation*

Le catalogue comporte quelque 350 objets, complets ou fragmentaires, conservés dans les musées d'Alep et de Damas et au Musée du Louvre, ainsi que dans la maison de fouilles de la Mission à Ibn Hani. Il faut maintenant ajouter à cet ensemble un peu plus d'une centaine



d'objets entrés au Musée du Louvre en 1983 avec le legs de la collection Schaeffer : il s'agit d'échantillons pour analyse, prélevés depuis le début de ses travaux sur le site en 1929. Sauf indication contraire, les objets pris ici en considération proviennent des niveaux du Bronze Récent (XIV-XIII<sup>e</sup> s.)

Ont été examinés (F.P.) : au Musée du Louvre, tous les objets complets, ainsi qu'un *spécimen* de chaque série typologique ; au Musée de Damas, tous les objets exposés ; au Musée d'Alep, et à la maison de fouilles de la Mission, l'ensemble du matériel provenant des campagnes 1978-1986<sup>2</sup>.

Au total, 111 objets ont été identifiés, parmi lesquels 60 sont en ivoire d'hippopotame (dont 2 à l'état d'ébauche ou en cours de débitage), 23 en ivoire d'éléphant, le reste en os ou rayon osseux. Notons tout de suite que sur les 23 objets en ivoire d'éléphant, 9 proviennent des fouilles du Palais Royal, ce qui met la proportion, pour le reste de la ville habitée, à 58 objets en hippopotame contre 14 en éléphant.

### Matières et modes de fabrication : quelques cas

#### *L'hippopotame*

L'hippopotame livre avec ses incisives inférieures des quasi cylindres de matière presque prête à l'emploi mais de calibre réduit ; avec ses canines, les masses sont beaucoup plus importantes, mais d'une part elles sont chemisées en grande partie d'un émail coriace, d'autre part elles se présentent sous une forme très arquée, de section triangulaire, et parcourue par une « paille », la commissure.

L'ablation de l'émail n'était pas une difficulté majeure pour les artisans de Ras Shamra, rompus au polissage de la pierre (perles de pierre fine, sceaux-cylindres, tripodes en basalte...). La disposition arquée, en revanche, limite l'extraction d'objets allongés, à moins d'épouser la courbure, ce que l'on observe par exemple dans le cas de la boîte double (Fig. 6). A vrai dire, on n'a guère trouvé à Ras Shamra de grands éléments courbes, contrairement à ce qui existe par exemple avec les claquoirs égyptiens<sup>3</sup>. Au passage, indiquons qu'il serait impossible de tirer de cette dent de longues planches ou bandeaux, courbes sur le chant et plats, dans le genre de ceux du guéridon RS 17.418 (Fig. 20), pour la raison que la canine ne se développe pas purement dans le plan selon le cercle ou la spire, mais en spire hélicoïdale.

La commissure est son plus grave défaut. Elle dissuade par exemple le bon artisan de faire des plaques transversales : et l'on n'en a pas trouvé à Ras Shamra. A cet égard, la pièce triangulaire 81 AO 2200 (Fig. 7) est très parlante : elle a été taillée en forme de tranche transversale, à l'exemple d'une pseudo-section de canine, mais elle l'a été longitudinalement ; il s'agit vraisemblablement d'un fond de pyxide. On verra mieux à propos de l'éléphant le principe de fabrication de ces boîtes qui utilisent la cavité naturelle de la chambre pulpaire. Il suffit d'indiquer que l'opercule était destiné à fermer la cavité transversalement à l'axe de la dent. A vrai dire, nous n'avons pas d'autre preuve de l'exis-

2. Nous n'avons pas comptabilisé ici une trentaine de pièces non marquées conservées au « camp d'Ibn Hani » (maison de fouilles), et provenant des anciennes fouilles Schaeffer. Ce lot qui couvrait l'éventail de ce qu'il est convenu d'appeler les « petits objets », a montré une forte prédominance de l'ivoire d'hippopotame sur l'os, et plus encore sur l'ivoire d'éléphant.

3. Ziegler, 1979, n° 8. Nous n'avons pu examiner un ivoire de Ras Shamra (RS 24.421, Musée de Damas) qui pourrait correspondre, d'après le croquis qui figure en marge de l'inventaire, à un fragment de claquoir. Ce type semble avoir existé à Ougarit, si l'on en croit les textes, dont l'interprétation reste, il est vrai, délicate (voir Pardee, à paraître, à propos de RS 24.252).

tence de pyxide sur base de canine d'hippopotame, mais celle-ci nous paraît convaincante<sup>4</sup>. En revanche, la pièce RS 14.181 (Fig. 12) donne un exemple d'un récipient sur incisive inférieure d'hippopotame<sup>5</sup>.

Nous venons de voir que les récipients à cavité naturelle en dent d'hippopotame sont assez rares. Dans les cas que nous allons aborder (Gachet, 1984, n° 14 à 29), la cavité est entièrement creusée avec un outil. Il s'agit de boîtes de deux modèles classiques : l'un circulaire, l'autre en forme de canard ; cette dernière se distingue de l'autre par la forme elliptique de la panse ou cuve, et la présence d'un col et d'une tête de canard sculptée en ronde-bosse (Fig. 8). Elle appartient à un groupe bien représenté en Égypte et au Levant au Bronze Récent final, et offre le caractère bien particulier d'être à la fois un objet de série et un objet de belle qualité. Boîtes-canard et boîtes circulaires sont normalement taillées dans des canines inférieures d'hippopotame, de même que l'objet composite (Fig. 6) qui réunit les deux modèles en un seul. Nous n'en connaissons pas en ivoire d'éléphant. Elles sont comme calibrées par la canine d'hippopotame dans laquelle la cuve paraît s'inscrire *a maxima*, et tous les appendices (socle, col, tête) sont des éléments rapportés<sup>6</sup>. Il est à souligner qu'il n'existe pas d'exemplaire monobloc en ivoire d'éléphant, ce qui serait techniquement possible, ni de modèle plus petit monobloc en ivoire d'hippopotame, ce qui le serait également. On a plutôt l'impression d'un objet produit systématiquement, et corrélatif à la fois à la canine

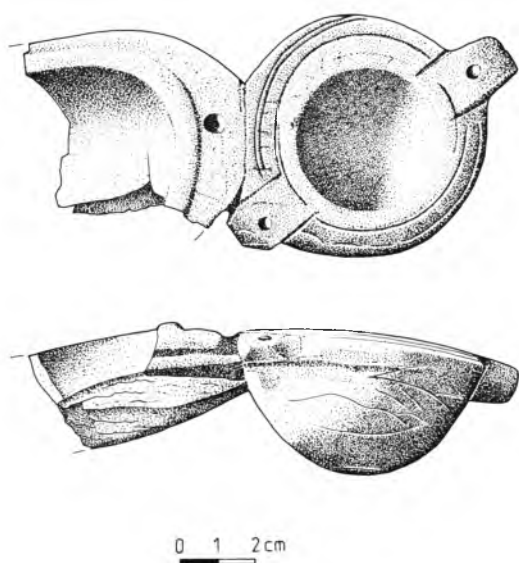


Figure 6 – Ensemble formé d'une boîte circulaire et d'une boîte-canard, taillé dans une canine inférieure d'hippopotame : le profil montre que l'objet adopte la courbure de la dent (Musée du Louvre 81 AO 2184).

Figure 7 – Fond de boîte en forme de section transversale de canine inférieure d'hippopotame (Musée du Louvre 81 AO 2200).



4. Nous pourrions pousser plus loin l'hypothèse concernant l'existence de pyxides taillées dans une canine, suggérée par la pièce triangulaire 81 AO 2200, et peut-être le fond ovale AO 27598 : la juxtaposition de plusieurs pyxides de ce type aboutirait à la création de boîtes à compartiments, comme on en connaît des exemples en faïence ou en albâtre (Louvre).

5. L'examen par l'un de nous (A.C.) du matériel d'Enkomi au British Museum a fait apparaître une série

non négligeable de pyxides coniques sur incisives d'hippopotames (97-4.1/982-51, 1359-86 et 1361) ; de même au Louvre, 85 AO 118.

6. L'un de nous (F.P.) a eu l'occasion d'examiner une boîte égyptienne (sans provenance connue) constituée d'une cuve circulaire, avec tête de gallinacé et queue en éventail, portée sur une main. Elle offrait la double particularité d'être taillée dans une incisive et non pas dans une canine, et de représenter une outarde plutôt qu'un canard.

Figure 8 – Boîte-canard avec son support,  
Kamid el-Loz (d'après Cat. expo., 1983, n° 8).



Figure 9 – Schéma d'inscription d'une boîte-ca-  
nard dans une canine inférieure d'hippopotame,  
avec passage de la commissure (sections longi-  
tudinale et transversale).

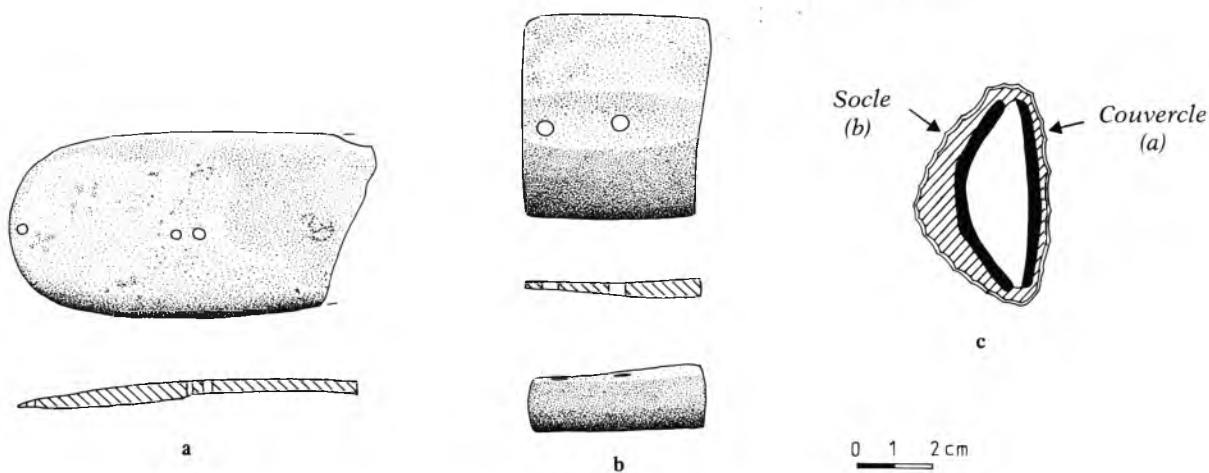


Figure 10 – Accessoires de boîte-canard :

- a) couvercle (Musée du Louvre AO 27592 : Gachet, 1984, n° 369),
- b) socle (Musée du Louvre AO 27591 : Gachet, 1984, n° 370).
- c) Schéma d'inscription de ces deux objets dans la section transversale d'une canine inférieure d'hippopotame, avec utilisation de la cavité pulpaire.

d'hippopotame et à la dimension de la main. La cuve était donc taillée en utilisant au mieux la section transversale de la canine, et longitudinalement le long du fût (Fig. 9). Il est probable que l'on cherchait à s'approcher de la pointe de la dent pour éviter les désagréments de la commissure (voir ci-dessus). Celle-ci apparaît régulièrement sur la cuve, tout au moins à l'extérieur (Fig. 4), en dessous, et souvent à l'intérieur. La tête est prise en long dans la défense et laisse apparaître assez souvent la commissure sur un côté. Le petit tronçon constituant l'encolure est pris de façon variable.

Le montage est opéré à goujon, comme pour le socle, tel celui de Kamid el-Loz (Fig. 8). Le socle AO 27591 (Fig. 10 b), en forme de toit comme celui de Kamid el-Loz, est l'exemple d'une utilisation judicieuse du dièdre obtus de la dent ; cette pièce a été trouvée avec le n° AO 27592 (Fig. 10 a), et ces deux objets dont l'un est fait d'un dièdre alors que l'autre est plat, montrant chacun sur une face une portion de la chambre pulpaire, peuvent avoir été pris en vis-à-vis dans la base d'une même dent selon le schéma indiqué figure 10 c.

Les couvercles de boîte-canard, ainsi que toute plaque tirée des canines d'hippopotame, sont volontiers pris dans la grande face de la dent. C'est là, en effet, que ces plaques sont les plus belles. Mais cette disposition connaît des exceptions, car ce mode d'extraction n'utilise qu'une faible partie de la matière. Le passage de la commissure dans une pièce se traduit, selon les incidences, par une simple ligne (section transversale, ou par une traînée en chevrons curvilignes (section longitudinale), accompagnée de changements de teinte (quand celle-ci est bien conservée) et de minuscules vacuoles disposées en chemin de bulles (cf. fig. 4). Les couvercles de boîte-canard sont montés sur les cuves avec des chevilles du même ivoire<sup>7</sup>.

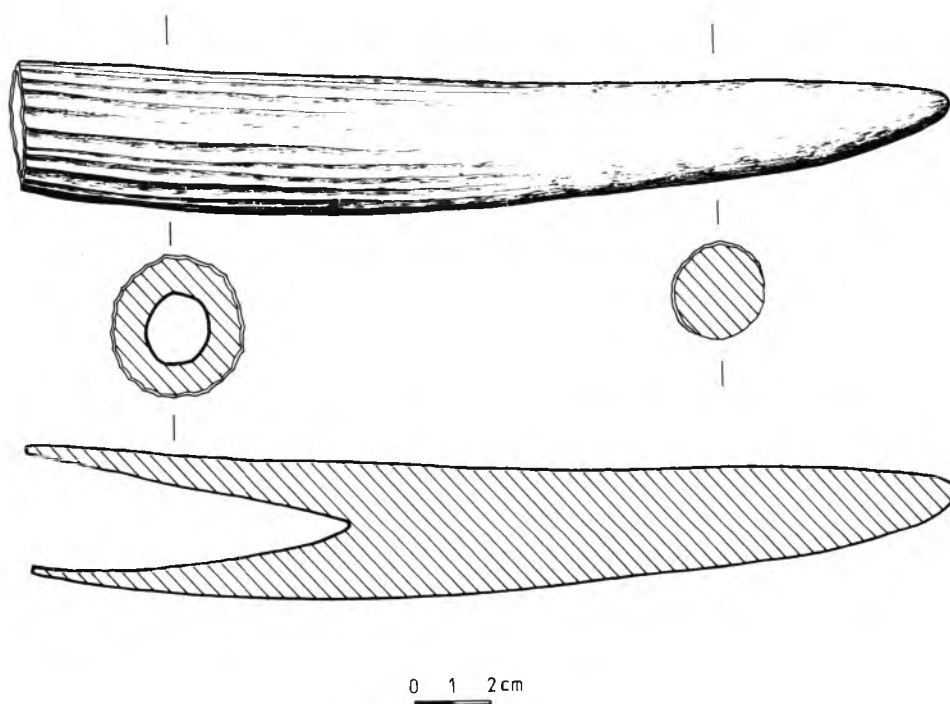


Figure 11 – Incisive inférieure d'hippopotame

7. Lors de la restauration de quelques-unes de ces pièces au Musée du Louvre, les chevilles ont été remplacées par de nouvelles, tournées dans de l'ivoire d'éléphant. A l'époque, on ne songeait pas à celui d'hippopotame. Cette aimable confusion a eu son

importance, au début de nos recherches, en nous faisant prendre conscience que de bonnes dispositions à l'égard des objets pouvaient aller de pair avec une certaine ignorance des matériaux.



Figure 12 – Gobelet supporté par une tête de femme taillé dans une base d'incisive inférieure d'hippopotame (Musée de Damas, RS 14.181 : Gachet, 1984, n° 256).



Figure 13 – Élément d'applique en forme de visage humain, taillé dans une base d'incisive d'hippopotame sciée en long (Musée du Louvre AO 19115 : Gachet, 1984, n° 260).



Figure 14 – Pièce de débitage, taillée dans une incisive d'hippopotame (Musée du Louvre 84 AO 566)



Figure 15 – Fragment de statuette taillée dans une incisive d'hippopotame. Cannelures naturelles visibles à la surface de l'ivoire, et traces de sciage montrant que la pièce est sans doute inachevée (Musée du Louvre AO 19406)

Dans l'exemple ci-dessus, la chambre pulpaire est utile au débitage. Dans d'autres cas, elle est gênante, introduisant une lacune dans une bonne partie de la dent (jusque à 1/3 de sa longueur), d'autant qu'elle se prolonge par la commissure<sup>8</sup>. La même chose se produit avec les incisives comme dans le cas suivant : la figure 13 présente l'avert et le revers d'un masque taillé dans la base d'une incisive sciée en long ; le bloc dont l'artisan s'est servi est analogue à celui d'une autre pièce du Louvre (Fig. 14), à cela près que la chambre pulpaire

8. Il arrive que l'on rencontre des pièces d'appliques, par exemple, où l'artisan s'est résolu à admettre une partie de cette cavité dans la pièce, mais en la dissi-

mulant au revers (cf. Poplin, 1976, fig. 6, à propos d'un *Baiser de Judas*).

le parcourt entièrement. La dent et le visage sont en sens opposés, le menton étant tourné vers la pointe de l'incisive. Les deux faces planes qui bordent le sillon naturel sont dans le même plan, et leur aspect non fini évoque beaucoup un collage d'applique. La première impression est donc celle d'une utilisation qui permettrait de dissimuler la cavité aux yeux ; mais cette disposition se répète fidèlement sur les quelques exemplaires du Levant que nous avons pu examiner : nous en venons à nous demander si la cavité, non plus considérée comme un défaut à cacher, n'était pas utile au dispositif<sup>9</sup>.

Après ces notations sur les défauts internes des dents, il faut dire quelques mots sur leurs imperfections externes. On doit souligner que les chemises d'émail ont été soigneusement retirées sur les objets trouvés à Ras Shamra, ce qui n'est pas toujours le cas (observation faite par exemple sur certains objets du Département égyptien au Musée du Louvre). De même, les cannelures ont disparu sur les œuvres finies : le seul exemple où elles soient encore visibles est un fragment de statuette (*Fig. 15*), dont nous ne saurions jurer qu'elle n'a pas été cassée en cours de fabrication et abandonnée.

### *L'éléphant*

La défense se présente comme un conoïde arqué, très allongé, à base creuse. Cette cavité, qui est un inconvénient lorsque l'on cherche à obtenir des volumes, est au contraire un avantage quand on désire obtenir certains objets creux ; c'est notamment le cas des olifants ou des pyxides cylindriques. Pour ces dernières, il suffit de débiter un tronçon judicieusement situé, et d'ajouter un fond et éventuellement un couvercle. D'une même défense, on peut sortir deux ou trois pyxides basses, mais plus on s'éloigne de la base de la dent, plus la paroi est épaisse et demandera à être amincie (*Fig. 16*) : ainsi la pyxide RS.21 (*cf. supra* Gachet, n° 23) a été prise un peu plus haut que celle du Louvre AO 11602 (*supra* Gachet n° 56).

Le chapiteau de guéridon RS 28.44 (*Fig. 18*) a été taillé dans la région où la chambre pulpaire s'amenuise et où la paroi se renforce. Il a été possible de dégager un relief assez saillant tout en produisant une pièce solide, et de créer à peu de frais deux mortaises de section ronde, en aménageant la cavité préexistante. La mortaise de la face inférieure est la plus petite et correspond manifestement à la pointe de la chambre pulpaire. Celle de la face supérieure est plus large, et comme la cavité naturelle n'était pas au centre de la face, elle a été agrandie et recentrée. Nous aimerions pouvoir démonter ou radiographier certains objets mobiliers complets conservés en Égypte (tombe de Tout Ankh Amon par exemple) pour y chercher des parallèles à ce mode de construction.

C'est avec l'olifant (*Fig. 19*) que la chambre pulpaire trouve sa meilleure utilisation. Il n'est pas mauvais d'en rappeler le principe de construction, toujours le même. Le tuyau conique de l'instrument n'est pas creusé par l'homme mais entièrement naturel : c'est la réutilisation pure et simple de la chambre pulpaire. On commence par prendre une défense de taille convenable, dont la cavité ne soit ni trop petite comme chez le jeune éléphant, ni déjà comblée comme chez les très vieux sujets. On repère avec un jonc la position de la pointe de la chambre en mesurant sa profondeur, et on coupe au niveau correspondant. Il existe essentiellement trois procédés : dans les trompes traversières d'Afrique, l'embouchure est latérale, et on coupe (le plus souvent) la défense au delà de la pointe de la chambre pulpaire ; dans les olifants du Moyen Âge occidental, où une embouchure amovible à tube fin est rapportée, la défense est coupée près de l'extrémité de la chambre pulpaire de façon

9. Remarquons que cette cavité arrière semble également indispensable à une autre catégorie de petits masques, dont le rôle et la fonction exacts, sans doute proches de ceux de nos masques d'ivoire, nous

échappent encore : il s'agit des pendentifs de faïence en forme de visages féminins (Peltenburg, 1977), dont l'aire de répartition s'étend de Chypre à Suse, en passant par Ras Shamra, Mari, Tell al Rimah etc.

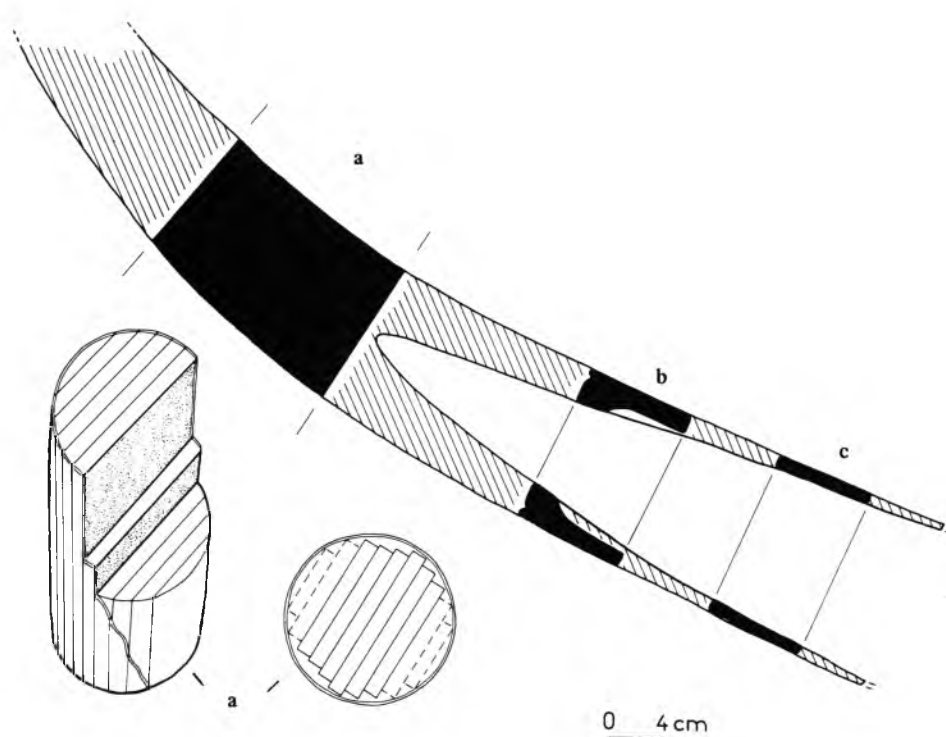


Figure 16 – Schéma d'inscription de planches et de pyxides cylindriques d'épaisseur variable dans une défense d'éléphant.

- a) Remontage des planches d'un panneau de lit (Musée de Damas, RS 16 56 : Gachet, 1984, n° 251).
- b) Pyxide (Musée du Louvre AO 11602 a : Gachet, 1984, n° 45).
- c) Pyxide (Musée d'Alep 79 RS 21 : Gachet, 1984, n° 42).

à obtenir un orifice de petit calibre ; dans le cas de la pièce de Ras Shamra (Fig. 19), on a coupé plus bas de manière à obtenir d'emblée un orifice de dimension convenable. L'essentiel du travail consiste, à partir de ce grand tronçon inférieur de défense, à l'amener à la forme voulue, en quelque sorte moulée sur la chambre pulpaire, en soustrayant de l'ivoire de l'extérieur. L'ablation sera donc particulièrement importante vers ce qui sera la pointe de l'olifant, et il est possible de dégager là des motifs en relief : ainsi la figure féminine pouvait être réalisée à cette extrémité, et non vers le bord du pavillon, la tête (partie la plus saillante) occupant la pointe de l'instrument ; notons qu'elle est disposée dans la courbure concave, là où l'ivoire était le plus épais. Pour régler l'approche de la chambre pulpaire au cours de l'amincissement de la paroi, on peut se guider sur la translucidité de la matière. Certains olifants ont une paroi de moins d'un centimètre d'épaisseur sur toute leur longueur. Ce qui reste de celui de Ras Shamra est un peu plus épais, mais l'instrument pouvait se prolonger plus bas au moins sur un tiers de la longueur conservée. Il est difficile d'en dire plus, l'estimation étant subordonnée au calibre initial de la défense.

La région de l'embouchure mérite quelques commentaires : elle présente une ouverture sub-circulaire dont le diamètre varie de 1,9 à 2,1 cm, ce qui correspond à une taille moyenne d'embouchure de trompe de chasse actuelle<sup>10</sup>. Cet orifice s'ouvre dans un plateau de 5

10. L'embouchure de la trompe de chasse moderne est la plus petite de tous les cuivres (diamètre autour de 2 cm), et son rebord est le plus coupant.

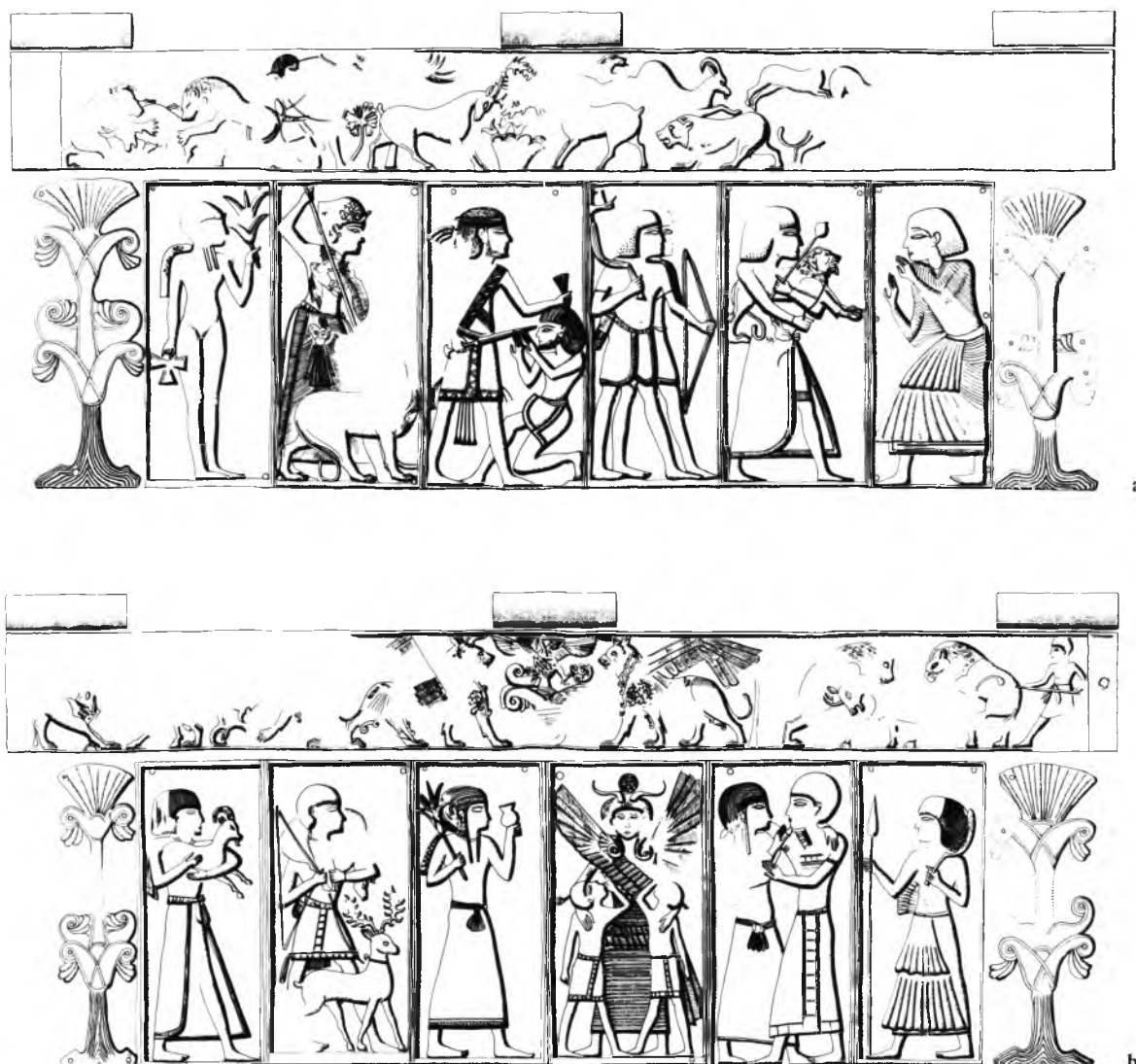


Figure 17 – Panneau de lit (Musée de Damas, RS 16 56) : recto et verso.

Dessin J.P. Lange (avec la collaboration de C. Florimont).

cm de diamètre résultant du sciage transversal. Les lèvres s'y posaient à plat. Il n'y a pas de rebord à proprement parler. Les conditions de restauration (remplissage partiel à la cire) et de présentation au Musée de Damas nous ont dissuadés de manipuler la pièce pour examiner l'intérieur de cette région de l'instrument. Le toucher digital a montré qu'il n'y a pas de rétrécissement correspondant à un bassinnet. Il semble que l'on passe d'emblée dans le *cor-net* de la chambre pulpaire<sup>11</sup>.

11. On peut obtenir une telle embouchure en élargissant par forage l'extrême pointe de la chambre pulpaire, ce qui permet de réaliser un instrument légèrement plus long. Les conditions d'investigation font que nous ne saurions exclure absolument ce

procédé pour la trompe de Ras Shamra, mais l'essentiel, du point de vue acoustique, est l'absence de rétrécissement : on a affaire à une perce conique, et non pas biconique.



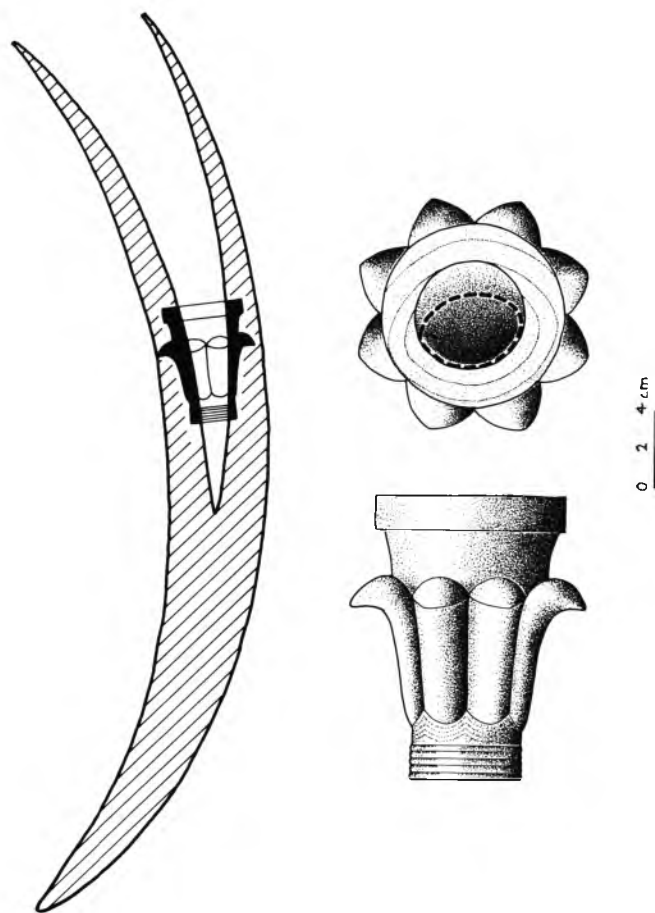


Figure 18 – Chapiteau de guéridon, et schéma d'inscription dans une défense d'éléphant. La cavité pulpaire sub-circulaire a été agrandie pour ménager une mortaise circulaire dans la partie supérieure de l'objet (Musée de Damas, RS 28 44 : Gachet, 1984, n° 222).

Autant la chambre pulpaire est propice à la fabrication des pièces creuses ci-dessus, autant elle est gênante pour le dégagement de plaques. Les meilleures planches d'ivoire sont celles qui passent par l'axe longitudinal de la défense, ou qui en sont proches (Fig. 16). On est obligé de les tailler au delà de la pointe de la chambre pulpaire. A cet endroit, le calibre de la défense est déjà sensiblement plus réduit qu'à la base : on ne peut donc sortir d'une même défense une pyxide et une plaque assez large pour y tailler son fond et son couvercle<sup>12</sup>. Les plaques les plus longues sont disposées dans le plan de courbure de la défense, et sont nécessairement courbes sur le chant : on peut penser, dans le cas du guéridon du Palais<sup>13</sup>, que le diamètre du plateau a été déterminé en relation avec la courbure des plaques (Fig. 20).

12. L'artisan se réservait cependant la possibilité de tricher avec le diamètre disponible en ajustant deux pièces par chevilles et mortaises : c'est le cas du fond de pyxide AO 11602 où la pièce rapportée, qui manque aujourd'hui, n'était qu'un petit complément, environ 1/4 du diamètre. Dans le cas du disque (couvercle ?) de Kition-Bamboula (Yon et Caubet, 1985, n° 152), fait d'une planche re-sciée et ouverte en livre, l'artisan double la largeur permise par son matériau, mais se donne en outre la possibilité de jouer avec la symétrie des «veines» : l'analogie avec l'art du bois est ici flagrante.

13. Le guéridon RS 17.418 est composé de 5 registres concentriques. Celui de l'extérieur (ø 110 cm) devait comporter 6 plaques courbes, dont 5 subsistent, larges de 5 à 6 cm. Les registres du centre sont un peu plus larges (8 cm), et découpés à jour dans des plaques beaucoup plus courtes (de 10 à 20 cm). L'objet est inachevé, et conservé sur une partie seulement de son pourtour ; il est donc difficile de se livrer à un calcul, même approximatif, de remontage, mais il est certain que le judicieux parti tiré de la courbure a dû permettre de limiter la quantité de défenses (deux paires ?) nécessaire à la réalisation de cette œuvre.

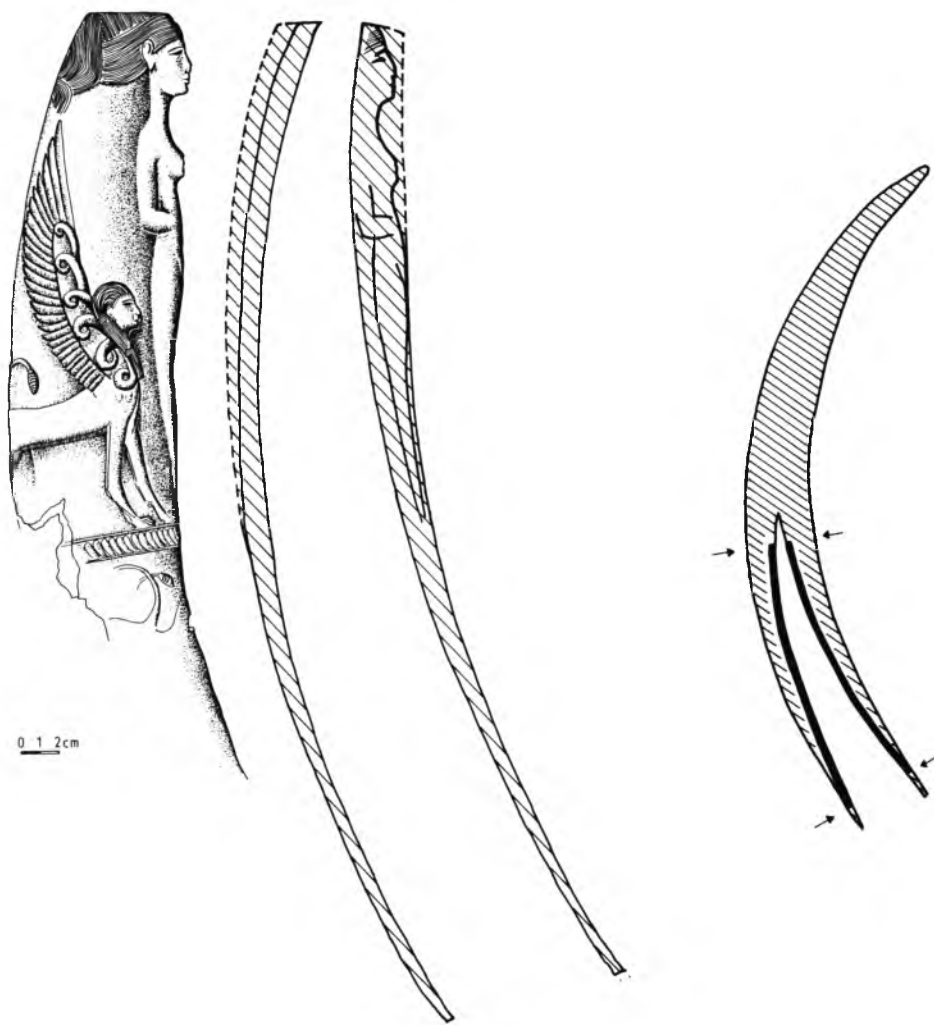


Figure 19 – Schéma d'inscription de l'olifant dans une défense d'éléphant (Musée de Damas, RS 16 404 : Gachet, 1984 n° 275).

Ce problème de taille est particulièrement aigu pour les éléments de décoration, car il s'agit non seulement d'obtenir les plaques les plus grandes et les plus régulières (selon le principe exposé *figure 16 a*), mais encore d'en sortir un jeu ; le calcul sommaire de remontage théorique pour les plaques du lit du Palais (*Fig. 16-17*) montre qu'elles peuvent toutes être taillées dans une même défense de calibre fort, mais non exceptionnel, ou plus facilement dans une paire<sup>14</sup>.

Ce développement sur les défenses d'éléphant a souligné les possibilités d'objets de grandes dimensions que l'espèce peut fournir. Paradoxalement, à côté de ces grandes pièces auxquelles celle-ci était réservée, on trouve de menus objets dont l'existence s'expliquerait

14. Nous n'avons pu jouer avec les plaques de la même façon que dans Poplin, 1976, fig. 5. Notre *figure 16 a*

propose un remontage des plaques en admettant 2 mm pour l'épaisseur de la scie.

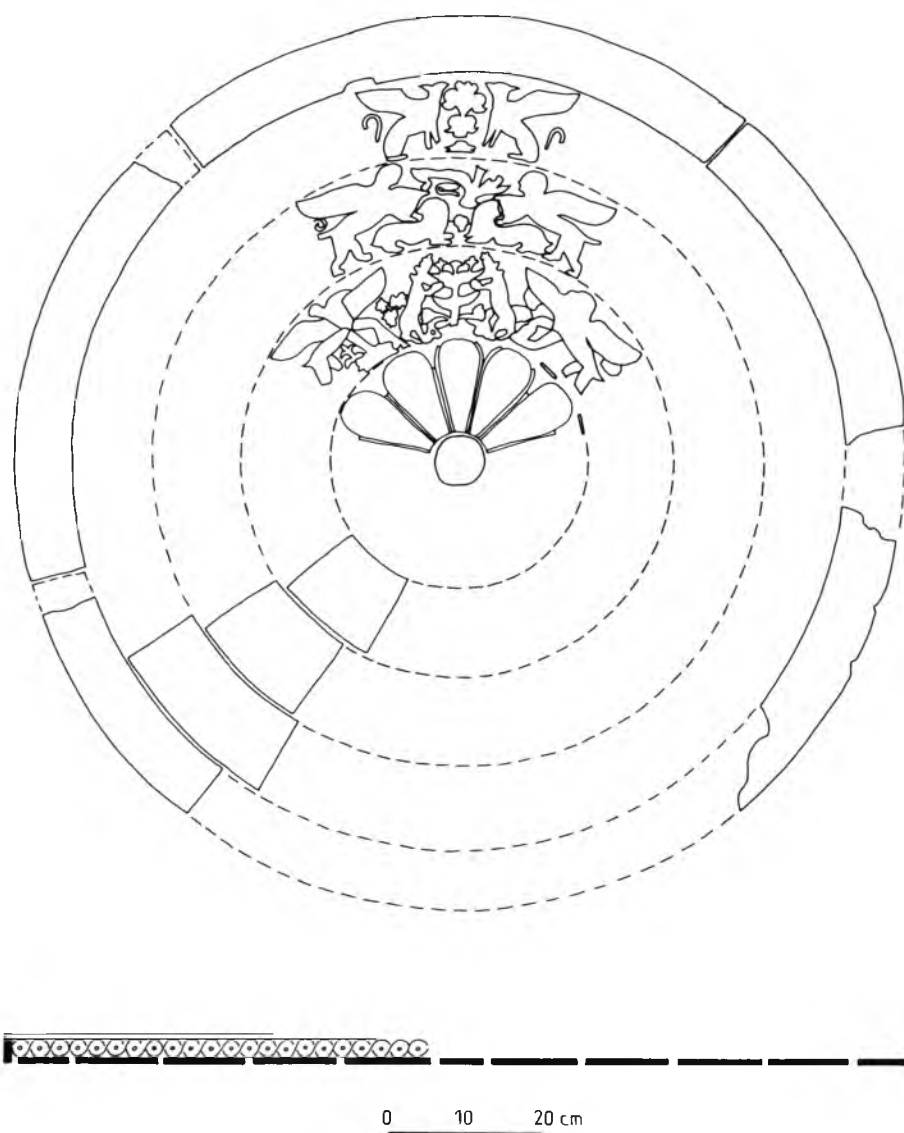


Figure 20 – Schéma de composition du guéridon : la courbure de la défense dans laquelle sont taillées les planches extérieures détermine le diamètre de l'ensemble. Les panneaux des registres intérieurs sont taillés dans des planches plus courtes (Musée de Damas, RS 17 418 : Gachet, 1984, n° 221).

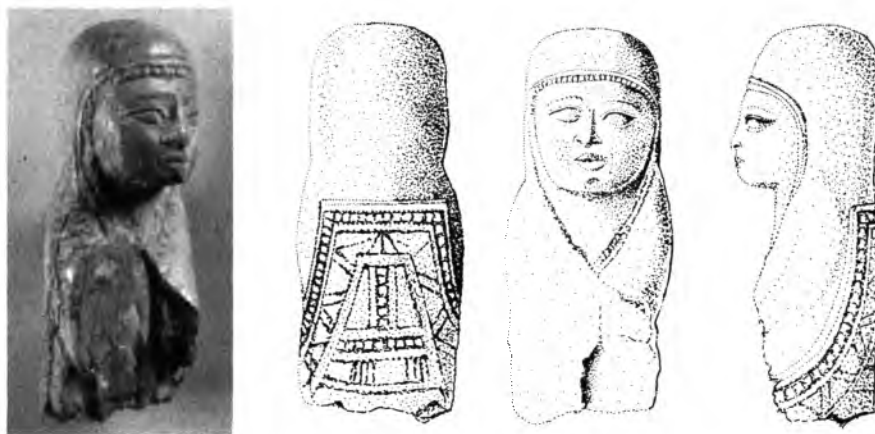


Figure 21 – Buste de femme assise sur un trône à dossier, ivoire d'éléphant, h. 2,7 cm (Musée du Louvre, AO 19930 : Gachet, 1984, n° 257).

bien par l'utilisation des chutes. Ces petits morceaux n'en conservent pas moins le caractère précieux qui s'attache à l'ivoire d'éléphant, nettement affirmé à Ras Shamra ; ainsi c'est l'un d'eux qui a donné matière au charmant petit buste féminin du Louvre, haut de moins de 3 cm (*Fig. 21*).

### *Autres mammifères*

Sachant, même de manière approximative, de quels animaux domestiques et sauvages disposaient les habitants d'Ougarit au Bronze Récent, on est assuré que les os ne manquaient pas, notamment les os longs d'herbivores. Or on constate qu'ils étaient peu utilisés : quelques éléments de placage, quelques manches, la récolte est faible. L'os fait figure de parent pauvre dans l'artisanat. Peut-être l'examen minutieux de la faune apportera-t-il quelques compléments (comme l'utilisation des canines de suidés).

### *Oiseaux, reptiles*

Même en tenant compte de la fragilité des ossements d'oiseaux, on ne peut rester insensible à leur quasi absence du catalogue, à une seule exception près, la perle 86/2218. Quant à l'utilisation des œufs d'autruche, on se reportera à Caubet, 1983.

Étant donnée la présence sur le site de tortues terrestres, d'eau douce, et de mer, nous ne pouvons pas ne pas évoquer les chéloniens. Aucun fragment travaillé de leur carapace n'a été répertorié dans le matériel<sup>15</sup>. Mais les tortues posent des problèmes d'utilisation particuliers qui ne peuvent être réglés qu'en liaison avec l'étude des restes de faune. De même, la question de l'utilisation des plumes d'oiseaux (comme celle des cornes de ruminants) lui est subordonnée.

### *Poissons*

Une série de pièces qui revient souvent dans le matériel est constituée par de gros rayons osseux de nageoires de labridés (voir *supra* Yon/Lombard/Renisio, dans la pièce 1045 par exemple). Ils sont sur-représentés numériquement par rapport aux vertèbres de poissons, et présentent souvent une usure de la pointe qui ne semble pas naturelle. Ces observations, liées à la solidité de ces aiguillons, encouragent à penser à une sélection et à une utilisation délibérée.

### *Coquillages*

Contrairement à ce qui se passe en Mésopotamie et en Égypte à la même époque, l'emploi de la nacre (perles, sceaux-cylindres, éléments de marquetterie... ; pour les bagues, voir Beyer, 1982) semble quasi absent de Ras Shamra.

---

15. L'utilisation de la carapace de tortue comme caisse de résonance du luth était connue dans l'Égypte du Nouvel Empire, cf. Anderson, 1976, n° 104, pour

un exemplaire du British Museum, la carapace mesurant 10 cm de diamètre.

### Résultats d'ensemble d'après le catalogue des objets

L'examen du catalogue des objets et l'inventaire des matières utilisées conduisent à des considérations de deux ordres, d'une part sur les corrélations entre type anatomique et type industriel, d'autre part sur le choix des « essences » d'ivoire à travailler.

Chaque série d'objets de Ras Shamra est en étroite corrélation avec une matière dure animale particulière. On a indiqué que les pyxides cylindriques sont volontiers taillées dans les bases creuses de défenses, d'éléphant pour les plus grosses, d'hippopotames pour les plus petites. De même, les boîtes-canard sont taillées dans des canines inférieures d'hippopotames, d'une manière systématique qui confine à la production en série. Nous voudrions souligner ce qu'il y a de délibéré dans ces utilisations.

Pour ce qui est des boîtes cylindriques, si le but de l'artisan avait été de faire un récipient d'une dimension adaptée à la main, il pouvait recourir aussi bien à un fémur de bœuf, ou à un produit végétal, au métal, à la céramique, à l'albâtre. On constate pourtant que l'os était plutôt dédaigné, le métal réservé de préférence à d'autres usages, et que les matériaux employés dans ce cas étaient surtout l'albâtre, la faïence même (voir *infra* l'article d'A. Caubet). En somme, les matières dures animales étaient privées de cette fonction, et ce n'est qu'à titre d'exception qu'on la leur demandait. Il se trouve que ces exceptions coïncident avec des matériaux nobles. Dans ce raisonnement, l'opposition « dent creuse/os tube » (*Rohren/Knochen*) est particulièrement parlante, et on aimerait disposer de données positives sur l'emploi des cornes<sup>16</sup>.

Avec les boîtes-canard, la situation est légèrement différente parce qu'il n'en existe pas en d'autres matières, sinon quelques exceptions hors de Ras Shamra<sup>17</sup>; ainsi, il n'y en a pas en bronze, matière qui aurait permis de couler cuve, tête et col d'un seul tenant. Il semble donc qu'on lui réservait volontiers les matières dures osseuses (sans parler du bois, dont on se servait probablement, mais qui ne nous est pas parvenu). Parmi ces matériaux, il est vrai qu'il n'existe pas d'os usuel permettant de réaliser ces récipients de manière satisfaisante; mais il est non moins vrai qu'on aurait pu les faire en ivoire d'éléphant, et que cela aurait permis de leur donner plus de volume. Faut-il y voir un déterminisme de taille lié à celle de la main, une habitude ou une image mentale traditionnelle (comme pour les poudriers modernes), ou peut-être une sorte d'obligation morale d'utiliser, pour représenter un oiseau aquatique, de l'ivoire d'animal amphibie? Quoi qu'il en soit, la fabrication de la boîte-canard apparaît comme un emploi réservé de la canine d'hippopotame: on est là devant une corrélation exquise.

Les baguettes à fût cylindrique, dont les fuseaux donnent les meilleurs exemples, sont régulièrement taillées dans les incisives d'hippopotames qui sont particulièrement bien adaptées: c'est une corrélation étroite, mais la liberté de choix est moins large que dans l'exemple précédent. Mieux que les pyxides cylindriques et que les boîtes-canard, les baguettes et fuseaux permettent d'entrevoir l'utilisation du bois: celle-ci est plus que suggérée par la disproportion entre le grand nombre de fusaïoles (en pierre, en ivoire...) et la rareté des fuseaux. Pour cet article, l'ivoire apparaît manifestement comme un substitut noble, une traduction, de l'objet en bois.

16. L'emploi de cornes comme vases à boire ou à libations apparaît en transparence à Ras Shamra même, grâce à l'existence de nombreux rhytons coniques en céramique (Yon, 1980; cf. article dans ce même volume).

17. La coupe ornithomorphe en cristal de roche de Mycènes, et la coupe en albâtre d'Enkomi (Caubet, Karageorghis et Yon, 1981, n° 100), avec leur queue en éventail et leur tête pointue, évoquent du reste plutôt l'outarde que le canard (voir note 6).

*Proportions des diverses matières dures animales*

Le résultat le plus marquant de cette enquête est la suprématie de l'hippopotame, qui représente la matière de plus des 3/4 des pièces trouvées à Ougarit. L'ivoire d'éléphant fait numériquement piètre figure, mais compense cette infériorité par la qualité des œuvres qui en sont tirées. Ce sont de *grandes* œuvres, à la fois au sens dimensionnel et au sens esthétique, et il n'est pas superflu de rappeler au passage qu'à de rares exceptions près elles viennent du Palais Royal.

L'hippopotame a donné, certes, de beaux objets, mais qui n'atteignent pas à la même qualité, et qui ont été produits en nombre. Cette discordance pose, derrière celle de la valorisation, la question d'un approvisionnement en hippopotame plus facile et/ou plus proche. Il y a là, sous-jacent, un aspect bio-géographique qui sera évoqué plus loin.

En ce qui concerne les autres matières osseuses, nous ne pouvons que souligner la rareté de l'emploi de l'os : il n'y a guère que les aiguillons de nageoires de labridés qui se soient imposés, sans doute dans un rôle utilitaire (poinçon), en raison de leurs propriétés mécaniques excellentes. Mais leur utilisation à l'état brut les met en marge de la véritable industrie des matières osseuses.

A celui qui aborde le matériel de Ras Shamra avec la connaissance de l'industrie osseuse préhistorique, de celle des eskimos, ou même de la tabletterie gallo-romaine, le matériel offre le spectacle d'un paysage fonctionnel déserté de ses aspects utilitaires (annexés par d'autres matériaux, notamment le métal), et déployé dans le domaine de l'ornement selon des modalités dont certaines (plaques décorées, marquetterie...) sont parvenues jusqu'à nous. L'annexion des fonctions utilitaires est nette quand on regarde les autres matériaux de Ras Shamra, mais nous ne pouvons que l'évoquer ici : les poinçons et pointes de flèche en bronze ont définitivement balayé leurs équivalents d'os (à l'exception des aiguillons de poissons, mais il n'y a pas besoin de les fabriquer) ; on peut dire la même chose des hameçons. Quantité de bijoux en métaux précieux, faïence, verre, pierre fine... ont pris la place de la parure en os et en coquillage.

Dans ce tour d'horizon des matériaux en compétition se présente le grand fantôme du bois : ainsi les pieds de meubles en forme de pattes de lion (RS 15.200, 16.410-411 etc. : Gachet, 1984, n° 206 à 211) font penser non seulement au bâti de bois qui allait avec, mais aussi aux autres meubles de même forme entièrement montés en bois. Le travail des bois durs et précieux est non seulement proche techniquement de celui de l'ivoire, mais dans leur traitement, ivoire et bois sont complémentaires et simultanés dans leurs emplois (cf. note 23).

Il faut noter encore l'absence de coquillage, qui contraste avec la situation contemporaine en Égypte, ainsi qu'avec les comparaisons prises dans l'artisanat syrien traditionnel de nos jours.

Dans cette visite aux frontières des matières dures se pose le problème de la corne, autre grande absente. Derrière un olifant d'ivoire comme celui de Ras Shamra, on peut entrevoir quantité de trompes en cornes, sur lesquelles les investigations concernant les chevilles osseuses de ruminants donneront peut-être quelques indications.

On vient de voir en quelque sorte comment influent les relations extérieures entre matières dures animales et autres matériaux sur les proportions de ces matières entre elles. Le résultat le plus notable en est l'affaiblissement du rôle de l'os, affaiblissement qui contraste avec la situation à Ras Shamra pour les périodes du Néolithique et du Bronze Ancien<sup>18</sup>. Il faudrait également confronter les proportions observées avec les ressources locales dont les artisans disposaient. L'inventaire de la faune est déductible dans ses grandes lignes à la

---

18. H. de Contenson, communication orale.

fois de l'écologie du littoral actuel et du contexte archéo-zoologique de la même région. Cela permet de désigner d'emblée le fait qui nous paraît le plus intéressant : la forte proportion d'ivoire d'hippopotame à Ras Shamra et sur d'autres sites du Levant (voir plus loin § « circulation des ivoires ») amène à se demander si cet animal ne subsistait pas à l'époque dans cette partie du Levant.

### L'hippopotame au Levant aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires

Pour parvenir à une image aussi précise que possible de la répartition de l'hippopotame au Levant aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires, nous disposons de trois sortes de documents :

- les ossements autres que les dents ouvrables, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas susceptibles (ou qui le sont moins) d'être engagés pour eux-mêmes dans une circulation commerciale ;
- les représentations figurées ;
- les textes.

Cela dit, partant du plus sûr vers les domaines plus hypothétiques, nous suivrons ici un ordre géographique en commençant par l'Égypte.

*Les restes osseux (Fig. 22-23)*

*Égypte* – Il suffit de rappeler la présence de l'espèce dans le Nil et son delta, attestée aussi bien par les fossiles (Boessneck, 1976) que par les représentations figurées (Säve-Söderbergh, 1953), depuis le Néolithique jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. de notre ère, au moment de sa disparition de la région. L'ivoire d'hippopotame semble avoir été largement utilisé par les artisans égyptiens. Pour ne citer que l'exemple des collections du département des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, les statistiques établies par S. Guichard après des identifications par l'un de nous (F.P.) font apparaître un grand nombre d'objets en ivoire d'hippopotame pour la période pré-dynastique et l'Ancien Empire, puis de nouveau à la Basse Époque ; entre les deux, l'éléphant prend la première place, sans toutefois être très abondant.

*Côte palestinienne* – L'hippopotame était présent dans une grande partie du Levant au Pléistocène (Bytinski-Salz, 1965, p. 47 ; Tchernov, 1981). Il a survécu en bordure du Négev jusqu'à la période chalcolithique et au Bronze Ancien, à Arad, Beersheva etc. Sur la côte, les deltas marécageux semblent avoir fourni un habitat convenable, du Nil au Mont Carmel, jusqu'à une période beaucoup plus récente, au cours du I<sup>er</sup> millénaire (Bytinski-Salz, 1965 ; Reese, 1986 ; nous remercions D. Reese de nous avoir communiqué son manuscrit, où il dresse le catalogue des restes osseux). Quelques dents ont été retrouvées sur des sites de l'intérieur, comme tell el Hesi, Aï, tell Dan, ou Gezer : elles ont probablement été apportées de la côte.

*Côte syrienne* – La situation était sans doute la même qu'en Palestine au Pléistocène. Quelques indices permettent de penser que l'hippopotame *amphibius* était présent sur la côte syrienne, dans des conditions d'habitat proches de celles des zones marécageuses palestiniennes, jusqu'à l'Age du Bronze, voire l'Age du Fer. Ainsi à tell Soukas signale-t-on une molaire dans un niveau du Fer II, et un fragment post-crânien daté du Bronze Ancien (Riis, 1970, p. 30). Nous donnons ci-dessous l'inventaire détaillé des restes osseux trouvés à Ras Shamra et Minet el-Beida<sup>19</sup>, bien que nous n'ayons pu les retrouver tous pour les examiner. Soulignons cependant la présence de restes post-crâniens.

19. Il s'agit des seuls restes osseux identifiés et recueillis par C. Schaeffer lui-même. Rappelons qu'à part

ces échantillons, la faune des niveaux du Bronze récent n'a pas été conservée.

N° Inv. fouille	Année de fouille	Lieu de trouvaille	Identification	Date niveau	Ref. archives	Bibliographie	Lieu de conservation
76.776	1932 ?	Minet el Beida ? Tombe V ?	molaire	BR	legs C.S.		Louvre 85 AO 107
4075	1932	Minet el Beida Tombe VI	«défense»	BR	Inv. Alep Coll. Fce.	Syria 1933, p. 107	IPH ?*
4123	1932	Ras Shamra Acropole, Tr. 2	«défense»		Inv. Alep Coll. Fce.		IPH ?*
---	1929 à 1939	Ras Shamra ou Minet el Beida	molaires et métapodes	BR	---	Vaufray 1939	IPH ?*
16.87	1952	Ras Shamra, Palais, Pt. 265	«défense»	BR	Inv. Damas		Damas ?
18.201	1954	Ras Shamra, Palais Sondage Cour III	«défense»	?	Inv. Damas		Damas ?
---	1959	Ras Shamra, silos	«restes hippopotame»	BA/BM	---	Ugaritica IV, p. XXIX	?
---	1962	Sud Acropole, pt. 5000	canine supérieure	BR	legs C.S.; Contenson		Louvre 85 AO 106

(\*) Malgré nos courriers répétés, nous n'avons pu avoir accès aux collections déposées par Schaeffer auprès de l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris.

TABLEAU 1 — Restes osseux d'hippopotame. Fouilles 1929 - 1969.

En ce qui concerne la Syrie, l'existence d'hippopotames durant l'Holocène nous paraît des plus probables, grâce au système des deltas qui font autant de relais le long de la côte. Il n'est pas superflu de rappeler au passage que l'hippopotame amphibie ne dédaigne pas de s'avancer en mer le long du littoral. A cela s'ajoute l'existence de bassins fluvio-lacustres forts convenables à l'espèce : la basse vallée de l'Oronte, avec le système du lac Amuq et des marécages qui sont en aval, semble particulièrement propice, sans parler d'autres zones palustres (Ghab). Le lac de Homs lui-même constitue un réservoir appréciable, auquel on peut parvenir aussi bien en remontant l'Oronte qu'à partir du Nahr el-Kebir, trajet par lequel la mer n'est qu'à 50 km. On aimerait pouvoir pratiquer dans tout ce bassin, à l'occasion de dragage de gravier, des prospections systématiques assorties de datation <sup>14</sup>C des ossements.

*Chypre* — Dans le cas de Chypre, il convient de distinguer l'hippopotame indigène (*H. minutus*, selon le terme de G. Cuvier, ou *Phanourios minutus* selon Faure, Guérin et Sondaar, 1982), éteint avant l'arrivée de l'homme dans l'île, de l'amphibie (*H. amphibius*), inconnu dans l'île. On peut discuter de la possibilité pour les hommes de l'Age du Bronze de travailler des ivoires fossiles. Reste que la plupart des objets archéologiques sont de dimensions trop fortes pour avoir été pris dans des défenses de *minutus*. On trouve dans l'île des restes de débitage d'ivoire d'hippopotame amphibie, attestant l'introduction de défenses à travailler sur place, ce qui n'exclut pas l'importation d'objets terminés (Yon et Caubet, 1985).



D. Reese (1986) recense les restes osseux d'*amphibius* découverts à Chypre : une incisive et une molaire à Kition, une canine à Hala Sultan Tekké, auxquelles il faut ajouter une canine supérieure provenant de la tombe 13 d'Enkomi (fouilles Schaeffer 1949). Il faut supposer que l'on n'importait pas seulement les défenses « ouvrables » : la présence d'autres dents dans des tombes ou des sanctuaires nous paraît liée à des utilisations autres qu'industrielles, et l'on rejoint là les « objets de curiosité ». Rappelons que des fossiles d'éléphants et d'hippopotames ont été trouvés dans diverses îles de la Méditerranée ; ces fossiles, qui ont favorisé la naissance de légendes concernant des « géants » (Riis, 1970 ; Schnapper, 1986), ont de tout temps été recueillis et collectionnés. Dans le cas qui nous intéresse, à Chypre à l'Age du Bronze, il s'agit peut-être d'*ex-voto* choisis pour leur étrangeté.

### Les représentations figurées

En dehors de l'Égypte, il n'existe pratiquement pas d'image d'hippopotame au Proche Orient ancien avant l'époque hellénistique, si ce n'est à Beth Shan et à Byblos<sup>20</sup> : et encore, dans ce dernier cas, les figures de faïence du Temple aux Obélisques (XIX-XVIII<sup>e</sup> s.) sont-elles probablement des importations égyptiennes. Mentionnons pour mémoire les plaques d'El Jisr, qui représentent des monstres partie lion partie hippopotame<sup>21</sup> : il s'agit là aussi d'une iconographie fortement influencée par l'Égypte.

### Les textes

Les hiéroglyphes égyptiens désignant l'hippopotame sont bien répertoriés (Störk, 1982). En revanche, dans les textes cunéiformes, l'hippopotame comme tel n'a pas été reconnu par les assyriologues. Peut-être se cache-t-il sous un mot plus général ou moins précis qu'on ne le croit. Nous donnons en note quelques hypothèses suggérées par nos collègues philologues<sup>22</sup>. Après consultation de ces derniers, la recherche des noms antiques de l'hippopota-

20. Pour une figurine de Beth Shan (terre cuite rouge polie locale, datée du Bronze Récent) : Rowe, 1940, pl. XXI, 13 et LIII A. A Byblos : Dunand, 1958, pl. 99-102 (dépôt du Temple aux Obélisques).

21. R. Amiran, *The Israel Museum News* 12, 1976-1977, 65.

22. D. Arnaud nous suggère les termes accadiens suivants comme éventuels candidats à une traduction par « hippopotame » :

– *alap nāri* : « bovin de fleuve », Luckenbill, 1926, § 392 et CAD 1, 1964 ; il s'agit de créatures de la Grande Mer apportées d'Égypte pour Adad-nirari (911-891) et Salmanasar III (858-824).

– *rīmu* (féminin *rīmtu*) est traduit par « bœuf sauvage », et son écologie paraît analogue à celle de l'éléphant ; les contextes (en particulier anciens), et l'hébreu qui connaît ce mot traduit en hébreu moderne par « licorne, buffle, renne », justifient cette interprétation : mais est-elle sûre pour le domaine syrien ? A Meskéné, curieusement *am si*, « l'éléphant » est interprété comme *rīmtu*, « buffle femelle » : est-ce la trace d'un tel glissement ? Mais il

peut s'agir d'une simple étourderie de scribe. (D.A.) – *rīmu* est attesté en ougaritique ; D. Pardee nous signale en particulier un texte (RS 24.245 : Virolleaud, 1968, n° 3) où il est question d'un instrument de musique (?) dont les montants seraient en cornes, ou dents, de cet animal (Pardee, à paraître ; J. Stolz, *Festschrift Rolf Rendtorff*, Dielheim, 1975, p. 113-129, qui traduit par « antilope »).

Pour notre part nous aimerions ajouter :

– *nāhiru* : Luckenbill, 1926, § 298 (Tiglat Phalasar I, 1115-1077 av.) et § 518 (Assurnasirpal II, 883-859 av.), équivalent à « cheval de mer », pour désigner un animal offert en tribut par les cités côtières, Tyr, Sidon, Arvad. Le CAD, 11, 1980, traduit même le texte d'Assurnasirpal ainsi : « I received a tusk of a *nāhiru*, a creature of the sea ».

– J.-M. Durand nous propose le terme *sinuntum*, puisé dans la documentation de Mari (voir ci-dessous, note 23).

Ainsi J.-M. Durand nous communique la note suivante, fort éclairante malgré la distance chronologique et spatiale qui sépare Mari d'Ougarit :

me en Orient apparaît indissociable de celle du vocabulaire de l'ivoire<sup>23</sup> et des peaux, recherche que nous ne pouvons développer ici. Cependant les quelques sondages opérés encouragent à poursuivre une quête commune.

Les termes habituellement traduits par « bovin de fleuve », « bœuf sauvage », « cheval de mer », pourraient convenir. Certains ont une forme propre à l'ougaritique, ce qui les rend

« Nulle part dans les textes de Mari on ne mentionne le véritable nom de l'ivoire qui est *šinni piri*, « dent d'éléphant », lequel est attesté pourtant dès l'époque paléo-babylonienne sous son idéogramme ZU AM SI, puis très abondamment dans textes qui viennent du Mitanni (el Amarna) et de Nuzi. J'avais donc supposé (ARMT XXI) qu'il s'agissait d'une sorte d'ivoire particulière. Je reconnais que je ne connaissais pas l'existence de l'ivoire d'hippopotame. Maintenant que vous apportez cette information, il me vient à l'esprit qu'il existe à Mari une matière précieuse, le *šinnum*, qui, tient lieu, semble-t-il de *šinni piri* (voir note 23). Dans cette optique, l'animal *šinuntum*, dont on exploite la peau dans des travaux de grand luxe, et qui est manifestement un animal de grande taille puisque l'on peut se servir de la peau entière ou coupée en deux pour des instruments de musique, des meubles, voire des armes, pourrait bien être le nom antique de l'hippopotame. J'avais déjà proposé (ARMT XXI, p. 367) qu'il pût s'agir d'un animal aquatique. Les attestations sont les suivantes :

1) ARMT XXI, 298, repris par le duplicat ARMT XXIII, 213 (voir l'analyse p. 213) : la peau sert à de multiples emplois, les plus remarquables étant ceux pour les instruments de musique, genre tambour...

2) ARMT XXIII, 212 : on s'en sert pour un char.

3) ARMT XXII, 324, iii, 19 : des peaux entières sont énumérées dans un inventaire après toute une série de contenants en cuir (noter cependant i, 14, des coquilles d'œuf d'autruche).

4) ARMT XXII, 181, 2 : on donne des peaux de *šinuntum* à Yataraya, une des épouses de Zimri-Lim alors qu'elle est en déplacement à Razamâ (cette ville se trouve dans le « bec de canard » syrien). La région n'est sans doute pas, cependant, malgré ses marais, l'habitat naturel du *šinuntum* puisque d'après ARM X, 28, la reine mère d'Apûm (la région de tell Leilan) écrit à Mari pour qu'on lui en envoie, le cuir de *šinuntum* étant rare dans la région.

De fait, *šinuntum* peut signifier « l'animal pourvu de dents/défenses ». Ce terme est une formation nominale propre aux dialectes syriens paléo-babyloniens, et on le trouve aussi babylonisé en *šinunitum*. Il n'est pas attesté en Babylonie proprement dite, mais l'est sans doute dans les textes cappadociens. L'éléphant est lui-même décrit par les Sumériens comme le « bœuf sauvage (à) cornes » = AM-SI. Je ne pense pas cependant que l'animal *šinuntum* ou *šinunitum* puisse être la dénomination indigène pour l'éléphant, car on trouve dans ARMT XXI, 226, 3 (un hapax dans toute la documentation de Mari!) mention de sacoches « en cuir d'éléphant ». Ce texte montre que le terme même de *pīrum* qui désigne normalement l'éléphant était connu à Mari ». (J.-M. D.)

23. En ce qui concerne le vocabulaire de l'ivoire, J.-M. Durand nous communique d'autre part les informations suivantes puisées dans la documentation de Mari :

« Il existe une matière apparemment extrêmement précieuse et, semble-t-il, assez rare, qui s'appelle *šinnum*. Le terme signifie couramment « dent ». Bottero (ARMT VII, 264) hésite entre « ivoire » et « cuivre ». Voici les mentions :

1) ARMT VII, 264, 10-14-16 : il s'agit de vases *kan-num* en *šinnum*. Ces derniers, de forme non précisable, sont toujours d'un très grand prix, et peuvent avoir des décors animaliers « en frise ».

2) ARMT XXI, 222, 45 : « une dague en bronze dont manche est en *šinnum* ».

3) M. 6817 +, 62 : « trois *mušākīlum* en *šinnum* ». Cet objet (qui ne se trouve encore qu'à Mari) pourrait être un bon candidat pour le terme de « cuillère ».

4) M.10759 : un escabeau, dont les parties conservées sont en *šinnum*; à l'intérieur, il y a un cloisonné en « pierres de Meluhha ».

5) ARMT XXI, 253, 4 : la caisse d'un char comporte des incrustations en albâtre et en *šinnum*.

Il est aisé de voir que dans tous les exemples une traduction par « ivoire » ou « corne » serait tout à fait acceptable. Je ne crois pas trop à une traduction par « os », car ce n'est pas un des sens de *šinnum*. D'autre part on devrait trouver beaucoup plus d'occurrences de ce terme. A bien compter, je ne trouve en fait dans tous les textes de Mari que cinq objets de cette matière. Mais peuvent avoir par contre recours à elle les fabricants de vases, de couteaux-cuillères, et de char ». (J.-M. D.)

Pour revenir au vocabulaire de l'ivoire à Ras Shamra, signalons cette curieuse particularité : dans la tablette trilingue RS 25.421 (Güterbock, 1973, p. 24), face au hittite *lahpa*, « ivoire », l'accadien et le sumérien portent simplement KA x UD = *zū*, « dent », en omettant AM-SI, « d'éléphant », qui complète normalement le nom de l'ivoire. Cette omission semble un trait fondamentalement anatolien (Nougayrol, 1968, p. 317, ligne 28). Nous n'osons espérer que le scribe d'Ougarit proposait un terme général désignant plusieurs catégories d'ivoires. Les textes de Boghaz-Köy, pour leur part, reconnaissent deux sortes d'ivoire, l'une rouge, l'autre blanche (Güterbock, 1973). Nous avons vu que ce n'est pas la couleur qui permet de distinguer entre ivoire d'éléphant et ivoire d'hippopotame. Peut-être les artisans de la capitale hittite connaissaient-ils les ivoires teints, dont quelques exemplaires égyptiens subsistent (Abydos, XVIII<sup>e</sup> dynastie : British Museum, 32697-32701).



Figure 22 - 3<sup>e</sup> Molaire inférieure d'hippopotame.  
H. 9,5 cm (Musée du Louvre 85 AO 107)  
Identification M. Faure.

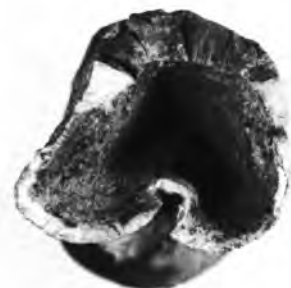


Figure 23 - Canine supérieure d'hippopotame,  
sciée. L. 7 cm (Musée du Louvre 85 AO 106).



Figure 24 - Molaire supérieure d'éléphant d'Asie.  
H. 10 cm (Musée du Louvre 85 AO 108).



Figure 25 - 5<sup>e</sup> molaire supérieure d'éléphant  
d'Asie (Musée du Louvre, R 79 904).

Figure 26 - Fragment d'os long d'éléphant (?), scié.  
H. 7,5 cm. (Musée du Louvre, R 81 774).

Figures 22-26 - Restes osseux trouvés à Ougarit.

meilleurs candidats pour désigner l'« hippopotame », du moins dans la langue locale. En revanche, il ne semble pas que l'on puisse faire remonter à l'ougaritique l'hébreu *béhémot* (Job 40/15-24), que certaines traductions de la Bible interprètent comme hippopotame<sup>24</sup>.

### La question de l'éléphant syrien

Le problème de l'habitat et de nos sources d'informations concernant la présence de l'éléphant en Syrie a été particulièrement discuté par Winter (1975) et Collon (1977). Tout récemment Miller (à paraître) a soulevé à juste titre la question de la disparition de l'environnement de forêts nécessaires à l'éléphant. Comme dans le cas de l'hippopotame, nous résumons les apports des différentes sources d'information dont nous pouvons disposer.

#### Les restes osseux (Fig. 24-26)

D. Reese (que nous remercions ici encore) nous a communiqué la liste des restes osseux provenant de Syrie. Si l'on excepte les défenses elles-mêmes, le catalogue se limite à peu de choses : Alalakh (niveau VII, une molaire ; niveau IV et II, molaire inférieure et fémur ; niveau de surface, une molaire) ; el Qitar (os long, datant du BM ou BR) ; Zinçirli (dent, VII<sup>e</sup> s.) ; Amuq (fémur, sans date indiquée) ; la récolte est maigre. Pour les quelques documents de Ras Shamra<sup>25</sup>, nous donnons ci-dessous l'inventaire détaillé (tableau 2). Selon Hooijer (1978) qui a pu en étudier une partie, ils appartiennent à une espèce asiatique, aujourd'hui limitée à l'Inde, mais qui pouvait à l'époque proto-historique avoir été répandue dans la steppe syrienne, constituant un isolat.

N° Inv. fouille	Année de fouille	Lieu de trouvaille	Identification	Date niveau	Ref. archives	Bibliographie	Lieu de conservation
4083	1932	Ras Shamra, Acropole, Tr. 2	molaire	BR ?	Inv. Alep Coll. Fce.	—	IPH ?*
—	1932	«Minet el Beida, tombes»	molaires	BR	—	<i>Syria</i> , 1933, p.107 (=Hass 1953, p. 32)	—
(peut-être même objet, confusion dans le rapport de <i>Syria</i> ?)							
7052	1935	Ras Shamra, Chantier A, près Tombe 13	molaire	BR	legs. C.S.	—	Louvre 85 AO 108
—	1959	Ras Shamra, silos	«restes»	BA III	—	<i>Ugaritica</i> IV, p. XXIX	IPH ?*
—	1960	Ras Shamra 125 W Pt. 2971	molaire	BR	—	Hooijer, <i>Ugaritica</i> VII	IPH ?*
R.79.904	1979	Rue 1228	5 <sup>e</sup> molaire sup. asiatique (vu F.P.)	BR	carnet de fouilles, Lyon	—	Louvre
R.81.774	1981	Pièce 1222	frag. d'os long	BR	« «	—	—

(\*) Même remarque que pour les restes osseux d'hippopotame déposés à l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris (voir tableau 1).

TABLEAU 2 — Restes osseux d'éléphant. Fouilles 1929 - 1984.

24. La Bible de Jérusalem traduit par « hippopotame ». Pope (*Anchor Bible*, vol. 15, New York, 1965, 269-270) traduit par « buffle » (ougaritique *chr*). Terrien (*Commentaire de l'Ancien Testament*, Neuchâtel, 1963, p. 258) donne « hippopotame (égyptien) ». Nous devons ces informations à l'amitié de D. Pardee.

25. Même remarque que pour les restes osseux d'hippopotame (voir note 19). Les deux derniers échantillons de la liste ont été trouvés par la mission actuelle (cf. *supra* article de Yon, Lombard, Renisio et plan fig. 1, p. 12), l'un dans la rue 1208-1228, l'autre dans la « maison » F.

### Représentations figurées

Si l'on excepte l'éléphant « aux petites oreilles », apporté par des tributaires orientaux, qui figure dans la tombe de Rekhmiré en Égypte, les images d'éléphant ne sont pas fréquentes au Proche-Orient durant l'Âge du Bronze ; D. Collon (1977) en dresse l'inventaire : quelques sceaux ou petits objets, souvent indistincts ou de date indéterminée, qui ne convainquent guère le naturaliste. Il faut attendre la période néo-assyrienne pour trouver une image sans équivoque sur l'obélisque noir de Salmanasar III (IX<sup>e</sup> s.) ; encore cet éléphant vient-il du « pays de Musri », généralement identifié à l'Égypte.

### Les textes

Lorsque l'on compare le nombre réduit – quelques individus isolés – dont témoignent les restes osseux découverts, aux chiffres rapportés par la littérature, on ne peut qu'être surpris par le caractère quasi fabuleux des ces derniers. La question de l'éléphant syrien repose sur deux groupes de textes, égyptiens et assyriens.

Les plus anciens sont égyptiens, et datent des pharaons Thoutmosis I<sup>er</sup> (XVI<sup>e</sup> s.) et Thoutmosis III (fin XV<sup>e</sup> s.). Il s'agit de trois textes mentionnant la présence de 120 éléphants près de Nii, localité que Klengel (1969) propose de situer dans le Ghab, ou moyenne vallée de l'Oronte, près d'Apamée<sup>26</sup>. Le théâtre de ces exploits étant assez obscurément décrit comme aquatique, on s'attendrait plutôt à y trouver des hippopotames, si le dessin des hiéroglyphes ne montrait, « en clair », des éléphants.

Pour le deuxième groupe de textes, D. Arnaud nous communique les informations suivantes : l'éléphant [*am-si*, bovin avec des cornes, en sumérien (Heimpel, 1968, 73-75) ; *pīr/l u* en accadien et dans les autres langues sémitiques] est attesté comme gros gibier par des inscriptions médio et néo-assyriennes, jusqu'au IX<sup>e</sup> s., dans les régions de l'Euphrate (Suhi et Lubda, vers Ana aujourd'hui), et du Habour (au moins vers l'Euphrate)<sup>27</sup>. Les annales assyriennes postérieures au IX<sup>e</sup> s. ne font plus allusion à des animaux vivants. Dans le tribut exigé des cités de la côte syro-palestinienne, en revanche, figurent d'importantes quantités de peaux et de défenses d'éléphants. Ces textes ont régulièrement été exploités pour illustrer la disparition progressive de l'espèce, par suite de la chasse à outrance et de la déforestation (Miller, à paraître). À la lumière de ce que nous pouvons savoir sur la rareté de l'éléphant, tant dans l'ivoirerie de la côte syro-palestinienne à la fin du II<sup>e</sup> millénaire, que dans les trouvailles de restes osseux, il apparaît qu'il convient d'utiliser ces sources avec précaution. Les tributs de peaux et de défenses prouvent simplement que les Assyriens se procuraient ces denrées auprès des cités portuaires : celles-ci pouvaient se fournir outre-mer par voie d'importation.

## La circulation des ivoires

### À l'Âge du Bronze

Les ivoires travaillés sont à la fois le produit d'un animal et le résultat de l'activité humaine : c'est-à-dire qu'on les trouve d'abord, en tant que matière première, dans les aires bio-

26. Le texte de Thoutmosis I<sup>er</sup> (Sethe, 1905, 103-104) parle de « x (chiffre effacé) éléphants près de Nii », tués pour en rapporter les défenses en Égypte. D'après la stèle de Gebel Barkal (Reisner et Reisner, 1933, p. 30, 17), Thoutmosis III fit un massacre de 120 éléphants « près du point d'eau (?) de Nii ». La tombe d'Amenemheb, officier dans l'armée de ce pharaon, à Thèbes, rapporte avec plus de détails

le même exploit, situé à Nii. Amenemheb aurait lui-même tué « le plus gros mâle, dans l'eau entre deux rochers » (Sethe, 1907, 893). Nous remercions G. Pierrat et J.-L. de Cénival d'avoir bien voulu vérifier les traductions.

27. Tiglat-Phalasar I<sup>er</sup> (1115-1077), Luckenbill, 1926, § 247 : 10 éléphants dans le pays de Haran et le Habour.

géographiques, et secondairement dans des aires culturelles, qui peuvent ne pas coïncider avec les précédentes. Le risque de déplacement nous a conduits, dans les pages précédentes, à délaissier les produits finis pour nous consacrer à ce qui pouvait le mieux assurer la délimitation des régions où vivait l'hippopotame amphibie. Nous voudrions maintenant, à l'inverse, regarder la répartition de l'ivoire d'hippopotame travaillé au Levant.

Le simple examen des publications montre qu'il a été largement utilisé ailleurs qu'à Ougarit. Prenons par exemple le cas de la boîte-canard : il est très probant, à la fois parce que la commissure est particulièrement visible sous la cuve (même sur photographie), et parce que c'est un type indissociablement lié à l'ivoire d'hippopotame ; et il acquiert presque, de cette manière, le statut de « fossile directeur de matière animale ». Il montre la présence de l'ivoire d'hippopotame à Kamid el-Loz, Megiddo, Lachish, Akko, Sidon, Byblos, Alalakh... (voir plus loin pour le monde égéen). Il conviendrait naturellement de vérifier ces observations par l'examen d'ensemble du *corpus* des ivoires levantins du II<sup>e</sup> millénaire. L'un d'entre nous (A.C.) a pu constater, dans le matériel d'Alalakh et de Kamid el-Loz examiné sous vitrine, une tendance en faveur de l'ivoire d'hippopotame dans les objets de série.

Si l'on s'éloigne maintenant des côtes du Levant, toujours sur la piste des boîtes-canard, on peut désormais repérer l'ivoire d'hippopotame à Chypre et dans le monde égéen. Nous avons vu que des dents non ouvrables ou peu rentables ont été retrouvées à Chypre (voir plus haut) : un artisanat local employant largement l'ivoire d'hippopotame et, à un moindre degré, celui d'éléphant, s'est épanoui à Chypre à la fin du Bronze récent (Yon et Caubet, 1985). La même situation semble exister à Rhodes, à en juger par le matériel de Ialysos que nous avons pu examiner au British Museum<sup>28</sup> : boîte-canard et petits objets.

En Crète, un segment de canine inférieure partiellement travaillée indique que l'ivoire d'hippopotame était connu et employé dès le Minoen ancien II (Krzyszkowska, 1984). Nos collègues D. Evely et O. Krzyszkowska, alertés par nos récentes observations, ont pu procéder à des identifications dans le matériel de la « maison des ivoires » de Cnossos du Minoen récent (Hood et Evely, en préparation). Dans cet ensemble, probablement associé à un atelier, l'ivoire d'hippopotame a été employé pour une quantité notable d'objets finis. Formes et techniques de taille sont en revanche très différentes de ce que nous pouvons connaître au Levant ; nous avons affaire à un artisanat prospère, qui dépendait entièrement du commerce extérieur pour son approvisionnement en matière première, mais qui s'est développé en toute originalité.

Pour la Grèce continentale, on dispose d'un catalogue pratiquement exhaustif (Poursat, 1977), qui montre le développement d'ateliers mycéniens à partir du XV<sup>e</sup> s. L'étude de ce matériel par O. Krzyszkowska fait apparaître une situation légèrement différente ; l'hippopotame, présent sous forme d'une dent non travaillée (Krzyszkowska, 1984), l'est également dans les objets achevés, mais beaucoup plus rarement. Parmi ces derniers se trouve une boîte-canard (Poursat, 1977, 316, interprété comme une barque), dont on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une importation, à côté d'une production locale presque exclusivement réalisée en ivoire d'éléphant.

De cette incursion dans le monde égéen, nous retirons l'impression que l'ivoire d'hippopotame, difficile à travailler en raison de la présence de l'émail, de la courbure en spire de la canine, et de la nécessité d'éviter ou de dissimuler la commissure, n'a été utilisé largement que dans les zones où l'on se procurait plus facilement cette matière que l'ivoire d'éléphant. Ces zones comprennent non seulement la côte syro-palestinienne, recelant l'habitat de l'hippopotame au II<sup>e</sup> millénaire, mais aussi certaines îles de la Méditerranée – Chypre,

28. Provenant de Ialysos, une boîte-canard ainsi qu'un goulot d'un type connu à Chypre et Ougarit (cf. R

86 5139) ont été examinés par A. C. et O. Krzyszkowska au British Museum.

Rhodes, la Crète – qui étaient en rapport constant avec le littoral. Sur le continent grec, en revanche, à tant faire que d'importer de la matière brute, les artisans semblent avoir eu une nette préférence pour l'ivoire d'éléphant.

Nous ne possédons pas de source textuelle concernant les modalités de circulation de l'ivoire dans le monde égéen à cette époque. Notons simplement que le mot pour désigner l'ivoire en grec (linéaire B) est singulièrement proche du mot hittite<sup>29</sup>. Les découvertes de l'archéologie sous-marine, elles, sont très significatives. L'épave de Kas, au large des côtes ciliciennes, recélait une cargaison de matières premières : cuivre, étain, lingots de verre, et de la poterie en majorité chypriote (Bass, 1986) ; un tronçon de défense d'éléphant et une incisive d'hippopotame y ont été également recueillis. A en juger par le type de ses ancres en pierre (H. Frost, communication orale), ce navire peut raisonnablement être considéré comme chypriote. Cette épave témoigne du rôle joué par les navires marchands de l'Age du Bronze, et probablement par la marine chypriote, dans la circulation des ivoires à travers la Méditerranée orientale.

### *Les ivoires phéniciens*

Lorsque l'on aborde, avec le I<sup>er</sup> millénaire, la question des « ivoires phéniciens », on constate que l'ivoire d'éléphant, rarement employé au Levant durant le II<sup>e</sup> millénaire, est brusquement utilisé en grande quantité par les ateliers des IX-VIII<sup>e</sup> s. (Winter, 1976 ; 1981 ; *Cat. Expo.* 1985), pour autant que nous puissions en juger d'après photographies. Une vérification, pièces en main au Louvre, et sous vitrine à Alep, a pu être faite sur l'ensemble du matériel d'Arslan Tash : il s'agit bien d'ivoire d'éléphant. S'agissant d'ateliers qui travaillent au Levant, et s'inspirent d'une même tradition iconographique que ceux de l'Age du Bronze, il y a là un retournement de statistique en faveur de l'éléphant qui soulève un certain nombre de questions. Le remplacement de l'ivoire d'hippopotame par celui d'éléphant peut s'expliquer en premier lieu par la raréfaction de l'*H. amphibius* sur les côtes palestiniennes (voir plus haut). Winter (1981) suggère un transfert des ateliers de la côte vers la Syrie de l'intérieur : ils se seraient ainsi trouvés plus proches des routes commerciales vers le Habour et l'Euphrate, où subsistaient les éléphants dont font état les Annales assyriennes, comme on l'a vu. Mais ces hypothèses ne peuvent suffire à rendre compte de l'afflux nouveau de défenses d'éléphants nécessaires à l'étonnante production de cette période. Nous serions tentés de voir, dans cette floraison artistique, non les dernières exploitations de ressources locales en voie d'extinction (l'éléphant syrien), mais la reprise et l'extraordinaire développement des circuits commerciaux à partir du IX<sup>e</sup> s., à la faveur de l'expansion assyrienne. Peut-être les ateliers syriens ont-ils repris les traditions de sources d'approvisionnement auxquelles puisait la Mésopotamie depuis le III<sup>e</sup> millénaire (Grossman Sheldon, 1971), par un jeu d'échanges internationaux qui pouvaient s'étendre fort loin.

Il ne nous appartient pas, sur les seules bases de l'observation physique des ivoires, de décider si ces importations étaient originaires d'Afrique ou de l'Inde, ou des deux, ni par quelles voies ou quels intermédiaires (l'Égypte ? le monde punique ? voir Collon, 1977, pour une séduisante hypothèse concernant l'importation d'éléphants vivants ou de défenses en provenance de l'Inde). Ce qui nous paraît important, c'est qu'un courant artistique florissant peut se développer à partir d'un matériau entièrement importé, à l'image des phénomènes observés pour le Bronze Récent à Chypre, en Crète et dans le monde mycénien. Les

29. Le grec mycénien (linéaire B) désigne l'ivoire par le terme *e-re-pa* (M. Ventris et J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1973, p. 545). Il s'agit du même mot qu'en grec classique, *elephas*, désignant indifféremment l'éléphant ou

l'ivoire. Proche du hittite *lahpa*, ce mot vient probablement d'une source commune, non sémitique, semble-t-il. Nous remercions J.-P. Olivier pour ces précisions.

ateliers « phéniciens » auraient ainsi puisé une grande part de leur inspiration dans la tradition du répertoire levantin du II<sup>e</sup> millénaire, dont Ougarit fournit un excellent trésor ; mais toute la circulation des ivoires, et le choix même des matériaux, semblent avoir radicalement changé entre le XII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> s.

A. C. : Musée du Louvre, Paris,  
et ER 309, C.N.R.S., Lyon

F. P. : Muséum national d'Histoire Naturelle, Paris.

## LISTE DES OBJETS EXAMINÉS

### Maison de fouilles, Ibn Hani (campagnes 1978-1986)

- 79 389 – Bouton (Gachet, 1984, n° 160) : *hippopotame*
- 79 395 – Couvercle (Gachet, 1984, n° n° 57 ; ici *supra* Gachet n° 10) : *hippopotame*
- 79 3103 – Bouton (Gachet, 1984, n° 167) : *os*
- 79 5061 – Instrument (Gachet, 1984, n° 358 ; ici *supra* Gachet n° 16) : *os (côte bovidé)*
- 79 5063 – Baguette (Gachet, 1984, n° 92 ; ici *supra* Gachet n° 2) : *hippopotame*
- 79 5064 – Poinçon (Gachet, 1984, n° 319) : *aiguillon labridé*
- 79 5067 – Col de canard (Gachet, 1984, n° 21 ; ici *supra* Gachet n° 21) : *Incisive supérieure hippopotame*
- 79 5073 – Poinçon (Gachet, 1984, n° 321) : *aiguillon labridé*
- 80 97 – Tête d'épingle ou brosse (Gachet, 1984, n° 143 ; ici *supra* Gachet n° 17) : *hippopotame*
- 80 5010 – Épissor ? (Gachet, 1984, n° 329) : *aiguillon labridé*
- 80 5103 – Couvercle (Gachet, 1984, n° 59 ; ici *supra* Gachet n° 11) : *éléphant*
- 81 5006 – Poinçon (Gachet, 1984, n° 337) : *aiguillon labridé*
- 81 5141 – Poinçon (Gachet, 1984, n° 339) : *aiguillon labridé*
- 84 4 – Fond de boîte (ici *supra* Gachet n° 13) : *hippopotame*
- 84 6 – Boîte canard (ici *supra* Gachet n° 20) : *canine inférieure hippopotame*
- 84 108 – Fusaïole : *hippopotame*
- 84 5088 – Hameçon ? : *aiguillon labridé*
- 86 2190 – Manche ? : *os (métatarsien bœuf)*
- 86 5009 – Pièce de débitage : *canine ? hippopotame*
- 86 5024 – Fond de boîte : *grande canine inférieure hippopotame*
- 86 5060 – Disque : *hippopotame ?*
- 86 5062 – Ébauche de manche : *hippopotame*
- 86 5139 – Goulot : *canine inférieure hippopotame*
- 86 5146 – Plaque : *éléphant*

### Musée d'Alep (campagnes 1979-1981)

- 79 RS 21 – Boîte cylindrique gravée (Gachet, 1984, n° 42 ; ici *supra* Gachet n° 23) : *éléphant*
- 81 3113 a-c – Éléments de boîte en forme d'oiseau, avec queue en éventail : outarde ? (Gachet, 1984, n° 18 ; ici *supra* Gachet n° 22) : *grosse incisive inférieure hippopotame*.



### Musée de Damas (campagnes 1948-1965)

- **RS 14.181** – Gobelet sur tête de femme (Gachet, 1984, n° 256) : *incisive inférieure hippopotame*
- **RS 15.283** – Aile (Gachet, 1984, n° 266) : *éléphant*
- **RS 16.56** – Lit (Gachet, 1984, n° 251) : *éléphant*
- **RS 16.404** – Olifant (Gachet, 1984, n° 275) : *éléphant*
- **RS 16.405** – « Œil » stylisé (Gachet, 1984, n° 253) : *os*
- **RS 16.406** – Pyxide (Gachet, 1984, n° 29) : *hippopotame*
- **RS 16.409** – Palmette (Gachet, 1984, n° 224) : *éléphant ?*
- **RS 16.410** – Patte de lion (Gachet, 1984, n° 207) : *éléphant*
- **RS 16.411** – Patte de lion (Gachet, 1984, n° 208) : *éléphant*
- **RS 17.163** – Grenade (Gachet, 1984, n° 152) : *hippopotame*
- **RS 17.418** – Guérison (Gachet, 1984, n° 221) : *éléphant*
- **Sans n°** – Élément du précédent ? (Gachet, 1984, n° 252) : *éléphant*
- **RS 18.206** – Tête de lion (Gachet, 1984, n° 268) : *éléphant*
- **RS 18.221** – Tête divine (Gachet, 1984, n° 254) : *éléphant*
- **RS 20.269** – Tête de canard (Gachet, 1984, n° 24) : *hippopotame*
- **RS 28.33** – Pyxide (Gachet, 1984, n° 51) : *éléphant*
- **RS 28.35** – Patte de lion (Gachet, 1984, n° 209) : *éléphant*
- **RS 28.44** – Chapiteau floral (Gachet, 1984, n° 222) : *éléphant*

### Musée du Louvre (campagnes 1929-1965)

*Figurines en relief ou en ronde bosse :*

- **AO 11496** – Daim couché (Gachet, 1984, n° 267) : *hippopotame*
- **AO 14797** – Jambe ? (Gachet, 1984, n° 261) : *base incisive inférieure hippopotame*
- **AO 19115** – Tête de femme (Gachet, 1984, n° 260) : *incisive hippopotame*
- **AO 19406** – Pieds sur socle : *incisive hippopotame*
- **AO 19930** – Buste de femme (Gachet, 1984, n° 257) : *éléphant*
- **81 AO 794** – Main (Gachet, 1984, n° 262) : *hippopotame*

*Instruments, outils :*

- **AO 14799** – Poignard miniature (Gachet, 1984, n° 288) : *os*
- **AO 15752** – Manche ? (Gachet, 1984, n° 372) : *os (fémur bovidé)*
- **AO 19405** – Manche (Gachet, 1984, n° 374) : *os*
- **AO 20387** – Hache plate (Gachet, 1984, n° 357) : *os*
- **AO 27596** – Poinçon (Gachet, 1984, n° 298) : *os*
- **AO 27601** – Spatule (néolithique ? Gachet, 1984, n° 356) : *os*
- **81 AO 945** – Lissoir (néolithique ? Gachet, 1984, n° 310) : *os*
- **81 AO 984** – Poinçon (Gachet, 1984, n° 316) : *os*
- **81 AO 1043** – Poinçon (néolithique ? Gachet, 1984, n° 312) : *os*
- **81 AO 1142** – Baguette (néolithique ? Gachet, 1984, n° 315) : *os*
- **81 AO 1213** – Poinçon (néolithique ? Gachet, 1984, n° 314) : *os*
- **81 AO 2060** – Manche courbe (Gachet, 1984, n° 303) : *hippopotame*
- **81 AO 2189** – Baguette : *hippopotame*
- **83 AO 180** – Poinçon : *aiguillon labridé*

- *Boîtes (cylindriques, lenticulaires, canard), disques :*

- **AO 11601** – Couvercle de boîte cylindrique : « dame aux bouquetins » (Gachet, 1984, n° 43) : *éléphant*
- **AO 1160 a** – Cuve cylindrique (Gachet, 1984, n° 45) : *éléphant*
- **AO 1160 b** – Fond circulaire (Gachet, 1984, n° 44) : *éléphant*
- **AO 11652** – Canard (Gachet, 1984, n° 19) : *canine inférieure hippopotame*

- **AO 14778** – Canard (Gachet, 1984, n° 14) : *hippopotame*
- **AO 14781 a** – Cuve lenticulaire (Gachet, 1984, n° 27) : *hippopotame*
- **AO 14781 b** – Couvercle (Gachet, 1984, n° 27) : *hippopotame*
- **AO 14800** – Canard (Gachet, 1984, n° 25) : *hippopotame*
- **AO 18513** – Canard (Gachet, 1984, n° 23) : *hippopotame*
- **AO 27591** – Canard, couvercle ? (Gachet, 1984, n° 370) : *canine inférieure hippopotame*
- **AO 27592** – Canard, support (Gachet, 1984, n° 369) : *canine inférieure hippopotame*
- **AO 27598** – Cylindrique (Gachet, 1984, n° 48) : *hippopotame*
- **AO 27599** – Cylindrique (Gachet, 1984, n° 49) : *hippopotame*
- **80 AO 28** – Canard : *canine inférieure hippopotame*
- **81 AO 2184** – Canard + lenticulaire : *canine inférieure hippopotame*
- **81 AO 2197** – Cylindrique : *canine inférieure hippopotame*
- **81 AO 2200** – Section triangulaire : *hippopotame*
- **81 AO 2201** – Disque : *hippopotame*
- **81 AO 2223** – Disque : *hippopotame*

*Éléments de meuble (?) en ronde bosse :*

- **AO 14782** – Tête de canard (Gachet, 1984, n° 270) : *hippopotame*
- **AO 18512** – Tête de lion (Gachet, 1984, n° 269) : *canine inférieure hippopotame*

*Peigne :*

- **AO 27587** – (Gachet, 1984, n° 6) : *éléphant*

*Éléments de placage :*

- **81 AO 792** – (Gachet, 1984, n° 225) : *hippopotame*
- **AO 2203** – *os*
- **AO 2211** – *os*
- **AO 2227** – *os*
- **AO 2229** – *hippopotame*
- **AO 2230** – *hippopotame*

*Baguettes rondes de fuseaux :*

- **80 AO 779** – (Gachet, 1984, n° 96) : *éléphant*
- **80 AO 1007** – (Gachet, 1984, n° 97) : *hippopotame*
- **80 AO 2186** – *os*
- **80 AO 2187** – *hippopotame*
- **80 AO 2188** – *hippopotame*
- **80 AO 2205** – *hippopotame*
- **80 AO 2212** – *hippopotame*

*Fusaïoles, pommeaux de fuseaux ou de manches :*

- **AO 11656** – (Gachet, 1984, n° 77) : *hippopotame*
- **AO 27593** – (Gachet, 1984, n° 83) : *hippopotame*
- **81 AO 1006** – (Gachet, 1984, n° 145) : *hippopotame*
- **81 AO 2191** – *hippopotame*
- **81 AO 2196** – *hippopotame*
- **81 AO 2205** – *hippopotame*

*Boutons (ou fusaïoles), pendeloques :*

- **AO 19300** – (Gachet, 1984, n° 291) : *os*
- **81 AO 1009** – (Gachet, 1984, n° 178) : *éléphant*
- **81 AO 1154** – (Gachet, 1984, n° 165) : *hippopotame*
- **81 AO 2194** – *hippopotame*

*Matière première en cours de débitage :*

- 84 AO 566 – incisive inférieure hippopotame
- 85 AO 106 – canine supérieure hippopotame

#### Restes osseux (campagnes 1979-1981)

- 79/904 – (*supra* Yon, Lombard, Renisio, rue 1208-1228) : molaire supérieure d'éléphant
- 81/774 – fragment d'os long d'éléphant (?), scié

### INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ANDERSON R.D., 1976, *Catalogue of the Egyptian Antiquities in the British Museum*, III, *Musical Instruments*, British Museum Publications, Londres.
- BADGLEY C.E., 1972, *Investigation of the Syrian Elephant*, unpublished Honor Thesis, Harvard University, 1972 [cité par I. Winter, 1976].
- BARNETT R.D., 1982, *Ancient Ivories in the Middle East*, Qedem 14, Jérusalem.
- BASS G., 1986, « The Kas Wreck », *AJA* [sous presse].
- BEYER D., 1982, « Du Moyen Euphrate au Luristan : Bagues-cachets du deuxième millénaire », *M.A.R.I.* 1, Paris, p. 169-189.
- BOESSNECK J., 1976, *Tell El Dab'a*, III, *Die Tierknochenfunde 1966-1969*, Österreichische Akademie der Wissenschaften V, Vienne.
- BYTINSKI-SALZ, 1965, « Recent findings of hippopotamus in Israel », *Israel Journal of Zoology* 14, p. 38-48.
- Cat. expo* 1982 : *Egypt's Golden Age*, Boston.
- Cat. expo*. 1983 : *Frühe Phöniker im Libanon. 20 Jahre deutsche Ausgrabungen in Kamid el-Loz*, Mayence.
- Cat. expo*. 1985 : *La Terra tra i due Fiumi. Vent'anni di archeologia in Medio Oriente*, Milan.
- CAUBET A., 1983, « Les œufs d'autruche au Proche Orient ancien », *RDAC*, p. 193-198.
- CAUBET A., KARAGEORGHIS V. et YON M., 1981, *Les antiquités chypriotes au Musée du Louvre, Age du Bronze*, Paris.
- COLLON D., 1977, « Ivory », *Iraq* 39, p. 219-222.
- von den DRIESCH A. et BOESSNECK J., 1985, « Die Tierknochenfunde aus der Neolithischen Siedlung von Merimde-Benisalame am westlichen Nildelta », *Inst. für Paleoanatomie Domestikationsforschung der Universität München*, Deutsche Archäologisches Institut, Abteilung Kairo, Munich.
- DUNAND M., 1958, *Fouilles de Byblos II*, 1933-1938, Paris.
- FAURE M., (sous presse), « Les Hippopotamidae (*Mammalia*, *Artiodactyla*) du gisement pleistocène ancien d'Oubeidiyeh (Israël) », *Mémoires et Travaux du Centre de Recherches Préhistorique Français, Jérusalem* (Association Paléorient), Paris, n° 5.
- FAURE M., GUÉRIN C. et SONDAAR P., 1982, « *Hippopotamus minutus* Cuvier, mise au point », *Actes du Symposium Paléontologique Georges Cuvier*, Montbéliard, p. 157-183.
- GACHET J., 1984, *Ivoires et os gravés de la côte syrienne au II<sup>e</sup> millénaire : Ras Shamra*, Mémoire, Université de Lyon 2.
- GROSSMAN SHELDON D., 1971, *A Study of Mesopotamian Ivories Pre-1000 B.C.*, Bryn Mawr College Ph. D., University Microfilms International Ann Arbor, 72-24, 177.
- GÜTERBOCK H., 1973, « Ivory in Hittite Texts », *Anadolu* 15, 1971, p. 1-17.
- HAAS G., 1953, « On the occurrence of *Hippopotamus* in the Iron Age of the coastal area of Israel (Tell Qasileh) », *BASOR* 132, p. 30-34.
- HEIMPEL W., 1968, *Tierbilder in der sumerischen Literatur*, Studia Pohl, Pontificium Institutum Biblicum, Rome.

- HELCK W., 1962, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend vor Christus*, Wiesbaden.
- HOOD S. et EVELY D., (en préparation), *The House of Ivories, Knossos*, with an appendix by O. KRZYSZKOWSKA.
- HOOIJER D.A., 1978, « The Indian Elephant at Bronze Age Ras Shamra-Ugarit » ; « Report on an Elephant Molar from Ras Shamra », in C. SCHAEFFER éd., *Ugaritica VII*, p. 187-189.
- KLENGEL H., 1969, *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v. u. Z.*, II, Berlin.
- KOCK D., 1970, « Die Verbreitungsgeschichte des Flusspferdes, *Hippopotamus amphibius* Linné 1758 in unteren Nilgebiet. Ein Beitrag zur Zoogeographie Nordafrikas », *SäugetierKdl. Mitt.* 18, p. 12-24.
- KRZYSZKOWSKA O., 1984, « Ivory from hippopotamus tusk in the Aegean Bronze Age », *Antiquity* 58, p. 123-125.
- LOUD G., 1939, *The Megiddo Ivories*, OIP 52, Chicago.
- LUCKENBILL D.D., 1926, *Ancient Records of Assyria and Babylonia I*, Chicago.
- MILLER R., (à paraître), « Elephant ivory and charcoal: an ecological perspective », *BASOR*.
- NOUGAYROL J., 1968, « Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ugarit », *Ugaritica V*, Paris, p. 1-447.
- OSBORN H.F., 1942, *Proboscidea*, Museum of Natural History, New York.
- PARDEE D., (à paraître), *Les Textes para-mythologiques, Ras Shamra-Ougarit*, Paris.
- PELTENBURG E.J., 1977, « A Faience from Hala Sultan Tekke and the second millennium BC Western Asiatic Pendants depicting Females », in P. ÅSTRÖM et alii, *Hala Sultan Tekke 3*, SIMA XLV, Göteborg, p. 170-200.
- PENNIMAN T.K., 1952, *Pictures of Ivory and other animal Teeth, Bone and Antler*, Oxford.
- POPLIN F., 1974, « Deux cas particuliers de débitage par usure », *Premier Colloque International sur l'Industrie de l'Os dans la Préhistoire* (Abbaye de Senanque), éd. Université de Provence, p. 85-92.
- POPLIN F., 1976, « Analyse de matière de quelques ivoires d'art », *Colloque International CNRS n° 568 : Méthodologie appliquée à l'Industrie de l'Os préhistorique* (Abbaye de Senanque), Paris, p. 77-94.
- POULAIN T., 1978, « L'étude de la faune, de quelques restes humains et de coquillages (sondages 1955 à 1960) », in C. SCHAEFFER éd., *Ugaritica VII*, Paris, p. 161-180.
- POURSAT J.-C., 1977, *Les ivoires mycéniens. Essai sur la formation d'un art mycénien*, Paris.
- POURSAT J.-C., 1977 b, *Catalogue des ivoires mycéniens du Musée National d'Athènes*, Paris.
- RANDALL-MACIVER D. et MACE A.C., 1899-1901, *El Amrah and Abydos*, EEF, Londres.
- REESE D., 1986, « Appendix VIII », in V. KARAGEORGHIS et alii, *Excavations at Kition V*, Nicosie, p. 391-409.
- REISNER G.A. et REISNER M.B., 1933, « Inscribed Monuments from Gebel Barkal », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache...* Band 69, Leipzig, p. 24-39.
- RIIS P.J., 1965, « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1963 », *Annales Archéologiques de Syrie* XV 2, p. 57-81.
- RIIS P. J., 1970, *Sukas I*, Copenhague.
- ROWE A., 1940, *The Four Canaanite Temples of Beth Shan*, Philadelphie.
- SÄVE-SÖDERBERGH T., 1953, « On Egyptian representations of hippopotamus hunting... », *Horae Soederblomianae* 3, Uppsala.
- SCHAEFFER C.F.A., 1978, *Ugaritica VII*, Paris.
- SCHNAPPER A., 1986, « Persistance des Géants », *Annales ESC*, Paris, p. 177-200.
- SETHE K., 1905, *Urkunden des Aegyptischen Altertums 4, Urkunden der 18. Dynastie 1*, Leipzig.
- SETHE K., 1907, *Urkunden des Aegyptischen Altertums 4, Urkunden der 18 Dynastie 3*, Leipzig.
- STORDEUR D. (éd.), 1980, *Objets en os, historiques et actuels*, Travaux de la Maison de l'Orient 1, Lyon.
- STÖRK L., 1982, article « Nilpferd », *Lexicon der Ägyptologie IV*, Wiesbaden.
- TCHERNOV E., 1981, « The Biostratigraphy of the Middle East », *Colloque International CNRS n° 598 : Préhistoire du Levant* (J. Cauvin et P. Sanlaville éd.), Paris.
- VAUFRAY R., 1939, « Paléolithique et Mésolithique palestiniens », *Revue des Sciences de Paris* 6-7, p. 390-406.
- VIROLLEAUD C., 1968, « Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra (XXIV<sup>e</sup> campagne, 1961) », *Ugaritica V*, Paris, p. 545-606.
- WINTER I., 1975, *North Syria in the Early First Millennium BC with reference to Ivory Carving*, Columbia University Ph. D., Xerox University Microfilms, Ann Arbor.

- WINTER I., 1976, « Phoenician and North Syrian Ivory Carving in Historical Context: Questions of Style and Distribution », *Iraq* XXXVIII, p. 1-22.
- WINTER I., 1981, « Is there a South Syrian Style of Ivory Carving in the Early First Millennium BC ? », *Iraq* XLIII, p. 101-130.
- WOOLLEY L., 1955, *Alalakh*, Oxford.
- YON M., 1980, « Rhytons chypriotes à Ougarit », *RDAC*, p. 79-83.
- YON M. et CAUBET A., 1985, *Kition-Bamboula III, Le sondage L-N 13 (Bronze Récent et Géométrie I)*, Paris.
- ZIEGLER C., 1979, *Musée du Louvre, Catalogue des instruments de musique égyptiens*, Paris.

## FIGURINES DE TERRE CUITE

Thérèse MONLOUP

Les figurines de terre cuite<sup>1</sup> constituent une part modeste des trouvailles faites par notre équipe sur le site de Ras Shamra-Ougarit depuis 1978. En six ans, en effet, l'on arrive à un total de 29 figurines qui se répartissent ainsi selon les années : aucune en 1978, 4 en 1979, 3 en 1980, 12 en 1981, 6 en 1983 et 4 en 1984. Cependant quelques débris trop peu significatifs ont été exclus du nombre et laissés, à ce titre, dans l'échantillonnage de tessons<sup>2</sup>.

La mission française de Ras Shamra-Ougarit poursuit le dégagement et l'étude de la ville du Bronze Récent. Après analyse du contexte de fouilles (se reporter, dans ce volume p. 6, au dernier plan établi en 1984), on constate que la moitié de ces figurines (14 sur 29) provient du chantier A-C, quartier d'habitat où le matériel recueilli a un caractère très utilitaire (jarres de réserves, outillage domestique, vaisselle commune) ou personnel (objets de toilette, bijoux...), tandis que le chantier D, où a été reconnu un sanctuaire, en a fourni une douzaine (voir, ici même, Yon/Lombard/Renisio pour le chantier A-C et Mallet pour le chantier D). En ce qui concerne plus précisément le *locus* 1237 situé en A-C et d'où sont sortis les cinq exemplaires n° 2, 4, 6, 10 et 12, il faut noter qu'il s'agit là d'une fosse qui a livré aussi bien des objets de la vie courante provenant des maisons que des objets de culte appartenant au sanctuaire ; bien plus, y apparaissent des objets plus anciens, de l'époque du Bronze Moyen, comme le quadrupède n° 10 et peut-être le personnage n° 4 (voir plus loin), qui sont donc remontés dans un niveau plus récent, comme il arrive si fréquemment. Quant aux trois trouvailles de surface n° 14, 20 et 26, leur situation hors contexte de fouille les exclut du tableau ci-après ; seule leur typologie peut renseigner sur leur origine et permettre de les classer.

Il nous a donc paru essentiel d'indiquer, dans la mesure du possible, la localisation précise de ces terres cuites en fonction des données précédentes ; la corrélation avec les *loci* de fouilles (d'après les notes de chantier) permet d'obtenir le *tableau 1* (page suivante).

Si la détermination exacte des lieux de trouvaille peut aider à comprendre quelle était la destination de ces figurines, l'analyse descriptive et technique des figurines elles-mêmes permet d'en définir la nature. Leur mode de fabrication est un des points importants à considérer. La plupart d'entre elles (qu'elles représentent des personnages ou des animaux) ont été fabriquées selon la technique la plus simple : celle du modelage à la main ; peut-être a-t-on utilisé en plus un bâton, ou un support de ce genre, pour certaines qui semblent avoir été creuses, en totalité (n° 14) ou en partie (n° 17 pour le bas du corps). Sur quelques-

1. Cet article doit maintes suggestions à Annie Caubet. Qu'elle en soit remerciée ici.

2. En voici les numéros d'inventaire : R 79. 210, R 79. 500, R 83. 5025, R 83. 5026, R 84. 390.

## CONTEXTE DE TROUVAILLE (pour 26 figurines sur 29).

N° du catalogue	Chantier	N° du locus	Année de trouvaille
— dans une pièce (nombre de figurines : 14)			
8	A	1042	1979
15	A	1066	1980
1	A	1050	1981
9	A	1050	1981
28	C	1241	1981
7	D	79	1979
18	D	119	1981
3	D	78	1983
21	D	81	1983
25	D	41	1983
22	D	118	1983
29	D	118	1983
5	D	154	1984
13	D	43	1984
— dans une fosse (nombre de figurines : 5)			
4	C	1237	1981
6	C	(fosse	1981
10	C	appartenant	1981
12	C	à la pièce 1240)	1981
2	A		1984
— lieux divers (nombre de figurines : 7)			
19	A	1028	1980
23	A	1095 (mur E/O)	1981
27	A	1097 (bassin)	1981
11	C	507 (mur NE/SO)	1979
16	D	23 (mur NO/SE)	1979
17	D	120 (rue)	1981
24	D	141 (rue?)	1983

TABLEAU 1

unes apparaissent des éléments rapportés en pastillage (n° 5, 7), d'autres incisés (n° 7, 8, 14), d'autres encore à la fois rapportés et incisés (n° 6, 10, 14) ; ce travail supplémentaire semble constituer l'un des critères notables pour identifier des figurines de fabrique locale (mais pas uniquement : cf. le n° 14). Le cas des têtes animales n° 5 et 6 est bien différent : l'intervention d'un tour a laissé des traces très nettes à l'intérieur, pour la bonne raison qu'elles appartenaient à des vases dont elles devaient former le bec verseur ; le museau en goulot du n° 5 confirme tout à fait cette utilisation. Quant aux trois exemplaires de « déesses nues » n° 1-3, ce sont des figurines moulées, à moule univalve, dont l'arrière, non travaillé et arrondi à la main, constitue comme un fond (ou même un cadre) sur lequel se détache en faible relief la figurine elle-même, et qui se prolonge souvent en un socle supportant les pieds (conservé sur le n° 3). D'aucuns leur donnent tout aussi bien le nom de « figurines estampées »<sup>3</sup> ou de « reliefs estampés »<sup>4</sup>. Il s'agit là d'une technique plus avancée,

3. Badre, 1980, p. 22-23 : explication du procédé de l'estampage à partir d'un moule.

4. Barrelet, 1968, p. 41 s. « Estamper, c'est imprimer un sujet par pressage sur une surface molle au

moyen d'un instrument qui porte en négatif ce qu'on veut obtenir en positif ». Cet instrument s'appelle précisément un moule (ou matrice).

certes, mais encore restreinte, l'emploi du moule bivalve n'étant pas courant en Syrie à l'Age du Bronze<sup>5</sup>.

L'ajout d'un engobe sur l'argile n'a été constaté que sur 6 de ces figurines. Par ailleurs, 17 d'entre elles portent encore des traces de peinture allant du rouge au brun et au brun-rouge, mais sans aucun cas de bichromie. Or l'absence de peinture, quand elle n'est pas due à l'usure, semble devoir constituer un second critère de fabrique locale au Bronze Récent, exception faite des deux éléments de vases que sont les figurines animales n° 5 et 6, qui suivent les règles de la céramique de la même époque. En revanche, sa présence, en particulier celle de la couleur orange, la plus caractéristique et la mieux conservée, parfois encore très vive (notamment sur les n° 17, 19, 20, 29), révèle, à elle seule, des figurines mycéniennes.

Ces observations immédiates permettent de reconnaître dans ces terres cuites d'Ougarit trois catégories bien établies, caractéristiques des sites de la côte syrienne au Bronze Récent :

- des figurines syriennes, proprement locales (n° 1-13), même s'il s'y reflète des influences de pays voisins comme la Palestine (voir les becs verseurs n° 5 et 6) ;
- une figurine importée de Chypre (n° 14) ;
- des figurines mycéniennes (n° 15-29).

Les deux groupes comportent d'une part des personnages (au total 9 sur 29), pour la plupart féminins, et, d'autre part, des animaux (17 au total) dont beaucoup portent des cornes, ce qui les fait désigner généralement, et abusivement, par le terme générique de « taureaux » ; ils semblent cependant appartenir presque tous à la race bovine. S'y ajoutent, dans la série locale, trois éléments de chars miniatures<sup>6</sup> (n° 11-13).

Parmi les productions locales, il en est trois qui méritent une attention particulière par leur sujet même : ce sont les figurines féminines nues, debout (n° 1-3), à coiffure hathorique pour les deux premières. Il s'agit là d'un type de terres cuites très caractéristique dans la Syrie de l'époque<sup>7</sup> : les « Astarté ». Au demeurant, ici, seule la coiffure à boucles (celles-ci s'enroulant de chaque côté du visage) évoque la déesse d'Égypte Hathor : or cette forme « hathorisée » des cheveux a précisément été empruntée par la Syrie à l'Égypte ; la coiffure « hathorique » proprement dite (avec les cornes et le disque solaire) est, quant à elle, selon Leila Badre, syro-palestinienne<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit, il est de tradition de désigner cette figurine féminine nue debout, en tout cas pour le Proche-Orient, comme une Astarté, ou du moins comme une déesse locale, qu'elle se présente sous forme de figurines moulées comme celles-ci (parfois sous l'appellation de plaquettes estampées<sup>9</sup>), sous forme d'appliques murales<sup>10</sup>, voire de chapiteaux<sup>11</sup>, ou encore, dans un matériau très différent, sur des pendentifs en or<sup>12</sup>. Pourtant il est vrai que la coiffure égyptienne n'est plus, en Syrie, à cette période, qu'un schéma allusif à Hathor, et non pas le signe d'une assimilation réelle entre Hathor et cette déesse locale (appelée ou non Astarté)<sup>13</sup>.

5. Cf. Badre, 1980, p. 23.

6. Pour une étude sur les groupes de chars en terre cuite, cf. Monloup, 1984, p. 161-162.

7. Cf. Caubet/Pic, 1982, p. 241. Pour une étude approfondie sur le sujet, cf. Culican, 1969.

8. Badre, 1980, p. 140.

9. Cf. les « Hathor » de Kition-Bamboula à Chypre : Caubet/Pic, 1982, p. 240.

10. Exemple de Ras Shamra, en terre cuite également : Caubet/Yon, 1974, p. 122 et pl. XIX,4.

11. Exemples de Chypre au Louvre : AM 93, Larnaca (Caubet/Pic, 1982, p. 242, fig. 4) et AM 7255, Paphos (Hermay, 1985, *BCH* 109, II, p. 666-667 et fig. 12 p. 668). Il faut citer aussi la trouvaille récente d'Amathonte : A. Hermay, « Les fouilles de la mission française à Amathonte (1980-1983) », p. 268 et pl. LX,2, et Hermay, 1985, chapiteau daté du tout début du 5<sup>e</sup> siècle av. J.C.

12. Cf. par exemple *Au pays de Baal et d'Astarté*, 1983, n° 174 : « pendentif à la déesse nue », Minet el-Beida, XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. av. J.C.

13. Cf. Caubet/Pic, 1982, p. 241 et n. 7.



En ce qui concerne l'attitude même de la figurine, avec les bras retombant le long du corps, elle paraît très ancienne dans ce type. C'est ainsi, en effet, qu'on la représente fréquemment dès le Bronze Moyen, par simple modelage, tant en Syrie qu'en Palestine<sup>14</sup> : ce modèle, pour certains, remonterait à des prototypes mésopotamiens, pour d'autres aurait une ascendance proprement syrienne<sup>15</sup>. Au Bronze Récent, en revanche, le même type, obtenu cette fois-ci par moulage, montre beaucoup plus souvent une femme qui se tient les seins ou un sein<sup>16</sup>. On constate, dans l'état actuel des fouilles en Syrie et d'après ce qui en a été publié jusqu'à maintenant, que c'est à Ougarit presque exclusivement que l'on a trouvé des représentations de ces « déesses nues » avec les bras le long du corps<sup>17</sup>. Il ne faut pas trop vite en conclure à une spécialité du site ou à une marque d'atelier, car elles apparaissent également sous cette forme en dehors de la zone littorale, bien qu'en petit nombre, dans les deux autres grandes régions syriennes, celle de l'Oronte et celle de l'Euphrate<sup>18</sup>. Malgré tout, si l'on prend en compte l'ensemble des terres cuites trouvées jusqu'alors à Ougarit<sup>19</sup>, on s'aperçoit que la technique du moulage (ou de l'estampage, selon le vocabulaire choisi) y est presque entièrement représentée par ce seul type de « déesse nue » debout<sup>20</sup>, même si les figurines qui l'illustrent sont tirées d'un nombre assez restreint de moules<sup>21</sup>.

Pour ce qui est des figurines de quadrupèdes de fabrication locale, appartenant, semble-t-il, à une exception près (le n° 10 pourrait être un cheval), à la catégorie des bovinés, il faut bien distinguer les deux premières (n° 5 et 6) des autres. Il s'agit là, en effet, non pas de figurines faites pour elles-mêmes, mais d'éléments de vases, et plus précisément de becs verseurs<sup>22</sup>. Dans ce cas, le museau, creux, est tronqué pour faire office de goulot, comme on le voit sur l'exemplaire n° 5 bien conservé. On retrouve dès lors, avec ces têtes animales, des caractéristiques céramiques : technique du tour, détails peints, décor également peint (cf. le n° 5). Des éléments figuratifs de cette sorte pouvaient en fait s'adapter à n'importe quelle forme de vase ; cependant on les rencontre surtout sur des vases un peu particuliers (dont ils devaient constituer le verseur annexe), tels que des rhytons annulaires ou des bols à

14. Cf. Barrelet, 1968, p. 76.

15. Cf. Barrelet, 1968, p. 77, n. 1 (parmi 7 autres attitudes dénombrées pour ces figurines, dont les mains sur les seins), ainsi que n. 3 et 4.

16. On ne peut guère citer, en dehors d'Ougarit et dans cette attitude, qu'une figurine de Tello, dont il n'est même pas assuré qu'elle date du Bronze Récent : Barrelet, 1968, n° 447, pl. XLIII et p. 271-272 ; cependant les mains s'y présentent « à plat sur les cuisses » (*ibidem*, p. 272, n. 1 : « position rare, apparaissant tardivement, probablement d'influence égyptienne »).

17. Cf. Barrelet, fig. 67, p. 97 (Louvre AO 18524) ; Badre, 1980, pl. LX, n° 11-16, 29-30, 32 (l'auteur présente néanmoins un exemplaire isolé de Byblos : pl. LVII, n° 75).

18. « Type P II » de Badre, 1980, tableaux typologiques I (Oronte), II (Euphrate), III (littoral).

19. Nous ne prenons en compte ici que celles qui ont été inventoriées au Musée de Damas (118 au total, entre 1948 et 1965) ou au Musée du Louvre

depuis 1980 (pas plus de 13) ; cependant la proportion des terres cuites parmi ces trouvailles répertoriées confirme la constatation première que, de toutes façons, il y en a peu à Ougarit par rapport aux autres types d'objets.

20. Parmi les trouvailles de C.F.A. Schaeffer inventoriées au Musée de Damas, entre les années 1948 et 1965 (voir la note précédente), on compte 24 figurines de « déesses nues » (dont 17 « hathoriques ») ; malheureusement l'attitude n'est pas toujours indiquée.

21. A l'exception d'un autre type très différent, connu par 5 exemplaires seulement (Badre, 1980, pl. LXI, n° 33-36 et un inédit du Louvre, inv. AO 80.461), issus d'un même moule : il s'agit d'un personnage en vêtement long, qui porte une croix ansée (que d'aucuns interprètent comme le signe « ankh ») et une fleur de lotus, visage et coiffure étant de style égyptisant.

22. On en compte 6 dans l'inventaire Schaeffer de Damas : RS 1960/23. 256, 23. 617, 23. 618, 23. 658 ; RS 1963/26. 120 ; RS 1965/28. 30.

rebord annulaire<sup>23</sup>. Marguerite Yon démontre bien que la tradition en est essentiellement chypriote, et funéraire, pour les premiers (trouvailles de tombes), levantine (palestinienne notamment), et votive, pour les seconds (trouvailles de sanctuaires)<sup>24</sup>. L'échange d'influences s'est d'ailleurs fait dans les deux sens, de Chypre au Levant<sup>25</sup> et du Levant à Chypre<sup>26</sup>. Dans tous les cas, de telles figurines animales, à la fois décoratives et utilitaires, appartenaient donc à des « récipients à libation » dont la fonction et la valeur sont bien évidemment cultuelles.

Les quadrupèdes modelés n° 7-10 n'ont rien de remarquable, pas même les figurines de bœufs à bosse n° 8 et 9, sujet fort répandu parmi les terres cuites orientales à cette époque, notamment à Meskéné-Emar sur l'Euphrate<sup>27</sup>. En revanche leur petit nombre parmi nos trouvailles (3 en fait, le n° 10 devant être mis part comme appartenant au Bronze Moyen) contraste avec l'abondance de ce type de figurines animales sur les sites de Syrie intérieure au Bronze Récent<sup>28</sup>.

La tête humaine n° 14 revêt un intérêt certain du fait qu'on y reconnaît une figurine typiquement chypriote<sup>29</sup>, de fabrique *Base-Ring*<sup>30</sup>. Ce sont les yeux en pastilles imprimées, caractéristiques du Chypriote Récent II<sup>31</sup>, qui constituent le plus sûr critère d'identification. La présence, parmi nos trouvailles, d'une importation chypriote n'a rien d'étonnant, étant donné l'abondance du matériel de cette origine sur tout le site d'Ougarit, qu'il appartienne aux ustensiles de la vie quotidienne ou au mobilier du culte<sup>32</sup>.

Les 15 figurines mycénienes répertoriées ici ne présentent aucune particularité notable et n'apportent guère de renseignements nouveaux sur cette catégorie de terres cuites : non seulement elles sont, elles aussi, plutôt fragmentaires, mais surtout elles renvoient à des types bien définis et largement étudiés<sup>33</sup>. Pour la plupart, elles relèvent du Mycénien III B<sup>34</sup>,

23. Cf. Yon, 1986, où l'auteur étudie toutes les sortes de « récipients à libation », dont ces deux catégories (fig. 6 : bols à rebord en anneau). Un exemplaire chypriote de rhyton annulaire, de fabrique *Plain White*, avec bec verseur en forme de tête animale cornue (taureau ?) et daté du Bronze Récent III, a été trouvé à Enkomi par C.F.A. Schaeffer en 1934 (Caubet/Karageorghis/Yon, 1981, n° 54, p. 31-32 et pl. 12). Pour un exemple non chypriote, cf. *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique...*, 1981, s.v. *rhyton*, et fig. 372, p. 209 (rhyton mycénien, 14<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> s. av. J.C.).

24. Yon, 1986.

25. Cf. Yon, 1986 : en effet, pour les rhytons annulaires, « les fabriques levantines en ont fourni quelques-uns... à Megiddo VI, Ashdod, Gezer, Beth Shean, Tell Qasile, que l'on considère comme propres à la période philistine ».

26. Cf. Yon, 1986 : pour les bols à rebord annulaire, « le principe en est relativement ancien au Proche-Orient, comme le montrent des exemplaires trouvés dans des sanctuaires à Lachish, Hazor, Deir Alla... ; il aurait de là été volontiers adopté par les Chypriotes ». M. Yon cite notamment des exemples de Beth Shemesh (fig. 6a) et de Tell Qasile, avec des têtes de taureaux. Pour Tell Qasile en particulier, cf. Mazar, 1980, p. 106-108 et fig. 39.

27. Cf. Badre, 1982, p. 104, avec un exemple fig. 6 (MSK 72.55).

28. Notamment, là encore, à Meskéné-Emar : Badre, 1982, p. 104-105.

29. Pour les références essentielles aux types chypriotes traditionnels, cf. Åström (Lena), 1972, p. 512-514 (*Local Ware*) et fig. 70, 3-5 (p. 529) et Åström (Paul), *ibidem*, p. 584.

30. Pour la définition de cette technique, voir Yon, *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique...*, 1981, s.v. *Base-Ring*. Pour une analyse détaillée de cette production céramique, cf. Yon, 1983, p. 177-180.

31. Cf. par exemple Caubet, 1971, pl. IV, 1-2 (Louvre AM 1173 et MNB 365) ou encore Ionas, 1983, [p. 93-104 et pl. 17-18].

32. Voir, dans ce volume, l'article de Yon/Lombard/-Renisio ; cf. également, pour la série particulière des rhytons : Yon, 1980.

33. Pour une étude très complète sur les figurines mycénienes, avec leur typologie et leur chronologie, cf. French, 1971, p. 101-187, avec les diagrammes de base : fig. 1 p. 109 pour les figurines féminines, et fig. 11 p. 151 pour les figurines animales.

34. Cf. la chronologie établie par Arne Furumark : Furumark, 1941, p. 115 (dates du Mycénien III B : 1300-1230 av. J.C.), et reprise par E. Vermeule et V. Karageorghis dans *Mycenaean Pictorial Vase Painting*, 1982, p. 3.

catégorie qui correspond à la période actuellement en cours d'étude à Ougarit<sup>35</sup>. Les idoles féminines n° 15-18 appartiennent toutes les quatre au Type *Psi*, aux bras levés<sup>36</sup>. Peut-être même faut-il discerner dans l'exemplaire n° 17 un Type *Psi creux*<sup>37</sup>, transition entre le Type *Tau* et le Type *Psi* proprement dit, en raison de son tronc creux (le bas du corps est évidé à partir de la « taille »), et dans l'exemplaire n° 16 un type *Psi final*<sup>38</sup>, en raison de son buste en losange et de son « tronc-colonne ». Quant au décor peint, il est plutôt linéaire, comme sur les figurines animales n° 19-29 que cette caractéristique, par opposition avec le décor ondulé, « en vagues » (*Wavy Type*), fait entrer dans la série dénommée *Linear Type*<sup>39</sup>. Cette distinction commode vaut surtout pour les représentations de l'espèce bovine, qui l'emportent en nombre sur toute autre espèce parmi les figurines mycéniennes animales.

Malgré leur nombre restreint et leur état fragmentaire, ces 29 figurines sont bien représentatives de l'ensemble des terres cuites trouvées auparavant à Ougarit<sup>40</sup>. Elles permettent de juger, en effet, de la variété des techniques (moulage, tour, modelage) jusque dans les détails (rapportés, incisés ou les deux), de l'usage de la peinture, des sujets privilégiés (les « déesses nues »), des origines enfin : à côté des productions purement locales, empruntant ou non à des traditions extérieures (comme les éléments de vases n° 5 et 6), on rencontre ainsi des importations de Syrie intérieure (n° 4 et 10, caractéristiques de la région de l'Oronte) et d'outremer (de Chypre, en l'occurrence : cf. n° 14), les figurines mycéniennes constituant, elles, une catégorie à part, bien spécifique.

Ces dernières confirment, en effet, tout comme l'abondante céramique mycénienne découverte sur le site<sup>41</sup>, l'impact mycénien sur la vie de tous les jours à cette époque. Le problème de l'installation réelle de Mycéniens à Ougarit au Bronze Récent reste posé. Selon E. French, là où il y a des figurines mycéniennes, il devait y avoir des marchands, des colons ou des consuls mycéniens, ainsi à Ras Shamra-Ougarit, à Milet, à Tell Abu Hawam<sup>42</sup>. On ne saurait cependant répondre avec certitude à la question de savoir si ces productions mycéniennes étaient des importations ou bien des imitations de Méditerranée orientale. Peut-être du reste faut-il se poser la même question à propos du matériel chypriote ?

Ces 29 terres cuites appellent une autre remarque, d'importance : à côté de très beaux objets qui, tant au Louvre que dans les Musées de Damas ou d'Alep, émerveillent les visiteurs et trahissent sous leurs yeux l'opulence du Royaume d'Ougarit au Bronze Récent, elles paraissent bien pauvres ! C'est qu'elles font partie du « tout venant », comme la vaisselle commune, trouvée en quantité à chaque campagne de fouilles, et comme les petits objets d'utilisation courante (fusaioles, pesons, pilons, jetons, poinçons,...) également très nombreux parmi les trouvailles. La richesse se manifestait, bien sûr, dans des matériaux

35. Cf. Courtois, 1978, p. 351, où il établit l'équivalence : Helladique Récent III B/ Ugarit Récent 3 (soit 1365-1250 av. J.C.).

36. French, 1971, p. 128-131 (date : Late Helladic III A = LH III A).

37. French, 1971, p. 126-128 (date : LH III A-LH III B).

38. French, 1971, p. 134-141 (date : LH III B-LH III C).

39. French, 1971, p. 153-154 et p. 155-156 (date : LH III B-LH III C).

40. Le catalogue complet reste à faire. Dans l'inventaire Schaeffer d'Ougarit au Musée de Damas, de 1948 à 1965, on observe exactement les mêmes séries parmi les terres cuites : des « déesses nues » (en majorité « hathoriques »), des figurines

mycéniennes humaines (avec une prépondérance, là aussi, du Type *Psi*) et animales, ainsi que des becs verseurs en forme de têtes de bovins (voir la note 22 ci-dessus), et trois roulettes (1961/RS 24. 474 ; 1962/ RS 25. 289 et 543). On y remarque également deux figurines féminines chypriotes en *Base-Ring* (1963/RS 26. 193 et 1964/RS 27. 240).

41. Cf. par exemple Yon/Caubet/Mallet, 1982, p. 190, fig. 12 b, rhyton (R 80. 5091 = RS 49) ; fig. 12 f, flacon (R 80. 5101) ; fig. 12 h, fragment de cratère amphoroïde à scène de char (R 80. 5216) ; ou encore Yon *et alii*, 1983, p. 210, fig. 8 c, hydrie (R 81. 890).

42. French, 1971, p. 174-177.

beaucoup plus luxueux : le bronze<sup>43</sup>, l'ivoire<sup>44</sup>, l'albâtre<sup>45</sup>. De plus, l'analyse des données archéologiques, en particulier du contexte de fouille, vient confirmer la nature ordinaire de ces figurines et leur usage quotidien. On a vu, en effet, qu'un bon nombre d'entre elles provenait d'un quartier d'habitations (chantiers A et C, séparés du « Sanctuaire aux rhytons »<sup>46</sup> par la rue 35). On peut donc supposer que, si ces figurines avaient un rôle religieux, et plus précisément votif, destination première des terres cuites<sup>47</sup>, ce rôle était aussi domestique, ce qui n'est pas du tout contradictoire : les divinités protectrices de la maison réclament, elles aussi, des offrandes, et ces figurines, sans valeur esthétique et peu coûteuses, en faisant partie intégrante du décor et de la réalité de tous les jours, manifestent la présence permanente de ces dieux du foyer et témoignent du culte quotidien qui leur est implicitement rendu, culte inscrit dans les mœurs et les traditions locales.

D'ailleurs, la majorité des figurines syriennes du Bronze Récent proviennent, comme celles-ci, de maisons ou de cours, comme le constate Leila Badre qui hésite à les définir comme « des objets domestiques à fonction religieuse »<sup>48</sup> : cette définition nous paraît pourtant être la meilleure et la plus appropriée.

Ainsi, par leur seule présence sur le site de la ville, ces humbles terres cuites contribuent à éclairer ce qu'était la vie quotidienne à Ougarit durant cette période et attestent l'importance des éléments cultuels dans cette vie.



*Les dessins qui illustrent cet article sont de Jean Chevalier, Jean-Pierre Lange et Michel Makdissi, à qui j'adresse ici mes vifs remerciements.*

43. Objets en bronze : Yon/Caubet/Mallet, 1982, p. 183, fig. 8 a, hache à collet (R 79.1) et fig. 8 b, couteau (R 79.19) ; p. 190, fig. 12 e, trépied miniature (R 80.5102 = RS 50). Cf. également Yon, 1982, p. 16, fig. 6, poids en forme d'animal couché (R 79.12). Dans ce volume, voir la contribution de M.-J. Chavane.

44. Objets en ivoire : Yon/Caubet/Mallet, 1982, p. 188, fig. 11, pyxide (R 79.21) ; Yon *et alii*, 1983, p. 212, fig. 12 e, grenade provenant d'un fuseau (R 81.545) et p. 217, fig. 17 b, boîte-canard (R

81.3113) et fig. 17 c, élément décoré (R 81.3026). Voir aussi, dans ce volume, la contribution de J. Gachet.

45. Objets en albâtre : Yon/Caubet/Mallet, 1982, p. 172, fig. 2 a (R 78.74) et fig. 2 b (R 78.100), vases.

46. Sur ce sanctuaire et ses dépendances, cf. Yon *et alii*, 1983, p. 221-223 (fig. 20-22), ainsi que la contribution de J. Mallet dans ce volume.

47. Cf. Monloup, 1984, p. 20-21.

48. Badre, 1980, p. 155.

## Figurines syriennes

### I. PERSONNAGES, 1-4

*Moulés.*

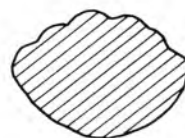
**1** R 81.848 = RS 72 (Musée d'Alep); locus 1050 (pièce). *Pl. 1.*

Incomplet : manquent les pieds. Pâte beige clair à cœur gris. Moulé; arrière convexe, non travaillé. H.cons. 9,2 ; l. 3,8. Bronze Récent. Syrien.

Figurine féminine nue, debout, à coiffure hathorique découvrant les oreilles et avec raie au milieu. Visage grossier à gros nez. Bras retombant le long du corps; jambes légèrement écartées; taille marquée.

Publiée dans : Yon *et alii*, 1983, p. 212, fig. 12 c.

Cf. Badre, 1980, pl. LX, n° 11-16, 23, 26, 29-30, et surtout n° 14 (catalogué p. 383), Ougarit, Type PII du littoral méditerranéen (analysé p. 119). Voir aussi Barrelet, 1968, fig. 67, p. 97, Ougarit (Louvre AO 18524).



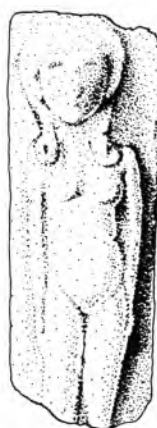
1

**2** R 84. 1 ; locus 1237 (fosse). *Pl. 1.*

Incomplet : manquent les pieds; visage très effacé. Pâte beige; dégraissant noir abondant. Moulé; arrière convexe, non travaillé. H.cons. 8,5; l.de 2,8 à 3,1; ép.de 2,3 à 2,9. Bronze Récent. Syrien.

Figurine féminine nue, debout, à coiffure hathorique découvrant les oreilles; seins légèrement apparents; bras retombant le long du corps. Aucun détail du visage n'est plus visible. Semblable à la figurine précédente, mais plus usée.

Cf. Badre, 1980, pl. LX, spécialement n° 11 et n° 30, Ougarit.

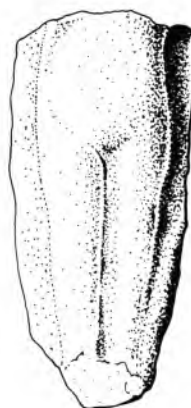


2

**3** R 83.5161 ; locus 78 (pièce). *Pl. 1.*

Fragment : partie inférieure du corps, de la taille jusqu'aux pieds; moule très usé. Pâte beige à cœur gris; gros dégraissant, abondant. Moulé; arrière convexe, non travaillé, râclé. H.cons. 7,9; l. 3,8. Bronze Récent. Syrien.

Figurine féminine nue, debout, de la même série que les précédentes, avec quelques différences: jambes plus écartées (une forte dépression verticale les séparent), sexe indiqué en triangle, ventre légèrement proéminent. Les pieds, indistincts (par suite de l'usure du moule), reposent



3

sur une sorte de socle en pente formé par la partie arrière de la figurine.

Cf. Badre, 1980, pl. LX, 30 et p. 386, Ougarit.

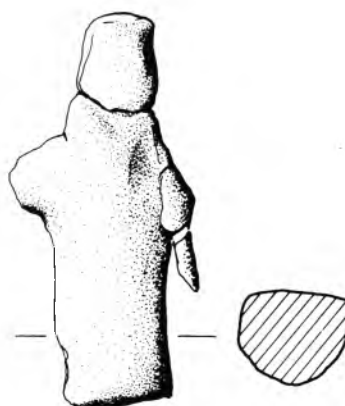
### Modelé.

**4** R 81.3078 = RS 73 (Musée d'Alep); locus 1237 (fosse). *Pl. 1.*

Complet. Pâte beige à cœur gris; dégraissant polychrome; fabrication grossière et sommaire; traces de râclage. Modelé plein. H. 7,7; l.max. 3,6; d.corps 2,2 x 1,9. Bronze Moyen (?). Syrien.

Personnage debout; corps-colonne sans pieds; tête informe, sans aucun détail pour le visage; bras réduits à de gros moignons.

Ce type de figurines humaines, modelées selon la technique la plus simple (qui correspond à celle dite « du bonhomme de neige », en particulier pour les terres cuites chypriotes: cf. Monloup, 1984, p. 8, n. 15), apparaît sans doute dès le Bronze Moyen en Syrie, et se répand surtout dans la région de l'Oronte au Bronze récent: cf. Badre, 1980, pl. V, n° 97, Hama, MAV (figurines modelées debout, *Varia*) avec le même corps-colonne; ou encore Badre, 1982, p. 103, fig. 5, Meskéné-Emar (Msk. 74.574).



4

## II. QUADRUPÈDES, 5-10

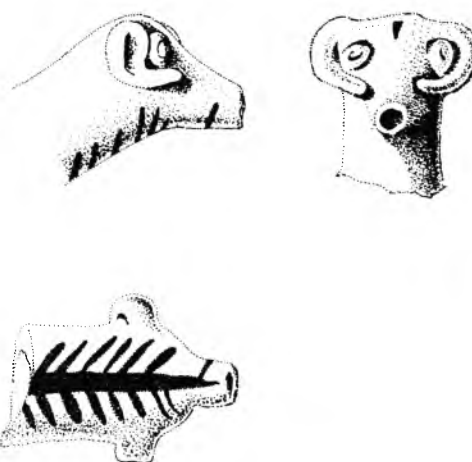
### Tournés.

**5** R 84.5105; locus 154 (pièce). *Pl. 1.*

Tête entière, avec le cou. Pâte chamois; engobe beige; traces de peinture brune. Tourné; museau creux, tronqué; éléments rapportés: cornes, yeux en pastillage. Lt.cons. 4,6; Lt.tête 3,4; d.museau 1. Bronze Récent. Syrien.

Bec verseur en forme de tête de bœuf: celle-ci était appliquée par le cou sur le vase auquel elle servait de verseur, le museau cylindrique creux formant goulot. Les cornes, repliées, reviennent fortement en avant, plaquées contre les joues, jusque sous les yeux qu'elles cernent ainsi en partie. Les yeux eux-mêmes sont faits d'une grosse pastille ronde à point central peint.

Une bande peinte apparaît sur le crâne et le long des cornes; un motif en chevrons orne le dessous du cou.



5

Pour la nature et la fonction de cette tête animale, voir l'introduction ci-dessus, ainsi que Mazar, 1980, p. 111-112, fig. 41 et pl. 38, exemples de becs zoomorphes provenant du sanctuaire philistin de Tell Qasile.

Pour la représentation, plutôt amusante, des cornes, jusque sous les yeux, on peut citer une figurine syrienne de bélier bien campé sur ses pattes : Bossert, 1951, n° 636, pl. 194. En ce qui concerne le dessin en chevrons qui apparaît sous le cou, sa position semble indiquer que la tête devait être dressée sur le vase qui la portait, pour que ce motif soit visible.

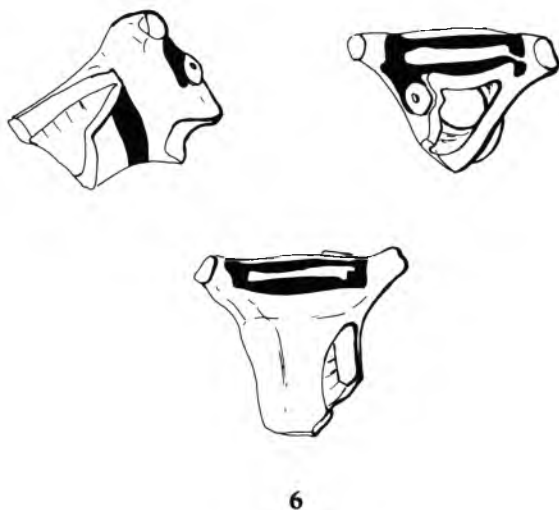
**6** R 81. 3271 ; locus 1237 (fosse). *Pl. 1.*

Fragment : tête et cou ; œil gauche et corne droite conservés. Pâte beige clair ; dégraissant sableux ; peinture noire à l'état de traces. Tourné (marques de tour dans le cou) ; œil rapporté et percé d'un petit trou central. H.cons. 3,7 ; l.max. 3,5. Bronze Récent. Syrien ?

Tête animale cornue, de forme triangulaire. La corne et le museau, tous deux cylindriques, sont dans le prolongement l'un de l'autre. L'œil est fait d'un anneau rapporté, percé au centre d'un tout petit trou. Cou cylindrique.

Décor par bandes : une autour du cou ; une double ligne longitudinale, de la corne au museau, où elle rencontre une horizontale qui ne fait pas le tour du museau.

Cette tête animale a dû, comme la précédente, appartenir à un vase et lui servir de verseau ; c'est ce qui explique qu'elle soit peinte, bien que, sans doute, de facture locale, elle aussi (voir l'introduction ci-dessus).



*Modelés.*

**7** R 79 5558 ; locus 79 (pièce). *Pl. 1.*

Fragment de tête ; manquent l'oreille et la corne de gauche. Pâte ocre jaune ; dégraissant abondant ; fabrication grossière. Modelé plein ; élément rapporté : oreille ; éléments incisés : yeux, bouche. H. 3,5 ; d. cou 1,6 x 1,7. Bronze Récent. Syrien.

Tête animale cornue : longue corne recourbée en arrière ; museau absolument horizontal et plat ; yeux asymétriques, inci-

sés en biais. Cou évidé par-dessous, par un coup de pouce du potier.

D'après le façonnage du cou, cette tête animale devait être rapportée au corps (technique utilisée, par exemple, pour les chevaux en terre cuite de Salamine de Chypre : cf. Monloup, 1984, p. 38).

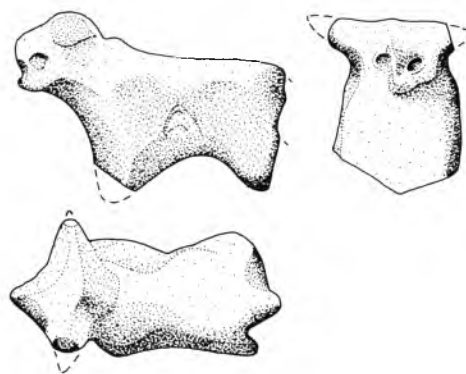
**8** R 79. 12 ; locus 1042 (pièce). *Pl. 1.*

Incomplet : manquent l'oreille gauche, les pattes antérieures, la patte postérieure droite ; muflle endommagé ; queue brisée. Pâte grise ; fabrication grossière. Modelé plein ; yeux percés. H. 3,8 ; L. 5,4. Bronze Récent. Syrien.

Bœuf à bosse, miniature. Corps trapu à patte très courte ; bosse à peine esquissée, mais distincte. Cornes de section ronde, formant un seul bourrelet horizontal. Muflle obtenu par un fort pincement vertical ; deux petits trous bien ronds (percés avec l'extrémité d'un roseau ?) pour les yeux. Queue redressée.

Pour la technique du roseau (on peut tout aussi bien se servir d'un bambou ou d'un chalumeau), cf. Monloup, 1984, p. 71 à propos de la figurine salaminienne n° 266.

Pour le type du bœuf à bosse, voir également Monloup, 1984, n° 318, p. 83 et pl. 18 ; on peut citer un autre exemple chypriote, provenant de la nécropole de Sinda et daté du 11<sup>e</sup> s. av. J.C. (Louvre AM 1631 = Caubet/Karageorghis/Yon, 1981, n° 59, p. 33). D'un type légèrement différent (et à de multiples exemplaires en Syrie même) : Badre, 1982, p. 104, fig. 6, Meskéné-Emar (Syrie).

**8****9** R 81. 795 ; locus 1050 (pièce). *Pl. 1.*

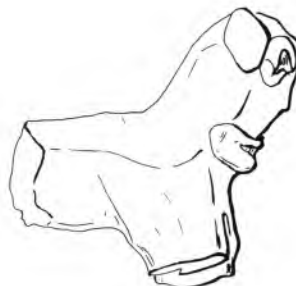
Fragment d'arrière-train avec la patte postérieure gauche. Pâte brunâtre, brûlée à l'intérieur ; fabrication très grossière. Modelé plein. H. 2,8 ; L. cons. 3,9. Bronze Récent. Syrien.

Bœuf à bosse, miniature. Corps informe ; dos concave, laissant voir une légère bosse ; croupe ronde, fortement saillante au point de paraître disproportionnée ; patte très courte. Cf. le précédent, n° 8.

**9****10** R 81. 3220 ; locus 1237 (fosse). *Pl. 1.*

Fragment d'avant-train. Pâte jaunâtre ; dégraissant sableux abondant. Modelé plein ; éléments rapportés et incisés : yeux, collier. H. cons. 5,6 ; L. 6 ; d. max. 2,1. Bronze Moyen. Syrien.

Quadrupède (cheval ?) au corps et au cou cylindriques ; pattes de section ovale. Oreilles coniques ; yeux faits de deux grosses pastilles percées en biais (la pupille forme ainsi une cavité conique). Collier constitué par un ruban de pâte rapporté sur le devant du cou et marqué de petits traits verticaux incisés, très serrés.

**10**



Ce type de figurine animale se rencontre essentiellement dans la région de l'Oronte au Bronze Moyen; il s'agit en général de chevaux montés, avec collier du même genre: cf. Badre, 1980, pl. XVI, n° 273, Tell Mardikh (Période III = Bronze Moyen); pl. LXVII, n° 75-77 (provenance inconnue).

On peut noter par ailleurs que les yeux sont faits selon la même technique que ceux des figurines humaines de Syrie à l'Age du Bronze, c'est-à-dire sous forme de pastilles « perforées-incisées au roseau »: Badre, 1980, p. 19, n. 1 (et, à titre d'exemples, personnages pl. IX,3 et pl. X,1).



10 (face)

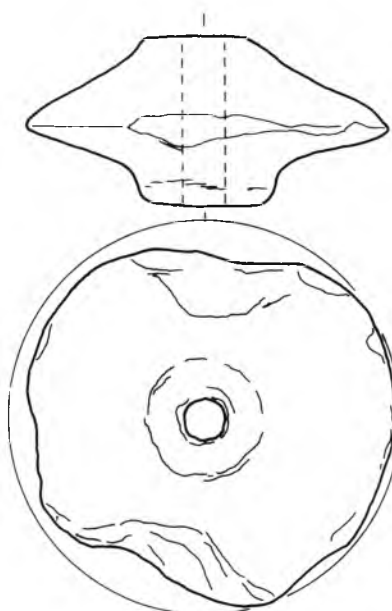
### III. ÉLÉMENTS DE CHARS MINIATURES, 11-13

**11** R 79. 3141; locus 507 (mur NE/SO avec canalisation). *Pl. 1.*

Complet; très endommagé. Pâte beige; dégraissant fin, brun et noir; peinture rouge sur les deux faces. Modelé plein et percé d'un trou central. Dim.: d.max. 7,4; d.trou central 0,8; moyeu L. 3,2 x d. 2,6. Bronze Récent. Syrien.

Roulette modelée. Moyeu fortement saillant des deux côtés, symétriquement; jante amincie.

Pour une étude des roues-roulettes, mais concernant des périodes postérieures à l'Age du Bronze, voir, par exemple, les séries de Salamine de Chypre aux époques géométrique et archaïque (Monloup, 1984, n° 615-643, p. 167-169). Pour un exemple de char de l'Age du Bronze monté sur de telles roulettes et trouvé à Ougarit même, cf. Bossert, 1951, pl. 194, n° 634.

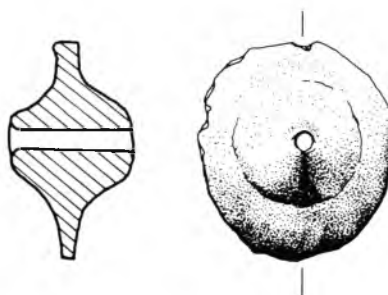


11

**12** R 81. 3075; locus 1237 (fosse). *Pl. 1.*

Complet. Pâte beige clair; une face noire, brûlée (?); dégraissant sableux; fabrication grossière. Modelé plein et percé d'un trou central. Dim.: d. 4,3 x 3,8; d.trou central 0,5; L.moyeu 2,5. Bronze Récent. Syrien.

Roulette modelée. Moyeu biconique, saillant des deux côtés.



12

**13** R 84. 5031; locus 43 (pièce). *Pl. 1.*

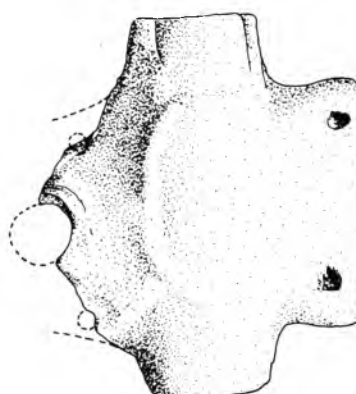
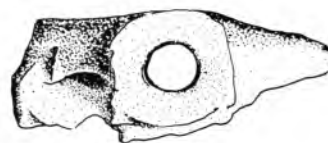
Fragment. Pâte verdâtre + traces d'engobe blanc. Modelé. L. 7,6; d. 2,3; base L. 4,9 x ép. 1,1. Bronze Récent. Syrien.

Essieu de char miniature? Cet élément comporte une partie en forme de cylindre creux, qui paraît avoir été desti-

née à recevoir un axe horizontal pour fixation de roulettes. La base rectangulaire, aplatie, présente curieusement deux alvéoles. De même, à la partie supérieure, outre la trace d'une cavité circulaire, il semble y avoir eu également deux autres petites alvéoles, de part et d'autre de cette cavité. Le fragment reste difficile à interpréter.

Pour une étude sur les groupes de chars et les problèmes d'adaptation de roulettes, cf. Monloup, 1984, p. 161-163.

Cet élément appartenait peut-être à un char à parapet: cf. Barrelet, 1968, pl. LXXI, n° 740 (sans provenance) et 741 (Warka ?).



13

### Figurine chypriote

**14** R 81. 3661 ; A2d3, en surface. Pl. 2.

Fragment de tête, avec la partie gauche du visage et le départ du cou. Pâte orangée. Modelé creux, de fabrique *Base-Ring*; éléments incisés: nez (abîmé), bouche et narine; orbite concave, obtenue par enfoncement du pouce dans l'argile encore molle; œil fait d'une pastille appliquée à l'aide d'un roseau et recréusée; revers lisse et concave, modelé autour d'un doigt ou d'un bâtonnet. H.cons. 3,5. Bronze Récent II. Chypriote.

Visage dont le nez, important quoique cassé, paraît crochu, sinon en bec d'aigle; la narine est indiquée. Le contour de l'œil ressort d'autant plus en relief que l'orbite est profondément enfoncée: il forme ainsi un grand cercle à gros point central (pupille convexe). La bouche, mince, est faite d'un long trait incisé. Le menton est arrondi. D'après le profil conservé, le crâne semble plat.

On a là un type chypriote traditionnel, de fabrique *Base-Ring*, reconnaissable à la forme aplatie du crâne, à la représentation des yeux, au dessin linéaire de la bouche; cette description renvoie à des figurines féminines chypriotes du Bronze Récent telles que les définit Lena Åström (1972,



14

p. 512 et fig. 70, 3) ou Denise Ionas (1983, pl. 18); les exemples en sont nombreux: cf. Caubet, 1971, pl. IV, 1-2 ou encore Bossert, 1951, pl. 41, n° 114 (Enkomi) et 116 (Chypre). Pour un autre exemplaire trouvé à Ugarit, très semblable, cf. Badre, 1980, n° 6, pl. LIX et p. 381): il s'agit, là aussi, incontestablement, d'une figurine chypriote (produit d'imitation ou d'importation).

## Figurines mycéniennes

### I. PERSONNAGES : IDOLES FÉMININES EN PSI, 15-18

#### 15 R 80. 44 ; locus 1066 (pièce). Pl. 2.

Incomplet : manquent le haut de la tête, l'extrémité du bras droit, le bas du corps. Pâte beige clair ; peinture très effacée, rouge ou noire (couleur incertaine). Modelé plein. H.cons. 5,1 ; l.cons. 5,5 ; d.cou 1,2. Bronze Récent. Mycénien III B.

Figurine féminine en *Psi*. Tête en bec d'oiseau, obtenue par pincement latéral. Bras levés « en croissant » (extrémité en pointe). Corps cylindrique à partir de la taille. Seins modelés, vaguement distincts.

Décor par bandes dans le dos : bandes rouges obliques, s'arrêtant sur la bande horizontale brune qui souligne la taille ; de celle-ci part une verticale bien centrée. De face, peut-être y a-t-il eu deux bandes croisées en X sur la poitrine.

Cf. French, 1971, p. 131-133 et pl. 19 : *High-waisted Psi Type*, c'est-à-dire « à taille haute » (LH III A-fin LH III B) ; Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 2 et 3, Ougarit (Ougarit Récent 3, soit 1365-1250 av. J.C.).

#### 16 R 79. 5300 ; locus 23 (mur N0/SE). Pl. 2.

Fragment : manquent la tête, les bras, le bas du corps. Pâte rouge ; peinture rouge, très effacée. Modelé plein. H.cons. 4,1 ; l.cons. 4,6 ; d.taille 1,1 x 1,2. Bronze Récent. Mycénien III B.

Figurine féminine en *Psi*. Buste en forme de losange ; seins modelés, bien apparents ; taille étranglée, de section ronde (le bas du corps était cylindrique, comme pour l'exemplaire précédent).

Décor par bandes obliques sur le bas du corps, à partir de la taille : une de face, au centre ; deux dans le dos, latérales.

Cf. French, 1971, p. 134-141 et pl. 20-21 : *Late Psi Type* (LH III B-LH III C) ; Schaeffer, 1931, pl. IV,4, fig. de gauche. Pour la bande verticale médiane, cf. Johnson, 1980, « Les terres cuites », p. 56-57, n° 149, pl. XIX (Maroni, tombe 19, Chypriote Récent II).

#### 17 81. 5015 ; locus 120 (rue). Pl. 2.

Incomplet : manquent la tête, l'extrémité des bras, la base. Pâte orange ; peinture orange vif. Modelé

plein ; bas du corps évidé. H.cons. 6,3 ; l.max. 5,9 ; d.taille 1,5. Bronze récent. Mycénien III B.

Figurine féminine en *Psi*. Seins modelés, proéminents. Seule la base semble avoir été creuse.

Décor par bandes sur les deux faces : sur le buste, verticales fines et serrées ; de la taille à la base, verticales également : une de face, bien centrée, et trois dans le dos. Une horizontale fait le tour du cou, une autre le tour de la taille.

Cf. French, 1971, p. 126-128 et pl. 18 : *Hollow Psi Type* (LH III A-LH III B). Pour la bande verticale médiane, cf. la figurine précédente. Les bandes autour du cou et de la taille sont généralement interprétées comme un collier et une ceinture (cf. Nicolaou, 1964, p. 54).

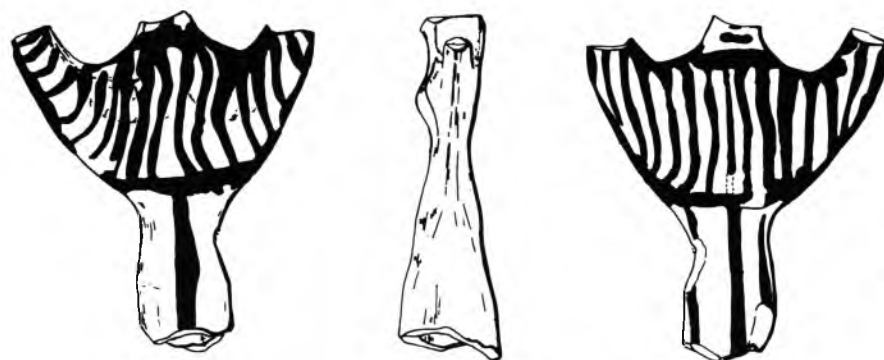
#### 18 R 81. 5124 ; locus 119 (pièce). Pl. 2.

Fragment : tête et haut du buste ; manquent les bras. Pâte rose à cœur gris, fine ; surface lissée ; peinture brune. Modelé plein. H.cons. 3,9 ; l.max. 5,2 ; profil tête 1,9. Bronze Récent. Mycénien III B.

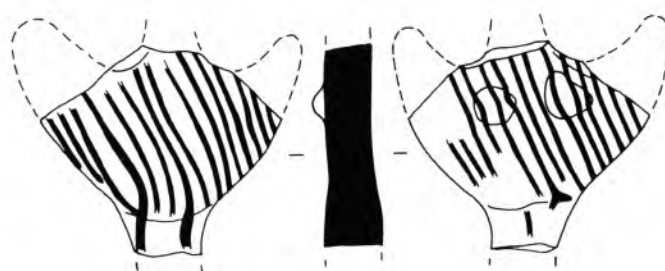
Figurine féminine en *Psi*. Visage en bec d'oiseau, obtenu par pincement latéral (cf. n° 15). A l'arrière de la tête, une excroissance verticale semble représenter une tresse de cheveux. Seins à peine distincts.

Yeux peints (ronds pleins), ainsi que la bouche (bande verticale !). Décor par bandes verticales, dans le dos.

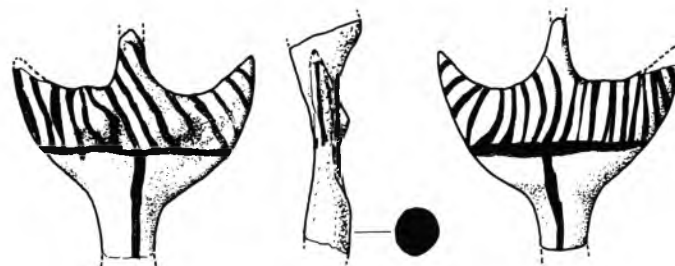
Comme exemple de tresse en relief peinte, cf. French, 1971, pl. 23, tête à *polos* vue de profil (Mycènes, NM 2593). Selon E. French, la représentation d'une tresse est rare dans le Type *Phi A* et au contraire quasi-permanente dans le type *Phi B* (French, 1971, p. 116-123) ; dans le Type *Psi creux* (*ibidem*, p. 126-128), il y a une tresse appliquée ou peinte ; dans le Type *Psi* proprement dit (*ibidem*, p. 128-131), on trouve une frange ou une tresse, ou encore les deux à la fois. De son côté, K. Nicolaou signale, à propos de figurines mycéniennes conservées au Cyprus Museum de Nicosie, qu'une tresse retombe dans le dos dans les trois types (*Phi*, *Tau* et *Psi*) ; elle est alors représentée plastiquement ou simplement peinte (Nicolaou, 1964, p. 55).



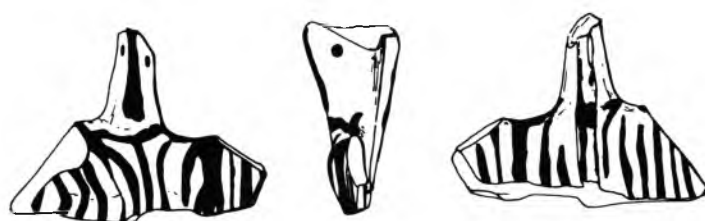
15



16



17



18

## II. QUADRUPÈDES, 19-29

**19** R 80. 168 ; locus 1028. *Pl.* 2.

Fragment de tête (cornes brisées), avec une partie du cou. Pâte rose + engobe crème ; peinture orange vif. Modelé plein. H.cons. 2,6 ; L. 3,7 ; d.museau 0,9. Bronze Récent. Mycénien III B.

Tête animale cornue. Cornes cylindriques se recourbant dans l'exact prolongement de la tête ; museau également cylindrique.

Décor par bandes : deux le long du museau (une de chaque côté), recoupant cinq transversales qui vont du bout du museau jusqu'entre les cornes. Trace de peinture sur le cou (collier peint ?).

Pour la forme de la tête, cf. Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 8, Ougarit.

**19****20** R 80. 264 ; en surface. *Pl.* 2.

Fragment : tête entière, avec le cou. Pâte beige rose à cœur gris + engobe crème ; peinture orange. Modelé plein. H.cons. 3 ; l.max. 4,1. Bronze Récent. Mycénien III B.

Tête animale cornue. Grandes cornes dressées en croissant ; museau tronconique ; cou cylindrique.

Décor par bandes sur les cornes, dessus et dessous ; museau peint ; bande autour du cou. Sur le dessus de la tête, décor particulier de points, du bout d'une corne à l'autre.

Cf. Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 11, Ougarit : même décor de points, au même endroit. Pour les cornes en croissant, caractéristiques des figurines mycéniennes dites de « taureaux », cf., entre autres, Nicolaou, 1964, pl. VIIa-b, Leonarisso (Chypre) ; Schaeffer, 1931, pl. XIII ; Renfrew, 1981, p. 78, fig. 30 (phase 3C : fin LH III C).

**20****21** R 83. 5228 ; locus 81 (pièce). *Pl.* 2.

Fragment : tête aux cornes brisées, mais au museau entier ; cassure au haut du cou. Pâte chamois clair ; peinture rouge. Modelé plein. H.cons. 2,9 ; museau L. 3 x d. 1/1,1. Bronze Récent. Mycénien.

Tête animale cornue, au long museau cylindrique tronqué et aux cornes en arc de cercle. Cou de section ronde.

Traces de peinture sur toute la surface.

Pour la jolie courbe que dessinent les cornes, cf. Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 11.

**22** R 83. 5115 ; locus 118 (pièce). *Pl. 2.*

Fragment comprenant le museau, les cornes (brisées), le cou et le départ du corps. Pâte brune ; peinture brun-rouge. Modelé plein. H.cons. 4,5 ; L.museau 1,8 ; d.cou 1,3. Bronze Récent. Mycénien (?)

Quadrupède cornu, aux formes cylindriques : cornes, cou (long), museau (aplati au bout).

Décor par bandes larges, mal réparties et mal délimitées ; sur le haut de la patte antérieure droite, bande s'effilant en pointe.

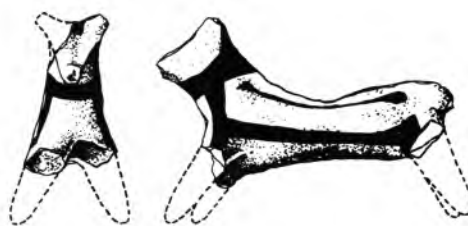
**23** R 81. 1 ; locus 1095 (mur E/0, prolongeant le mur 1023). *Pl. 2.*

Incomplet : manquent une bonne partie de la tête et les pattes ; museau endommagé ; arrachement visible sur la partie droite de la tête et du corps. Pâte chamois ; peinture noire. Modelé plein. H.cons. 3,1 ; L.cons. 5,7. Bronze Récent. Mycénien III B.

Quadrupède (chien ?). Tête réduite pratiquement au museau et à une oreille à peine distincte. Corps cylindrique ; croupe saillante à queue large.

Décor par bandes : large bande autour du cou, d'où partent des verticales qui descendaient sur les pattes ; bandes longitudinales sur le corps lui-même.

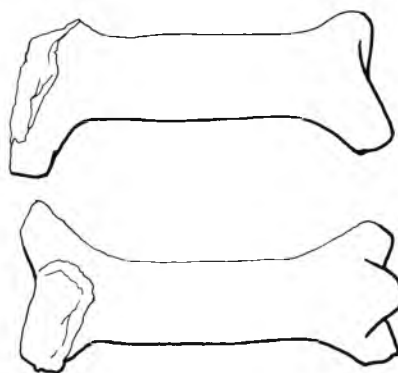
Exemple du même type : Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 13, Ougarit, avec un collier et une répartition semblable des bandes peintes.

**23****24** R 83. 5285 ; locus 141 (rue ?). *Pl. 2.*

Incomplet : manquent la tête et le cou ; pattes brisées. Pâte verdâtre. Modelé plein. H.cons. ; L.cons. 7,5. Bronze Récent. Mycénien ?

Quadrupède au corps cylindrique ; pattes écartées, de section ronde ; queue épaisse, rabattue entre les pattes.

On ne voit aucune trace de peinture sur cette figurine modelée (sans doute pour cause d'usure), mais elle s'apparente tout à fait aux terres cuites animales mycéniennes.

**24****25** R 83. 5168 ; locus 41 (pièce). *Pl. 2.*

Fragment : corps sans pattes ; très usé. Pâte orangée ; peinture rouge. Modelé plein. H.cons. 2 ; L.t. 8,4 ; d. 1,7/1,8. Bronze Récent. Mycénien (?)

Quadrupède au long corps cylindrique ; pattes de section ovale ; queue informe, dressée.

Traces de peinture sur toute la surface.

**26** R 84. 5001 ; D3b3, en surface. *Pl.* 2.

Fragment d'arrière-train, avec une partie de la patte droite. Pâte saumon à cœur ocre + engobe crème ; peinture rouge effacée. Modelé plein. H.cons. 3,4 ; L.cons. 5,3 ; d. 1,5. Bronze Récent. Mycénien (?).

Quadrupède au corps cylindrique ; patte de section ovale ; queue épaisse, retroussée haut avant de retomber sur l'arrière-train.

**27** R 81. 119 ; locus 1097 (bassin monolithique en pierre). *Pl.* 2.

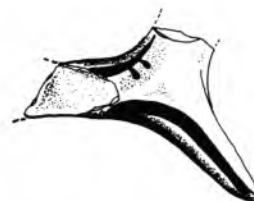
Fragment d'avant-train : patte gauche entière ; départ de la patte droite, du cou et du corps. Pâte rose + engobe beige crème ; peinture brun rouge. Modelé plein. H.cons. 5. Bronze Récent. Mycénien III B.

Quadrupède au corps cylindrique.

Décor par bandes : verticales descendant sur les pattes antérieures à partir d'une bande autour du cou (*cf.* 23).

Décor inhabituel, en arête, sur le dos.

Pour ce motif particulier, *cf.* peut-être Courtois, 1978, p. 353, fig. 55, n° 8 (d'après le dessin).



27

**28** R 81. 3219 ; locus 1248 (seuil de la pièce 1241). *Pl.* 2.

Fragment d'arrière-train, avec la patte droite. Pâte crème à cœur gris clair ; peinture noire. Modelé plein. H.max.cons. 3,2 ; l.queue 0,9. Bronze Récent. Mycénien III B.

Quadrupède au corps cylindrique ; patte légèrement arquée ; queue large, fortement relevée avant de se rabattre sur le flanc gauche.

Décor par bandes à l'état de traces.



28

**29** R 83. 5120 ; locus 118 (pièce). *Pl.* 2.

Fragment d'arrière-train, avec la queue ; pattes brisées. Pâte rouge ; peinture orange vif. Modelé plein. H.cons. 2,4 ; L.cons. 2,7 ; d. 1,4. Bronze Récent. Mycénien III B.

Quadrupède au corps cylindrique ; pattes écartées, de section ronde, queue épaisse, tombante.

Décor par bandes : trois longitudinales sur le corps, celle du centre suivant l'échine jusque sur la queue, les deux autres longeant les flancs ; à partir de ces dernières, verticale descendant sur chaque patte postérieure.

Correspondance entre les numéros d'inventaire (par année et par ordre numérique) et les numéros du Catalogue					
R 79. 12	8	R 81. 795	9	R 83. 5115	22
R 79. 3141	11	R 81. 848	1	R 83. 5120	29
R 79. 5300	16	R 81. 3075	12	R 83. 5161	3
R 79. 5558	7	R 81. 3078	4	R 83. 5168	25
		R 81. 3219	28	R 83. 5228	21
R 80. 44	15	R 81. 3220	10	R 83. 5285	24
R 80. 168	19	R 81. 3271	6		
R 80. 264	20	R 81. 3661	14	R 84. 1	2
		R 81. 5015	17	R 84. 5001	26
R 81. 1	23	R 81. 5124	18	R 84. 5031	13
R 81. 119	27			R 84. 5105	5

TABLEAU 2

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Au pays de Baal et d'Astarté, 1000 ans d'art en Syrie (Musée du Petit Palais, 26 octobre 1983-8 janvier 1984), 1983, catalogue d'exposition, Paris, Association Française d'Action Artistique.
- ÅSTRÖM (Lena), 1972, The Swedish Cyprus Expedition IV, 1D: *The Late Cypriote Bronze Age, Other Arts and Crafts*, Lund, The Swedish Cyprus Expedition, p. 511-516 (Terracotta: Figurine) et fig. 70, 1-6 (p. 529).
- ÅSTRÖM (Paul), 1972, The Swedish Cyprus Expedition IV, 1D: *Relative and Absolute Chronology, Foreign Relations, Historical Conclusions*, Lund, The Swedish Cyprus Expedition, p. 583-588 (Terracotta).
- BADRE (Leila), 1980, *Les figurines anthropomorphes en terre cuite à l'Age du Bronze en Syrie*, Paris, Geuthner.
- BADRE (Leila), 1982, « Les figurines de terre cuite », *Meskéné-Emar, 10 ans de travaux 1972-1982*, textes réunis par D. Beyer, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, p. 99-107.
- BARRELET (Marie-Thérèse), 1968, *Figurines et reliefs en terre cuite de la Mésopotamie antique, I: Potiers, termes de métier, procédés de fabrication et production*, Paris, Geuthner.
- BOSSERT (Helmuth Th.), 1951, *Altsyrien*, Tübingen, Verlag Ernst Wasmuth.
- CAUBET (Annie), 1971, « Terres cuites chypriotes inédites ou peu connues de l'Age du Bronze au Louvre », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, p. 7-12, pl. II-IV.
- CAUBET (Annie), KARAGEORGHIS (Vassos) et YON (Marguerite), 1981, *Les Antiquités de Chypre: Age du Bronze*, Musée du Louvre, Paris, Éd. de la Réunion des Musées Nationaux.
- CAUBET (Annie) et PIC (Marielle), 1982, « Un culte hathorique à Kition-Bamboula », *Archéologie au Levant, Recueil Roger Saidah*, Collection de la Maison de l'Orient 12, série archéologique n° 9, Lyon, p. 237-249 (5 fig.).
- CAUBET (Annie) et YON (Marguerite), 1974, « Deux appliques murales chypro-géométriques au Louvre », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, p. 112-131 (4 fig.) et pl. XVIII-XIX.
- COURTOIS (Jacques-Claude), 1978, « Corpus céramique de Ras Shamra-Ugarit, II », *Ugaritica VII*, Paris, Geuthner, p. 191-370. Notamment p. 351-353 et fig. 55, n° 1-13: « Figurines mycéniennes en terre cuite (Helladique Récent III B/Ugarit Récent 3) ».



- CULICAN (W.), 1969, « Dea Tyria gravida », *Australian Journal of Biblical Archaeology*, Tome II, p. 35-50.
- Dictionnaire illustré multilingue de la céramique du Proche Orient ancien*, 1981, sous la direction de Marguerite YON, Lyon, Maison de l'Orient, Collection de la Maison de l'Orient Méditerranéen n° 10, série archéologique n° 7.
- FRENCH (Elizabeth), 1971, « The Development of Mycenaean Terracotta Figures », *Annual of the British School at Athens* 66, p. 101-187 (14 fig.).
- FRENCH (Elizabeth), 1981, « Mycenaean Figures and Figurines, their typologie and function », *Sanctuaries and Cults in the Aegean Bronze Age* (Proceedings of the First International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 12-13 May 1980, ed. by Robin Hägg and Nanno Marinatos, Stockholm), p. 173-178 (14 fig.).
- FURUMARK (Arne), 1941, *The Chronology of Mycenaean Pottery*, Stockholm. En particulier p. 86-89 : « Female Terracotta Figures ».
- HERMARY (Antoine), 1985, « Un nouveau chapiteau hathorique trouvé à Amathonte », *Bulletin de Correspondance Hellénique* 109, p. 657-699 (42 fig.).
- IONAS (Denise), 1983, *Traditions céramiques chypriotes du XVI<sup>e</sup> jusqu'au XI<sup>e</sup> s. avant J.C. (vases figuratifs et figurines)*, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université Lyon II (non publiée).
- JOHNSON (Jane), 1980, *Maroni de Chypre*, Studies in Mediterranean Archaeology, vol. LIX, Göteborg.
- MAZAR (Amihai), 1980, *Excavations at Tell Qasile, I: The Philistine Sanctuary: Architecture and Cult Objects*, Qedem 12, The Hebrew University of Jerusalem (en particulier le chapitre 13 : « Libation Vessels », p. 106-112).
- MONLOUP (Thérèse), 1984, *Salamine de Chypre XII : Les figurines de terre cuite de tradition archaïque*, Paris, de Boccard.
- NICOLAOU (Kyriakos), 1964, « Mycenaean terracotta Figurines in the Cyprus Museum », *Opuscula Atheniensia* V, p. 47-57 et pl. I-VII.
- RENFREW (Colin), 1981, « The sanctuary at Phylacopi », *Sanctuaries and Cults in the Aegean Bronze Age*, (Proceedings of the First International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 12-13 May 1980, ed. by Robin Hägg and Nanno Marinatos, Stockholm), p. 67-80 (31 fig.).
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1931, « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra. Deuxième campagne (printemps 1930) », *Syria* XII, p. 1-14 et pl. I-XIV.
- VERMEULE (Emily) and KARAGEORGHIS (Vassos), 1982, *Mycenaean Pictorial Vase Painting*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts)/Londres.
- YON (Marguerite), 1980, « Rhytons chypriotes à Ougarit », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, p. 79-83, pl. XIII-XIV.
- YON (Marguerite), 1982, « Recherches sur la civilisation ougaritique : Fouilles de Ras Shamra 1979 », *La Syrie au Bronze Récent*, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, p. 9-16 (6 fig.).
- YON (Marguerite), 1983, « Céramiques Base-Ring », *Report of the Department of Antiquities, Cyprus*, p. 177-180, pl. XXIX.
- YON (Marguerite), 1986, « Instruments de culte en Méditerranée orientale », *International Archaeological Colloquium « Cyprus between the Orient and the Occident »*, Nicosia, 8-14 September 1985, Nicosie, p. 265-288.
- YON (Marguerite), CAUBET (Annie) et MALLET (Joël), 1982, « Ras Shamra-Ougarit : 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria* LIX, fasc. 3-4, p. 169-192 (12 fig.).
- YON et alii = YON (Marguerite), CAUBET (Annie), MALLET (Joël), LOMBARD (Pierre), DOUMET (Claude) et DESFARGES (Patrick), 1983, « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1981-1983 (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria* LX, fasc. 3-4, p. 201-224 (23 fig.).



Planche 1 – Figurines syriennes (éch. 1/1 : 6-9 ; 12 ; 14. Éch. 2/3 : 1-5 ; 10-11 ; 13)

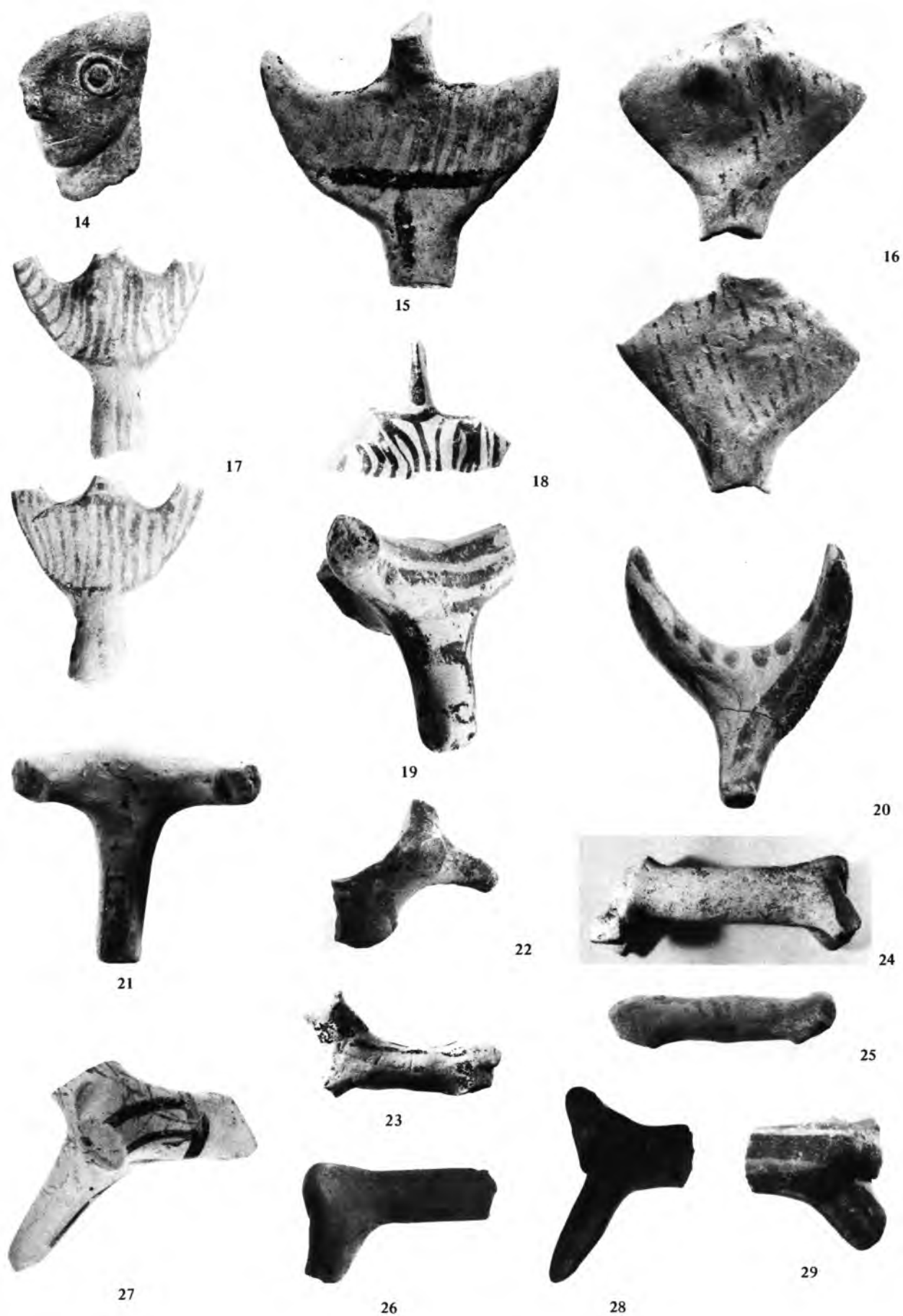


Planche 2 – Figurines chypriote et mycéniennes  
(éch. 1/1 : 15-16 ; 19-21 ; 27-29. Éch. 1/2 : 25. Éch. 2/3 : 17-18 ; 22-24 ; 26)

## LES OBJETS EN MATIÈRE VITREUSE

### FRITTE, FAÏENCE, VERRE

Annie CAUBET

La fouille de Ras Shamra a livré entre 1978 et 1984 un certain nombre de petits objets en fritte, en faïence ou en verre. Malgré leur apparente modestie, les trouvailles de ces campagnes apparaissent parfaitement représentatives de l'ensemble du matériel mis au jour jusqu'à présent à Ougarit ; les découvertes anciennes n'étant qu'incomplètement publiées, cette courte étude faite à partir de trouvailles récentes et appuyée sur des analyses en laboratoire devrait permettre d'apprécier la variété des productions reconnues à Ougarit.

Nous présentons donc d'abord les différents matériaux, grâce aux analyses qui ont pu être menées à bien sur du matériel provenant des anciennes fouilles Schaeffer ; le catalogue qui suit a été classé par types et par provenance, en tenant compte du fait que certains objets ont été retrouvés dans la zone d'habitat (chantier A : voir *supra* article de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio), d'autres dans la région du sanctuaire aux rhytons (voir *supra* article de J. Mallet).

#### MATÉRIAUX ET TECHNIQUES DE FABRICATION (voir liste p. 341)

Une liste donne la répartition par matériau. Sauf exceptions (n° 13 et 14) aucune analyse n'a pu être effectuée sur les objets mêmes de ce catalogue. Nous utilisons ici les résultats obtenus par étude en laboratoire d'autres échantillons comparables provenant d'Ougarit<sup>1</sup>. Le premier but de ce programme d'analyses était de mettre en évidence d'éventuelles productions locales, ou syriennes, face à des objets d'importation égyptienne dont la composition est aujourd'hui mieux connue (Kaczmarczyk et Hedges, 1983), en particulier pour ce qui concerne les éléments entrant dans la fabrication des glaçures. L'étude du matériel de Ras Shamra est en cours, mais une première série de résultats (Caubet et Kaczmarczyk, à paraître) permet d'extrapoler à propos du matériel de 1978-1984.

---

1. Il s'agit d'échantillons prélevés sur la collection d'étude rassemblée par C. Schaeffer depuis les débuts de ses travaux en 1929, et bien représentative de l'ensemble de ses découvertes à Ougarit. Cette collection est entrée au Musée du Louvre en 1983 après la disparition du fouilleur. Le programme d'analyse en laboratoire, qui a été entrepris à l'initiative d'A. Kaczmarczyk en collaboration avec l'auteur de la présente étude et le concours du Laboratoire de Recherche des Musées de France, in-

clut le matériel de Ras Shamra. Les premiers résultats portant sur Ougarit ont fait l'objet d'une présentation au cours du *Symposium on Vitreous Materials*, British Museum, 1984 (ici Caubet et Kaczmarczyk, à paraître). La campagne d'analyse se poursuit, et prendra en compte des échantillons allant de l'Age du Bronze jusqu'à l'époque islamique, en provenance de Chypre, du Levant, de Mésopotamie et d'Iran.

### Les faïences

L'appellation de « faïence » est conservée par commodité, pour désigner la pâte siliceuse recouverte d'une glaçure. Le terme de « fritte » sera réservé aux pâtes sans glaçure, c'est-à-dire, à Ras Shamra, uniquement aux objets en « bleu égyptien » (voir ci-dessous).

Les faïences présentent un corps siliceux, qui peut être blanc dans la plupart des cas, ou gris-bleu (n° 5, 6 et 11). Les premières sont composées d'une pâte à base de sable plus ou moins bien épurée, moulée et recouverte d'une glaçure. Les perles ou boutons n° 5 et 6, et la bague n° 11, sont faites dans une pâte siliceuse gris-bleu recouverte d'une glaçure de même couleur ou verdâtre. Cette pâte, nommée « *Variant D* » par Lucas et Harris (1962, p. 163-164), a été examinée récemment (Kaczmarczyk et Hedges, 1983, p. 205 et suiv.). L'analyse d'échantillons de cette matière trouvés à Ras Shamra a montré que la coloration du corps est due à la présence d'oxydes de cobalt, provenant probablement de minerais du Sinaï (Kaczmarczyk, 1985). Elle est comparable à celle d'échantillons trouvés en Égypte. Comme le montre également l'étude stylistique (Caubet et Kaczmarczyk, à paraître), il doit s'agir là d'importations égyptiennes à Ougarit.

Les glaçures, colorées par l'adjonction d'oxydes de cuivre produisant une teinte bleue ou vert pâle, sont présentes sur tous les autres exemplaires que nous étudions. C'est la couleur la plus commune dans les faïences d'Ougarit. Les analyses portant sur des échantillons du Musée du Louvre ont fait apparaître la présence fréquente d'étain à côté du cuivre, qui prédomine. Cela semble indiquer l'emploi d'objets de rebut en bronze (donc un alliage de cuivre et d'étain) comme colorant de la glaçure. Toutes les perles que nous présentons et la bouteille n° 15 sont simplement décorées de cette glaçure *monochrome*.

Certains objets portent en outre un *décor linéaire noir* sur le fond de glaçure bleu-vert. Ce groupe stylistique est bien connu à Ougarit, où il représente environ un quart des récipients de faïence (Caubet et Kaczmarczyk, à paraître). Son origine semble remonter à l'Égypte, où il est attesté depuis l'Ancien Empire et où il prédomine durant le Nouvel Empire. Les plus anciens vases de faïence repérés au Levant – en Palestine, à Byblos, en Syrie (à Ougarit comme à Alalakh) – apparus vers la fin du Bronze Moyen (XVII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), portent précisément un décor réalisé dans ce style égyptien ou égyptisant. On peut en effet se poser la question de l'apparition d'une production locale dès cette date, en se fondant sur de menues différences de forme et de qualité dans la texture, observables à l'œil, par rapport aux exemplaires mis au jour en Égypte. L'étude en laboratoire de vases provenant d'Ougarit, Qatna, Jéricho et tell Fara, a montré que les glaçures noires, au Bronze Moyen et au Bronze Récent, en Égypte comme au Levant, étaient obtenues par l'emploi d'oxydes de manganèse ferreux. Mais dans les échantillons provenant de Ras Shamra (ainsi que des autres sites du Levant), le rapport du fer au manganèse est constamment plus élevé que dans les séries égyptiennes qu'on a pu observer. Cette constatation confirme que les objets à décor noir sur bleu d'Ougarit ne sont pas forcément des importations égyptiennes. C'est dans ce contexte des premières créations syriennes, autour des XVII-XVI<sup>e</sup> s., qu'il convient de situer la cuillère n° 32.

Les récipients à glaçure *polychrome* sont en général considérés comme de fabrication levantine (Peltenburg, 1972). Ils sont caractérisés par un décor de grandes zones juxtaposées de glaçures noire, jaune ou orange, verte, et bleue. Le bouton de couvercle n° 28 appartient probablement à cette catégorie. L'étude des glaçures noires dans cette série a fait apparaître une composition identique à celle des objets à décor noir sur bleu (ci-dessus) : la distinction que l'on fait habituellement entre ces deux groupes se révèle donc plutôt stylistique que technique, les recettes employées étant très voisines.

### Fritte bleue, dite « bleu égyptien »

Cette variété particulière de pâte frittée résulte de la cuisson d'un mélange de quartz (ou de sable), de calcite, de cuivre, et d'un alcali : il s'agit d'un double silicate de cuivre et de calcium (Tite, Bimson et Cowell, 1984 ; Moorey, 1985, p. 188). Le produit obtenu, qui présentait un aspect mat et crayeux d'un bleu très caractéristique, pouvait être ensuite soit pulvérisé et utilisé comme pigment, soit moulé avec adjonction d'un liant, puis cuit, pour fabriquer des objets de petite taille. On a retrouvé à Ougarit de nombreux exemples de pains de pigment, fruit de la première opération. La couleur bleue est obtenue par l'emploi de cuivre d'origines diverses (Caubet et Kaczmarczyk, à paraître). Pour des raisons de conditions de conservation dans le sol, Ougarit n'a pratiquement pas livré d'objets décorés de pigment bleu, comme on en trouve dans le décor des vases d'albâtre ou du mobilier en bois, familiers à l'Égypte du Nouvel Empire. En revanche, de nombreux petits objets (perles, amulettes, jetons, éléments d'incrustation) fabriqués en « bleu égyptien » moulé et recuit nous sont parvenus. Outre les exemplaires de la présente étude citons, comme particulièrement notables, deux grandes perles décorées en creux de l'image d'un dieu et d'une déesse (Schaeffer, 1932, pl. V 3 et 4), des sceaux-cylindres (voir ci-dessous), ainsi que des amulettes en forme de chien, de grenouille etc. (Musée du Louvre). Les vases façonnés dans ce « bleu égyptien » sont rares à Ougarit : on en a pourtant un exemplaire qui provient de la « Ville Sud » (RS 23.646, Musée de Damas).

### Céramique en pâte argileuse à glaçure

Les fouilles à Ougarit entre 1978 et 1984 ont fourni deux fragments (n° 13 et 14) de vases en céramique à glaçure. Ces objets ont déjà fait l'objet d'une publication (Caubet, 1985). Pour plus de détails sur cette technique, on se reportera à des études récentes (Caubet, dans Yon et Caubet, 1985 ; Moorey, 1985). Rappelons qu'il s'agit de vases en pâte argileuse façonnée au tour. Ces deux fragments ont pu être analysés par A. Kaczmarczyk<sup>2</sup>. Sur la pâte a été appliquée une glaçure alcaline monochrome, de composition comparable à celle qui recouvre les objets de faïence. Pour en faciliter l'adhérence, un léger enduit de chaux est venu s'interposer sur la pâte et sous la glaçure. Cependant les différences de retrait à la cuisson ont produit en surface un fin réseau de craquelures.

### Verre

Les objets de verre d'Ougarit nous sont en général parvenus dans un mauvais état de conservation. On n'a pas encore pu en faire l'analyse en laboratoire. Dans l'Orient du II<sup>e</sup> millénaire, le verre était fabriqué à base de sable, de potasse ou de soude, et de chaux, cuits à 1400°. Selon la destination du matériau, on y ajoutait colorants, opacifiants ou décolorants, ainsi que des déchets de verre provenant de cuissons précédentes (Moorey, 1985, p. 214).

Les perles que nous présentons ont sans doute été formées par enroulement de la pâte à l'état visqueux autour d'une tige de métal protégée par une couche anti-adhésive (Vandiver, 1983, p. 342), puis taillées à froid. Le fragment de flacon n° 16 a été monté sur un noyau (à base d'argile) par enroulement de la pâte bleue encore visqueuse. Son décor jaune a été obtenu par incrustation de fines baguettes de verre de cette couleur, chauffées pour les rendre adhérentes (Harden, 1981 ; Barag, 1986).

---

2. Les échantillons de céramique argileuse ont été analysés grâce à la collaboration du Laboratoire archéométrique d'Oxford.



Figure 1 - Pectoral égyptien en faïence. Thèbes, XVIII<sup>e</sup> dynastie. L. 36,6 cm.

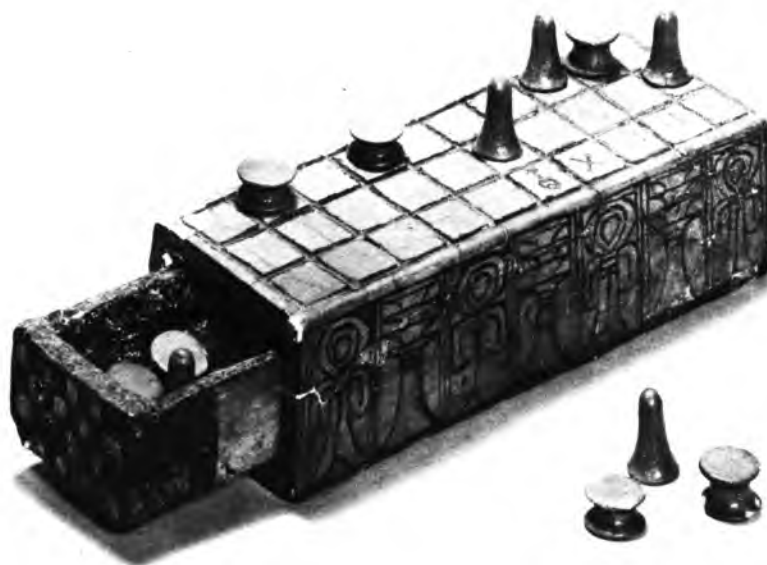


Figure 2 – Damier à coffret avec ses jetons. Égypte, XVIII<sup>e</sup> dynastie.

## LES OBJETS

Les *perles*, assez nombreuses, peuvent être classées en deux groupes, selon qu'elles sont symétriques (par rapport à leur section centrale) ou asymétriques.

– Les perles symétriques sont toutes des éléments de colliers. Elles peuvent être globulaires, soit simples (n° 3, 4, 23), soit godronnées et côtelées (n° 8, 20, 21, 27). Il s'agit là de formes très courantes en Syrie au Bronze Récent (pour des exemples provenant de Meskéné-Emar, voir Caubet, 1982, p. 129, fig. 2,2). Les perles cylindriques, plus ou moins allongées, peuvent être simples (n° 1, 10, 25), ou jumelées pour réunir deux rangées de perles (n° 9). Les perles lenticulaires, à percement longitudinal (n° 2, 24), sont plus difficiles à réussir (Caubet, 1982, fig. 2, 3, pour un exemplaire d'Emar). Elles sont bien représentées en bleu égyptien. La forme en olive (n° 22) est également très répandue à cette période hors d'Ougarit (Caubet, 1982, fig. 2,4–6)

– Parmi les perles asymétriques, on note l'abondance des perles coniques (ou boutons, ou fusaïoles), très fréquentes à Ougarit où elles existent dans des matières diverses, stéatite, ivoire (Gachet, 1984, p. 97 et suiv. ; pour des exemples de Kamid el-Loz, voir *Cat. expo.*, 1983, 23), aussi bien que faïence. Les formes en varient peu, cônes simples ou un peu renflés. Ces objets n'ont en général pas de décor. Les plus soignés portent cependant des cercles gravés et des lignes concentriques (pour les cônes de stéatite et d'ivoire), ou un décor moulé en relief, en forme de rosette, pour les perles en faïence, comme ici les n° 5 et 6. Ces dernières, en pâte siliceuse bleue, sont probablement des importations égyptiennes (sous réserve de contrôle par analyse de leur composition). La perle asymétrique en forme de pétale (n° 7) est comparable à des éléments de bordure de pectoral égyptien (Riefstahl, 1968, n° 32 : *Cat. expo.*, 1982, n° 307) : il s'agit probablement d'un reste de collier à rangs multiples, bordé de perles-pendentifs (*Fig. 1*). La perle n° 26 est remarquable pour sa grande taille. La perle en forme de « clou » n° 30, est peut-être un ornement d'oreille (voir *Cat. expo.*, 1982, n° 298-300 pour des parallèles égyptiens). On comparera la perle en forme de petite masse d'arme n° 31 aux exemples en faïence retrouvés parmi l'ensemble de masses d'armes votives consacrées dans la ziggourat de Tchoga Zambil (près de Suse en Iran), également datées du XIII<sup>e</sup> s. (Ghirshman, 1966, pl. LVII,6 et XC), ou à un objet d'Alalakh (Woolley, 1955, fig. 74, 7).

La *bague* en forme d'œil *oudja*, ou œil sacré d'Horus, n° 11, est une importation égyptienne, comme le montrent à la fois sa technique, son matériau et sa forme. Elle est moulée dans une pâte siliceuse gris-bleu (voir plus haut). L'objet est recouvert de deux glaçures : l'une, verdâtre, pour le fond, l'autre, blanche et incrustée dans la première pour la cornée de l'œil. En Égypte, des exemplaires de ce type de bague sont datés surtout des débuts de la XVIII<sup>e</sup> dynastie : ainsi au cimetière est de Deir el-Medineh (*Cat. expo.*, 1981, n° 234), de telles bagues datent de l'époque d'Hatchepsout et de Thoutmosis III (première moitié du XV<sup>e</sup> s.). Ces objets ont pu cependant rester en faveur jusque sous la XIX<sup>e</sup> dynastie, au XIII<sup>e</sup> s. (J.-L. de Cénival, communication orale). Ces bagues étaient fort courantes en Égypte (*Cat. expo.*, 1982, n° 346), où on rencontre quelques variantes dans la couleur des glaçures du fond, le blanc de l'œil pouvant être peint en blanc, comme dans notre exemplaire d'Ougarit, ou bien découpé à jour.

Le *jeton* conique n° 12 est peut-être un pion de jeu, qu'il faudrait alors associer à un damier. On ne peut qu'évoquer ici les damiers à coffret, bien attestés en Égypte (*Fig. 2*), et façonnés en bois, ivoire ou faïence (*Cat. expo.*, 1982, p. 263-270). Ces jeux étaient également connus au Levant, et Kamid el-Loz en a livré des exemplaires intacts avec leur série de jetons (*Cat. expo.*, 1983, n° 24 et 25).



Le fragment de *cuillère à fard* n° 32, un manche décoré d'une tête de canard, a été trouvé en surface. Il appartient à un type bien représenté, à Ougarit même, par trois exemplaires analogues provenant de tombes de la fin du Bronze Moyen (Schaeffer, 1938, pl. XXXII,2 ; l'un est au Musée de Damas : RS 18.311, les deux autres au Musée d'Alep). Le cuilleron était soutenu par une main, représentée en relief sous le fond. La glaçure est vert pâle, avec un décor noir (œil du canard, bord et intérieur du cuilleron). On rapprochera les objets d'Ougarit d'une cuillère semblable provenant du niveau VII d'Alalakh (Woolley, 1955, p. 297, 39/234) : si la forme est égyptisante, il s'agit pourtant probablement d'une production locale.

Le *bouton* n° 28 est sans doute un tenon de couvercle de petite boîte à fard ou à onguent. Il en existe des versions en ivoire et en albâtre. Parmi les boîtes d'ivoire, citons à Ougarit même, deux pyxides provenant d'une tombe de Minet el-Beida (Schaeffer, 1932, pl. VIII, fig. 2), et de nombreux exemples en Égypte (*Cat. expo.*, 1982, n° 261) ; pour l'albâtre, celles des tombes de Mari, datées des XIII-XII<sup>e</sup> s. (Parrot, 1937, pl. XV,1). A Ougarit, les boîtes en faïence sont le plus souvent fermées avec des couvercles pourvus de tenons horizontaux (deux objets, inédits, provenant de Minet el-Beida, tombe VI : Musée du Louvre AO 15729 et 15730).

Les *bouteilles* n° 13, 14 et 15, en faïence ou en céramique à glaçure, sont d'un type répandu au Levant et à Chypre à la fin du Bronze Récent (Caubet, 1985).

Les *flacons de verre*, comme le n° 16, sont rarement bien conservés à Ougarit, surtout dans l'habitat. Quelques-uns ont pu en revanche être récupérés dans des tombes, comme la tombe VI de Minet el-Beida (Schaeffer, 1949, p. 138-139, fig. 51,3, et p. 154-155, fig. 59,11), ou l'inhumation d'enfant dans une jarre sur l'acropole (Schaeffer, 1960, p. 135). Ils appartiennent à une catégorie de petits vases répandus depuis l'Égypte du Nouvel Empire jusqu'à Chypre et au Levant (Harden, 1981 ; Barag, 1976).

Les *cylindres* en faïence ou en fritte représentent un peu plus de la moitié des sceaux-cylindres découverts à Ras Shamra entre 1978 et 1984<sup>3</sup>. Cette proportion entre matières vitreuses et pierre semble être la même que pour l'ensemble des documents sigillographiques d'Ougarit mis au jour depuis 1929 (voir Schaeffer, 1983, qui, pour les pierres, se limite à la liste des objets en hématite ; les cylindres fabriqués dans d'autres roches sont actuellement en cours d'étude par P. Amiet). Les sceaux de faïence sont nettement plus nombreux que ceux de fritte bleue, ou « bleu égyptien ». Ces derniers apparaissent d'une qualité peut-être un peu plus soignée dans le décor. Schaeffer (1983, p. 165-168) signale des « ateliers », pièces dans lesquelles auraient été trouvés des groupes de sceaux de cette matière. En l'absence de déchets de fabrication, il est difficile d'acquérir une certitude sur la localisation précise de ces ateliers, mais il est vrai que l'existence de nombreux pains de pigment bleu égyptien à Ougarit constitue un argument en faveur d'une production locale, où les sceaux-cylindres pourraient avoir leur place à côté d'autres objets comme les perles ou les amulettes (Caubet et Kaczmarczyk, à paraître).

Les cylindres d'Ougarit, qu'ils soient en faïence ou en fritte bleue, s'intègrent dans un ensemble bien connu par son style schématique et répétitif, style qui s'est développé au Levant à partir de la glyptique dite mitanienne (Collon, 1982). L'usage d'un matériau de synthèse, le recours à un décor assez hâtivement tracé, correspondraient à l'apparition d'une production en série. Cependant, le mode d'obtention du décor de ces cylindres nous échappe encore : Schaeffer (1983, p. 73) le pensait « imprimé à l'aide d'une matrice dans le rou-

3. L'étude des cylindres des campagnes 1979-1984 a été confiée à D. Beyer, qui nous a aimablement in-

diqué des parallèles, et communiqué les observations qui sont à la base de la présente notice.

leau du cylindre encore malléable ». Pour sa part, D. Beyer se demande si certains éléments du décor n'étaient pas plutôt gravés sur l'ébauche du cylindre, elle-même moulée avant application de la glaçure.

Le cylindre n° 17 offre une composition divisée en deux parties, une moitié du champ étant occupée par un quadrillage. On trouve, à Ougarit même, d'autres exemples de cette organisation du décor (Schaeffer, 1983, RS 10.054, RS 23.11, RS 24.227). D. Beyer nous signale une frise de têtes humaines de profil, d'un style absolument identique, provenant de Bahrein. Le n° 29, avec sa frise d'antilopes couchées, perpendiculairement au sens de déroulement du cylindre, possède un parallèle très proche à Ougarit même (Schaeffer, 1983, RS 26.230). Le beau cylindre n° 33 en bleu égyptien, décoré de porteurs d'offrandes en longue robe séparés par un caprin ou une antilope, est étroitement apparenté à un autre sceau de même matière (Schaeffer, 1983, RS 25.178).

### OBSERVATIONS SUR LA RÉPARTITION

La répartition par *matériaux* (fritte, faïence ou verre) semble assez égale entre l'habitat et le sanctuaire. On remarquera cependant que la céramique à glaçure, qu'on avait jusqu'à présent surtout retrouvée dans des tombes (Caubet, 1985 ; Peltenburg, 1986), existe ici aussi dans les maisons, mais n'est pas représentée dans le matériel votif ; tel n'était pas le cas à Meskéné-Emar par exemple, où le sanctuaire M 2 possédait des bouteilles à glaçure. Le nombre total d'objets est cependant dans notre cas trop réduit pour qu'on puisse tenter d'en tirer des conclusions, par exemple pour supposer que ces objets étaient plus rares et plus précieux à Emar, donc susceptibles d'être offerts à une divinité, alors qu'ils auraient été plus fréquents à Ougarit, donc plus ordinaires, comme le montre la diffusion sur la côte (Caubet, 1985).

L'analyse de la répartition par *type d'objets* ne fait pas apparaître non plus de différence sensible entre l'habitat et le sanctuaire. Les perles sont spécialement nombreuses dans la zone du sanctuaire aux rhytons. Elles pouvaient faire partie du mobilier votif, comme en témoignent aussi bien les sources épigraphiques (Bottero, à propos des bijoux de la déesse de Qatna), que les trouvailles sur le terrain (Caubet, 1982, pour le temple M 2 d'Emar).

Les bouteilles de forme simple, n° 14, 15, 16, sont peut-être mieux représentées dans les maisons ; le fragment de pyxide n° 28, objet assez luxueux, relève du mobilier du sanctuaire, mais on en connaît d'autres exemples provenant de tombes d'Ougarit.

Les sceaux-cylindres sont peu nombreux ; ils proviennent surtout de l'habitat, les rares exemplaires de la zone du sanctuaire ayant été récupérés dans les niveaux de surface. Ce n'est pas le lieu ici d'étudier le rapport entre les sceaux-cylindres effectivement mis au jour et la nature des empreintes de sceaux sur les tablettes cunéiformes, d'un style en général bien différent. Les cylindres de faïence et de fritte ne semblent pas avoir été utilisés pour sceller des tablettes, pas plus à Ougarit que, par exemple, à Alalakh (Collon, 1975) ou à Emar (D. Beyer, communication orale). On peut sérieusement se demander si ce groupe de sceaux en faïence ou en fritte, groupe qui était largement répandu au Levant à cette période, servait vraiment d'instrument de l'administration. En raison de leur matière, colorée et chatoyante (du moins à l'origine), ne s'agissait-il pas tout aussi bien de parures ou d'amulettes, donc d'objets strictement personnels ?

\* \*

\*

Les objets en matière vitreuse découverts à Ras Shamra depuis 1978 peuvent paraître modestes : cette impression s'explique par leurs conditions de trouvaille. Habitat et sanctuaire aux rhytons ont été détruits en même temps que le reste de la ville, probablement après pillage, et les matériaux fragiles ont évidemment beaucoup souffert. À l'inverse, les « beaux objets » de faïence d'Ougarit, découverts précédemment, l'avaient été soit dans des tombes, soit dans des « cachettes » où ils avaient été à l'abri. Tels quels, ces vestiges sont pourtant fertiles en informations. Ils représentent bien l'ensemble des techniques normalement présentes à Ougarit : faïence à pâte siliceuse claire ou bleue (Variante D), céramique argileuse à glaçure, fritte ou bleu égyptien, verre. Le nombre assez élevé d'objets en bleu égyptien renforce l'impression d'une production locale, suggérée par les trouvailles de pains de pigment brut en divers endroits de la ville.

Les différents types d'objets que l'on rencontre habituellement dans le mobilier d'Ougarit, tel qu'il nous apparaît à la lumière des découvertes faites depuis 1929, sont bien représentés dans notre échantillon. Les perles sont, bien sûr, les plus nombreuses, et témoignent de l'existence de colliers ou de bracelets composites, aujourd'hui disparus. Les objets de toilette ou de parure, les éléments de jeux, sont également présents.

Quant à l'éventail des décors, ou des « styles » tels qu'on les reconnaît traditionnellement au Levant (Peltenburg, 1972), il est assez complet : un objet égyptisant décoré en noir sur bleu (n° 31, « style égyptien ou égyptisant »), un fragment polychrome (n° 16, « style du Levant »), et un objet à glaçure incrusté (n° 11, importé).

L'échantillon que nous venons d'étudier est aussi un bon exemple de la répartition chronologique des objets en matière vitreuse à Ougarit. Le manche n° 32 confirme la présence de production locale dès la fin du Bronze Moyen ; il s'agit d'une trouvaille de surface, probablement un rebut de niveaux plus anciens. Les autres numéros de notre catalogue appartiennent tous, en revanche, à la dernière phase d'occupation de la ville, peu avant sa destruction au début du XII<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Ce catalogue permet enfin de situer l'artisanat d'Ougarit par rapport à l'ensemble des productions du Proche Orient et de l'Égée. Les analogies avec le domaine égéen et mycénien demeurent exceptionnelles, et en tous cas absentes de notre échantillon (voir Caubet, 1982 b). En revanche, une partie du *corpus* des objets de matière vitreuse semble commun à Ougarit et à la région du Moyen-Euphrate – telles les bouteilles en céramique glaçurée n° 13 et 14 –, cependant que certaines productions, bien attestées sur l'Euphrate et en Mésopotamie – comme les bols à décor linéaire polychrome (Caubet, 1982, fig. p. 112) – sont absentes de la côte. On en retire l'impression que le littoral syrien, et Ougarit, exportaient vers l'Euphrate ou que leur influence stylistique s'exerçait sur cette zone, mais que, en sens inverse, les produits venus de Mésopotamie, exportés (ou imités) sur l'Euphrate, ne semblent pas avoir trouvé le chemin d'Ougarit.

La bague n° 11, d'importation égyptienne, et probablement les perles à rosette n° 5 et 6, viennent rappeler l'importance des modèles égyptiens à Ougarit, même si, à part ceux-là, la plupart des objets sont, comme nous le pensons, de fabrication locale. Les meilleures comparaisons stylistiques se trouvent aisément dans l'Égypte du Nouvel Empire, non seulement pour des raisons statistiques, explicables par l'abondance et l'excellent état de conservation du matériel de la vie quotidienne dans les ruines d'Égypte, qui en fournissent un inépuisable catalogue. Mais c'est aussi parce que la culture égyptienne, dans ses modes et peut-être sa pensée, a trouvé un terrain d'élection au Levant durant le Bronze Récent, et tout particulièrement à Ougarit.

Musée du Louvre, Paris,  
et ER 309, C.N.R.S., Lyon.

## CATALOGUE

## CHANTIER A (HABITAT)

## Perles, boutons, fusaiöles

1 = 80.3 [A 1 c/1]

Perle cylindrique annulaire. Faïence, pâte siliceuse blanche, moulée, glaçure turquoise. H. 0,8 ;  $\varnothing$  1,4 cm.



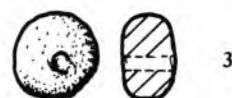
2 = 80.261 [Pièce 1064]

Perle lenticulaire. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 0,3 ;  $\varnothing$  1,3 cm.



3 = 80.307 [Pièce 1046]

Perle globulaire. Verre décoloré. H. 0,8 ;  $\varnothing$  1,2 cm.



4 = 80.311 [Tombe 1068]

Perle globulaire. Verre noirâtre. H. 0,7 ;  $\varnothing$  1 cm.



5 = 81.560 [Pièce 1221]

Perle ou bouton conique. Faïence, pâte siliceuse bleu-gris, moulée, glaçure bleu-gris. Décor moulé : rosette. H. 0,5 ;  $\varnothing$  1,7 cm.



6 = 81.598 [Pièce 1206]

Perle ou bouton conique. Même technique et même décor que le précédent. H. 0,5 ;  $\varnothing$  1,7 cm.



7 = 81.631 [Pièce 1222]

Perle pendentif ovale, trou de suspension transversal. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 1,4 ;  $\varnothing$  2.

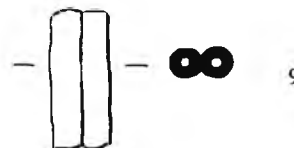


8 = 81.3023 [Pièce 1215]

Perle globulaire côtelée. Verre vert. H. 0,8 ;  $\varnothing$  1,1 cm.

9 = 81.3280 [Pièce 1215]

Perle cylindrique double. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 1,8 ;  $\varnothing$  0,8 cm.



10 = 84.109 [B 1 B/1]

Perle cylindrique. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 0,8 ;  $\varnothing$  0,8 cm.



### Bague

11 = 84.106 [B 1 b/1]

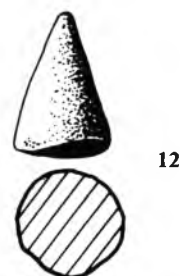
Bague en forme d'œil *oudja*. Faïence, pâte siliceuse gris-bleu, moulée, glaçure gris verdâtre, incrustation de glaçure blanche dans le blanc de l'œil. H. 0,9 ;  $\varnothing$  2.



### Jeton

12 = 81.647 [A 2 a/4]

Jeton conique. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 1,8 ;  $\varnothing$  1,4 cm.



### Récipients

13 = 81.63 [A 1 b/2]

Col de bouteille. Céramique tournée en pâte argileuse, à glaçure extérieure vert pâle.  $\varnothing$  lèvre 4,3 cm.

*Publ.* Caubet, 1985, n° 16



14 = 81.117+206 [Pièce 1049]

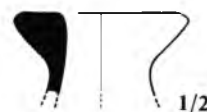
Base annulaire de bouteille. Céramique tournée en pâte argileuse, à glaçure extérieure vert pâle.  $\varnothing$  base 4,7 cm.

*Publ.* Caubet, 1985, n° 17.

13

15 = 81.142 [Pièce 1088-1265]

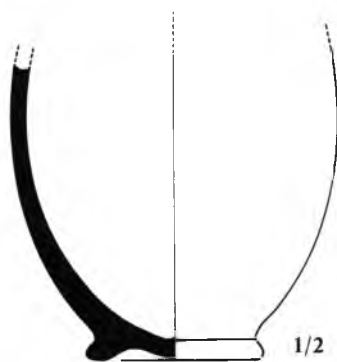
Col de bouteille, lèvre évasée. Faïence, pâte siliceuse blanche moulée, glaçure extérieure vert pâle.  $\varnothing$  lèvre 4,6 cm.



15

16 = 81.611 [A 2 a/3]

Panse de flacon. Verre monté sur noyau, fond bleu, décor de filets horizontaux jaunes.  $\varnothing$  3 cm.



14

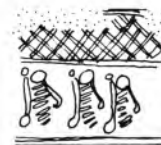


16

### Sceaux-cylindres

**17 = 79.RS.11 [Pièce 1045]**

Sceau-cylindre moulé. Faïence, pâte siliceuse blanchâtre moulée, glaçure vert pâle. Décor en creux sur deux registres : en haut quadrillage, en bas frises de têtes de profil. H. 1,9 ;  $\varnothing$  0,9 cm.



17



17

**18 = 79/14 [Pièce 1042]**

Sceau-cylindre moulé. Faïence, pâte siliceuse blanchâtre, moulée, traces de glaçure. Décor de quadrillage. H. 1,3 ;  $\varnothing$  0,7 cm.



18

**19 = 80/316 [Pièce 1062]**

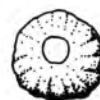
Fragments écrasés de sceau-cylindre ? Faïence, pâte siliceuse blanchâtre, moulée, traces de glaçure jaunâtre. Décor en creux. H. restituée 2 cm environ.

### CHANTIER D (zone du sanctuaire)

### Perles, boutons, fusaïoles

**20 = 79.5071 [D 2 a/3]**

Perle globulaire aplatie, côtelée. Faïence, pâte siliceuse blanche, moulée, traces de glaçure bleu pâle, bulles. H. 0,8 ;  $\varnothing$  1,2.



20



21

**21 = 79.5299 [D 2 b/1]**

Perle globulaire côtelée. Faïence, pâte siliceuse blanchâtre, moulée, glaçure turquoise. H. 1 ;  $\varnothing$  1,5 cm.



**22 = 79.5617 [D 1 b/4]**

Perle en forme d'olive allongée. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 1,6 ;  $\varnothing$  0,6 cm.



22

**23** = 80.5151 [D 1 b/3]

Perle globulaire. Verre décoloré. H. 0,7 ;  $\varnothing$  0,9 cm.



23

**24** = 81.5010 [Pièce 79]

Perle lenticulaire. Fritte moulée « bleu égyptien ».  $\varnothing$  1,5.



24

**25** = 83.5227 [Pièce 78]

Perle cylindrique. Verre jaunâtre. H. 0,6 ;  $\varnothing$  1,3 cm.

**26** = 83.5232 [Pièce 77]

Perle biconique asymétrique. Verre bleu pâle. H. 1,9 ;  $\varnothing$  2,3 cm.



26

**27** = 83.5235 [Pièce 77]

Perle globulaire aplatie, côtelée. Faïence, pâte siliceuse blanche, moulée, glaçure bleu turquoise. H. 0,8 ;  $\varnothing$  1,3 cm.



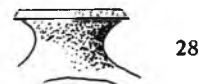
27



### Récipient

**28** = 83.5269 [D 1 a/3]

Bouton de couvercle en forme de bobine. Faïence, pâte siliceuse beige verdâtre, moulée, glaçure vert pâle et traces de glaçure noire. H. cons. 1,1 ;  $\varnothing$  1,4 cm.



28

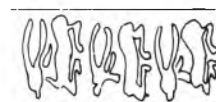
### Sceau-cylindre

**29** = 80.5002 (RS.67) [D 2 b/3]

Sceau-cylindre. Faïence, pâte siliceuse blanche, moulée, traces de glaçure. Décor : frise d'antilopes couchées, perpendiculairement au sens du déroulement du cylindre. H. 1,8 ;  $\varnothing$  0,9 cm.



29



## SURFACE

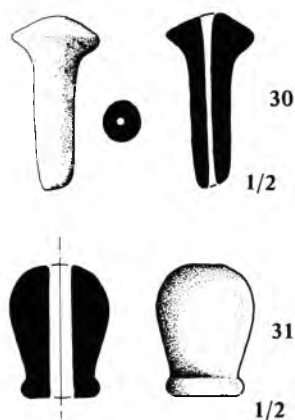
## Perles

30 = 83.103

Perle en forme de clou à tête conique. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 4,6 ;  $\varnothing$  2,4 cm.

31 = 83.104

Perle (?) en forme de masse d'arme ovoïde, avec un bourrelet à la base. Fritte moulée « bleu égyptien ». H. 3,5 ;  $\varnothing$  2,5 cm.



## Récipient

32 = 83.105

Cuillère à fard (fragment.), dont le manche est en forme de tête de canard repliée. Faïence, pâte siliceuse beige, moulée, glaçure vert pâle et noir. Décor peint : cercles noirs autour des yeux ; décor plastique : yeux et narines en creux. H. 2,1 ; long. cons. 3 cm.



## Sceau-cylindre

33 = 79.RS.10 [Surface : Tranchée Ville sud]

Sceau-cylindre. Fritte moulée « bleu égyptien ». Décor : deux personnages debout passant à droite, en longue robe et coiffe ronde ; l'un tient un objet circulaire, l'autre maîtrise un caprin ou une antilope. H. 2,2 ;  $\varnothing$  0,8 cm.



Les dessins sont de J. Chevalier, J.-P. Lange, et M. Maqdisi. Ils sont reproduits à l'échelle 1/1, sauf en ce qui concerne les numéros 13-15, et 30-31, à l'échelle 1/2.

## RÉPARTITION PAR MATÉRIAU

– Faïence (pâte siliceuse à glaçure) : n°1, 5, 6, 11, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 27, 28, 29, 32.

– Fritte (bleu égyptien) : 2, 7, 9, 10, 12, 22, 24, 30, 31, 33.

– Céramique à glaçure : 13, 14.

– Verre : 3, 4, 8, 16, 23, 25, 26.

Sauf le n°32, que nous proposons de dater de la fin du Bronze Moyen, tous les objets peuvent être attribués au Bronze Récent final.



## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BARAG (D.), 1985, *Catalogue of Western Asiatic Glass in the British Museum*, I, Londres.
- BOTTERO (J.), 1949, « Les inventaires de Qatna », *Revue d'Assyriologie* 43, p. 1-40.
- Cat. expo., 1981 : *Un siècle de fouilles en Égypte 1880-1980*, IFAO – Musée du Louvre, Palais de Tokyo, Paris.
- Cat. expo., 1982 : *Egypt's Golden Age. The Art of Living in the New Kingdom 1558-1085 BC.*, Museum of Fine Arts, Boston.
- Cat. expo., 1983 : *Frühe Phöniker im Libanon. 20 Jahre deutsche Ausgrabungen in Kamid el-Loz*, Mayence.
- CAUBET (A.), 1982, « Faïence et verre. Objets de parure », in D. Beyer éditeur, *A l'occasion d'une exposition. Meskéné-Emar. Dix ans de travaux 1972-1982*, Paris.
- CAUBET (A.), 1982 b, « Ras Shamra et la Crète », *La Syrie au Bronze récent. Cinquantenaire d'Ougarit Ras Shamra*, Paris, p. 17-22.
- CAUBET (A.), 1985, « Poterie tournée à glaçure au Bronze Récent : Chypre et Syrie », *De l'Indus aux Balkans, Recueil Jean Deshayes*, Paris, p. 191-198.
- CAUBET (A.), KARAGEORGHIS (V.) et YON (M.), 1981, *Les Antiquités de Chypre au Musée du Louvre. Age du Bronze*, Paris.
- CAUBET (A.) et KACZMARCZYK (A.), à paraître, « Bronze Age Faience from Ras Shamra (Ugarit) », *Acts of the Symposium on Ancient Vitreous Materials 1984*, British Museum Occasional Papers, Londres.
- COLLON (D.), 1975, *The Seal Impressions from Tell Atchana / Alalakh*, AOAT 27.
- COLLON (D.), 1982, *The Alalakh Cylinder Seals*. British Archaeological Reports, International Series 132, Oxford.
- COONEY (J.D.), 1976, *Catalogue of Egyptian Antiquities in the British Museum*, IV, Glass, Londres.
- GHIRSHMAN (R.) et alii, 1966, *Tchoga Zanbil (Dur Untash)*, I, *La Ziggurat*. Mémoires de la Délégation Archéologique en Iran, 39, Paris.
- HARDEN (D.B.), 1981, *Catalogue of Greek and Roman Glass in the British Museum*, Londres.
- KACZMARCZYK (A.), 1985, « The Sources of Cobalt in Ancient Egyptian Pigments », *Proceedings of the 1984 Symposium Archaeometry*, Smithsonian Institution Press, Washington.
- KACZMARCZYK (A.) et HEDGES (R.E.M.), 1983, *Ancient Egyptian Faience*, Warminster.
- LUCAS (A.), 1962, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, rev. by J. Harris, Londres.
- MOOREY (P.R.S.), 1985, *Materials and Manufacture in Ancient Mesopotamia. The Evidence of Archaeology and Art. Metals and Metalwork, Glazed Materials and Glass*, British Archaeological Reports, International Series 237, Oxford.
- PARROT (A.), 1937, « Les fouilles de Mari. Troisième campagne (hiver 1935-36) », *Syria* 18, p. 54-84.
- PELTENBURG (E.J.), 1972, « On the Classification of Faience Vases from Late Bronze Age Cyprus », [*Praktika tou Protou Diethnou Kyprologikou Synedriou A*], Nicosie, p. 129-136.
- PELTENBURG (E.J.), 1986, « Glazed Vessels from Bronze and Iron Age Kition », in V. KARAGEORGHIS et alii, *Excavations at Kition*, V, Nicosie.
- RIEFSTAHL (E.), 1968, *Ancient Egyptian Glass and Glazes in the Brooklyn Museum*, New York.
- SAGONA (C.), 1980, « Middle Bronze Age Vessels from Palestine », *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins* 96, p. 101-120.
- SCHAEFFER (C.), 1932, « Les fouilles de Minet el Beida et de Ras Shamra. Troisième campagne », *Syria* 13, p. 1-27.
- SCHAEFFER (C.), 1938, « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Neuvième campagne », *Syria* 19, p. 193-255.
- SCHAEFFER (C.), 1949, *Ugaritica*, II, Paris.
- SCHAEFFER (C.), 1960, « Résumé de la XXII<sup>e</sup> campagne de fouille à Ras Shamra-Ugarit, 1959 », *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* X, p. 133-158.
- SCHAEFFER (C.), 1983, *Les cylindres-sceaux de Ras Shamra-Ugarit et d'Enkomi-Alasia*, Paris.
- TITE (M.S.), BIMSON (M.) et COWELL (M.R.), 1984, « Technological Examination of Egyptian Blue », *Archaeological Chemistry III, Advances in Chemistry Series 205*, American Chemical Society, Washington, p. 215-242.
- VANDIVER (P.), 1983, « Glass Technology in the Mid-second Millennium BC Hurrian Site of Nuzi », *Journal of Glass Studies* 25, p. 239 et suiv..
- WOOLLEY (Sir L.), 1955, *Alalakh*, Oxford.
- YON (M.) et CAUBET (A.), 1985, *Kition-Bamboula*, III, *Le sondage LN 13 (Bronze Récent et Géométrie I)*, Paris.

## LES RHYTONS DU SANCTUAIRE

Marguerite YON

Le nom de « sanctuaire aux rhytons », ou de « temple aux rhytons »<sup>1</sup>, que nous avons donné dès les premières campagnes au lieu de culte reconnu dans la fouille au centre du tell, ne doit être compris que comme un terme commode. En effet les rhytons coniques trouvés à proximité ne sont pas l'apanage exclusif de cet ensemble religieux, et bien d'autres ont été découverts par le passé en d'autres points de la ville, qu'ils soient en céramique, en faïence ou même en métal précieux, signalant des lieux sacrés ; au reste, aucun n'a été trouvé précisément dans la salle 36, cœur du sanctuaire (à vrai dire, on n'y a pas retrouvé non plus beaucoup d'autres choses !). Mais aucune inscription n'est là pour nous indiquer à quelle divinité pouvait être consacré ce lieu, les aménagements sont trop mal conservés et peu parlants, l'iconographie est trop rare pour nous apporter des précisions. Bref, après les pillages qui avaient fait disparaître tout objet précieux, il ne nous restait comme éléments caractéristiques, avec un « support cultuel » en terre cuite portant l'image du roi-prêtre (Fig. 5), que des débris du mobilier destiné au déroulement des cérémonies, parmi lesquels les rhytons coniques constituaient la série la plus caractéristique.

Je ne veux pas revenir ici sur les arguments d'ordre architectural qui ont étayé l'interprétation de la pièce 36 comme le centre d'un établissement religieux<sup>2</sup>. En revanche, il n'était pas sans intérêt, en présentant le sanctuaire lui-même, de s'attacher à cette série spécifique du mobilier de culte, dont la fouille de 1978 à 1984 a donné une quinzaine d'exemplaires, tous trouvés dans un périmètre restreint autour du sanctuaire ; même si certains sont réduits à peu de choses, les objets que nous évoquons ici représentent autant d'ustensiles différents, dispersés après le pillage et l'abandon du sanctuaire. D'abord, cette série contribue à augmenter le *Corpus* de ces rhytons trouvés au Levant, et dont une forte proportion relève des séries mycéniennes. D'autre part, leur étude permet de voir de quelle manière la dispersion topographique d'une série caractéristique peut ou non servir d'argument pour aider à interpréter un ensemble architectural : en l'occurrence si des instruments de culte permettent de reconnaître un bâtiment religieux<sup>3</sup>.

1. Voir *supra* l'article de J. Mallet. L'interprétation comme lieu sacré a été proposée dès 1980 : cf. M. Yon, « Ras Shamra 1979 », *La Syrie au Bronze Récent*, 1982, p. 15 ; rapport dans *Syria* 59, 1982, p. 189.

2. Cf. M. Yon, « Sanctuaires à Ougarit », *Temples et sanctuaires*, 1984, p. 47-51.

3. Une étude d'ensemble sur ce problème a été entreprise pour Ougarit par M. Kritikos. Au demeurant,

la fonction de tels objets comme mobilier de culte est considérée comme acquise : voir par exemple R. Koehl, « The function of Aegean Bronze Age Rhyta », *Sanctuaries and cults in the Aegean Bronze Age, Athens 1980*, Athènes, 1981, p. 179-187 ; cf. aussi M. Yon, « Instruments de culte en Méditerranée orientale », *Acts Symposium 'Cyprus between East and West', Nicosia 1985*, 1986, p. 275-278. Pour le support cultuel (ici, *fi.* 5), voir M. Yon, « Baal et le roi », *De l'Indus aux Balkans, Recueil J. Deshayes*, 1985, p. 183.

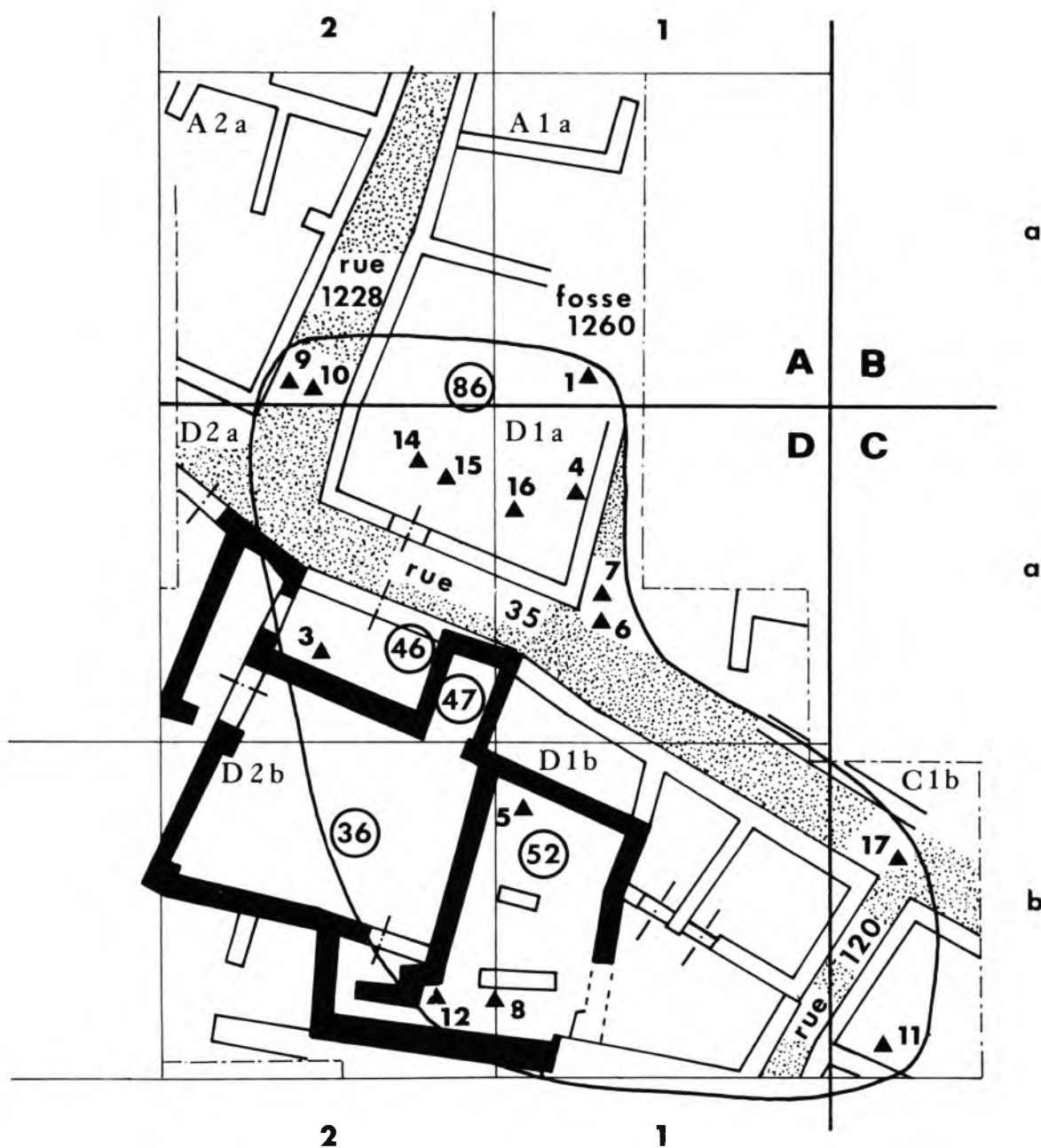


Figure 1 – Aire de dispersion des rhytons (complets ou fragmentaires) trouvés à proximité du « sanctuaire aux rhytons ».

[On a exclu de ce schéma le n°13, trouvé à plus de 30 m au nord, dans une maison sans communication avec cette zone, et le n° 2 trouvé dans la « Tranchée sud » à 50 m vers l'est]

En huit années de fouille, plusieurs milliers d'objets ou de tessons ont été mis au jour dans le chantier exploré depuis 1978 et sont passés dans nos mains, et beaucoup ont été enregistrés après un premier tri. Parmi eux, plus de 1500 ont mérité en outre pour des raisons diverses d'être particulièrement étudiés, voire dessinés ou photographiés. Or cet inventaire de 1978 à 1986, pour la totalité des chantiers, comprend en tout 17 rhytons coniques (nous avons essayé de regrouper les fragments qui pouvaient provenir d'un même objet, et de repérer ceux qui, selon des critères de forme ou de matière, constituent des objets différents) : c'est peu de chose dans l'absolu, on verra que ce n'est pas négligeable si l'on considère leur lieu de trouvaille et le contexte archéologique.

Sur ces 17 objets, l'un (n° 2) a été trouvé au bord de la « Tranchée Ville sud », à une cinquantaine de mètres à l'est ; un autre (n° 13) dans les déblais d'une des maisons situées au nord de l'îlot, à plus de 30 m de la rue 35. C'est pourquoi nous les avons exclus, sinon du *Corpus*, du moins de l'ensemble qui relève d'une même aire de dispersion autour du sanctuaire. Il reste donc 15 objets dont *aucun* n'a été trouvé à plus d'une dizaine de mètres d'une des limites du sanctuaire : rappelons que celui-ci comprend au moins, dans son dernier état, la salle 36, l'entrée 46 avec le couloir 45, la sacristie 47, et les annexes 52-77-78, avec le passage 55 ( voir *supra*, Mallet, *pl.* 2). Le schéma de leur aire de dispersion fait apparaître un centre de gravité situé dans la rue 35, au nord de la petite pièce 47 (*fig. 1*).

Une telle interprétation graphique, déjà très parlante par elle-même, ne doit naturellement être considérée que comme une indication, qu'il faut corriger et compléter par les données de l'archéologie, et par les impératifs de la réalité architecturale. Même si nous avons essayé de prendre en compte la totalité des fragments découverts dans la zone fouillée, il faut penser que d'autres ont pu nous échapper, soit à cause de leur état trop fragmentaire qui ne permettait pas de les reconnaître, soit en raison de l'avancement différent de la fouille selon les points du chantier ; et d'autre part, l'extension de la fouille en surface n'est pas encore suffisante pour que l'on puisse être sûr d'avoir exploré toute l'aire possible de dispersion provenant de ce sanctuaire. Aussi doit-on considérer cette série comme un échantillonnage dû d'abord au hasard de la conservation dans le sol, et ensuite à celui du développement de nos propres travaux.

Une fois cette précaution prise, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que 15 objets sur des milliers soient des fragments de rhytons qui proviennent d'une aire peu étendue par rapport à la surface fouillée. On a vu d'autre part qu'aucun n'avait été trouvé dans le sanctuaire lui-même, c'est-à-dire en 36 et 47 ; mais ces deux pièces avaient été entièrement pillées, et les sols ont livré très peu de choses, sinon les deux objets importants que sont un petit trépied de bronze et une pyxide en ivoire très endommagée<sup>4</sup>. Quatre rhytons proviennent des annexes du sanctuaire : le n° 3 dans le hall d'entrée sur la rue 35, les n° 5, 8 et 12 dans les pièces situées immédiatement à l'est. Cinq se trouvaient dans les déblais des rues : les n° 9 et 10 au bas de la ruelle 1228, les n° 7 et 8 au bord nord de la rue 35, le n° 17 dans la rue 35 au débouché de la rue 120. Cinq avaient été jetés dans l'« espace » 86 (jardin, terrain vague ou cour ?) qui, dans la dernière phase, s'ouvrait en face de l'entrée du sanctuaire : 1, 4, 14, 15 et 16. Enfin un dernier gisait contre un mur au delà de la petite rue 120. Tous ont été découverts soit dans les terres de surface, soit dans le niveau le plus récent, celui de l'abandon de la ville à la fin du Bronze Récent : même si dans la plupart des cas, ces objets ont dû être fabriqués plus tôt, sans doute au début ou dans le courant du XIII<sup>e</sup> s. (forte proportion de Mycénien III B), il est clair qu'ils sont restés en fonction jusqu'à la fin de l'activité du sanctuaire.

4. Voir *supra* l'article de J. Mallet, p. 224.

On est donc fondé à considérer que tous ces objets, sans intérêt marchand pour les pilards, ont été jetés lorsque la ville a été prise et ravagée vers 1200. Il est notable en particulier qu'une dizaine sur les quinze se trouvent en D 2 a et D 1 a, dans des rues ou des espaces ouverts, directement accessibles depuis l'entrée 46 qui commande la salle du sanctuaire lui-même.

Outre leur rôle de critères archéologiques par leur lien avec le bâtiment sacré, ils portent par leur nature même le signe d'une assimilation des techniques et des procédés rituels. Sans m'attarder ici sur le rôle fonctionnel de tels instruments dans les rites de libations, je voudrais rappeler cependant que le type, d'origine crétoise (que ce soit le modèle strictement conique ou la variante à col avec corps ovoïde), a été diffusé au Levant par les fabricants ou les négociants des céramiques « mycéniennes »<sup>5</sup>, et ce n'est pas un hasard si le *Corpus* des 17 objets présentés ici comprend 11 rhytons mycéniens et 1 minoen ; quant au rhyton de pierre (n° 17), il rappelle les nombreux exemples trouvés en Crète. Mais un autre élément paraît tout aussi important, c'est qu'un tel instrument a été complètement adopté et assimilé par les Orientaux qui en avaient généralisé l'usage chez eux, au point que des potiers en fabriquaient selon leur propre technique : outre le fragment de fabrique chypriote, qui pose un problème particulier<sup>6</sup>, on notera deux rhytons syriens en fabrique ordinaire, et un autre décoré d'oiseaux ; ils témoignent de l'appropriation d'un modèle étranger pour accomplir ce qui tient au plus profond de la personnalité d'une société, les rites des cérémonies religieuses. Aucun de ceux que nous avons trouvés n'est fait de matière précieuse, et leur relative banalité témoigne aussi de la normalité de leur emploi<sup>7</sup>.

Ainsi, bien qu'il s'agisse de restes assez modestes par leur quantité, et pour la plupart de débris peu spectaculaires, ils n'en portent pas moins par leur existence même une signification à la fois topographique et culturelle.

### CORPUS DES RHYTONS CONIQUES

Il s'agit essentiellement, du moins lorsque la forme entière est reconnaissable, de rhytons strictement coniques : c'est le cas en particulier des rhytons mycéniens et minoen, ainsi que du rhyton syrien en céramique peinte ; plusieurs exemplaires relèvent en revanche du type muni d'un petit col resserré, qui donne à la panse conique une forme ovoïde étirée : on classe ainsi au moins un rhyton syrien sans décor (le deuxième est trop incomplet), et sans doute également le fragment chypriote dont la forme entière paraît pouvoir être restituée d'après des objets identiques de la même série, trouvés à Ugarit. Mais dans tous les cas, la structure est la même, permettant un type de fonctionnement semblable<sup>8</sup> : il s'agit donc bien d'une série homogène d'instruments de culte.

#### MYCÉNIENS (III B)

1 = 78/63+101 [A 1 a/4, fosse 1260].

Fragments de corps. Pâte chamois, peinture noire. Décor de bandes horizontales. H. cons. 28 (fig. 2 et 4).

2 = 79/3072 [C 3 f/4, Tranchée ville sud].

Fragment de corps. Pâte beige rose, peinture brun rouge. Décor de bandes horizontales. H. cons. 8 (fig. 2).

5. A. Furumark, *Mycenaean Pottery*, 1940, p. 618, 199 (forme 54).

6. Cf. M. Yon, « Rhytons chypriotes à Ugarit », *RDAC*, 1980, p. 79, pl. XIII : une petite série provient d'Ugarit, mais bien qu'il s'agisse d'une fabrique chypriote caractéristique, aucun site de Chypre ne paraît en avoir fourni.

7. Alors qu'on en a trouvé ailleurs sur le site (rhyton en argent, par exemple).

8. La forme même du rhyton conique est liée sans doute, à l'origine, à celle d'une corne ; sur ce type d'objet et ses antécédents minoens, voir R. Koehl, *loc. cit* (ci-dessus n. 3), M. Yon, *loc. cit.* (ci-dessus n. 3 et 6), et naturellement A. Furumark (n. 5).

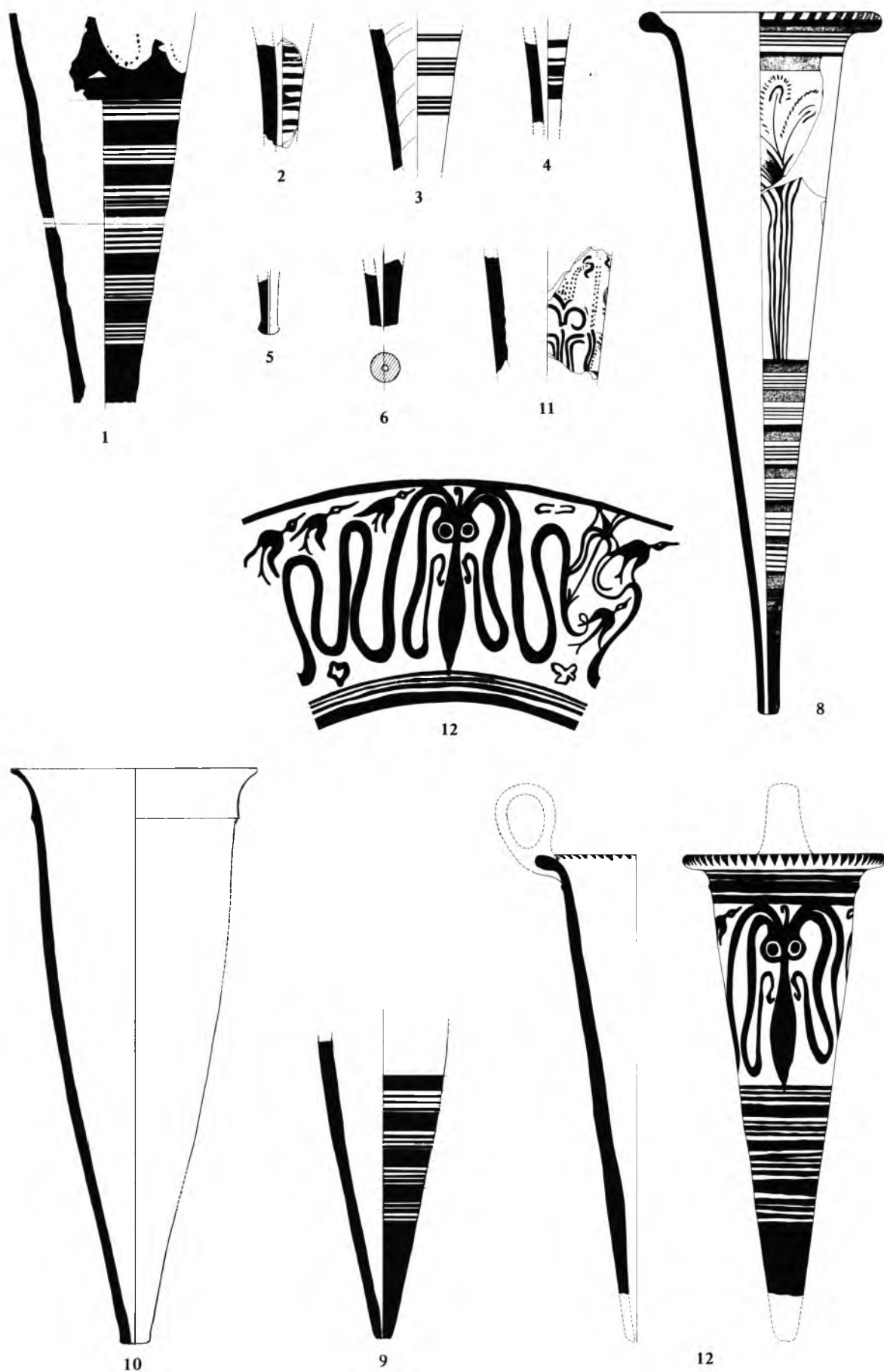


Figure 2 – Rhytons mycéniens et minoen. Éch. 1/4.

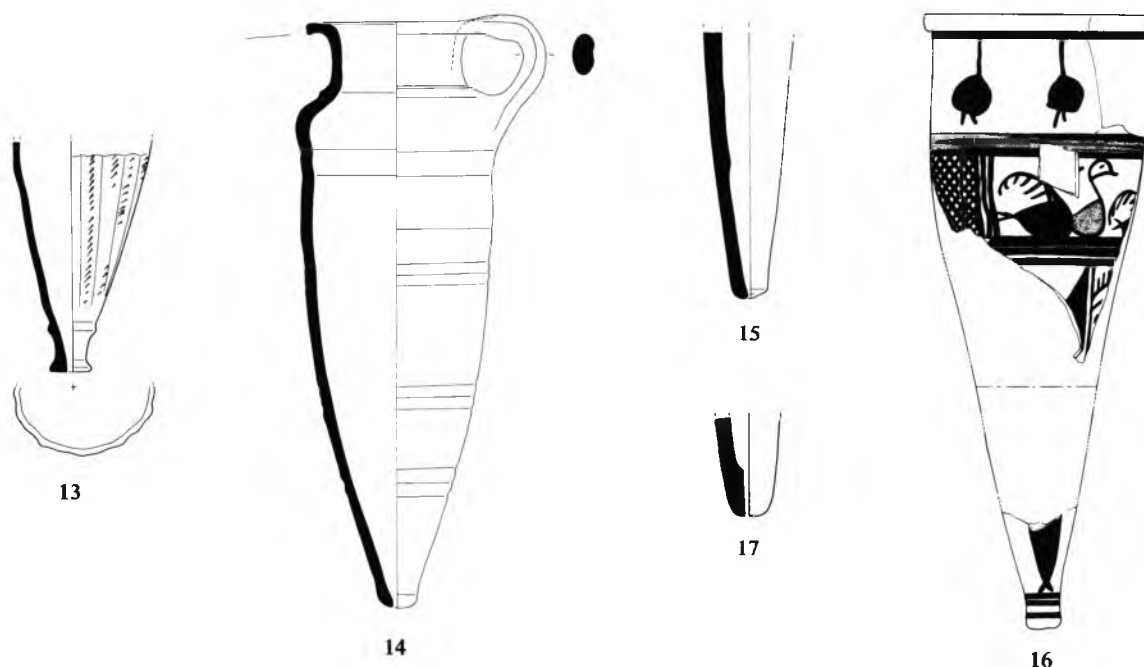


Figure 3 – Rhytons syriens et chypriote, et rhyton de pierre. Éch. 1/4.

**3** = 79/5590 [D 2 a/3-4, niveau supérieur dans l'entrée 46].

Fragment de corps. Pâte rouge, peinture rouge. Décor de lignes horizontales. H. cons. 10,5 (fig. 2).

**4** = 79/5733 [D 1 a/1, pièce 86, niveau supérieur, altitude 20,90 m].

Partie inférieure. Pâte rose, peinture brun-rouge. Décor de bandes horizontales. H. cons. 6,5 (fig. 2).

**5** = 79/5776 [D 1 b/1, pièce 52, niveau de surface, entre 21,69 et 21,10 m d'altitude].

Partie inférieure. Pâte beige, peinture brune effacée. H. cons. 4,5 (fig. 2).

**6** = 79/5829 [D 1 a/4, angle de la rue 35 et de l'espace 41, environ 20,80 m d'altitude].

Partie inférieure. Pâte chamois. H. cons. 5 (fig. 2).

**7** = 79/5880 [D 1 a/1, rue 35].

Fragment de corps. Pâte beige fine, peinture brune. Décor de bandes horizontales. H. cons. 7.

**8** = 80/5091(RS-49) [D 1 b/4-D 2 b/3, pièce 78, environ 20,45 m d'altitude].

Rhyton presque complet (il manque l'anse). Pâte chamois, surface polie, peinture noire à orange. Décor de bandes horizontales, et bandes de fleurs de papyrus à longues tiges (cf. Furumark, motif 18). H. 49 (fig. 2 et 4).

**Publ.** Rapport Syria 59, 1982, p. 190, fig. 12 b ; cf. M.Yon, *Dictionnaire de céramique...*, 1981, s.v. tesson, p. 232, fig. 416. Voir *supra* l'étude de J. Mallet.

**9** = 81/1060 [A 2 a/3, sud de la rue 1228].

Partie inférieure. Pâte rouge orangée, friable et fine, traces de peinture noire. H. cons. 21 (fig. 2).

**10** = 81/1061-1063 [A 2 a/3, sud de la rue 1228].

Fragments d'un rhyton (profil presque complet). Pâte orange, peinture brun-rouge très effacée. Décor de bandes horizontales. H. restituée 40 (fig. 2 et 4).

**11** = 83/5097 [C 1 b/4-C 1 c/1, pièce 119, niveau supérieur].

Fragment de corps. Pâte beige, peinture brune. Décor floral. H. cons. 10 (fig. 2 et 4).

#### MINOEN

**12** = 79/RS-17 [D 2 b/3, pièce 78, altitude 20,30 m].

Rhyton presque complet (il manque l'anse). Pâte beige, peinture noire. Décor de bandes horizontales encadrant un poulpe aux bras ondulés, remplissage de petits oiseaux et de motifs floraux. H. cons. 32 (fig. 2 et 4).

**Publ.** Rapport Syria 59, 1982, p. 190, fig. 12 a ; M. Yon, AAAS 33, 1983, p. 120, fig. 11.

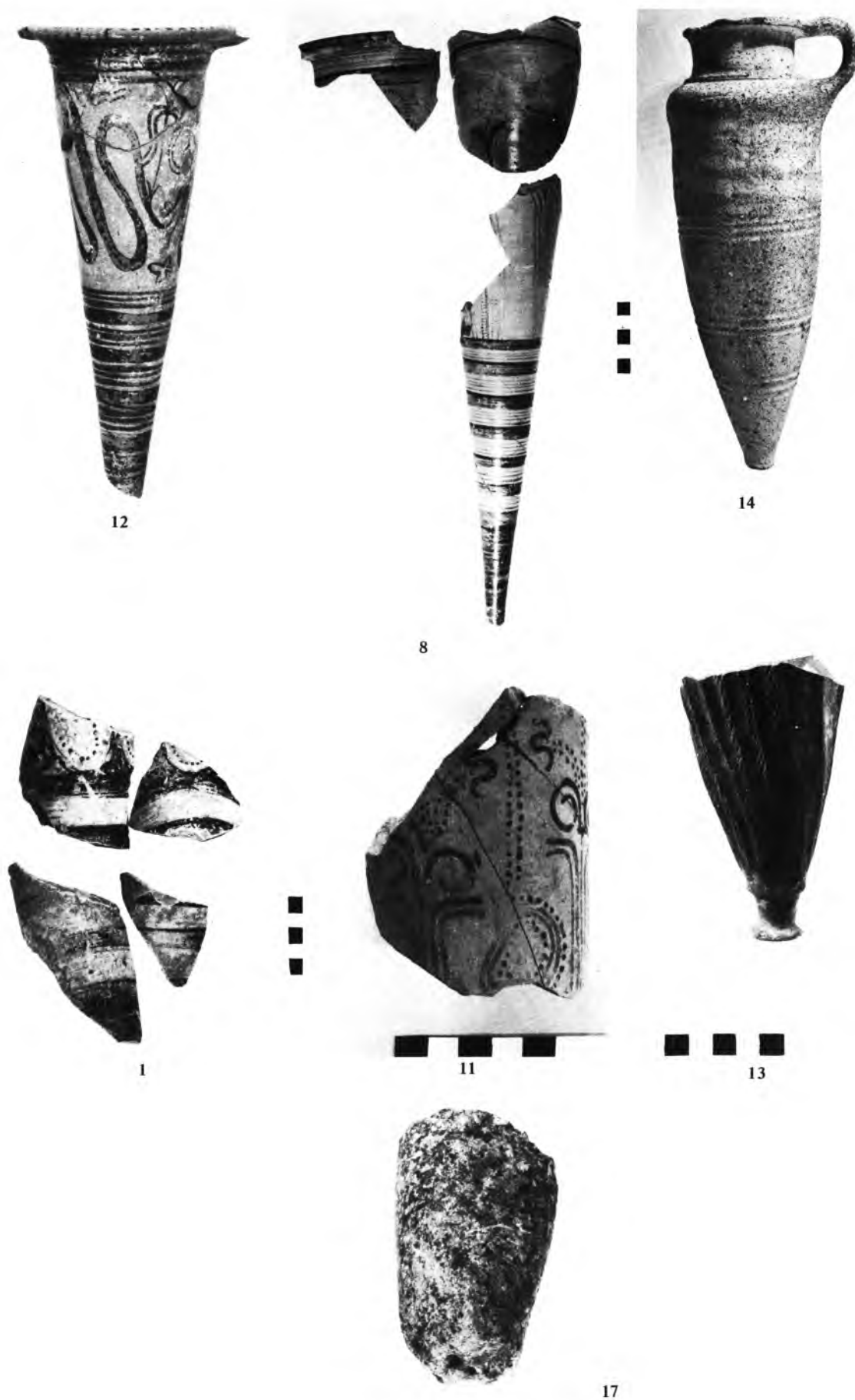


Figure 4 – Rhytons complets ou fragmentaires.  
(Échelles diverses)



## CHYPREOTE

**13** = 79/912 [A 2 c/2 - A 2 d/3, pièce 1041, niveau supérieur].

Partie inférieure. Pâte brun-gris. Décor de côtes verticales marquées d'incisions. H. cons. 12. *Base-Ring I ou II* (fig. 3 et 4).

**Publ.** M. Yon, *RDAC* 1980, p. 79, pl. XIII, 2.

## SYRIENS SANS DÉCOR

**14** = 79/RS-6 [D 2 a/2, espace 86, sur le dernier sol, altitude 21,05 m].

Rhyton ovoïde. Pâte rose, cœur gris. Décor annelé. H. 31,5 (fig. 3 et 4).

**Publ.** M. Yon, *RDAC* 1980, p. 81, pl. XIV, 3. Rapport *Syria* 59, 1982, p. 190, fig. 12 c.

**15** = 79/5181 [D 2 a/2, même endroit que le précédent].

Partie inférieure. Pâte rose, cœur gris. H. cons. 14,5 (fig. 3).

## SYRIEN BICHROME

**16** = 79/5912+79/5913+80/5153 [DA a/1 et D2 a/2, espace 86, dernier sol].

Rhyton conique incomplet. Pâte chamois, peinture brun-noir et rouge. Décor en bandes horizontales, oiseaux marchant à droite, papillons. H. restituée environ 32 (fig. 3).

**Publ.** Rapport *Syria* 59, 1982, p. 190, fig. 12 d.

## PIERRE

**17** = 83/5192 [C 1 b/1, rue 35, devant la rue 120].

Partie inférieure percée et arrondie. Basalte fin. H. cons. 5,2 (fig. 3 et 4).

ER 309, C.N.R.S., Lyon.

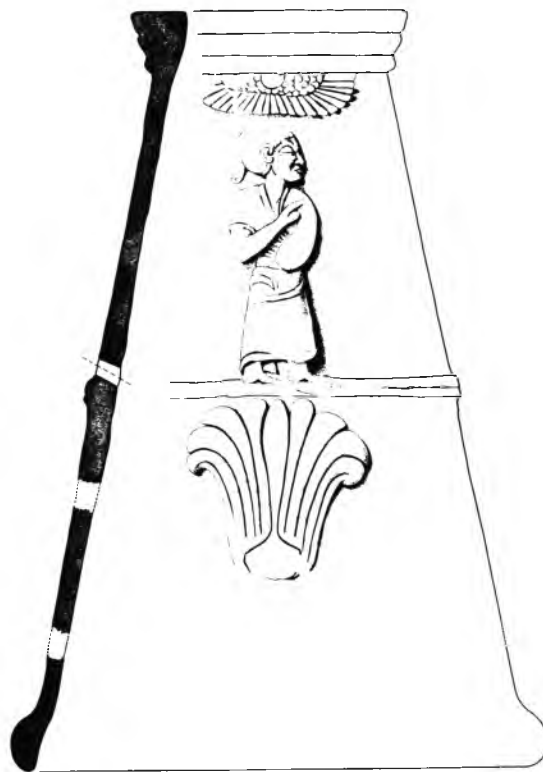


Figure 5 – «Support cultuel» en terre cuite, 78/41 + 81/3659. Éch. 1/6.

**PNEUMATIQUE D'UGARIT :**  
**Note sur une « clepsydre » du Bronze récent.**

**Pierre LOMBARD**

[...] *Ainsi une enfant  
Joue à la clepsydre dans une bassine légère.  
Tant qu'elle presse l'anse creuse de sa belle main,  
Et qu'elle la plonge dans le corps délicat de l'eau d'argent,  
Nulle onde ne pénètre dans le vase, écartée  
Par l'air qui s'abat et qui pèse à l'intérieur contre les trous serrés,  
Jusqu'à ce qu'elle laisse échapper de l'anse le flot qui s'y presse ; alors  
Quand le souffle s'en est allé, y pénètre l'eau dans une égale mesure.  
De même lorsque la fillette tient l'eau dans les profondeurs de la bassine  
Comme le détroit de l'anse est fermé par la chair de sa paume,  
L'éther au dehors, dans son brûlant désir d'entrer, repousse l'onde,  
Et autour des portes de l'isthme qui gronde sourdement, il règne aux frontières,  
Jusqu'à ce que l'enfant laisse aller la main ; alors à l'inverse, au rebours d'auparavant,  
Comme le souffle fond des hauteurs, l'eau s'écoule en bas dans une mesure égale.*

EMPEDOCLE, *Les Origines*, 551<sup>1</sup>

Il n'est pas rare qu'au cours de la fouille d'un site d'habitat, l'archéologue relève parfois un ustensile de la vie quotidienne qui l'intrigue par sa nature inhabituelle, sa fonction peu évidente, ou encore son mécanisme obscur. On constate, à regret, que ce genre d'objet est trop souvent publié sans explications, pour finalement disparaître dans l'anonymat d'un catalogue ou d'une planche de matériel.

C'est précisément un vase peu usuel que nous avons découvert lors des travaux de 1981 dans le secteur du centre de la ville d'Ougarit ; aussi avons-nous pensé qu'il méritait un commentaire plus approfondi que les quelques lignes que nous lui avons consacrées dans une contribution d'ordre plus général<sup>2</sup>.

---

1. Trad. J. Bollack (*Empédocle. 3. Les Origines. Commentaire* 2, les Éditions de Minuit, Paris, 1969, p. 206).

2. M. Yon, P. Lombard et M. Renisio, « L'organisation de l'habitat », *supra*, dans ce volume, note 11, p. 106.

Dans cette note inspirée par la lecture d'Empédocle (*cf.* notre exergue), on s'attachera d'une part à préciser la fonction exacte de cet objet, d'autre part à le situer au sein de l'intéressante – voire amusante – tradition à laquelle il paraît appartenir.



Le vase 81/509 se présente comme une cruche en céramique chamois foncé, assez fine, de fabrication locale, et sans décor. Deux traits retiennent immédiatement l'attention : le goulot est presque totalement obturé, ne laissant subsister qu'un orifice circulaire de 10 mm de diamètre ; le fond, enfin, est percé en son centre de 22 trous ( $\varnothing$  3 mm), organisés en cercles concentriques (*Fig. 1 et 4*). Cette morphologie peu commune attribue définitivement une vocation particulière à ce vase.

Cet objet n'est cependant pas unique à Ras Shamra. J.-C. Courtois a publié en 1979 une cruche incomplète (*Fig. 2*) que l'on peut rattacher au même type : son goulot est anormalement resserré et sa « base convexe perforée comme une faisselle »<sup>3</sup>. Selon l'auteur qui le place à la transition Bronze moyen/Bronze récent, ce vase pourrait être sensiblement plus ancien que le nôtre qui paraît contemporain du dernier état d'occupation de la ville, à la fin du 13<sup>e</sup> siècle avant J.-C. On ne peut reprocher à J.-C. Courtois de ne pas s'être interrogé sur la véritable nature de son exemplaire, tant celui-ci était fragmentaire ; c'est sans aucun doute l'exceptionnelle conservation de celui de notre fouille qui nous a poussé à réfléchir à son usage.

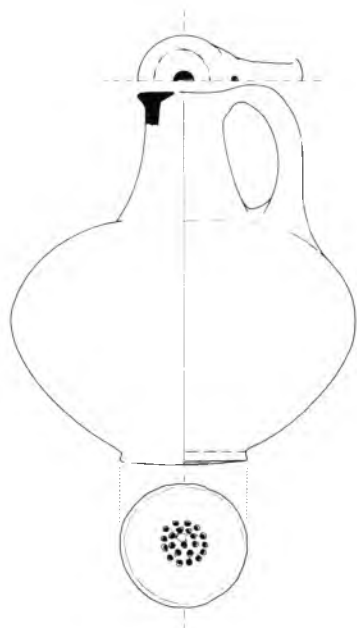


Figure 1. Vase 81/509 (éch. 1/4).

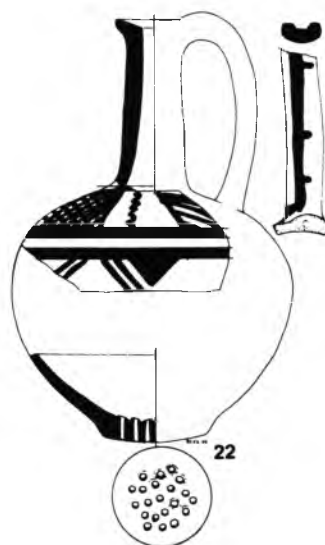


Figure 2. Vase 24.815 (éch. 1/4).  
(Courtois, *Ugaritica VII*, 1979, fig. 6 : 22).

3. J.-C. Courtois, « Corpus céramique de Ras Shamra/Ugarit, II », *Ugaritica*, VII, 1979, p. 214 et fig. 6 : 22.

Il est évident que ce récipient n'est destiné ni à servir de filtre (son orifice supérieur est trop réduit), ni même d'ailleurs à contenir un liquide, du moins de façon traditionnelle (celui-ci s'écoulerait immédiatement par la partie inférieure). En revanche, nous pensons nous trouver là devant un dispositif reproduisant parfaitement le schéma théorique d'un appareil que décrit Héron d'Alexandrie dans son traité de pneumatique, et qui est l'équivalent de la clepsydre d'Empédocle <sup>4</sup> :

Il existe un petit appareil qui sert à transvaser le vin. Il se compose d'une petite boule creuse en bronze – soit AB –, dont la partie inférieure est percée de petits trous serrés, comme un filtre ; à la partie supérieure est fixé un tuyau – ΓΔ –, qui communique avec la boule par un trou, et comporte un orifice ouvert. Quand on veut transvaser du vin, on prend dans une main le tuyau ΓΔ près de l'orifice Γ, et on plonge la boule dans le vin, jusqu'à ce qu'elle y disparaisse complètement ; le vin pénètre alors par le filtre, tandis que l'air qui est à l'intérieur est repoussé et s'échappe par le tuyau ΓΔ. Lorsqu'on appuie avec le pouce sur l'extrémité Δ du tuyau et qu'on retire la boule du vin, il n'y a aucun risque que le vin qui est dans la boule s'écoule, car il n'est pas possible à l'air de pénétrer dans un espace vide ; en effet l'admission se produit par le tuyau ΓΔ, qui est bouché par le doigt. Donc, quand on veut laisser couler le vin, on relâche le doigt, et l'air pénètre pour remplir l'espace qui se trouvait vide... (*Traduction M. Yon*).

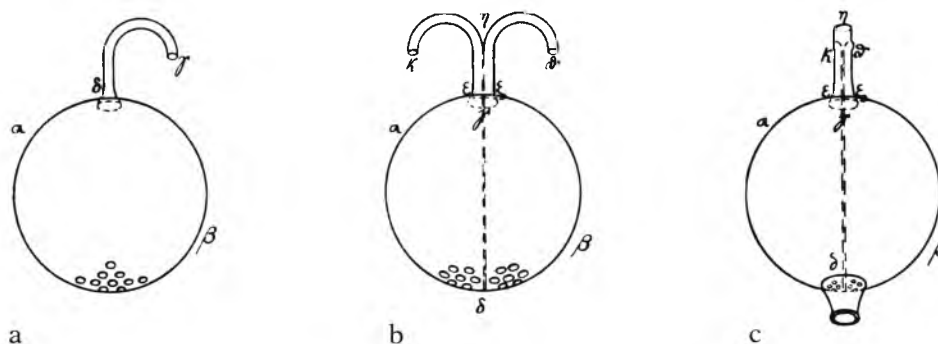


Figure 3, a-c. Schémas théoriques des appareils décrits par Héron d'Alexandrie. (*Pneum. VII-VIII*, éd. Schmidt, Leipzig 1899, fig. 8-9a-b). Le vase d'Ougarit correspond au schéma a.

Rappelons que la « clepsydre », par définition, n'est qu'un vase destiné à retenir l'eau (sinon la « voler », comme le sens grec l'indique) grâce au procédé physique très simple de la pipette ; c'est clairement la signification que lui attribuait Empédocle au 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le sens d'horloge hydraulique, qui est presque exclusivement le sien aujourd'hui <sup>5</sup>, n'est venu qu'ensuite, lorsque de simples vases à écoulement contrôlé ont été utilisés d'abord comme des sabliers, puis adaptés et transformés pour devenir de véritables instruments de mesure horaire, dont les plus connus étaient en usage dans les tribunaux grecs d'époque classique <sup>6</sup>.

4. *Pneumatiques*, I, VII. Le traité d'Héron est postérieur de près de cinq siècles au fragment d'Empédocle où celui-ci énonce sa théorie de la respiration des êtres vivants, en la comparant précisément au principe physique utilisé par les clepsydres. Cf. à ce sujet J. Bollack, *op. cit.*, p. 479-491.

5. Seul Littré, apparemment, rappelle dans son *Dictionnaire* le sens originel du terme (« appareil hydraulique utilisé par les anciens »), qu'il considère cependant comme secondaire aujourd'hui.

6. Cf. la description de ces machines dans Aristote, *Constitution d'Athènes*, 67, 2-3 ; voir aussi Daremberg

et Saglio, *Dictionnaire...*, s.v. « *Horologium* », p. 260-262. Cette évolution de sens du mot clepsydre a introduit une certaine confusion dans la littérature historique et archéologique. C. Maltezos (« La Tholos d'Athènes et les clepsydres », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1925, p. 184-186), Thalheim (*Paulys Realencyclopädie*, s.v. « Klepsydra », col. 807-809), H. Last (« Empedokles and his klepsydra again », *Classical Quarterly*, XVIII, 1924, p. 169-173) sont les seuls, à notre connaissance, à avoir correctement distingué ces ustensiles.



Figure 4, a-b. Vase 81/509 (Ougarit, Maison E, pièce 1201).



Figure 5, a-b. Clepsydre béotienne à figures noires (Musée du Louvre, Paris).  
(Bollack, Empédocle, 3, Paris 1969, fig. 4 et 5).

Si l'on se réfère au croquis publié par W. Schmidt dans son édition d'Héron<sup>7</sup>, on y reconnaît aisément le système utilisé par notre vase 81/509 (cf. Fig. 3a).

L'instrument très simple décrit par Héron d'Alexandrie au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère est une sphère en bronze, précise-t-il, qui sert à transvaser le vin<sup>8</sup>; Héron en évoque par ailleurs d'autres types, plus complexes, comme ce curieux appareil à double réservoir permettant de transporter de l'eau chaude et de l'eau froide, ou encore sa variante munie d'un « mélangeur » (Fig. 3b et 3c)<sup>9</sup>.



Figure 6. Vase 81/509. Test de fonctionnement :  
a. orifice supérieur obturé : l'eau est retenue dans la clepsydre.  
b. orifice supérieur ouvert : l'eau s'écoule normalement.

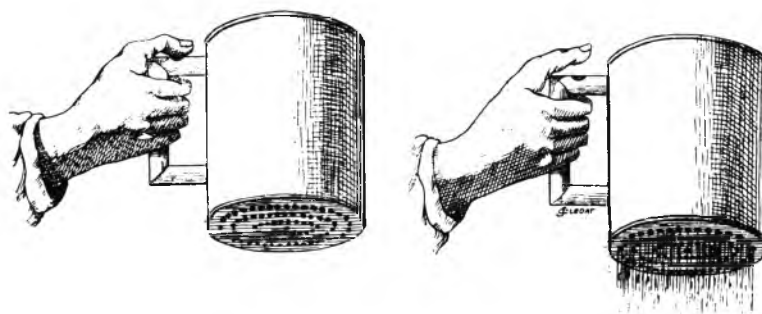


Figure 7. L'« éponge américaine » de Clermont-Ganneau ; le fonctionnement est identique à la fig. 6. (Revue Archéologique, 1899, fig. p. 326).

7. Teubner, Leipzig, 1899 ; cf. fig. 8, 9a et b.

8. On remarque qu'au début de notre ère, Héron d'Alexandrie n'utilise plus le terme de clepsydre (où subsiste la notion d'eau), dont le sens avait déjà sans doute évolué ; il est contraint d'employer une périphrase : « κατασκευασμάτων πρὸς τὸ οἰνοχοεῖν

χρήσιμον », « petit appareil pour transvaser le vin ». Ce n'est que plus tard que la langue grecque créera un nouveau mot, « ὑδράρπας », dont on note avec intérêt qu'il respecte l'idée première de « retenir » l'eau.

9. *Pneumatiques*, VIII.

Avant de voir quel usage on peut restituer au spécimen de terre cuite d'Ougarit, il convient d'examiner brièvement l'historique de cet astucieux dispositif. Les clepsydres de ce type étaient en fait connues dans l'Antiquité grecque bien avant Héron, apparemment depuis l'époque classique. E. Pottier a ainsi publié un vase ovoïde muni d'une large anse, du 6<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*Fig. 5a-b*), qu'il considérait comme un « vase à douche » ou un vase « destiné [...] à abattre la poussière sur le plancher », en se méprenant toutefois quant à son mode d'emploi <sup>10</sup>. Ce même vase à figures noires du Louvre a été réexaminé plus en détail par Clermont-Ganneau <sup>11</sup> ; celui-ci devait l'assimiler plus correctement au mécanisme de la pipette et le rapprocher avec justesse de l'« éponge américaine » (sorte de vase à douche qu'il qualifiait en 1899 d'« instrument balnéatoire moderne », mais qui paraît avoir disparu des salles d'eaux actuelles... ; cf. *Fig. 7*).

Des clepsydres proches de celle du Louvre proviennent de Tanagra et d'Eleusis <sup>12</sup>, et sont également datées du VI<sup>e</sup> siècle ; un vase très fragmentaire de Maïkop (Caucase), enfin, relèverait peut-être de la même tradition <sup>13</sup>.

Le rôle de ces divers récipients n'a jamais été établi avec certitude, mais leur taille assez réduite laisse supposer une utilisation pratique dans la vie quotidienne, qui paraît d'ailleurs confirmée par le contexte de découverte de notre spécimen. Rappelons qu'il a été mis au jour dans la pièce 1201 de la maison E, et qu'il provient selon toute vraisemblance des appartements situés à l'étage <sup>14</sup> ; il se trouvait par ailleurs mêlé à un ensemble d'objets visiblement liés à la vie privée (matériel raffiné ou de toilette). C'est pourquoi l'hypothèse de l'« éponge américaine » suggérée par Clermont-Ganneau (ethnoarchéologue avant l'heure !) nous semble la plus astucieuse ; les deux ustensiles sont identiques de conception (cf. *Fig. 6a-b et 7*), et la fonction d'instrument balnéatoire s'accorde bien à Ougarit, nous semble-t-il, avec un certain souci de l'hygiène que l'on remarque dans la cité <sup>15</sup>.



Ainsi, le vase 81/509 d'Ougarit (*Fig. 1 et 4*), tout comme celui qu'a publié Courtois (*Fig. 2*), appartiennent clairement à la catégorie des clepsydres, au sens originel du terme (« vase à retenir l'eau »). Leur fonctionnement – que nous avons expérimenté avec succès pour le premier d'entre eux – les rattache, à travers la clepsydre-jouet d'Empédocle ou les vases-pipettes d'Héron d'Alexandrie, à une tradition considérée jusqu'ici comme propre au monde grec classique ; il apparaît donc que celle-ci peut être remontée jusqu'à la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Compte-tenu du contexte de découverte de l'exemplaire 81/509, nous pensons pouvoir lui attribuer la fonction d'un vase à douche ; la nature même de cet ustensile conduit par ailleurs à restituer, non loin de son lieu d'utilisation – voire à l'étage –, une réserve d'eau relativement importante, où on pouvait l'immerger en totalité (jarre à large ouverture, par exemple). Manifestation évidente des connaissances de physique et de pneumatique des artisans d'Ougarit, cet objet peu commun doit être considéré avant tout comme un témoin de la qualité de la vie citadine, sinon de son raffinement, dans une métropole cananéenne du Bronze récent.

URA n° 30 du C.R.A., C.N.R.S., Paris.  
et GS Maison de l'Orient, C.N.R.S., Lyon.

10. « Nouvelles acquisitions du Louvre », *Revue Archéologique*, 1899/1, p. 7-8 et fig. 6.

11. « Une "éponge américaine" du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère », *Revue Archéologique*, 1899/2, p. 323-328.

12. R. Zahn, « Zur Midasvase aus Eleusis », *Ath. Mitt.*, 1899, fig. 1-2 et 3.

13. G. Kieseritzky, « Funde in Südrussland », *Arch. Anzeiger*, 1899, p. 57 ; cf. aussi S. Reinach, « Nouvelles... », *Revue Archéologique*, 1899/2, p. 341.

14. M. Yon, P. Lombard et M. Renisio, *supra*, p. 106.

15. Y. Calvet et B. Geyer, « L'eau dans l'habitat », *supra*, dans ce volume.

## INSTRUMENTS DE BRONZE

Marie-José CHAVANE

Près de quatre-vingts objets en bronze ont été trouvés à Ras Shamra entre 1979 et 1984. Les mieux conservés d'entre eux se révèlent être, dans leur grande majorité, des accessoires assez modestes de la vie quotidienne ; ce sont des épingles à œillet (sept), des éléments de parure des types les plus simples (deux boutons, un bracelet et une bague), des aiguilles (quinze), des pincettes (deux), des hameçons (trois), des ciseaux (trois), des poinçons (quatre), des clous ou pointes diverses et quelques armes (treize pointes de flèches ou de javeline)\*.

Parmi eux, quelques éléments, pourtant, sont plus remarquables par leur facture ou leur rareté : ce sont deux belles haches plates, une hache à collet, un poignard et un poids zoomorphe. Tous proviennent de zones d'habitat ; ils étaient encore vraisemblablement en usage au moment de l'abandon de la ville, et leur dernière utilisation date donc de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

### Haches plates

C'est par convention que je nomme haches les deux outils présentés ci-dessous ; aucun de ces deux objets ne montre, en effet, un « dispositif apparent, venu de fonderie ou réalisé par martelage »<sup>1</sup> qui révèle une élaboration particulière en vue de l'emmanchement ; dans ce cas très fréquent, il est rarement possible de déterminer s'il s'agit d'une hache, d'une herminette ou plutôt d'un ciseau. J'adopte donc, tout simplement, le principe de J. Deshayes<sup>2</sup> dont l'étude d'ensemble sur ce sujet reste, je pense, la plus complète et la plus significative, du moins pour le continent proche-oriental au II<sup>e</sup> millénaire<sup>3</sup>. Il regroupe les haches, les herminettes et les ciseaux dont les côtés sont divergents ; dans son classement, il tient compte, principalement, du profil du talon ainsi que des côtés et de la forme du tranchant.

---

\* Ces autres outils et instruments seront publiés ultérieurement.

1. Briard et Verron, 1976, p. 19.

2. Deshayes, 1960, p. 51 s.

3. Pour l'Occident, en effet, il existe d'autres études, notamment celle de Baudouin, 1911, p. 1-113 et plus récemment celle de Briard et Verron, 1976.



Les haches métalliques plates, héritières de prototypes lithiques, sont nées dès la fin du V<sup>e</sup> millénaire ou au début du IV<sup>e</sup> en Haute Mésopotamie <sup>4</sup> ; mais elles sont encore attestées au Bronze Récent dans de multiples sites et notamment en Syrie <sup>5</sup>, en Palestine <sup>6</sup> ou à Chypre <sup>7</sup> ; cependant, à cette époque, elles deviennent rares et sont remplacées par des formes plus élaborées.

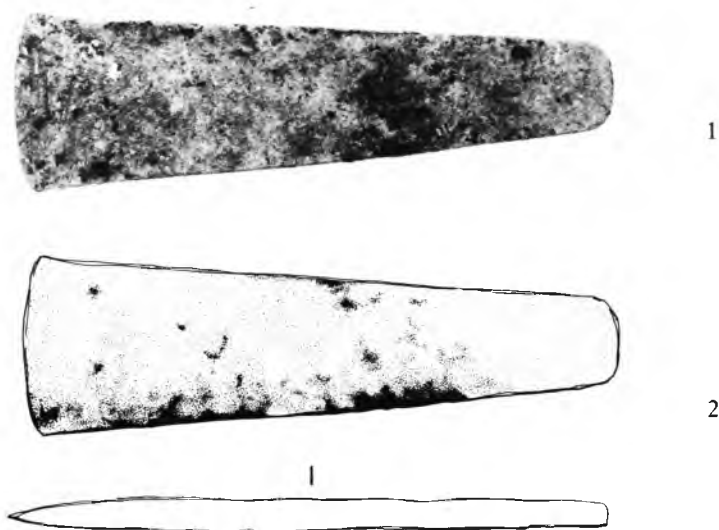
**81/17 (RS-85).** Maison B, cour l088-1265 (*Fig. 1 et 2*).

Bronze ; complet. L. 238 ; l. 70 et 35 ; ép. 13.

**Publ.** : Yon *et alii*, 1983, fig. 9b, p. 210 ; Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 86 et fig. 66.

Grande hache plate <sup>8</sup> dont la lame a des côtés droits divergents ; le talon est arrondi ; le tranchant, aminci en double biseau, est légèrement convexe.

Cette hache entre dans la catégorie B 3 de J. Deshayes <sup>9</sup>, qui regroupe les outils dont le talon est arrondi et les côtés droits divergents ; elle peut même, plus précisément, être rattachée au sous-groupe B 3a puisque son tranchant est en double biseau. On trouve cette forme dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire au Proche-Orient à Suse <sup>10</sup>, par exemple, ou en Anatolie <sup>11</sup>. Mais elle reste en usage jusqu'aux derniers siècles du II<sup>e</sup> millénaire, en Syrie <sup>12</sup>, notamment, en Palestine <sup>13</sup> ou à Chypre <sup>14</sup> ; il faut noter qu'à cette époque on rencontre aussi ce type en Grèce <sup>15</sup>.



Figures 1-2 : hache 81/17-RS 85 (éch. 1/3).

4. Mallowan et Cruikshank Rose, 1935, pl. X i, Tell Arpachiya ; ou Speiser, 1935, pl. XCVIII a, 1, Tepe Gawra ; voir plus généralement Deshayes, 1960, p. 52.

5. Woolley, 1955, p. 279, pl. LXXIII, Tell Atchana.

6. A Gezer, par exemple, Macalister, 1912, II, p. 243 ou à Beth Pelet, Mc Donald *et alii*, 1932, pl. LXXIV, 89.

7. Catling, 1964, p. 85 s.

8. Il s'agit d'une *grande hache*, si l'on se réfère à l'étude récente de Briard et Verron, 1976 : les grandes haches ont plus de 150 mm, les haches moyennes ont de 80 à 150 mm, et les petites haches ont moins de 80 mm de long.

9. Deshayes, 1960, p. 58.

10. Mecquenem, 1931, p. 336, fig. 15, 14.

11. Omerod, 1911-1912, p. 93, fig. 9 a ; voir aussi Deshayes, 1960, n° 250 et 251.

12. En dehors de Ras Shamra, surtout à Tell Atchana, Woolley, 1955, p. 279 et pl. LXXIII.

13. A Tell Beit Mirsim, cité par Deshayes, 1960, II, n° 273, p. 15 (AASOR, XXI-XXII, 1941-1943, p. 191 et pl. 62).

14. Richter, 1915, p. 430 (non daté). Voir Catling, 1964, p. 86 et pl. VI a.

15. Voir par exemple De Ridder, 1896, p. 110-112 et les exemples donnés par Deshayes, 1960, II, p. 15, n° 269 et 270 (HR III).

A Ras Shamra, une hache miniature atteste la présence de la forme à l'Ougarit Moyen <sup>16</sup>, mais les autres exemplaires trouvés dans un contexte connu datent des XV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles <sup>17</sup>; ce sont, par exemple, ceux de la « bibliothèque de la maison du Grand Prêtre », qui, d'ailleurs, présentent plusieurs originalités : beaucoup n'ont pas le tranchant aiguisé – ils n'avaient donc pas servi –, d'autres sont décorés de motifs géométriques incisés <sup>18</sup>, ce qui leur confère un caractère plus luxueux.

**81/504 (RS-89).** Maison E, cour 1206 (*Fig. 3 et 4*).

Bronze ; complet. L. 180. l. 55 et 26 ; ép. 10.

**Publ.** : Yon, 1983, fig. 9, p. 210 ; Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 101 et fig. 81.

Hache dont la lame a des côtés droits divergents ; le talon est droit, mais paraît présenter des traces d'écrasement <sup>19</sup>. Le tranchant aminci en double biseau est légèrement convexe. Selon U. Zwicker, l'analyse de la patine de cette hache révèle une faible teneur en étain <sup>20</sup>.

Cette hache provient d'une cour où quelques objets usuels (peson, broyeur, polissoir ou autres) ont été retrouvés mêlés à de la céramique qui comportait, notamment, une hydrie mycénienne (III B), et un col de cratère mycénien de la même série. Néanmoins la hache 81/504 a été découverte en position « haute » et pourrait donc, tout aussi bien, provenir d'une pièce en étage de la maison F, qui est voisine <sup>21</sup>.

Cette hache au talon droit peut être rapprochée de celles de la catégorie C 3 de J. Deshayes <sup>22</sup>, mais elle ne diffère de la hache précédente que par la forme rectiligne de son talon. Le type apparaît, comme le précédent, dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire <sup>23</sup> et il se répand largement au millénaire suivant ; la Palestine, la Syrie ou Chypre en ont alors fourni de



Figures 3-4 : hache 81/504-RS 89 (éch. 1/3).

16. Schaeffer, 1949, p. 62, fig. 25, XXI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles (Deshayes, 1960, II, p. 16 la catalogue en B 5, uniquement parce qu'elle est toute petite).

17. Voir, par exemple Schaeffer, 1939, p. 112, pl. XXIII ; Schaeffer, 1956, p. 261, fig. 234, 5, 6, 14-18, 21, 22 et 25, p. 278, pl. X, fig. 240.

18. Schaeffer, 1939, pl. XXIII.

19. La lame paraît en bon état ; néanmoins les traces de martèlement pourraient indiquer que la hache a été utilisée sans être emmanchée ; ce fait n'est pas isolé et se rencontre, à Ras Shamra même, par exemple, sur une petite hache conservée au Musée du Louvre, AO 83237, voir Deshayes, 1960, II, p. 19. L'analyse de la patine révèle une très

faible proportion d'étain (une teneur accrue en étain améliore la dureté et la résistance) ; si la hache elle-même en comporte peu, cela pourrait expliquer l'écrasement du talon (voir ci-dessous note 20).

20. L'analyse de la patine a été faite par U. Zwicker, que nous remercions ici (voir *Syria*, LX, 1983, n. 1, p. 211).

21. Voir Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 97-101 et particulièrement note 5, p. 97.

22. Deshayes, 1960, p. 60.

23. Speiser, 1935, p. 108, pl. XLVIII ; Oppenheim et Schmidt, 1943, p. 119, pl. CXIV, 23 ; voir aussi Deshayes, 1960, p. 60.

multiples exemples <sup>24</sup>. La forme existe encore au Bronze Récent, en Syrie et en Palestine <sup>25</sup>, à Chypre <sup>26</sup>, mais aussi en Cilicie <sup>27</sup>. A Ras Shamra, les exemplaires datés qui nous ont été conservés sont du XIV<sup>e</sup> siècle <sup>28</sup>.

Il semble assez illusoire, de toute façon, de faire des différences sérieuses entre les types B 3 et C 3 de J. Deshayes que représentent les deux haches de Ras Shamra ; ces deux variantes coexistent souvent, et ceci, quelle que soit leur date, semble-t-il : on les trouve ensemble, par exemple, à Byblos <sup>29</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle ou, au Bronze Récent, à Ras Shamra même <sup>30</sup>, dans « la cachette du Grand Prêtre d'Ougarit ».

Les haches plates en bronze sont nombreuses à Ras Shamra <sup>31</sup> ; les exemplaires 81/17 et 81/504 sont comparables à beaucoup d'entre elles, mais ce sont probablement les plus récentes, dans leur utilisation du moins, puisqu'elles étaient encore dans les habitations lors de leur destruction.

### Hache à collet

**79/RS-1.** Maison A, pièce 1047 (Fig. 5 et 6).

Bronze ; complet. L. 160 ; H. 65 ; ép. lame 22 ;  $\varnothing$  trou d'emmanchement 28.

**Publ.** : Yon, Caubet, Mallet, 1982, p. 175 et fig. 8 a ; Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 146 et fig. 28.



Figure 5 : hache 79/RS 1 (éch. 1/2).

24. De très nombreux sites ont fourni ce genre de matériel ; voir les nombreuses références données par Hestrin et Tadmor, 1963, p. 270, note 9.

25. A Ras Shamra même, Schaeffer, 1956, fig. 234, 4, 10, 11, 17, 20, 27 ; Mc Donald, Starkey et Harding, 1932, pl. LXXIV, 89.

26. Ohnefalsch-Richter, 1893, fig. 34 ; Catling, 1964, fig. 8, 8 et pl. VI, C.

27. A Tarse, Goldman, 1937, p. 271 ou Goldman, 1956, p. 282, fig. 424, 34.

28. Schaeffer, 1956, p. 261, fig. 234, p. 278, fig. 240 ; Schaeffer, 1962, p. 101.

29. Dunand, 1939, p. 146, pl. LXVIII, n° 2149, 2150 et 2151.

30. Schaeffer, 1956, p. 261, fig. 234.

31. Elles sont conservées à Damas, à Alep ou au Musée du Louvre, et leur recensement systématique est en cours.

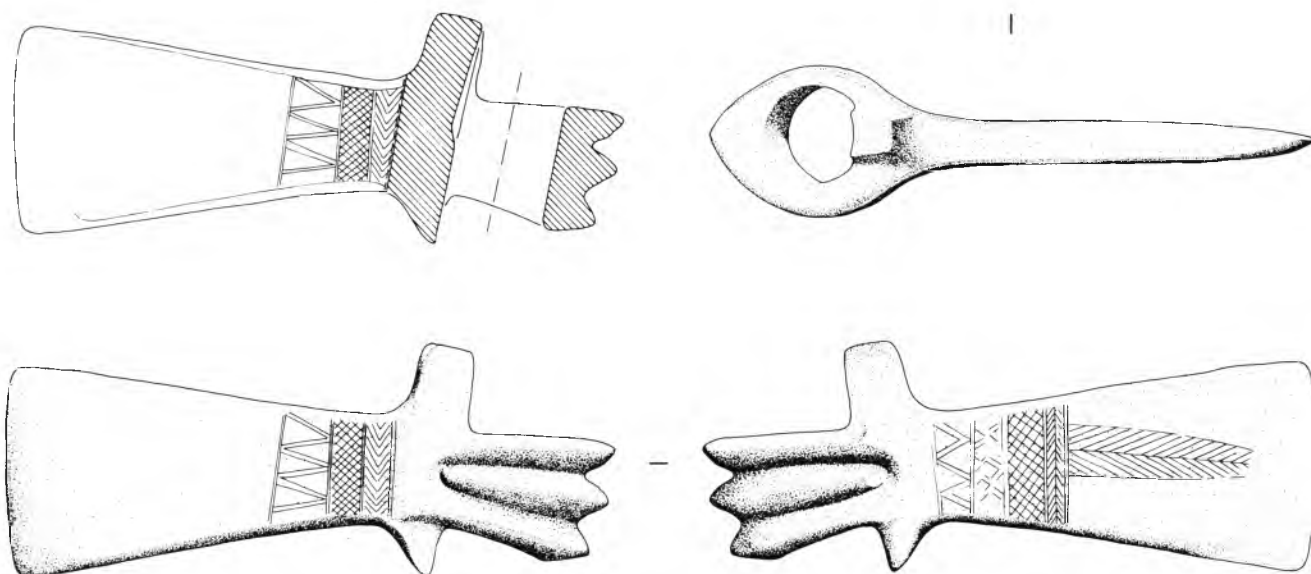


Figure 6 : hache 79/RS 1 (Dessin J. Chevalier). Éch. 1/2.

Hache à collet dont le talon, aux bords légèrement divergents, présente trois godrons décoratifs bien marqués. Le trou d'emmanchement est de section circulaire ; le bord supérieur et le bord inférieur du collet sont munis de deux appendices, l'un rectangulaire, l'autre triangulaire : ils sont de tailles inégales, mais sont tous deux en forte saillie par rapport à la lame. La lame trapézoïdale est un peu asymétrique ; son tranchant aminci est convexe ; il est ébréché mais ne paraît pas révéler de traces d'usure. Cette lame présente, sur ses deux faces, un décor géométrique finement gravé : il est fait de zigzags simples ou entrecroisés, de hachures et de lignes parallèles obliques ou en arête de poisson. Ce décor est organisé en trois registres sur une des faces, en quatre sur l'autre ; sur cette dernière, il se prolonge, en outre, sur la lame par une sorte de longue feuille d'arbre aux nervures serrées obliques et parallèles.

Cette hache a été trouvée dans la Maison A, demeure « privée de qualité moyenne prise au milieu d'habitations », typiques de l'habitat d'Ougarit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Elle était dans une pièce qui a livré des objets utilitaires et quelques pièces exceptionnelles, mais peut-être était-elle tombée de l'étage<sup>33</sup>.

Les deux appendices que possède cette hache sur les bords inférieur et supérieur du collet posent tout d'abord un problème d'interprétation d'où découle la façon même de présenter l'objet. Le même problème existe pour les haches qui n'ont qu'un seul de ces appendices, et l'on s'aperçoit qu'il a été réglé différemment selon le rôle qu'on lui attribue. Ainsi deux haches de Ras Shamra (Fig. 7 et 8) et de Chagar Bazar<sup>34</sup>(Fig. 9 et 10) sont illustrées de façon différente par J. Curtis, qui suit la tradition, ou par J. Deshayes<sup>35</sup> qui a publié en 1960 une étude très fine de ce genre d'objet. J. Deshayes place l'appendice unique,

32. Voir ci-dessus, p. 60 et 115.

33. Voir ci-dessus, p. 46.

34. Schaeffer, 1948, fig. 44, 3 (Ras Shamra) et Mallo-  
wan, 1947, p. 187, pl. XLI et LV.

35. Curtis, 1983, fig. 3, 5, p. 80 et Deshayes, 1960,  
n° 1522, pl. XXIV, 6 (Ras Shamra) ; Curtis, 1983,  
fig. 3, 3, p. 80 et Deshayes, 1960, n° 1515, pl. XXIV.

La même chose se produit pour une hache de  
Nimrud, Curtis, 1983, fig. 3, 4, p. 80 et Deshayes,  
1960, n° 1516, p. 78 illustrée dans le fichier méca-  
nographique de J. Deshayes sous le n° 1016. Max-  
well-Hyslop, 1949, pl. XXXIX, présente de façon  
traditionnelle les haches de Chagar Bazar et de  
Nimrud.

ou celui qui est le plus important, à la partie supérieure du collet, et son argumentation est convaincante. Cette excroissance constitue, en effet, un arrêt qui permet de répartir sur une plus longue portion du manche le contrecoup du choc subi par la lame et l'empêche de trop se relever ; la théorie traditionnelle, celle qu'a reprise J. Curtis en 1983, « suppose très souvent une position invraisemblable du tranchant qui serait, dans la plupart des cas, fortement relevé par rapport à l'axe du manche »<sup>36</sup>. Il faut souligner aussi que certaines haches, dont plusieurs de Ras Shamra même, ont un petit œillet saillant qui est diamétralement opposé à l'appendice principal<sup>37</sup> ; or cet œillet permettait probablement le passage d'une ligature, que logiquement on imagine entourer le manche sous le corps de l'outil. La hache à protomé de lion (*Fig. 11*), trouvée au printemps 1936 à Ras Shamra également<sup>38</sup>, fournit un autre argument : l'œillet dont est pourvu le bord du collet est nécessairement placé à sa base, puisque la partie supérieure du trou d'emmanchement est obturée par le protomé. C'est donc à la partie supérieure du collet qu'il convient de situer l'appendice rectangulaire, le plus important, de la hache 79/RS-1, tout comme doit l'être celui de la hache de Chagar Bazar<sup>39</sup> illustrée par J. Curtis et J. Deshayes ; l'autre appendice, plus petit, aurait pu servir de butée secondaire à la base du collet, ou de point d'appui pour le passage de liens entourant le manche.

Les haches à collet offrent une grande diversité de formes dont témoigne le nombre de catégories ou de sous-catégories, 130 environ, déterminées par J. Deshayes<sup>40</sup>. Mais la hache 79/RS-1 est bien caractéristique avec son talon godronné, sa butée principale très saillante au-dessus du collet, son appendice inférieur et son trou d'emmanchement circulaire ; elle entre dans la série F de J. Deshayes<sup>41</sup>, qui comporte des haches dites « syro-palestiniennes » dont l'origine remonte aux premiers siècles du II<sup>e</sup> millénaire et qu'on rencontre en Anatolie, en Mésopotamie et, bien sûr, en Syrie et Palestine. Dans ce groupe, la hache 79/RS-1 peut être notamment rapprochée de deux haches presque jumelles de Chagar Bazar<sup>42</sup> (*Fig. 9*) et de Nimrud<sup>43</sup> (*Fig. 12*) ; ces deux exemplaires avaient été longtemps datés du XVIII<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle, mais des comparaisons avec des exemplaires d'Alalakh (niveau V)<sup>44</sup> (*Fig. 13*), de Bogazköy<sup>45</sup> (*Fig. 14*) et avec 79/RS-21 permettent de descendre leur date jusqu'au XIV<sup>e</sup> ou même au XIII<sup>e</sup> siècle.

La hache 79/RS-1 est néanmoins assez originale et diffère, par exemple, des trouvailles de Chagar Bazar et de Nimrud par la présence du deuxième appendice disposé au bord inférieur du collet. Ce détail est assez rare et, hormis quelques spécimens de Kültepe<sup>46</sup> ou d'Alalakh<sup>47</sup>, où il est moins net d'ailleurs, c'est à Ras Shamra qu'on le rencontre surtout et trois variantes y sont en outre représentées : l'arrêt inférieur peut-être à peine marqué, ou, au contraire, important ; il est parfois, aussi, percé d'un petit œillet. Une hache mise au jour dans le quartier est du Palais<sup>48</sup> présente un arrêt inférieur peu marqué (*Fig. 15*) : elle est datée par les fouilleurs du Bronze Récent II-III. Une autre, trouvée en 1954, très proche de 79/RS-1 en ce sens que les appendices placés sur les bords du collet sont presque aussi

36. Deshayes, 1960, p. 186.

37. Deshayes, 1960, n° 1521 et n° 1522 : Schaeffer, 1932, p. 21, fig. 14 et Schaeffer, 1948, fig. 44, 3.

38. Schaeffer, 1937, pl. XIX, p. 147 ; Schaeffer, 1948, fig. 44, 2 ; Deshayes, 1960, n° 1820.

39. Voir ci-dessus, notes 34 et 35.

40. Deshayes, 1960, p. 153-230.

41. Deshayes, 1960, p. 186 s. ; c'est le type 18 de Maxwell-Hyslop, 1949, p. 107.

42. Mallowan, 1947, p. 187, pl. XLI ; voir ci-dessus, notes 34 et 35.

43. Handcock, 1912, p. 24, fig. 2 ; voir aussi ci-dessus, note 4.

44. Woolley, 1936, fig. 3 ; Woolley, 1955, pl. LXXII et p. 279.

45. Boehmer, 1972, pl. II, 17 ; voir à ce sujet l'article de Curtis, 1983, p. 73-81.

46. Özgüç, 1955, fig. 42.

47. Woolley, 1936, fig. 3 ; Woolley, 1955, pl. LXXII et p. 279.

48. Elle est signalée dans l'inventaire : R 30/189, trouvée en 1968 dans la tranchée sud, Pt 4775 ; une autre hache, R 24/83, trouvée en 1961, paraît, elle, ne pas avoir du tout d'arrêt inférieur (le dessin de l'inventaire est assez indistinct).

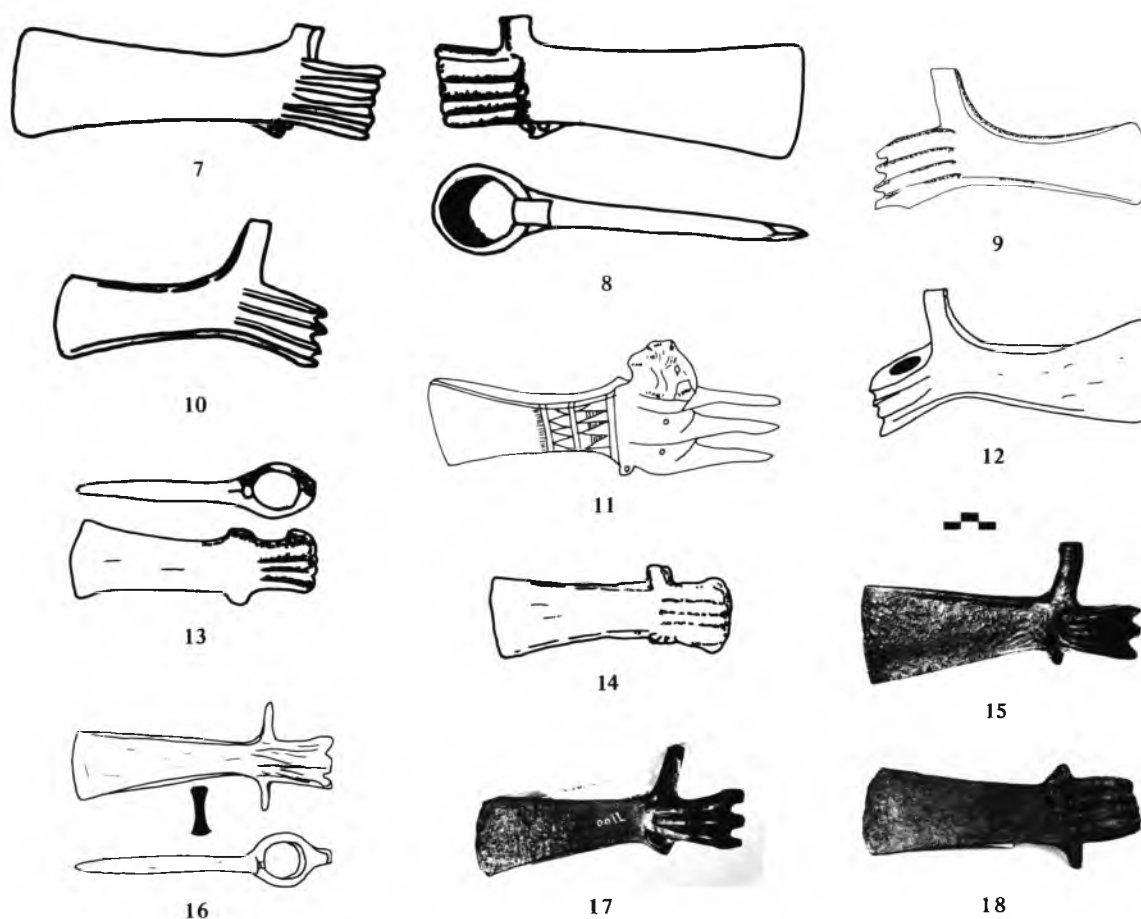


Figure 7-18 : haches à collet (éch. 1/4). 7 : Ras Shamra (Curtis, 1983, fig. 3,5) – 8 : Ras Shamra (Deshayes, 1960, n° 1522) – 9 : Chagar Bazar (Curtis 1983, fig. 3,3) – 10 : Chagar Bazar (Deshayes, 1960, n° 1515) – 11 : Ras Shamra (Schaeffer, 1937, pl. XIX) – 12 : Nimrud (Handcock, 1912, pl. XXVIII) – 13 : Alalakh (Woolley, 1955, pl. LXXII) – 14 : Bogazköy (Boehmer, 1972, pl. II, 17) – 15 : Ras Shamra, inventaire 30/189 – 16 : Ras Shamra (Schaeffer, 1956, fig. 242) – 17 : Ras Shamra, inventaire 29/69 – 18 : Minet el-Beida (Schaeffer, 1932, 21, fig. 14).

importants l'un que l'autre, pourrait être, selon C.F.A. Schaeffer, du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>49</sup> (Fig. 16). Parmi les exemplaires qui présentent un petit œillet, l'un est daté des années 1450-1365 av. J.-C., d'autres du Bronze Récent III <sup>50</sup> (Fig. 17) ; la hache à promoté trouvée en 1936 <sup>51</sup> peut être rapprochée de ce type, puisqu'elle possède, elle aussi, un appendice troué (Fig. 11) ; elle date, semble-t-il, des années 1450-1365 av. J.-C.

La hache 79/RS-1 présente une autre caractéristique : sa lame est décorée sur ses deux faces de motifs géométriques incisés, et sur l'une des faces le dessin devait même couvrir la totalité de la longueur de la lame ; ce détail laisse à penser que si elle n'était pas uniquement d'apparat, cette hache n'était pas destinée à un usage banal. Les lames décorées sont peu utilisables et elles sont rares. A Ras Shamra même <sup>52</sup>, seule la superbe hache à promoté de lion plaqué d'argent présente cette particularité. Sur les autres sites,

49. R 54/1815, trouvée en 1954, à l'extérieur du mur d'enceinte derrière les « Archives sud », Pt 1273 : Schaeffer, 1954-1955, pl. IV, 2 ; Schaeffer, 1956, p. 278, fig. 242 et pl. X ; Schaeffer, 1962, p. 117.

50. R 29/69 trouvée en 1966, dans la tranchée sud

(cachette), 4676 ; Schaeffer, 1948, fig. 44, 3 ; Schaeffer, 1932, p. 21, fig. XIV (Minet el-Beida).

51. Voir les références données note 38.

52. Voir les notes 38 et 51.

les exemples ne sont pas non plus très nombreux ; quelques haches à collet du Louristan <sup>53</sup>, datées de la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire, paraissent, en fait, être les seuls éléments de comparaison dont nous disposions jusqu'ici. Certaines haches-marteaux du Caucase <sup>54</sup> ont bien une décoration d'un style assez proche, mais leur forme n'a rien à voir avec les haches de Ras Shamra.

Les godrons ne sont pas en eux-mêmes une caractéristique bien originale <sup>55</sup> ; ils peuvent être plus ou moins marqués, mais se retrouvent, entre autres, sur toutes les haches de cette série à Ras Shamra ; dans le cas de la hache 79/RS-1, il faut pourtant souligner la finesse de leur réalisation et leur profil nettement découpé ; ces détails ajoutent encore au caractère relativement luxueux de l'instrument.

La hache 79/RS-1 entre donc dans une série bien représentée au Proche-Orient et à Ras Shamra même ; elle en est néanmoins un exemplaire assez remarquable par la réalisation soignée de sa forme et par son décor ; ce dernier affirme son caractère précieux et révèle aussi, une fois encore, une probable parenté d'inspiration entre les graveurs de Ras Shamra et ceux du Louristan. On peut noter aussi que, si elle date de la dernière phase de la ville à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>56</sup>, elle est, pour l'instant, le plus récent témoignage de la série à Ras Shamra.

### Couteau-poignard

**79/RS-19.** Maison B, pièce 1062 (Fig. 19 et 20).

Bronze ; incomplet, l'incrustation manque. L. 310 ; l. 37 ; L. lame 205.

**Publ.** : Yon, Caubet et Mallet, 1982, p. 175 et fig. 8 b ; Yon, Lombard et Renisio, ci-dessus, p. 82 et fig. 61.

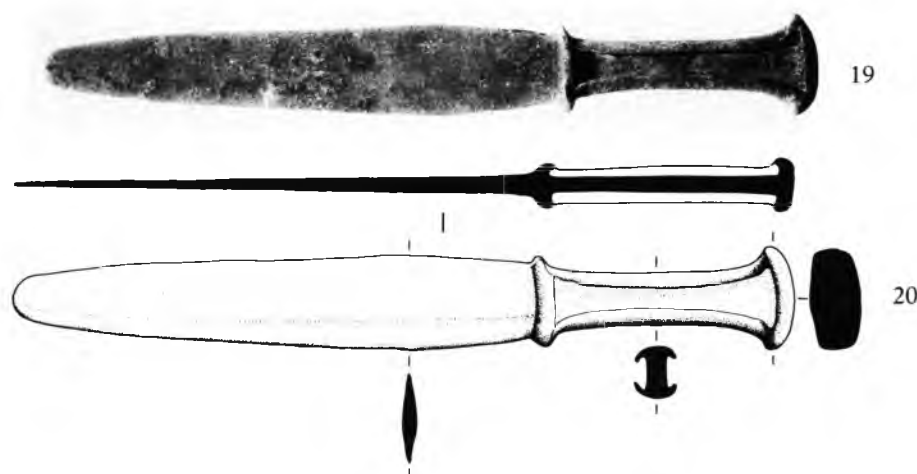


Figure 19-20 : couteau-poignard 79/RS 19 (éch. 1/3).

Le manche et la lame sont moulés d'une seule pièce ; la lame, de section rhomboïdale, présente deux tranchants ; elle est rétrécie à son extrémité et arrondie. Le manche est évidé sur ses deux faces pour recevoir une incrustation de bois ou d'os que ses bords régulièrement repliés permettaient de maintenir en place. Le pommeau, légèrement élargi, présente un sommet convexe. La partie inférieure de ce manche forme une garde en très nette saillie sur tous ses côtés.

53. Nagel, 1963, pl. XXII, 39 ou Deshayes, 1960, n° 1445 et 1447, pl. XXII, 2 et 4, par exemple.

54. Voir, par exemple, Schaeffer, 1948, fig. 302.

55. Les godrons peuvent être réalisés de façons diverses, mais J. Deshayes ne pense pas que ces différences puissent être un indice de chrono-

logie ; il réfute à ce propos la thèse de Welker, *Transactions of the American Philosophical Society*, XXXVIII, 2, 1948, p. 220.

56. Elle peut certes avoir été conservée et être donc plus ancienne que la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Ce poignard provient d'une pièce qui était vraisemblablement une réserve : on y a retrouvé des fragments de pithos et de jarres cananéennes, quelques petits vases utilitaires et les débris d'un cylindre en faïence <sup>57</sup>.

La dénomination même de ce genre d'objet reste parfois flottante dans les catalogues de fouilles : couteaux, poignards, dagues ou épées, il n'est pas toujours facile de choisir. Dans ces conditions il est plus simple, semble-t-il, de garder, comme J. Deshayes, le terme de *couteau* pour les instruments à un seul tranchant <sup>58</sup> et, comme l'ont suggéré D.H. Gordon <sup>59</sup> et H. Bonnet <sup>60</sup>, de décider pour les autres selon la longueur de la lame entre *poignards* et *dagues* ou *épées*. Cette distinction commode n'interdit pas de penser que certains poignards ont été utilisés comme couteaux ; c'est sûrement le cas pour les exemplaires les plus anciens, puisqu'ils sont antérieurs aux lames à un seul tranchant <sup>61</sup> et c'est probablement le cas, aussi, pour ceux qui sont de petite taille.

La caractéristique principale de 79/RS-19 réside dans sa poignée aménagée pour être incrustée de bois ou d'une autre matière <sup>62</sup> ; ce détail le rattache à une série de bien ancienne tradition, puisqu'elle est attestée au Levant dès le Bronze Moyen <sup>63</sup>, à Mersin <sup>64</sup>, par exemple, puis à Tell Fara <sup>65</sup>, à Gibéon <sup>66</sup> ou à Ras Shamra même <sup>67</sup>. Cette tradition se perpétue au Bronze Récent : Ur, Nimrud <sup>68</sup>, Ras Shamra <sup>69</sup>, la Palestine <sup>70</sup> ou Chypre <sup>71</sup> en ont alors fourni de multiples exemples. Le type est bien représenté aussi au Louristan (*Fig. 21*) ; parmi les nombreux poignards qui en proviennent, certains sont particulièrement intéressants car ils sont marqués au nom de monarques ou d'officiels kassites ou d'Isin II <sup>72</sup>. En fait, comme l'a souligné récemment P. Lombard <sup>73</sup>, ce genre d'objet « a connu au Proche-Orient une longévité exceptionnelle » ; on retrouve ainsi des poignards comparables tout au long de l'Age du Fer, dans certains sites iraniens, par exemple, et jusque dans la péninsule d'Oman, à Al Qusais et Rumeilah ; « dans le Fars iranien ou en Syrie du Nord » <sup>74</sup>, le type est même représenté plus tardivement encore.

On peut distinguer quelques variantes principales dans cette vaste catégorie d'objets ; le manche présente parfois au-dessus de la garde un étranglement décoratif <sup>75</sup> ; dans d'autres cas il est muni d'ailettes qui assurent une meilleure fixation de l'incrustation ; le pommeau, lui, peut être plus ou moins élargi et prendre nettement la forme d'un croissant <sup>76</sup>. On considère généralement que ces variantes sont des indications de chronologie et il est vrai que les manches au profil plus complexe et les pommeaux en croissant appartiennent

57. Voir Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 82-83 et p. 115, et Caubet, ci-dessus, p. 317, n° 19.

58. Deshayes, 1960, p. 302.

59. Gordon, 1953, p. 67.

60. Bonnet, 1926, p. 72.

61. Deshayes, 1960, p. 302, donne un exemple en Mésopotamie : une lame à double tranchant de Fara est de l'époque de Jemdet Nasr alors que les premières lames à un seul tranchant ne seraient pas antérieures au Protodynastique III.

62. A Ras Shamra même, plusieurs des poignards à manche incrusté ont gardé des traces de bois ; l'inventaire signale ainsi les n° 21/232, 21/233 et 21/238, trouvés en 1958 ou le n° 24/126, trouvé en 1961 ; d'autres ont conservé des traces de matière blanchâtre, ainsi le n° 21/237, trouvé en 1958 et le n° 24/517, trouvé en 1961.

63. Voir les remarques de Curtis, 1983, p. 75.

64. Garstang, 1953, fig. 149 (MB II A).

65. Price Williams, 1977, 37, fig. 20.

66. Pritchard, 1963, fig. 51.

67. Schaeffer, 1936, fig. 17, P (caveau XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) ; Schaeffer, 1939, fig. 63 (caveau LVI).

68. Ur : BM 135457, voir Curtis, 1983, fig. 4, p. 81 (XIV<sup>e</sup> siècle) ; Nimrud : BM 135444 et BM N 523, voir Curtis, 1983, p. 81 (1400-1300 av.J.-C. ?).

69. Schaeffer, 1962, fig. 63 C et p. 101.

70. A Tell el-Ajjul, par exemple, cité par Maxwell-Hyslop, 1946, p. 18.

71. Catling 1964, fig. 15, n° 18 et p. 128 (il classe ce poignard dans ce qu'il appelle les « Near Eastern daggers »).

72. Gaussin, 1962, p. 150-151 ; Birmingham, 1963, p. 71 ; Calmeyer, 1969, p. 29 s. ; Moorey, 1971, p. 71.

73. Lombard, 1985, p. 211.

74. Lombard, *id. ibid.*

75. Voir par exemple, Maxwell-Hyslop, 1946, p. 36 s.

76. Calmeyer, 1969, p. 59-61.





Figure 21 : Louristan (Calmeyer, fig. 57, p. 60).



Figure 22 : Al Qusais (Lombard, 1981, pl. I C).



Figure 23 : Al Qusais (Lombard, 1981, pl. II A).



Figure 24 : Ras Shamra (Schaeffer, 1956, fig. 223).

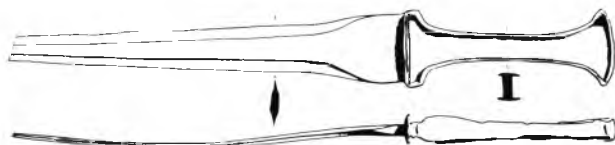


Figure 25 : Ras Shamra (Schaeffer, 1962, fig. 63 c, inventaire 19/203).



Figure 26 : Louristan (Calmeyer, 1969, Taf. 2, 4).



27



28



29

Figures 27, 28 et 29 : Ras Shamra, poignards conservés au Musée d'Alep.

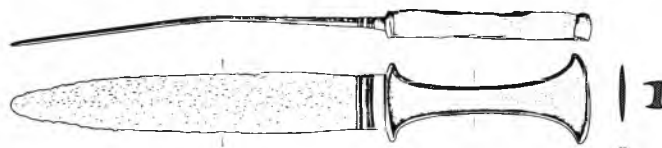


Figure 30 : Akko (Ben Arie et Edelstein, 1977, fig. 18, 3).

Éch. 1/4.

souvent aux plus récents des exemplaires<sup>77</sup> ; mais il convient, à mon avis, d'être prudent dans ce domaine : ainsi, à Al Qusais, un exemplaire de l'Age du Fer, à pommeau simplement évasé (*Fig. 22*) comme celui de 79/RS-19, voisinait, dans la même tombe, avec un spécimen à pommeau en net croissant<sup>78</sup> (*Fig. 23*).

Quoi qu'il en soit, parmi les multiples poignards qui nous ont été conservés, plusieurs exemplaires sont plus particulièrement proches, morphologiquement, de 79/RS-19. Les premiers n'en diffèrent que par le relief moins accentué de leur garde; ils proviennent d'horizons divers; certains sont de Ras Shamra même<sup>79</sup> : deux d'entre eux ont été mis au jour dans le « dépôt de la Maison du Grand Prêtre »<sup>80</sup> (*Fig. 24*), dépôt daté par les fouilleurs de l'Ougarit Récent II ou III, un autre a été trouvé dans l'annexe des archives sud-ouest<sup>81</sup> (*Fig. 25*). Le Louristan a, lui aussi, fourni plusieurs poignards tout à fait comparables; l'un d'eux, conservé à Munich, est intéressant car la partie supérieure de sa lame porte un dessin finement gravé représentant des panthères et un mouflon<sup>82</sup> (*Fig. 26*); P. Calmeyer considère son décor comme typique du style d'Isin<sup>83</sup>. Al Qusais<sup>84</sup> (*Fig. 22*) offre également un autre exemple très proche; il est daté du Fer III, période aux limites, certes un peu floues dans cette région, mais qui prend place, selon toute vraisemblance, dans la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire.

79/RS-19 diffère néanmoins des poignards que nous venons de citer par un petit détail : le relief fortement marqué de sa garde, proéminente sur toutes ses faces. Il s'agit là d'une variante bien attestée à Ras Shamra même : plusieurs des poignards conservés au Musée d'Alep (*Fig. 27, 28 et 29*), par exemple, présentent cette particularité; mais elle paraît rare en dehors du site et je ne connais guère d'autres parallèles publiés que les exemplaires trouvés près d'Akko<sup>85</sup> (*Fig. 30*). Je n'ai pas pu, pour l'instant, relier les poignards conservés à Alep à une fouille déterminée de C.F.A. Schaeffer, mais 79/RS-19, trouvé dans un contexte cohérent de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, apporte à toute la série le remarquable avantage de sa datation.

### Poids zoomorphe

**79/RS 12.** Trouvé dans la maison B, pièce 1045 (*Fig. 31 et 32*).

Bronze et plomb; complet. L. 46; h. 22; poids 45 g.

**Publ. :** Yon, 1982, p. 16; Yon, Lombard, Renisio, ci-dessus, p. 81 et fig. 58 b.

Bovidé couché, moulé d'une seule pièce; la tête est tournée vers la droite. La base creuse de la statuette est lestée de plomb.

77. Dyson, 1964, p. 32 s.; Moorey, 1971, p. 71 et en dernier lieu, Curtis, 1983, p. 76.

78. Lombard, 1981, pl. I C et II A; Lombard, 1985, p. 210.

79. Voir par exemple Schaeffer, 1956, fig. 223; 1962, fig. 63 C et p. 101 (dans l'annexe des « Archives Sud Ouest », n° 19/203); plusieurs des poignards mentionnés dans les inventaires de C.F.A. Schaeffer proviennent de tombes : ainsi 7 poignards ont été retrouvés dans la tombe VI B en 1958 (21/232, 21/233, 21/234, 21/235, 21/237, 21/238, 21/239).

80. Schaeffer, 1956, p. 258, fig. 223 (voir ci-dessus, note 79).

81. Schaeffer, 1962, fig. 63 c et p. 101 (voir ci-dessus, note 79).

82. Calmeyer, 1969, Taf. 2, 4 et Taf. 3, 4 et 5 et p. 65.

83. Calmeyer, *id.*, p. 155.

84. Lombard, 1981, pl. I et p. 89-93; Lombard, 1984, p. 227 et fig. 2.

85. Ben-Arieh et Edelstein, 1977, fig. 18/3, p. 40 et p. 33 (la tombe est du XIV<sup>e</sup> siècle); voir aussi Edelstein, 1973, p. 61.



Figure 31 : Ras Shamra 79/RS 12.

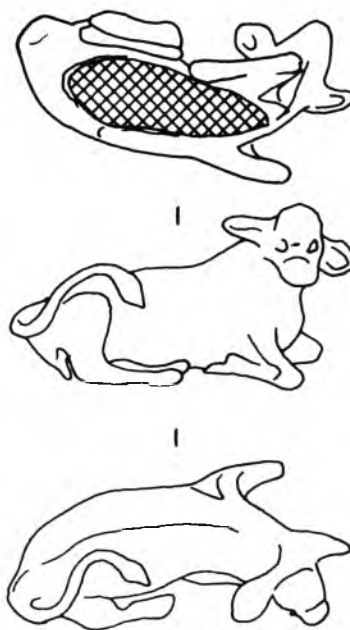


Figure 32 : Ras Shamra 79/RS 12.

Après avoir observé cet objet, F. Poplin nous a communiqué les remarques suivantes :

« La posture de l'animal couché, presque sur le côté pour le train postérieur, sur la poitrine pour le train antérieur, l'abdomen écrasé par le poids, est admirablement rendue. L'oreille gauche, basse, montre l'accablement par la chaleur. La queue fouette pour chasser les mouches. Ce n'est pas un état vide de mouvement, c'est une attitude vraie. Le membre postérieur droit est allongé au sol depuis la pointe du jarret. A gauche de son extrémité, pointe le pied gauche, ses onglons bien dessinés. A l'arrière, les bourses sont discrètement indiquées. Le sexe de l'animal mâle est aussi exprimé par le modelé de la tête et de l'encolure. Celle-ci est relativement massive. Le garrot s'étend jusque près de la nuque, ce qui correspond à une morphologie résolument mâle. Il est à noter que ce caractère n'apparaît pas chez le très jeune animal. On peut dire qu'il suit la croissance des cornes. De même le fanon, bien indiqué le long de la ligne cervicale inférieure, ne se développe qu'avec l'âge : il s'agit d'un animal adulte qui devrait avoir des cornes. Le profil de la voûte crânienne présente un front qui se poursuit loin vers l'arrière en un chignon absent chez le veau. On a plutôt là l'image d'un bovin adulte appartenant à une race sans cornes.

La présence de bovidés acères dans cette région ne doit pas surprendre <sup>86</sup> : l'examen des ossements pourrait apporter ici un complément d'information des plus utiles ». <sup>87</sup>

86. Cf. S. Bököny, 1974, *History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europ*, Budapest.

87. Ce commentaire m'a été aimablement fourni par F. Poplin, que je remercie vivement.

Ce poids trouvé dans la pièce 1045 de la maison B<sup>88</sup> provenait peut-être d'un placard où il aurait été conservé avec un cylindre en faïence<sup>89</sup>.

Les poids métalliques sont en nombre relativement important au Bronze Récent, tant en Égypte qu'au Levant, puisqu'on estime qu'environ un poids sur six est en métal<sup>90</sup>. Ils sont en général en bronze et, parmi eux, certains sont en forme de statuettes, anthropomorphes<sup>91</sup> parfois (Fig. 33), et surtout zoomorphes. Les animaux sont d'espèces variées ; on rencontre ainsi des représentations de béliet, de gazelle, de cerf (?), de bouquetin (Fig. 34), d'hippopotame, de sanglier (Fig. 35), d'oie, de canard (Fig. 36), de grenouille (Fig. 37), et même de souris (Fig. 38) et de poisson<sup>92</sup> ; on a également retrouvé, en assez grand nombre, des poids en forme de félins<sup>93</sup> (Fig. 39). Mais l'espèce de loin la plus fréquemment illustrée est celle des bovidés<sup>94</sup> ; ils sont de types divers, veau, vache, taureau (Fig. 40) et même taureau à bosse<sup>95</sup> (Fig. 41), et sont en général couchés, au repos, la tête légèrement tournée, le cou parfois ceint d'un collier (Fig. 42 et 47) ; il arrive que seule la tête soit sculptée en protomé<sup>96</sup> (Fig. 43).

On trouve des poids zoomorphes en Égypte, comme à Tell el-Amarna au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>97</sup> ; dans ce pays, ils sont en outre figurés sur des scènes du Nouvel Empire ; « ainsi voit-on sur des parois de tombes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie le propriétaire inspecter la pesée des métaux précieux »<sup>98</sup> ; les poids utilisés représentent « tantôt des bovidés couchés ou têtes de bovidés, tantôt des gazelles, oie trousseée, hippopotame, lion ou grenouille ».

88. Voir ci-dessus, p. 77.

89. Voir ci-dessus, n° 79/RS.11, p. 80-81.

90. Cour-Marty, 1985, p. 191.

91. Les poids anthropomorphes sont assez rares ; il y en a un, tout à fait superbe, à Ras Shamra même, dans lequel C.F.A. Schaeffer serait tenté de reconnaître un portrait, voir Schaeffer, 1939, pl. XII ; une tête féminine a été trouvée à Kouklia, voir Maier, 1971, p. 43-45 et pl. XX ; une tête de « nègre ou Nubien » (Fig. 33) a été récemment découverte à Kalavassos, voir Courtois, 1983, p. 123.

92. Gazelle, oie trousseée, hippopotame, grenouille et béliet sur les parois des tombes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ou dans la collection de l'University College (Cour-Marty, 1985, p. 192) ; cerf (?) à Kition (Karageorghis, 1964, p. 310) ; bouquetin en Égypte (Catalogue *Naissance de l'écriture*, 1982, p. 274) ou à Ras Shamra même (inventaire 22/10, de 88,20 g) ; sanglier à Kalavassos (Courtois, 1983, p. 122) ; canard à Enkomi (Schaeffer, 1952, p. 441 et planche face à la page 128 ; Courtois, 1984, n° 397, p. 43), à Kalavassos (Courtois, 1983, p. 123) et à Ras Shamra même (inventaire 14/06) ; grenouille à Enkomi (Courtois, 1984, n° 400, p. 43), à Larsa (Arnaud, Calvet et Huot, 1979, p. 10, fig. 23), à Alalakh (Arnaud, 1967, p. 153) ; souris, à Enkomi (Courtois, 1984, n° 409, p. 43) ; poisson à Ras Shamra (inventaire 22/10).

93. En Égypte, sur des représentations figurées du Nouvel Empire (Ben-Arieh et Edelstein, 1977, p. 57) ; à Chypre, Enkomi (Karageorghis, 1964, p. 310, fig. 31) ou Kalavassos (Courtois, 1983, n° 9, p. 120 et 122) ; en Palestine, près d'Akko (Ben-Arieh et Edelstein, 1977, n° 57, p. 62), à Tell Abu Hawam (Hamilton, 1935, p. 18, n° 39), à Megiddo (Loud, 1948, pl. 240), à Hazor (Yadin *et alii*, 1961, p. 158-159 et pl. CL, 14), à En Shemer et Arad (Ben-Arieh et Edelstein, 1977, p. 57) ; pour Ras

Shamra même, voir Courtois, 1983, p. 122 ; un poids trouvé en 1960 (inventaire 23/475, Schaeffer, 1963, p. 209, fig. 25) ; un lion ou une lionne, J. Gray, *The Canaanites*, Londres, 1964, pl. 53 ; un autre poids trouvé en 1960, « en forme de félin couché, la gueule entrouverte » (inventaire 23/354, il faisait partie d'un jeu de quatre poids en bronze dont l'un est en forme de vache couchée portant un gros collier) ; voir aussi Catalogue *Au pays de Baal et d'Astarté*, 1983, n° 201 et Catalogue *Land des Baal*, 1982, n° 116.

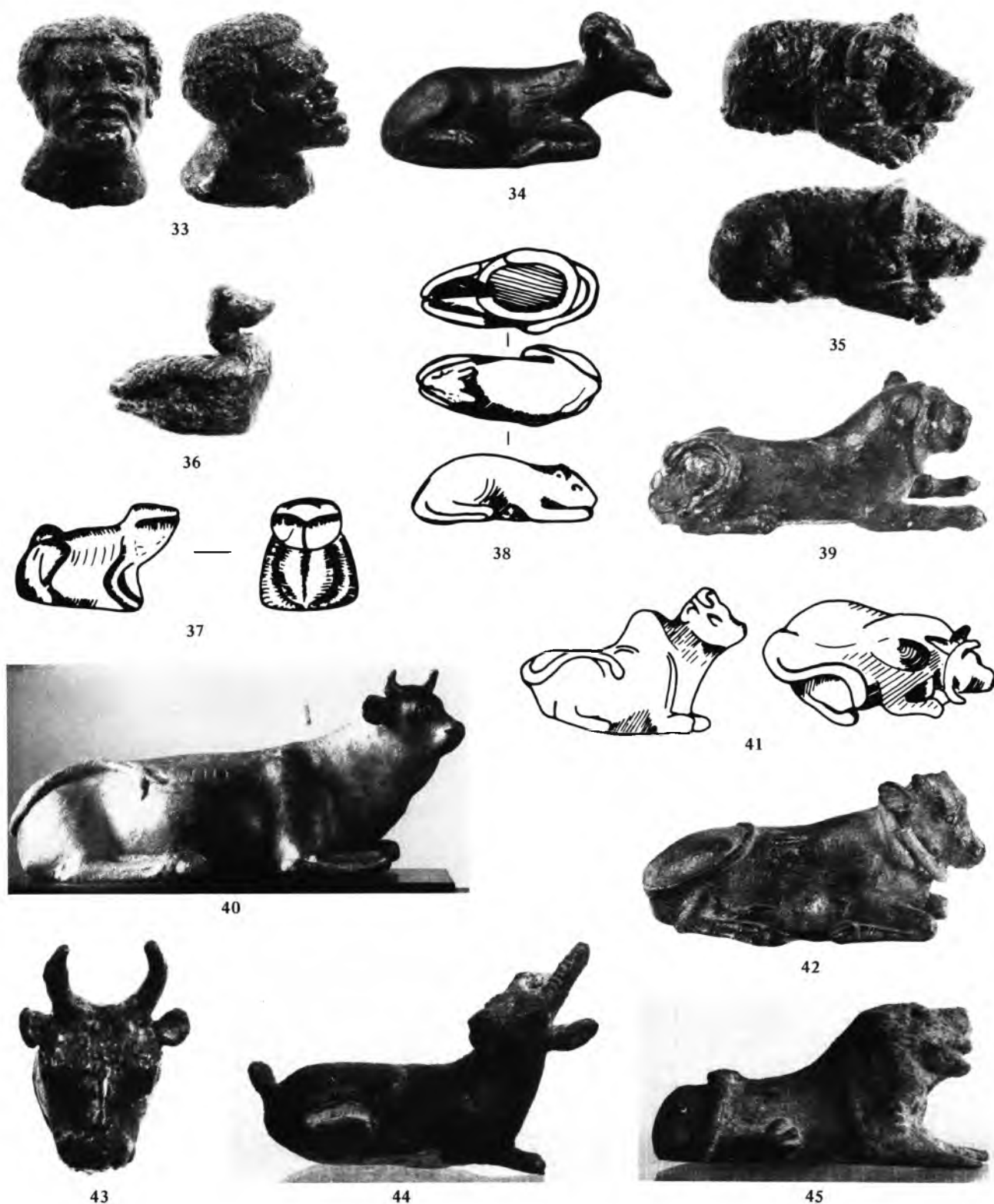
94. A Ras Shamra, J.-Cl. Courtois recensait en 1983 plus d'une demi-douzaine « de poids en bronze en forme de bovidé couché » (Courtois, 1983, p. 121) ; sept exemplaires au moins ont été mis au jour à Chypre, ceux dont on connaît la provenance sont de Maroni, d'Enkomi et de Kalavassos (Courtois, 1983, p. 121 et 1984, p. 44). Les bovidés sont nombreux aussi en Égypte et en Palestine (voir les références données par Ben-Arieh et Edelstein, 1977, p. 57).

95. Les taureaux à bosse sont rares ; l'un d'eux a été trouvé à Enkomi, voir Courtois, 1984, n° 407, p. 43 et 44.

96. Ainsi, à Kalavassos, on a retrouvé plusieurs protomés de bovidés, voir Courtois, 1983, p. 120. Deux exemplaires qui proviennent de Ras Shamra sont conservés au Musée du Louvre, un autre est mentionné dans les inventaires de C.F.A. Schaeffer, n° 14/88.

97. Pendlebury, 1951, p. 109 et pl. LXXVII/2, n° 280 ; le Musée du Caire, quelques musées étrangers et la Collection de l'University College possèdent quelques exemplaires (voir les références données par Cour-Marty, 1985, p. 193, notes 27 et 28). Voir également le Catalogue *Naissance de l'écriture*, 1982, p. 274 (bouquetin inscrit conservé au Musée du Louvre).

98. Cour-Marty, 1985, p. 192 et 193.



Figures 33-45 : Poids de bronze figuratifs. **33** : Kalavassos (Courtois, 1983, pl. XVII, 8) - **34** : Egypte (Catalogue Naissance de l'écriture, 1982, n° 218) - **35** : Kalavassos (Courtois, 1983, pl. XVII, 8) - **36** : Kalavassos (Courtois, 1983, pl. XVII, 5) - **37** : Enkomi (Courtois, 1984, n° 400, p. 43) - **38** : Enkomi (Courtois, 1984, n° 409, p. 43) - **39** : Ras Shamra (Catalogue Au pays de Baal et d'Astarté, 1983, n° 201 b) - **40** : Ras Shamra (Schaeffer, 1939, fig. 35) - **41** : Enkomi (Courtois, 1984, n° 407, p. 43) - **42** : Ras Shamra (Catalogue, Au pays de Baal et d'Astarté, 1983, n° 201 a) - **43** : Kalavassos (Courtois, 1983, pl. XVII, 13) - **44, 45** : Ras Shamra (Musée de Damas).

Chypre a également fourni plusieurs spécimens de ce type d'objets. Ils datent du Bronze Récent et proviennent de sites divers ; parmi eux, on peut citer un poids de Maroni en forme de vache couchée ou les nombreux poids d'Enkomi qui figurent des animaux variés : souris, canard, grenouille ou bovidés ; les trouvailles de Kalavassos représentent, elles aussi, des espèces différentes : des bovidés, certes, mais aussi un félin, un sanglier ou un canard <sup>99</sup>. Le Musée de Chypre, le British Museum ou la Collection Piéridès à Larnaca possèdent d'autres exemplaires de ces poids ; l'un d'eux, trouvé à Kition, est particulièrement intéressant, car sur le corps du bovidé couché sont gravées trois lignes verticales qui indiquent probablement le poids <sup>100</sup>.

Le Levant est riche, lui aussi, en trouvailles de ce genre ; si l'on exclut pour l'instant Ras Shamra, on peut en répertorier dans de multiples sites : des grenouilles proviennent d'Alalakh et de Larsa <sup>101</sup>, des félins de Tell Abu Hawam, de Megiddo, de Hazor, de En Shemer, d'Arad ou d'une tombe près d'Akko <sup>102</sup> ; des bovidés, enfin, ont été mis au jour à Sarepta <sup>103</sup> et dans la tombe proche d'Akko <sup>104</sup>.

A Ras Shamra même, ces poids sont nombreux et illustrent également plusieurs espèces. Les inventaires de C.F.A. Schaeffer, de 1948 à 1965 <sup>105</sup>, font état de bouquetins, de poissons, de félins et de bovidés qui sont conservés dans les Musées d'Alep et de Damas (Fig. 44, 45 et 46) ; le Musée du Louvre possède, lui, un poids en forme de chèvre, une tête de canard, deux têtes de bovidés et quatre taureaux couchés. Certains exemplaires ont été publiés <sup>106</sup> ; parmi eux, il est intéressant de noter des bovidés portant un collier <sup>107</sup> (Fig. 42 et 46), un taureau au dos inscrit <sup>108</sup> (Fig. 40) et un félin aux pattes avant croisées <sup>109</sup> (Fig. 47).

Ces poids représentent évidemment une pesée déterminée et certains d'entre eux, d'ailleurs, portent une inscription qui indique la valeur de cette pesée <sup>110</sup>. Mais l'étalonnage précis n'est pas toujours facile à établir car deux inconnues demeurent, en général : le degré d'usure ou de détérioration, et le poids de la tare en plomb qui les lestait souvent et qui a plus ou moins disparu.

Je ne connais pas les valeurs de toutes les pesées des poids zoomorphes qui proviennent de Ras Shamra-Ougarit <sup>111</sup>. Mais elles étaient en tout cas variées ; certains poids correspondent à une mine <sup>112</sup>, un autre pèse 182 g <sup>113</sup>, un autre encore est de 91,25 g <sup>114</sup>, et un petit poisson ne représente que 7,8 g <sup>115</sup>. Le poids 79/RS 12 pèse 45 g ; il entre donc dans le groupe « des poids de valeur de 44 à 47 g... groupe substantiel dont l'attribution apparaît relativement sûre grâce à l'existence de ... très nombreux parallèles en Égypte et en Syro-Palestine » <sup>116</sup> ; certains de ces poids sont, en outre, marqués, comme celui que V. Kara-

99. Voir les exemples donnés aux notes 92, 93, 94 ci-dessus.

100. Voir Karageorghis, 1964, p. 310 (Musée de Chypre C 966).

101. Arnaud, 1967, p. 153 ; Huot, 1980, p. 115.

102. Ben-Arieh et Edelstein, 1977, p. 62.

103. Pritchard, 1975, p. 69 et fig. 62.

104. Ben-Arieh et Edelstein, 1977, p. 57.

105. Ainsi inventaires n° 14/06 (canard), 14/88 (bovidé), 22/10 (bouquetin), 22/11 (poisson), 23/354 (félin), 23/355 (bovidé), 23/475 (félin), 25/80 et 25/81 (bovidés) ; voir Courtois, 1983, p. 121.

106. Voir les références données aux notes 93, 107, 108, 109, 110, 113. Voir aussi Parise, 1970-1971, p. 6.

107. Schaeffer, 1963, fig. 25, p. 209 ; Catalogue *Au Pays de Baal et d'Astarté*, n° 201 a (Alep, 4520).

108. Schaeffer, 1939, p. 46 et fig. 35.

109. Schaeffer, 1963, p. 209, fig. 25.

110. Quelles que soient leur forme et leur matière, les poids inscrits ne sont pas les plus courants ; on évalue leur nombre à 1/20<sup>e</sup> environ de la totalité des poids qui nous ont été conservés (Cour-Marty, 1985, p. 193).

111. Sur le système pondéral de Ras Shamra-Ougarit, en général, voir Parise, 1970-1971, p. 3-35.

112. Schaeffer, 1929, p. 287, fig. 2 ; Schaeffer, 1937, p. 148-150, pl. XXIII ; voir Courtois, 1983, p. 121.

113. Il serait de vingt sicles, Schaeffer, 1963, p. 209, fig. 25 ; voir Courtois, 1983, p. 121.

114. Ce qui correspond à dix sicles (inventaire 23/354, cité par Courtois, 1983, p. 122) ; un bouquetin trouvé en 1959 (inventaire 22/10) pèse 88,20 g.

115. Trouvé en 1959 (inventaire 22/11), son ventre est évidé.

116. Courtois, 1984, p. 119 ; voir aussi Arnaud, 1967, p. 160.



Figure 46 : Ras Shamra  
(Musée de Damas).



Figure 47 : Ras Shamra  
(Schaeffer, 1963, p. 209).



Fig. 48 : Ras Shamra  
(Schaeffer, 1963, p. 209).

georghis a trouvé à Kition <sup>117</sup> et qui est inscrit de 5 traits gravés sur le sommet ; tout cela renforce l'interprétation comme 5 sicles pour l'ensemble des poids de 45 à 47 g » <sup>118</sup>.

79/RS 12, tant par son type que par son poids, appartient donc à une catégorie d'objets bien connus au Proche-Orient, et à Ras Shamra-Ougarit tout particulièrement, pendant le Bronze Récent. Il est original pourtant par l'espèce même d'animal qu'il représente puisqu'il ne s'agit pas d'un veau, comme on pourrait le croire de prime abord, mais d'un animal adulte d'une race sans cornes ; selon F. Poplin <sup>119</sup>, la présence de bovidés acères dans la région n'est pas étonnante ; néanmoins il semble que ce poids n'ait, pour l'instant, qu'un seul élément de comparaison publié : un poids d'Égypte conservé au Metropolitan Museum <sup>120</sup>. Il faut noter aussi que 79/RS 12 a été trouvé dans une maison du XIII<sup>e</sup> siècle, cossue, certes, mais nullement exceptionnelle ; or ces poids de forme animale sont en général considérés comme relativement luxueux et auraient pu « être réservés à la pesée des anneaux d'or ou des produits précieux » <sup>121</sup>.

ER 309, C.N.R.S., Lyon,  
et Institut-F. Courby, Univ. Lyon 2.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ARNAUD (D.), 1967, « Contribution à l'étude de la métrologie syrienne au II<sup>e</sup> millénaire », *Revue d'Assyriologie*, 61, 1967, p. 151-159.

ARNAUD (D.), CALVET (Y.) et HUOT (J.-L.), 1979, « Ilšu-Ibnišu, orfèvre de l'E. Babbar de Larsa. La jarre L. 76.77 et son contenu », *Syria*, LVI, 1979, p. 1-64.

ARTHUR (M.) et WEICALL (E.P.), 1908, *Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, n° 31271-31670, *Weights and Balances*, Le Caire.

BAUDOIN (M.), 1911, « Les haches plates en Vendée », *Mém. Soc. Préhist. Franç.*, I, 1911.

BEN-ARIEH (S.) et EDELSTEIN (G.), 1977, « Akko, Tombs near the Persian Garden. The Weights », *Atiqot*, XII, 1977, p. 52-62.

BIRMINGHAM (J.), 1963, « Iranian Bronzes in the Nicholson Museum », *Iran*, I, (1), 1963.

BOEHMER (R.), 1972, *Die Kleinfunde von Bo-gazköy*, Berlin.

BONNET (H.), 1926, *Die Waffen der Völker des Alten Orients*, Leipzig.

117. Ce poids est en dôme, et non pas zoomorphe ; il est inédit, mais cité par Courtois, 1984, p. 119.

118. Courtois, 1984, p. 119.

119. Voir ci-dessus la description et les remarques de F. Poplin.

120. Hayes, 1959, p. 220 et fig. 130.

121. Cour-Marty, 1985, p. 193. Le nombre des poids zoomorphes est très faible par rapport à celui des poids métalliques de forme géométrique.

- BRIARD (J.) et VERRON (G.), 1976, *Typologie des objets de l'âge du Bronze en France*, Paris.
- BUCHHOLZ (H.G.) et KARAGEORGHIS (V.), 1971, *Altägäis und Altkypros*, Tübingen.
- CALMEYER (P.), 1969, *Datierbare Bronzen aus Luristan und Kirmanshah*, Berlin.
- Catalogue *Au Pays de Baal et d'Astarté*, 1983, Paris.
- Catalogue *Land des Baal*, 1982, Mainz-am-Rhein.
- Catalogue *Naissance de l'écriture*, 1982, Paris.
- CATLING (H.W.), 1964, *Cypriot Bronzework in the Mycenaean World*, Oxford.
- CAUBET (A.), KARAGEORGHIS (V.) et YON (M.), 1981, *Les antiquités de Chypre : Age du Bronze*, Musée du Louvre, Département des antiquités orientales, Paris.
- COUR-MARTY (M.), 1985, « Collection de poids du Musée du Caire revisitée », *Revue d'Égyptologie*, 36, 1985.
- COURTOIS (J.-Cl.), 1981, *Alasia, II. Les tombes d'Enkomi : le mobilier funéraire (fouilles C.F.A. Schaeffer, 1947-1965)*, Paris.
- COURTOIS (J.-Cl.), 1983, « Le trésor de poids de Kalavassos-Ayios Dhimitrios, 1982 », *RDAC*, 1983, p. 117-130.
- COURTOIS (J.-Cl.), 1984, *Alasia, III. Les objets des niveaux stratifiés d'Enkomi (fouilles C.F.A. Schaeffer, 1947-1970)*, Paris.
- CURTIS (J.E.), 1983, « Some Axe-heads from Chagar Bazar and Nimrud », *Iraq*, XLV, 1983, p. 73-81.
- DE RIDDER (A.), 1896, *Catalogue des Bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*, Paris.
- DESHAYES (J.), Fichier mécanographique, Institut français d'archéologie de Beyrouth.
- DESHAYES (J.), 1960, *Les outils de bronze de l'Indus au Danube (IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> millénaire)*, Paris.
- Mc DONALD (E.), STARKEY (J.) et HARDING (L.), 1932, *Beth Peleth*, II, Londres.
- DOSSIN (G.), 1962, « Bronzes inscrits du Luristan », *Iranica Antiqua*, 2, 1962, p. 140-164.
- DUNAND (M.), 1939, *Fouilles de Byblos, I, 1926-1932*, Paris.
- DYSON (R.), 1964, « Notes on Weapons and Chronology in Northern Iran around 1000 B.C. », dans *Nomads and Dark Ages*, Mellink éd., Istanbul.
- EDELSTEIN (G.), 1973, « Tombes de marchands guerriers au nord d'Acre », *Archeologia*, 60, juillet 1973, p. 57-61.
- GARSTANG (J.), 1953, *Prehistoric Mersin*, Oxford.
- GRAY (J.), 1964, *The Canaanites*, Londres.
- GOLDMAN (H.), 1937, « Excavations at Gözlü Kule, Tarsus 1936 », *AJA*, XLI, 1937, p. 262-286.
- GOLDMAN (H.), 1956, *Excavations at Gözlü Kule, Tarsus, II*, Princeton.
- GORDON (C.), 1953, « Fire and the Sword : The Technique of Destruction », *Antiquity*, XXVII, 1953, p. 149-152.
- GUY (P.L.) et ENBERG (R.M.), 1938, *Megiddo Tombs*, Chicago.
- HAMILTON (R.W.), 1935, « Excavations at Tell Abu Hawam », *QDAP*, IV, 1935, p. 1-69.
- HANDCOCK (P.S.), 1912, *Mesopotamian Archaeology*, Londres.
- HAYES (W.C.), 1953, *The Scepter of Egypt*, I, New York.
- HAYES (W.C.), 1959, *The Scepter of Egypt*, II, Cambridge Mass.
- HESTRIN (R.) et TADMOR (M.), 1963, « The Kfar Monash Hoard », *IEJ*, 13, 1963, p. 265-288.
- HUOT (J.-L.), 1980, *L'archéologie de l'Iraq du début de l'époque néolithique à 333 avant notre ère*, Colloque international du CNRS, n° 580, Paris.
- HUOT et alii, 1978, « Septième campagne à Larsa », *Syria*, LV, 1978, p. 183-202.
- JOHNSON (J.), 1980, *Maroni de Chypre*, SIMA LIX, Göteborg.
- KARAGEORGHIS (V.), 1964, « Chronique des fouilles à Chypre en 1963 », *BCH*, 88, 1964, p. 289-379.
- KARAGEORGHIS (V.), 1974, *Excavations at Kition, I, The Tombs*, Nicosie.
- LOMBARD (P.), 1981, « Poignards en bronze de la péninsule d'Oman au I<sup>er</sup> millénaire », *Iranica Antiqua*, 16, 1981.
- LOMBARD (P.), 1984, « Quelques éléments sur la métallurgie de l'Age du Fer aux Emirats Arabes Unis », in J.-F. Salles et R. Bouchārlat (eds.), *Arabie Orientale, Mésopotamie et Iran Méridional de l'âge du Fer au début de la période islamique*, Éditions Recherche sur les Civilisations, A.D.P.F., Paris.
- LOMBARD (P.), 1985, *L'Arabie orientale à l'Age du Fer*, Thèse de Doctorat, Université de Paris I.
- LOUD (G.), 1948, *Megiddo, II, Seasons of 1935-1939*, Chicago.
- MACALISTER (R.A.S.), 1912, *Gezer, II*, Londres.
- MAIER (F.G.), 1971, « Excavations at Kouklia (Palaepaphos), Season 1970 », *RDAC*, 1971, p. 43-45.



- MALLOWAN (M.E.L.) et CRUIKSHANK ROSE (J.), 1935, « Excavations at Tell Arpachiyah, 1933 », *Iraq*, II, 1935, p. 1-77.
- MALLOWAN (M.E.L.), 1947, « Excavations at Brak and Chagar Bazar », *Iraq*, IX, 1947.
- MAXWELL-HYSLOP (R.), 1949, « Western Asiatic Shaft-hole Axes », *Iraq*, XI, 1949, p. 90-130.
- MECQUENEM (R. de), 1931, « Excavations at Susa Persia, 1930-1931 », *Antiquity*, V, 1931, p. 330-343.
- MOOREY (P.R.S.), 1971, *Catalogue of the Ancient Persian Bronzes in the Ashmolean Museum*, Oxford.
- NAGEL (W.), 1963, *Altorientalisches Kunsthandwerke*, Berlin.
- OHNEFALSCH-RICHTER (M.), 1893, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin.
- OMEROD (H.A.), 1911-1912, « Prehistoric Remains in South-Western Asia Minor », *BSA*, XVIII, 1911-1912, p. 80-94.
- OPPENHEIM (H. von) et SCHMIDT (H.), 1943, *Tell Halaf, I*, Berlin.
- ÖZGÜC (T.), 1955, « Excavations at Kültepe 1954; Finds on Level 1 b », *Belleten*, XIX, 1955, p. 69.
- PARISE (N.), 1970-1971, « Per uno studio del sistema ponderale ugaritico », *Dialoghi di Archeologia*, IV, 1, 1970-1971, p. 3-36.
- PENDLEBURY (J.D.S.), 1951, *The City of Akhenaten*, III, Londres.
- PETRIE (W.M.F.), 1926, rééd. 1974, *Glass Stamps and Weights*, Londres.
- PETRIE (W.M.F.), 1926, *Ancient Weights and Measures*, Londres.
- PRICE-WILLIAMS (D.), 1977, *The Tombs of the Middle Bronze Age II Period from the « 500 » Cemetery at Tell Fara (South)*, Londres.
- PRITCHARD (J.B.), 1962, *Gibeon*, Princeton.
- PRITCHARD (J.B.), 1963, *The Bronze Age Cemetery at Gibeon*, Philadelphie.
- PRITCHARD (J.B.), 1975, *Sarepta. A Preliminary Report on the Iron Age*, Philadelphie.
- RICHTER (G.M.), 1915, *The Metropolitan Museum of Art*, New York.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1929, « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra (campagnes du printemps 1929) », *Syria*, X, 1929, p. 285-303.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1932, « Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra, troisième campagne (printemps 1931) », *Syria*, XIII, 1932, p. 1-27.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1935, « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit, sixième campagne (printemps 1934) », *Syria*, XVI, 1935, p. 141-176.
- SCHAEFFER (C.F.A.), « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit, septième campagne (printemps 1935) », *Syria*, XVII, 1936, p. 105-149.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1939, *Ugaritica*, I, Paris.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1948, *Stratigraphie comparée de l'Asie antérieure*, Londres.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1949, *Ugaritica*, II, Paris.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1952, *Enkomi-Alasia. Nouvelles missions en Chypre, 1946-1950*, Paris.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1954-1955, « Résumé des résultats de la XVIII<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit, 1954 », *Annales Archéologiques de Syrie*, IV et V, 1954-1955, p. 149-152.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1956, *Ugaritica*, III, Paris.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1962, *Ugaritica*, IV, Paris.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1963, « Neue Eudeckungen in Ugarit 23 und 24 Kampagne, 1960-1961 », *Archiv für Orientforschung*, XX, 1963, p. 206-216.
- SCHAEFFER (C.F.A.), 1966, « Götter des Nord- und Inselvölker in Zypern », *Archiv für Orientforschung*, XXI, 1966, p. 59-69.
- SPEISER (E.A.), 1935, *Excavations at Tepe Gawra, I, Levels I-VIII*, Philadelphie.
- TUFNELL (O.), 1958, *Lachish, IV: The Bronze Age*, Londres.
- WALTERS (H.B.), 1899, *Catalogue of the Bronzes in the British Museum*, Londres.
- WELKER (M.), 1948, *Transactions of the American Philosophical Society*, XXXVIII, 2, 1948.
- WOOLLEY (C.L.), 1936, « Tal Atchana », *JHS*, 56, 1936.
- WOOLLEY (C.L.), 1955, *Alalakh: an Account of the Excavations at Tell Atchana*, Oxford, Londres.
- YADIN et alii, 1961, *Hazor, III-IV. An Account of the third and fourth Seasons of Excavations, 1957-1958*, Jérusalem.
- YON (M.), CAUBET (A.) et MALLET (J.), 1982, « Ras Shamra-Ougarit, 38<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> campagnes (1978, 1979 et 1980) », *Syria*, LIX, 1982, p. 169-195.
- YON (M.), CAUBET (A.), MALLET (J.), LOMBARD (P.), DOUMET (C.) et DESFARGES (P.), 1983, « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1981-1982, (41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> campagnes) », *Syria*, LX, 1983 p. 201-224.

Imprimerie P. Guichard  
La Chauvetière - 42100 Saint-Etienne  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1987

Couverture :  
Conception maquette : Pierre Bobillot  
Impression : I A P, Paris

